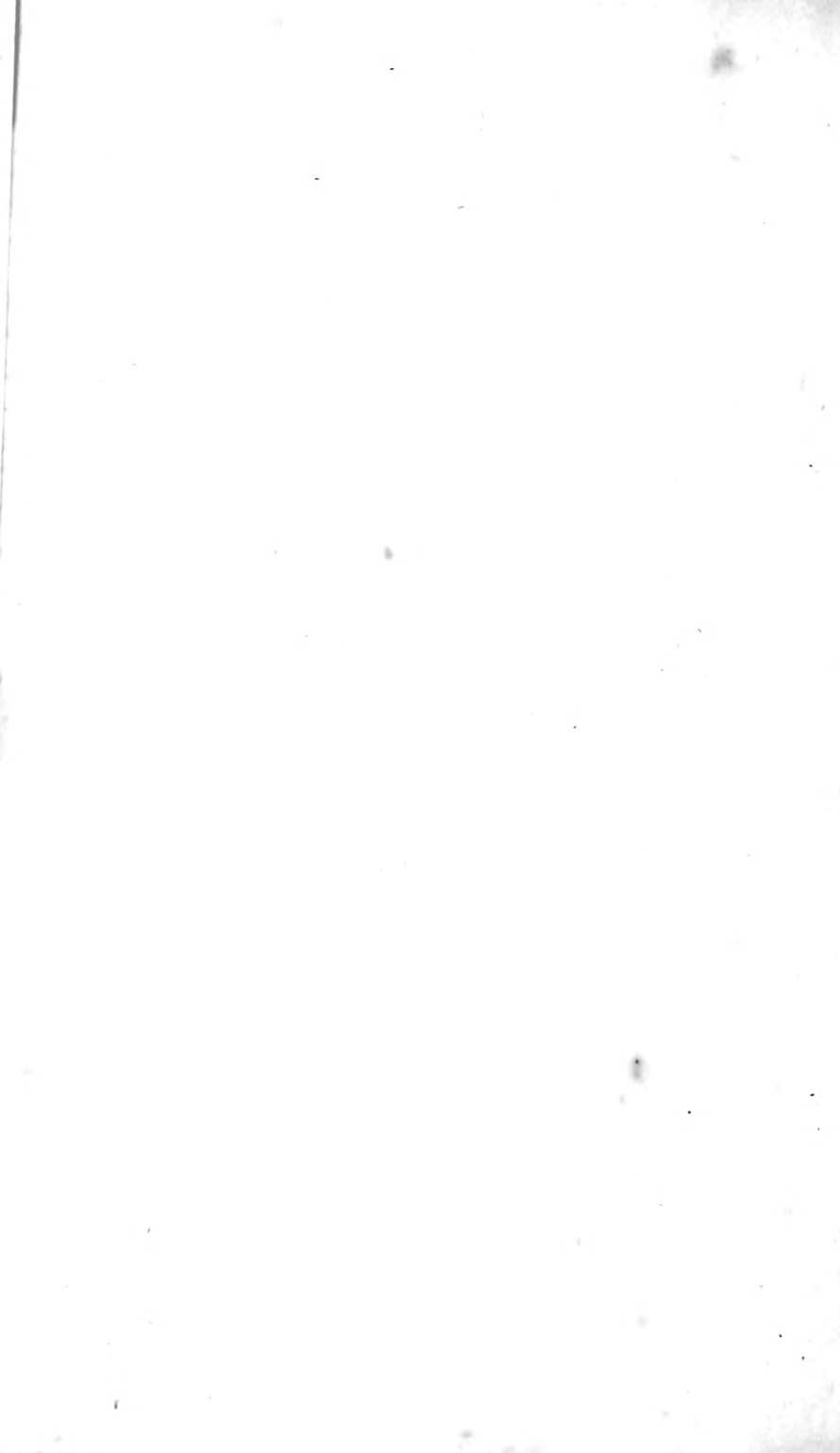


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto









P
2F
M

LE

M U S É E

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

“ On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux
qui ont bien écrit.....
L'uniformité du sublime dégoûte. Sans variété, jamais
de beauté.”

VOLTAIRE.

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

LA MÉTROMANIE.

TOME TROISIÈME.

1823, 764-Rec

9908
28-3-4

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, 18, STRAND;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ, TREUTTET JUN. ET RICHTER;
DULAU ET COMP.; BOSSANGE ET COMP.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS:

CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ; BOSSANGE PÈRE; ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
DES PAYS ÉTRANGERS.

De l'Imprimerie de G. Schulze, 13, Poland Street.

1823.



TABLE DES MATIÈRES.

TOME III.

BIOGRAPHIE.

	page
Marie-Anne-Angélica-Catherine Kauffman	3
Lalande, (Joseph - Jérôme le Français de)	51
Lalande, Joseph - Jérôme le Français de (Conclusion).....	99
Laplace (le marquis, Pierre-Simon,)	147
Lebrun (Ponce - Denis Ecouchard).....	193
Lavater (Gaspard).....	241

MÉLANGES.

Considérations sur le Caractère des Arts de l'Antique Égypte.	5
Lettre à un Ami, sur le Château de la Brède.....	11
Conjecture sur l'Origine du nom de la Soie, chez les Anciens	15
Le Portrait de Famille	16
Lettre de Corfou.....	20
Des Songes.....	23
Lettres sur la Suisse. N ^o .6....	29

Notice sur les King, ou Livres canoniques et moraux des Chinois.....	34
BAGATELLES.....	38
Des Mariages en Russie.....	56
De la Mémoire.....	57
De la Poésie Anglaise en France.	61
Notice sur les King, ou Livres canoniques et moraux des Chinois.....	62
Le Calife Almanzor. (Conte) ..	68
Synonymes. Attrails, Appas, Charms.....	72
Mémoire sur les Relations Politiques des Rois de France, avec les Empereurs Mongols..	75
Voyage aux Environs de Paris...	80
Notice sur le Nouvel Etat du Pérou.....	83
Égypte.—Extrait d'une lettre..	85
Mœurs des Orientaux.....	ib
Fragmens Autographes. — Le Cardinal de Retz et Mezeray...	87
BAGATELLES.....	ib.
Beaux-arts, Lettre à un Parisien sur l'Italie.....	104
Cranologie.....	108

	page		page
Notice sur les King, ou Livres canoniques et moraux des Chinois. (Troisième article).....	110	Abdélazi, ou le Nouveau Doreur Eveillé.—(Conte)	205
De la Musique des Grecs.....	114	Lettre de Balzac.....	216
Le Calife Almanzor. (Conte.) (Conclusion).....	120	Synonymes.—Pesanteur, Poids, Gravité.....	21
Lettre de Corfou.....	125	Voyage aux Environs de Paris.—Malmaison, etc.....	ib.
Voyage aux Environs de Paris.	128	Mémoire sur les Khazars.....	221
Eloquence de la Chaire. (Mr. Irving.—Massillon)	134	BAGATELLES.....	224
BAGATELLES.....	136	Extrait des Mémoires de M. le Duc de Rovigo, Concernant la Catastrophe de M. le Duc D'Enghien.....	246
Voltaire et Molière, considérés sous le rapport du comique, dans l'art dramatique.....	149	Le Siège d'Amasie. (Conte)...	263
De la Musique chez les Italiens, de l'ancien âge, et particulièrement chez les Etrusques et les Romains	152	Synonymes.—Découvrir, Trouver.....	272
Détails sur l'Incendie de l'Eglise de St. Paul hors des Murs à Rome.....	15	Voyage aux Environs de Paris.—Malmaison.....	275
Extrait d'un Mémoire sur Laotseu, philosophe chinois du sixième siècle avant notre ère, qui a professé les opinions attribuées à Platon et à Pythagore.	159	BAGATELLES.....	278
Œuvres de Gœthe.....	164		
Asmolan.—(Conte).....	166		
Notice explicative des tableaux exposés au Diorama de Paris et récemment arrivés à Londres.	170		
Le Jardin du Roi.....	173		
L'abolition de la Traite des Nègres, Paris,	180		
BAGATELLES.....	183		
Ame des Bêtes.....	197		
Œuvres de Gœthe.....	199		
Lettre sur les Femmes.....	201		
Caractère des Médecins.....	204		
		— — —	
		POÉSIE.	
		La Tombe d'un Enfant, Fragment d'un Poème Inédit sur les Tombeaux.....	40
		Dieu, (ode)	42
		Le Mariage Brésilien.....	89
		Le Juge de Village.....	ib.
		Zéphire et Flore.....	90
		Éloge du Témis.....	139
		Éloge d'une Amie qui n'est plus.	ib.
		A Mademoiselle de M***, qu'on reprochait à l'Auteur de ne pas trouver jolie.....	186
		La Rocher et les Enfants.....	187
		Le Tigre— Fable.....	188
		La Solitude du Poète.....	225
		La Parodie.....	ib.
		Vers consacrés à la Mémoire de M. l'Abbé Sicard.....	280
		La Fille d'Otaïti.....	282

NOTICES SCIENTIFIQUES ET
LITTÉRAIRES.

	page		page
Danemark.—Bienfaisance	45	Liège.—Souscription pour un monument qui sera consacré à Grétry	96
Civita-Vecchia.—Antiquités	ib.	Polynésie.—Otahiti.—Législation	140
Grèce.—Eubée.—Administration	ib.	Sénégal.—Culture	141
Turquie.—Bibliothèques	46	Pétersbourg.—Cabinet de médailles anciennes	ib.
Portugal.—Instruction publique — Sociétés.—Livres	ib.	Institut pour les langues Orientales	ib.
Pays-Bas.—Bruxelles	ib.	Pologne.—Culte Hébraïque	ib.
Hautes-Pyrénées.—Tarbes.—Economie rurale	47	Littérature Polonaise	142
Ecole Royale et Spéciale de chant	ib.	Journal	ib.
Rome.—Clergé.—Population	48	Ratisbonne.—Longévité	ib.
Moyen d'éteindre les Incendies	ib.	Wurtemberg.—Société Biblique	ib.
Grèce.—Iles Ioniennes.—L'Académie grecque	93	Munich.—Nécrologie	143
France.—Bouches-du-Rhône.—Mimet.—Géologie	ib.	Rome.—Edition Palimpseste	ib.
Antiquités	ib.	Beaux-arts.—Projet d'Etablissement d'une académie Anglaise	ib.
Physiologie — Expériences sur le système nerveux	ib.	Harlem.—Fête séculaire de l'invention de l'imprimerie	ib.
Genève.—Jardin Botanique	94	Bas-Rhin.—Commission des prisons	144
Société pour l'avancement des Arts.—Prix proposés.—L'union de Genève à la Suisse	ib.	Description et usage d'un petit peson à ressort appelé, Bromamètre	189
Chambery.—Société Académique de Savoie	95	Kiel, Météore remarquable	190
Ecole de Peinture	ib.	Halle, Université	ib.
Leyde.—Nécrologie	ib.	Hudson.—Carrières de Marbre	226
Darmstadt.—Publications prochaines.—Religion	ib.	Pomfred.—Efficacité de l'acide prussique contre l'Asthme	ib.
Indes-Orientales. Progrès de la Civilisation.—Liberté de la Presse	96	Philadelphie.—Hydraulique	ib.
Sierra-Leone.—Source du Niger	ib.	Brésil.—Instruction publique	227
Pays-Bas.—Société catholique de la Belgique	ib.	Indostan.—Mœurs des Indiens. Hommages au Marquis de Hastings	ib.
		Sénégal.—Agriculture	ib.
		Saint-Louis.—Instruction primaire	228

	page		page
Livonie. — Affranchissement des serfs.....	ib.	Leipsick. — Nécrologie. — Lu- adike.....	ib.
Russie. — Variété des langues...	ib.	Wensel Amédée Boehm.....	235
Odessa. — Découverte d'un vase antique. — Théâtre.....	229 230	Brockhaus.....	ib.
Olbia. — Inscription Grecque...	ib.	Canton de Vand. — Avenches...	237
Stockholm. — Législation.....	ib.	Fribourg. — Instruction élémen- taire.....	ib.
Progrès des Sciences et de la Littérature, depuis trente ans.	ib.	Villars-sous-Yens. — Antiquités.	ib.
Copenhague. — Economie domes- tique.....	232	Palermę. — Volcan de bone....	ib.
Ile de Boruholm. — Statistique..	ib.	Calcutta.....	283
Wurtemberg. — Progrès de l'a- griculture, etc.....	233	Sierra-Leone.....	ib.
Berlin. — Société littéraire...	ib.	Isle Maurice, ci-devant Isle de France. — Traite des Noirs..	ib.
Berlin. — Voyage Scientifique..	234	Cracovie. — Fête patriotique....	284
Gœttingen. — Université.....	ib.	Varsovie. — Mission pour les Juifs.....	ib.
Darmstadt. — Instruction des Is- raélites.....	ib.	Publication nouvelle.....	ib.
Grand-Duché de Bade. — Publi- cation nouvelle.....	ib.	Beaux-Arts.....	ib.
		Islande. — Physique.....	ib.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 14.]

JUILLET, 1823.

[TOME III.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.

Marie-Anne-Angélica-Catherine
Kauffman

page

3

MÉLANGES.

Considérations sur le Caractère
des Arts de l'Antique Égypte.
Lettre à un Ami, sur le Château
de la Brède.....

5

Conjecture sur l'Origine du
nom de la Soie, chez les An-
ciens

11

Le Portrait de Famille

16

Lettre de Corfou.....

20

Des Songes.....

23

Lettre sur la Suisse, N°. VI

29

Notice sur les King, ou livres
canoniques et moraux des
Chinois.....

34

BAGATELLES.....

38

POÉSIE.

page

La Tombe d'un Enfant, Frag-
ment d'un Poëme Inédit sur
les Tombeaux

40

Dieu, (ode)

42

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Danemark.—Bienfaisance

45

Civita-Vecchia.—Antiquités ...

ib.

Grèce.—Eubée.—Administration.

ib.

Turquie.—Bibliothèques... ..

46

Portugal.—Instruction publique

—Sociétés.—Livres.....

ib.

Pays-Bas.—Bruxelles.....

ib.

Hautes--Pyrénées.—Tarbes.—

Economie rurale.

47

Ecole Royale et Spéciale de chant.

ib.

Rome.—Clergé.—Population ..

48

Moyen d'éteindre les Incendies.

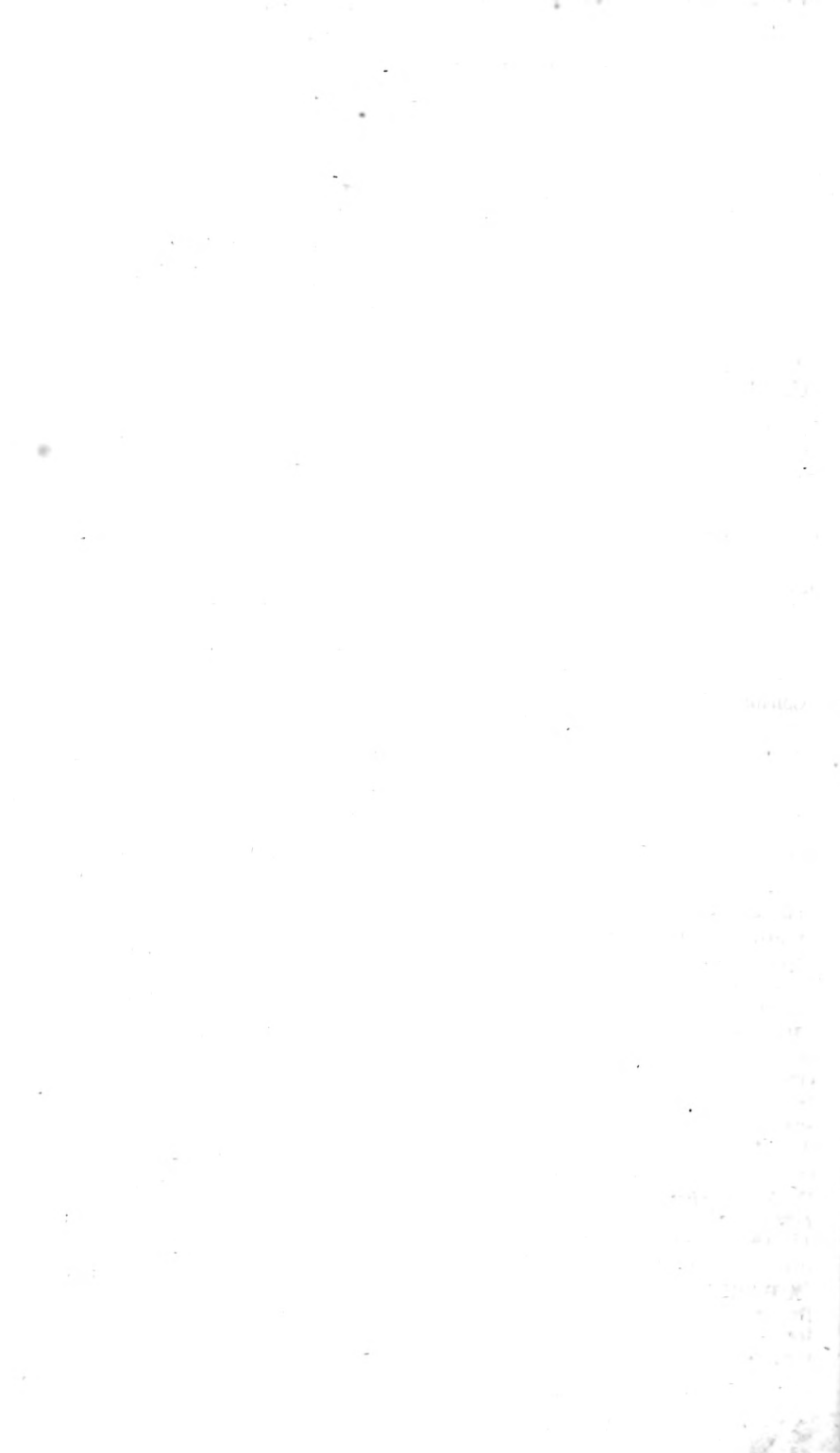
ib.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ, TREUTTET, JUN. ET RICHTER;
DULAU ET C^{nie}.; BOSSANGE ET C^{nie}.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES
LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.



LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 14.]

JUILLET, 1823.

[TOME III.

VUE DE LUCERNE.

Lucerne, ville de Suisse, chef lieu du canton de son nom, placée à l'endroit où la Reuss sort du lac de Lucerne. Elle est grande, mais assez mal bâtie, peu animée, et le commerce y est à peu près nul, quoique à portée d'en faire un des plus florissans, cette ville étant le grand passage des marchandises de France, d'Allemagne et de Hollande qui vont en Italie par le Mont St-Gothard ; et réciproquement, c'est le grand entrepôt de celles qui, venant d'Italie, et passant le St-Gothard à dos de mulets, sont dirigées sur la France, l'Allemagne et les Pays Bas, par la Reuss, l'Ida et le Rhin.

BIOGRAPHIE.

KAUFFMAN (MARIE-ANNE-ANGELICA-CATHERINE),

L'une des femmes qui ont cultivé la peinture avec le plus de succès, naquit à Coire dans le pays des Grisons, en 1741. Dès son enfance, elle montra les plus heureuses dispositions pour la peinture et pour la musique ; néanmoins elle se livra exclusivement à la peinture. Son père, peintre médiocre, mais homme de sens, lui donna les premières leçons de cet art, et la conduisit en Italie, où elle devait achever son éducation, en présence des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres. Dès l'âge de 11 ans, Angelica jouissait, comme peintre, d'une réputation qui déterminait l'évêque de Côme ville où son père s'était fixé, à faire faire son portrait par la jeune artiste. Angelica reproduisit si habilement les traits

du prélat, que les principaux personnages de la ville de Côme voulurent avoir des portraits de la même main ; et Robert d'Este, duc de Modène et gouverneur de Milan, informé du mérite d'Angelica, se déclara son protecteur. Le cardinal de Roth l'appela à Constance, et se fit peindre par elle. Ses succès allaient toujours croissant ; mais l'assiduité qu'elle apportait au travail altéra sa santé ; et à l'âge de 20 ans, elle fut forcée de cesser momentanément de cultiver la peinture. Elle reprit alors l'étude de la musique, dans laquelle, en peu de tems, elle devint très-habile. Partagée entre ces deux arts, dans un tableau où elle avait voulu reproduire son penchant invincible, sa pensée constante, elle s'est représentée entre la musique et la peinture ; chacune d'elles s'efforce

de l'attirer : elle cède à la peinture : mais elle laisse en même tems apercevoir le regret d'être forcée de faire un choix. Angelica parcourut l'Italie, et fit à Rome, en 1764, un cours de perspective. Sur l'invitation de quelques seigneurs Anglais qu'elle avait connus à Venise, elle se rendit à Londres. Les plus brillans succès marquèrent son séjour en Angleterre, où elle essuya aussi des chagrins qu'elle n'avait pointencore éprouvés. Chargée de peindre les membres de la famille royale, au milieu des principaux seigneurs de la cour, séduits par ses talens et par les grâces de sa personne, elle resta insensible à leurs hommages. Un artiste anglais, dont elle avait refusé de devenir l'épouse, s'en vengea d'une manière bien peu digne d'un galant homme. Il choisit dans la basse classe du peuple un jeune homme bien fait, d'une bellefigure, le revêtit d'habits magnifiques, et lui fit étudier, quelque tems, les habitudes, le ton, le langage des personnes d'une haute condition. Le jeune homme, bien instruit de son rôle, se présenta à Angelica sous le titre du comte *Frédéric de Horn*, et parvint à abuser de la confiance et de la candeur de la jeune artiste. Elle l'aima et lui donna sa main. A peine le mariage est-il conclu, que le peintre anglais se hâte de dévoiler l'artifice qu'il a mis en usage. Cette découverte causa à la jeune épouse un chagrin qui lui ôta presque l'usage de la raison. Ses amis parvinrent cependant à la calmer ; ils l'engagèrent à porter plainte devant les juges, et à demander l'annulation de son mariage : elle suivit leurs conseils, et le mariage fut en effet annulé, le 10 Février 1768 par un acte de séparation : mais avec la condition de faire au faux seigneur une pension viagère jusqu'à sa mort, qui arriva peu de tems après. Angelica trouva dans l'exercice de son art de nobles consolations ; elle mérita de nouveau les suffrages du public, et son nom fut inscrit avec solennité sur le registre des membres de la société royale de peinture de

Londres. Klopstock et Gessner célébrèrent, dans leurs écrits, le mérite et les grâces de cette aimable artiste. Vivement touchée des tributs flatteurs de deux hommes aussi distingués par leurs talens elle leur envoya quelques tableaux de sa composition. Pressé par toutes les personnes qui lui étaient dévouées de faire un choix digne d'elle, en Juillet 1781, elle épousa Zucchi, peintre vénitien très-estimé. Cette union fut heureuse : elle avait été formée par suite d'une estime réciproque. Angelica désirait depuis long-tems de revoir l'Italie, qu'elle s'était habituée à regarder comme sa patrie d'adoption. Peu de jours après son mariage, elle partit avec son mari pour Ostende ; mais elle s'arrêta quelque tems à Paris, où elle composa, pour un riche amateur anglais, *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François Ier*. Elle se rendit ensuite à Naples, puis à Rome, où elle fixa enfin sa résidence. Dans la cité même où Raphaël reçut ses sublimes inspirations, elle exécuta, pour l'empereur Joseph II, qui voyageait alors en Italie, *le Retour d'Arminius vainqueur des légions de Varus*, et la *Pompe funèbre par laquelle Enée honore la mort de Pallas*. Des succès constans, et les témoignages de la plus flatteuse considération, ne purent la consoler de la perte de son époux, qui mourut en 1795. Bientôt l'invasion de l'Italie par les Français la plongea dans une sombre inquiétude. En vain le général L'Espinasse exempta sa maison du logement des gens de guerre, et fit offrir à Angelica sa protection et tous les services qui dépendraient de lui : cette femme célèbre avait perdu son énergie : le charme puissant des beaux-arts avait disparu à ses yeux ; plus d'illusion, plus de bonheur : une inquiétude continuelle l'obsédait, et répandit sur le reste de sa vie la douleur et l'ennui. Elle succomba à un chagrin vague, que nulle cause apparente ne motivait, le 5 Novembre 1807, et fut inhumée dans la chapelle de Saint-André *delle Fratte*. Tous les membres

de l'académie de Saint-Luc assistèrent à ses funérailles, et comme aux obseques de Raphaël, ses deux derniers tableaux furent portés à la suite de son cercueil. Les ouvrages d'Angelica Kauffmann sont répandus dans toute l'Europe, à Vienne, à Munich, à Londres, à Florence, à Rome, à Paris, etc. Tous se font remarquer par une grâce ravissante, et par un coloris qui était particulier à cette célèbre artiste. Elle avait, comme peintre de portraits, l'habitude d'attendre quelque tems avant d'esquisser ses figures, afin de saisir l'attitude favorite du modèle qu'elle devait peindre. Dans tous ses tableaux, on voit qu'elle s'était efforcée de mettre en pratique le précepte de son père : celui de bien saisir les effets du clair-obscur. Ces mêmes tableaux attestent aussi le soin qu'elle prenait d'éviter la confusion des figures, sa continuelle attention à raisonner les scènes qu'elle retraçait, enfin à des-

siner avec goût ses draperies, de manière à ne pas trop envelopper ses personnages. Ce dernier soin fesait dire à un de ses amis, homme de goût et bon juge : " Vos figures angéliques pourraient marcher sans déranger leurs vêtements." Angelica avait l'habitude de jeter sur le papier les réflexions que ses travaux lui inspiraient quelquefois, et elle gardait ces souvenirs avec soin. A sa mort on les a curieusement examinés. On lisait ces mots sur un de ses cahiers : " Un jour, que je trouvais de la difficulté à exprimer dans la tête de Dieu le père ce que je sentais, je dis en moi-même : Je ne veux plus tenter d'exprimer les choses supérieures à l'inspiration humaine, et je réserve cette entreprise pour le moment où je serai dans le ciel ; si cependant au ciel on fait de la peinture." M. G. de Rossi a publié la vie d'Angelica sous ce titre : *Vita di Angelica Kauffmann pittrice*, Florence, 1810.

MÉLANGES.

CONSIDÉRATIONS SUR LE CARACTÈRE DES ARTS DE L'ANTIQUE ÉGYPTÉ,

Lues par M. RAOUL-ROCHETTE, dans la Séance générale des quatre Académies, le 24 Avril, à Paris.

S'IL est une opinion généralement répandue, c'est que les arts de l'antique Egypte fournirent à ceux de la Grèce leurs premiers principes et leurs premiers modèles. Bien que cette opinion ne soit qu'un préjugé, et qu'à ce titre, il doive être permis de la combattre, j'aurais peut-être attendu long-tems pour me livrer à cette controverse, si je n'avais eu quelques raisons de me hâter. Depuis la mémorable expédition des Français en Egypte, qui, pour unique résultat ou pour dernier trophée d'une conquête brillante, nous a laissé du moins un beau livre, il s'est établi entre les antiquaires de

tous les pays une émulation si vive, à qui dépouillerait le plus habilement cette terre classique de ses vieux monumens, à qui fouillerait avec le plus de succès sous ses immenses décombres, que l'on doit craindre de n'y plus trouver, dans quelques années que la poussière de ses temples, et, pour ainsi dire, que les ruines de ses ruines. A voir, en effet, les monumens de l'Egypte transportés pièce, à pièce, et par fragmens épars, si loin des rivages du Nil, la ville des Pharaons, devenue comme un marché ouvert, où se fournissent tous les cabinets de l'Europe ; que dis-je ? les anciens Egyptiens eux-mêmes, en-

levés par centaines de leur sépulture, ne plus trouver d'asiles que dans nos musées, et la cupidité aidée de la science, faire plus en quelques mois que ne fit, en plusieurs siècles, la barbarie aidée du tems, on sent qu'il n'y a pas un moment à perdre pour étudier ces monumens, tandis qu'ils conservent encore, sur leur sol antique, leurs formes primitives et leurs traits originaux, tandis que l'Egypte est encore en Egypte.

Une chose qui ne saurait manquer de frapper au premier coup-d'œil dans les productions du ciseau égyptien, et qui éloigne toute idée d'analogie entre ces ouvrages et ceux des Grecs, c'est cette identité de galbes, cette ressemblance de formes, cette symétrie de composition, enfin, cette exécution systématique, qui portent à croire qu'elles n'ont pas seulement été tracées d'après un même modèle, mais en quelque sorte taillées d'après un même patron. Un docte et ingénieux antiquaire a dit, avec beaucoup de raison, que cinquante figures égyptiennes n'étaient que cinquante fois la même figure ; comme, en élevant cette progression à l'infini, le résultat sera toujours à peu près le même, il suit déjà de cette observation que les Egyptiens n'ont jamais su ou voulu faire qu'une seule figure ; et ce qui semblerait prouver que cette stérilité d'invention tient moins à de l'impuissance qu'à de l'intention, c'est que, cette figure unique, ils l'ont toujours faite de même, ni mieux, ni pis, ni autrement, si ce n'est peut-être sous le rapport de l'exécution mécanique : c'est là, je crois, un des principaux et des plus remarquables caractères de l'art égyptien ; et, cela posé, il est peut-être utile et curieux d'en rechercher les causes.

Je crois qu'on peut en assigner deux principales. La première, c'est la nature même et la puissance du système religieux, qui, dans l'antique Egypte, asservissait à des dogmes extrêmement précis, extrêmement arrêtés, toutes les habitudes, toutes les

actions des citoyens. L'empire des idées religieuses est certainement très-favorable à la fixité : aussi nul autre pays au monde n'offre-t-il à-la-fois autant de monumens consacrés au culte, et de monumens empreints d'un égal caractère de force et de solidité. Tout ce que nous connaissons de l'histoire et des institutions de ce pays, nous donne l'idée d'une théocratie austère et sombre, qui s'était emparée de l'homme tout entier, pendant sa vie et après sa mort, et qui, après avoir constitué la société d'une certaine manière, l'avait comme rendue inébranlable. A défaut de renseignemens positifs, la vue même des monumens de l'Egypte nous prouve que la civilisation, une fois parvenue au point où l'on voulait qu'elle arrivât, n'avança plus, et que les arts y restèrent stationnaires comme elle. Qu'on examine les ruines immenses des palais et des temples, disséminés sur les deux rives du Nil, jusqu'à la première cataracte, il n'est presque aucun de ces édifices qui n'ait consumé les travaux de plusieurs règnes et de plusieurs générations ; quelques-uns offrent les noms d'une douzaine de souverains successeurs les uns des autres ; et pendant tout ce long espace de tems où l'art aurait dû plusieurs fois se modifier, on ne remarque presque aucune différence dans le goût ou dans le mérite de l'exécution, presque aucune altération, si ce n'est celle qui résulte des outrages du tems ou de la barbarie ; c'est toujours le même système, le même style, et je dirais presque la même main. Tous ces temples, ces statues, ces bas-reliefs, semblent avoir été produits dans le même tems, et comme jetés dans le même moule ; et pourtant nous savons par notre propre expérience, combien un même édifice, quand sa construction se continue à travers plusieurs âges, change de caractère, alors même que sa destination ne change pas. Tout ce qui avait rapport à la religion, et en Egypte, presque tout y avait rapport, semblait devenir immuable comme

elle. Elle avait, pour ainsi dire, modelé l'homme lui-même d'après un type convenu ; et c'est ce qui fit sans doute que les Egyptiens ne représenterent jamais l'homme de la nature, mais toujours cette figure de convention, en sorte que l'on pourrait dire, si l'on ne craignait de s'exprimer d'une manière trop hasardée, que les statuaires égyptiens ne faisaient qu'une seule figure, parce qu'ils ne voyaient dans toute l'Égypte qu'un seul Egyptien. A cet égard, les nombreux cercueils qui sont venus en Europe, ou qui ont été vus par des Européens justifieraient notre idée. Ce sont toujours les mêmes traits, la même physionomie, le même âge, le même sexe ; en un mot, c'est toujours le même personnage, et non pas les portraits de personnages divers ; aussi n'ont-ils pas voulu faire des portraits ; car pour cela, il eût fallu voir, étudier et rendre la nature.

On peut former trois grandes classes de peintures ou sculptures égyptiennes, celles qui tiennent directement au culte, à l'enseignement des choses, sacrées, à l'intelligence des rites et des symboles religieux, et ce sont de beaucoup les plus nombreuses ; celles qui ont rapport à des sujets domestiques, aux usages de la vie civile, de l'agriculture, de la navigation ; celles enfin qui retracent des événemens réels et des personnages historiques. Il n'est pas étonnant que, dans les sujets de la première classe, l'artiste fût plus rigoureusement asservi à son modèle, attendu qu'il ne pouvait le modifier sans blesser la religion elle-même ; aussi se garde-t-il bien d'y rien changer. Voyez entre autres ce groupe d'Isis allaitant Horus, qui présente une image si gracieuse ; on le retrouve mille fois reproduit sur des monumens de tous les âges, et on le retrouve toujours de même, sans que tant d'artistes divers aient su en corriger le trait, invariablement fixé comme le dogme lui-même auquel il se rapportait. Mais, dans les sujets d'un ordre inférieur, il serait naturel de penser que l'artiste eût pu se

donner un peu plus de carrière, varier ses personnages, animer ses figures, se rapprocher enfin de la nature et de la vérité. Cependant il paraît qu'encore ici l'artiste avait sous les yeux des types dont il ne lui était pas permis de s'écarter. Dans les tableaux héroïques, qui représentent certainement les actions de plusieurs rois, le principal personnage est toujours le même ; et soit qu'il honore ses dieux, soit qu'il terrasse ses ennemis, il a toujours la même attitude, toujours le même mouvement ; et l'on pourrait croire, d'après ces tableaux si uniformes, que l'Égypte n'a eu qu'un seul monarque, comme un seul culte, une seule croyance. Enfin, dans les sujets même les plus vulgaires, dans ceux qui nous retracent le labourage, la moisson, la navigation, les processions des morts, on ne retrouve également que des personnages absolument identiques, que des attitudes exactement calquées l'une sur l'autre ; rien ne vit, rien n'est animé dans ces figures ; qu'il soit assis ou debout, l'homme y est toujours immobile ; il ne s'y meut jamais, lors même qu'il danse ; il n'y parle jamais, quoiqu'il dise toujours quelque chose. Le dieu, à cet égard n'a pas plus de privilège que le prêtre, et le héros que le soldat. L'artiste ne s'écarte jamais de la ligne droite, comme la religion ne s'écarterait jamais de ses formules. Tout dans ces figures, offre l'image d'un éternel repos et le caractère d'une insurmontable nécessité. Tout y est captif et muet ; on y sent partout l'empreinte du doigt d'Harpocrate ; et les auteurs auraient pu se dispenser de nous apprendre que l'Égypte avait fait un dieu du silence : il semble, en un mot, que l'Égyptien, toujours enchaîné au moral comme au physique, emprisonné dans ses croyances, dans ses habitudes domestiques, dans ses vêtemens mêmes, ne fut jamais libre de sa personne, pas plus que de sa pensée.

Que si nous jetons un coup d'œil sur l'architecture égyptienne dont il

ne nous reste qu'un seul genre d'édifices, des temples ou des palais qui ressemblent à des temples, nous y retrouvons encore le même caractère de fixité, la même unité de plan, d'ordonnance et d'ornement. A mesure que, dans les régions supérieures du Nil, cette architecture se dégage des rochers et des cavernes qui semblent avoir été son berceau, nous la voyons peu-à-peu revêtir les formes qui complètent son ordonnance; et lorsqu'elle est arrivée à ce point, elle ne change plus, elle n'acquiert ni ne perd plus rien. Elle descend majestueusement le long du Nil, toujours avec son même appareil de pylones, ses mêmes avenues de sphynx, ses mêmes péristyles, ses mêmes cours carrées, ses colosses assis ou debout, en un mot, avec tout ce qui la caractérise; mais ces temples, en si grand nombre, qui ne diffèrent que de proportion et d'étendue, ne sont réellement qu'un même temple éternellement reproduit; et dans tout ce long espace, de la seconde cataracte aux lieux où fut situé Memphis, on reconnaît avec un étonnement qui ajoute peut-être à l'effet de cette imposante architecture, que, toujours consacrée au même culte, elle a toujours gardé le même caractère; et l'on sent encore ici que, sous le joug de cette religion inflexible, l'art n'a pas plus avancé que la société elle-même.

Une seconde cause qu'il me reste à indiquer de cette uniformité de goût et de caractère qu'offrent les monumens égyptiens, c'est que les arts étaient moins pratiqués en Egypte, comme des arts proprement dits, que comme des expressions figurées d'une langue emblématique. Dans cette langue singulière, dont la religion avait inventé et tracé elle-même tous les signes, des figures de Dieu, d'homme, d'oiseau, de quadrupède, n'étaient rien moins que ce qu'elles semblaient être; c'étaient des caractères ou plutôt des mots, dont l'acception une fois fixée ne devait plus chanter. Aussi, pour n'en citer qu'un exemple, la figure d'Osiris,

cette grande divinité de l'Egypte, varie-t-elle aussi peu dans les innombrables monumens qui nous la présentent, que le trône et l'œl, qui sont ses signes hiéroglyphiques; et dans toutes ces images, ce qui est Dieu et ce qui est matière, se présente invariablement de même. Chaque signe avait donc sa forme propre, aussi bien que sa signification déterminée; et, comme probablement ces signes avaient été choisis et ces formes arrêtées, à une époque fort reculée, on leur conserva toujours la même configuration, pour n'en point altérer, aux yeux du peuple, le sens ou le respect. Il suit de là, qu'en Egypte, les figures étant des mots, et les signes ne pouvant être altérés sans dénaturer la pensée, l'artiste devait reproduire invariablement le modèle qu'il avait sous les yeux; de même que l'ouvrier, qui grave une inscription, est tenu de copier scrupuleusement le texte qu'on lui donne. Un peintre ou un sculpteur égyptien, qui se fût avisé d'améliorer le style de ses figures, eût péché à la fois contre la religion et contre la syntaxe; et, dans ce système, tel que je l'imagine, un dessin plus correct, un trait plus pur eût été un solécisme, si même ce n'eût été un sacrilège.

Au reste, en refusant aux Egyptiens toute idée d'imitation dans la représentation des êtres réels et des objets sensibles, nous ne devons peut-être pas en faire contre eux un sujet de reproche. Peut-être des vues profondes étaient-elles cachées sous ce système si grossier en apparence. Il est certain du moins qu'en ne cherchant point à faire illusion par les productions de l'art, ni à tromper les yeux par des images perfectionnées, les prêtres de l'Egypte élevèrent une insurmontable barrière entre leur peuple et l'idolâtrie. Quand le voluptueux Ionien se prosternait aux pieds de la Vénus de Praxitèles, qui sait en quels écarts d'imagination pouvait s'égarer sa croyance? Mais, devant une statue à tête d'épervier ou de crocodile, ou de taureau, l'Egypt-

tien restait muet, immobile et froid comme elle. Les prestiges mêmes de la peinture, joints aux productions du ciseau, n'ajoutaient rien à l'effet de ces ouvrages, non plus qu'à l'impression qu'en recevait le peuple. Ils ne servaient qu'à faire ressortir aux yeux les caractères ou les symboles sur lesquels devait se fixer l'attention : c'étaient comme les mots peints ou dorés de nos manuscrits gothiques, lesquels n'ont ni plus ni moins de sens que les autres, mais qui brillent davantage. Il ne faut donc pas chercher en Egypte des tableaux, des statues, des bas-reliefs, quoiqu'il y ait beaucoup de tout cela ; mais un livre, et probablement un seul livre, dont les immenses feuillets sont épars sur toute la face du pays, dont les énormes caractères gissent çà et là sur le sable. Les temples mêmes n'y sont pas des temples, mais des rochers creusés, sculptés et peints, où le jour ne pénètre pas, et où règnent l'obscurité, le silence et le mystère, comme aux jours où la religion les occupait.

Il y a cependant, à ce que je viens de dire, une exception qui mérite d'être indiquée, et que j'essaierai d'expliquer : c'est que les Egyptiens qui, dans la représentation des dieux ou des hommes, ne s'élevèrent jamais jusqu'à l'imitation de la nature, ont été généralement plus vrais dans la représentation des animaux. A cet égard, ils ont quelquefois poussé le mérite de l'imitation jusqu'au point de satisfaire nos naturalistes les plus exigeants, jusque-là que l'on reconnaît au premier coup d'œil, dans leurs plus simples ébauches, tous les animaux de leur pays, là où il n'est pas toujours facile de distinguer les dieux entre eux, et les dieux d'avec les hommes, autrement que par leurs attributs particuliers. Généralement, les figures d'animaux, dans les bas-reliefs et les papyrus égyptiens, offrent une ressemblance de formes, un dessin ferme, un trait correct et naïf, et cette sorte de grâce qui tient à la naïveté même. Or, comment peut-il

se faire que des artistes qui ne savaient produire qu'un seul Dieu, ou un seul homme, aient si bien représenté un lion, un chakal, une hyène, un crocodile, une oie, un bœuf ? C'est que les Egyptiens, gênés de toute manière par l'observation des règles, intimement liée à celle des rites, et ne pouvant faire l'homme comme il l'est, mais comme leurs prêtres l'avaient fait, devaient nécessairement donner à leurs personnages humains cette roideur obligée, ces formes convenues qui ne sont pas dans la nature, mais qui étaient dans leur système religieux. Or, cette gêne imposée à l'artiste, pour la représentation de ses dieux ou de ses semblables n'existait probablement pas au même degré pour les représentations d'animaux, qui étaient bien aussi des expressions figurées, mais d'un ordre moins élevé et d'une intelligence plus familière. Apparemment que les prêtres, après avoir asservi l'homme à la Divinité, et la Divinité à eux-mêmes, laissaient l'artiste maître de représenter à son gré les poissons du Nil, ou les monstres du désert. Dans cette partie de son travail, il pouvait donc plus librement imiter la nature, ou s'abandonner à son génie ; et de là cette vérité de formes, cette justesse de mouvement et d'attitude qu'on y remarque le plus souvent : mais enfin, comme ces animaux n'étaient, en définitive, que des expressions d'une langue, et que l'habitude d'une éternelle contrainte devait se faire sentir à l'artiste, alors même qu'il devenait libre, ces figures ont encore un air roide et une allure constamment uniforme et régulière : ce sont toujours les mots alignés d'une phrase, ou les termes compassés d'une période.

Si, dans ce peu que je viens de dire, j'ai apprécié exactement le caractère des arts en Egypte, je puis me dispenser d'entreprendre le parallèle que je m'étais proposé de faire de ces arts avec ceux de la Grèce ; car il ne fut jamais rien de plus opposé que le caractère et le génie des deux nations. Ce qui distingue éminem-

ment les productions des Grecs en ce genre, comme dans tous les autres, c'est une inépuisable variété de formes, d'expressions, d'images ; et cette variété, quelque prodigieuse qu'elle puisse nous paraître, à nous qui n'avons sauvé du naufrage de l'antiquité qu'un si petit nombre de ses ouvrages, n'a rien de surprenant, quand on considère que les artistes grecs, libres dans l'exercice de leur art, comme dans leur condition sociale, comme dans leur croyance religieuse, pouvaient chercher partout la nature, et dans le domaine de la réalité, qui est immense, et dans celui de l'imagination, qui est infini, et dans celui de leur religion elle-même, qui n'avait pas plus de bornes que l'une et l'autre. En Egypte, deux figures ne sont jamais que deux fois la même figure : en Grèce, on n'eût pu trouver deux figures parfaitement semblables, de même qu'on ne trouve pas dans la nature deux objets parfaitement identiques ; en Egypte, l'artiste était invinciblement asservi à un seul culte, à une seule croyance, à un seul type, pris dans un système de convention, et immuable comme la religion qui l'avait créé : en Grèce, l'artiste, indépendant comme sa pensée, se créait lui-même ses modèles, ses héros et ses dieux : en Egypte, les Beaux-Arts étaient des éléments d'une écriture sacrée et des énigmes sacerdotales ; en Grèce, c'était un langage familier et populaire, où l'homme et le citoyen reconnaissaient partout leurs traits, leurs penchans,

leurs habitudes, et, jusque dans les objets de leurs cultes, une image ennoblie d'eux-mêmes. En Egypte, où tout se rapportait à la religion, la nation trouvait dans ses prêtres, ses peintres, ses sculpteurs, ses historiens ses philosophes ; et, pour tout cela, il leur suffisait de savoir lire et écrire : en Grèce, où tout se rapportait à la liberté, chaque art avait son domaine particulier, son langage propre et ses ressources indépendantes. Tout est immobile, silencieux et grave dans les sculptures égyptiennes : tout vit, tout se meut, tout est animé dans les sculptures grecques. L'architecture égyptienne, née sous les rochers des Troglodytes, resta toujours massive, mystérieuse et sombre. L'architecture grecque, avec ses forêts de colonnes, ses élégans portiques, ses pompeux péristyles, dut naître sous le plus beau ciel, au milieu de tout le luxe de la végétation la plus puissante ; et, pour conclure en un seul mot ce parallèle qu'on pourrait suivre à l'infini, tout ce que nous retrouvons de l'art des Grecs, nous découvre une forme, une image, une intention nouvelles. Tout ce qu'on nous apporte de l'Egypte peut ajouter à nos connaissances en fait de signes représentatifs des idées, étendre le domaine de la pensée et le vocabulaire de la langue, mais ne fait, sous le rapport de l'art, que reproduire uniformément à nos yeux le même Dieu, le même roi, le même homme, qui n'est pourtant ni un Dieu, ni un roi, ni un homme.

LETTRE A UN AMI, SUR LE CHATEAU DE LA BRÈDE.

Là Montesquieu vécut avec lui-même, après en être sorti si longtemps.... Là, il retrouvait avec joie sa philosophie, ses livres et son repos.

Eloge de Montesquieu, par D'ALEMBERT, 5e vol. de l'*Encyclopédie*.

(Deuxième Article).

MAIS à ces souvenirs que nous rendait si naturellement l'aspect de cette salle, succédèrent bientôt d'autres idées, quand on nous apprit que Montesquieu en avait fait sa bibliothèque. Cette bibliothèque ne devait pas être fort considérable ; car, en tout genre, cet homme, si *ménager du tems et des paroles*, ne lisait guère d'ouvrages que ceux qu'il croyait les meilleurs. De grandes armoires de sapin, qu'on y voit encore, lui servaient, nous dit-on, à renfermer ses volumes ; et la simplicité rustique de ces armoires suffirait seule pour faire juger de quel œil il considérait ses livres. C'était entre ses mains comme des *outils* qu'il ne ménageait pas, et pour lesquels il était loin sans doute d'avoir des attentions superstitieuses. Je parierais en effet que, toujours distrair et préoccupé comme on nous le représente, l'auteur de l'*Esprit des lois* ne s'occupait guère de la reliure et du doré sur tranche, dont il n'avait que faire.

En revanche, les jugemens qu'il a portés de certains auteurs nous apprennent assez quelle sorte de culte il leur rendait. Montagne, son compatriote, avait surtout une grande part à son estime. “ Dans la plupart des auteurs, disait-il, je vois l'homme qui écrit ; dans celui-ci, je vois l'homme qui pense.” Il regardait Platon, Mallebranche, Shaftesbury, comme trois grands poètes, et il n'hésitait pas à donner le même titre à Montagne. Comme ce dernier, il aimait Plutarque de prédilection. Il appelait les *maximes* de la Rochefou-

cault, *les proverbes des gens d'esprit* ; et enfin, voici dans quels termes il s'exprimait sur le compte du savant Rollin : “ Cet honnête homme a, par ses ouvrages d'histoire, enchanté le public. On sent, en le lisant, une secrète satisfaction d'entendre parler la vertu. C'est l'abeille de la France.”

A l'extrémité de la grande salle où Montesquieu avait rassemblé ses livres, se trouve la chapelle du château, et sur l'un des côtés, une longue suite d'appartemens et de corridors qui conduisent à la grande tour dont j'ai déjà parlé. Nous montâmes au sommet, d'où l'on découvre une assez vaste étendue de pays. Nous fîmes résonner la cloche du beffroi, et nous nous amusâmes à lire cette foule de noms, les uns obscurs, les autres remarquables, qu'on a de toutes parts gravés sur les murs. Des artistes, des orateurs distingués, des femmes charmantes, se sont disputé l'honneur de couvrir de dates et de souvenirs la terrasse circulaire de cette espèce de donjon ; chacun veut laisser une trace de son voyage au château de Montesquieu, même des gens qui n'ont pas lu peut-être une seule ligne de ses ouvrages. C'est ainsi que plus d'un pèlerin se rend à la Mecque, sans avoir jamais compris une page du *Koran*.

Tel est le séjour que ce grand et excellent homme ne quittait jamais qu'avec de profonds regrets, ainsi qu'on peut le voir dans une foule de lettres qu'il écrivait à son ami l'abbé de Guasco. Ces lettres, où son ca-

ractère et son âme se peignent bien mieux que dans tous les éloges qui en ont été faits, ces lettres sont remplies des expressions de son amour pour la Brède. Il y avait possédé cet ami pendant trois ans, et s'y était beaucoup occupé, dans sa compagnie, de littérature et d'agriculture. Ayant gagné, contre la ville de Bordeaux, un procès qui lui porta onze cents arpens de landes incultes, non-seulement il y fit des métairies et des plantations de bois, mais encore il donna cent arpens de ces mêmes terres à l'abbé de Guasco, pour le mettre à même d'exécuter librement ses projets particuliers de culture. Tous deux avaient donc précisément ce qu'il faut pour nourrir une correspondance intime, je veux dire des goûts et des souvenirs qui leur étaient communs.

"Mon cher ami, lui écrivait-il, si vous voyiez l'état où est à présent la Brède, je crois que vous en seriez content. Vos conseils ont été suivis, et les changemens que j'ai faits ont tout développé. C'est un papillon qui s'est dépouillé de ses nymphes." Il ajoute ailleurs : "La Brède est le plus beau lieu champêtre que je connaisse. Enfin, je jouis de mes prés, pour lesquels vous m'avez tant tourmenté; vos prophéties se sont vérifiées, et le succès va beaucoup au-delà de mon attente."

Ces beaux prés, qu'il avait tant à cœur, étaient en grande partie l'ouvrage de l'abbé de Guasco : aussi l'engageait-il sans cesse à venir les revoir : "Ce sont des enfans, lui écrivait-il, dont vous devez continuer l'éducation." Mais le vin, principal revenu de ses terres, le vin occupait bien davantage son attention, dans les momens qu'il dérobaît à l'étude. Fier de l'amélioration de ses vignes, Montesquieu en parle beaucoup à son ami, ainsi qu'au grand-prieur Solar, à qui sont adressées plusieurs de ses lettres familières. Dès qu'il eut terminé son grand ouvrage de *l'Esprit des Loix*, la réputation que ce livre obtint en Europe contribua singulièrement au succès de ses vins, surtout chez les Anglais, qui, mani-

festant pour lui la plus haute estime, ne négligèrent aucune occasion de la lui témoigner. De toutes parts on lui donnait des commissions; et, s'il faut en croire ce qu'il écrit lui-même à l'abbé de Guasco, ces bonnes affaires le mirent en position d'exécuter à la Brède plusieurs projets d'embellissemens qu'ils avaient autrefois conçus ensemble.

Au reste, mon cher D. . . ., vous ne sauriez imaginer tout ce qu'a d'intéressant cette correspondance trop peu connue, où Montesquieu, dépouillant, pour ainsi dire, tous les rayons de son génie, se montre excellent ami, sage agriculteur et bon économiste. Lui-même nous explique quelque part le véritable motif des soins qu'il prenait; et cet aveu m'a paru si remarquable, il peint si bien le désintéressement et la vanité ingénue du philosophe, que vous me saurez gré, je crois, de le transcrire ici. "Je n'ai pas laissé, dit-il, d'augmenter mon bien. J'ai fait de grandes améliorations à mes terres : mais je sentais que c'était plutôt pour une certaine idée d'habileté que cela me donnait, que pour l'idée de devenir plus riche."

Il faut bien croire aussi que Montesquieu n'était point insensible à ce charme secret que nous trouvons dans une propriété transmise de père en fils, et qui nous offre à tous les pas, l'œuvre de nos propres mains. A ce sentiment si naturel, se mêlait d'ailleurs un orgueil bien légitime, que foudroie de nos jours l'indignation de quelques esprits faux. En lisant les lignes suivantes, que diront ces grands publicistes, qui se vantent d'avoir passé l'éponge sur tous les préjugés, et qui, dans leur haute sagesse, ne veulent pas voir encore combien certaines supériorités sont nécessaires au maintien de l'ordre social ? "Quoique mon nom ne soit ni bon ni mauvais, n'ayant guère que deux cent cinquante ans de noblesse prouvée, cependant j'y suis attaché, et je serais homme à faire des substitutions."

Ainsi que le beau nom de Mon-

tesquieu, le domaine de la Brède méritait bien sans doute cette affectueuse sollicitude. Heureux de l'habiter, chaque jour l'illustre auteur de l'*Esprit des Loix* se plaisait à l'embellir. Cette vaste maison rustique, élevée en trois corps réunis, et séparée du château par une belle pelouse, c'était lui qui, à son retour d'Angleterre, l'avait fait bâtir. Ces longues promenades, immense labyrinthe de verdure, se coupant en tout sens et formant de majestueux berceaux, lui seul en avait dessiné le plan : beaucoup de choses, en un mot, étaient là son ouvrage. Aussi ne revoyait-il les tours de la Brède qu'avec une indircible volupté. Lorsqu'il se trouvait à Paris, dans cette ville qui, selon ses propres expressions, dévore les provinces, et que l'on prétend donner des plaisirs, parce qu'elle fait oublier la vie, *ô rus, quando te iterum aspiciam**, s'écriait-il, à l'exemple d'Horace. Alors, tout en riant de cette science du monde, qui consiste à porter d'une maison dans l'autre une chose frivole, il se hâtait de terminer ses affaires pour revenir bien vite au sein de sa famille. Persuadé que le bon esprit vaut mieux que le bel esprit, c'est là que Montesquieu reposait sa tête des dissipations de la capitale et des tracasseries des gens de lettres. Comment avez-vous pu tant écrire ? demandait quelqu'un à Voltaire. *C'est en ne vivant pas à Paris*. Cette réponse si juste, Montesquieu l'eût faite également. Dans ces lieux qui l'avaient vu naître, cet homme, si vif et si facilement détourné, donna naissance à des ouvrages qu'il n'eût jamais pu composer au sein du grand monde.

Ce n'est pas assurément que la société lui fût insupportable. D'après ce que racontent ses contemporains, il y apportait toujours le désir et le don de plaire. L'auteur du *Temple de Gnide* savait sacrifier aux Grâces,

et la lecture de ses écrits prouve assez combien il possédait toutes les traditions de la politesse et du goût. Lui-même nous apprend néanmoins qu'il travaillait à la Brède avec plus de plaisir et mieux que partout ailleurs, "Je suis ici dans l'ignorance de tout, écrivait-il à ses amis, et cette ignorance me plaît assez.... Mon grand ouvrage* avance à pas de géant, depuis que je ne suis plus détourné par le tumulte de Paris." D'Alembert nous apprend, de son côté, que l'immortel ouvrage sur la *grandeur et la décadence de Rome* fut entièrement composé à la Brède. On a dit ingénieusement que, pour écrire ce livre, Montesquieu avait eu des *mémoires particuliers* sur les Romains ; mais ces *mémoires particuliers*, n'en doutons pas, ce furent la vigueur de l'esprit et la méditation que favorisait le calme de ces belles retraites, une fréquentation assidue des anciens, dont rien ne venait le distraire, et cette faculté de voir *fort et loin*, comme dit Montagne, qui ne s'exerce jamais aussi bien que dans la solitude.

Quant à celui de ses ouvrages qui, après le *Temple de Gnide*, brille peut-être le plus de grâce et de jeunesse, je veux dire les *Lettres Persanes*, vous n'ignorez pas, mon cher D...., ce que l'auteur lui-même a raconté. Obligé par son père de passer toute la journée sur le code, il s'en trouvait si excédé, que, pour se délasser un peu, il se mettait à composer une lettre persane, et cela coulait de sa plume sans étude comme sans effort. Quelle vigueur d'esprit et que de connaissances acquises annoncent de pareils amusemens ! On a beaucoup cherché ce qui avait pu donner à Montesquieu la première idée de cet ouvrage, si profond sous un air de légèreté. Il existe un conte où Boccace suppose que le sultan Saladin, roi de Babylone, de Damas et d'Egypte, traverse toute la chrétienté,

* O Campagne ! quand te reverrai-je ?

* L'Esprit des Loix.

deguisé en simple marchand, pour venir connaître par lui-même les Français, leurs usages et leurs mœurs. Je ne sais, mais il me semble qu'on peut voir là l'origine des *Lettres Persanes* ; car les livres, comme les hommes, sont fils les uns des autres, et les enfans quelquefois valent mieux que leurs pères.

Au demeurant, l'auteur, parvenu à un certain âge, était loin de tout approuver dans ses lettres. Il a dit à quelques amis que, s'il les avait publiées plus tard, il en aurait sans doute omis plusieurs, dans lesquelles le feu de la jeunesse l'avait emporté. "Il y a dans ce livre, écrivait-il à l'abbé de Guasco, quelques *Juvenilia* que je voudrais retoucher, quoiqu'il faut qu'un Turc voie, pense et parle en Turc, et non en chrétien, chose à quoi bien des gens ne font point assez d'attention en lisant les *Lettres Persanes*."

Les éditeurs de Montesquieu ont publié, dans ses œuvres posthumes, un très-petit recueil de pensées d'autant mieux faites pour fixer l'attention, que cet homme, si spirituel et si simple en même tems, semble n'avoir eu d'autre but, en les jetant sur le papier, que de se montrer tel qu'il était, à sa famille et à ses amis. Il n'y a là ni soin, ni recherche ; on y sent, au contraire, une sorte d'abandon qui intéresse et une bonne foi qui persuade. Dans ces notes, à peine rédigées, Montesquieu rend compte de ses goûts, de ses répugnances, des idées de son esprit, et de tous les motifs de sa conduite. Il y parle aussi des anciens et des modernes, des Anglais et des Français, de la religion et des jésuites. C'est dans un de ces petits chapitres qu'après avoir nommé Henri IV, il ajoute avec ce goût de précision qui lui était familier : "Je n'en dirai rien ; je parle à des Français." C'est là qu'il dit, à propos de Turenne : "Sa vie est un hymne à la louange de l'humanité." Plus loin, il dit que "Les Français sont agréables et variés ; ils se communiquent, se livrent dans

leurs discours, se promènent, marchent, courent, et vont toujours, jusqu'à ce qu'ils soient tombés."

Le même esprit de sagacité semble encore inspirer Montesquieu, lorsqu'il dit dans le chapitre suivant : "La plupart des princes et des ministres ont bonne volonté ; ils ne savent comment s'y prendre."

"Les princes ne devraient jamais faire d'apologies : ils sont toujours trop forts quand ils décident, et faibles quand ils disputent. Il faut qu'ils fassent toujours des choses raisonnables, et qu'ils raisonnent fort peu."

"Lorsque dans un royaume il y a plus d'avantage à faire sa cour qu'à faire son devoir, tout est perdu."

A ces traits détachés, à ces mots heureux, qui mettent si bien la pensée en relief, sans doute on reconnaît encore le génie élevé auquel nous devons tant de beaux ouvrages : *Ex ungue leonem*. Montesquieu cependant était doué d'une telle flexibilité, qu'il excellait, comme il s'en vante lui-même, à parler la langue de ceux avec qui il vivait habituellement. Non-seulement il trouvait de l'esprit à des gens qui passaient pour n'en point avoir, mais encore il les mettait tellement à leur aise, qu'il finissait par leur en donner réellement. "J'aime les paysans, disait-il ; ils ne sont pas assez savans pour raisonner de travers."

Un vieux serviteur qui se vante d'avoir vécu à la Brède en même tems que Montesquieu, nous en parla longuement. Il nous le peignit se promenant dans le village, un bâton sur l'épaule, questionnant celui-ci, riant avec celui-là ; et les jours de fête, arrangeant les différens de ses vassaux, assis sur un banc ou sous un chêne, comme le saint roi Louis. Cette simplicité de mœurs, presque toujours inséparable du génie, ne nous étonna point dans l'auteur de l'*Esprit des Loix* ; mais nous fîmes bien aises d'apprendre qu'il semait les bonnes actions à la Brède, aussi naturellement que les bons mots à Paris.

Ce fut entre nous le sujet d'un assez long entretien, tandis que nous étions arrêtés sous une des belles allées de charmes qui se trouvent en face du château, et dans laquelle lui-même était venu sans doute, plus d'une fois, égarer sa docte rêverie. Bientôt, cependant, l'heure nous rappela vers la modeste voiture qui nous avait apportés. Guidés par le courant d'un joli ruisseau qui traverse le bois, nous nous éloignâmes, en saluant d'un dernier adieu le gothique édifice, dont la girouette, dorée par le soleil couchant, brillait déjà dans le ciel comme une étoile.

Peut-être penserez-vous, mon ami, que, trop esclave de l'impression des lieux, je me suis trop livré aux idées qu'ils réveillent, et ne vous ai pas assez parlé de Montesquieu. Vous me reprocherez sans doute de n'avoir pas mieux caractérisé cet écrivain, qui abrégait tout, parce qu'il y voyait tout. Mais que dire de lui, que l'on n'ait déjà dit, et que vous ne sachiez ? Si d'ailleurs vous désirez, touchant le lieu de sa naissance, les détails de topographie et de statistique les plus exacts ; si vous voulez des faits intéressans, des anecdotes racontées du ton le plus aimable, lisez sur la Brède la lettre adressée à M. l'abbé Baurein, et qui se trouve imprimée dans le cinquième volume de ses *Variétés Bordelaises*. Cette lettre

est de M. Latapie, helléniste profond, littérateur instruit, qui, né lui-même à la Brède, a passé les premières années de sa jeunesse auprès de Montesquieu, et chez qui tout décèle, en effet, un homme de beaucoup d'esprit, élevé pour ainsi dire sous les regards d'un homme de génie.

Si l'on en excepte le château de la Brède, nul autre monument ne consacre encore parmi nous le souvenir du grand Montesquieu. Seulement, en 1765, le prince de Beauveau ayant été nommé, par le roi, commandant de la Guyenne, il parut désirer une place à l'Académie de Bordeaux. Cette place lui fut accordée sur-le-champ ; et alors le prince de Beauveau pria l'Académie d'agréer qu'il fit faire un buste en marbre de l'auteur de l'*Esprit des Lois*, pour être placé dans la salle de ses assemblées. Cette offre fut accueillie avec une vive reconnaissance ; et Le Moine, habile sculpteur de cette époque, se chargea de reproduire les traits du célèbre écrivain qui partage avec Montagne la gloire d'avoir illustré nos bords. C'est ce même buste que l'on voit encore dans la principale salle de notre bibliothèque. Il est modelé avec finesse, et rend bien le caractère de ce beau profil, où l'homme qui sait regarder peut voir réunis tant d'esprit et de génie.

CONJECTURE,

SUR L'ORIGINE DU NOM DE LA SOIE, CHEZ LES ANCIENS.

Sans m'arrêter à discuter l'hypothèse de ceux qui voient la *Sérique* ou le *pays de la soie* dans les vallées renfermées entre les glaciers et les plateaux neigeux du Thibet, je crois avoir trouvé l'origine du nom de cette contrée célèbre.

D'après les auteurs grecs, le mot Σης désignait le *ver à soie* et les *habitans de la Sérique* ; or, ce fait permet de présumer que le nom de ces derniers leur venait de la marchandise précieuse que les peuples de l'Occident allaient chercher chez eux. En

arménien, l'insecte qui produit la soie s'appelle *chêram*, nom qui ressemble assez au *σῆς* des Grecs. Il est naturel de croire que ces deux mots avaient été empruntés à des peuples plus orientaux. C'est ce que les langues mongole et mandchoue nous donnent la facilité de démontrer. Il en résultera que le nom de la soie, chez les anciens, est véritablement originaire de la partie orientale de l'Asie.

La soie s'appelle *sirkek* chez les Mongols, et *sirghé* chez les Mandchoux. Ces deux nations habitaient au nord et au nord-est de la Chine. Est-il présumable qu'elles eussent reçu ces dénominations des peuples occidentaux ? D'un autre côté, le mot chinois *szée* ou *szu*, qui désigne la soie, montre de la ressemblance avec *sirghé* et *sirkek*, et avec le *σῆς* des Grecs. Cette analogie frappe d'autant plus que dans la langue mandarinique le *r* ne se prononce pas, tan-

dis que cette finale se trouvait peut-être dans les anciens dialectes de la Chine parlés sur les frontières de l'empire.

Dans les langues septentrionales de l'Europe, la soie s'appelle *silk* ou *silké*. Ce mot offre une conformité frappante avec le mot slave *chelk*, dont le son même n'est pas très-éloigné des termes mandchoux et mongols cités plus haut. Dans le moyen âge, les marchandises de l'Asie orientale passaient par les pays des Slaves, pour être de là transportées dans le Nord. L'adoption de ce mot étranger dans le suédois, l'anglais, est donc facile à expliquer.

Enfin, je dois encore remarquer qu'en thibétain le ver à soie s'appelle *dar-kou*, et la soie *sing* ou *gotchen-ghi*, mots qui n'offrent aucune ressemblance avec le *σῆς* et le *σῆξιόν* des Grecs. Ce n'est donc pas du Thibet que la soie est arrivée chez ce peuple.

M. KLAPROTH.

LE PORTRAIT DE FAMILLE.

ANECDOTE.

JE voyageais dans le Bas-Vendômois, pays délicieux que les amateurs de la belle nature ne visitent pas assez. Tandis que je me plaisais à contempler les riens paysages, les sites pittoresques et variés que ce vallon charmant du Loir présente sans cesse à l'admiration du voyageur, le jour fuyait insensiblement, et je me vis surpris par la nuit dans un lieu qui m'était inconnu. Je suivis le sentier dans lequel je me trouvais engagé, ne sachant pas trop où il devait me conduire. Je n'eus pas fait un quart de lieue que j'arrivai dans un petit village entouré d'arbres et de prairies, et situé sur le penchant d'une colline. J'avais grand besoin de repos, et je cherchais de tous côtés un asile, lorsque j'aperçus vers le milieu du village une petite

maison toute neuve et fort bien bâtie. Je résolus d'y entrer et d'y demander l'hospitalité. Dans une chambre très-proprement meublée, je vis une jeune personne qui, sans être jolie, avait une physionomie franche et heureuse ; le coloris de la jeunesse et de la santé brillait sur ses joues, et le sourire du contentement sur ses lèvres vermeilles. Un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans était assis auprès d'elle, et tenait sur ses genoux un petit enfant sur lequel il attachait un regard paternel.

Je racontai mon aventure aux jeunes villageois, et soudain le mari et la femme furent sur pied pour me recevoir. Dans un instant mon souper champêtre fut préparé et servi avec une propreté qui redoublait encore

l'appétit que l'exercice m'avait donné. Bientôt je liai conversation avec le jeune homme qui s'était assis à côté de moi, et qui répondit à toutes mes questions avec une franchise et une ingénuité qu'on ne rencontre plus guère, même au village.

Tout en causant, je promenais mes yeux autour de moi, et je ne pus cacher mon étonnement, lorsque j'aperçus un tableau qui représentait un homme d'un certain âge, décoré de la croix de Saint-Louis.—Ah, ah ! dis-je au jeune homme, voilà un tableau que je ne m'attendais pas à trouver ici.—Il ne devrait pas y être non plus, me répondit-il.—De qui est donc ce portrait ?—C'est celui d'un brave et digne militaire, de M. de Morange, propriétaire d'un château qui n'est pas bien loin d'ici. Hélas ! le pauvre homme ! voilà tout ce qui reste de lui. Il est mort, et c'est bien dommage ; il faisait tant de bien aux malheureux !—Et par quel hasard, mon ami, possédez-vous le portrait de M. de Morange ?—Je m'en vais vous conter cela pendant que vous soupez, Monsieur.

“ Je n'avais que douze ans lorsque mon père mourut. Mon père était un pauvre menuisier qui avait bien de la peine à vivre de son travail. Quelques jours après sa mort, j'allai pleurer et demander l'aumône à la porte de M. de Morange ; il prit pitié de moi, et me mit en pension pour me faire apprendre le métier de mon père. J'allais tous les Dimanches chez M. de Morange, il me comblait de bontés, et je ne sortais jamais de chez lui les mains vides. “ Julien, me disait-il, sois honnête homme, sois laborieux, et je prendrai soin de ta petite fortune. . . ”

“ Je profitai des conseils de M. de Morange, et je cherchai à m'instruire dans mon état. Lorsque j'eus atteint ma seizième année, ce brave homme me fit venir chez lui ; et, remettant une bourse entre mes mains, il me dit : “ Julien, je suis content de toi ; tout le monde dit du bien de ta conduite. Continue à marcher dans le

bon chemin, c'est le moyen d'arriver à un bon gîte. Voilà une petite somme que je te donne pour faire ton *tour de France*. Il faut voyager pour te perfectionner dans ton métier. Adieu, reviens honnête homme, si tu veux être un jour un homme heureux, car le bonheur n'est fait que pour les honnêtes gens. . . ”

“ Je pris l'argent que ce bon M. de Morange me donna, je fis mon petit paquet, et dès le lendemain je me mis en marche. Je voyageai pendant quatre ans de ville en ville, toujours travaillant de mon mieux et cherchant à devenir bon menuisier. A vingt ans j'eus la maladie du pays. Je voulus revoir le village où j'étais né, et je revins en grande hâte, sans être plus riche que je n'étais avant mon départ, mais honnête homme et propriétaire d'un bon état, qui devait m'assurer du pain pour le reste de mes jours.”

“ M. de Morange me donna de l'ouvrage, et me recommanda dans les environs. Je vivais assez bien au jour la journée, et fort content de ma situation. Je n'avais pas encore été malheureux ; mais, hélas ! il fallait bien que le chagrin vint me trouver quelque jour, car l'on dit que la vie ne peut se passer sans cela. Au reste, je ne me plains pas ; ce que Dieu a fait est bien fait, et ce chagrin-là m'a fait plus de bien que de mal. Je devins amoureux de Colette, c'est ma femme, Monsieur, que vous voyez. Elle était jolie. . . comme aujourd'hui, mais elle était riche ; son père était un gros fermier qui cultivait une ferme à lui, et qui possédait des prairies et des vignes, le tout en bon état. Pour moi, je n'avais que mon métier, je gagnais trente sous par jour, et je logeais dans une petite cave que j'étais obligé de louer. Je ne pensais pas que j'étais pauvre, car Colette m'aimait comme si j'avais été riche. Nous nous voyions souvent, et nous nous fisions l'amour en tout bien tout honneur.”

Un jour maître Sébastien, père de Colette, m'aperçut dans le moment où

je donnais un baiser à sa fille. — Il me prend à la gorge. — Que fais-tu là ? me dit-il. — J'embrasse Colette. — Quoi, scélérat ! tu oses te permettre. . . . — Sûrement, puisque Colette le veut bien. — Et tu crois que je souffrirai qu'un drôle comme toi fasse la cour à ma fille ! — Pourquoi ne le souffririez-vous pas, puisqu'elle en est bien aise ? D'ailleurs, je ne lui fais la cour que pour l'épouser. — Toi, l'épouser ! Ah oui ! on te la garde ; c'est tout juste pour toi qu'on l'a faite. Voyez donc ce vaurien, il lui faut une fille riche, à lui qui n'a pas un sillon. Je voulus répliquer ; mais Sébastien qui, d'ailleurs, est bien le meilleur homme du monde, n'attend pas ma réponse ; il lève son bâton, j'esquive le coup, et je prends bravement le parti de la retraite."

" Re entré dans ma petite cave, je réfléchis sérieusement sur ce qui vient de m'arriver, et je sens que j'ai tort d'aimer Colette. Mais c'était un tort que je ne pouvais réparer. Bientôt, je ne fus occupé que de mon amour. Le chagrin me tourna la tête ; je négligeai mon travail ; mes pratiques m'abandonnèrent, et je vis le moment où j'allais manquer de tout."

" J'étais réduit au désespoir, lorsqu'il me vint dans l'idée d'aller confier mon malheur à M. de Morange. — Il est si bon, disais-je. Il ne veut du bien, il m'en a déjà fait ; peut-être prendra-t-il pitié de moi. — J'arrive au château, je demande à parler au maître, et on me répond qu'il est tombé dangereusement malade. Je m'en retourne tristement chez moi, priant Dieu au fond de mon cœur de conserver le protecteur des malheureux. Le lendemain, de très-grand matin, je cours encore au château pour savoir des nouvelles de M. de Morange ; on m'apprend qu'il vient de mourir dans la nuit. Je ne vous peindrai pas ma douleur et mes regrets, je perdais tout. Je me retirai chez moi bien affligé, et conjurant l'âme de ce brave homme de prier Dieu pour le pauvre Julien."

" Au bout de quinze jours j'apprends que les héritiers sont arrivés au château, et qu'on fait une vente

de tous les meubles qui lui ont appartenu. La curiosité me conduit, comme tant d'autres, à cette vente. Je vois tous les meubles de mon bienfaiteur passer dans des mains étrangères, et des larmes coulent de mes yeux, tandis que la nièce et le neveu de M. de Morange regardent ce spectacle avec la plus froide insensibilité. Cependant il les avait comblés de biens pendant sa vie, et leur laissait vingt mille livres de rente après sa mort. Ils vendaient tout dans la maison ; ah ! si j'avais eu un oncle aussi bon, j'aurais tout conservé par respect pour sa mémoire."

" Il y avait une demi-heure que j'étais là, et j'allais me retirer, lorsque j'entends crier : a un écu le tableau ! à quatre francs ! à cinq livres ! . . . Je regarde ce tableau ; que vois-je ? le portrait de leur oncle, de leur bienfaiteur ! mon cœur se serre, je pleure comme un enfant. Je suis bien pauvre, dis-je en moi-même ; six francs, c'est tout ce que je possède ; mais, ce portrait, ce portrait de l'homme qui m'a secouru, qui m'a protégé. . . non, non, il ne tombera point dans des mains incon nues. Je porte l'enchère à six francs, et le tableau m'est adjugé."

" Je le détache avec transport, et je ne puis m'empêcher de baiser cette bouche qui m'avait tant de fois souri avec bonté, ces mains qui s'étaient tant de fois ouvertes pour me secourir. J'emporte le portrait dans ma petite chambre qu'il doit embellir. Mais, en le portant, je suis étonné de sa pesanteur ; je veux le placer à la muraille, mais le clou se brise, et le portrait tombe. Je le relève avec précaution, il s'était un peu déchiré par derrière, et un rouleau sortait, de la toile. Je prends ce rouleau, je l'ouvre, et jugez de mon étonnement, lorsque je vois vingt-cinq doubles louis étalés devant moi. J'examine le tableau de plus près, et je vois qu'il est revêtu par derrière d'une seconde toile que je soulève, et sous laquelle je trouve une somme de mille louis, roulés comme les premiers entre les deux toiles."

“Oh ciel ! m'écriai-je en bondissant de joie autour de mon trésor, me voilà donc riche à présent ! J'épouserai Collette ; quel bonheur ! Ce bon monsieur de Morange ; il ne se contente pas de donner pendant sa vie, il donne encore après sa mort. Comme ce portrait lui ressemble ! c'est lui....

“Cependant une idée me tourmente.—Cet argent est-il bien à moi ? on m'a vendu le tableau, il est vrai, mais l'aurait-on donné pour six francs, si l'on avait su qu'il renfermait une somme de mille louis ? Non, non, cet argent n'est pas à moi, il faut le porter aux héritiers de M. de Morange. Pauvre Julien ! tu n'épouseras pas Collette.”

“Tandis que je fais ces tristes réflexions, je vois à terre un petit billet proprement ployé ; je le ramasse, je l'ouvre, et je lis ce qui suit :

“Je connais mes héritiers, ils vendront le portrait de leur bienfaiteur, ils me vendraient moi-même s'ils le pouvaient. S'ils ont l'ingratitude de se défaire de ce tableau, la somme qu'il renferme sera pour celui qui l'aura acheté. Puisse-t-elle tomber en bonnes mains !”

CHARLES DE MORANGE.

“Ce billet me rend la vie. Je puis donc garder tout cela en conscience ! j'épouserai Collette !... Le lendemain, dès le point du jour, je vole chez Sébastien.—Que viens-tu faire ici ? me dit le fermier d'une voix dure et d'une mine rébarbative.—Je viens vous parler. Je n'ai rien à te dire.—Vous êtes bien fier, maître Sébastien, parce que vous possédez une petite ferme.—Qu'appelles-tu une petite ferme ! un pauvre diable qui n'a pas le sou....—Vous n'avez pas compté dans ma bourse.—Je le crois bien ; il y a long-tems que tu n'y comptes plus toi-même.—Ça n'empêche pas que si vous voulez me vendre cette ferme qui vous donne tant d'orgueil, je la paierai peut-être aussi bien qu'un autre.—En paroles, sans doute.—En bons louis, père Sé-

bastien, en bons louis.—Eh bien, je te prends au mot, je te la donnerai même à bon marché.—Combien en voulez-vous ?—Une bagatelle, douze mille francs.—Allons, marché fait.—Veux-tu venir chez le notaire ? continue Sébastien en se moquant toujours de moi.—Je le veux bien ; partons.”

“Le bonhomme veut s'amuser à mes dépens : nous allons tous deux chez le notaire du village.—M. le notaire, dit Sébastien, voilà un jeune seigneur qui veut m'acheter ma ferme et la payer comptant ; faites-nous le plaisir de dresser l'acte de vente, Monseigneur le paiera. Le notaire ne se fait pas tirer l'oreille ; bientôt il lit l'acte à haute voix, et Sébastien le signe ; je le signe à mon tour, au grand étonnement de Sébastien et du notaire.—Julien, ce n'est pas le tout de signer, dit le notaire, il faut payer maintenant.—Et voilà le *hic*, dit Sébastien, en riant à gorge déployée.—Il est vrai que c'est un peu cher, dis-je à mon tour.—Il faut payer, il faut payer.”—Douze mille francs tont de suite ! accordez-moi quelques jours.—Non, non, point de crédit ; il faut de l'argent comptant.—Eh bien, soit ; mais c'est à condition que monsieur le notaire va dresser un autre petit contrat par lequel Sébastien s'engagera à me donner Colette, dès l'instant que j'aurai payé.—Oh ! pour cela je le veux bien, dit en riant le fermier ; je ne risque pas beaucoup.”

“Alors, je tire de ma poche les douze mille francs en beaux doubles louis que j'étales fièrement sur la table. Qui fut étonné ? Sébastien et le notaire restent un instant la bouche béante. Je leur raconte l'aventure du tableau, et je leur montre le billet de M. de Morange, qui m'assure la propriété des vingt-quatre mille francs. M. Julien, dit le notaire en m'ôtant son chapeau, je suis vraiment charmé de ce qui vient de vous arriver ; j'avais bien prévu qu'un jour vous feriez fortune : ce jour est arrivé : je suis tout entier à votre service, et j'espère que....—M. Ju-

lien, dit le fermier en me faisant une profonde révérence, j'ai toujours eu beaucoup d'estime et de considération pour vous je vous assure. J'ai toujours dit que vous étiez un brave garçon, que vous feriez quelque chose, et j'espère que..."

"Le contrat de mariage est dressé tout de suite, et quelques jours après j'épousai Collette. Bientôt cette nouvelle conrnut tout le pays, et fit plaisir à tout le monde, excepté pourtant aux héritiers de M. de Morange. Ils prétendirent que cet argent ne m'appartenait point, parce qu'ils n'avaient voulu vendre que le tableau. Ils m'intentèrent un procès ; mais le billet de mon bienfaiteur me fit gagner ma cause. Le neveu et la nièce furent condamnés aux frais et dépens, et tout le monde se moqua de leur ingratitude et de leur avarice. Voilà deux ans que je suis le mari de Collette, et il me semble qu'il n'y a pas deux jours. Nous avons

laissé mon beau-père jouir de sa ferme, et nous avons bâti cette maison, où nous vivons très-heureux des fruits d'un commerce qui s'étend tous les jours, parce que nous sommes honnêtes gens."

"J'ai placé dans cette chambre le portrait de ce bon monsieur de Morange ; il y restera toute notre vie. Nous apprendrons à nos enfans à chérir, à respecter l'image de l'auteur de notre petite fortune. Voyez, Monsieur, quelle bonté brille sur sa figure ! comme il nous regarde ! on croirait qu'il m'entend, et qu'il sourit de plaisir en voyant notre prospérité, ou en écoutant les louanges que lui donne ma reconnaissance."

Tel fut le récit du bon Julien. Cette histoire m'intéressa ; je désire qu'elle paraisse agréable à ceux qui la liront, et qu'elle apprenne aux héritiers à regarder derrière leurs portraits de famille avant de les mettre à l'encre.

LETTRE DE CORFOU.

Corfou, Août.

Mon marinier s'empessa de terminer les affaires qui l'avaient conduit à Sainte-Maure, afin de pouvoir, si le tems le permettait, remettre à la voile dès le lendemain. A minuit il s'éleva un vent favorable, nous levâmes l'ancre et voguâmes vers le sud, parmi des bancs de sable et des groupes d'îles ; et, en tournant le cap Ducato, dont les rochers blancs, vus au clair de lune, produisent un effet de lumière réellement magique, il me semblait voir s'élever et glisser sur les ondes, au pied de ces rochers, une multitude de figures aériennes, dont les formes fugitives échappaient sans cesse à mes regards.

Nous aussi nous étions environnés de l'éclat d'une douce lumière, et chaque coup de rame faisait tomber à nos yeux une pluie de diamans. Quel

est celui qui, n'étant pas marin, pourrait voir, sans en être ému et enchanté, ces prestiges brillans de l'empire de Neptune ?

Près du rocher de Sessola, si dangereux pour les navigateurs, nous fûmes atteints par un courant du nord si rapide, que, malgré tous nos efforts réunis, nous ne pûmes avancer d'une ligne. Déjà notre patron se préparait à gagner un petit port de Sainte-Maure, lorsqu'un sciroco qui s'éleva fit prendre au courant une autre direction, et nous porta avec tant de vitesse en avant, que bientôt Sainte-Maure fut loin de nous. C'est une grande jouissance que celle de voyager ainsi dans une barque, sous un ciel pur, lorsque le vent est favorable ; et, dans cette mer, ce plaisir s'augmente encore de tout celui que procurent les

sités variés qu'on rencontre à tout moment. J'espère bien visiter ainsi les côtes peu connues de la Calabre, de la Pouille et de la Sicile.

Mon genre de vie sur la petite barque ionienne était, d'ailleurs, en parfaite harmonie avec cette manière de voyager. Tous les jours, au moment où le soleil dorait de ses rayons le sommet des montagnes, le patron et ses marinières se tournaient vers lui et faisaient leur prière : on déjeunait ensuite avec du poisson salé, un peu de fromage de Cerigo, du vin, du biscuit et des oignons. A midi, lorsque la chaleur devenait étouffante, le repos du dîner nous convenait parfaitement ; on cherchait, en ajustant les voiles, à se procurer autant d'ombre que possible, puis l'on servait un peu de viande froide salée, parfois même de la viande fraîche, prise dans le port voisin, lorsqu'elle n'y était pas trop chère ; on ajoutait à ce repas encore du poisson salé, des oignons et un melon d'eau. Le vin ne manquait pas, et passait, dans un broc, de main en main ; on dormait ensuite une heure et demie. Si le vent n'était pas favorable, on carguait les voiles, et la barque suivait le courant à l'aventure. Le soir, au coucher du soleil, les marinières lui adressaient de nouveau leurs prières, puis on procédait à un souper absolument semblable au déjeuner.

La manœuvre, souvent fatigante, se faisait toujours joyeusement, même au moment de la plus grande chaleur.

Depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit, enveloppés dans un vaste manteau, nous dormions tous sur le tillac, à l'exception du pilote. Après minuit, la barque reprenait sa course, soit à la voile, soit à la rame. Nous voguions plus gaîment encore dans ces instans d'agréable fraîcheur.

Je me suis prêté à tout pendant ce trajet ; j'ai partagé les inconvéniens comme les avantages de notre position, et me suis convaincu de nouveau d'une vérité souvent répétée, et que l'on ne croit, cependant, guère sur parole : c'est que le travail, uni à la sobriété,

est le plus sûr garant du bonheur et de la santé. Je dirai plus, et je m'appuie de tout le poids de mon expérience, ce régime guérit même des maux physiques. En 1820, en allant de Livourne à Naples, je voulus un jour aider à jeter l'ancre, je ressentis aussitôt une vive douleur au côté. D'après les conjectures d'un médecin ignorant, je crus au bout de quelque tems, qu'il était résulté, pour moi, de cet accident, une tumeur anévrysmale. A cette douleur se joignit ensuite celle que me laissa au bras gauche le coup de masse que j'avais reçu dans notre combat contre les brigands de la Morée. J'éprouvais encore l'un et l'autre mal en m'embarquant à Zante ; mais ils disparurent bientôt entièrement, probablement par suite du régime sobre et réglé et de la vie laborieuse que je menais ; peut-être aussi les bains contribuèrent à mon rétablissement, car j'en prenais jusqu'à trois ou quatre par jour. C'est le seul soulagement qu'on puisse se procurer dans les régions brûlantes du midi.

Nous n'avions pas perdu de vue l'Epire, lorsque nous arrivâmes près d'Antipaxo. La nuit était venue et le sciroco favorable hâtait notre course : nous étions tous profondément endormis ; notre pilote, le vieux Démétry, comme Palinure, veillait seul au gouvernail ; tout-à-coup notre petit bâtiment, ayant touché un banc de sable, se trouva engagé sans pouvoir bouger. Nous fûmes bientôt tous sur pied, et une rumeur épouvantable succéda au calme ; le pauvre Démétry fut accusé de négligence ; mais tous les reproches possibles ne pouvant nous tirer d'affaire, on songea à prendre d'autres mesures. Tous les efforts des rameurs furent d'abord inutiles, la barque ne bougeait pas, quoique sa quille ne fût enfoncée qu'à moitié. Patron et matelots se jetèrent à l'eau, j'aidai aussi de mon mieux, et enfin, après de longs et infructueux essais, notre Sainte-Madeleine, c'était le nom de la barque, fut remise à flots. Les éclats d'une joie bruyante retentirent.

rent au loin, et les rasades furent doublées en l'honneur de la sainte.

Antipaxo est bien mieux cultivée qu'autrefois ; l'huile, le vin, les amandes, les figues y viennent en abondance, par les soins des Paxiotes. Ils passent de leur île dans celle-ci momentanément et uniquement dans l'intérêt de la culture ; car il n'y a, dans toute l'île d'Antipaxo, que trois huttes pour les surveillans.

Notre barque n'aborda point à Paxo, quoique son petit port, au milieu duquel est situé un grand rocher, nous parût fort engageant. Nous aperçûmes sur ce rocher les restes d'un fort que les Napolitains construisirent lorsqu'ils possédaient Corfou. Le port se nomme Paxo, ou bien aussi Gai et Porto-Gai. Il s'y trouve un phare ; c'est le seul dans toutes les îles Ioniennes méridionales.

La petite île de Paxo nourrit un peuple très-laborieux. Le commerce de l'huile, qui y est meilleure même qu'à Corfou, et celui des amandes, forment les branches les plus productives de ses revenus. Son aspect fertile est agréable à la vue, sur-tout lorsqu'elle se reporte des montagnes arides et nues des îles du sud sur celle-ci. La pêche est toujours abondante. On n'y trouve, dit-on, aucune plante vénéneuse, pas un animal nuisible ; enfin mes gens m'assurèrent très-sérieusement que la vue seule de Paxo guérissait les Saints-Mauriotes de certaines maladies.

Il est plus que probable que Paxo a fait, jadis, partie de l'île de Corfou, et que par un tremblement de terre elle en a été arrachée. La nature et la forme des rochers au cap Blanc, à Corfou et à la pointe septentrionale de Paxo, ainsi que la qualité toute semblable des terres, prouvent jusqu'à

l'évidence la vérité de cette conjecture.

Homère et Virgile, si exacts dans la moindre description, ne disent rien de Paxo. Cette omission, qui vient encore à l'appui de la tradition générale, prouverait que la séparation n'eut lieu qu'après la guerre de Troie. Pline appelle cette île *Ericusa* : on ne sait pas à quelle époque elle a changé de nom. Ses premiers habitans lui furent probablement envoyés de Corfou.

Nous aperçûmes distinctement Parga et son rocher escarpé ; nous vîmes l'éclair et la fumée de ses canons et entendîmes leur détonation retentir au loin sur les ondes. On nous dit à Corfou que les Turcs de Parga avaient repoussé, malheureusement avec succès, l'attaque d'un corps franc composé d'Epirotes, ayant à sa tête Perevos. Après avoir doublé le cap Blanc, ancien promontoire de Leucymne nous arrivâmes dans le canal de Corfou.

Corfou, avec ses rochers menaçans, portant de vieilles tour et s'avancant sur la mer, offre l'aspect le plus pittoresque du côté du midi.

Après avoir passé devant la baie riante, située au midi du vieux fort, et d'où l'on entrevoit, à travers de sombres cyprès, une quantité de jolies maisons de campagne, nous arrivâmes à l'endroit où la rade et le port de Corfou étalent leurs majestueuses beautés.

Notre chétive barque passa devant un superbe vaisseau de ligne anglais au moment où celui-ci hissait sa grande voile et où sa musique exécutait, l'ouverture de la *Cenerentola*, de Rossini. O belle Italie ! m'écriai-je, je te salue... je reconnais tes doux accords !

DES SONGES.

(Deuxième et dernier Article.)

LE premier songe du premier des hommes nous est raconté par deux *Bardes* modernes, dignes de chanter et de peindre les merveilles du ciel, de la terre et des enfers.

Milton, traduit par le *chantre des Jardins et de l'Imagination*, nous dit ainsi le premier songe et le premier amour d'*Adam*.

Il s'est endormi sur les fleurs dans ce paradis terrestre, que malheureusement un rêve seul peut encore offrir à nos regards : il a vu l'être presque divin qui, en peuplant avec lui le monde, doit causer à la fois sa félicité et son malheur ; le réveil n'a point dissipé l'extase de ce songe ; il peint ainsi l'objet ravissant qui lui est apparu.

Dieu ! quel charme divin brillait dans sa figure,
Jamais objet si beau n'embellit la nature ;
Ou plutôt, on eût dit que de leurs doux attraits
Les habitans du ciel avaient formé ses traits.
Je la vis ; de ses yeux part un rayon de flamme ;
Des plaisirs tout nouveaux ont inondé mon âme,
Un monde tout nouveaux vient s'offrir à mes yeux ;
Le ciel devient plus pur, l'air plus délicieux :
Tout à coup elle échappe, elle fuit, je m'éveille ;
Où vas-tu, m'écriai-je ; oh ! céleste merveille ?
Reviens, je veux revoir, adorer tes attraits,
Ou, dans ces lieux déserts, te pleurer à jamais !
Et quels plaisirs mon cœur eût-il goûtés sans elle !
Je vole, je l'atteins, et la trouve aussi belle
Que le sommeil l'avait présentée à mes yeux.

Les songes de l'amitié agitent peu, consolent souvent, et cependant in-

quiètent quelquefois : un véritable ami, tel que *La Fontaine* dit qu'on en trouve au *Monomotapa*, est une douce chose.

Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même ;
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Dieu, dit-on, a fait l'homme à son image : un philosophe prétend que l'homme le lui a bien rendu. En effet, dans tous les tems nous avons prêté à la Divinité nos passions, notre amour, notre amitié, notre haine, notre colère : tous ceux qui ajoutent foi aux songes et aux avertissemens salutaires qu'on en reçoit, les ont regardés comme preuve d'une prédilection particulière du ciel. *Homère* les disait envoyés par *Jupiter* à ses amis : plusieurs pères de l'église les ont attribués à la faveur divine.

Monique, mère de *saint Augustin*, vit en songe, la nuit, un jeune homme qui lui prédit que son fils renoncerait au *manichéisme*.

Il est singulier que les ardens ennemis du progrès des lumières et du système de *l'enseignement mutuel* aient négligé de s'appuyer de l'autorité de *saint Jérôme*. Ce père de l'église raconte qu'il rêva qu'on le fouettait, parce qu'il aimait trop les lettres profanes et particulièrement les ouvrages de *Cicéron* ; à son réveil on trouva encore sur lui les marques des coups qu'il avait reçus du fantôme ignorantin.

Il paraît que dans, cet heureux siècle, les esprits célestes éclairaient par des songes les hommes vertueux sur leurs affaires temporelles comme sur leurs intérêts spirituels !

Saint Augustin dit qu'un citoyen de Milan ayant perdu son père, on

vint lui présenter un billet du défunt, et lui demander le paiement d'une forte dette; cet embarras imprévu l'inquiétait et le surprenait d'autant plus qu'il n'avait jamais entendu parler de cette créance; la nuit son père lui apparut en songe, et lui indiqua l'endroit où il trouverait les quittances du créancier, et la preuve que sa créance avait été acquittée : il chercha et trouva en effet cette pièce au lieu désigné.

A cette occasion, *Saint Augustin* assure que les morts n'ont aucune part à ces visions, qui nous arrivent par le ministère des anges.

Dans l'histoire moderne on retrouve sous d'autres formes la même foi aux songes que dans les temps anciens. Un évêque de Naples, mort depuis long-temps, et révéral par le peuple comme un saint, apparut en rêve à un prêtre, et lui ordonna de dire au roi *Ferdinand d'Aragon* de faire une fouille dans un lieu qu'il lui désigna; on y trouva un livre renfermant des prédictions sur l'invasion prochaine des Espagnols et des Français dans le royaume de Naples.

Il paraît que les esprits du ciel, moins intolérans que ceux de la terre, ne dédaignent pas plus dans leurs visions les musulmans que les chrétiens.

Le sultan *Osmun* rêva que se trouvant sur le chemin de la Mecque son chameau lui échappa, s'envola dans le ciel, et qu'il ne lui était resté que la bride dans la main; on expliqua ce songe en lui disant que le chameau qui s'était envolé lui annonçait la perte de l'empire : peu de jours après, les janissaires se révoltèrent; *Osman* fut étranglé.

Instruit par un songe, le roi *Gontran* trouva un trésor.

La veille du jour où le roi Henri second de France périt dans un tournoi, *Catherine*, sa femme, le supplia de ne point entrer en lice, parce qu'elle l'avait vu en rêve pâle et couvert de sang.

Un mois avant le parricide de *Ravaillac*, la reine *Marie de Médicis* se réveilla inondée de larmes et jetant

un grand cri. *Henri IV* lui ayant demandé la cause de son effroi, elle lui dit qu'elle avait rêvé qu'il était assassiné. Malheureusement Henri, trop grand pour être crédule, rit de cette vision; les songes, lui dit-il, ne sont que des mensonges.

Ce même Henri, dont le nom est inscrit en si beaux caractères dans les fastes de la gloire Française, et si profondément gravé dans le cœur des Français, devait, plus qu'un autre, être l'objet de la prédilection céleste. Et si jamais les songes durent annoncer à la tendresse d'une mère les hautes destinées de son fils, ce furent celles de cet héroïque et bon roi. Aussi, dit-on que, peu de tems avant la naissance de Henri, Jeanne sa mère vit en rêve un coq armé de plumes magnifiques, dont les couleurs étaient aussi brillantes que variées. Une crête éclatante ornait sa tête: en même tems la reine aperçut avec effroi un grand nombre de serpens qui entouraient ce jeune coq, le menaçaient par leurs affreux sifflemens et l'attaquaient avec furie; le coq combattait vaillamment; ses plumes épaisses repoussaient les dents des monstres, et il défendait contre eux sa noble crête à grands coups de bec. La reine tremblait en voyant ce combat inégal; un vieillard vénérable lui apparut: Rassurez-vous, lui dit-il, un pape saint et élément montera sur le trône de saint Pierre, chassera ces serpens et votre coq restera vainqueur.

Si nous en croyons *Marguerite de Navarre*, reine galante et femme de lettres, la Divinité, très-favorable à l'aristocratie, ne prodigue point ses avis au vulgaire.

Dieu protège particulièrement, dit-elle, les grands et les esprits où il reluit quelque excellence non commune; il leur donne, par de bons génies, quelques avertissemens secrets des accidens qui leur sont préparés, soit en bien, soit en mal.

La reine Catherine, ma mère, étant dangereusement malade à Metz, et ayant autour de son lit le roi Charles, ma sœur et mon frère

de Lorraine et force dames et princesses, elle s'écria, comme si elle eût vu donner la bataille de Jarnac : Voyez comme ils fuient ! mon fils a la victoire ! Voyez-vous dans cette haie le prince de Condé mort ?

Tous ceux qui étaient là, la croyaient dans le délire : mais la nuit d'après, M. de Losses, lui en apportant la nouvelle, je le savais bien, dit-elle, ne l'avais-je pas vu devant hier ? alors on reconnut que ce n'était pas rêverie de la fièvre, mais un avertissement particulier que Dieu donne aux personnes illustres et rares.

Pour moi, ajoute peu modestement la princesse, j'avouerai n'avoir jamais été proche de quelques signalés accidens, ou sinistres ou heureux, que je n'en aie eu quelque avertissement ou en songe ou autrement, et puis bien dire ce vers :

De mon bien ou mon mal mon esprit
m'est oracle.

Si Catherine de Médicis était ainsi avertie et inspirée par des génies, n'en déplaise à la princesse sa fille, la *Saint-Barthélemi* me fait croire que ces songes venaient plutôt de l'enfer que du ciel.

Il paraît que les esprits qui nous portent ou qui nous envoient des songes ont quelque aversion pour la philosophie, car si beaucoup de philosophes modernes ont écrit des rêveries, je n'en connais presque point qui nous aient raconté leurs rêves ; aussi, les accuse-t-on de nous avoir un peu brouillés avec le ciel.

Ce qui est certain, c'est que, depuis qu'ils exercent dans l'Europe une sorte d'empire, on a vu disparaître les miracles, les oracles, les sorciers, les exorcismes, les apparitions et les visions.

La crédulité n'est pas tout à fait détruite, mais c'est une maladie presque honteuse, et qui craint de se montrer au jour : à présent, la mode veut que tout haut les plus superstitieux se moquent des songes, mais la nature

s'en dédommage tout bas, et bien des esprits, forts dans le salon, redeviennent faibles dans leur chambre à coucher, frémissent d'un bruit, tremblent d'un rêve, évitent de partir pour un voyage le *vendredi*, et vont, incognito, dans la rue de Tournon, consulter la *devineresse le Normant** sur leurs grands projets, leurs petites intrigues, sur la durée de leurs jours, et sur la couleur de leurs destinées.

Ce qui est singulier, c'est que le patriarche des philosophes†, *Voltaire*, ne semblait pas tout à fait éloigné d'avoir quelque respect pour les songes ; *ils me paraissent*, disait-il, *l'origine sensible et naturelle des premières prédictions.*

Dans le récit qu'il nous a fait de quelques-uns de ses rêves, on voit que, s'il n'avait pas de communication avec les esprits aériens, il conservait la vivacité du sien, qui en valait sans doute beaucoup d'autres.

Une nuit, en rêvant, il composa ces vers :

Mon cher *Touron*, que tu m'enchantes
Par la douceur de tes accens !
Que tes vers sont doux et coulans !
Tu les fais comme tu les chantes.

Une autre fois, il récita en dormant un chant entier de la *Henriade*, tout différent de ceux que nous connaissons.

Le même poète dit qu'il crut une fois, en songe, se trouver à souper dans une maison où un homme de lettres lisait des vers ; un des convives y trouva trop d'esprit ; *Voltaire*, toujours dormant, répondit *que les vers étaient une fête que l'on donnait à l'âme, et qu'on ne devait pas se plaindre de trouver dans les fêtes trop d'ornemens.*

Il tire de ce songe une étrange conséquence, c'est, *qu'ayant eu malgré lui des pensées réfléchies, et*

* Devineresse long-tems célèbre à Paris.

† Il s'agit ici, comme de raison, des philosophes du 18^{me} siècle.

ayant combiné sans volonté ni liberté des idées où brille quelque sagacité et même quelque génie, cela prouvait qu'il n'était rien qu'une machine.

Il aurait dû au contraire en conclure que son âme était douée d'une telle activité d'intelligence que le sommeil lui-même ne pouvait l'affaiblir, ni éteindre le feu de son imagination.

L'exemple que nous venons de citer fait voir trop clairement combien l'erreur est naturelle à l'homme ; de tous les dons de la nature la raison est le plus rare, et chez le génie même elle s'éclipse par fois. Qui ne serait tenté de croire que la brillante clarté de l'esprit de *Voltaire* suffisait pour réfuter l'opinion décourageante de ceux qui rêvent que tout dans l'homme est *matière* ? Et voilà ce même *Voltaire* qui se croit *machine* parce qu'il a de l'esprit la nuit comme le jour !

Les erreurs humaines ne meurent point ; elles ne font que changer de formes. Nos docteurs modernes rêvent aujourd'hui le *néant*, comme les anciens rêvaient le *Tartare* et l'*Elisée*.

La superstition aussi sait trouver de nouveaux masques pour nous tromper : la science enfante des chimères comme l'ignorance. Nous n'avons plus de *sorciers*, ni d'*aruspices*, ni d'*augures* ; mais nous consultons les *magnétiseurs* ; les *somnambules* remplacent les *possédés*, et au prêtre qui exorcisait avec un *goupillon* succèdent les *endormeurs*, qui, armés d'une baguette d'acier, autour d'un immense *baquet*, jettent en crise les cerveaux exaltés, et interrogent les malades endormis pour guérir les malades éveillés.

C'est une folie, ou, si on l'aime mieux, une science renouvelée des *Grecs*, c'est le système de *Démocrite*, c'est la religion des *Gnostiques* ; on part de ce même principe que l'*âme* dégagée de ses liens matériels, soit par l'exaltation des idées, soit par le sommeil des sens, voit clairement la vérité, distingue nettement tous

les objets de ce monde, passés, présents et futurs, et se trouve ainsi en communication directe, en contact immédiat avec la Divinité.

On voit sortir de la même source la secte de *Swedenbourg*, environné d'esprits qui lui parlent, et celles des *martinistes* et des *illuminés*, qui suivant les préceptes de l'école d'*Alexandrie*, mêlant ensemble la philosophie de *Pythagore*, celle de *Platon* et celle des livres sacrés, établissent parmi les hommes une échelle de pureté ou d'impureté, par laquelle on s'approche ou l'on s'éloigne plus ou moins du ciel, selon qu'on se dégage plus ou moins de la matière.

Les esprits, en montant cette échelle, participent à différents degrés aux lumières de la Divinité ; ainsi, dans ce siècle philosophique, nous revenons par une métaphysique subtile aux ténèbres de la doctrine des *manichéens*, et au système des *éons*.

L'Allemagne et le nord de l'Europe, dédaignant la marche classique de la raison, suivent avec une ardeur incroyable la course audacieuse et romantique de l'imagination ; et les *métaphysiciens* modernes, remplaçant les *magiciens*, les *enchanteurs*, les *druides*, les *fées*, inondent de nouveau ces contrées de prédictions, de miracles, de fantômes et de visions.

Ce qui nourrit, et nourrira toujours notre crédulité, c'est notre peur de la mort et notre curiosité sur l'avenir ; ces deux mines inépuisables feront éternellement la fortune des *charlatans* de toute espèce. On a de tout tems estimé les *astronomes* qui étudiaient la marche des *astres*, mais on a toujours mieux payé les *astrologues* qui les faisaient parler et prédire.

Une autre cause entretient la foi du vulgaire aux apparitions ou aux oracles des songes. Mille de ces prédictions se trouvent fausses, on en rit et on les oublie ; le hasard en vérifie une seule, elle reste imprimée dans la mémoire, gravée dans l'imagination, la raison travaillerait vainement à l'en effacer.

L'histoire moderne, grâce aux chances infinies de ce hasard, pour-

rait fournir beaucoup de traits semblables à celui du *fantôme de Brutus*. Une apparition de ce genre donna lieu autrefois, dit-on, à un célèbre procès, dont le récit, altéré par le tems, exagéré par la superstition, et enrichi de détails fabuleux, a été avidement adopté par la crédulité.

Un président du parlement de Toulouse, revenant de Paris dans ses foyers, est forcé par un accident de s'arrêter dans une auberge de village; la nuit, un vieillard lui apparaît : je suis, dit l'ombre pâle et sanglante, le père du maître actuel de cette maison : mon fils m'a assassiné ; mon corps coupé en morceaux a été enterré par ce scélérat dans mon jardin. *Dévoile le crime, dénonce le coupable, et venge-moi !* L'ombre disparaît.

Le magistrat, frappé de ce rêve, qu'il attribuait cependant d'abord aux vapeurs du sommeil, se lève de bonne heure, cause avec son jeune hôte, et l'interroge adroitement sur la maladie, sur la mort de son père : l'embarras du parricide le trahit. Le président feint de ne pas s'en apercevoir ; suppose une affaire, sort, va chercher le juge et la maréchaussée, on fouille au lieu désigné, on trouve le cadavre ; l'assassin, convaincu, avoue son crime, est livré aux tribunaux et périt.

Une autre nuit le président revoit encore le même vieillard qui lui demande comment il pourrait lui prouver sa reconnaissance.—*En me faisant connaître, répondit le magistrat, l'heure de ma mort, afin que je puisse m'y préparer.* Eh bien répondit l'ombre, *tu en seras prévenu huit jours avant le terme fatal.*

Quelques années après cette dernière apparition, le président se trouvant à Toulouse, on frappe le soir à la porte de sa maison : le portier ouvre, et ne voit personne, le bruit recommence, un domestique sort et éprouve la même surprise que le portier : un nouveau coup se fait entendre ; les gens, effrayés de cette aventure, vont en prévenir leur maître ; il descend, ouvre la porte, et voit le même

vieillard dont il avait vengé le meurtre : *je viens, dit le fantôme, accomplir ma promesse : ton heure est arrivée ; dans huit jours tu mourras.*

Le président consterné raconte ses amis cette effrayante prédiction ; ils s'efforcent vainement de le rassurer, et de ramener le calme et la raison dans sa tête troublée, disaient-ils, par des visions chimériques.

Cependant le huitième jour arrive ; le président est en pleine santé tout semble démentir la sinistre prophétie. Il doute lui-même de tout ce qu'il a vu et entendu. Le soir, sa famille rassurée se rassemble ; il soupe avec elle. La joie règne dans le festin ; après le repas, il veut monter dans sa bibliothèque pour chercher un livre dont on avait parlé ; il entre dans un corridor sombre qui y conduisait. Tout à coup on entend le bruit d'une arme à feu ; les convives effrayés courent à ce bruit ; ils trouvent l'infortuné président mort, couché sur la terre, et nageant dans son sang.

L'assassin s'était échappé, on le poursuit en vain, mais on trouve un manteau et un pistolet qu'il avait laissé tomber en fuyant.

Comme on examinait ce manteau et cette arme, quelqu'un les reconnut ; ils appartenaient à un conseiller du parlement. On court chez ce magistrat, on l'arrête, son procès se poursuit ; il se défend avec le courage et le calme de l'innocence ; mais il refuse constamment de dire dans quel lieu il se trouvait au moment de l'assassinat.

Ce refus opiniâtre rend sa culpabilité plus apparente ; les juges sont prêts à le condamner ; tout à coup une dame paraît, et dit qu'aimant mieux sacrifier sa réputation que de laisser périr un innocent, elle se croit obligée de déclarer que l'accusé, à l'heure du meurtre, était chez elle, et y avait passé la nuit. Trop délicat pour sauver sa vie aux dépens de l'honneur de sa maîtresse, il dément sa déclaration ; le tribunal incertain, mais ému par ce combat de générosité, ajourne la cause.

Pendant ce délai, on arrête un homme dont la conduite semblait de-

puis quelque tems suspecte et mystérieuse ; amené devant la justice, il se déconcerte et finit par avouer qu'il a commis le meurtre dont on accusait le conseiller.

Je suis, dit-il, le coiffeur de ce magistrat ; j'étais l'amant de la femme de chambre qui servait l'épouse du malheureux président ; ayant appris que ma maîtresse me trahissait et recevait la nuit un homme chez elle, je devins jaloux, furieux, et je résolus de me venger. Profitant du moment où le conseiller qu'on accuse injustement de mon crime était hors de chez lui, je prends ses pistolets, je me couvre de son manteau, je me glisse furtivement dans la maison du président, je me cache dans le corridor, près de la porte de mon infidèle ; j'entends les pas d'un homme qui s'avance, je crois frapper mon rival, et je tranche ainsi les jours d'un vénérable magistrat, auquel je voudrais, aux dépens de tout mon sang, pouvoir rendre la vie. Le conseiller sortit triomphant de cette affreuse accusation. L'assassin expia par la mort sa méprise et son crime, et personne ne douta de l'apparition du fantôme et de sa prophétie.

Dans ce bon vieux tems qu'on vante et qu'on regrette si emphatiquement, les archives de nos tribunaux* étaient remplies de fables semblables, d'accusations de magie, de contes de sorciers. On n'y voit que trop d'arrêts sanglans qui consacraient de telles chimères. Heureusement la lumière de l'imprimerie a effrayé ces fantômes, que l'enseignement mutuel chassera probablement des villages, comme ils le sont déjà des cités.

Les hommes sont de grands enfans, ils aiment les contes, et se sentent, presque tous, un penchant secret pour le merveilleux. Chacun de nous a son genre et sa dose de crédulité. Pour moi, j'avoue que, si ma raison me met suffisamment en garde contre les fables et les chimères qui plaisent aux imaginations exaltées, elle n'a pas

la même force contre les inspirations du cœur ; et je suis parfois tenté de croire aux prodiges opérés par un sentiment profond.

Une de mes voisines, madame de M***, femme aimable et spirituelle, qu'il est difficile de ne pas aimer quand on la voit, et de ne pas croire lorsqu'on l'écoute, me racontait dernièrement que son enfant étant tombé malade, elle avait éprouvé toutes les alarmes, toutes les angoisses que le plus vrai, le plus tendre des amours, l'amour maternel, peut seul sentir et peindre. Elle avait passé plusieurs jours et plusieurs nuits sans repos et sans sommeil ; enfin l'enfant se trouve mieux, les accidens cessent, on le dit hors de tout danger, et madame de M***, cédant aux vives instances de sa famille et de ses amis, rentre chez elle, se couche, et s'endort paisiblement. Tout à coup, au milieu de la nuit, elle croit voir près de son lit son médecin qui l'appelle et qui lui dit : *Que faites-vous, malheureuse mère ? vous dormez, et votre enfant se meurt.*

A ces mots elle jette un cri perçant, se réveille, se lève et court précipitamment dans la chambre qu'elle avait quittée peu d'heures avant avec tant de sécurité ; elle appelle en gémissant la nourrice, cette femme, qui était couchée, lui demande le motif de cette vive frayeur : votre enfant, dit-elle, est bien et tranquille, il repose à présent sur mon sein ; ces paroles ne peuvent rassurer une mère encore troublée par un rêve effrayant ; elle prend une lumière, s'approche de l'enfant ; sa paleur, la contraction de ses traits, ses yeux tournés et fixes redoublent sa terreur : elle l'arrache des bras de la nourrice, s'assoit, cherche vainement à le rechauffer, à le ranimer ; l'infortuné meurt sur ses genoux.

Il est facile de concevoir que la tendresse maternelle voie la nuit, dans ses rêves, l'image des périls dont elle a frémé pendant le jour ; mais, quoique l'accomplissement de cet oracle nocturne ne soit qu'un effet singulier du hasard, il remue le cœur, étonne l'esprit et trouble la raison.

* Il faut se rappeler que c'est un Français qui parle.

LETTRE SUR LA SUISSE.

LETTRE SIXIÈME.

Unterséén, ce 17 Août.

JE n'arrêterai pas long-tems les regards sur l'aspect enchanteur qu'offrent les rivages du lac de Thun, et dont je t'ai déjà entretenue. C'est ici, suivant la remarque de M. de Stapfer, que s'ouvre la grande école du paysagiste ; et, pour en recueillir toutes les images, il vaut mieux suivre à pied la rive septentrionale du lac, par un sentier quelquefois escarpé et fatigant, mais qui n'est jamais dangereux, que de traverser directement le lac, comme font la plupart des voyageurs qui se rendent de Thun dans l'Oberland. Ce voyage, de quatre ou cinq lieues, m'a pris toute une journée, mais que j'ai été bien dédommagé de la fatigue de la route, par la multitude et la variété des sites pittoresques que l'on y découvre à chaque pas ! On passe en quelques endroits sur le flanc de rochers calcaires, coupés à pic, au-dessus desquels la vue se porte sur les sommets blanchis des Hautes Alpes. Je vis plus distinctement que je ne l'avais fait encore les cimes de la Jungfrau, des deux Eiger, du redoutable Schrekhorn, et de ce sublime Finsteraarhorn, le plus élevé des pics des Alpes après le Mont-Blanc, et qui de tems en tems semblait s'élançer du milieu des sapins, sous la forme d'une éblouissante aiguille de glace.

Les bords du lac de Thun se recommandent encore par un autre genre d'intérêt. Le charme des souvenirs historiques y ajoute un nouvel attrait aux riens tableaux de la nature. On aperçoit à l'entrée du vallon que domine le majestueux Niéson, les ruines du château de Spièz, qui fut, aux jours de la chevalerie, le siège d'une cour brillante, et qui depuis, occupé successivement par les maisons patriciennes de Bubenberget

d'Erlach, s'ennoblit encore des images de la valeur et de la vertu républicaines. Sur la rive que je suivais, le château d'Oberhofen rappelle le crime et le malheur de ce seigneur d'Eschenbach, l'un des quatre assassins de l'empereur Albert 1^{er} d'Autriche.* Obligé, pour se dérober aux suites de son attentat, d'abandonner l'antique manoir de ses pères, il vit éteindre en lui une race de chevaliers long-tems illustres, et après avoir passé des mains des puissans princes de Kibourg, au pouvoir de la république de Berne, l'asile du meurtrier devint avec le tems le siège d'un baillif. Je ne ferai qu'une réflexion sur ce tragique et célèbre événement. La mort d'Albert 1^{er}, tué au moment où il préparait une expédition contre les trois cantons libres, cette mort si favorable par conséquent à l'affermissement de l'indépendance helvétique, fut reçue, dans la Suisse même, avec une indignation égale à celle qui souleva tout l'Empire. Les assassins ne purent trouver un seul asile parmi leurs compatriotes, si ce n'est aux pieds des autels d'un dieu qui pardonne tout au repentir. En d'autres tems et en d'autres lieux, on eût sans doute prodigué à ces meurtriers d'un prince, les honneurs dus aux héros de l'humanité : mais aussi le quatorzième siècle était encore bien gothique.

D'autres ruines, parmi lesquelles on distingue celles de Ralligen, restes d'un château et d'un village détruits par la chute d'une montagne, excitent encore un genre d'intérêt particulier. Je traversai, un peu plus

* Le lieu où fut tué Albert, le 1^{er} Mai 1308, porte depuis cette époque le nom de Koenigsfeld, le Champ du Roi. Il est situé au canton d'Argovie, sur le grand chemin, entre Windisch et Bruck. Voyez les détails de ce mémorable événement dans Mallet, Histoire des Suisses, T. I, p. 212 et suiv.

loin, le village de Merligen ; dont les habitans ont une singulière réputation. Ils passent pour les meilleurs gens, ce qui en Suisse même signifie les plus niais des hommes. Tous les traits de balourdise et de stupidité qu'on peut citer ou imaginer, sont toujours mis sur leur compte ; et dans toutes les farces populaires de ce pays, le personnage dupé est indispensablement un habitant de Merligen. En un mot, ce sont les Béotiens de la Suisse, quoiqu'il soit vrai de dire qu'ils ne peuvent pas, comme ceux de la Grèce, se défendre de la bêtise qu'on leur impute, par les noms d'un Pindare, d'un Epaminondas et d'un Plutarque. Je ne pus au reste, en traversant leur pays, m'assurer si leur réputation est bien ou mal acquise ; et je t'avouerai franchement que je me serais bien gardé de provoquer un éclaircissement à cet égard. Ces bonnes gens sont à peu près les seuls qui ne conviennent pas du genre de mérite qu'on leur attribue ; et sans doute, pour démentir leur prétendue bonté, ils entrent dans des accès de fureur épouvantables à la moindre allusion qu'on peut se permettre d'y faire. Des rixes sanglantes ont souvent été amenées par des plaisanteries de cette espèce ; et comme on peut être à la fois fort sot et fort robuste, l'avantage à ce dernier combat n'a pas toujours été du côté des rieurs. Cette disposition irascible des habitans de Merligen me rappelle une particularité assez curieuse que j'ai lue dans le voyage de M. de Stopfer, concernant la peuplade aussi énergique que spirituelle de l'Entlibuch, au canton de Lucerne :

“ Le dernier Lundi de Carnaval, nommé Hirmonstag, le poète de chaque village se rend dans la commune voisine, pour y chanter, aux habitans de l'endroit rassemblés, en vers plus ou moins harmonieux, mais qui recèlent souvent des étincelles d'un véritable talent, l'histoire secrète de toutes les folies et de toutes les sottises qu'ils ont faites depuis un an. Le peuple s'y rend en foule ; les per-

sonnes mêmes qui sont le sujet des reproches ou des railleries de ces bardes, sont contraintes par l'usage de se trouver à ces réunions, et il n'en résulte jamais des animosités fâcheuses. Cette espèce de magistrature morale, exercée par des chantres rustiques, sans autre mission que celle de leur talent poétique, est une coutume peut-être unique dans l'histoire de la civilisation.”

La route que je suivais le long du lac me conduisit à la fameuse grotte de S. Bêat, ou Beatenhoehle, dans laquelle, suivant une tradition respectable, mais encore plus romantique, le premier apôtre du christianisme en Helvétie, termina sa longue vie, et reçut, jusqu'à l'époque de la réforme, les hommages de nombreuses générations. La grandeur et la beauté des images dont la nature a décoré ce lieu sauvage, ne peuvent que donner une idée bien touchante de la dévotion du moyen âge. Quel théâtre plus propre, en effet, à être consacré par les fêtes de la religion, que celui où la nature se montre ainsi dans toute sa grâce, dans toute sa majesté primitive ! Et comment ne pas déplorer le zèle austère des magistrats de Berne, qui en dépouillant ce lieu des objets et des souvenirs sacrés qu'il renfermait, abolit pour toujours ces pieux pèlerinages, sources à la fois de tant de consolations et de lumières, à une époque où les hommes ne se rencontraient guère que pour se dépouiller ou pour se battre, et ne lascia plus subsister que l'attrait vulgaire de la curiosité, là où les peuples, fatigués de guerres, venaient, dans des réunions religieuses et patriotiques, resserrer les liens de leur commune origine, adoucir la rudesse de leurs mœurs, et chercher d'agréables distractions ou d'utiles allégemens à leurs misères !

Il était déjà nuit, lorsque j'abordai à Newhaus (la Maison Neuve), hôtellerie solitaire, construite à l'extrémité du lac de Thun. Je me vis bientôt environné de plusieurs habitans d'Unterséen, qui s'offraient à me servir de guides, et qui excitaient pour

le moins mon embarras autant que ma confiance, par les emphatiques éloges qu'ils se donnaient les uns aux autres. Ce fut dans leur compagnie que j'arrivai à Unterséen, petite ville située à peu près à une égale distance des deux lacs de Thun et de Brientz, dans un vallon agréable, et dont la surface parfaitement unie est protégée de toutes parts par des montagnes d'une extrême élévation; à droite l'Abendberg et le Morgenberg; à gauche, le Battenberg, et en face le mur perpendiculaire du Harder. Je parviendrais difficilement à rendre maintenant l'impression que fit sur moi l'aspect de ces montagnes, à l'heure où je traversais la plaine qu'elles dominent. Je me voyais pour la première fois resserré entre ces masses prodigieuses, dont les ombres gigantesques remplissaient le vallon et semblaient peser sur ma poitrine. J'éprouvais véritablement un serrement de cœur inexprimable; je ne respirais qu'à peine, et tandis que ma vue mesurait avec effort l'espace du ciel compris entre ces cimes menaçantes, il me semblait que j'étais gêné dans l'espace encore plus étroit qui séparait leurs bases. J'arrivai ainsi à Unterséen, et le premier aspect de ses maisons n'était pas propre à dissiper cette impression pénible. De fragiles habitations de bois, dont les toits chargés d'énormes pierres paraissent prêts à fondre sous le poids qui les protège, m'offraient un asile bien peu rassurant; et je t'avoue qu'il a fallu l'éclat d'un beau jour, pour chasser complètement les images dont mon imagination gardait encore ce matin la redoutable empreinte.

Mais que cette contrée, vue à la clarté du soleil, a bien changé de face à mes yeux! Abrité contre l'haléine glacée des vents qui soufflent des Hautes-Alpes, embelli de la végétation la plus riante, et traversé par l'Aar, dont les eaux ont déjà déposé dans le lac de Brientz une partie du gravier et des pierres qu'elles charriaient depuis leur source, le vallon où est bâti Unterséen est véritablement

l'Arcadie de la Suisse. Le tertre arrondi du Petit Ruggen, au pied de l'Abendberg, est la seule élévation que le terrain y forme dans l'espace d'environ une lieue en longueur, aussi bien qu'en largeur. De magnifiques noyers y offrent l'ombrage le plus agréable et le plus frais, et je n'ai encore vu nulle part une pelouse si verte et si unie. L'Aar qui, tout près d'Unterséen, se précipite en cascade du haut d'une longue digue, forme, au même endroit, plusieurs îles; il semble qu'enchanté lui-même dans ce délicieux séjour, le dieu du fleuve veuille l'enlacer de ses bras amoureux; et l'on serait tenté d'expliquer son murmure, au moment où, prêt à l'abandonner, il reprend comme à regret sa course impétueuse. Enfin l'aspect imprévu des glaces de la Jungfrau, qui, par plusieurs interstices des monts, apparaissent de si loin encadrées dans de vertes forêts, et placent ainsi au milieu des plus riannes images du printemps, le siège de l'éternel hiver, cet aspect, dont il est impossible de détacher ses yeux et de ne pas sentir à chaque instant son imagination émue, couronne par le contraste le plus extraordinaire, l'un des tableaux les plus gracieux qui soient au monde.

L'isthme nommé Boedelein qui sépare les deux lacs, et qui fut autrefois couvert de leurs eaux, est maintenant l'une des régions les plus habitées de la Suisse. On y trouve en effet, sur un espace très-circonscrit, plusieurs paroisses considérables, et deux préfectures; Unterséen, Interlacken, Gsteig Wildershwyl, Bonigen, sans compter une foule de maisons et de chalets disséminés dans la plaine et sur la croupe des monts qui en forment l'enceinte. Aux avantages qu'il tient de la nature, sous le rapport de la fertilité et de l'agrément, ce vallon joint encore celui de sa position à l'entrée des pittoresques vallées de Lauterorunnen, de Grindelwald et d'Ober-Hashi, les plus célèbres de toute la Suisse. Aussi l'affluence des étrangers est-elle toujours considéra-

ble à Unterséen et à Interlacken ; et les agrémens dont on y jouit sont tels, que la plupart des curieux, qui comptent à peine y passer une journée, y prolongent leur séjour pendant des semaines entières ; souvent même des familles étrangères viennent s'y établir pour tout le tems de la belle saison, et trouvent, sous l'humble toit du paysan, un accueil hospitalier, qui à peu de frais fortifie la santé et charme perpétuellement l'esprit et le cœur par le spectacle du bonheur de la vie pastorale et des plus sublimes objets de la nature. M. l'ambassadeur de France passe ordinairement tout l'été à Interlacken. Madame la duchesse de Raguse y occupe également une de ces maisons de bois dont j'ai parlé ; et ce n'était pas à mes yeux une des singularités les moins piquantes de ce pays-ci, que de retrouver, au pied des Alpes et en présence des glaces éternelles, quelques-unes des plus jolies Françaises, entourées là, comme au boulevard de Gand, des brillans colifichets de Paris.

C'est à Unterséen que j'ai pu étudier de plus près et avec le plus de plaisir le système de cette architecture rustique, à laquelle les étrangers font généralement si peu d'attention. J'ai trouvé les maisons de ce pays conformes à la description qu'en fait Schiller dans son *Guillaume Tell* : " Ces maisons nouvellement construites du plus beau bois de nos forêts, dont l'équerre a réglé les jointures, brillent de l'éclat de nombreux vitraux, qui transmettent une vive lumière aux appartemens commodes qu'elles renferment. Des armoiries bigarrées de diverses couleurs sont peintes sur leurs façades, entremêlées de sages maximes, le passant s'arrête pour les lire et en admirer la justesse et le sens." Et en effet, ce que Schiller a pu dire avec vérité du tems de *Guillaume Tell*, est encore vrai du nôtre ; parce qu'ici l'industrie humaine, asservie à une nature qui ne change pas, suit invariablement le premier modèle qu'elle s'est tracé. Au reste, tout ici offre le même ca-

ractère de fixité et de durée. Ces habitations, si fragiles en apparence, et qu'il semble que le moindre souffle doive renverser, durent souvent plusieurs siècles ; et j'ai lu sur une des maisons d'Unterséen la date de 1530, et sur une autre, celle de 1650 : que de florissans empires ont été détruits dans cet intervalle, tandis que l'humble toit héréditaire du pâtre des Alpes est demeuré debout !

Rien n'est plus intéressant aussi à contempler, même après les imposantes images de la nature, que la population du vallon d'Interlacken. Je n'ai vu nulle part encore des physionomies si agréables, des visages si rayonnans des brillantes couleurs de la santé et de la joie. Les femmes surtout sont si généralement jolies, que je ne crois pas en avoir remarqué une seule de laide ; et la blancheur de leur teint, la finesse et la délicatesse de leurs traits, l'expression de leur sourire et de leur regard, feraient sûrement envie à nos plus jolies dames. Leur costume est aussi plus agréable que celui des paysannes de la campagne de Berne. Elles ne portent pas, du moins habituellement, cette espèce de collet de velours noir, qu'on nomme *goeller*, il est remplacé par un mouchoir, ordinairement jaune ou rouge, et négligemment jeté sur les épaules. Leurs bonnets de velours ne sont plus entourés de cette auréole si large et si roide de dentelle noire, qu'on a comparée, avec plus de justesse que de galanterie, aux ailes étendues d'une chauve-souris ; et le plus souvent leur tête ne porte d'autre ornement que leur blonde chevelure, dont les longues tresses descendent jusqu'au talon. Ces femmes ont aussi l'esprit plus cultivé et la conversation plus vive, que dans aucune autre peuplade helvétique.

A une petite lieue d'Unterséen, sur une éminence qui semble fermer l'entrée de l'étroit vallon qui conduit à Lauterbrunnen, on distingue des ruines amoncelées de la manière la plus pittoresque ; on les dirait placées là tout exprès, pour faire contraster le pouvoir destructif du tems avec l'é-

ternelle durée des œuvres de la nature. Ce sont les restes du château d'Unspunnen, qui ne consistent plus maintenant que dans une tour semi-circulaire, adossée à une autre tour carrée et plus élevée. Dans les crevasses du mur, des sapins, de la plus belle verdure et de la plus haute taille, ont fixé leurs fortes racines et allongent chaque jour leur ombre au-dessus de ces ruines solitaires, dont ils accroissent l'horreur et dont ils hâtent la décadence. Les maîtres de ce château étendaient jadis leur domination sur les vallées d'Interlaken, de Lauterbrunnen et de Grindelwald. Mais bientôt éteinte au sein de l'anarchie dévorante du moyen âge, cette noble race fut remplacée par un baillif impérial, qui de là donnait des lois au peuple énergique et brave du Hasli, et par une suite d'événemens qu'il serait trop long de rappeler ici, ce fut de ce même donjon que partit le signal de l'indépendance qui réunit en un état confédéré les deux républiques de Berne et du Hasli.*

L'intérêt historique qui s'attache à ces ruines, et la beauté unique du paysage qui les environne, firent choisir ce lieu pour le théâtre d'une fête pastorale, instituée par M. de Müllinen, avoyer de Berne, et qui fut célébrée deux fois, en 1805 et en 1808, le 17 Août, jour consacré à la mémoire de Berthold V, fondateur de Berne. Madame de Staël, qui assista à la seconde de ces réunions, en a décrit avec enthousiasme l'effet imposant et le caractère véritablement antique. Des bergers se disputant sous les yeux de leurs magistrats le prix de la lutte, du disque et du chant national; les échos des Alpes retentissant des joyeuses acclamations d'un peuple libre depuis cinq siècles; car par un singulier concours de circonstances, cette année était le cinquième jubilé de la confédération hel-

vétique;* des groupes de jeunes filles, habillées selon le costume ancien et pittoresque de chaque canton; les halles libres et les bannières des diverses tribus, portées par deux hommes à cheveux blancs, vêtus à la Guillaume Tell, et offrant ainsi dans leur personne un double caractère de la vénérable antiquité: qui n'aurait pas été profondément ému à un spectacle qui mettait pour ainsi dire en présence tous les souvenirs et toutes les espérances de la patrie! L'imagination pleine de ces idées, j'allai m'asseoir sur la colline du château d'Unspunnen; c'était le dix-sept Août; mais, hélas! quel silence régnait alors au pied de ces ruines désolées! Insensible témoin des ravages qu'il opère, le tems seul ne les avait point abandonnées; les jeux, les chants, les femmes et les vieillards, - tout avait disparu. Je n'entendais plus autour de moi que le murmure lointain de quelque chanson villageoise, ou le son monotone de la clochette des troupeaux qui regagnaient lentement l'étable. J'étais seul, absolument seul, au milieu des monumens du vieil âge et des regrets du tems présent, et je me disais en soupirant; comment ce lieu, consacré par de si nobles souvenirs, a-t-il pu perdre ainsi tous ses charmes aux yeux de ceux-là même qui avaient entrepris de les lui rendre? Comment le génie qui préside encore aux destinées de Berne, laisse-t-il périr ainsi les fêtes qui en relevaient l'éclat? Et comment, en attachant à ces ruines la nouvelle ère de leurs institutions politiques, des magistrats si sages ne craignent-ils pas de les envelopper dans une indifférence commune? Ah! si la voix d'un étranger pouvait se faire entendre dans le conseil de ces républicains, je leur crierais de toutes mes forces: célébrez vos fêtes nationales; proposez des prix à l'adresse, à l'agilité, au bras nerveux de vos montagnards; exercez-les, s'il le faut vous-mêmes,

* C'est sans doute d'après ce motif, que le sénat de Berne a refusé de consentir à l'aliénation de ces ruines, dont madame la duchesse de Raguse avait offert un prix considérable.

* Le premier acte de la liberté helvétique date du 1er. Janvier 1308.

à chanter dans des refrains rustiques, leur antique gloire et leur sécurité présente. C'est dans ces réunions solennelles, c'est dans ces jeux innocens, que l'amour de la patrie se fortifie par le spectacle du bonheur qu'elle procure ; c'est là que les douces émotions d'un air chéri s'imprimeront au fond des cœurs, et ne laisseront plus désormais, à ceux de vos enfans qu'une fausse politique exile de vos climats, que le dégoût des mœurs et des institutions étrangères.

Je ne m'éloignai qu'avec le jour de ce lieu solitaire ; et pour adoucir l'amertume des regrets qu'il m'avait ins-

pirés, je lui adressai en partant les mêmes vœux qu'à pareil jour, mais dans des circonstances bien différentes, y avait prononcés madame de Staël : " La vie coule dans ces vallées, comme les rivières qui les traversent ; ce sont des ondes nouvelles, mais qui suivent le même cours : puisse-t-il n'être point interrompu ! puisse la même fête être souvent célébrée au pied de ces mêmes montagnes ! L'étranger les admire comme une merveille ; l'Helvétie les chérit comme un asile où les magistrats et les pères soignent ensemble les citoyens et les enfans."

NOTICE SUR LES KING,

OU LIVRES CANONIQUE ET MORALX DES CHINOIS.

Il faudrait, selon les lettrés, remonter à la naissance même de la monarchie des Chinois, à près de 3000 ans avant Jésus-Christ, pour atteindre au berceau de leur littérature ; mais quelque vérité historique ne commence à loire qu'au 12^e siècle, antérieur à l'ère chrétienne ; il est vraisemblable que ce fut alors seulement, sous la dynastie patriarcale des *Tcheou*, que les premiers livres chinois furent écrits ; encore cette dernière époque est-elle douteuse, et pour présenter des notions certaines sur les livres classiques, on est obligé de descendre au 5^e siècle, toujours avant notre ère, jusqu'à Confucius et ses disciples, qui ont mis en ordre et commenté les uns, et qui sont réputés les auteurs des autres.

Confucius, que les Chinois appellent *Koung-tsé* ou *Koung-fu-tsée*, fut un des plus grands moralistes, un des premiers hommes d'état, et ce qui vaut mieux encore, un des personnages les plus éminemment vertueux qu'aucun siècle ou aucun pays ait vus naître. En lisant sa vie et ses écrits

on ne croit pas qu'il soit donné à la sagesse humaine de se manifester avec plus d'éclat par la doctrine et par la conduite, et d'établir entre l'une et l'autre une plus belle harmonie. Mais les actions de cet admirable philosophe, l'influence de sa morale sur la législation et les destinées d'un grand empire, les honneurs dont jouit encore aujourd'hui sa famille, et le culte dont il est l'objet, tous ces détails nous sont trop connus, pour que j'aie besoin de les reproduire. C'est uniquement comme restaurateur ou auteur des King, ou livres classiques, que mon sujet m'appelle à le considérer. Les notions que je vais rassembler ici, sont éparses dans plus de 20 volumes in 4^o, dont se composent les *Mémoires des jésuites sur la Chine*, et la *Description de la Chine* du P. Duhalde. J'ai pensé que, comme il est difficile de les aller chercher là, on serait bien aise de les trouver ici réunis et classés, avec une méthode à laquelle ces savans missionnaires se sont trop rarement assujettis.

Première partie.—GRANDS KING.
—Les grands king qui forment, à proprement parler, les livres canoniques des Chinois, sont au nombre de cinq. L'Yking, le Chouking, le Chikin, le Liki et le Yoking *. Je vais les passer successivement en revue.

L'Yking, ou livre des changemens, le premier dans l'ordre de l'ancienneté, et peut-être le plus antique de tous les monumens littéraires, passe pour être primitivement l'ouvrage de Fou-hi, le fondateur de l'empire chinois et l'Hermès de l'Orient. Il est composé de lignes droites diversement placées, que Fou-hi supposa avoir vues sur le dos d'un cheval-dragon et d'une tortue miraculeuse. Les plus doctes mandarins l'entendent à peine. Confucius lui-même qui avait projeté de l'expliquer, et que la mort arrêta dans cette entreprise, était mécontent de toutes les interprétations des anciens commentateurs †. Chaque dynastie chinoise a eu son Yking : celui dont s'est occupé Confucius, est le seul qui soit conservé. Quelques missionnaires ont cru y trouver l'histoire de la création et la chute du premier homme, et la prophétie de l'avènement de Jésus-Christ ‡. La vérité est que les caractères de ce livre sont totalement inintelligibles, et que ce qui en est enseigné dans les écoles, peut être considéré comme purement conjectural.

Il n'en est pas de même du Chouking, précieux monument d'histoire, de politique et de morale, dont nous possédons, soit en français, soit en latin, de savantes interprétations. L'authenticité en a été vivement attaquée ;

* L'auteur de cet article nous paraît avoir omis le *tschunt-thsieou*, le printemps et l'automne, ouvrage historique de Confucius. Au reste, comme le *Yoking* est perdu, les livres canoniques ne sont encore qu'au nombre de cinq.

† W. JONES, *Mémoires sur le second livre classique des Chinois*.

‡ *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, etc. des Chinois* ; par les missionnaires de Pékin, T. IX.

les controverses auxquelles il a donné lieu sont-innombrables ; et, pour s'en faire une idée, il suffit de dire, d'après un auteur chinois*, que les lettrés de la seule dynastie de Han ont écrit plus de 30,000 caractères pour expliquer les deux premiers mots de ce livre ; mais il a triomphé de ses adversaires et surtout de ses enthousiastes, et le sens aujourd'hui n'en est pas moins fixé que l'existence n'en est avérée.

Il a été divisé par Confucius, d'après le travail originairement attribué à d'anciens historiographes, en six parties ou 100 chapitres, qui contiennent les plus vieilles annales de la Chine, et surtout les sages maximes mises en pratique par les anciens empereurs, les philosophes et les grands, de sorte que c'est plutôt un livre de gouvernement que d'histoire. On y trouve un code d'instruction pour les princes et les hommes en place ; un recueil de délibérations sur les plus hautes matières d'état, d'avertissemens et de remontrances adressés aux souverains. Il y est dit qu'on exige d'eux neuf vertus ; et 18 lettres ou caractères suffisent dans l'original pour les détailler. Ces neuf vertus sont : une grandeur qui ne soit ni fière ni insensible ; une noble indifférence qui n'empêche pas l'action ; une bonté charmante qui ne soit ni paresseuse ni rustique ; une intelligence déliée qui n'affranchisse point de l'application et du travail ; une urbanité et une politesse qui soit soutenue de résolution et de courage ; une droiture d'âme qui sache, quand il le faut, user de mystère ; une étendue de génie qui ne fasse point négliger les petites choses ; une fermeté qui n'ait rien de dur ni de farouche ; enfin, une magnanimité et une force qui ne cèdent qu'à la justice †.

Les rois dont on exigeait cette réunion de rares qualités étaient les monarques suzerains de tout l'empire,

* TSIHN-TSEE, cité par Cibot, dans son *Mémoire sur l'antiquité des Chinois*.

† DU HALDE, *Description de la Chine* T. II.

alors féodal, de la Chine. Quant aux princes tributaires qui gouvernaient sous eux les royaumes particuliers, six qualités leur suffisaient, et trois seulement formaient les attributs obligés des grands de la cour.

Il semblerait que Pope eût en vue cette progression hiérarchique de vertus, lorsqu'il a dit, dans une de ses épîtres morales :

On suppose un grand homme où l'on trouve un grand titre ;

Un saint en capuchon l'est deux fois sous la mitre :

Le commis en esprit le cède au sous-fermier ;

Un bailli n'est pas juste autant qu'un chancelier.

Un chanoine est savant ; un abbé, davantage,

Un prélat, plus encore ; il a tout en partage.

Un ministre est aimé, grand, sage, et *cetera* ;

Un roi, plus grand, plus sage, et tout ce qu'on voudra.

Citons quelques fragmens du Chou-king, pour en faire connaître la sagesse et la sublimité. " Oh ! que le bon gouvernement exige de soins ! le ciel voit et entend tout ; mais c'est par la voix du peuple qu'il juge les rois. Le ciel est redoutable ; mais c'est le peuple maltraité qui arme sa colère. Il châtie grands et petits sans distinction ; mais les rois ont mille fois plus à craindre que le reste des hommes." Et ailleurs : Héritier de *Tching-tang*, ne vous reposez pas trop sur la protection présente du ciel ; il dépend en quelque façon de vous que sa faveur continue. Vous ne devez donc pas trop compter sur elle, comme si ce bonheur devait toujours durer. Si vous pratiquez constamment la vertu, vous conserverez votre couronne ; mais, si vous abandonnez la sagesse, soyez sûr que vous perdrez tout ce que le ciel vous a donné. Vous en avez un bel exemple dans le roi *Kie* : il ne persévéra point dans le chemin de la vertu, il devint

impie et cruel, le suprême Tien le rejeta, et, regardant ensuite toute la terre, il chercha quelqu'un qui fût digne de régner à la place de ce malheureux prince. Sitôt qu'il l'aura trouvé, il veuille lui-même l'éclairer et le conduire... Héritier de *Tching-tang*, l'empire que vous possédez est nouveau ; que votre vertu soit donc aussi nouvelle. Faites en vous renouvelant sans cesse, qu'il n'y ait point de différence entre le dernier jour de votre règne et le premier. Ne donnez les charges qu'à ceux qui ont de la sagesse et du talent ; mais pour votre premier ministre, il vous faut un homme accompli en tout point parce qu'il doit vous rendre solidement vertueux, et faire passer vos vertus dans tout votre peuple."

Ces conseils sont beaux assurément ; mais, comme les ministres accomplis en tout point, et même les rois avec les neuf qualités, ne sont pas faciles à trouver, le Chou-king eût été encore plus beau, si, au lieu de ses rigides préceptes, il eût tracé une bonne constitution de l'état, obligatoire pour les rois et pour les ministres, de même que pour les citoyens. Vainement l'empereur Kao-Tsong y dit-il à son ministre : " Ne cessez point de m'avertir chaque jour et de me reprendre très-souvent, afin de m'aider à acquérir la vraie sagesse. Songez que je suis un morceau de fer brut, c'est vous qui devez me façonner et me polir. Songez que j'ai à passer un torrent large et dangereux ; c'est vous qui saurez me servir de barque et d'aviron. Songez que je suis comme une terre sèche et aride ; il faut que vous soyez comme une douce pluie qui la rafraîchisse et qui la rende féconde." Il est permis de se défier de la sévérité des ministres à contrarier les passions des rois. La loi, voilà le meilleur marteau pour polir le fer brut, la meilleure pluie pour rafraîchir la terre aride, le meilleur aviron pour franchir les dangereux torrens.

Le Chiking est un recueil de trois cents odes ou pièces de vers de peu d'é-

tendue, formant au total trente neuf mille deux cent trente-quatre caractères, et extraites par Confucius de la grande collection déposée dans la bibliothèque impériale des Tcheou ; car, dès les tems les plus anciens, la poésie a été en grand honneur auprès des Chinois ; leur langue toute figurée, toute métaphorique, l'atteste ; le mot même de poésie, qui signifie en chinois *paroles de la salle ou du temple*, fait voir qu'elle était mêlée aux instructions publiques des prêtres et des magistrats ; enfin la haute vénération dont jouit le Chiking ne laisse aucun doute à cet égard. Si donc les jésuites, et particulièrement le docte P. Cibot, dans les notes de son *Mémoire sur la langue chinoise*, parlent du peu de crédit de la poésie auprès du gouvernement ; si, selon le P. Cibot, " On dit en Chine, qu'un homme de lettres fait bien des vers, comme on dit en France, qu'un capitaine d'infanterie joue bien du violon ;" cela ne peut s'appliquer qu'aux tems tout-à-fait modernes. Il faut bien qu'il en soit à la Chine comme partout ailleurs, où la poésie perd son crédit, à mesure que les mœurs publiques perdent leur énergie et leur simplicité. Mais, sous les vieilles dynasties patriarcales, ces mœurs étaient dans toute leur force, et la poésie dans toute sa splendeur. Aussi, est-ce sur trois mille pièces de vers que Confucius a fait son choix.

"Voici ce que je pense du Chiking, dit l'empereur Chun-Tché, dans la préface qui précède la traduction tartare, exécutée par ses soins. Cet ouvrage est moins une production de l'esprit qu'une peinture des passions faite en vers, et d'après nature. Tous les vers qu'on y chante sont improvisés. Il nous forme à cette politesse qui embellit notre extérieur, et aux vertus qui ornent l'âme. Ce livre nous indique ce que nous devons suivre, ce que nous devons éviter. Il contient des sentences nobles, exprimées d'un style sublime qui nous prescrivent les cérémonies nécessaires pour honorer nos ancêtres

et des préceptes pour le gouvernement, et la conduite des princes. Ce qui est utile aux cultivateurs et au peuple, y est exprimé en style simple et vulgaire. Les vers, quels qu'ils soient, et de quelque matière qu'ils traitent, ont toujours pour but de nous inspirer le goût des bonnes mœurs. Le Chiking, dit Confucius, a été composé pour purifier et diriger notre esprit. Ailleurs, le même philosophe déclare que " toute la doctrine des odes peut se réduire à ce grand principe, qu'il ne faudrait pas même avoir la pensée d'une chose basse et criminelle."

Le Chiking est divisé en trois parties. La première intitulée ; *Koue-Fond, mœurs des royaumes*, contient les poésies et les chansons qui avaient couru parmi le peuple, et que les empereurs dans leurs tournées ordonnaient de recueillir, pour juger par le ton et les maximes de ces pièces, de l'état des mœurs publiques, et des dispositions des peuples dans les royaumes fédérés. La seconde, composée de deux sections *Syao-ya et Ta-ya, grande et petite excellence*, renferme des pièces de toute sorte ; odes, chansons, cantiques, élégies, épithalames, etc. Le plus grand nombre est à la louange des empereurs, rois et gouvernemens ; mais il s'y trouve aussi contre eux quelques chansons satiriques : d'autres sont à la gloire de l'agriculture. La troisième partie, nommée *Song*, ou *louanges*, est une compilation de cantiques et d'hymnes qu'on chantait dans les sacrifices et dans les cérémonies en l'honneur des ancêtres. " Il est clair, dit le jésuite Cibot *, qu'on y doit trouver des détails uniques pour la connaissance des mœurs dans cette longue suite de siècles ; détails d'autant plus intéressans, que les poésies qu'on y voit sont plus variées, et embrassent toute la nation, depuis le sceptre jusqu'à la houlette. Aussi, nos historiens en ont fait grand usage, et avec raison. Nous n'insistons pas, ajoute-il, sur

* *Mémoire sur l'antiquité des Chinois.*

les preuves qu'on allègue de l'authenticité du Chiking. Trois cents pièces de vers dans tous les genres et dans tous les styles, ne prêtent pas à la hardiesse d'une supposition, comme les fragmens d'un historien, qui est seul garant des faits qu'il raconte.

D'ailleurs, la poésie en est si belle, si harmonieuse, le ton aimable et sublime de l'antiquité y domine si continuellement, les peintures de mœurs y sont si naïves et si particularisées, qu'elles suffisent pour rendre témoignage de leur authenticité.

(La suite au Numéro prochain.)

BAGATELLES.

Un nouvel adepte, qui se vantait d'avoir trouvé le secret de faire de l'or, demandait une récompense à Léon X. Ce Pape, le protecteur des arts, parut acquiescer à cette demande; et le charlatan se flattait déjà de la plus grande fortune. Lorsqu'il revint solliciter sa récompense, Léon lui fit donner une grande bourse vide, en lui disant, *que puisqu'il savait faire de l'or, il n'avait besoin que d'une bourse pour le contenir.*

Un prince d'Italie, à qui les saines ne réussissaient jamais, parce qu'il y mettait plus d'aigreur que d'esprit, étant un jour sur un balcon avec un ministre étranger, qu'il cherchait à humilier, lui dit: "C'est de ce balcon qu'un de mes aïeux fit sauter un ambassadeur. Apparemment, répondit sèchement le ministre, que les ambassadeurs ne portaient point d'épée dans ce tems-là." Répartie un peu vive, mais que le prince s'était attirée; parce qu'en voulant mortifier un seul homme, il avait offensé les représentans de toutes les puissances.

Ce même prince, qui prenait les titres de roi de deux souverainetés où il n'avait pas un ponce de terre, voulant humilier une seconde fois le même ministre, lui demanda en public, où était situé le marquisat dont il prenait le nom? *Entre vos deux royaumes, Monseigneur,* répliqua froidement l'ambassadeur.

Des ambassadeurs de Hollande à la cour de France étaient invités à dîner par un ministre des finances. On servit au dessert du fromage de Hollande; et comme on parlait de

ce pays-là, et de ce qu'il produit, ce ministre, en montrant le fromage, dit en s'adressant à ces ambassadeurs, *que c'était du fruit de leur pays.* C'était une espèce de raillerie de la Hollande; les ambassadeurs s'en aperçurent: et l'un d'eux prit une poignée de ducats, et la jeta au milieu de la salle, en disant: *En voilà aussi.*

Une jeune Languedocienne, qui avait été trois mois privée de voir son amant, le rencontre au sortir de chez elle. Celui-ci lui témoignait les plus tendres sentimens, lorsqu'il survint une forte pluie. Le jeune homme en paraissait inquiet, et cherchait à s'en garantir. "Quoi! vous avez été trois mois absent, lui dit son amant avec emportement; vous m'aimez, vous me voyez, et vous songez qu'il pleut?"

Les annales Japonnaises font mention de cet exemple extraordinaire d'amour filial. Une femme était restée veuve avec trois garçons, et ne subsistait que de leur travail. Quoique le prix de cette subsistance fut peu considérable, les travaux néanmoins de ces jeunes gens n'étaient pas toujours suffisans pour y subvenir. Le spectacle d'une mère qu'ils chérissaient, en proie aux besoins, leur fit un jour concevoir la plus étrange résolution. On avait publié depuis peu, que quiconque livrerait à la justice le voleur de certains effets, toucherait une somme assez considérable. Les trois frères s'accordent entr'eux qu'un des trois passera pour voleur, et que les deux autres

le meneront au juge. Ils tirent au sort pour savoir qui sera la victime de l'amour filial, et le sort tombe sur le plus jeune, qui se laisse lier et conduire comme un criminel. Le magistrat l'interroge, il répond qu'il a volé : on l'envoie en prison, et ceux qui l'ont livré touchent la somme promise. Leur cœur s'attendrit alors sur le danger de leur frère : ils trouvent le moyen d'entrer dans la prison ; et croient n'être vus de personne, ils l'embrassent tendrement et l'arrosent de leurs larmes. Le magistrat, qui les aperçoit par hasard, surpris d'un spectacle si nouveau, donne commission à un de ses gens, de suivre les deux délateurs ; il lui enjoint expressément de ne les point perdre de vue, qu'il n'ait découvert de quoi éclaircir un fait si singulier. Le domestique s'acquitte parfaitement de sa commission ; et rapporte qu'ayant vu entrer ces deux jeunes gens dans une maison, il s'en était approché, et les avait entendu raconter à leur mère ce que l'on vient de lire ; que la pauvre femme, à ce récit, avait jeté des cris lamentables, et qu'elle avait ordonné à ses enfans de reporter l'argent qu'on leur avait donné, disant qu'elle aimait mieux mourir de faim, que de se conserver la vie au prix de celle de son cher fils. Le magistrat pouvant à peine concevoir ce prodige de piété filiale, fait venir aussitôt son prisonnier, l'interroge de nouveau sur ses prétendus vols, le menace même du plus cruel supplice : mais le jeune homme, tout occupé de sa tendresse pour sa mère, reste immobile. Ah ! c'en est trop, lui dit le magistrat en se jetant à son cou, enfant vertueux, votre conduite m'étonne. Il va aussitôt faire son rapport à l'empereur, qui, charmé d'une action si héroïque, voulut voir les trois frères, les combla de caresses, assigna au plus jeune une pension considérable, et une moindre à chacun des deux autres.

Une des anagrammes les plus heureuses et les plus justes, est celle qu'on a mise en réponse à la question que fit Pilate à Jésus-Christ, *Quid est veritas* ? Ces trois mots sont rendus lettre pour lettre par cette anagramme, *est vir qui adest*.

On peut encore citer comme une

anagramme heureuse celle qu'on a imaginée sur le meurtier de Henri III, roi de France, *Frere Jacques Clément*. Les lettres de ces mots combinées portent, *C'est l'enfer qui m'a crée*.

Un feseur d'anagrammes trouva dans celle d'un archevêque, pour le flatter, qu'il serait cardinal à deux L près ; quelqu'un mit au bas de l'anagramme, ces paroles : "restent deux L (deux ailes) pour le courrier, afin qu'il aille plus vite à Rome quérir le chapeau."

Un particulier ayant présenté l'anagramme de Henri le Grand à ce prince, dans l'espérance d'en recevoir une récompense, le roi lui demanda quelle était sa profession. Sire, lui dit-il, ma profession est de faire des anagrammes, mais je suis fort pauvre. Il n'est pas étrange que vous le soyez, reprit le roi, car vous faites là un pauvre métier.

Un homme aveugle avait une femme qu'il aimait beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle était fort laide. Un fameux médecin vint dans le pays, et offrit à l'aveugle de lui rendre la vue. Il ne voulut pas y consentir : "Je perdrais, dit-il, l'amour que j'ai pour ma femme, et cet amour me rend heureux."—Homme de Dieu, ajoute le philosophe Sadi qui rapporte ce trait, réponds-moi : Lequel importe le plus à l'homme, le bonheur ou la connaissance de la vérité ?

Un catholique, qui avait épousé une jolie protestante, citait en sa faveur ces vers de l'Horace de Corneille :

Rome, si tu te plains que c'est-là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

Les aveugles étant moins distraits par la quantité d'objets que le sens de la vue nous présente à la fois, doivent avoir ceux de l'ouïe, de l'odorat, du toucher, plus fins, plus exquis. C'est aussi ce que plusieurs faits nous confirment. Ajoutons que l'habitude d'exercer un sens au défaut

de l'autre, rend le premier en quelque sorte plus savant. L'Aveugle né de Puiseaux en Gâtinois, estimait la proximité du feu au degré de la chaleur : la plénitude des vaisseaux, au bruit que font en tombant les liqueurs transvasées, et le voisinage des corps, à l'action de l'air sur son visage. Il s'était fait des bras, des balances fort justes, et de ses doigts, des compas presque infallibles. Le poli des corps n'avait guères moins de nuances pour lui, que le son de la voix. Il jugeait de la beauté, par le toucher, et se faisait entrer dans ce jugement la prononciation et le son de la voix. Il adressait au bruit et à la voix très-sûrement. On rapporte qu'il eut, dans sa jeunesse, une querelle avec un de ses frères, qui s'en trouva mal. Impatient des propos désagréables qu'il essayait, il saisit le premier objet qui lui tomba sous la main, le lui lança, l'atteignit au milieu du front et l'étendit par terre. Cette aventure et quelques autres, le firent appeler devant le tribunal du lieutenant de police de Paris, où il demeurait pour lors. Les signes extérieurs de la puissance qui nous affectent si vivement n'en imposent point aux aveugles. Le nôtre comparut devant le magistrat, comme devant son semblable ; les menaces ne l'intimidèrent point. "Que me ferez-vous ? dit-il à M. Herault.—Je vous jetterai dans un cul de basse-fosse, lui répondit le

magistrat.—" Ah ! monsieur, lui répliqua l'aveugle, il y a vingt cinq ans que "j'y suis."

On penserait peut-être qu'un Aveugle-né n'a aucune idée nette de la vision. Que l'on en juge par cette réponse. On demandait à l'aveugle de Puiseaux, ce que c'était que des yeux ? "C'est, répondit-il, un organe sur lequel l'air fait l'effet de mon bâton sur ma main. Cela est si vrai, ajouta-t-il, que quand je place ma main entre vos yeux et un objet, ma main vous est présente, mais l'objet vous est absent. La même chose m'arrive, quand je cherche une chose avec mon bâton, et que j'en rencontre une autre."

Il définissait un miroir, une machine qui met les choses en relief loin d'elles-mêmes, si elles se trouvent placées convenablement par rapport à elles. "C'est comme ma main, ajoutait-il, qu'il ne faut pas que je pose à côté d'un objet pour le sentir." Combien de philosophes renommés, dit un auteur moderne, ont employé moins de subtilités pour arriver à des notions aussi fausses.

Un orateur médiocre demandait à un plaisant "N'ai-je pas bien réussi à exciter la compassion ? A merveille, reprit celui-ci ; car il n'y a personne à qui votre discours n'ait fait pitié."

POÉSIE.

LA TOMBE D'UN ENFANT,

FRAGMENT D'UN POÈME INÉDIT SUR LES TOMBEAUX.

IL faut que, tôt ou tard, l'homme ici-bas jeté,
S'endorme dans les bras de l'immortalité.
Quelquefois elle attend, pour fermer sa paupière
Que le Temps ait blanchi sa tête octogénaire ;
Et quelquefois, semblable aux roses du matin,
Les limites d'un jour resserrent son destin.
Alors, comme en passant, effleurant l'existence,
Pour lui, tout à la fois et finit et commence :
Il ne regrette rien puisqu'il n'a rien aimé :
De ses faibles désirs le germe inanimé.
Sur son cœur inactif se replie en silence,
Et comme il est sans crainte il est sans espérance.

A l'amour d'une mère en naissant arraché ;
 Dans ce berceau de marbre un enfant est caché.
 Pauvre enfant ! de ce monde entrevoyant l'aurore,
 Ton œil se ferme au jour qui pour toi vient d'éclorre ;
 Ton âme fugitive, exempte de douleur,
 Détachée un moment du sein du Créateur,
 Retourne sur ses pas, et du seuil de la vie
 S'envole en souriant vers une autre patrie.
 Qu'as-tu donc entrevu sur les rives du tems,
 Pour redouter la terre et l'empire des ans ?
 Pourquoi t'élances-tu du berceau dans la tombe ?
 Pourquoi dans nos climats viens-tu, tendre colombe,
 D'un seul gémissement saluer les forêts,
 Y laisser un soupir et t'enfuir à jamais ?
 Quand tu goûtas du jour l'aliment ordinaire,
 Sans doute tu trouvas la coupe trop amère ;
 Ta lèvre, frémissant sur le bord incertain,
 Pressentit un poison recélé dans son sein ;
 Tu détournas la tête et refusas de boire :
 Tu nais et meurs ! deux mots contiennent ton histoire.
 Aux lueurs d'un éclair, rapide passager,
 Déjà ta barque atteint le rivage étranger,
 Des fougueux aquilons craignant d'être la proie,
 Ta voile blanche et pure à peiné se déploie,
 Et tout fier d'éviter de lointaines erreurs,
 Du port le plus voisin tu cherches les douceurs.

L'enfant paraît et passe..il est heureux, peut-être !
 Mais plus heureux, sans doute, ils méritent de l'être,
 Ces voyageurs, blanchis sous le poids des travaux,
 Qui de leurs compagnons ont adouci les maux,
 Et dans leurs longs trajets, laissé, pour héritage,
 A ceux qui les suivront, l'exemple du courage.
 Mais de ces grands destins, va, ne sois point jaloux !
 Ces maux qu'ils ont connus, tu les ignores tous,
 Heureux enfant ! ton âge, étranger aux alarmes,
 N'a pu sentir encore l'amertume des larmes :
 L'innocence a conquis le prix de la vertu ;
 La victoire est à toi sans avoir combattu.
 Heureux enfant !..pourquoi ta mère désolée
 Aux lieux où tu n'es pas se sent-elle exilée ?
 Souvent, sans y songer, pleine de son chagrin,
 Du triste cimetière elle prend le chemin,
 Adore de son fils le sol dépositaire,
 Se recueille en son cœur, et se croit encor mère.
 Là sur le tertre étroit où des fleurs chaque jour
 S'entrouvrent un instant et passent sans retour,
 Je vois se balancer la couronne nouvelle
 Arrondie en pleurant par l'amour maternelle :
 C'est la simple immortelle, aimable et tendre fleur,
 Qui flatte l'espérance et charme la douleur ;
 Diadème innocent qui jamais ne s'altère,
 Et que le ciel forma sur le cœur d'une mère.

D I E U.—ODE.

Dieu est comme un monarque qui a plusieurs nations dans son empire ; elles viennent toutes lui porter un tribut, et chacune lui parle sa langue.—MONTESQUIEU, *Pensées*.

Les blasphèmes, les adorations des hommes attestent également un Dieu.—RIVAROL, *Vie politique de La F****

Toi qui comprends le monde, et peux seul te comprendre ;
Qui nous donnes le jour que tu dois nous reprendre.

Grand être illimité !

Tu créas la nature à tes lois asservie,
Et ton ordre éternel de lumière et de vie
Remplit l'immensité.

Tu mis un terme au tems, des bornes à l'espace,
Ta main les mesura, ton regard les embrasse

Dans les splendeurs du jour.

Toi-même sur ton front suspendis ta couronne ;
Le ciel est ton empire, et le soleil ton trône,
Et les astres ta cour.

Dieu des siècles, pardonne à l'humaine folie,
A ces rois que l'orgueil enivre et déifie,

Terrestres immortels ;

Aux superstitions, filles de l'ignorance,
Aux cultes de l'erreur, qui dresse à ta puissance
De profanes autels.

Pardonne, hélas ! à l'homme errant et solitaire,
Tel qu'un obscur reptile exilé sur la terre,

Et mourant ignoré,

S'il ose demander à sa propre sagesse
Un secret que ta main dérobe à sa faiblesse
Sous un voile adoré.

Pardonne au malheureux, s'il peut te méconnaître :
A-t-il sollicité l'infortune de naître,

D'échapper au néant ?

Quel sera son recours contre le fer du crime,
Qui, de la sombre nuit, monte vers sa victime
Comme un affreux géant ?

Toi seul, ton bras puissant terrasse l'injustice.
Saint amour des vertus, secrète horreur du vice,

Vous proclamez un Dieu,

Un Dieu qui, dans leur lit, soumit au frein les ondes,
Enflamma le soleil, et fit rouler les mondes
Sur leurs orbes de feu.

Et l'homme souffre ! il voit par-tout sa perte écrite,
Le crime triomphant, et la vertu proscrire,

Fils de l'adversité :

Demande-lui, grand Dieu, s'il attend de la vie,
De peines, de regrets, d'amertume suivie,
Quelque félicité ?

L'homme souffre : ira-t-il, dans sa douleur craintive,
Déployer aux regards de la foule plaintive,
Un deuil infructueux ?
Ira-t-il : étalant des maux irréparables,
Fatiguer d'un long cri les cieus inexorables
Qui rejettent ses vœux.

Des roses du bonheur la tête couronnée,
Un époux va rejoindre, à l'autel d'hyménée,
La vierge qui l'attend ;
Il entre : l'éclair luit, la foudre gronde et roule,
Et du temple ébranlé la voûte qui s'écroule
L'écrase en éclatant.

Unique objet des vœux de la plus tendre mère,
Un fils reconnaissant consolait sa misère,
Et charmait son amour :
La pâle maladie atteint à son aurore
Le jeune infortuné qu'un souffle impur dévore,
Et que pleure le jour.

Ah ! la nature entière est en proie aux désastres.
Là, des monts embrasés lancent jusques aux astres
Leurs brûlantes fureurs :
La terre, découvrant ses ténébreux abîmes,
Etouffe dans son sein d'innombrables victimes
Les cris et les douleurs.

Mais d'un autre fléau l'avidité cruelle
Consumme la vieillesse et l'enfance avec elle,
Noir complice du sort.
Les générations dans la tombe descendent,
Et sur nos champs de deuil en silence s'étendent
Les ombres de la mort.

Voici des nations les grandes funérailles :
Le bronze au loin tonnant renverse nos murailles ;
Le sang coule à nos yeux,
L'homme, du nom de gloire honorant le carnage,
Présente aux saints autels son sacrilège hommage,
Et rend grâces aux cieus.

Dicu juste, c'est donc toi !.. malheureux ! quel blasphème !
Qu'as-tu dit ? C'est un Dieu qui te créa, qui t'aime,
Qui te tient dans ses mains :
Qui peut, quand il lui plaît, d'un jeu de sa puissance
Rendre au néant muet ta fragile existence
Et tes obscurs destins.

Le soleil qui dessèche et brûle les montagnes,
D'un propice rayon féconde les campagnes,
Riches en blonds épis :

Et le fougueux torrent qui, dans son cours entraîne
 Les débris des rochers, baigne la molle arène
 De ses flots assoupis.

A l'aspect de ces vents qui roulent sur nos têtes
 Les éclairs allumés dans le char des tempêtes,
 La foudre aux triples dards,
 Fuit de l'air épuré la vapeur ennemie.
 Et l'apparent désordre est l'heureuse harmonie
 Qui plaît à nos regards.

Adorant de son sort l'autorité fatale,
 L'homme peut, à son gré, de la pourpre royale
 Revêtir ses bourreaux ;
 Des rois ses bienfaiteurs avilir la mémoire,
 Justifier le crime, et léguer à l'histoire
 Ses sinistres héros.

Son Dieu le voit, l'entend, le juge comme un père,
 Son Dieu s'arme à regret des traits de sa colère
 Contre un fils criminel ;
 A ses lâches penchans il l'abandonne en proie,
 Et punit les erreurs de sa coupable joie
 D'un remords éternel.

Et qu'est-il devant Dieu ? Père de la nature,
 Qu'adore en gémissant ta faible créature
 Sous tant de noms divers,
 Tu permets que la voix de tout ce qui respire
 Élève jusqu'au sein de ton céleste empire
 L'hymne de l'univers !

De la terre et des cieux modérateur suprême,
 Tu fais tout hors le mal : tu n'es que par toi-même,
 Et tout n'est que par toi.
 Tu dis : l'ordre renaît, la nature t'écoute,
 Et le méchant lui seul s'écarte de la route
 Que nous ouvre ta loi.

Malheureux, c'est en vain qu'au bonheur il aspire.
 Contre les voluptés dont il chérit l'empire
 Il n'a point combattu.
 Dans ses chemins trompeurs l'ambition l'engage,
 Dieu ! fais qu'avec le juste il t'adresse l'hommage
 Que te rend la vertu.

C'est à toi d'éclairer l'aveuglement stupide
 De celui qui long-tems te refusa pour guide,
 O toi qui fis le jour !
 N'est-ce pas par toi seul qu'en nous se manifeste
 Et le divin génie, et la raison céleste,
 Et le sublime amour ?

Alors que la vertu succombe sous le crime,
 Une foule insensée, accusant la victime,
 Applaudit aux destins.

Elle tombe ; on insulte à sa longue souffrance,
 Et moi je vois briller l'immortelle espérance
 Dans ses regards éteints.

Dieu qui s'est dévoilé dans son sein la rappelle.
 Elle dit sans regret, à la race mortelle.

Un éternel adieu.

Le repentir console, et le remords expie,
 Voix auguste des tems, répondez à l'impie :
 Silence ! il est un Dieu !

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

DANEMARCK.

Bienfaisance.—Le célèbre sculpteur danois, émule de Canova, M. *Thorvaldsen*, ne se borne pas à faire de beaux ouvrages, il fait encore, ce qui vaut mieux, de belles actions. Tout récemment, pendant son séjour à Copenhague, il apprit qu'un ancien ami, chef d'une nombreuse famille, père de sept enfans en bas âge, et victime de circonstances qui n'ont rien de honteux pour lui, venait d'être privé de son emploi et de sa liberté : M. Thorvaldsen ne pouvant alors disposer d'aucune somme d'argent, lui fit présent d'une de ses plus beaux ouvrages, exécuté en marbre de Carrare, d'un groupe représentant une mère avec ses deux enfans. Ce beau morceau est actuellement entre les mains de M. *Stub*, négociant à Livourne, autorisé par le nouveau possesseur à le vendre. Le malheureux père de famille porte un nom qui n'est pas sans gloire : ils l'appelle *Gunnerus*, et il appartient à la famille du célèbre évêque de Drontheim, auteur de plusieurs écrits estimés sur l'histoire naturelle, et président de l'Académie des sciences de la même ville. Nous saisissons avec empressement l'occasion de faire connaître ce noble trait d'un artiste célèbre, dont nous avons souvent parlé dans ce recueil.

CIVITA-VECCHIA.

Antiquités.—En travaillant sur la voie publique, dans le voisinage de Corneto, on a découvert la voûte d'un sépulcre taillé dans le roc, et, dans l'intérieur, un cadavre placé sur un cercueil creusé également dans la pierre, et à côté duquel étaient un casque, deux lances très-longues, une épée et deux boucliers de métal, décorés de bas-reliefs bien travaillés, mais usés ; il y avait également plusieurs vases élégans en cuivre et en terre cuite, dont quelques-uns étaient revêtus d'ornemens. On en a conclu que c'était le tombeau de quelque ancien guerrier étrusque de la célèbre Tarquinie, ville dont l'existence remonte à plus de 25 siècles. Tous ces objets ont été soigneusement recueillis et laissés sous la garde du magistrat de Corneto.

En continuant les fouilles dans les environs de Tormanci, près de Rome, on a trouvé récemment trois statues hautes chacune de neuf palmes. La première, d'un travail médiocre, représente une bacchante qui est assez bien conservée, la seconde un Bacchus d'une très-belle exécution. La tête et le torse n'en sont point endommagés ; mais les bras et la jambe gauche sont en pièces, et la jambe droite ne s'est pas retrouvée. La troisième représente également un

Bacchus très-bien sculpté, en marbre pentélique, et qui semble sortir des mains de l'artiste.

GRÈCE.

Eubée.—*Administration.*—Le savant ecclésiastique, Théoclète Pharmacide, distingué par ses lumières et par son énergie, qui a long-tems résidé à Vienne, en Autriche, comme archimandrite de l'église grecque, et qui a dirigé dans cette ville un journal littéraire, intitulé : *le Mercure grec*, vient d'être placé à la tête du conseil installé dans l'île d'Eubée ; cette île vient d'être organisée par le gouvernement grec, comme province séparée, et pourvue d'autorités locales, chargées de veiller immédiatement à ses besoins particuliers.

TURQUIE.

Turquie. — *Bibliothèques.* — La Porte a donné l'ordre de vendre au poids toutes les belles bibliothèques qui sont à Constantinople ; on cite entre autres celles des princes Morusi, devenus l'objet de la haine et de la jalousie de ce gouvernement despotique, à cause de leurs richesses, de leur patriotisme et de leurs talens.

PORTUGAL.

Instruction publique.—*Sociétés.* — *Livres.*—Ce royaume contient 873 écoles élémentaires. On enseigne dans 266 de ces écoles la langue latine, dans 21 la langue grecque et la rhétorique, dans 27 la philosophie naturelle et morale. L'Université et le Collège préparatoire de Coïmbre contiennent annuellement de 1200 à 1600 écoliers. La totalité des jeunes gens instruits dans ces divers établissemens est d'environ 30,000. Il y a, en outre, plusieurs établissemens spéciaux, tels que l'Académie de commerce et de marine de Porto, qui contenait 315 étudiants en 1820, celle de Lisbonne qui en avait un nombre égal en 1821. Cette dernière ville possède encore le Collège royal des nobles, l'Académie pour la langue

arabe, l'Ecole d'architecture civile et de dessin, l'Ecole royale de sculpture, celle de gravure, l'Institut musical et plusieurs autres de moindre importance. L'Ecole militaire pour l'instruction mutuelle, dans laquelle sont admis les enfans des citoyens, avait, en 1818, 2518 élèves, et ce nombre s'est beaucoup accru depuis cette époque.

L'Académie royale des sciences de Lisbonne a publié annuellement des mémoires qui ont de l'intérêt. D'autres sociétés littéraires se sont formées récemment dans cette ville, entre autres, la *Société littéraire patriotique* et la *Société d'encouragement*.—Le nombre moyen des livres imprimés en Portugal, de 1805 à 1819, est de 94 ; mais la liberté a donné plus d'activité à la presse. Les publications ont été triplées dans les deux dernières années. Le nombre des journaux s'est aussi beaucoup accru.

PAYS-BAS.—BRUXELLES.

Gravure.—*Collection de médailles.*—M. Simon a commencé une collection de cent médailles, offrant l'image des hommes illustres des Pays-Bas. Il a déjà exécuté celles qui représentent le roi, la reine, et les princes ; ainsi que Rembrandt, Grétry, Rubens, Boerhave, André Vesal, Quintin Matsys, Lens, Vandyck, l'amiral Tromp, l'amiral Pierre Heyn, Pierre Breugel, Balthazar Moretus, Lucas de Leyde, Pierre Ooeck, Erasme et le dernier duc d'Arenberg. Ces médailles sont remarquables par le fini de leur exécution. Malheureusement, les inscriptions qui les accompagnent présentent des négligences ; les langues latine et française y sont confondues ; nous avons même remarqué un solécisme dans l'indication d'un lieu de naissance. Nous indiquons ces erreurs, parce qu'elles déparent une grande et belle entreprise et qu'elles peuvent nuire à son succès.

Le doyen de l'école flamande de peinture, *André-Corneille Lens*, est

mort dans cette ville, le 30 Mars 1822, dans la 82^{me} année de son âge. Il peignait l'histoire et le portrait. L'histoire sacrée a surtout exercé ses talens, et plusieurs églises sont ornées de ses tableaux. Son ouvrage intitulé : *les Costumes des peuples de l'antiquité prouvés par les monumens*, atteste qu'il réunissait la théorie à la pratique de son art. Les Instituts de France et de Hollande le comptaient au nombre de leurs membres correspondans.

HAUTES-PYRÉNÉES.—TARBES.

Economie rurale.—M. C. H. Thollard, professeur de mathématiques et de physique au collège de cette ville, a publié, en 1822, un opuscule intitulé : *Moyens préservatifs, contre la foudre et la grêle, suivis d'une notice sur le seigle ergoté, etc.* Ce physicien soutient que des cordes en paille-lin placées à une certaine hauteur au-dessus des champs et des vignobles, attirent l'électricité des nuages orageux, ce qui empêche la grêle de se former. Ce moyen très-simple produisit, en 1822, les résultats les plus satisfaisans. Sur dix huit communes, annuellement grêlées, qui ont été munies de para-grêles, trois seulement ont été légèrement atteintes dans les parties voisines de celles qui n'avaient pas fait usage de cet utile préservatif, tandis qu'une vingtaine de communes des environs ont perdu la plus grande partie de leurs récoltes. M. Beltrami, physicien à Milau, se propose de vérifier les expériences de M. Thollard.*

* Nous ignorons la date de l'invention attribuée à M. Thollard. Mais il est certain, ainsi qu'on peut le voir, T. VI, page 224, de la *Revue encyclopédique*, que M. Lapostolle, d'Amiens, avait déjà proposé, dans les premiers mois de 1820, d'employer comme para-grêle, une fiche de tilleul, portant une corde de paille surmontée d'une pointe métallique. A. M.—T.

Ecole royale et spéciale de chant, établie et dirigée par M. CHORON.—Depuis quelque tems les méthodes nouvelles pour l'enseignement de la musique se multiplient, et plusieurs ont fixé l'attention par la bonté des principes qui en font la base, et par les résultats qu'elles produisent. Telle est celle qu'a introduite avec succès M. Choron, dans son Ecole de chant, espèce de succursale du Conservatoire, établie sous la direction du ministère de la maison du roi. Convaincu que plus une méthode est simple, plus elle s'applique facilement et avec avantage, ce professeur, doué d'un goût exquis et d'un zèle infatigable, n'a point cherché à inventer une nouvelle théorie musicale ; il apprend à ses élèves à lire et à chanter la musique par un mode d'enseignement simultanée, et gradué, d'après les notes ordinaires, et il s'est borné à composer de nouveaux solfèges, à établir une exacte classification entre ses élèves, et surtout à soutenir les commençans par l'aide et le concours des élèves plus avancés. Son école est distribuée en quatre classes, d'après la division naturelle des voix humaines. Ce sont les classes de *basses tailles*, de *tailles*, de *bas-dessus* et de *hauts-dessus*. Chacune de ces classes est ensuite subdivisée en trois sections, dans lesquelles les élèves sont distribués suivant leur force. Dans la première de ces subdivisions, les élèves lisent et chantent des solfèges gradués, dont les notes n'ont jamais que la valeur d'un tems ; les solfèges que chante la seconde, ne contiennent que des notes d'une mesure ; ceux de la troisième sont écrits en notes de toutes valeurs, et sont, comme les autres, gradués jusqu'à des morceaux d'une extrême difficulté. Pour soutenir la première subdivision dans la lecture de sa leçon, les deux autres chantent avec elle ; puis se taisent, et la laissent chanter seule ; il en est de même de la seconde, de la troisième. Parvenant ainsi très-aisément à chanter

une leçon, avec le secours des sections plus habiles, chaque subdivision est appelée ensuite à remplir une tâche plus difficile, celle de chanter seule. Lorsque chaque section connaît bien sa leçon, les trois sections chantent ensemble chacune sa propre leçon. Il en résulte une habitude de chanter en chœur, qui rend l'élève plus maître de la mesure, objet auquel M. Choron donne, avec raison, beaucoup de soin. Après que chaque classe a ainsi étudié séparément, les quatre classes se réunissent pour les exercices, qui consistent en chœurs ou en morceaux détachés. Cette méthode est, comme on voit, extrêmement simple; et cependant, elle atteint parfaitement son but, qui est de donner aux élèves d'excellentes habitudes de chant, et de leur permettre de lire, à livre ouvert, des morceaux de toute espèce. Il suffit, pour se convaincre de sa bonté, d'entendre les élèves de M. Choron exécuter, avec un goût et une précision fort rares, les plus belles et difficiles compositions des auteurs de diverses écoles. Des enfans de quatre, de six ans, ont acquis en peu de tems une facilité très-remarquable. En deux années, un élève ordinaire a terminé le cours de solfèges de M. Choron, et se trouve capable de chanter, sans difficulté, un morceau quelconque. Plusieurs de ces élèves sont parvenus, en moins

d'une année, à des résultats vraiment étonnans.

ROME.

Clergé.—Population.—Le clergé de Rome consiste en 19 cardinaux, 27 évêques, 1450 prêtres, 1532 moines, 1464 religieux et 332 séminaristes. La population, sans compter les juifs, était, en 1821, de 146,000 âmes.

Moyen d'éteindre les incendies.—Le marquis Joseph Origo, qui commande à Rome les gardes destinées à éteindre les incendies, a essayé publiquement le moyen proposé par M. Cadet de Vaux, et qui consiste à employer la fleur de soufre pour arrêter le feu d'une cheminée. Le peuple a applaudi au succès de l'expérience; et l'on espère que cette méthode se propagera rapidement. On a remarqué en même tems, que cette découverte avait été faite et annoncée, à Rome, dès 1793, par l'avocat Fea, dans le *Dizionario economico rustico*, article *cammino*. Quelques Italiens ont semblé regarder la reproduction de cette découverte comme un plagiat. Nous croyons, au contraire, qu'on doit savoir gré à tous ceux qui s'étudient à rendre d'un usage commun tous les procédés qui demeuraient presque oubliés dans les livres.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 15.]

AOUT, 1823.

[TOME III.]

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.		NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.	
	page		page
Lalande, (Joseph - Jérôme le Français de).....	51		
MÉLANGES.		Grèce.—Iles Ioniennes.—L'Académie grecque.....	93
Des Mariages en Russie.....	56	France.—Bouches-du-Rhône.—Mimet.—Géologie.....	ib.
De la Mémoire.....	57	Antiquités.....	ib.
De la Poésie Anglaise en France.	61	Physiologie — Expériences sur le système nerveux.....	ib.
Notice sur les King, ou livres canoniques et moraux des Chinois.....	62	Genève.—Jardin Botanique....	94
Le Calife Almanzor. (Conte) ..	68	Société pour l'avancement des Arts.—Prix proposés.—L'union de Genève à la Suisse...	ib.
Synonymes. Attrait, Appas, Charms.....	72	Chambery.—Société Académique de Savoie.....	95
Mémoire sur les Relations Politiques des Rois de France, avec les Empereurs Mongols..	75	Ecole de Peinture.....	ib.
Voyage aux Environs de Paris...	80	Leyde.—Nécrologie.....	ib.
Notice sur le Nouvel Etat du Pérou.....	83	Darmstadt.—Publications prochaines.—Religion.....	ib.
Egypte.—Extrait d'une lettre..	85	Indes-Orientales. Progrès de la Civilisation.—Liberté de la Presse.....	96
Mœurs des Orientaux.....	ib.	Sierra-Leone.—Source du Niger.	ib.
Fragmens Autographes. — Le Cardinal de Retz et Mezeray...	87	Pays-Bas.—Société catholique de la Belgique.....	ib.
BAGATELLES.....	ib.	Liège.—Souscription pour un monument qui sera consacré à Grétry.....	ib.
POÉSIE.			
Le Mariage Brésilien.....	89		
Le Juge de Village.....	ib.		
Zéphire et Flore.....	90		

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ, TREUTTET, JUN. ET RICHTER;
DULAU ET C^{nie}.; BOSSANGE ET C^{nie}.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES
LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.



LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 15.]

AOUT 1823.

[TOME III.

BIOGRAPHIE.

LALANDE (JOSEPH-JÉRÔME LE
FRANÇAIS DE,)

L'un des plus célèbres astronomes de France, naquit le 11 Juillet 1732, à Bourg-en-Bresse, d'une famille honorable. Il eut de bonne heure le goût de la célébrité, et le conserva toute sa vie. Doué d'une imagination vive, il se passionnait pour tous les objets qui le frappaient fortement; ainsi, élevé par des parens pieux, il s'attacha d'abord aux pratiques les plus minutieuses de la dévotion; ainsi, lorsque après d'excellentes études, il fut en rhétorique, l'éloquence seule eut des charmes pour lui, et il voulut être avocat. La comète remarquable de 1744 lui fit porter toute son attention sur les phénomènes du ciel; mais il ne se voua entièrement à l'étude de l'astronomie qu'après avoir suivi les observations du P. Béraud, son professeur de mathématiques au collège de Lyon, sur la grande éclipse du 25 Juillet 1748. Pour se livrer tout entier à cette nouvelle passion, il résolut de se faire jésuite. Ses parens crurent le guérir de cette fantaisie en l'envoyant à Paris, où il fit son droit et fut reçu avocat; mais il y trouve

aussi tous les secours propres à seconder son goût favori. Il y fit connaissance de Delisle, qui avait établi un observatoire dans l'hôtel même qu'il habitait, et outre qu'il recevait ses leçons, il assistait avec lui au cours d'astronomie que faisait Messier au collège de France. Lalande en tira d'autant plus d'avantages, qu'étant alors le seul élève qui pût en profiter, Messier sut se mettre à sa portée, et graduer sa marche sur ses progrès. Lemonnier, devenu célèbre, surtout pour avoir mesuré un degré au cercle polaire, ouvrait à cette époque un cours de physique-mathématique, au collège de France: il voulut s'attacher exclusivement l'élève de Messier, et le détourner de suivre les leçons d'un maître trop vieux, disait-il, pour être observateur habile. Lalande sut ménager deux rivaux qui lui étaient également utiles, et profiter des leçons de l'un et de l'autre. Cette conduite adroite lui valut bientôt le moyen de se faire connaître. Il s'agissait alors de déterminer la parallèle de la lune, ou, en d'autres termes, la distance de cet astre à la terre. La Caille, en se rendant au cap de Bonne-

Espérance pour cet objet, avait engagé les savans de l'Europe à le seconder par des observations correspondantes. L'observatoire de Berlin se trouvant, à peu près, sous le méridien du Cap, était le plus avantageusement situé; mais il n'avait ni bon instrument, ni astronomes suffisamment exercés. Lemonnier, qui possédait le meilleur quart-de-cercle qui fût en France, offrit de se rendre dans cette ville avec cet instrument; et quand il en eut obtenu l'autorisation, il ne lui fut pas difficile de se faire remplacer par son élève, assez instruit pour une expérience de cette nature. Lalande arriva à Berlin, et fut présenté au roi par Maupertuis. Frédéric, qui, sur le bruit public, croyait cette mission importante, témoigna d'abord de la surprise, en voyant le jeune astronome. " Mais, ajouta-t-il aussitôt, puisque l'académie vous a nommé, vous justifierez son choix ;" et il donna des ordres pour que rien ne s'opposât au succès des observations. Lalande, reçu membre de l'académie de Berlin, passait les nuits dans son observatoire, les matinées chez Euler, dont il recevait les leçons sur l'analyse, et les soirées avec les philosophes Maupertuis, d'Argens, La Mettrie etc. Il disait dans la suite, au sujet des principes qu'on y professait, et qui durent lui paraître bien différens de ceux qu'il avait puisés chez les jésuites, " qu'on en avait de fausses idées, et que l'incompatibilité n'était pas telle qu'on l'imaginait entre la doctrine des deux écoles." De retour à Bourg, il continua à se conduire comme auparavant, accompagna sa mère dans tous ses exercices de piété, et plaïda plusieurs causes pour plaire à son père, plus flatté d'avoir un avocat qu'un académicien dans sa famille. Lalande rendit compte de la manière dont il avait rempli sa mission, dans une notice sous ce titre : *D. de Lalande astronomi regii, de observationibus suis berolinensibus, ad parallaxin lunæ definiendam*, (art. erud. an-

gusti, 1752). A l'âge d'environ 21 ans, il fut nommé à une place d'astronome, vacante depuis plusieurs années. Son travail sur la lune le liait avec La Caille, dont il appréciait le mérite; mais Lemonnier n'aimait pas La Caille, et dès lors il vit de mauvais œil la liaison de son élève avec celui qu'il appelait son ennemi. Un différend s'étant élevé entre les deux astronomes, au sujet du degré d'Amiens, et Lalande s'étant joint à la commission qui avait été contraire à Lemonnier, se l'aliéna encore davantage. Mais un jour qu'il exposait à l'académie ses méthodes pour tenir compte de l'aplatissement de la terre dans le calcul des parallaxes, ayant donné une règle qui se trouvait contraire à une formule d'Euler, Lemonnier, mécontent de son élève, crut avoir trouvé l'occasion de l'humilier, et il l'accusa hautement de s'être trompé. La dispute s'échauffant entre eux, l'académie nomma des commissaires : La Caille fut du nombre et donna raison à Lalande. Dès lors le maître et l'élève furent entièrement brouillés; et la rancune du premier, comme l'écrivait plaisamment le second en style astronomique, dura pendant une révolution entière des nœuds de la lune, c'est-à-dire pendant dix-huit ans. Il était difficile, en effet, que deux hommes occupés sans cesse à épier ce qui pouvait leur échapper d'assertions hasardées ou d'objections inconsidérées, fussent jamais d'intelligence. Les observations faites au Cap et à Berlin n'avaient pas encore produit le résultat qu'on en attendait, parce qu'on ne connaissait pas, avec la dernière précision, le diamètre de la lune. Lalande, ayant fait construire un héliomètre de 18 pieds, le plus grand qu'on ait fait, parvint, après une longue suite d'observations précises, répétées plusieurs fois et à des reprises différentes, à déterminer ce diamètre, et son rapport constant avec la parallaxe horizontale. Dès lors il s'occupa, plus sérieusement que jamais, de la théo-

rie des planètes, à laquelle il avait déjà travaillé, et qui devint l'étude de toute sa vie. Son héliomètre lui servit d'abord à observer deux passages de Mercure sur le soleil ; ce qui lui fit imaginer de nouvelles méthodes, pour dépouiller ces observations des effets de la parallaxe. L'époque approchait où deux passages de Vénus sur le soleil devaient avoir lieu ; il importait alors de mettre les astronomes à portée de choisir, sur tout le globe, les stations les plus avantageuses : il développa, à cet effet, la méthode de Delisle, et représenta, sur une carte géographique, l'heure de l'entrée et celle de la sortie de Vénus, pour les différens pays de la terre. On pouvait employer, sans doute, une méthode aussi sûre et plus expéditive : mais ce qui prouve en faveur de celle de Lalande, c'est que Lagrange qui, quelques années après, voulut la vérifier, arriva, au moyen de l'analyse la plus savante, aux mêmes résultats ; et confirma ainsi l'erreur dans laquelle Halley était tombé sur le même sujet, et qu'avait déjà signalée Trebuchet, astronome d'Auxerre. Lalande aimait la gnomonique ; le tems qu'il y employait était un délassement qu'il se permettait, pour se reposer de travaux plus importants et plus difficiles : c'est dans cette vue qu'il expliqua un cadran, d'une espèce singulière, qui existait à Bourg même, son pays natal. La démonstration qu'il en donne n'est peut-être pas assez claire, et il eût pu en trouver une plus lumineuse dans ses propres ouvrages. Il expliqua également un cadran, d'une construction tout aussi singulière, placé à Besançon, dont il donna la démonstration dans le *Journal des Savans*, de Juin 1758. Enfin, il a donné l'explication et les calculs d'un autre cadran, assez extraordinaire, que Pingré avait imaginé pour la colonne de la Halle-au-Blé, alors hôtel de Soissons. Lalande s'était surtout appliqué à rendre l'art de construire les cadrans, facile à ceux même qui avaient le moins de con-

TOME III.

naissances mathématiques. L'histoire de la comète de 1759, dont le retour avait été prédit par Halley, devint extrêmement intéressante sous la plume de Lalande. D'abord il fournit à Clairaut tous les calculs astronomiques dont son analyse avait besoin, pour trouver de combien de jours les perturbations planétaires devaient retarder ce retour ; travail immense dans lequel il fut aidé par Lepaute. Il donna ensuite des renseignemens nouveaux sur la dernière apparition de cette comète, l'histoire détaillée de toutes les apparitions précédentes, et enfin la notice de toutes les recherches qu'elles avaient occasionnées. Il y ajouta les tables d'Halley, quelque incomplètes qu'elles fussent, et y joignit les additions et les améliorations qu'il y avait faites. Il devint alors rédacteur de la *Connaissance des tems*, dont Moraldi était forcé d'abandonner la direction, parce qu'il devenait pensionnaire de l'académie des sciences. Il avait pour concurrent Pingré, connu par un *Etat du ciel*, ouvrage du même genre que la *Connaissance des tems*, mais spécialement rédigé pour la marine. Lalande obtint la préférence, et il eut la modestie d'imprimer que, cette fois, l'académie s'était trompée dans son choix. Néanmoins, il porta cette *Connaissance des tems*, à une perfection, où jamais elle ne fût arrivée sans lui. Il en composa 16 vol., depuis 1760 jusqu'à 1775 inclusive-ment ; il y fit prévaloir pour déterminer les longitudes, la méthode de La Caille, qui voulait qu'on y introduisît les distances de la lune au soleil ou aux étoiles, et il employa les meilleures tables que l'on connût alors, celles de La Caille, pour le soleil et les étoiles ; celles de Mayer, pour la lune ; et celles de Halley, pour les planètes. Lalande n'y omit rien de ce qui pouvait être utile aux navigateurs, piquer leur curiosité, perfectionner l'astronomie, et mettre ceux qui s'intéressaient à cette science au courant de tous les événemens qui y

avaient rapport : en cela il a eu la gloire de tracer une marche que ses successeurs ont constamment suivie. Mais comme les améliorations qu'il avait introduites dans cet ouvrage exigeaient des explications plus étendues, il en fit un volume séparé qu'il publia sous le titre d'*Exposition du calcul astronomique*, Paris, 1762. Ce fut à cette époque que Delisle, presque octogénaire, lui résigna sa place de professeur d'astronomie au collège de France. Lalande se trouvait là sur son propre terrain ; plein de la science qu'il était chargé d'enseigner, il déploya tout le zèle et toute l'activité dont il était capable, et fit briller cette chaire d'un éclat qu'elle n'avait jamais eu. Les soins qu'il donnait à ses élèves ne se bornaient pas à l'enseignement public ; il savait distinguer ceux qui annonçaient d'heureuses dispositions ; il les attirait ensuite chez lui, les prenait souvent en pension à un prix très-modique, et les formait ainsi, à toutes les heures, aux observations et aux calculs. C'est par cette conduite, constamment suivie, que sa maison devint une sorte de pépinière d'où sortirent tant d'élèves célèbres qui peuplèrent les observatoires, et qui introduisirent sur les vaisseaux l'usage des instrumens et des méthodes astronomiques. Des services aussi éminens furent appréciés ; Lalande, reçu d'abord à l'académie de marine de Brest, obtint ensuite du gouvernement une pension de 1,000 francs. Il ne l'avait pas sollicitée, et il la consacra sur-le-champ à l'instruction d'un jeune élève. Ainsi l'on peut assurer que c'est Lalande qui a formé la plupart des astronomes qui se sont fait connaître depuis qu'il occupa la chaire de professeur, soit qu'ils aient reçu leur première instruction de ses leçons orales, soit qu'ils l'aient puisée dans son grand traité d'astronomie. Il suffit de nommer les Henry, les Barry, les Piazzî, les Burckart, son neveu, Le François-Lalande, et enfin Méchain, pour juger de ce que lui doit la

science astronomique. Dans son *Traité d'Astronomie* dont il a donné trois éditions, et dont la première parut en 1764, en 2 forts volumes in 4°, Lalande s'attacha surtout à réparer les omissions que l'on reprochait aux ouvrages estimables que la France possédait déjà, tels que les *Elémens* de Cassini, les *Institutions astronomiques* de Lemonnier, et surtout les *Leçons élémentaires* de La Caille. La partie pratique, les méthodes du calcul, la description et l'usage des divers instrumens, tous objets négligés, dans ces différens ouvrages, remplissent le second volume de Lalande ; le premier renferme les notions générales, le système du monde, la théorie de toutes les planètes et celles des éclipses. Il y avait rassemblé tout ce qu'il avait appris de ses trois maîtres, tout ce qu'il avait trouvé de mieux dans les anciens, et ce que son expérience lui avait fait découvrir. L'édition de 1770 contenait aussi ses nouvelles tables des planètes, et dans un quatrième volume, publiée en 1780, il avait rassemblé une suite nombreuse d'observations sur les marées, et y avait ajouté un grand mémoire de Dupuis, pour expliquer l'origine astronomique de toutes les fables, dont celui-ci avait puisé l'idée dans les cours de Lalande, au collège de France. Ce mémoire est le germe de l'*Origine des cultes*. L'époque du passage de Vénus sur le soleil approchait (on touchait à l'année 1769) ; Lalande voulut forcer tous les savans astronomes d'y prendre part ; il écrivit à cet effet aux ministres, et même aux souverains des divers états, pour les engager à envoyer ceux de leurs astronomes qui voudraient prendre cette peine, dans les lieux de leur domination les plus propres aux observations jugées nécessaires. Quant à lui, malgré plusieurs invitations qui lui furent faites, il résolut de ne point se déplacer, se réservant le soin de calculer et de comparer les observations qu'il pourrait recueillir, et d'en déduire la dis-

tance du soleil à la terre ; et c'est ce qu'il exécuta dans plusieurs ouvrages, et notamment dans celui qu'il intitula : *Mémoire sur le passage de Vénus, observé le 3 Juin 1769, pour servir de suite à l'explication de la carte publiée en 1764*, Paris, 1772 in-4°. Lalande reçut de tous les astronomes qu'il avait désignés, et de tous ceux avec lesquels il était en correspondance, les observations qu'ils avaient faites. Le P. Hell, astronome de Vienne, fut le seul qui ne lui envoya rien. Lalande soupçonna d'abord des intentions peu honorables au P. Hell, et ensuite traita sévèrement les observations qu'il publia : mais il reconnut bientôt que le P. Hell n'avait fait que suivre, dans sa conduite, les ordres du gouvernement qui l'employait ; et quant à son observation, elle fut l'une des plus complètes que l'on ait obtenues de ce passage, ayant été faite sous le ciel le plus pur et le plus serein. Tous les faits se trouvent consignés dans l'appendice aux *Ephémérides* de Vienne, pour 1773, publié par le P. Hell. Au reste, sans entrer dans le détail des suppositions et des calculs de Lalande, ni des objections du P. Hell, il suffit de savoir, pour l'intérêt de l'astronomie, que cette dispute n'avait pour objet qu'un cinquième de seconde, dont Lalande faisait la parallaxe du soleil plus petite que le P. Hell, et que cette erreur a été recti-

fiée ; ainsi, on peut conclure que la distance du soleil à la terre est aussi bien connue qu'il le faut pour les opérations les plus délicates de l'astronomie. Déjà un démêlé avait existé entre ces deux astronomes ; tous deux étaient élèves de La Caille, et tous deux le vénéraient également. Lalande qui, comme Hell, se servait continuellement de ses tables du soleil, y apercevait dans la manière dont l'équation du tems y était calculée, une légère erreur qui avait échappé au P. Hell, et qu'il ne voulut pas reconnaître, quoiqu'elle eût été signalée par Lalande dans la première édition de son *Astronomie* en 1764. Sur ces entrefaites, Maskelyne écrivit un mémoire à cette occasion, dans lequel, tout en se déclarant en faveur de l'opinion de Lalande, il s'attribuait l'honneur de la découverte en question. Lalande répondit un peu vivement peut-être à ce nouvel adversaire, qui ne répliqua point, et la bonne intelligence continua à régner entre eux ; il paraît qu'elle se rétablit également entre Lalande et le P. Hell, puisque celui-ci étant mort quelque tems après, l'autre fit son éloge, et convint, avec la franchise qui le caractérisait, des torts qu'il avait eus envers lui, en contestant avec passion l'excellence de son observation lors du passage de Vénus sur le soleil, en 1796.

[La fin au Numéro prochain.]

M É L A N G E S.

DES MARIAGES EN RUSSIE.

Les mariages de la noblesse, dans la Nouvelle Russie, se célèbrent à peu-près comme dans le reste de l'Europe; ce n'est que dans les petites villes et les villages qu'on retrouve l'ancienne manière dont on unissait les époux.

Il y a de vieilles femmes qui font profession de marier; elles songent un peu à elles en assortissant les autres tant bien que mal.

Il y avait à Rome des négociateurs de mariages auxquels on faisait des gratifications illimitées, jusqu'à ce que les empereurs eussent établi que ce salaire serait proportionné à la valeur de la dot.

En Nouvelle Russie, le confident de l'amant, nommé Drouschka, s'adresse aux parens de la jeune fille.

Le paranymphe des Grecs était l'ami de l'époux; c'était aussi lui qui faisait la première demande; les Romains nommaient cet ami *Pronubus*.

D'après la réponse des parens au Drouschka, l'amant se présente, la fille se cache; il sollicite, elle s'obstine; il emploie de tendres expressions, on y répond par des pleurs; il la prend dans ses bras pour la conduire près de ses parens, les larmes tarissent; on se déride, on cause familièrement, et, d'ordinaire, on fixe alors le jour des fiançailles.

A Rome on feignait d'enlever la mariée d'entre les bras de sa mère, pour la livrer à son époux.

Pour la cérémonie des fiançailles, on étend par terre le *chouba* ou pelisse de peau de mouton, sur laquelle les futurs époux sont placés; le père met sur la tête du jeune homme l'i-

mage d'un saint, et la mère pose un pain sur la tête de sa fille.

Lorsqu'à Rome la mariée arrivait chez l'époux on la faisait asseoir sur un siège couvert d'une peau de mouton avec la laine.

Le jour qui précède celui de la noce, la jeune fille est conduite au bain par ses amies; puis elles parcourent le village en chantant la chanson d'adieu. Le frère de l'épouse met à l'enchère la tresse de ses cheveux;* des hymnes analogues font retentir l'air et varient avec les cérémonies. Après la bénédiction nuptiale, on défait la tresse qui réunissait les cheveux de l'épouse, et on se rend au festin.

Dans quelques endroits, le mari jette des noisettes que les enfans du village attendent impatiemment, comme le plus beau de la fête.

A Rome, les parens faisaient cortège en chantant *hymen*. Pline et Virgile nous apprennent que l'épouse étant arrivée à la porte de la maison de l'époux, les parens jetaient des noix aux enfans qui accouraient dans la rue.

Le dernier caractère de ressemblance que nous trouvons entre les femmes Romaines et Russes, à l'occasion du mariage, c'est que ces dernières conservent toute leur vie, ainsi que les Romaines, le nom qu'elles avaient porté étant filles.

* Les filles de paysans et d'artisans tressent leurs cheveux; c'est un symbole de virginité. Il y a des pays où ce symbole est représenté par une couronne de fleurs blanches que la mariée porte sur sa tête.

DE LA MÉMOIRE.

CHACUN sait que sans la *mémoire* l'homme serait privé de toute lumière pour se conduire ; on ne peut se faire une idée d'une sensation qu'en se la rappelant ; il faut se souvenir pour comparer, raisonner et juger ; mais cette faculté, qui développe chez nous toutes les autres, est, comme tout dans le monde, mêlée d'ombre et de clarté ; c'est la colonne moitié obscure, moitié lumineuse, qui marchait devant les Hébreux. On peut dire de la *mémoire* autant de mal que de bien, car si elle se montre à nous d'un côté comme la mère de la science, des talens, de l'expérience et de la douce reconnaissance ; d'un autre côté, elle donne naissance à l'erreur, à l'ingratitude, à la vengeance.

La *mémoire* de certaines fables inventées par l'ambition, adoptées par la peur, retenues par la sottise, fait naître le fanatisme.

Le souvenir des pesans abus, des longues oppressions, produit les ressentimens tumultueux, excite les fureurs populaires.

Les révolutions sont les fruits amers du souvenir des droits violés, de l'orgueil humilié, des intérêts blessés.

Le *vulgaire confond toujours*, ainsi que le remarque l'auteur de la *Sagesse*, la *mémoire avec l'entendement*, et cependant la grande *mémoire* se trouve souvent unie au jugement débile. Si elle suffisait pour rendre habile, juste, vertueux, les prédicateurs et les comédiens seraient les premiers hommes du monde.

Un ancien appelait la *mémoire le trésor de l'âme* ; elle mériterait ce nom si l'on n'y gravait que des vérités, si elle n'était que le répertoire des bons principes et des bons exemples ; mais un de nos vieux sages remarque justement qu'on y plaque sans ordre des mots et des syllabes presque toujours inutiles, quand ils ne sont pas nuisibles.

Le cerveau humain, au lieu d'offrir l'image d'un appartement bien rangé et bien garni, ressemble à un garde-meuble où se trouvent entassés pêle-mêle le vieux et le neuf, les objets précieux et ceux de rebut ; de sorte que la plupart des hommes feraient peut-être un bon marché en oubliant ce qu'ils ont appris pour apprendre ce qu'ils ne savent pas.

Si l'on en croyait Pythagore, la *mémoire* serait un don funeste : Erasme, nous rappelle que ce sage, après avoir été successivement philosophe, homme, femme, roi, coq, poisson, cheval, grenouille, et se souvenant de ce qu'il avait éprouvé pendant toutes ses transmigrations, déclara l'homme le plus malheureux des animaux.

Je suis loin de rêver aussi tristement, mais pourtant il faut convenir que parfois la souvenance est chose assez fâcheuse.

Thémistocle disait qu'il aimait mieux l'art d'oubliance que celui de *mémoire*. Je le crois bien, ce Thémistocle était un émigré vertueux, toujours patriote, quoique ruiné par sa patrie ; toujours citoyen, quoique banni. Il sentait que pour rester fidèle à son pays, et pour résister aux séductions des ennemis d'Athènes, il fallait oublier toutes les injures qu'il avait reçues, toutes les injustices qu'il avait éprouvées.

Loin de vouloir, comme Alcibiade, livrer l'Attique aux étrangers, son âme héroïque regardait toute vengeance contre des compatriotes comme un suicide : et certes, dans une position semblable à la sienne, la première science, et qui rapporte le plus de gloire, est celle qui apprend à oublier.

On ne saurait croire en combien de circonstances l'oubli semble préférable à la *mémoire*, et, sans compter les pédans dont les longs et verbeux ré-

cits m'ont fait désirer cent fois dans mon enfance de les voir plongés jusqu'au cou dans le fleuve *Léthé*, connaît-on rien de plus fâcheux que ces gens toujours panégyristes du passé, toujours détracteurs du présent, qui ne peuvent oublier leur jeunesse ?

Comme ils ne brillent plus dans la société, il n'y a plus d'ordre dans le monde, l'amour, la grâce et le bon goût sont exilés parce qu'ils ne peuvent plus aimer ni plaire, tout est décoloré dans l'univers, parce que leurs sens sont affaiblis ; le changement des mœurs, des institutions dérangeant leurs habitudes, tout leur paraît bouleversé.

A leurs yeux l'égalité est injustice, la liberté même leur semble un esclavage, parce qu'elle les soumet à des lois au-dessus desquelles leur rang les plaçait autrefois.

La moitié des causes de nos troubles disparaîtrait, si on voulait, si on pouvait oublier des tems d'abus, d'inégalité, de privilèges, dont il était très-naturel à ceux qui en jouissaient de désirer la durée, mais qui, une fois expirés, ne peuvent plus renaître.

Le présent est la seule partie du tems qui nous appartienne. Le passé n'est plus rien pour nous, et l'avenir ne nous sera peut-être pas donné ; à quoi peut nous servir au bord de la tombe de regretter notre berceau ?

L'envie qu'excite en nous la fortune ou le mérite de nos contemporains, est trop souvent la cause secrète qui nous porte à nous ressouvenir si tendrement de ceux qui ne sont plus, à les exalter, à les placer si haut que leurs successeurs désespèrent de les atteindre ; Horace disait avec raison :

Tel, qui des vieux auteurs défend toujours
la gloire,
Ne les entend pas trop, mais veut le faire
accroître,
Et montre, en redoublant ses pénibles
efforts,
Plus de haine aux vivans que d'amour
pour les morts.

On dirait, à voir certaines douleurs exaltées, à suivre des certains denils,

à entendre certains regrets à propos de gens qu'on louait et qu'on aimait médiocrement quand ils vivaient, que la *mémoire* grandit, embellit ces hommes qui ne sont plus, et attendrit tout à coup ceux qui leur survivent.

Je suis bien loin de blâmer les souvenirs qui honorent la tombe, lorsqu'ils viennent de piété et non d'hy-pocrisie ; mais je suis peu sensible aux larmes d'une femme qui n'a bien aimé son époux qu'après son trépas, aux regrets touchans que prodignent à un homme célèbre les vivans qui l'ont dénigré pendant sa vie.

Je pense comme Sénèque *que si le deuil des morts est chose triste, il est un pire deuil, le deuil des vivans*. Il entendait sans doute par là le deuil qu'on devait porter pour ces vivans qui, par leurs vices et leur méchanceté, déshonorent eux, leur siècle et leur patrie.

Au reste, on doit convenir que le faux hommage qu'une feinte douleur paie forcément à la *mémoire* d'un homme éminent, lorsqu'il succombe sous les coups de la nature ou de la fortune, a cependant un bon effet, celui d'avertir l'envie que ses coups de dents et de griffes seront inutiles, et que le *génie*, ainsi que le dit un ancien, *paraît grand, même après sa chute*. *Etendu sur la terre, il n'est pas plus méprisé que les ruines des temples, qu'on vénère encore comme entiers lorsqu'on foule aux pieds leurs débris*.

En tout la *mémoire*, si elle était toujours accompagnée de jugement, serait le premier don du ciel, et le plus précieux pour l'homme. Ce serait le brillant flambeau de sa vie ; elle le porterait aux vertus et l'éloignerait des vices, par les grands exemples de gloire et de honte que présente l'histoire.

Comme on imite plus qu'on n'invente, presque toutes nos sciences, nos lois, nos institutions ne sont que des souvenirs. Les muses, ornement et charme de la terre, ont reçu justement le nom de *Filles de Mémoire*.

Cette *mémoire* que Platon appelle

une grande et puissante *déesse*, donne, suivant Plutarque, *l'être au passé*; elle est, dit-il, *l'ouïe des sourds et la vue des aveugles*.

Je ne disconviens point qu'elle ne mérite en partie ces éloges; mais je dis que, semblable à la *langue*, elle est pour nous, tour à tour, ce qu'il y a de meilleur et de pire.

La *Mémoire*, ou *Mnémonyne*, n'est point, comme le dit la fable, une divinité presque égale à la Sagesse. C'est tout simplement un vaste magasin d'où l'on tire au hasard, tantôt des remèdes, tantôt des poisons; tout s'y trouve mêlé, bons et funestes conseils, utiles et pernicious exemples; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que, pour l'ordinaire, au lieu d'en donner la clef à la raison, ce sont nos passions qui se chargent d'y fouiller et d'y prendre ce qui leur convient le mieux.

Aussi Dieu sait comme elles en rapportent avec empressement des récits de fortune imprévue et rapide pour les joueurs, des exemples de gloire et de puissance pour les ambitieux: un jeune monarque belliqueux n'en tire que les portraits d'Alexandre et de César; l'avare s'admire en voyant l'image de Vespasien, le gourmand rêve à la table de Lucullus, et s'enorgueillit de sa gloutonnerie; la femme voluptueuse n'a plus honte de ses faiblesses, en songeant à la célébrité de Cléopâtre, à la renommée d'Agnès-Scel. Elle suit la tendre La Vallière, non au couvent, mais dans les rians bosquets de Versailles. La vieille coquette se regarde avec complaisance dans son miroir, en se rappelant le long printemps et le florissant été de Diane de Poitiers; le fanatique au lieu d'admirer les douces et royales vertus de Saint-Louis, ne se souvient que de l'édit dans lequel il ordonne de *percer avec un fer chaud* la langue du blasphémateur.

Combien de jeunes courtisans sont plus disposés à imiter joyeusement la galanterie de Henri IV que son infatigable activité !

Combien d'exagérés de nos jours semblent n'avoir puisé dans l'histoire que l'amour de la vengeance qui animait la fureur plébéienne de Marius, la cruauté aristocratique de Sylla, l'impitoyable rigueur du despote Octave.

L'infidèle *mémoire* trace au crayon les bienfaits, et burine les injures; elle rappelle bien bas au débiteur la dette qu'il a contractée, elle parle sans cesse au créancier de l'argent qu'il doit recevoir.

Lorsqu'elle favorise nos vices, elle prend le ton tranchant, dogmatique, hérissé de citations qui nous encouragent; mais nous parle-t-elle de justice, de clémence, de sacrifices à faire de nos ressentimens, des dangers de la rigueur, des avantages de la bonté, des suites funestes de l'arbitraire, elle hésite, bégaye, s'exprime avec doute, et nous dit comme Auguste à Cinna :

L'un m'invite à le suivre et l'autre me fait
peur ;
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir
trompeur ;
Et l'ordre du destin, qui gêne nos pen-
sées,
N'est pas toujours écrit dans les choses
passées.
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est
sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conser-
vé.

C'est surtout dans les tems de révolution que la *mémoire* a une mobilité et une docilité incroyables; on dirait qu'attachée à la roue de la fortune elle tourne avec elle; il n'est point de *kaléidoscope* qui change ses tableaux avec plus de rapidité.

En un instant, elle efface de notre esprit le mérite du vaincu, et y grave celui du vainqueur: elle trompe la vue, altère le langage et dénature la pensée. Tel lapide aujourd'hui l'idole qu'il ne se souvient plus d'avoir encensée la veille; ceux que l'on courtisait, on les fuit; ceux qu'on

dédaignait, on les recherche : les services rendus sont oubliés ; on semble même avoir perdu toute idée de ce qu'on a dit, écrit, fait, sollicité ou obtenu.

Les métamorphoses se font avec impudence, on dirait que ceux qui se transforment si vite croient que tout le monde a perdu comme eux la *mémoire* : on en voit même certains qui non-seulement dénigrent, mais couvrent d'opprobre les personnes et les choses qui ont été pendant plusieurs lustres la source de leur fortune, le soutien de leur existence, l'objet de leur culte, et le sujet de leurs chants.

On dirait à les entendre, si on ne les voyait pas, que tout en eux, hors le visage, est changé, ils sont comme cette *pie d'un barbier romain*, dont parle Plutarque ; “ Elle faisait merveille de chanter et de parler, contrefaisant la parole des hommes et la voix des bêtes ; il advint que l'on fit les funérailles de l'un des plus riches personnages de la ville ; force trompettes et clairons accompagnaient le convoi et s'arrêtaient en sonnant bien longuement et à grand bruit, près de la maison du barbier, devant l'oiseau parleur. Depuis cela, tout le lendemain la pie demoura muette, sans siffler, parler, ni faire son ramage accoutumé en ses ordinaires passions, tellement que ceux qui auparavant s'esbahissaient de sa voix, s'émerveillaient alors de son silence ; on croyait que par la peur sa voix fût demourée estainte. Mais après une retraite en soi-même, cette voix se réveilla tout soudain, ne disant rien de tout ce qu'elle avait accoutumé auparavant de dire ou de contrefaire, sinon le son des trompettes.” On est bien sûr que nos *pies* modernes contreferaient toujours le *son* qui domine, et la voix qui fait le plus de bruit.

Ce sont peut-être de semblables observations sur les inconvéniens de la *mémoire* qui portaient Pétrarque à en parler ainsi : “ C'est à la vérité une des plus nobles puissances de l'âme, mais d'ailleurs c'est une grande maison d'ennui, une galerie de vieux

tableaux, où il y a plus d'objets désagréables que de ceux qui charment la vue.”

Que conclure de tout ceci ? qu'on doit cesser de cultiver sa *mémoire* et chercher à tout oublier ? Non, mais qu'il faut se méfier de cette *mémoire*, et ne lire dans ses archives qu'à la lueur du flambeau d'une saine philosophie ; elle rejettera toute souvenance d'illusions détruites, de pouvoirs effacés, de biens perdus, d'injustices éprouvées, toute image d'un passé qui ne peut se reproduire ; elle nous rendra reconnaissans, par le souvenir des bienfaits d'autrui, tolérans, par celui de nos fautes ; elle nous inspirera le désir d'imiter les hommes grands et vertueux, dont la *mémoire* impose encore le respect à notre âme et sanctifie jusqu'à nos pensées le plus secrètes.

Elle nous dira comme Sénèque : “ Heureux l'homme dont la mémoire seule suffit pour nous corriger ; heureux encore celui qui vénère assez les grandes vertus pour rentrer dans l'ordre à leur seul souvenir !”

C'est un bon usage à faire du passé que de s'y choisir des juges et des témoins de sa vie, tels que Cicéron, Caton, Marc-Aurèle, Henri IV, Bayard, l'Hôpital, Sully, Turenne, Catinat, d'Aguesseau, &c. Qu'on croie agir ou parler en leur présence, et l'on se permettra peu d'actions et de discours qu'on puisse se reprocher.

Puisqu'on trouve tout dans la *mémoire*, “ magasin, nous dit Montaigne, plus fourni de matière que d'invention,” laissons-y tout ce qui peut nous nuire et tâchons de n'y prendre que tout ce qui peut être utile à nous et à autrui.

Si l'on était dans la nécessité d'opérer, il vaudrait peut-être encore mieux oublier le *bien-être* que se souvenir du *mal-être*. “ Je me console, disait Montaigne, d'avoir peu de *mémoire*, parce que je me souviens moins des injustices éprouvées ; il aurait fallu pour me rappeler une injure, qu'un page vînt me répéter

tous les jours trois fois à l'oreille, comme l'officier persan au roi Darius : Sire, souvenez-vous de l'incendie de Sardes et des Athéniens."

J'aime et j'admire cette douceur, mais pourtant je ne me consolerais pas avec une telle facilité de manquer de *mémoire* ; ce que je voudrais pour ma félicité, ce que je conseille aux autres pour leur bonheur, c'est un sage mélange de souvenance et d'oubli.

Oublions nos prétentions, rappelons-nous les droits des autres, pardons la *mémoire* de nos malheurs, gardons celle de nos exploits, souvenons-nous de nos erreurs, de nos faiblesses, de nos inconséquences, pour oublier plus facilement celles d'autrui : jetons dans l'oubli les causes de nos discordes, mais songeons sans cesse à leurs suites funestes.

En gravant dans la *mémoire* de nos enfans les principes de la Charte qui nous lie, honorons la *mémoire* des hommes qui les ont les premiers proclamés ; enfin, comportons-nous de sorte que nos actions et nos écrits soient dans l'avenir une mine féconde de bons exemples pour nos neveux et une source de douces jouissances pour nous.

Je l'ai dit autrefois avec assez de raison, quoique dans une chanson :

Si du méchant l'âme embrasée
Cède aux remords qu'il ne peut fuir,
Pour l'homme juste l'Elysée
De sa vie est le souvenir.

C'est là le grand bienfait, l'avantage inappréciable de la *mémoire*, c'est par elle que la conscience nous récompense ou nous punit. Honorons-la donc comme un juge incorruptible, apprécions ses peines et ses charmes. Notre aimable Delille a trouvé dans son cœur tout ce qu'on peut dire de mieux sur la *mémoire* :

L'homme ingrat au passé goûte peu l'avenir,
Non, l'espoir ne vit guère où meurt le souvenir ;
Dans le même foyer tous deux ont pris naissance,
Et le cœur sans regret languit sans jouissance.
Et toi, du souvenir le plus noble attribut,
Douce reconnaissance, accepte mon tribut !
Le présent est le Dieu que l'intérêt adore,
Mais toi, vers le passé ton œil se tourne encore.
Si des dettes du cœur il s'était acquitté,
" Cet homme se souvient," disait l'antiquité.

DE LA POÉSIE ANGLAISE EN FRANCE.

DEPUIS quelques années on s'occupe beaucoup en France de la littérature anglaise. Les romanciers et les poètes de la Grande Bretagne sont presque autant à la mode à Paris qu'à Londres. Les ouvrages de ses derniers, cependant, sont peut-être moins admirés en France pour leur mérite intrinsèque, que comme plantes exotiques.

On a traduit en français les œuvres poétiques de Lord Byron, de Sir Walter Scott et de Thomas Moore. Le premier des trois est, peut-être,

celui qui a été le plus universellement admiré ; et cela est assez naturel. Le mérite de Sir Walter Scott tient beaucoup à un intérêt local, qui est nécessairement perdu pour des étrangers ; il étonne rarement par la grandeur ou l'originalité de ses idées ; ses vers sont jolis plutôt que beaux, et de jolis vers perdent presque tout leur prix dans une traduction.

Le mérite de Moore, quoique d'un genre différent, ne peut guère non plus être apprécié par des étrangers

ni préservé dans une traduction faite par un homme d'un talent inférieur au sien ; et Dieu sait comment se font de nos jours la plupart des traductions !

Moore a plus que tout autre poète moderne de cette *curiosa felicitas*, de ces expressions heureuses, dont l'élégance et l'harmonie charment l'esprit et flattent l'oreille. Ses images sont pleines de fraîcheur et de grâce : son rythme est souvent la perfection même, et le talent avec lequel il chante les vers charmans qu'il compose, lui a valu, autant que sa traduction du poète Grec, le surnom de l'Anacréon moderne. Combien il serait à souhaiter que tous ceux à qui on se plaît à donner les grands noms de l'antiquité eussent d'aussi bons titres à cet honneur ! On peut en quelque sorte comparer le traducteur qui cherche à transmettre dans une autre langue les beautés de Moore à celui qui poursuit un papillon pour en admirer de plus près les couleurs ; leurs vains efforts ne font que

“ Brush the brightest hues away ”

comme l'a si bien dit Lord Byron dont il nous reste à parler. Ses beautés sont d'un genre qui les rend plus susceptibles d'être appréciées par un étranger, et d'être préservées, dans

une traduction. L'harmonie ne manque pas à Lord Byron, témoin ce beau morceau du Corsaire

“ Slow sinks ere yet his lovely race be
run,
Along Morea's hills the setting sun.”

mais son mérite consiste surtout dans la force, la grandeur, et l'originalité de ses idées. De lui on peut vraiment dire, que la nature l'a formé poète. Il a plus que tout autre de ces morceaux qui sont évidemment le fruit d'une verve brûlante. Il semble s'être saisi, en parcourant le pays d'Apollon, et des Muses de cet esprit poétique qui animait jadis leurs ministres. On peut comparer la poésie de Moore à un tableau dont le copiste s'efforcerait en vain de saisir le brillant coloris ; la poésie de Lord Byron à une belle statue dont une copie, même imparfaite, peut nous donner une idée assez juste.

Il suit de ce que nous avons dit des trois poètes qui sont le sujet de ces observations, que, quel que soit le mérite de Sir Walter Scott et de Moore, Lord Byron doit être plus généralement admiré par ceux à qui la langue Anglaise n'est pas familière depuis leur enfance et que ses ouvrages occuperont une place plus permanente dans leurs bibliothèques.

NOTICE SUR LES KING,

OU LIVRES CANONIQUE ET MORAL DES CHINOIS.

(Deuxième Article)

MAIS on présume que, depuis les tems de Confucius, les copies du Chiking ont été considérablement défigurées par des interpolations et des passages apocryphes. D'ailleurs, le style, quelquefois trop métaphysique, est souvent d'une concision qui nuit à la clarté. “ Cependant, selon le témoignage de Sir W. Jones, cette obscurité même a quelque chose de sublime et de vénérable aux yeux de plusieurs Chinois.

Plusieurs morceaux d'une étendue considérable ont été traduits soit par le P. de Premare, soit par d'autres missionnaires, non d'après ce système de littéralité, mais avec une fidélité un peu ornée, dont Confucius lui-même a donné le modèle, lorsque dans plusieurs de ses écrits il a reproduit des fragmens du Chiking. Je vais choisir ceux qui me paraîtront les plus intéressans.

La huitième ode du deuxième livre

intitulée *Avis au roi*, est un avertissement sévère, mis dans la bouche du vertueux *Ven-vang*, père du fondateur de la troisième race.

O grand et suprême seigneur, vous êtes le souverain maître du monde ; mais que votre majesté est sévère et vos ordres rigoureux ! Le ciel donne, il est vrai, la vie et l'être à tous les peuples de la terre ; mais il ne faut pas entièrement compter sur sa libéralité et sur sa clémence. Je sais qu'il commence toujours en père, mais je ne sais pas s'il ne finira point en juge.

Ven-vang s'écrie : Hélas ! rois de ce monde, vous êtes cruels, et vos ministres sont des tigres et des loups : vous êtes avarés, et vos ministres sont autant de sangsues. Vous souffrez de telles gens auprès de vous ; vous les élevez aux premières charges ; et, parce que vous avez obligé le ciel à faire tomber sur vous un esprit de vertige, vous mettez ces misérables sur la tête de vos sujets !

Ven-vang s'écrie : Hélas ! rois de ce monde, sitôt que vous voulez approcher de vous quelque homme sage, incontinent les méchans jurent sa perte, et répandent mille faux bruits, pour couvrir leur haine de prétextes spécieux. Vous les écoutez, vous les aimez ; c'est loger dans votre palais une troupe de brigands ; et voilà pourquoi les imprécations du peuple n'ont point de bornes. . . .

Ven-vang s'écrie : Hélas ! rois de ce monde, les murmures de votre peuple sont comme les cris des cigales, et la colère bouillonne dans le milieu de son cœur. Vous touchez au dernier malheur, et vous ne changez point. La peste est dans le sein de l'empire, et gagne jusqu'aux barbares les plus éloignés.

Ven-vang s'écrie : Hélas ! rois de ce monde, ce n'est pas le Seigneur que vous devez accuser de tant de maux : ne vous en prenez qu'à vous-mêmes. Vous n'avez point voulu écouter les sages vieillards, vous les avez tous écartés. Mais, bien que vous n'ayez plus auprès de vous de ces hommes respectables, vous avez

encore les lois : que ne les suivez-vous pour détourner les fléaux qui sont prêts à vous accabler ?

Ven-vang s'écrie : Hélas ! rois de ce monde, on le dit, et il n'est que trop vrai : ce qui a fait mourir ce bel arbre, ce n'est point qu'on en ait rompu les branches, ou qu'on en ait abattu les feuilles ; c'est que la racine était gâtée et pourrie. Comme vous devez vous regarder dans les rois qui vous ont précédés et qui vous ressemblaient, de même vous servirez un jour d'exemple à ceux qui viendront après vous. Plus le monde vieillit, et plus il a d'exemples fameux pour s'instruire ; et il n'en deveint pas meilleur.

Les deux odes qui suivent sont tirées du premier livre.

LA JEUNE VEUVE.

Une barque lancée à l'eau ne remonte plus sur le rivage. Mes cheveux autrefois flottans sur mon front, furent coupés ou relevés sur ma tête. J'appartiens à l'époux qui reçut ma foi ; jela lui garderai jusqu'au tombeau. O ma mère ! ma mère ! pourquoi prétendre vous prévaloir de vos droits ? Mon cœur les révère et compare vos bienfaits à ceux du Tien ; mais ce cœur ne se souillera jamais d'un parjure.

Une barque lancée à l'eau ne remonte plus sur le rivage. Mes cheveux autrefois flottans sur mon front, furent coupés ou relevés sur ma tête. Mes sermens m'ont donné à mon époux ; je lui serai fidèle jusqu'à la mort. O ma mère ! ma mère ! pourquoi vous prévaloir de vos droits ? Mon cœur les révère et compare vos bienfaits à ceux du Tien ; mais ce cœur ne se souillera jamais d'un parjure.

LA BERGÈRE.

O *Tchong-tsee*, je t'en prie, ne viens pas dans notre hameau ; ne romps plus les branches de nos saules. Je n'oserais t'aimer ; la crainte de mon père et de ma mère me retient.

Mon cœur pourrait se tourner vers toi ; mais, puis-je oublier ce que m'ont dit mon père et ma mère ?

O Tchong-tsee, je t'en conjure, ne monte pas sur notre muraille ; ne romps plus les branches de nos mûriers. Je n'oserais t'aimer, la crainte de mes frères me retient. Mon cœur pourrait se tourner vers toi ; mais, puis-je oublier ce que m'ont dit mes frères ?

O Tchong-tsee, je t'en supplie, n'entre pas dans notre jardin ; ne romps pas les branches de nos arbres de sandal. Je n'oserais t'aimer, la crainte de mes parens me retient. Mon cœur pourrait se tourner vers toi, mais puis-je oublier ce que m'ont dit mes parens ?

Voici d'autres odes du Chi-king, que le P. Cibot dit avoir traduites, comme on copie une miniature avec du charbon.*

LE DÉPART DE L'AMIE.

(C'est une femme qui chante.)

L'hirondelle vol d'une aile légère. J'ai accompagné mon amie aussi loin que je l'ai pu. Il a fallu s'en séparer. Je la cherche en vain des yeux dans le lointain le plus reculé ; elle ne paraît plus ; coulez, coulez, mes larmes !

L'hirondelle chante en volant. J'ai appelé mon amie à grands cris ; j'ai fait répéter son nom aux échos, et je n'ai pu m'en faire entendre ; elle était déjà loin de moi. Coulez, coulez, mes larmes ; je succombe à ma douleur.

O chère et tendre amie, tes vertus faisaient les délices de mon âme. Fidèle au vrai, tu aurais rougi du moindre déguisement. Jamais ta belle âme n'a chancelée dans les voies de l'innocence. La bienfaisance était ton penchant. La sagesse guida toujours tes pas. Oh ! que tu m'exhortais tendrement à rester fidèle à l'époux que la mort m'a enlevé !

PLAINTÉ D'UNE ÉPOUSE RÉPUDIÉE.

Semblables à deux nuages qui se sont unis au haut des airs, et que les plus violens orages ne sauraient séparer, nous nous étions liés l'un à l'autre par un éternel hymen ; nous ne devions plus faire qu'un cœur. La moindre division de colère ou de dégoût eût été un crime. Et toi, tel que celui qui arrache les herbes et laisse la racine, tu me bannis de ta maison, comme si, infidèle à ma gloire et à ma vertu, je n'étais plus digne d'être ton épouse et pouvais cesser de l'être ! Regarde le ciel et juge-toi. Hélas ! que je m'éloigne avec peine ! mon cœur m'entraîne vers la maison que j'ai quittée. L'ingrat ! il ne m'a accompagnée que quelques pas ; il m'a laissée à sa porte ; il trouvait doux de me quitter. Tu adores donc le nouvel objet de tes feux adultères, et vous êtes déjà comme un frère et une sœur qui se sont vus dès leur enfance ! Va, ton infidélité souillera ton nouvel hymen, et empoisonnera ses douceurs. O ciel ! cet hymen, tu le célèbres avec joie. Je suis devenue vile à tes yeux ; tu ne veux plus de moi ; et moi, je ne voudrai plus de tes repentirs. Quelles ne furent pas mes peines sur le fleuve rapide où je voguais avec toi ? A quels travaux ne me suis-je pas dévouée pour les intérêts de ta maison ? Je me sacrifiais pour te rendre heureux. Tous les cœurs qui sont venus vers toi, c'est moi qui les ai attirés ; et tu ne peux plus m'aimer ! tu me l'as même, tu me méprises et tu m'oublies ! Ainsi donc, c'est la fortune que tu aimais dans ton épouse, et j'ai perdu tous mes charmes, dès que je t'ai rendu heureux ! Que de douceurs et de félicités je préparais à notre vieillesse ! un autre t'en dédommagera, et je languirai dans l'opprobre et la douleur ! Hélas ! que tes derniers regards étaient terribles ! Ils ne respiraient que la haine et la fureur. Mes maux sont sans remède. Il s'offense de ma tendresse et rougit de mes bienfaits.

* Notes de l'Essai sur la langue des Chinois.

Comment retenir ses larmes, dit le P. Cibot, en lisant l'ode qui commence par ces belles strophes ?

“ Ainsi donc, le roi du ciel n'écoute plus sa clémence ? Il désole la terre par la famine et la peste. La pâle mort remplit tout l'empire de deuil et de larmes. O colère ! O vengeance terrible ! le ciel ne choisit plus ses victimes ; il frappe partout à coups redoublés. On ne voit que des morts, on n'entend que des mourans. Il est juste ; il est juste ; point de miséricorde pour des coupables ; qu'ils périssent. Mais les innocens auront-ils le même sort ? Ces enfans pendus à la mamelle desséchée de leurs mères languissantes, expireront-ils de douleur ?

“ Pleurons, soupignons, gémissons ; que tout retentisse des cris de notre repentir. O père ! ô père ! notre ingratitude et notre malice vaincront-ils ta miséricorde et ta bonté ? Mais que vois-je ? le sang coule de toutes parts ? on assassine ceux que la famine a épargnés : époux, parens, enfans, amis, tout le monde se craint et s'évite. On passe à travers les cadavres pour courir à des festins. Tremblez, impies, tremblez ; la mort entre dans votre sein avec l'air que vous respirez. Ces yeux pleins d'adultères et d'incestes vont se fermer pour jamais.”

Terminons par deux morceaux justement célèbres chez les Chinois, et qui peignent avec charme les plus douces affections de la nature.

LE FILS AFFLIGÉ (*).

Semblable aux tiges brillantes qui sont la gloire et la conservation de la racine qui les a produites, je serai, me disais-je, la joie et le soutien

de mes parens. Vaines espérances d'un cœur sensible et reconnaissant ! je ne suis plus que comme ces rejets stériles qui épuisent la racine qui les a nourris, et lui donnent la mort en se séchant. Mon père et ma mère sont dans le besoin, et je ne puis les aider d'aucun secours. Hélas ! leur vieillesse affligée ne recueillera donc aucun fruit des peines et des travaux que j'ai coûtés à leur amour ! Plus une urne est précieuse et sculptée avec art, plus le vase informe et grossier qui figure avec elle dépare sa beauté. La honte d'un fils est l'opprobre de ses parens. Hélas ! les âmes les moins nobles préfèrent la mort à une vie sans honneur. Comment ne succomberai-je pas, moi, à l'accablante pensée, que je suis comme sans père et sans mère, puisqu'ils ne peuvent pas même songer à leur fils sans rougir ? S'il est affreux de m'abandonner à mon désespoir, il l'est encore plus de lutter contre lui. O mon père ! vous êtes le cher auteur de mes jours ! O ma mère ! ce sont vos tendres soins qui me les ont conservés (*) ; vos bras furent mon premier berceau : j'y trouvais vos mamelles pour m'allaiter, vos vêtemens pour me couvrir, votre sein pour m'échauffer, vos baisers pour me consoler, et vos caresses pour me réjouir ; vous ne m'en tiriez que pour me reprendre avec plus d'empressement. O mon père ! ô ma mère ! vos bienfaits surpassent en nombre les étoiles ; ils sont plus immenses que les cieux, et toute l'impétuosité de ma reconnaissance ne sert qu'à m'accabler du sentiment de ma misère. La grande montagne de Nan-Chan élève jusqu'aux cieux son sommet superbe ; un zéphyr continuel y porte la fraîcheur et l'abondance ; tout le monde y regorge de biens.

* Une nation se peint dans tout, observe avec raison le même missionnaire. La Chine a plus de pièces de poésie sur la piété filiale, l'amour conjugal, l'amitié fraternelle, l'union des familles, les malheurs de la patrie, etc., que toutes les nations savantes d'au-delà des mers.

* C'est une opinion généralement répandue dans l'Orient, que le père seul est la source de la vie, et que la femme n'en est que le réceptacle et la conservatrice.

Pourquoi suis-je le seul être accablé d'un déluge de maux ? Pourquoi suis-je le seul à me noyer dans mes larmes ? leur source ne tarira-t-elle jamais ? ô montagne de Nan-Chân, que ta vue irrite ma douleur et aigrit mon désespoir ! Ton élévation étonne les regards ; chaque saison te prodigue de nouveaux agrémens et te comble de richesses ; tous ceux qui t'habitent, jouissent à leur gré des douceurs de la vie. Pourquoi faut-il que nul espoir ne suspende mes soupirs ? Hélas ! je suis le seul fils dans l'univers qui ne puisse rendre aucun soin à la vieillesse de ses parens."

LE FRÈRE.

Aucun arbre ne peut être comparé au *Tchang-ti*, que le printemps a couronné de mille fleurs. Aucun homme ne peut être comparé, à un frère. Un frère pleure la mort de son frère avec les larmes d'une vraie douleur : son corps fût-il suspendu sur un abîme, à la pointe d'un rocher, ou enfoncé dans l'eau infecte d'un gouffre, il lui procurera un tombeau. La tourterelle gémit seule dans le silence des bois ; mais moi, dans mon affliction, j'ai un frère qui la partage. L'ami le plus tendre ne cherche qu'à consoler ma peine. Mon frère la sent comme moi ; c'est la sienne. Le frémissement de la colère peut bien se glisser dans notre demeure, et flétrir son cœur d'un souffle empoisonné ; mais, sitôt que le péril en approche mon frère me fait un abri de son corps. Quelle joie pour lui de me voir délivré ! Quel plaisir de me voir heureux ! On partage son bonheur avec ses parens ; la présence d'un frère l'augmente. Les fêtes les plus agréables sont celles où je vois le mien. Le festin le plus délicieux est celui où il est assis à mes côtés : sa présence épanouit mon âme ; je la verse tout entière dans son sein. L'amitié fraternelle a toutes les tendresses de l'amour. Une épouse aimable et vertueuse vous comble des douceurs de l'hymen ;

des enfans dignes de vous, remplissent vos désirs. Voulez-vous assurer votre bonheur ? Que l'amitié fraternelle le cimente. Elle est dans les familles, comme le *Kin* et le *Ché* * dans les concerts, où ils soutiennent et embellissent toutes les voix. Oh ! amitié fraternelle ! Heureuses les familles où tu règnes ! Tes charmes y attirent toutes les vertus et en éloignent tous les vices.

Ce n'est pas sans doute un peuple vulgaire, que celui qui, bien avant les tems d'*Homère* et de *Salomon*, savait éprouver et peindre en beaux vers de tels sentimens, et qui peut présenter parmi ses livres sacrés, un recueil de chants si doux et si sublimes.

Le quatrième des grands King, le *Liki*, est composé de 49 chapitres, dont dix-sept seulement sont authentiques, et traitent principalement du rituel chinois, et de diverses obligations morales. Ce livre reçoit un prix extrême des détails qu'il renferme sur la religion, le gouvernement, les lois, les mœurs et les usages des anciens Chinois, depuis le commencement de la monarchie jusqu'au cinquième siècle avant Jésus-Christ. On y trouve surtout des éclaircissemens fort curieux sur l'accomplissement des devoirs de la piété filiale.

"Un fils bien né ne se loge point dans l'appartement du milieu, nes'assied point au milieu de la natte, ne passe pas par le milieu de la porte. Un fils rempli de piété filiale entend ses père et mère sans qu'ils lui parlent, et il les voit sans être en leur présence. Un fils ne possède rien en propre du vivant de ses parens ; il ne peut pas même exposer sa vie pour un ami. Le menrtrier de votre père ne doit pas rester sous le ciel avec vous ; il ne faut pas mettre les armes bas, tandis que celui de votre frère vit encore, et vous ne pouvez pas habiter un même royaume avec celui de votre ami. Un fils qui va avec son père, demeure un pas derrière

* Instrumens de musique.

lui, et ne fait que le suivre ; un cadet a la même attention pour son aîné. Au premier chant du coq, les enfans et les brus viennent dans la chambre du père et de la mère, leur présentent de l'eau pour se laver les mains, leur donnent leurs habits, ramassent le chevet, roulent la natte, arrosent la chambre. Quand le père et la mère veulent se coucher, les enfans et les brus viennent pour les servir... C'est l'aîné des fils qui présente la natte et leur demande de quel côté de l'estrade ils veulent reposer ; le cadet déroule les matelas, etc. Un fils qui est en charge et logé séparément de ses père et mère, vient chaque matin leur demander ce qu'ils souhaitent manger. Au soleil levant, il va vaquer à son office ; mais le soir, il revient saluer son père et sa mère.... Quand ils sont à table, leurs enfans et leurs brus sont tous à leurs côtés et restent jusqu'à la fin de leur repas pour les servir. Si le père est mort, le fils aîné est à la tête des autres pour servir sa mère."

Mais, les préceptes suivans vont trop loin, parce qu'ils réduisent en règles ce qui devrait être l'effet volontaire et non calculé des dispositions de l'âme, et peuvent enfanter l'hypocrisie ou l'affectation, bien pires que l'indifférence.

"Quand un père ou une mère sont malades, on est négligé dans sa coiffure, embarrassé dans son maintien et distrait dans ses paroles ; on ne touche à aucun instrument de musique ; on mange sans appétit ; on boit sans goût ; on ne sourit que du bout des lèvres, et on n'a pas la force de se mettre en colère.

"Un fils dont le père vient d'expirer, est comme foudroyé ; il ressemble à un homme absorbé dans ses pensées, qui ne sait ni avancer, ni reculer. Quand on met le cadavre dans le cercueil, ses yeux égarés ne se fixent nulle part ; il est comme un homme éperdu qui cherche avec inquiétude ce qu'il désespère de retrouver ; aux funérailles, il n'a ni maintien ni contenance ; il est comme un homme qui tombe en syncope, en

voyant s'anéantir pour jamais toutes ses espérances à la fois."

N'est-il pas à craindre que des pratiques ainsi minutieusement prescrites ne dégénèrent en simagrées, et qu'il n'en soit de cette religion des parens comme de plusieurs autres, d'autant moins pures dans la morale et dans les sentimens qu'elles sont plus chargées de cérémonies religieuses et de rigides observances ? Cependant, le législateur a soin d'imposer des bornes aux macérations et au désespoir. "La rigueur du deuil ne doit pas aller jusqu'à trop maigrir, ou jusqu'à affaiblir, la vue, ni l'ouïe. Si l'on a une blessure à la tête on peut la laver ; si l'on est chauffé, on peut prendre le bain ; si l'on est malade, on peut manger de la viande et boire du vin ; mais on reprend les observances du deuil, dès qu'on est remis ; les négliger, ce serait outrager la nature et abjurer la piété filiale. Quand on atteint cinquante ans, on n'est pas obligé de pousser l'abstinence du deuil jusqu'à maigrir. A soixante ans, il faut l'éviter et ne se retrancher que peu de choses sur son vivre ; à soixante-dix ans, il suffit de porter des habits de deuil, on peut manger de la viande et boire du vin ; on couche dans son appartement ordinaire."

En Chine, le deuil d'un père se porte trois ans ; plusieurs passages du *Li-Ki* rappellent cet usage.

Tsea-Tchang demanda s'il était vrai, comme il est rapporté dans le *Chou-king*, que *Koa-Soung* eût passé trois ans sans parler, et n'eût commencé qu'après ce tems expiré, à régler les affaires de l'empire ? "Oui, sans doute, lui répondit Confucius ; et cela devait être ainsi. Dans l'antiquité, quand l'empereur était mort, le prince héritier ne se mêlait point du gouvernement pendant les trois années du deuil, et en laissait le soin à son ministre." Il me semble que la mémoire des bons princes eût été mieux honorée par une conduite tout contraire.

J'ai peu de choses à dire du *Yo-King*, ou King de la musique, le dernier des livres canoniques de première

classe. Ce livre est entièrement perdu ; mais il en a été conservé, dans le Li-Ki, un beau fragment que je vais rapporter.

“ Dans les temples et dans les salles des ancêtres, la musique doit également inspirer la religion au prince et aux sujets, aux grands et aux petits ; dans les fêtes publiques et dans les assemblées de parens, la condescendance et les égards aux vieux et aux jeunes ; dans les familles et dans les ménages, l'amour et la tendresse aux pères et aux enfans, aux aînés et aux cadets. Plus on examine la musique, plus on trouve

que son unique but, soit dans ce qui en fait l'essence, soit dans ce qui n'en est que l'accessoire, est de resserrer les liens qui unissent le père au fils, le prince au sujet, tous les hommes les uns aux autres.”

Tout ce qu'on sait du Yo-King, c'est qu'on l'apprenait dans les écoles qu'on en chantait les cantiques dans les cérémonies religieuses, et que les musiciens étaient obligés de le savoir par cœur. On croit que ce monument de l'ancienne religion de la Chine fut détruit par les sectes de l'o et de Tao-tzee, lorsqu'elles devinrent toutes-puissantes à la cour.

LE CALIFE ALMANZOR.

CONTE.

FANA KOSROU, surnommé *Adhad-Eddoulat*, fut un des plus grands hommes de l'Orient. L'ameux guerrier, conquérant noble et généreux, politique adroit, il réunissait presque tous les talens et les vertus, qui portent le nom des rois à la postérité la plus reculée. Après avoir soumis la Perse par la puissance de ses armes, après s'être emparé de Bagdad, séjour des Califes, et s'être assis sur le trône de ces monarques, ministres d'un Dieu et représentans de son prophète, il s'entretenait un jour familièrement avec les principaux personnages de sa cour ; il cherchait avec eux les moyens de faire le bonheur des peuples qui lui étaient confiés par la providence, et raisonnait sur l'art qu'un roi devait employer pour n'être point trompé, et pour bien connaître la valeur des hommes dont il était environné.

Les courtisans d'Adhad-Eddoulat donnaient leur avis tour-à-tour ; Adhad les écoutait en souriant, car il voyait bien qu'ils lui enseignaient précisément les moyens les plus sûrs pour être dupe. Il y avait parmi eux un sage docteur révérend dans Bagdad, non-seulement pour ses vastes con-

naissances, mais encore pour sa probité et sa noble franchise. Ce sage se nommait Morad ; il gardait un profond silence, et laissait parler ces donneurs de conseils intéressés. Adhad-Eddoulat le regarde et lui dit : “ Et toi, Morad, pourquoi ne donnes-tu pas ton avis comme les autres ? Refuserais-tu de m'instruire dans la science la plus utile aux rois ? Dis-moi donc quel est le moyen le plus sûr pour bien juger la valeur des hommes ?—Seigneur, répond Morad, tandis que vos courtisans vous donnaient sur ce sujet des conseils admirables, je pensais au fameux calife Almanzor, créateur de Bagdad, et la gloire de l'Orient. Ce grand homme possédait éminemment cette science, moins difficile peut-être que vous ne l'imaginez ; et si votre Hautesse veut bien m'entendre, je lui raconterai de quelle manière il jugeait les hommes qu'il voulait s'associer au gouvernement d'un vaste empire.”

“ Voyons, dit Adhad-Eddoulat, je t'écoute avec attention, et je brûle d'impatience d'entendre cette histoire, et d'en faire mon profit,—Elle est bien simple.—Tant mieux, si elle

est vrai.—Elle est un peu longue.— Elle sera trop courte, si elle est utile.”

Alors Morad prend la parole en ces termes :

“Un jour le calife Abou-Giafar-Almanzor perdit son grand-trésorier. Après qu'on eut examiné la conduite de ce ministre, il se trouva qu'il avait appauvri le trésor, et entassé pour lui-même des richesses immenses aux dépens des provinces désolées par ses rapines et ses concussions sans nombre. Almanzor sentit la nécessité de remplacer ce ministre infidèle par un homme qui n'abusât pas du pouvoir dont il serait investi. Mais où trouver cet homme digne de remplir une charge aussi importante ? Quelle probité ne sera pas séduite à l'aspect de tant de trésors, quand il est si facile de s'en approprier impunément une partie ! Votre Grandeur imagine bien qu'une telle place fut brigüée par les premiers seigneurs de la cour. Tous font parler leurs prétentions ; tous emploient l'or et l'intrigue pour réussir ; tous font les plus grandes protestations de zèle et de dévouement. Le calife est toujours indécis, et la place vacante n'est point donnée.

“Cependant tous les yeux se portent sur Agib, dont la fortune est immense, et dont les grands talens sont connus. On le nomme déjà hautement, et lui-même se flatte de l'espoir d'être bientôt revêtu de la charge de grand-trésorier de l'empire. Le calife avait souvent entendu parler d'Agib, mais il ne le connaissait point, et n'en était pas même connu. Il appelle donc un de ses courtisans et lui dit : “ Depuis long-tems tu me sollicites pour Agib ; j'ai le projet de le nommer grand-trésorier ; mais avant tout je veux le connaître. Ce soir, je me déguiserai, tu me présenteras chez lui, et tu m'annonceras comme un de tes amis ; tu feras mon éloge, tu exalteras mon mérite, mes connaissances, ma sagesse et surtout ma probité. En même tems tu ajouteras qu'il est bien dommage que le sort m'ait si maltraité, que je sois pauvre

et malheureux. Garde-toi surtout de révéler mon secret, de me faire connaître ; il y va de ta vie.” Le courtisan se prosterna et fait serment d'obéir à cet ordre absolu.

“Le soir, Almanzor se couvre de vêtements très-simples, et se fait conduire chez Agib par le courtisan qui, fidèle à sa promesse, dit à son protégé : “ Permettez, Agib, que je vous présente un homme qui m'a rendu des services très-importans. Il est rempli d'excellentes qualités, ses connaissances sont étendues et variées. C'est surtout un modèle de probité et de vertu ; mais la fortune ne l'a pas très-bien traité ; c'est un homme du plus grand mérite, mais sans richesse et sans crédit.” Agib salue le courtisan, lui parle avec les plus grandes marques de distinction, lui prodigue les éloges les plus flatteurs, et fait un léger signe de tête à l'étranger. Quelques amis d'Agib entrent dans ce moment ; il s'empresse auprès d'eux, il s'agite, il s'épuise en protestations d'amitié. On ne s'occupe plus de l'étranger si mesquinement vêtu ; ne l'a-t-on pas salué ?

“On apporte les glaces et le sorbet ; tout le monde s'assied autour d'une table magnifiquement décorée. La première place est donnée au courtisan, les autres places sont distribuées suivant le rang et les richesses des convives ; le pauvre étranger serait resté debout, s'il n'eût pris le parti de s'asseoir modestement à la dernière. On fait brûler des parfums exquis. Une troupe de jeunes musiciens et de jolies danseuses viennent déployer leurs talens et leurs grâces devant cette brillante assemblée, qui ne cesse de célébrer le mérite d'Agib, d'exalter l'étendue de son esprit, son goût et sa délicatesse. On parle de la place de grand-trésorier.—“ C'est vous qui l'aurez, lui dit-on. Le calife pourrait-il faire un meilleur choix ? Où trouverait-il un homme plus habile qu'Agib ?” Alors chacun s'empresse de lui demander sa protection lorsqu'il sera grand-trésorier ; car tous ont des amis, des parens à pla-

cer. Agib jouit déjà de la brillante perspective qu'on lui présente. Il promet tout ce qu'on veut ; le courtisan surtout est bien sûr d'avance d'obtenir tout ce qu'il daignera demander. Le pauvre étranger a longtemps gardé le silence ; mais enfin, avec une timidité affectée, qui paraît cependant naturelle, il dit au grand-trésorier futur ; " Seigneur, je vous prie en grace de vouloir bien ne pas m'oublier lorsque vous serez revêtu de cette importante dignité. Je vous servirai avec un zèle à toute épreuve. De grands revers, des malheurs imprévus m'ont fait perdre toute ma fortune, et ne m'ont laissé que mon honneur et ma probité." Agib lui répond par un sourire protecteur qui ne refuse et ne promet rien. Les convives se retirent, et l'étranger sort avec le courtisan qui l'avait introduit.

"Huit jours s'étaient à peine écoulés que le calife appelle encore le courtisan, et lui dit : Ce soir tu me conduiras chez Agib ; je paraîtrai richement vêtu, de nombreux esclaves m'accompagneront, et tu lui diras qu'il s'est opéré dans ma fortune le changement le plus extraordinaire ; que présenté à la cour du calife, j'en ai été distingué d'une manière toute particulière, et que sur-le-champ il m'a comblé de bienfaits ; qu'on assure même qu'avant peu je serai le plus puissant seigneur de Bagdad. Mais je te recommande toujours le plus profond secret. Si tu t'avisés de dévoiler ce mystère avant le tems, je te punis comme un traître."

"Le calife s'habille magnifiquement, comme il l'avait dit, monte un cheval superbement enharnaché, se fait escorter d'une suite nombreuse, et marche avec le courtisan vers la maison d'Agib. Quand Agib voit ce brillant cortège entrer dans la cour de son palais, il sort de son appartement avec précipitation, et vole au-devant du maître de ces nombreux esclaves. Le courtisan s'approche de lui, et lui dit tout bas : "Voilà cet ami que je vous ai présenté l'autre

jour. Sa fortune a bien changé de face ; il a trouvé le moyen de s'introduire auprès du calife qui, par un de ces caprices si communs aux princes et aux rois, s'est engoué sur-le-champ du mérite et du talent de cet homme, qui du reste n'est qu'un aventurier, sans autre talent que beaucoup d'esprit d'intrigue. Il est déjà riche et puissant ; son crédit est immense. Jamais on n'a vu une fortune aussi rapide. Ce n'est qu'un fripon, mais il est adroit, il m'a trompé sous de fausses apparences de vertu ; il en tromperait bien d'autres ; je ne serais point étonné si un jour, si même avant peu il était nommé grand-visir. Je l'ai engagé à venir vous revoir, et il y a consenti."

"A ce discours qui peindrait l'étonnement d'Agib ? Il a peine à cacher son embarras et sa confusion. Dans les saluts qu'il fait à cet homme qu'il a si mal reçu, il y a huit jours, on croirait qu'il va baiser la terre. Il se confond en félicitations, il est trop heureux de cultiver la connaissance d'un homme de ce mérite. "La fortune est donc juste une fois, dit-il ; elle sourit enfin aux vertus et aux talens !" On introduit l'étranger dans un salon magnifique, on ne parle qu'à lui, que de lui. Bientôt une société nombreuse arrive chez Agib ; mais il n'est occupé que de l'étranger distingué qui vient l'honorer de sa visite. On apporte le sorbet comme la dernière fois, mais dans des vases bien plus riches ; les mets sont bien plus recherchés, l'illumination bien plus belle, les parfums plus rares et plus exquis. La place d'honneur est donnée à l'étranger qu'Agib sert lui-même avec le plus vif et le plus respectueux empressement. On parle encore de la place de grand-trésorier. — "Je vous avais promis l'autre jour, dit Agib à l'étranger, de faire quelque chose pour vous, si je parvenais à mon but ; j'espère, seigneur, que vous ne l'avez pas oublié. Mais aujourd'hui, le ciel toujours juste, m'a bien prévenu au-delà de mes désirs ; c'est moi qui implore votre protec-

tion, seigneur, et j'ose espérer que vous voudrez bien solliciter pour moi une place dont je ne me crois pas indigne."

"Tu ne l'auras pas, Agib, cette place que tu n'ambitionnes qu'afin de me tromper, dit soudain le calife. Je ne veux point pour mon grand-trésorier d'un homme qui fait plus de cas de l'argent que du talent et de la probité. Reconnais en moi le calife Almanzor que tu as si mal reçu l'autre jour, parce que tu ne me croyais que du mérite. Adieu, je te laisse tes biens, mais je ne te confierai pas mes trésors."

"Au nom d'Almanzor, tous les convives tombent la face contre terre, dans l'étonnement et la stupeur. Ils conservent cette attitude long-temps après que le calife est sorti de la maison d'Agib, et ne se relèvent que pour abandonner le malheureux qui vient d'encourir la défaveur du dispensateur de grâces.

"Cependant le calife retournait à son palais, escorté seulement du courtisan qui l'avait introduit chez Agib. Il avait renvoyé un cortège inutile, et voulait faire à pied ce court trajet. Tout en marchant, il pensait à cette aventure, et riait intérieurement de la terreur et de la confusion d'Agib. En même temps il s'occupait du soin de trouver un trésorier honnête homme. Il promenait sa pensée sur tous les gens qui sollicitaient cette place, et pas un seul ne lui paraissait digne de la remplir. Il était enfoncé dans ces réflexions, lorsqu'en passant auprès d'une mosquée, il aperçoit un malheureux assis sur une pierre. Il s'approche de cet homme qui se lève, tend la main et dit: "Prenez pitié, seigneur, d'un infortuné qui meurt de faim.—Laissez-nous tranquilles, répond durement le calife, et va porter ailleurs tes plaintes importunes, je n'ai rien à te donner." Le malheureux soupire, et se remet sur la pierre où il se prépare à passer la nuit. Cependant le calife qui avait son projet, laisse tomber aux pieds du pauvre homme une bourse pleine d'or, et s'é-

loigne de la mosquée. A peine avait-il fait une centaine de pas qu'il entend une voix qui lui crie: "Seigneur! seigneur! arrêtez". Il se retourne et voit le pauvre.—Que me veux-tu, lui dit-il. Je te répète que je n'ai rien à te donner.—Non, répond le malheureux; mais moi, j'ai une bourse à vous rendre. La voilà.—Comment ne l'as-tu pas gardée?—Ah! seigneur! en la gardant, je perdais beaucoup plus que je n'aurais gagné.—Comment!—Je gagnais ma fortune, mais je perdais ma probité.—Réponds-moi, qui est-tu?—Seigneur, je suis le fils d'un honnête marchand de cette ville. Je me nomme Adula. Mon père, par son industrie, faisait vivre une famille nombreuse. Des malheurs imprévus ont détruit ses espérances, et l'ont ruiné sans ressource.—Quels malheurs?—Le grand-trésorier du calife nous avait demandé une quantité considérable de marchandises; nous avons été obligés d'emprunter pour obéir à ses ordres. Il a refusé le remboursement de nos avances, et nous avons tout perdu. Mon père, forcé de vendre sa maison et son magasin pour payer ses créanciers, est mort de douleur, et moi je suis réduit à demander l'aumône, en attendant que quelqu'un veuille bien me donner du travail.—Du travail! dit le calife; tu veux donc travailler? Eh bien, suis-moi: dès demain je trouverai le moyen d'employer ta journée."

Le malheureux suit l'étranger sans savoir où on le conduit, et en formant tout bas de bien modestes espérances.

En entrant dans son palais, le calife dit aux personnes qui l'entourent: "Qu'on donne à cet homme des vêtemens magnifiques, un riche appartement, et vingt esclaves pour le servir!" Cet ordre est ponctuellement exécuté, et le pauvre Adula change plus vite de costume qu'il ne revient de son étonnement. "Demain, Adula, dit le calife, tu te présenteras au divan. Va te reposer dans ton appartement; livre-toi sans crainte aux douceurs du sommeil.

Demain je te promets d'employer ta journée." Adula tombe à genoux : il ne trouve point de termes pour exprimer sa reconnaissance et sa joie. Il prend tout ce qui lui arrive pour un rêve, et il a grand peur de se réveiller. On le conduit dans un superbe appartement où vingt esclaves attendent respectueusement un signe de sa volonté.

"Le lendemain de grand matin, il reçoit l'ordre de se rendre au divan, mais dans le costume qu'il avait lorsqu'assis sur la pierre de la mosquée, il implorait la pitié des passans : " Hélas ! dit-il, ma fortune n'a pas duré bien long-tems. On le conduit devant le calife qui, monté sur son trône, donna audience à ses ministres et à tous les grands de sa cour. Le pauvre Adula se prosterna la face contre terre, et resta immobile, semblable à une statue renversée. " Re-

lève-toi, Adula, lui dit le calife, je t'ai promis du travail, et je vais t'en donner." Puis, s'adressant à tous ceux qui l'environnent : " Je cherche depuis long-tems à remplacer mon grand-trésorier ; je voulais, pour remplir cette place importante, un honnête homme qui préférât la probité à la fortune. En vain je l'ai cherché sous des vêtemens tissus d'or et de soie, je l'ai trouvé sous des haillons, et je l'ai choisi. Qu'on lui rende les honneurs qui conviennent à son rang. Je ferai rentrer dans la poussière le premier qui ne respecterait pas cet homme que je respecte moi-même comme la vertu. Et toi, Adula, va prendre des vêtemens conformes à ta fortune et à ta dignité. Reviens ensuite auprès de moi, je t'instruirai des devoirs de ta charge. Ne t'ai-je pas promis d'employer ta journée ?"

[La fin au Numéro prochain.]

SYNONYMES.

ATTRAITS, APPAS, CHARMES.

OUTRE l'idée générale qui rend ces mots synonymes, il leur est encore commun de n'avoir point de singulier dans le sens dans lequel ils sont pris ici ; c'est-à-dire, lorsqu'ils sont employés pour marquer le pouvoir qu'a sur le cœur la beauté, l'agrément, et tout ce qui plaît. A l'égard de leurs différences, il me semble qu'il y a quelque chose de plus naturel dans les *attraits*, quelque chose qui tient plus de l'art dans les *appas*, quelque chose de plus fort et de plus extraordinaire dans les *charmes*.

Les *attraits* se font suivre, les *appas* nous engagent, les *charmes* nous entraînent. Le cœur de l'homme n'est guère ferme contre les *attraits* d'une jolie femme ; il a bien de la peine à se défendre des *appas* d'une coquette, et il lui est impossi-

ble de résister aux *charmes* d'une beauté bienfesante.

Les dames sont toujours redevables de leurs *attraits* et de leurs *charmes* à l'heureuse conformation de leurs traits ; mais elles prennent quelquefois leurs *appas* sur leur toilette.

Je ne sais si ce que je vais dire sera goûté de tout le monde, mais je sens cette distinction, que je livre au jugement du lecteur ; et peut-être lui paraîtra-t-il, comme à moi, que les *attraits* viennent de ces grâces ordinaires que la nature distribue aux femmes avec plus ou moins de largesse aux unes qu'aux autres, et qui sont l'apanage commun du sexe ; que les *appas* viennent de ces grâces cultivées que forme un fidèle miroir, consulté avec attention, et qui sont le travail entendu de l'art

de plaire ; que les *charmes* viennent de ces grâces singulières que la nature donne comme un présent rare et précieux, et qui sont des biens particuliers et personnels.

Des défauts qu'on n'avait pas d'abord remarqués, et qu'on ne s'attendait pas à trouver, diminuent beaucoup les *attraits*. Les *appas* s'évanouissent dès que l'artifice se montre. Les *charmes* n'ont plus d'effet lorsque le tems ou l'habitude les ont rendus trop familiers, ou en ont usé le goût.

C'est ordinairement par les brillans *attraits* de la beauté que le cœur se laisse attaquer ; ensuite les *appas*, étalés à propos, achèvent de le soumettre à l'empire de l'amour ; mais s'il ne se trouve des *charmes* secrets, la chaîne n'est pas de longue durée.

Ces mots ne sont pas seulement d'usage à l'égard de la beauté et des agrémens du sexe, ils le sont encore à l'égard de tout ce qui plaît : alors ceux d'*attraits* et de *charmes* ne s'appliquent qu'aux choses qui sont ou qu'on suppose très-aimables en elles-mêmes, et par leur mérite ; au lieu que celui d'*appas* s'applique quelquefois à des choses qui sont et qu'on avoue même haïssables, mais qu'on aime malgré ce qu'elles sont, ou auxquelles les rapports secrets du tempérament nous contraignent de livrer nos actions, si la raison n'en défend notre cœur.

La vertu a des *attraits* que les plus vicieux ne peuvent s'empêcher de sentir. Les biens de ce monde ont des *appas* qui font que la cupidité triomphe souvent du devoir. Le plaisir a des *charmes* qui le font rechercher partout, dans la vie retirée comme dans le grand monde, par le philosophe comme par le libertin ; dans l'école même de la mortification comme dans celle de la volupté, c'est toujours lui qui fait le goût et décide du choix.

On dit de grands *attraits*, de puissans *appas* et d'invincibles *charmes*. L'honneur a de grands *attraits* pour des belles âmes ; la fortune a de puissans *appas* pour tout le monde ; la

gloire a des *charmes* invincibles pour les cœurs ambitieux.

Les plus grands *attraits* se trouvent toujours dans l'objet de la passion dominante. Les *appas* les plus puissans ne sont pas ceux qui sont établis avec le plus d'ostentation. Les *charmes* ne deviennent véritablement invincibles que par la solidité du mérite et la force du goût.

Attraits, ce qui attire, ce qui tire à soi. Le propre des *attraits* est donc de nous faire pencher, incliner, aller vers un objet. Il est visible que cet effet est le premier degré d'intérêt qu'inspire un objet aimable. Le mépris, la haine, la jalousie, feront dire qu'une femme n'avait d'autres droits au rang ou elle a été élevée, qu'un peu d'*attraits* peut-être, et beaucoup d'*artifice*.

Appas a beaucoup d'analogie avec *appât*, et elle est fondée sur une origine commune : l'un et l'autre viennent de *pa*, *pat*, manger, nourriture ; d'où *pâte*, *pâtée*, *pâturage*, etc. Le propre des *appas* est d'exciter, comme l'*appât* ; le goût et l'envie de posséder l'objet et d'en jouir. Les *appas* ont donc un plus grand effet que les *attraits* ; ils sont plus puissans. Comme l'*appât* trompe, les *appas* peuvent tromper ; et l'on est bien fondé à dire, *des appas trompeurs et perfides*.

Appas ne peut jamais être pris en mauvais part qu'autant qu'on y joint une épithète qui le flétrit. Il ne faut pas même imaginer que *des appas trompeurs* soient toujours artificiels ou apprêtés.

Charmes est le même mot que *charme*, enchantement avec une analogie bien sensible. Le propre des *charmes* est de nous frapper et de nous enlever par une force secrète, mystérieuse, toute-puissante, irrésistible.

Ainsi les *attraits* préviennent favorablement, et nous attirent ; les *appas* flattent le cœur ou les sens, et nous séduisent ; les *charmes* s'emparent en quelque sorte de nous, et nous enchantent.

Les *attraits* inspirent le penchant

ou l'*attrait* ; les *appas*, le goût et le désir ; les *charmes*, l'amour ou la passion, et l'enthousiasme. Si les *attraits* se font suivre, comme dit l'abbé Girard, les *appas* se font aimer et rechercher ; les *charmes* se font aimer, admirer, adorer. Avec des *attraits*, une femme est agréable ; même sans être absolument jolie, elle plaît : avec des *appas*, elle est séduisante par un genre de beauté ou par des beautés animées ; elle entraîne ou captive : avec des *charmes*, on ne demande pas si elle est belle ; elle est plus que belle, elle ravit, elle transporte.

Il ne faut que certains traits intéressans ou piquans pour avoir des *attraits*. Les *appas* consistent dans un assemblage frappant de traits ou jolis ou beaux, qui semblent attaquer le cœur et l'obliger à se rendre. La grâce surtout, plus belle que la beauté, forme les *charmes* : les *charmes* et les grâces sont également des *je ne sais quoi*, tout ce qu'on veut, ce qu'on sent : ce sont les grâces, ce sont les *charmes*.

Ce que nous avons dit des *attraits*, des *appas*, des *charmes*, par rapport à la beauté du corps, est assez clair et assez développé pour que le lecteur l'applique facilement à tout autre objet, ou physique ou moral.

Les *appas* tiennent aux formes ; les *attraits* doivent à l'esprit la plupart de leurs agrémens ; il n'existe point de *charmes* qui ne prennent leur source dans l'amabilité du caractère.

De beaux bras ; une taille parfaite,

font la plus grande partie des *appas* d'une femme ; des regards vifs, un langage animé, l'expression de la gaieté, le ton de la coquetterie, peuvent ajouter beaucoup à ses *attraits* ; le sourire de la bienveillance, le regard de la sensibilité, l'air de la candeur, de la simplicité, de l'abandon, voilà ses *charmes*.

On est ému des *appas* d'une femme, épris de ses *attraits*, touché de ses *charmes*.

Une femme peut tromper sur ses *appas* ; on voit des *attraits* étudiés ; le naturel est nécessaire aux *charmes*.

Celle qui cherche à plaire doit oublier ses *appas*, se servir de ses *attraits*, et laisser agir ses *charmes*.

Celle qui aime, toujours mécontente de ses *appas*, néglige ses *attraits*, et n'ose compter sur ses *charmes*.

En employant ces mêmes mots au singulier, on dit : l'*appât* du gain, l'*attrait* du plaisir, et le *charme* de l'amour.

Le mot d'*appas* est devenu un peu libre, celui d'*attraits* un peu fade. On n'oserait parler à une femme de ses *appas* ; on se garderait bien, excepté en vers, de louer ses *attraits* : le mot de *charmes* devrait appartenir au langage de tous les sentimens du cœur ; mais l'amour se l'est approprié, et il n'aime pas à prêter ce qu'il possède.

On dit cependant les *charmes* de la vertu. Le mot de *charmes* exprime une idée plus pure que celui d'*appas*, et plus morale que celui d'*attraits*.

MÉMOIRE

SUR LES RELATIONS POLITIQUES

DES ROIS DE FRANCE, AVEC LES EMPEREURS MONGOLS.

DANS un Mémoire lu à l'Académie, il y a plusieurs années, je m'étais occupé de rechercher qu'elles avaient été l'origine et l'occasion des rapports que St.-Louis et ses successeurs avaient eus avec les princes de la race de Tchinggis-Khan. Des passages oubliés de nos vieilles chroniques, des particularités négligées par nos historiens, des monumens originaux ensevelis dans nos archives, m'avaient appris les motifs de ces négociations que Voltaire, Deguignes et plusieurs autres, ont traitées de fabuleuses. La terreur que l'irruption subite des Mongols avait inspirée depuis la Corée et le Japon, jusqu'en Pologne et en Silésie, s'était propagée en Allemagne, en Italie, et en France même. On voulut savoir quels étaient ces barbares nouveaux, qui menaçaient d'envahir encore une fois l'Europe romaine, après avoir conquis et dévasté l'Asie. On hasarda de leur envoyer des ambassadeurs ; on brava leurs menaces ; on dévora leurs mépris ; et le résultat des courses lointaines et périlleuses entreprises par les envoyés de saint Louis et du souverain pontife, fut d'ouvrir avec les généraux tartares, devenus souverains de la Perse, de l'Arménie et de la Géorgie, des relations qu'on espérait faire tourner au profit du christianisme et de la cause des croisés. Tel fut l'état de ces négociations dans leur première période. Tel était l'objet du premier Mémoire, dans lequel je crus devoir les étudier avec d'autant plus de détail, que les historiens des croisades me paraissaient en avoir tous, sans exception, méconnu la nature et l'importance.

J'ai été pleinement confirmé dans cette idée, par la suite de mes recherches sur cette matière. Il y avait

effectivement là, dans notre histoire, un point qui réclamait un examen particulier. Les pièces originales en langue mongole, que j'ai retrouvées dans les Archives royales, et qui ont été ainsi lues et traduites pour la première fois, 600 ans après l'époque où elles avaient été écrites, m'ont fourni la preuve incontestable qu'il avait existé à cette époque un système politique, auquel se rattachaient toutes les opérations diplomatiques de ce genre. J'en ai cherché les traces dans les monumens du tems, et j'en ai consigné les développemens dans le Mémoire que j'ai lu cette année à l'Académie. Voici tout ce qu'il est possible d'en exposer dans une analyse que je désire rendre très succincte, pour ne pas abuser de l'attention qui m'est accordée.

Les restes de la puissance des khalifes avaient disparu devant un petit-fils de Tchinggis-Khan. Le campement des généraux tartares dans la Perse, était devenu une principauté presque indépendante du grand empire mongol. Ce nouveau royaume confinait aux états du sultan d'Egypte. Le voisinage, la différence des mœurs et des religions, allumèrent bientôt, entre les Mameluks et les Tartares, une rivalité que les chrétiens d'Orient s'attachèrent à aigrir par tous les moyens possibles.

L'empire des Mongols, étendu d'un bout de l'Asie à l'autre, s'était bientôt divisé ; ceux de la Perse eurent besoin d'auxiliaires. Leurs vassaux, les rois de l'Arménie et de la Géorgie, leur en procurèrent, en les obligeant d'accepter l'alliance des Occidentaux. La haine des musulmans, commune aux Tartares et aux chrétiens, les disposa à combiner leurs efforts. On fut d'autant plus

disposé à agréer leurs propositions, que les Mongols passaient alors pour avoir une grande propension au christianisme. C'était presque être chrétien, dans ces siècles peu éclairés, que d'être ennemi des musulmans. Enfin les Tartares avaient été pris d'abord pour des démons incarnés, quand ils avaient attaqué les Hongrois et les Polonais : peu s'en fallut qu'on ne les jugeât tout-à-fait convertis, quand on vit qu'ils faisaient avec acharnement la guerre aux Turcs et aux Sarrazins. Dans ce moment, la puissance des Francs en Syrie était sur son déclin ; elle ne tarda même pas à tomber sous les coups des sultans d'Égypte. Mais de nouvelles croisades pouvaient la relever en un instant. Les Mongols se mirent à en solliciter dans l'Occident ; ils joignirent leurs exhortations à celles des Géorgiens, des Arméniens, des Grecs, des croisés réfugiés en Chypre. Les premiers Tartares avaient débuté par des menaces et des injures : les derniers en vinrent aux offres, et descendirent jusqu'aux prières. Des ambassadeurs furent envoyés par eux en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre ; et il ne tint pas à eux que le feu des guerres saintes ne se rallumât de nouveau, et ne s'étendît encore sur l'Europe et sur l'Asie. On peut croire qu'ils avaient aisément fait entrer les papes dans leurs vues, et qu'ils trouvaient en eux de zélés auxiliaires. Mais, circonstance aussi singulière que peu remarquée, ce n'était plus de Rome ou d'Avignon, c'était de la cour de ces rois idolâtres que partaient d'abord ces sollicitations, pour engager les rois chrétiens à venir à la délivrance du Saint-Sépulcre ; et lorsque Clément V prêcha cette grande croisade qui devait mettre la Palestine entre les mains des Francs, c'est qu'il avait vu à Poitiers des envoyés mongols, qui lui avaient appris qu'une paix générale venait d'être conclue entre tous les princes de la Tartarie, depuis la grande muraille de la Chine jusqu'aux

frontières du pays des Francs. Cette circonstance permettait au roi de Perse de mettre à la disposition de Philippe le Bel, pour une expédition en Syrie, deux cent mille chevaux, deux cent mille charges de blé, et de plus, cent mille cavaliers tartares, que le prince s'offrait à conduire en personne. La lettre en langue mongole, relative à ces propositions, est un rouleau de dix-huit pouces de haut sur neuf pieds de longueur, lequel existe encore aujourd'hui dans les Archives du royaume.

La diplomatie orientale a ses règles de convenance et ses minuties d'étiquette. Elles ne peuvent manquer de nous sembler bizarres ; car, dans ces graves bagatelles, pour qu'un usage nous paraisse simple et naturel, il ne faut pas qu'il diffère trop de ceux auxquels nous sommes accoutumés. Les Asiatiques mettent de l'importance à la forme et à la grandeur du papier, à la grosseur de l'écriture, à la largeur des marges, à la longueur et à la disposition des lignes. Tout cela doit être en proportion, et si je puis le dire, *en raison composée* de la dignité du prince qui écrit, et de celui à qui on écrit ; plus souvent encore, en raison du besoin que le premier a du second et des services qu'il peut en attendre. Sous tous ces rapports, la lettre tartare adressée (en 1305) à Philippe-le-Bel, était aussi honorable qu'on pouvait le désirer ; et un rouleau de neuf pieds de long était le plus grand témoignage de considération qu'un sultan des Francs pût raisonnablement attendre d'un souverain mongol. Les missives des Tartares n'avaient pas toujours été si respectueuses : les premières étaient de simples billets pour enjoindre au pape, au roi de France, à l'empereur, de se soumettre sans délai, et d'apporter en tribut le revenu de leurs états au fond de la Tartarie. La forme de ces orgueilleuses sommations répondait à leur contenu. L'un et l'autre s'adoucirent insensiblement, à mesure que les Mongols eurent appris à mieux

juger les avantages de l'alliance des Francs, dans leurs guerres contre les musulmans. Mais ce ne fut qu'après le partage consommé du gigantesque empire, fondé par Tchinggis-Khan, et quand ses successeurs se trouvèrent soumis aux chances ordinaires de la guerre et de la politique, que leurs lettres aux rois chrétiens acquirent l'honorable dimension dont nous avons parlé.

Leur conduite, à l'égard des ambassadeurs européens, fut soumise aux mêmes changemens. Le premier qui vint trouver un prince mongol de la part du pape ; courut les plus grands dangers : il fut question dans le conseil de l'écorcher et de renvoyer sa peau remplie de paille à *l'Apostole*, c'est-à-dire, au pontife romain. Les divers envoyés de saint Louis furent traités avec moins de barbarie, mais reçus avec autant d'orgueil et de mépris. Ces peuples ne croyaient pas encore qu'ils dussent jamais avoir besoin du secours des Occidentaux ; mais quelques victoires remportées par les Mameluks, changèrent ces arrogantes dispositions. Les Mongols de Perse commencèrent à envoyer eux-mêmes des ambassadeurs, et à recevoir avec distinction ceux qui venaient de la part des Francs. Aussi fiers et moins adroits que le thébain Isménias à la cour du grand roi, les envoyés français qui allèrent trouver le roi de Perse en 1288, refusèrent absolument de saluer ce prince en se prosternant devant lui, comme l'étiquette l'exigeait. " Ils eussent, disaient-ils, manqué à ce qu'ils se devaient, en rendant un tel hommage à un roi qui n'était pas chrétien." Le prince tartare endura sans courroux cette conduite hautaine, et les plaintes qu'il en adressa à Philippe le Bel furent remplies de modération. " Si le roi de France, dit-il, a donné à ses ambassadeurs l'ordre d'agir ainsi, il en est tout satisfait ; car ce qui vous plaît, lui plaît aussi." Toutefois, si on renvoie les mêmes messagers, ou bien d'autres, on prie Philippe de permettre qu'ils fassent au roi de Perse

telle révérence et honneur comme coutume et usage est en sa cour, sans passer feu. Ces derniers mots signifient que pour l'amour du roi de France, on dispensera ses envoyés, d'une cérémonie qui était usitée chez les Tartares, et qui consistait à faire passer tous les étrangers, voyageurs, ambassadeurs et rois même, entre deux bûchers allumés, pour les purger des malignes influences qu'ils auraient pu apporter. L'omission de cette sorte de précaution diplomatique, est une nouvelle preuve du crédit dont les Français jouissaient à la cour des Mongols de Perse.

J'ai compté neuf tentatives principales, faites par les princes chrétiens, pour se lier avec les Mongols ; et jusqu'à quinze ambassades envoyées par les Tartares en Europe, et principalement aux papes et aux rois de France. Parmi ces dernières, les historiens n'en avaient guère indiqué qu'une, pour donner à entendre qu'elle était l'œuvre de quelques aventuriers sans mission, qui étaient venus imposer à saint Louis, pendant son séjour en Chypre. On n'imaginait pas ce que des Tartares pouvaient avoir à demander à un roi de France. Or, dans ces matières, ce qu'on ne conçoit pas, on est toujours porté à le révoquer en doute ; il en coûte même fort peu de le nier, sauf à reconnaître ensuite qu'on avait examiné trop légèrement, ou qu'on n'avait pas examiné du tout. Un pareil scepticisme était assez naturel, quand on n'avait pas encore réuni les faits du même genre, et mis en lumière les monumens qui les attestent d'une manière irréfragable ; il serait déraisonnable maintenant, quand on voit que les Mongols n'ont fait autre chose pendant soixante années, qu'ils avaient de bons motifs pour agir ainsi, et que leur conduite s'explique par les règles communes de la raison et de la politique.

Un autre résultat de mes recherches, est de confirmer tout à la fois diverses conjectures précédemment

émises sur l'origine de ces découvertes, qui ont signalé la fin du moyen âge : l'usage de la boussole, l'imprimerie stéréotype, la gravure en bois, l'artillerie. On savait vaguement que toutes ces inventions, ainsi que bien d'autres procédés industriels étaient à la disposition des Asiatiques, long-temps avant l'époque où elles se montrèrent en Europe. J'ai fixé avec précision la date de leur commencement dans les contrées orientales, et j'ai tâché d'éclairer la route par où elles ont pu pénétrer chez les Occidentaux. La polarité de l'aimant avait été reconnue et mise en œuvre à la Chine, dès les tems les plus reculés. Il y a 4456 ans qu'un héros s'en servit pour reconnaître la route du Midi, au milieu des ténèbres dont un mauvais génie l'avait environné. Ce récit n'est qu'une fable ; mais une fable ancienne est, en pareil cas, une excellente autorité. On avait, dès le dixième siècle, dans le même pays, des *chars à foudre* qui produisaient le même effet que nos canons, et par le même moyen. Le petit-fils de Tchinggis-Khan, marchant à la conquête de la Perse, en 1255, un siècle avant la bataille de Crecy, avait dans son armée un corps d'artilleurs chinois. Les premiers livres tirés d'une planche gravée en bois, véritable édition *priniceps* des livres classiques, parurent à la Chine en 952, cinq cents ans avant Guttemberg. Les Tartares orientaux, dès 1154, avaient créé des assignats, avec des bureaux pour les escompter ; ce qui avait élevé le prix des denrées d'une manière extraordinaire. Enfin, les cartes à jouer, dont tant de savans ont recherché l'origine, parce qu'elles marquent une des premières applications de l'art de graver en bois ; les cartes à jouer furent imaginées par les Chinois en 1120 ; et ce n'est que plus de deux siècles après (1332), qu'il en est parlé pour la première fois dans les statuts d'un ordre espagnol, auquel l'usage des cartes fut interdit. Remarquons en passant, que les cartes

ont été défendues à la Chine, avec la même sévérité qu'en Europe, et précisément avec le même succès.

La conclusion à tirer de ces rapprochemens est si naturelle, que divers auteurs l'ont proposée par conjecture, en avançant l'examen approfondi des faits. Je pense l'avoir fortifiée par des considérations et des indices que le défaut d'espace m'oblige à passer sous silence. Je n'en rapporterai qu'un seul, qui n'exigera pas de trop grands développemens : les canons sont la première arme à feu que les Européens aient employée ; c'était aussi la seule que les Chinois eussent connue avant eux. Ceux-ci ont reçu de nous, en retour, la connaissance des fusils et des pistolets, des mortiers et des coulevrines qu'ils nomment encore *Franki*, en mémoire du peuple à qui ils en doivent l'usage. Ainsi s'est perfectionnée, par un heureux échange, cette invention qui a été, dit-on, si profitable à l'humanité. De même, les Chinois imprimaient alors comme aujourd'hui, avec des planches de bois d'un seul morceau, et c'est aussi par là que la typographie a commencé parmi nous. Il y a ainsi, dans les premiers essais de toutes ces inventions, et dans l'imperfection même des procédés primitifs, des particularités qui trahissent leur origine, et des vestiges de la route qu'elles ont suivie, pour arriver jusqu'à nous.

Mais on ne s'en tient pas à ces probabilités, toutes frappantes qu'elles puissent être par leur concours ; et l'on atteint un point voisin de la certitude, en faisant voir combien, et quel genre de communications s'ouvrirent alors entre les Chinois qui possédaient toutes ces inventions, et les Européens qui ne tardèrent pas à les acquérir. Les négociations que nous avons étudiées, prolongèrent, étendirent et multiplièrent les rapports que les croisades avaient fait naître entre l'Orient et l'Occident. Ces rapports, bornés d'abord à la Palestine, n'eurent bientôt d'autres limites que la mer du Japon. Par suite du

grand bouleversement des peuples, que produisit l'irruption des Tartares, une foule de particuliers se trouvèrent transportés à d'immenses distances des lieux qui les avaient vus naître. Des Anglais, des Allemands, des Français, des Italiens, des Espagnols, avaient, pour la première fois, traversé l'Asie entière, soit pour s'acquitter de missions diplomatiques, soit pour prêcher la religion, ou pour reconnaître les routes nouvelles qui venaient de s'ouvrir au commerce. D'un autre côté, des Tartares, originaires des frontières de la Chine, étaient venus à Rome, à Barcelone, à Lyon, à Poitiers, à Paris, à Londres. Les envoyés du souverain pontife avaient ordre, en rémission de leurs péchés, d'observer les mœurs et la manière de vivre des peuples lointains qu'ils allaient visiter. Il n'est pas très-étonnant que cette recommandation ait amené des observations utiles ; car au moyen âge, les choses n'étaient pas dans l'état où nous les voyons aujourd'hui, et l'industrie européenne avait tout à gagner à la fréquentation des nations orientales.

Un autre résultat plus général, et tout aussi réel, quoique moins sensible, suivit les grands événemens des XII^e. et XIII^e. siècles, et les négociations qui en furent la conséquence. Ce mélange d'hommes de toute race produisit son effet ordinaire. Le cercle des opinions fut agrandi, des préjugés furent effacés, et beaucoup d'erreurs disparurent.

On eut une notion plus juste de la forme et de l'étendue des contrées orientales de l'ancien continent : on commença à compter pour quelque chose la plus belle, la plus peuplée, la plus anciennement civilisée des quatre parties du monde : on songea à étudier les arts, les croyances, les idiomes des peuples qui l'habitaient, et il fut même question d'établir une chaire de langue tartare, dans l'université de Paris. On serait embarrassé de supputer ce qu'entraînerait de conséquences une seule idée, retranchée du domaine actuel de l'esprit humain. Qu'on se transporte au XIII^e. siècle, et qu'on juge, s'il est possible, de ce qu'eussent été les siècles suivans, privés de cette masse imposante d'idées nouvelles, qu'introduisit tout à coup en Europe le commerce de l'Asie orientale, en fait d'histoire et de géographie, d'opinions religieuses et politiques, de procédés scientifiques et industriels ! Si le résultat d'une pareille soustraction, comparé à la marche des époques précédentes du moyen âge, peut être évalué en tems, ce n'est pas trop d'assigner plusieurs siècles au développement spontané des connaissances que soixante années de communications firent éclore. L'ambition d'un conquérant servit donc, bien indépendamment de sa volonté, à éclairer les contrées où n'avaient pu s'étendre ses ravages, et l'on voit ainsi la civilisation s'aider dans ses progrès, des fléaux mêmes qui semblaient destinés à l'anéantir.

ABEL REMUZAT.

VOYAGE AUX ENVIRONS DE PARIS.

Essonne, à trois lieues de Paris, est un village situé dans un fond, sur la rivièrè de ce nom, qui roule son onde transparente sur un sable doré.

Ce lieu, qui fut jadis florissant et assez considérable, était déjà connu en 480. L'on y battit monnaie sous les rois de la première race; et la légende que portaient les pièces était : *Exsona fisci*, dont il n'existe point d'échantillons au cabinet des médailles.

Je trouve ici de limpides ruisseaux,
Que rarement grossissent les orages;
Là, je vois d'innocens troupeaux
Errer en de gras pâturages;
Et, vers le centre du vallon,
Mon œil aperçoit la maison
Où vit le fabricant habile,
Qui pour servir les arts, a déserté la ville.*

L'un, par des procédés nouveaux,
Fait à la fois rouler cent dociles fuseaux;
Et l'autre, avec son fil, caché dans sa navette,

Imite, à s'y tromper, ce tissu transparent,
Que le luxe autrefois conquît sur l'Orient;
Ce tissu, dont on voit la moindre bergerette,

Qui, de la toison des brebis

Se filait jadis ses habits,

Rehausser aujourd'hui l'éclat de sa toilette.

Quoiqu'ayant peu l'humeur guerrière, je visite la poudrerie, qui remonte à 1668, et dont M. Robin eut la direction pendant vingt ans : elle fut détruite en 1814, à cause de l'approche des Prussiens; mais elle vint d'être rétablie, et c'est M. Grand-Besançon qui en a aujourd'hui la direction.†

* Manufacture d'indiennes appartenant à M. Oberkamp, qui est aussi propriétaire de celle de Joni. La première fut établie en 1763 par M. Basan, négociant à Paris. Il occupait 60 ouvriers. A sa mort elle resta sans activité jusqu'en 1770. M. Oberkamp en fit l'acquisition, et l'on y a vu travailler jusqu'à 280 personnes.

† Dans cette poudrerie on fabrique la

De là, je passe dans l'église, qui est en mauvais état : le chœur paraît avoir été rebâti vers la fin du 13e. siècle. On sait que Clotaire III fit donation de ce bourg à l'abbaye de Saint-Denis, et que cette donation fut confirmée par le roi Pepin. L'on ne s'aperçoit plus de l'effet du tonnerre qui tomba dans cette église, en 1417; mais les habitans savent très-bien, par tradition, que les images qui représentaient quelque mystère de la passion, furent noircies et renversées par la foudre.

Me trouvant près d'un traiteur, je dîne. Je ne sais pas si les habitans sont scrupuleux sur l'article de la religion; car je n'ai vu personne à l'église, il est vrai que ce n'était point un jour de fête : toujours est-il certain que l'aubergiste ne se fait aucun scrupule d'écorcher les voyageurs.

Mais si, dans ce charmant pays,
L'on paye aussi cher qu'à Paris,
Du moins a-t-on la certitude
Que le traiteur n'a jamais l'habitude
De vous donner du chat au lieu de lapereau,
Ou du pigeon pour du perdreau,
Puisque toujours, à la sauce ou rôtie,
La bête avec la queue et la tête est servie.

Si l'on doit en croire les géographes, il paraît que les traiteurs d'Essonne ont été chers de tous les tems. On raconte que, sous Louis XV, un aubergiste y fit payer un œuf frais vingt-quatre livres à un Anglais qui allait à Fontainebleau.

Ce trait me rappelle que j'ai lu quelque part,* que Colbert ayant

poudre qui sert à l'éprouve des belles armes de la manufacture de Versailles.

Le funeste événement arrivé pour la troisième fois à cette poudrerie, le 16 Octobre 1820, à sept heures du soir, fait désirer aujourd'hui qu'elle soit isolée de toute habitation.

* Siècle de Louis XIV, par Voltaire.

fait mettre un impôt sur les œufs, était maudit par une vieille femme, toutes les fois qu'elle fesait une omelette.

Le monde littéraire sait que,

Un illustre écrivain, tendre ami de Rousseau,

Eufin, l'auteur touchant de *Paul et Virginie*,

Roman plein d'intérêt et de philosophie,
Durant plus de quinze ans, habita ce hameau.

C'est-là que, contemplant ces riens pay-sages,

Qu'observant la nature en ses moindres rapports,

Bernardin s'emparait de ses riches trésors,
Pour nous les prodiguer dans ses doctes ouvrages.

La curiosité m'amène dans cette maison, appartenant à M. Pretot, qui reçoit les voyageurs avec les manières les plus polies et les plus aimables. Pour vous donner une idée exacte de cette habitation, je ne saurais mieux faire que de laisser parler Bernardin de Saint-Pierre lui-même, qui en fesait la description en écrivant à son ami M. ***.

“..... Ma maison..... n'est construite qu'en pierre brute, sans enduit au dehors, et n'a d'autre terrain qu'une île de deux arpens vingt-cinq perches, au milieu de laquelle elle est située, entourée d'un verger, d'un potager et d'une lisière de prairie: elle est telle enfin, par sa simplicité, qu'il convenait à l'étude de la nature, et que Jean-Jacques, mon ancien ami, eût aimé à l'habiter.”

Tout est simple, en effet, dans ce lieu, et rien ne pouvait mieux convenir aux goûts d'un homme qui n'aimait que les fleurs, les ruisseaux, ses enfans et ses livres, qui fesaient sa plus douce jouissance.* Là, j'apprends avec plaisir que l'acquéreur de cette propriété champêtre n'y a fait aucun changement, si ce n'est un balcon dont la vue domine sur l'an-

cienne papeterie de M. Didot, qui est aujourd'hui une filature de laine.

Mais lisons plusieurs lettres de Bernardin, qui reçut par excellence l'heureux don de peindre la nature. Elles nous feront connaître ses principes, son caractère et son peu d'ambition pour les honneurs brillans qui lui furent offerts :

“MONSIEUR,

“Permettez-moi de vous rappeler que vous m'avez promis de me mettre à même d'avoir, à Paris, une habitation un peu spacieuse avec quelques arbres sous mes fenêtres, parce que j'ai des petits enfans, un *Paul* et une *Virginie*, qui ont besoin d'exercice, et que je mets mon bonheur dans l'étude de la nature.

“Je suis convaincu de votre bonne volonté pour moi; mais je ne peux douter aussi de la malveillance de mes ennemis. Ils ont trouvé le moyen de m'écarter de tous les emplois, parce que mes principes en physique ne sont pas tout-à-fait semblables aux leurs. Ils m'ont fait, de ma théorie des mers, une affaire d'état. Ils s'en sont servis pour aliéner de moi le chef de l'Etat, qui m'a honoré de plusieurs témoignages de son estime. Ils peuvent donc vous refroidir à mon égard. Ce n'est pas qu'ils puissent me faire le moindre reproche en politique, si ce n'est de ma modération. Loin des factions, j'ai dirigé toutes mes veilles au seul bonheur des hommes. Je me suis donc d'abord occupé du soin de modérer mes passions, avant de songer à calmer celles des autres; aussi, j'ai eu des amis dans tous les partis. J'ai plu aux orléanistes, aux royalistes, aux patriotes, aux jacobins, sans en flatter et en irriter aucun. Le duc d'Orléans me donna une pension, le Roi ajouta à celles dont il m'avait honoré, la place d'intendant du Jardin des Plantes et du Muséum; le Directoire me nomma professeur de l'Ecole normale et membre de l'Institut; toutes ces faveurs et ces places m'ont été offertes sans que j'aie de-

* Voyez *Vaux d'un Solitaire*, page 27.

mandé autre chose que le tems de délibérer si je les accepterais. C'est ainsi que j'ai refusé deux fois, au commencement de la révolution, la place de représentant du peuple, parce que j'étais sûr que nos éducations ambitieuses feraient bientôt dégénérer nos assemblées nationales en arènes de gladiateurs. Je me bornai à publier quelques vœux pour inviter les citoyens à la concorde. J'ai aujourd'hui la consolation de voir qu'une partie de ces vœux se réalise. Ceux de la nation, qui m'ont porté dernièrement sur la liste des candidats qu'elle présenta aux premières places, prouvent que ma conduite a toujours été aussi pure que mes écrits. Ce n'est point par vanité que je publie ici mon apologie ; Dieu m'en est témoin, c'est par nécessité. Mes ennemis m'ont fait refuser, par le gouvernement, les faveurs légères que les besoins de ma famille m'ont obligé enfin de solliciter, et jusqu'aux services que je m'offrais de lui rendre même hors de ma patrie. Il leur est aisé de circonvenir les dispensateurs de la fortune, et de former entre ceux-ci et un solitaire sans intrigue, une chaîne impénétrable. Ils connaissent l'art perfide de se faire valoir par leur propre censure, et de nuire aux autres par des éloges même. Ce sont eux qui m'obligent aujourd'hui de réclamer auprès de vous une faveur nécessaire à mon âge, à mon bonheur, à celui de ma famille et à ma fortune détruite par la révolution, par des procès interminables et par des contrefacteurs qui m'ôtent jusqu'à l'espoir de la réparer par les fruits de mes travaux littéraires.

“ Puissiez- vous être vous-même à l'abri de l'envie où vous exposez, bien plus que moi, vos grands talens et votre place éminente.

“ Agréer les témoignages de ma reconnaissance et de mon respect.

“ DE SAINT-PIERRE.

23 Février 1802.

AU MEME.

“ Je ne peux douter de votre estime

par la faveur même que vous m'avez promise. Je cherche à l'accroître par mes travaux, dont la plus digne récompense sera, sans contredit, les suffrages des gens de bien.

“ Les circonstances embarrassantes où je me trouve depuis long-tems, m'obligent de donner, par souscription, mes *Harmonies de la nature*, pour servir aux élémens de la morale et aux instituteurs des écoles primaires.

“ Cet ouvrage, qui m'occupe depuis plusieurs années, est encore imparfait ; mais j'espère l'achever pendant le cours de son impression, qui doit être au moins de deux ans. Je ne sais si cette mesure doit me priver des subsistances qui m'avaient été accordées pour ma famille, à l'occasion de ce travail, et que vous m'avez promis dernièrement de faire renouveler. Je ne l'ai pas moins dirigé vers l'instruction nationale, et j'espère qu'il excitera, dans le public, une partie des sentimens qui ont fait mon bonheur dans ma retraite. Puisse-t-il un jour contribuer au vôtre au milieu du tourbillon des affaires ! Je vous en destine le premier exemplaire, pour servir de suite à mes Etudes de la nature, que je compte avoir l'honneur de vous présenter, comme un témoignage particulier de mon estime. J'en saisirai l'occasion à mon premier voyage à Paris, et c'est un des plus agréables motifs qui me font y désirer un asile.

“ Agréer l'assurance de ces sentimens.

“ DE SAINT-PIERRE.

“ A Essonnes, 18 fructidor, l'an 4”

La lettre suivante, qui, ainsi que les deux premières, m'a été donnée par celui à qui elle fut écrite, prouvera que la démarche de Bernardin ne fut point infructueuse, et que la promesse qui lui avait été faite, fut remplie.

“ J'ai l'honneur de vous mander, comme à mon savant collègue, que j'ai reçu hier la lettre où vous m'annoncez un bienfait du gouvernement, au même moment où un orage nous

amenait une pluie bien désirée et où ma femme, après un accouchement très-laborieux, me gratifiait d'un garçon bien portant. Parmi les harmonies de la nature qui m'occupent depuis long-tems, celles-ci m'ont paru assez remarquables.

“ Il me reste à vous remercier du service que vous m'avez rendu ; de

celui que vous me promettez, et des choses obligeantes que vous me dites à cette occasion. Vous êtes le premier qui ait su rendre, à un homme de mon âge, l'espérance encore plus chère que la réalité.

“ DE SAINT-PIERRE.

“ A Essonnes, ce 15 prairial, l'an 5.”

NOTICE SUR LE NOUVEL ÉTAT DU PÉROU.

L'organisation de l'AMÉRIQUE avance à grands pas. Les ETATS-UNIS, qui présentent le séduisant tableau d'une sage liberté établie par les lois et d'une prospérité toujours croissante, comptent maintenant chez les autres peuples américains, d'heureux imitateurs qui sauront se rendre dignes du noble modèle qu'ils ont devant les yeux. Encore quelques années, et le nouveau continent sera réellement un nouveau monde, plein de vigueur et d'énergie, riche d'espérances, capable des plus hautes conceptions et des entreprises les plus généreuses. Depuis le cap Horn jusqu'au Labrador, partout où l'homme pourra fixer sa demeure, il sera libre, non de cette liberté sauvage et anti-sociale qui retint dans la barbarie les anciens habitans de l'Amérique, mais de celle qui consiste dans le développement et l'exercice de toutes les facultés de l'âme. La majeure partie de ce qui reste encore de la population primitive a quitté la vie errante, et goûte les premiers bienfaits de la civilisation. Les descendans des compagnons de Cortez, de Pizarre et d'Almagro seront bientôt devenus des citoyens, pénétrés du sentiment de leur dignité et de leurs droits, qui ne seront désormais ni oppresseurs ni opprimés. L'indépendance est conquis, l'œuvre de l'affranchissement est accomplie ; il ne reste plus qu'à donner aux nouveaux états des institutions et des lois qui leur conviennent. Les constitutions adoptées par quelques-uns de ces états ne sont encore

que des essais ; elles peuvent et doivent recevoir des modifications importantes, et peut-être même changer de nature. Déjà l'empire éphémère du MEXIQUE a disparu, et fera sans doute bientôt place à un gouvernement représentatif et libre. L'empire du BRÉSIL paraît fondé sur une base plus solide ; cependant, on peut douter qu'il se maintienne long-tems ; entouré, comme il le sera, de républiques, gouvernées d'après des principes qu'il repousse, et qui ne pourront elles-mêmes co-exister en harmonie avec lui, son isolement sera pénible, sa tranquillité précaire ; de là, un malaise habituel et général, dont les peuples ne méconnaissent point la cause, et qui entretient le mécontentement. Si le Brésil ne s'était pas séparé de la métropole, il aurait pu s'en détacher un jour, sans effort, sans dissensions intestines, et peut-être, sans effusion de sang : mais le passage de l'état monarchique au gouvernement républicain n'est pas aussi paisible ; jusqu'à présent il ne s'est point fait sans guerres civiles,

L'origine et les développemens de la constitution du PÉROU offrent un phénomène si extraordinaire, que tout ce qui s'y rapporte et peut servir à le faire connaître, mérite d'être recueilli et conservé par l'histoire. Cette constitution n'est pas encore publiée en Europe* : quelques-unes de ses dis-

* D'après des nouvelles reçues dernièrement de Lima, le congrès du Pérou a nommé un comité chargé de présenter un

positions fondamentales, sans convenir à une monarchie, sont peu d'accord néanmoins avec les principes du gouvernement républicain ; ce qu'il faut attribuer peut-être à la difficulté des circonstances et aux localités. Si le législateur a fait tout ce qu'il a cru possible, si tous ses actes portent l'empreinte d'un vrai patriotisme, d'une sage modération, d'une scrupuleuse équité, on ne lui reprochera point quelques erreurs peut-être inévitables ; ou les fera seulement remarquer ; on leur ôtera l'appui d'un nom illustre, honoré par la reconnaissance

projet de constitution, basé sur le système représentatif. Les bases de ce projet sont l'unité de la nation, sous le titre d'*état libre du Pérou* ; la souveraineté de la nation, qui se déclare indépendante de l'Espagne et de toute autre puissance étrangère : la religion catholique est la religion de l'état ; le droit d'élection appartient au peuple ; celui de faire les lois, à ses représentants : la liberté de la presse, la sûreté des personnes et des propriétés, l'abolition de la confiscation, des peines infamantes, des dignités héréditaires, des privilèges, du commerce des esclaves, sont proclamées et garanties. Le pouvoir législatif est exercé par les députés assemblés qui composent une chambre représentative. Le pouvoir exécutif ne peut être héréditaire, ni à vie. Dans les causes criminelles, on a recours au jury. Un sénat est chargé de veiller sur la constitution ; il propose un pouvoir exécutif, les fonctionnaires civils et ecclésiastiques, et convoque le congrès dans les cas extraordinaires. Enfin, les ministres sont responsables collectivement et individuellement.—D'autres dispositions doivent établir le principe d'une instruction primaire et commune, mise à la portée des enfants de toutes les classes de la société. Un traité particulier d'alliance offensive et défensive vient d'être conclu entre l'*état libre du Pérou* et la *république de Colombie*. Ils s'obligent à se prêter mutuellement des secours sur terre et sur mer pour défendre leur indépendance contre les efforts du gouvernement espagnol et de toute autre puissance étrangère ; et lorsque cette indépendance aura été reconnue, ils s'obligent à travailler de concert à la prospérité commune des citoyens de chacun des deux états.—Les Péruviens jouiront, dans la république de Colombie, des mêmes droits que les autres citoyens ; et réciproquement, les Colombiens trouveront au Pérou les mêmes avantages que s'ils étaient Péruviens.

publique, pour les mettre en présence de la raison et de l'expérience. Proclamer l'égalité des droits, et conserver une noblesse et des titres héréditaires, c'est sans doute une contradiction dont l'exemple des Etats-Unis aurait dû préserver toutes les constitutions américaines. L'établissement d'une religion d'état, les droits exclusifs de cette religion, les entraves que l'on met à l'exercice de toutes les autres communions chrétiennes, les peines sévères dont on menace toute attaque, publique ou privée, contre ce qui constitue la religion et le culte de l'état, cette intolérance si contraire à toute idée de liberté, et qui fait craindre que le Pérou ne conserve l'inquisition, avec ses tortures et ses *quemaderos*, voilà une erreur plus grave encore, et un puissant obstacle aux progrès de l'instruction, de la morale, de l'industrie, et du développement social. Enfin, la création d'un ordre du *Soleil*, analogue à cette malheureuse tentative faite aux Etats-Unis d'un ordre de *Cincinnatus*, seule faute que l'on ait reprochée à Washington, semble annoncer, dans le législateur du Pérou, un soldat plus instruit de l'histoire de Bonaparte que des institutions des peuples libres. L'influence de ce dominateur de l'Europe s'est étendue jusqu'aux parties de l'Amérique qu'il n'avait sans doute pas comprises dans ses gigantesques projets. Le schah de Perse, après avoir reçu les envoyés de Bonaparte, établit aussi un ordre du *Soleil*. Que les anciens péruviens idolâtres et les modernes sectateurs d'Ali eussent conçu la même pensée, on pourrait ne pas s'en étonner ; mais, que de zélés catholiques romains rendent cette sorte d'hommage à un culte aboli, ce fait est moins facile à comprendre. Il est à regretter que l'Amérique, puisqu'elle peut élever l'édifice social sur les véritables bases, se borne trop souvent à des imitations, et qu'au lieu de conceptions grandes et fécondes, et de véritables institutions, elle emprunte au monde qui a vieilli, les futiles hochets de l'ambition et de la vanité.

EGYPTE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU 8 JANVIER 1823.

J'AI visité le pacha Mohammed-Aly ; c'est un homme d'environ 50 ans, d'une physionomie fort expressive. Il m'a fait plusieurs questions sur les forces des Persans en troupes régulières ; il m'a demandé des nouvelles de Bagdad. Le pacha a pour interprète M. Bogos, Américain, qui a beaucoup de crédit sur son esprit, et qui passe pour un homme fort habile. J'ai visité l'arsenal, la manufacture d'étoffes de coton peintes, l'imprimerie, etc. Le pacha a introduit dans ses établissemens et dans d'autres, toutes les machines d'Europe. Il a aussi établi une ligne télégraphique entre le Caire et Alexandrie. Il reçoit et fait parvenir des nouvelles d'une ville à l'autre, dans une heure. Un Anglais a amené ici de Londres une machine à vapeur et une machine à draguer ; mais elles ne sont pas encore montées. Le pacha fait en ce moment construire un nouvel hôtel des monnaies. Rien ne saurait surpasser la libéralité de Mohammed-Aly, ainsi que l'activité de son génie pour les entreprises. Les Européens sont en particulier l'objet de ses encouragemens. Il est au-dessus de tous les préjugés. Sa conduite excite beaucoup de jalousie parmi les beys ; mais il leur a fait dire que, s'ils n'aimaient pas son système, ils

pouvaient se retirer. Il lève en ce moment un corps nombreux qui doit avoir pour officiers quelques francs et des mameluks. Ce corps doit être recruté parmi les gens de la campagne et les Arabes du Mont-Liban, dont le chef s'est dernièrement retiré au Caire et s'est mis sous sa protection, en lui promettant de s'employer pour lui procurer quelques hommes de cette tribu guerrière qui n'a jamais été conquise, espèce d'hommes propre par conséquent à faire d'excellens soldats. Le pacha a fait acheter en Europe près de 500,000 fusils. S'il ne succombe pas sous quelque trahison de ses chefs Turcs, il accomplira certainement les grands projets qu'il a en vue. Le canal qu'il a récemment fait creuser près de Foa, sur le Nil, a environ 60 milles de longueur ; c'est un bel ouvrage. Mohammed-Aly a, sur les rives du Nil, un palais fort élégant, dans le genre italien. Il fait en ce moment décorer les fontaines de sa capitale de lions, de crocodiles et de colonnes en marbre apportés d'Italie. La population actuelle du Caire est d'environ 300,000 habitans. Le pacha a érigé, dans cette ville, deux collèges pour l'instruction de la jeunesse ; il s'occupe avec succès de la propagation de la vaccine.

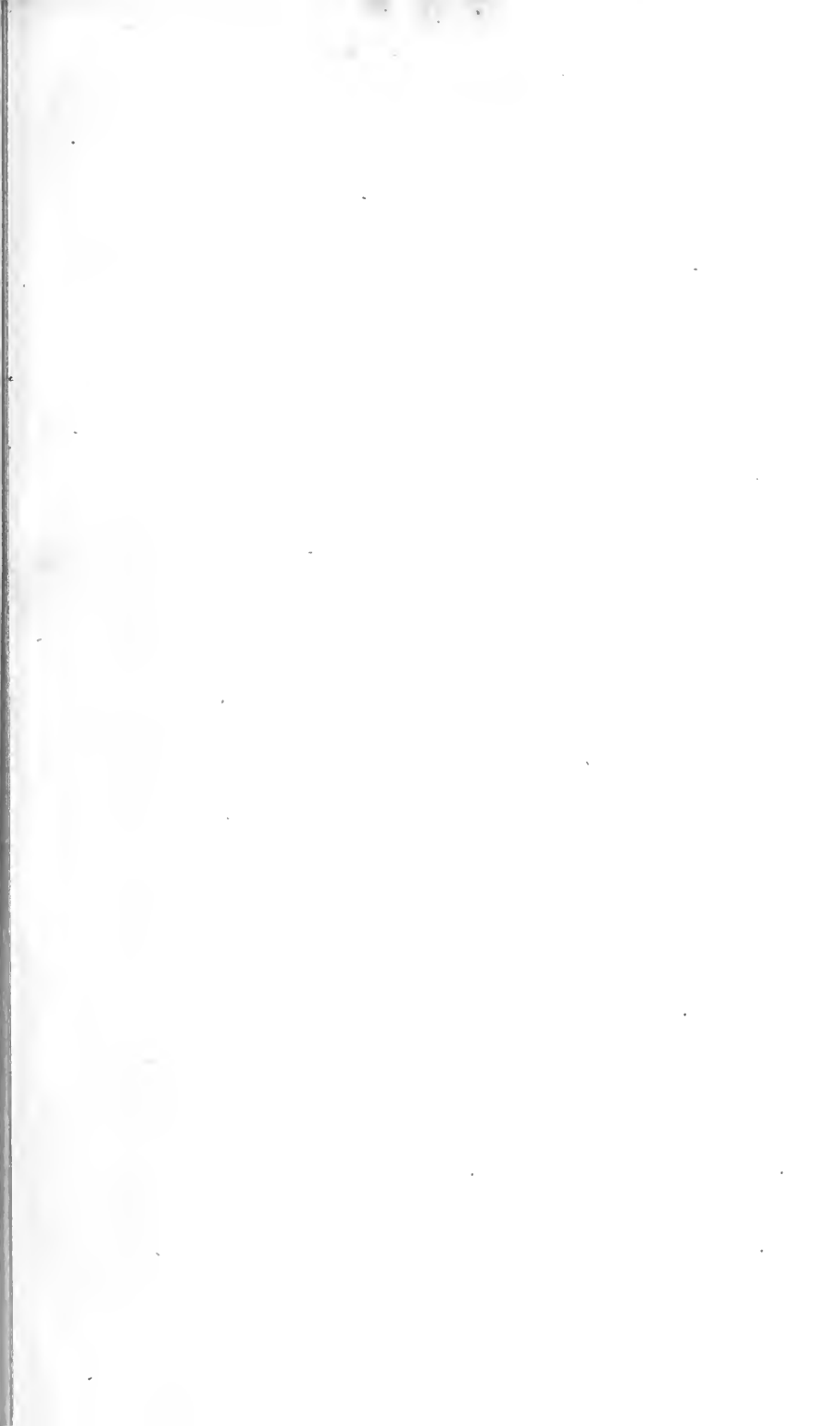
MŒURS DES ORIENTAUX.

LE célèbre orientaliste allemand, de Hammer, a essayé de présenter, sous une forme dramatique, le tableau des mœurs, de la vie ordinaire, et de la croyance des peuples de l'Orient. Son recueil est intitulé *Triple chant de Memnon* (*Memnon's Dreiflang*), et se compose de trois morceaux. Le premier est une *Pastorale indienne*, intitulée *Devajani* ; le second, qu'il nomme *Anahid*, est un *opéra persan* (*Singépeit*) ; et le troisième, auquel

il a donné le titre de *Sophie*, est une *comédie turque*.—Sept actes ou sept saisons forment la division de la pastorale de *Devajani*. Ainsi, le premier est appelé *Bassan*, le tems des fleurs ; le troisième, *Warsa*, ou la saison de la pluie. Le dernier est encore désigné sous le titre de *Bassan*. Le sujet est historique. Le roi, *chah Akber*, c'est-à-dire, *le plus grand*, désire connaître les secrets de la religion indienne, qui est celle de ses

sujets; le frère de son grand-vizir, le célèbre poète *Feïsi*, lui paraît propre à remplir ses vues. Il l'envoie donc à Illura, résidence du chef des brahmanes. Feïsi est initié à tous les mystères, et parvient, de degré en degré, à l'ordre le plus élevé des prêtres ou brahmanes. Mais il a vu Devajani, la fille du grand-prêtre; il a reçu d'elle les premières instructions, c'est-à-dire, l'explication des dix métamorphoses de *Wichnou*; et l'amour qu'elle lui inspire lui fait entreprendre de dissuader le roi d'exécuter les projets qu'il a conçus pour détruire le culte des prêtres. Le succès de cette tentative de Feïsi est suivi de son mariage avec la belle Devajani; à l'occasion de leur hyménée, le poète donne un tableau magnifique et attrayant des rites et des cérémonies véritablement usitées dans l'Hindostan, en pareille circonstance. Le dialogue est élégant, original, plein de poésie et d'images locales et gracieuses. Dans *Anahid*, M. de Hammer a mis en scène une tradition, très-ancienne, connue chez les Perses. Cette tradition, diversement racontée, a pour fondemens l'arrivée de deux anges sur la terre, leur amour pour une mortelle, et la punition du crime qu'ils ont commis, en lui révélant les secrets du ciel. Le poème de Thomas Moore, intitulé : *les Amours des Anges*, repose sur une fiction du même genre. Dans l'opéra de *Hatut et Marut*, l'un, ange ou génie des vents et poète railleur, l'autre, ange des eaux et philosophe sentimental, descendent sur la terre, à l'époque de la construction de la tour de Babel. Une femme, pleine, d'attraits et de vertus, les charme tous deux, et leur inspire un violent amour. Ils n'épargnent aucun sortilège pour la séduire; mais rien ne peut vaincre sa résistance. Enfin, ils lui découvrent les paroles consacrées qu'on prononce pour entrer dans le paradis gardé par *Risaran*. Aussitôt ils oublient eux-mêmes ces mots, et sont condamnés à un éternel exil, loin de ce paradis. Mais les vertus d'Ana-

hid sont récompensées. Elle va être reçue dans le ciel. Les pléiades et toutes les étoiles, sous des figures d'anges, l'entourent; six planètes, montées sur des canots d'argent la reçoivent et la placent au milieu d'elles, comme le génie de la septième planète, Nénus ou l'étoile du matin : Anahid, montée sur un char de triomphe, brillant de lumière, entonne le chant céleste, et accorde avec sa voix les sons de sa lyre, tandis que des groupes d'anges et de génies forment un chœur de louanges à sa gloire. — La comédie intitulée : *Sophie, ou les Francs à Constantinople*, offre une sorte de *panorama moral* de cette grande capitale. On est tour-à-tour transporté dans le cimetière de Péras et dans le bois funèbre des cyprès, où de simples flèches distinguent les tombeaux arméniens, et d'autres flèches ornées de turbans font connaître ceux des Turcs. Puis, l'on se trouve dans les cafés turcs; bientôt dans l'intérieur du harem d'un marchand; plus loin, sur la belle place de Tophana, qu'embellit une magnifique fontaine. Les personnages sont aussi variés que les lieux où ils agissent. Ici, c'est une Grecque, *Sophie*, accablée d'injures et de coups par les femmes turques du peuple : là, dans une intrigue de harem, un faquir cherche à tromper un mari et sa femme; et c'est la dernière, plus fine et plus rusée que lui, qui les trompe tous deux. Une marchande d'esclaves, chargée de recruter, pour ainsi dire, les harems, est mise en scène avec beaucoup de vérité et de talent. Enfin, un tableau, peut-être burlesque, mais vrai et caractéristique, est celui des maris turcs, qui souffrent patiemment les coups de pantouffes dont leurs femmes se montrent fort souvent prodigues envers eux. Quant à l'action, elle ne peut guère avoir d'unité, vu le grand nombre de scènes différentes, et de personnages dont elle se compose; l'auteur y a introduit beaucoup d'anecdotes et d'usages turcs. Vienne, 1823.



enregistrer que ce suit Jean de Flandre
Monseigneur
A Compiègne le 8 Fev^r Le Cardinal de Retz
1662.

De Paris ce 16
mars 1672.

Le Tres humble, tres obeissant
& tres oblige^r Serviteur
M^r exerant l'Autographe,

FRAGMENS AUTOGRAPHES.

LE CARDINAL DE RETZ ET MEZERAY.

Voyez la Planche.

BAGATELLES.

COMBIEN d'extravagances l'étiquette n'a-t-elle pas fait éclore en Espagne? On a lieu surtout de les déplorer, lorsque l'on sait que Philippe III en fut la victime. Ce prince, à peine relevé d'une maladie dangereuse, était assis à côté d'une cheminée dans laquelle le bûte-feu de la cour avait allumé une si grande quantité de bois, que le monarque pensa étouffer de chaleur. Sa grandeur ne lui permettait pas de se lever pour appeler du secours; les officiers en charge s'étaient éloignés, et les domestiques n'osaient entrer dans l'appartement. A la fin, le marquis de Probar parut, auquel le roi ordonna d'éteindre le feu; mais celui-ci s'en excusa, sous prétexte que l'étiquette lui défendait de faire une pareille fonction, pour laquelle il fallait appeler le duc d'Usède. Le duc était sorti, et la flamme augmentait: néanmoins le roi soutint la chaleur plutôt que de déroger à sa divinité; mais il s'échauffa tellement le sang, que le lendemain il eut une érépipèle à la tête, avec des redoublemens de fièvre qui l'emportèrent.

A quoi sert l'expérience si on manque d'esprit? Deux enfans, l'un sot, l'autre rusé, trouvèrent quelques noix. Il s'agissait de les partager. Le plus alerte les casse, prend le dedans et donne les coquilles à son camarade qui cherche en vain à quoi pouvait être bon ce qu'il tenait; il vit qu'il était dupe. Mais il ne m'a trappera pas davantage, dit-il en lui-même, et je saurai me venger comme il faut de ce tour, si l'occasion se présente. Quelques jours après ils trouvèrent encore de compagnie des olives. Celui qui avait été trompé, croyant rendre la pareille, dit à l'autre: donnes-moi ce qui est dedans,

et garde le dessus pour toi. Son camarade très-content de ce partage, obéit avec joie, prend les molles enveloppes, manger délicat, et remet fidèlement les durs noyaux à l'imbécile.

Deux amis, qui depuis long-tems ne s'étaient vus, se rencontrèrent par hasard. Comment te portes-tu, dit l'un? Pas trop bien, dit l'autre; et je me suis marié depuis que je t'ai vu. Bonne nouvelle! Pas tout-à-fait, car j'ai épousé une méchante femme. Tant pis! Pas trop tantpis, car sa dot était de deux mille louis. Eh bien, cela console. Pas absolument, car j'ai employé cette somme en moutons, qui sont tous morts de la clavelée. Cela est en vérité bien fâcheux! Pas si fâcheux, car la vente de leurs peaux m'a rapporté au-de là du prix des moutons. En ce cas vous voilà donc indemnisé? Pas tout-à-fait, car ma maison où j'avais déposé mon argent, vient d'être consumée par les flammes. Oh! voilà un grand malheur. Pas si grand non plus, car ma femme et la maison ont brûlé ensemble.

Un maquignon vendant un cheval, dit à l'acheteur: Monsieur, faites-le voir, je le garantis sans défaut. Ce cheval se trouvant aveugle, l'acheteur voulut obliger le maquignon de le reprendre. mais celui-ci soutint qu'on ne pouvait pas l'y contraindre puisqu'il avait averti que le cheval était aveugle, en disant: Faites-le voir, je le garantis sans défaut.

Un avocat borgne, plaidant un jour avec ses lunettes, dit: Messieurs, je n'avancerai aucune pièce qui ne soit nécessaire. L'adverse partie lui répliqua: Retranchez donc un des verres de vos lunettes.

Un pauvre journalier se procurait tous les jours par son travail cinq pains ; il en prenait un, jetait le second, rendait le troisième, et prêtait les deux autres. Voici l'énigme : il prenait un de ces pains pour sa nourriture, jetait le second à sa belle-mère, rendait le troisième à son père qui l'avait nourri, et prêtait les deux autres à ses enfans, qui s'acquitteraient un jour envers lui du même devoir qu'il rendait à son père.

Un Espagnol en voyage, passait un jour d'hiver dans un village du Brabant ; plusieurs chiens aboyaient et couraient après lui. Il se baissa pour prendre une pierre et la leur jeter ; mais il avait gelé, la pierre tenait si fortement qu'il ne put l'arracher, Oh ! le maudit pays, s'écria-t-il en jurant, où l'on lâche les chiens et attache les pierres.

Un homme de province, qui était venu à Paris dans le tems de carnaval, fit la partie d'aller au bal avec un de ses amis, et se déguisa en *diable*. Ils se retirèrent avant le jour. Comme le carrosse qui les conduisait passa dans le quartier où le provincial logeait, il fut le premier qui descendit. On le laissa le plus près qu'on put de sa porte, où il courut promptement frapper, parce qu'il faisait grand froid. Il fut obligé de redoubler les coups avant de pouvoir réveiller une grosse servante de son auberge, qui vint enfin à moitié endormie lui ouvrir, mais qui, dès qu'elle le vit, referma au plus vite la porte, et s'enfuit en criant, *Jesus Maria*, de toute sa force. Le provincial ne pense point à son habillement diabolique, et ne sachant point ce que pouvait avoir la servante, il continua à frapper, et toujours inutilement. Enfin mourant de froid ; il prit le parti de chercher gîte ailleurs. En marchant le long de la rue, il aperçut de la lumière dans une maison ; et pour comble de bonheur, la porte n'était pas tout-à-

fait fermée. Il vit en entrant un cercueil avec des cierges autour, et un bon Prêtre qui s'était endormi en lisant son bréviaire auprès d'un fort bon brasier. Tout était tendu de noir, et l'on ne sentait pas de froid dans ce lieu-là. Le provincial s'approcha tout le plus près qu'il put du brasier, et s'endormit fort tranquillement sur un siège. Cependant le prêtre s'éveilla, et voyant la figure de cet homme endormi, il ne douta pas que ce fut le diable qui venait prendre le mort ; et là-dessus, il fit des cris si épouvantables, que le provincial s'éveillant en sursaut, fut tout effrayé, croyant voir le mort à ses trousses. Quand il fut revenu de sa frayeur, il fit réflexion sur son habillement, et comprit que c'était ce qui avait causé son embarras. Comme il n'était pas loin de la fripperie, et que le jour commençait à paraître, il alla changer d'habit, et retourna à son auberge, où il n'eut pas de peine à se faire ouvrir. Il apprit en entrant que la servante était malade, et que c'était une visite que le diable lui avait rendue qui causait son mal. Le provincial n'eut garde de dire qu'il était le diable. Il sut ensuite qu'on publiait dans le quartier que le diable était venu pour enlever monsieur un tel. Le confesseur attestait la chose : ce qui y donnait le plus de croyance, ajoute madame *Dunoyer*, qui rapporte cette anecdote, c'est que le pauvre défunt avait été maltôtier.

Un Gascon avait perdu son argent au jeu. Comme il couchait avec celui qui le lui avait gagné, il prit le moment que son camarade dormait pour lui dérober sa bourse. Mais celui-ci qui n'avait qu'un sommeil inquiet : parce qu'il songeait à son argent, ayant senti quelque chose, chercha d'abord sa bourse. Il trouva en chemin la main du Gascon. Que faites-vous-là, lui dit-il ? Mon ami, lui répondit le Gascon, je prends ma revanche.

POÉSIE.

LE MARIAGE BRÉSILIEN.

POUR consacrer le jour de ma naissance,
 Mon père dans nos bois cherchant un arbrisseau,
 D'un jeune manglier ombragea mon berceau,
 Et l'arbre fraternel crût avec mon enfance.
 A peine j'entrevis ses rameaux protecteurs,
 Que par un doux instinct je cherchai son ombrage :
 Ses beaux fruits qui m'offraient un nourrissant breuvage
 Des fruits de nos climats me semblaient les meilleurs ;
 Et la vive fraîcheur qu'exhalait son feuillage,
 Plaisait plus à mes sens que le souffle volage
 Qui répand dans les airs le parfum de nos fleurs.

Quand la mort dans nos bras vint refroidir ma mère
 Sous mon arbre natal je posai son cercueil ;
 Et ses tristes rameaux, penchés vers sa poussière,
 Parurent se flétrir, et partager mon deuil.
 Arbre dont l'existence à la mienne est unie,
 Toi qui dois consacrer les plus chers de mes jours,
 Sers à marquer encore une époque à ma vie,
 Et prête ton mystère à mes jeunes amours.
 Lorsque l'humide nuit sur la terre tranquille
 Étendra lentement ses deux ailes d'azur,
 Et que le vent léger échappé d'un ciel pur,
 Paisible, dormira sous ton ombre immobile,
 D'espérance et d'amour Zélabar agité,
 Vers ton feuillage épais conduit par le mystère,
 Trois fois appellera l'amante qu'il préfère,
 Et qui lui doit le prix de sa fidélité :
 Alors, si par trois fois sa bouche frémissante
 Avec émotion répond à mes accens,
 Cache à tous les regards notre ardeur renaissante
 L'hymen aura comblé nos désirs innocens.

LE JUGE DE VILLAGE.

Dans un pays où le simple bon sens,
 La conscience et la droiture
 Suffisaient pour juger les gens,
 (J'ignore en quel pays se passa l'aventure).
 De ses concitoyens le vieux fermier Simon
 Obtint l'honneur de la magistrature,
 On avait négligé son éducation,
 Mais il avait le cœur droit, l'esprit sage,
 Et c'était bien assez pour un petit village.
 Revêtu de ses fonctions,
 De l'innocence il se crut le refuge :

Pour donner au malheur des consolations,
 Le premier soin du nouveau juge
 Fut de visiter les prisons.
 Un jour, dans ce lieu de détresse,
 Passant devant un prisonnier
 Dont il remarque la jeunesse,
 Il s'informe auprès du geolier
 Du criminel qui déjà l'intéresse :
 —Pour qu'on le traite avec cette rigueur,
 Qu'a-t-il fait?—De sang-froid je ne puis le redire..
 Contre votre prédécesseur
 L'infâme a fait une satire!
 —Que veut dire ce mot qui vous fait tant d'horreur ?
 —On appelle satire un écrit condamnable
 Dans lequel un auteur, inspiré par le diable,
 Ose gloser sur les fautes des grands,
 Des juges, même, et pour loger céans
 Vous conviendrez qu'il est assez coupable.
 —Quoi ! ce n'est que cela, dit Simon en riant ?
 De son cachot qu'on le tire à l'instant !
 Avec de semblables méprises
 La justice bientôt aurait perdu son nom :
 Entre nous, mon ami, si l'on met en prison
 Ceux qui dénoncent nos sottises,
 Nous, comment nous punira-t-on ?

ZÉPHYRE ET FLORE.

IL est un demi-dieu charmant, léger, volage,
 Il devance l'aurore, et d'ombrage en ombrage,
 Il fuit devant le char du jour :
 Sur son dos éclatant, où frémissent deux ailes,
 S'il portait un carquois et des flèches cruelles :
 Nos yeux le prendraient pour l'Amour.
 C'est lui qu'on voit le soir, quand les Heures voilées
 Entr'ouvrent du couchant les portes étoilées,
 Glisser dans l'air à petit bruit :
 C'est lui qui donne encore une voix aux Nayades,
 Des soupirs à Syrinx, des concerts aux Dryades
 Et de doux parfums à la Nuit.
 Zéphyre est son doux nom : sa légère origine,
 Pure comme l'éther, trompa l'œil de Lucine,
 Et n'eut pour témoins que les airs :
 D'un soupir du Printems, d'un soupir de l'Aurore,
 Dans son liquide azur le Ciel le vit éclore
 Comme un Alcyon sur les mers.
 Ce n'est point un enfant, mais il sort de l'enfance
 Entre deux myrtes verts tantôt il se balance,
 Tantôt il joue aux bords des eaux,
 Ou glisse sur un lac, ou promène sur l'onde
 Les filets d'Arachné, la feuille vagabonde,
 Et le nid léger des oiseaux.

Parfois aux antres creux, palais bizarre et sombre
 De la sauvage Echo, du sommeil et de l'ombre,
 Du lion il fuit les ardeurs ;
 Parfois dans un vieux chêne aux forêts de Cybèle,
 Dans le calme des nuits il berce Philomèle,
 Son nid, ses chants et ses malheurs.

Demi-Dieu, fils des airs, tes grâces et tes charmes,
 Ton âge au moins devait te sauver des alarmes
 Que verse l'urne du destin !
 Vint un jour où volant de prairie en prairie,
 Vainement tu cherchas sur l'herbe défléurie
 Les blanches perles du matin !

D'une molle langueur tes ailes sont atteintes ;
 L'orient est en feu, ses roses semblent teintes
 Des flots ardents du Phlégéon :
 Sous un maître nouveau qu'il brave et qu'il ignore,
 Le char du jour bondit du couchant à l'aurore :
 Tremblez, humains, c'est Phaéton !

L'Oréade s'enfonce en ses grottes profondes,
 La Nayade s'enfuit sous la voûte des ondes
 Et Zéphyre aux rives des mers :
 Sous les roulans saphirs de leurs berceaux liquides,
 Sur leurs lits de corail les vertes Néréides
 Ont recueilli le Dieu des airs.

Parmi les frais détours d'une grotte secrète
 Il gagna l'Elysée, innocente retraite,
 Que du juste honorent les pas ;
 Pour qui les Dieux ont fait de plus vives étoiles,
 Où le jour est plus pur, où la nuit a des voiles
 Que l'éclair ne déchire pas.

Zéphyre même aux flots donne une voix brillante,
 Le Léthé s'éveilla sur son urne indolente
 Aux doux concerts de ses roseaux ;
 La lyre de Linus que son aile balance,
 Aux lotos suspendue a rompu le silence,
 Et fait ouïr des airs nouveaux.

Cependant Jupiter, que Thémis vient d'absoudre,
 Tonne sur Phaéton, il tombe, un coup de foudre
 Sauve l'univers du chaos :
 L'Olympe s'éclaircit, Cybèle enfin respire,
 Bacchus reprend son thyrses, et Flore qui soupire
 Fait entendre ces tristes mots :

“ Ah ! si ton cœur est doux, que ta flamme est légère,
 “ Beau Zéphyre, quand Flore expire sur la terre,
 “ Devais-tu chercher d'autres lieux ?
 “ Un Dieu me rend en vain les larmes de l'Aurore,
 “ C'est le flambeau de Gnide, hélas ! qui me dévore,
 “ Plutôt que le flambeau des Cieux !

“ Si l'heureux Elysée, où pénétra ton aile,
 “ Te doit de ses gazons l'émeraude éternelle,
 “ Ah! c'est trop faire pour les morts :
 “ Si Flore me doit sa couronne vermeille,
 “ Cérès ses blonds épis, Pomone sa corbeille,
 “ Et la Nature ses trésors !

 “ Cruel, un seul baiser de ta bouche charmante
 “ Rendrait la vie au monde, et l'âme à ton amante ;
 “ Mais tu fuis ma couche et mon sort !
 “ Tes lèvres pour les ris, pour les amours écloses,
 “ Craindraient de se ternir et de mêler les roses
 “ Aux violettes de la mort !

 “ Mes gazons, mes jardins, tout mon empire en cendre,
 “ Un ciel de feu, mes maux sont pour mon cœur trop tendre
 “ Moins affreux que ton abandon ;
 “ Hélas! rappelle-toi ma flamme rougissante,
 “ Nos hymens prolongés jusqu'à l'aube naissante ;
 “ Oublierai-tu jusqu'à mon nom !”

Zéphyre est alarmé ; volage mais sensible,
 Quand Flore expire, il quitte un séjour trop paisible,
 Asile des chastes plaisirs ;
 Il fend l'air, il arrive à la couche de Flore ;
 Ils ne parlèrent point, mais, jusques à l'aurore,
 La nuit entendit leurs soupirs.

Coulez, soupirs charmans, coulez, nuits ravissantes,
 Brûlez, flambeaux d'hymen : à vos flammes puissantes
 Flore a ranimé ses couleurs !
 Aux premiers feux du monde elle parut moins belle,
 Lorsqu'Hébé, pour tresser à sa coupe immortelle,
 Lui ravit la reine des fleurs !

Soumettons-nous au sort : Thétis à ses naufrages,
 Cybèle ses volcans, l'Olympe des orages
 Qui rendent son nectar amer ;
 Avec Flore attendons que le Zéphyre arrive :
 Un jour luira, peut-être, où Vénus sur la rive
 Remettra sa conquête à la mer !

Puisses-tu, beau Zéphyre, auprès de ton poète,
 Pour seul prix de mes vers, au fond de ma retraite,
 Caresser un jour mes vieux ans !
 Et si le sort le veut, puisse un jour ton haleine
 Sur les bords fortunés de mon petit domaine,
 Bercer mes épis jaunissans !

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

GRÈCE.

Iles Ioniennes.—L'Académie grecque, qui devait être fondée à l'île d'Ithaque, va être définitivement établie à Corfou, d'après une décision du philanthrope et honorable M. Canning, qui, en même temps, a donné des ordres sévères à Sir Thomas Maitland, pour qu'il traite désormais les Grecs des îles Ioniennes avec toute la justice et les égards qui leur sont dus. Lord Guilford sera le directeur-général de cette Académie. On ne saurait douter que cet homme généreux, qui a bien mérité de la Grèce, et particulièrement de la ville d'Athènes, ne contribue, par son zèle et son activité infatigable, à rendre ce grand et important établissement aussi florissant et aussi prospère que les circonstances peuvent le permettre.

FRANCE.

Bouches-du-Rhône. — Mimet.—*Géologie.*—On vient de trouver à Mimet, au nord de Marseille, non loin de l'endroit où s'est donnée la seconde bataille de Marius contre les Teutons, une dent d'éléphant fossile. On fait, dans ce moment, des fouilles qui promettent d'autres fossiles, sans doute aussi curieux. Cette dent est parfaitement conservée; elle était dans un grès calcaire très-dur, au-dessus du terrain houiller. On a également trouvé aux Martignes, dans le même département, d'autres grands fossiles.

Antiquités.—M. Toulouzan a trouvé, près du village d'Aurial, dans les ruines d'une villa, une table horaire en marbre, qui est du même genre que la table décrite par Palladius, et qui donne une nouvelle force

au savant mémoire de M. Letronne, qu'on lit dans la *trente-neuvième livraison des Nouvelles Annales des Voyages*. Cette table porte au piedestal cette inscription : L. VERATIVUS FECIT FIRMVS.—M. Toulouzan, qui s'occupe de grandes recherches dans le département des Bouches-du-Rhône, a fait un grand nombre de découvertes importantes, dont plusieurs sont déjà consignées dans la belle statistique de ce département, à laquelle il a travaillé sous les auspices du préfet, M. de Villeneuve.

Physiologie—Expériences sur le système nerveux.—Nous avons inséré le rapport de M. Cuvier sur un mémoire de M. le docteur Flourens, dont l'importance pour les sciences naturelles et philosophiques a été généralement sentie. La justice nous oblige à faire mention d'un article fort intéressant, inséré dans les *Archives générales de médecine* (cahier de Mars), dans lequel un jeune médecin italien, M. le docteur Coster, revendique la priorité des découvertes de M. Flourens, pour le savant Rolando, professeur d'anatomie à l'université de Turin. Ce professeur publia, en 1809, un ouvrage dans lequel il exposait ses nombreuses expériences sur le cerveau et le cervelet. Il résulte de l'extrait fort bien fait de M. Coster, que ces expériences, conformes à celles du physiologiste français, présentent aussi des résultats conformes, c'est-à-dire, pour nous exprimer d'une manière générale, que les *hémisphères du cerveau sont le siège des forces sensibles et intellectuelles, et le cervelet, le siège de la force locomotrice*. Nous rapportons ceci comme un fait dont nous sommes loin de vouloir tirer aucune induction fâcheuse pour M. Flourens;

ce n'est pas la première fois que deux observateurs se sont ainsi rencontrés sur la même route, et il est probable que de pareilles rencontres deviendront chaque jour plus fréquentes, à mesure qu'on se rapprochera davantage de la vérité. Il nous semble, au surplus, que c'est un nouveau motif pour les savans de porter leur attention sur des observations véritablement remarquables, et dont certaines déductions naturelles nous semblent former la limite et établir le point du contact entre la connaissance des fibres cérébrales et celle des facultés intellectuelles, entre la *physiologie* et la *métaphysique*.

—
GENÈVE.

Jardin Botanique. — Grâce au zèle et au dévouement de son savant directeur, M. le professeur Decandolle, ce jardin prospère et prend, chaque année, un plus grand développement. On a construit de nouvelles serres; le nombre des plantes s'est considérablement accru; on a distribué des graines, des plantes et des greffes aux personnes qui en ont demandé. L'administration du jardin a reçu, l'année dernière, des legs de deux particuliers, qu'elle destine, ainsi que ceux qui pourront lui être faits dans la suite, à former un fonds de réserve, afin de pourvoir aux réparations et aux constructions extraordinaires. Le public a joui pleinement de ce jardin pendant l'année dernière, sans que le plus léger désordre s'y soit fait apercevoir. Aussi l'administration, voyant l'intérêt que le public met à jouir de cette promenade, et considérant que l'heure actuelle de la clôture journalière en prive la partie la plus laborieuse de la population, a-t-elle décidé qu'à l'avenir, et pendant les jours ouvrables, le jardin serait ouvert toute la journée sans interruption.

—
Société pour l'avancement des arts.
—*Prix proposés.* — *L'union de Genève à la Suisse*, union si long-tems

désirée et recherchée par nos pères, si heureusement accomplie sous les garanties les plus solennelles, est un de ces événemens que les beaux-arts aiment à célébrer. Le succès de l'artiste est déjà préparé par l'intérêt que lui montre le public; un sentiment patriotique élève ses pensées; et, au lieu de travailler sur des fictions ou des lieux communs, il a pour lui la vérité de l'histoire et l'importance du sujet. — Dans une séance fort nombreuse de la *classe des beaux-arts*, la proposition de frapper une médaille pour consacrer la mémoire de cet heureux événement obtint une telle faveur, qu'il fut décidé de s'en occuper sans délai. En conséquence, un concours a été ouvert pour le projet de cette médaille, qui sera de vingt-trois lignes. Le dessin de chaque face des plans présentés devra avoir au moins quatre pouces de diamètre. Les premières médailles frappées en argent et en bronze seront offertes à l'auteur dont les projets auront été admis en tout ou en partie. La *classe*, en mettant cet objet au concours, ne s'est pas dissimulé les difficultés de l'exécution. Le sujet en lui-même, cet acte qui, sous les auspices de la loyauté helvétique, unit d'une manière permanente nos intérêts les plus chers à ceux d'un peuple libre, ne laisse rien à désirer, sous les rapports de la dignité et de l'importance. Mais les emblèmes les plus frappans et les plus naturels pour représenter des fédérations ont déjà été mis en œuvre, et il faut éviter, comme deux écueils, les idées communes et les allégories ambitieuses. Beaucoup de choses en peu d'espace, *multum in parvo*, est un problème dont la solution ne peut se trouver que dans une pensée principale, qui réunisse la clarté à la simplicité, et qui, en fixant l'esprit sur le trait dominant, supplée à ce qu'on ne peut pas exprimer. Une scène locale, un fond qui caractérise la nation suisse, un *motto* bien approprié, neuf ou qui le devienne par l'application: voilà des conditions que la classe envisage comme essentielles et

qu'elle a signalées à l'attention des concurrens.—Un grand nombre de projets ont été envoyés au concours, et, quoique plusieurs d'entre eux soient vraiment dignes d'éloges, on peut prévoir qu'aucun n'obtiendra une préférence exclusive, mais qu'on puisera dans les uns le sujet de la médaille tandis que d'autres fourniront les devises.—La même classe a encore un autre concours pour les emblèmes des médailles d'argent, qui sont distribuées annuellement, à titre de prix, aux élèves du collège de Genève. On demande deux dessins, l'un pour la médaille consacrée aux prix de littérature, l'autre pour la médaille destinée aux prix de religion. Les revers devra porter les armoiries du canton, et pourra être commun aux deux médailles. Les concurrens ont une entière latitude pour la composition des sujets, la destination de ces médailles étant suffisamment connue. L'auteur des dessins qui auront été admis, recevra une médaille de la valeur de 200 florins, environ 93 francs.

CHAMBERY.

Société académique de Savoie.—Quelques habitans de cette ville, animée du désir de se rendre utiles à leur pays, avaient arrêté le projet d'une société, dont les travaux dirigés vers le bien public, auraient spécialement pour but tout ce qui pourrait tendre à l'avantage et à la prospérité de la Savoie. Autorisés par le gouvernement, ils s'étaient réunis sous le titre de *Société académique de Savoie*, et s'étaient successivement adjoinct quelques membres et un certain nombre de correspondans. Plusieurs Mémoires utiles avaient déjà été communiqués à cette Société naissante, lorsque les événemens de Mars 1821, la déterminèrent à suspendre ses réunions. Dans le milieu de l'année dernière, cette Société a été autorisée par le gouvernement à reprendre ses séances et à continuer ses travaux, en conservant son organisation primitive.

Le zèle et les lumières de ses membres actuels font espérer que, forte de l'appui du gouvernement, elle rendra des services essentiels à ce pays, en détruisant les préjugés qui s'opposent à la propagation de l'enseignement mutuel.

Ecole de peinture.—Gette école, créée le 1er Mai 1822, par le conseil municipal de notre ville, avec autorisation du ministre de l'intérieur, a été ouverte, le 23 Novembre de la même année, dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville. La direction en a été confiée à M. le professeur Moreau, connu par plusieurs beaux ouvrages. Les élèves sont admis, moyennant une légère rétribution annuelle: il y a aussi des places gratuites. Chaque année, il se fait une exposition publique des principaux ouvrages des élèves, à la suite de laquelle on distribue des prix.

LEYDE.

Nécrologie.—Le savant professeur *Herman Tollius*, qui a concouru honorablement à l'éducation du roi régnant des Pays-Bas, est mort à Leyde, le 29 Avril 1822, âgé de 80 ans.

DARMSTADT.

Publications prochaines.—Religion.—Nous avons souvent parlé de l'esprit de tolérance religieuse qui existe en Allemagne; en voici un nouvel exemple. Le docteur Léandre von Ess, professeur à Darmstadt et prêtre catholique, connu par sa traduction allemande de la Bible, vient de faire réimprimer, pour les vendre à bas prix, plusieurs volumes des excellens discours du docteur Reinhard, prédicateur aulique à Dresde, et théologien de la doctrine de Luther. Bien plus, après avoir fait avec succès plusieurs collectes, il vend au plus bas prix possible aux élèves en théologie des communions chrétiennes sans distinction, la collection complète des oraisons de Reinhard, des éditions de la bible en langue hébraïque,

arabe, syriaque, grecque, latine, le dictionnaire hébreu-allemand de Gesenius, etc. Il a répandu déjà plus de 20,000 Nouveaux Testaments. Le bien qui en résultera, et la satisfaction de l'avoir fait, le dédommageront des attaques du *Journal* soi-disant *catholique*, imprimé à Strasbourg ; les facultés théologiques de Breslau, Bonn et Tubingue se sont hâtées de favoriser ses vues philanthropiques.

INDES-ORIENTALES.

Progrès de la civilisation.-Liberté de la presse.—Les gazettes de l'Inde nous apprennent que la liberté de la presse, quoique si récemment établie dans ce vaste pays, a déjà produit un excellent effet. Lors de la dernière célébration de la fête de la grande idole Djagrenat, il y avait si peu de pèlerins, qu'on eut beaucoup de peine à trouver assez de monde pour traîner le char de ce dieu. Les Bramines s'assemblèrent, après la cérémonie, pour consulter entre eux sur la nécessité de transporter leurs images dans un district plus éloigné du centre des connaissances et des lumières.

SIERRA-LEONE.

Sources du Niger.—Si l'on en croit une gazette de cet établissement, à la date du 2 Novembre dernier, M. Laing, capitaine au régiment Royal-Africain d'infanterie légère, a, dans un voyage en Afrique, reconnu les hauteurs où le mystérieux Niger prend sa source. On appelle ce lieu *sources de Tembley*, latitude nord, 9° 15', longitude ouest, 9° 36'. Le même officier a ouvert des relations

commerciales avec plusieurs tribus jusqu'alors inconnues et qui habitent à une très-grande distance de l'établissement anglais.

PAYS-BAS.

Société catholique de la Belgique.—Cette société, formée à Bruxelles, fait imprimer à ses frais et distribuer au prix le plus modique possible, les ouvrages qu'elle croit utile de répandre. Elle a publié depuis peu le *Traité d'éducation des filles*, par Fénélon, et les *Mémoires de Mme. de Laroche-Jacquelin*, auxquels l'éditeur, M. de Robiano de Boosbeck, l'un des membres les plus zélés de la Société catholique, a joint des réflexions sur la manière de retirer quelques fruits de l'histoire. La même société va publier les *Pensées de Bourdaloue*.

LIEGE.

Souscription pour un monument qui sera consacré à Grétry.—La Société d'émulation de cette ville vient d'ouvrir une souscription pour élever un monument à la mémoire du célèbre Grétry ; il renfermera son cœur déposé jusqu'ici à l'ermitage de Montmorency, près Paris, où Grétry avait passé les dernières années de sa vie, dans la même retraite que J. J. Rousseau avait consacrée par sa présence, et par la composition de sa Nouvelle Héloïse. La Société annonce que les moindres sommes seront reçues avec reconnaissance, et que les noms des souscripteurs seront imprimés à la suite du procès-verbal de sa prochaine séance publique.

ERRATA.

Page 80, ligne 2, Essonne, à trois lieues de Paris, lisez, Essonne sept lieues sud de Paris

Page 92, ligne 4, Si Flore me doit, lisez, Si Flore ne te doit

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 16.] SEPTEMBRE, 1823. [TOME III.

TABLE DES MATIÈRES.

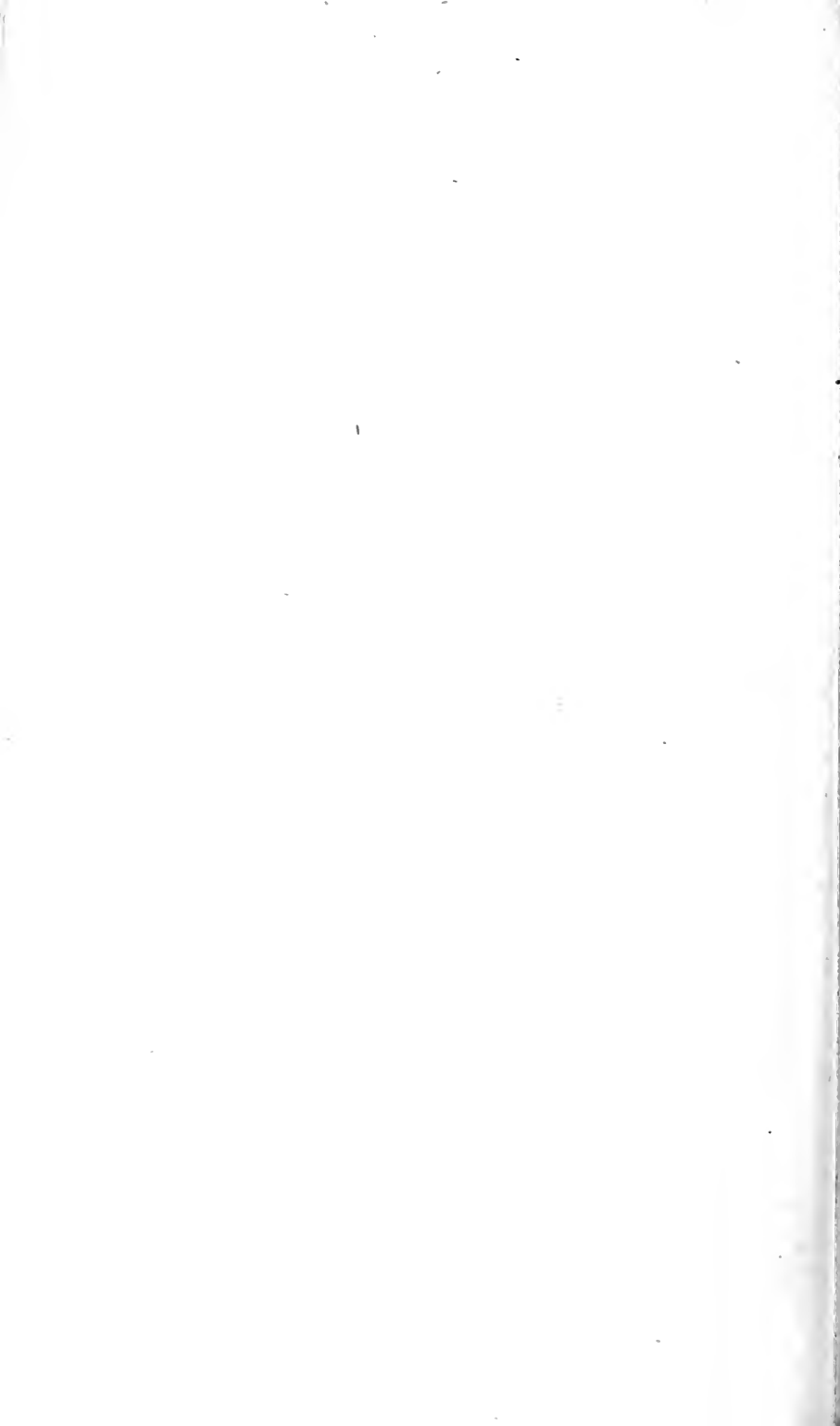
BIOGRAPHIE.		NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.	
	page		page
Lalande, Joseph - Jérôme le Français de (Conclusion).....	99	Polynésie.— Otahiti. — Législa- tion.....	140
MÉLANGES.		Sénégal.—Culture.....	141
Beaux-arts, Lettre à un Pari- sien sur l'Italie.....	104	Pétersbourg.—Cabinet de mé- dailles anciennes.....	ib.
Cranologie.....	108	Institut pour les langues Orien- tales.....	ib.
Notice sur les King, ou livres ca- noniques et moraux des Chi- nois. (Troisième article)....	110	Pologne.—Culte Hébraïque....	ib.
De la Musique des Grecs.....	114	Littérature Polonaise.....	142
Le Calife Almanzor. (Conte.) (Conclusion).....	120	Journal.....	ib.
Lettre de Corfou.....	125	Ratisbonne.—Longévité.....	ib.
Voyage aux Environs de Paris.	128	Wurtemberg.—Société Biblique.	ib.
Eloquence de la Chaire. (Mr. Ir- ving.—Massillon).....	134	Munich.—Nécrologie.....	143
BAGATELLES.....	136	Rome.—Edition Palimpseste....	ib.
POÉSIE.		Beaux-arts.—Projet d'Etablis- ment d'une académie An- glaise.....	ib.
Éloge du Tems.....	139	Harlem.—Fête séculaire de l'in- vention del'imprimerie.....	ib.
Éloge d'une amie qui n'est plus..	ib.	Bas-Rhin.—Commission des pri- sons.....	144

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ, TREUTTET, JUN. ET RICHTER;
DULAU ET C^{nie}.; BOSSANGE ET C^{nie}.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES
LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.



LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 16.] SEPTEMBRE, 1823. [TOME III.

BIOGRAPHIE.

(Fin du dernier Numéro.)

LALANDE (JOSEPH-JÉRÔME LE
FRANÇAIS DE.)

Nous avons vu que Lalande aimait la célébrité, celle surtout qui se rattachait à l'astronomie. Il avait lu, en 1773, dans les *Elémens de la philosophie de Newton*, par Voltaire, que la rencontre d'une comète qui viendrait choquer la terre pourrait avoir des suites terribles, mais que la Providence avait tout disposé de manière à rendre cette rencontre impossible. Lalande s'éleva contre cette assertion, et s'étayant des calculs de Clairaut qui, à l'occasion de la comète de 1759, avait démontré que les attractions planétaires pouvaient altérer sensiblement une orbite, il se persuada, après avoir examiné sommairement la question, que la chose n'était pas absolument impossible, quoique *extrêmement invraisemblable* ; et il avait composé sur ce sujet un mémoire avec ce titre : *Réflexions sur les comètes qui peuvent approcher de la terre*. Ce titre annonçait une question intéressante, et le mémoire n'ayant pas été lu dans la séance pour laquelle on l'avait des-

tiné, on en conclut que la lecture n'en avait été supprimée que pour cacher au public les malheurs qui y étaient annoncés ; l'alarme même fut telle, que le lieutenant-général de police se fit remettre le mémoire. Il le lut, et n'y trouvant rien qui pût motiver les craintes qui s'étaient répandues, il en ordonna la publication. Cette précaution, au lieu de calmer les esprits, les agita de plus en plus ; on crut que pour faire cesser la terreur, l'auteur avait retranché l'annonce de la catastrophe dont on était menacé ; et ce ne fut qu'insensiblement que le public put se rassurer sur les événemens terribles qu'il avait redoutés. La disparition de l'anneau de Saturne, que l'on annonça dans le même tems, fut encore pour Lalande une occasion d'attirer sur lui l'attention publique. Pour mieux saisir l'instant de cette disparition, il se transporta à Béziers, sous le plus beau ciel de la France ; mais la faiblesse de sa vue nuisit à son observation, qui fut trouvée moins bonne que celles qu'on avait faites à Londres ou à Paris. Lalande, à cette occasion, fut attaqué à différentes reprises par Cassini de Thury ; il finit

par s'en offenser, et répondit par des personnalités piquantes, dont Cassini voulait se venger : des amis se portèrent pour médiateurs. Cassini retira sa plainte, Lalande supprima son écrit, et ils vécurent ensemble comme auparavant. L'écrit de Lalande était intitulé : *Lettre sur l'anneau de Saturne, écrite par M. Lalande à M. Cassini*, au sujet de son avis imprimé dans le *Journal politique* d'Août 1773, Toulouse, in-8°. Lalande continua ensuite les *Ephémérides* de La Caille, et les porta, depuis 1775, où celui-ci les avait laissées, jusqu'en 1809. Cet ouvrage, devenu inutile depuis la publication de la *Connaissance des tems*, et dont Lalande faisait faire tous les calculs par ses élèves, se recommande, comme ceux de La Caille, par les discours préliminaires, les additions et les tables subsidiaires. En 1775, il fit paraître son globe céleste d'un pied de diamètre ; en 1776, il enrichit les supplémens de l'*Encyclopédie* de plusieurs articles curieux ; et en 1789, il refondit, dans l'*Encyclopédie méthodique*, tous les articles de l'ancienne *Encyclopédie*, que d'Alembert s'était contenté d'extraire des institutions astronomiques de Lemonnier. Cette rédaction, plus exacte et plus claire, coûta peu de travail à Lalande : il en trouvait les matériaux dans son *Astronomie*. En 1778, il publia ses *Réflexions sur les éclipses de soleil*, accompagnées de remarques nouvelles, mais encore incomplètes, sur la figure des lignes de commencement et de fin pour les divers endroits de la terre. En 1780, il donna une quatrième édition des *Leçons élémentaires d'astronomie* de La Caille, auxquelles il ne fit qu'ajouter quelques notes. Depuis longtemps il fournissait au *Journal des Savans* tous les articles concernant les mathématiques et la physique. Parmi ces articles, on remarque particulièrement ceux-ci : trois *Lettres sur le platine* : c'est le premier écrit qui ait fait connaître ce métal en France. *Remarques sur les monnaies de Pié-*

mont ; (Novembre 1791, pag. 694). Il a aussi travaillé au *Nécrologe des hommes célèbres de France* ; au *Journal de Physique*, auquel il fournit, en 1802, quatre articles sur la planète *Piazzi* (Cérès) ; au *Magasin encyclopédique*, où il a inséré son *Voyage au Mont-Blanc*, fait en Août 1796, et imprimé à part, in 8vo. de vingt pag. Il a aussi publié divers morceaux dans les *Acta eruditorum* de Leipsick, les *Philosophical Transactions*, les *Mémoires de Berlin*, de *Dijon*, etc. Il donna encore la traduction française de la *Description d'une machine pour diviser les instrumens de mathématiques*, par Ramsden, qui parut à Londres, en 1790. Bailly avait laissé incomplet un excellent travail sur les diamètres des satellites de Jupiter, et sur la portion de leurs disques, qui est encore éclairée à l'instant où ils disparaissent à nos yeux. L'idée en était ingénieuse, et était due à Grandjean de Fouchy. Lalande, en demandant à Bailly son agrément pour compléter le travail qu'il avait commencé sur cet objet, lui disait avec franchise, qu'il faisait plus de cas de lui, pour les trois mémoires dont son ouvrage se composait, que pour les honneurs dont il le voyait environné. Bailly ne balançait pas à lui accorder l'autorisation qu'il lui demandait, et, lui rendant confiance pour confiance, avoua qu'il se souvenait à peine d'avoir été astronome : *un torrent avait passé qui avait entraîné toutes ses idées de science*. Malgré cette foule de travaux, Lalande faisait imprimer tous les ans l'*Histoire de l'astronomie* : ce n'est qu'un simple recueil de titres et de dates, recueil utile néanmoins à consulter. Il termina, en 1792, la troisième édition de son *Astronomie*, 3 vol. in-4to ; fit paraître, avec de nouvelles notes, le *Traité de Navigation* de Bouguer, que la Caille avait déjà commenté et refondu en partie, et publia un catalogue des étoiles qu'on ne trouvait plus dans le ciel aux places marquées par les astronomes. En 1793, il publia son *Abrégé de Navi-*

gation historique, théorique et pratique avec des tables horaires, calculées par Mme Lalande, sa nièce, 1 vol. in-4to. Il y a joint le catalogue de tous les bons livres de navigation qui ne se trouvent point dans la *Bibliographie astronomique*: ce livre est devenu rare. L'opération qui donne l'heure par la hauteur observée du soleil ou d'une étoile, dépendait d'un calcul extrêmement simple, mais que les marins trouvaient encore trop long et trop difficile: on avait tenté de l'abrégé par des tables, mais elles ne remplirent qu'imparfaitement le but proposé. Lalande remédia à cet inconvénient, en publiant des tables plus complètes, qu'il fit calculer par Mme. Lepaute. En 1794, les circonstances l'obligèrent à reprendre la direction de la *Connaissance des tems*, dont il resta chargé jusqu'en 1807. En 1793, il avait donné une seconde édition de son *Abrégé d'astronomie*, 1 vol. in-8vo, et son *Astronomie des dames*, 1 vol. in-18. En 1795, il publia un *Catalogue de mille étoiles circompolaires*, et un *Mémoire sur la hauteur de Paris au-dessus du niveau de la mer*. Il signala ainsi la 43e année de sa carrière astronomique. Ce mémoire était le 150e qu'il insérait dans le *Recueil académique*; enfin il donna ses dernières tables de Mercure. Il avait pris tant de précautions pour les améliorations de ces tables, qu'il croyait en avoir amené la théorie à un état voisin de la perfection. Le 3 Mai 1789, un passage de Mercure devait avoir lieu; Lalande, suivant sa coutume, l'avait annoncé la veille dans le *Journal de Paris*, et avait désigné la minute et la seconde à laquelle Mercure devait quitter le disque du soleil, parce que l'entrée devait précéder le lever. Il arriva que le ciel fut entièrement couvert. Les astronomes n'avaient abandonné leurs lunettes qu'une demi-heure après le moment indiqué; deux seuls, pour différens motifs, étaient restés à leur poste; mais le soleil, se découvrant tout-à-coup, leur laissa voir Mercure sur le bord dont il était

TOME III.

près de se séparer: l'erreur était de plus de quarante minutes. Lalande reconnut qu'il s'était trompé; c'est à cette mésaventure qu'on dut la perfection des tables dont nous avons parlé plus haut; on n'était plus fait à de pareils mécomptes en astronomie, et probablement ils ne se reproduiront plus. En 1798, Lalande publia une nouvelle édition du *Traité de la sphère et du calendrier*, par Rivard; et en 1800, il corrigea les *Mondes*, de Fontenelle, en y ajoutant quelques notes relatives à la théorie des tourbillons, dont l'auteur était toujours resté le partisan. Il donna encore, en 1800, une seconde édition de l'*Histoire des mathématiques*, de Montucla; en 1802, il la compléta, en y ajoutant 2 volumes qu'il avait promis pour la terminer. Il travaillait depuis long-tems à la *Bibliographie astronomique*: cet ouvrage, malgré son utilité, ne pouvait pas faire espérer un débit capable de couvrir les frais d'impression; le ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau, la fit exécuter aux frais du gouvernement. Pour faciliter les recherches dans un vol. in-4to. de près de 1,000 pages, contenant environ 5,300 articles rangés par ordre chronologique, le P. Cotte y a joint une table méthodique, extrêmement commode. Lalande prouva dans cet ouvrage qu'il était moins occupé de sa propre gloire que de celle de la science, puisqu'il oublia d'y parler, sous l'année 1792, du volume d'*Ephémérides* de 1793 à 1800, qu'il publia cette même année. Il y a joint l'*Histoire de l'Astronomie* depuis l'an 1781 jusqu'à la fin de 1802, époque de la publication. En 1801, le ministre Benezecq avait également fait imprimer, aux frais du gouvernement, son *Histoire céleste française, contenant les observations de plusieurs astronomes français*. Voici comme Lalande, qui ne prend que le titre modeste d'éditeur, parle de cet ouvrage dans sa préface: "Ce recueil, dit-il, pourra renfermer de nombreuses observations des Cassini, de Pierre Lemonnier, de Joseph De-

Q

lisle, de Charles Messier, etc. ; mais j'ai cru devoir commencer par les plus récentes, et surtout par les observations des étoiles, qui sont les premiers fondemens de l'astronomie. J'avais délégué à Lepaute-Dagelet la description du ciel étoilé ; il commença en 1782, et l'on trouve dans ce volume une partie de ses observations. Le voyage de la Peyrouse nous l'enleva le 13 Juin 1785. Michel le Français-Lalande, mon neveu, me seconda au-delà de mes espérances, et il est arrivé à 50 mille étoiles." Cet éloge du neveu, dans la bouche de l'oncle, pourrait paraître suspect, s'il n'était confirmé par un savant étranger, excellent juge sur ces matières, le célèbre docteur Olbers. "Je ne balance pas à déclarer, dit-il, que cette histoire céleste est l'une des plus importantes productions du 18^e siècle ; je suis très-persuadé que la postérité confirmera ce jugement, et que les astronomes sentiront un jour tout le prix d'une description si fidèle et si complète du ciel, à la fin du 18^e siècle." Lalande aurait pu prendre à la tête de cet important ouvrage, un autre titre que celui d'éditeur, car on ne peut nier que, sans lui, il n'aurait pas existé. Il a formé et dirigé l'observateur ; il a, par son crédit, fait bâtir l'observatoire de l'école Militaire, et enfin il a fait acheter, par le gouvernement, le quart de cercle qui fut confié à Dagenet, et qui, après lui, passa à son neveu, Michel Lalande. Nous n'avons parlé que des ouvrages que Lalande a présentés à l'académie, ou qu'il a mentionnés dans sa *Bibliographie astronomique*, et ils sont assez nombreux pour remplir la plus longue carrière. Il en a fait beaucoup d'autres, parmi lesquels on distingue un *Voyage d'Italie*, 1786, 9 vol. in-12, avec un atlas, qui contient les plans topographiques des villes principales, et l'itinéraire le plus sûr que puisse consulter un voyageur ; un *Traité des canaux de navigation*, 1778, in-fol., qu'il composa en visitant dans toute son étendue le canal de Languedoc ; la *Description de neuf arts différens*,

qui font partie du Recueil de l'académie ; un discours couronné par l'académie de Marseille sur ce sujet : *L'Esprit de justice fait la gloire et la sûreté des empires* ; un *Mémoire*, couronné par l'académie de Copenhague, sur la longueur de l'année ; plusieurs *Mémoires* sur la rotation du soleil et celle de la lune, dont on retrouve la substance dans son astronomie ; un *Eloge du maréchal de Saxe* ; un *Discours* prononcé publiquement à Lyon, et dans lequel il cherchait à établir la préférence que l'on doit à la monarchie sur toute autre forme de gouvernement : doctrine que l'auteur a manifestée dans les tems même où il était le plus dangereux de le faire ; un *Discours sur la douceur*, qu'il relisait tous les ans, pour s'inculquer des principes qu'il lui arrivait quelquefois d'oublier. Lalande a composé beaucoup d'autres ouvrages ; nous n'avons rappelé que ceux qui ont pu servir à sa gloire, à l'instruction publique, ou aux sages doctrines qu'il professait avec un zèle infatigable ; quant à ceux qui n'étaient que le fruit d'une erreur momentanée, ou d'un esprit souvent trop hardi, nous avons cru devoir les passer sous silence. D'autres astronomes de cette époque ont fait sans doute des découvertes plus importantes, et leurs observations ont, ainsi que celles de Lalande, le mérite de la plus scrupuleuse exactitude ; mais ce dernier tient incontestablement le premier rang, comme professeur. Personne n'a su comme lui répandre l'instruction et le goût de la science, et il semble qu'il ne voulait être célèbre que pour associer l'astronomie à sa célébrité. Toutes ses démarches, tous ses travaux, toute l'influence d'un nom devenu populaire n'eurent jamais pour but que de concourir au bien de la science qu'il chérissait ; il voulut même la servir après sa mort, en fondant une médaille que l'institut décerne annuellement à l'auteur de l'observation la plus intéressante ou du mémoire le plus utile aux progrès de l'astronomie. Sa passion pour la célébrité,

noble dans son principe, avait dégénéré dans sa vieillesse, et s'attachait à des objets indignes de lui. Il regardait comme un trait fort original de manger des araignées; d'ailleurs c'était à ses yeux une grande victoire qu'il remportait sur l'usage. Ainsi, peu d'années avant sa mort, il se tenait toute une soirée sur le Pont-Neuf, et faisait voir aux curieux les variations de l'éclat de l'étoile *algol*; ainsi il voulut attacher son nom à la découverte de Montgolfier, dont il était admirateur, enthousiaste, et annonça le projet d'aller à Gotha. Il partit en effet; mais son conducteur à qui on avait donné le mot, le descendit au bois de Boulogne. Malgré quelques travers, il donna, dans tous les tems, des preuves de la bonté de son âme: le malheur eut toujours des droits sur elle. Après le 10 Août 1792, il s'exposa au danger de perdre la vie, pour sauver celle de Dupont de Nemours, qu'il tint caché à l'observatoire du collège Mazarin; il sauva de même l'abbé Garnier, et donna un asile dans les bâtimens de l'Observatoire, à quelques prêtres échappés aux massacres de l'Abbaye, en les faisant passer pour astronomes. Lalande était aussi généreux qu'humain. Instruit, par son curé, que 70 enfans désignés pour faire leur première communion étaient dans le plus grand besoin, il lui envoya 2,000 francs pour pourvoir à leur habillement. Voici un autre trait qui ne lui fera pas moins d'honneur. Un de ses collègues, de l'institut, lui dit un jour qu'il était forcé de vendre sa bibliothèque pour

payer ses dettes et augmenter son faible revenu, en plaçant le surplus. Dans le courant de la conversation, Lalande lui demanda combien il comptait vendre ses livres: 30,000 francs, lui répondit l'académicien. Le lendemain, l'astronome les lui envoya et lui laissa sa bibliothèque. Pour faire connaître le caractère de ce savant sous toutes les faces, il ne sera peut-être pas inutile de rapporter que tous les ans, dans la semaine sainte, il se faisait lire et écoutait avec beaucoup d'intérêt la *Passion de Jésus-Christ*; ce qui prouverait qu'il n'est pas certain qu'il fût athée. Lalande, malgré sa faible complexion, généralement jouit d'une bonne santé. Une jaunisse et un dépérissement, suite d'un travail forcé, firent craindre pour ses jours en 1767: l'exercice du cheval lui rendit la santé. La diète, l'eau, les longues courses composaient toute son hygiène. Ce système, qui lui conserva quelque tems la vie, finit par lui devenir fatal, en voulant toujours l'observer dans les tems les plus rigoureux, et malgré son état d'épuisement total. Il sentit sa fin approcher, et s'y résigna avec tranquillité. Il conserva jusqu'au dernier moment le même sang-froid et la même présence d'esprit. *Je n'ai plus besoin de rien*, dit-il enfin à ceux qui l'entouraient, *allez-vous reposer*. Ce furent ses dernières paroles. Il cessa de vivre le 4 Avril 1807, au matin, à l'âge de 75 ans environ. Il était membre du bureau des longitudes et de la légion d'honneur, et associé des principales académies de l'Europe.

M É L A N G E S.

BEAUX-ARTS.

L E T T R E A U N P A R I S I E N S U R L ' I T A L I E .

Dulces ante omnia musæ.

Genève, 30 Mai 1823.

Monsieur,

En partant de Paris pour l'Italie, j'ai promis de vous donner quelques détails sur les circonstances de mon voyage. Jusqu'à présent il ne m'est rien arrivé de bien romanesque dans les courses que j'ai entreprises depuis quatre ans, et j'espère qu'avec l'aide du ciel il en sera de même cette fois-ci. Ainsi ne vous attendez pas aux aventures surprenantes. Je vais voir l'Italie, ce pays qui est, dit-on, si beau, ce pays si riche en grands souvenirs, cette terre sur laquelle se sont opérés deux grands phénomènes historiques, la décadence du Monde ancien, et la renaissance de ce monde sous l'influence de la civilisation moderne. Je vais voir ces monumens des arts, témoins éloquens de ces deux époques, et c'est particulièrement de ces importants ouvrages que je me propose de vous entretenir. En conscience, je ne puis promettre de dire *la vérité*, ce serait montrer une présomption puérile ; n'exigez, n'attendez donc de moi que de la sincérité dans mes récits, qu'une transmission consciencieuse de mes impressions, de mes sentimens, de mes réflexions. Peut-être me trouverez-vous encore téméraire en prenant un tel engagement ; mais comme il est contracté de bonne foi, je sens qu'il sera tenu de la même manière.

Il est bien entendu que je vous ferai grâce de cette érudition banale dont les *Touristes* auteurs enflent leurs

relations aux dépens des itinéraires imprimés qu'on peut acheter partout. Bon ou mauvais, ce que je vous envoie est *mien* ; tenez cela pour dit.

Mon voyage de Paris ici s'est fait sans autre aventure que la rencontre d'un gros orage, enfant des Alpes, dont nous avons vu les flancs noirs sillonnés d'éclairs, entre Montbard et Sémur. Ce dernier canton a été dévasté complètement par la grêle. Bien des malheureux ont perdu là, en un quart-d'heure, le bien-être de l'année. Il serait à souhaiter que les compagnies d'assurances contre la grêle étendissent dans les campagnes leur influence protectrice. La sécurité des actionnaires serait d'autant plus grande, que les dégâts si funestes à ceux sur qui ils pèsent en particulier, se réduiraient à très-peu de chose dès que le prix de leur évaluation serait réparti sur une grande portion de pays, et que, d'ailleurs, la nature de ce fléau éloigne toute idée de supercherie. Cet orage, dans le même moment où je le voyais à Montbard, s'étendait sur Genève et Grenoble ; ce qui me fait penser que vous aurez ressenti son influence à Paris, car depuis ce jour il pleut presque continuellement. Hier cependant (29 Mai), le tems a été assez agréable, et la ville de Genève a joui d'un spectacle nouveau pour elle. Depuis quelque tems il y avait, sur le chantier, un bateau à vapeur en construction ; hier, à quatre heures après midi, on l'a lancé à l'eau. Depuis le matin, des salves d'artillerie annon-

çaient cette cérémonie, et les bords du lac se garnissaient successivement de spectateurs.

Vers trois heures et demie, un grand nombre d'équipages conduisirent sur la route de Thionon les curieux qui voulaient rester à terre, tandis que les autres, se confiant à de frères barques, formèrent sur le lac deux lignes d'embarcations, entre lesquelles le bateau à vapeur devait être lancé. On jouissait vraiment d'un spectacle enchanteur à ce moment : le bateau à vapeur était couvert de monde, et sur l'*arrière* qui se présentait vers le lac, étaient des artilleurs qui fesaient feu alternativement avec les fanfares de musique. Derrière et sur les maisons environnantes, une multitude de curieux garnissaient les fenêtres, les toits et les arbres. Du lac, sur lequel j'étais, on embrassait parfaitement cet ensemble, et rien n'était plus singulier et plus gracieux à la fois que cette *foule* de barques remplies de jeunes dames élégantes, dont les cavaliers, devenus rameurs, s'agitaient en cent façons pour faire prendre aux bateaux la position la plus favorable à la vue dont tout le monde voulait jouir. Quatre ou cinq énormes bateaux, qui servent aux approvisionnemens de Genève, chargés de monde, restaient immobiles à l'ancre au milieu de toutes ces petites barques, dont la marche capricieuse décelait l'impatiente curiosité de ceux qui les montaient. Enfin, le dernier signal est donné, tous les yeux sont dirigés vers le bateau, et après quelques secondes d'un silence complet, l'énorme machine glisse dans l'eau au bruit de l'artillerie, à laquelle tous les assistans répondirent par un long applaudissement.

Cependant le bateau prenait sur sa gauche une direction en ligne courbe que l'on remarqua d'abord, et qui bientôt fit naître l'inquiétude : il se dirigeait vers de ces énormes bateaux d'approvisionnement, entre lesquels se trouvait une fourmillière de barques. La peur fit pousser des cris, mit un

peu de confusion parmi les navigateurs ; mais le bateau à vapeur, dont la course avait été retardée par l'obliquité de sa marche, arriva assez doucement vers ces embarcations pour que l'on pût prévenir tout choc désastreux. Cette crainte passagère rendit bientôt le plaisir plus vif, et tous ceux qui montaient les petites barques voulurent aller voir de près, toucher même la machine qui avait causé tant d'émoi. Ce bâtiment est fort beau et figurera bien sur l'admirable lac de Genève. Il est destiné à faire le service de cette ville à Vevey et *vice versa*. On doute si peu ici du succès de cette entreprise qu'il est déjà question de construire un autre bateau pour correspondre avec Lausanne.

Après nous être échappés du milieu de cette foule de barques, M. S***, qui avait eu la bonté de m'offrir une place dans la sienne pour assister à cette fête, me proposa d'aller voir de près les roches qui forment l'entrée du port de Genève. La pierre du *Niton*, dans laquelle est un trou creusé, dit-on, par les Romains, est un bloc de granit dont l'analogie ne se retrouve que sur les Hautes-Alpes ; comme nous fesions nos réflexions sur les bouleversemens extraordinaires qui ont pu causer un pareil déplacement, l'artillerie du bateau à vapeur fit plusieurs décharges, et l'écho des montagnes du Jura en répéta les sons cinquante ou soixante fois à tems égaux et très-rapprochés. La beauté de ce bruit majestueux suspendit nos réflexions géologiques ; nous nous regardâmes tous en souriant de plaisir, et un second coup de canon, en reproduisant le même effet, nous arracha à tous ces mots : *C'est admirable !* Revenus à terre, nous retournâmes chez M. S***. Là, j'eus un nouvel exemple de l'accueil gracieux mais grave que j'ai reçu partout à Genève : la conversation fut intéressante comme en général elle l'est dans cette ville lettrée et décente. Rappelé à la ville par des soins de voyage, je quittai un

hôte que l'on revoit toujours avec plus de plaisir et qu'on n'entend jamais sans apprendre quelque chose.

L'impulsion donnée aux arts en Suisse les dirige en général vers un but d'utilité ou de récréation ; aussi les peintres travaillent-ils toujours de sang-froid. La chose, considérée sous le point de vue politique, peut être bonne, mais ce n'est pas ainsi que je l'envisage dans ce moment, aussi la trouvé-je mauvaise, mon cher Parisien. En parcourant la Suisse l'année dernière, j'eus l'occasion de voir une grande quantité de dessins coloriés de la main des meilleurs artistes en ce genre. On ne conçoit pas pourquoi la vue d'un pays si riche en sites pittoresques ne remue pas davantage l'imagination de ceux qui les copient. On trouve dans leurs ouvrages une exactitude matérielle qui, bien que poussée au dernier point, ne satisfait pas le voyageur qui a visité les mêmes lieux : c'est comme un portrait exactement copié, mais où l'on ne retrouve pas la physionomie du modèle. Tous les peintres suisses, avec les différences de talent, dessinent dans le même style, forment des nuances de la même couleur, et finissent, à force de recopier les mêmes sites, les mêmes accidens, par prendre une pratique machinale qui conduit tout droit à la monotonie et à la manière. Il y en a bien peu qu'on puisse qualifier de *paysagiste*. Si l'on considère ensuite ces ouvrages comme des souvenirs, comme des décorations agréables, on ne peut qu'en faire l'éloge ; mais les *peintres* suisses ne travaillent point en *artistes*, et c'est pour cela que leurs peintures à l'eau ne sont pas des tableaux.

A Genève, il y a deux artistes qui ont de l'originalité : M. Topfer, dont on a vu des dessins à la plume à la dernière exposition du Louvre, et Mme Munier Romilly, qui dessine le portrait d'une manière qui lui est propre. Elle donne une grande vivacité à l'expression sans faire grimacer les traits de la figure : ses ouvrages sont vrais et

gracieux, et elle les fait avec une promptitude qui paraît faire partie de son talent. Elle est l'élève de M. Massote, qui fait à l'huile des portraits où l'on trouve les qualités qu'on remarque dans les dessins de son élève.

Il faut observer que cette belle Suisse nourrit peu de poètes et de peintres. On y est en général lettré ; mais tous les esprits sont entraînés vers les sciences naturelles et mathématiques : on court vers l'utile, et cela doit être dans un pays dont le sol étroit et souvent ingrat ne suffit pas à la nourriture de ses enfans. Si la Suisse ne brille pas au premier rang par les arts, les Suisses sont un peuple sage ; or ce lot en vaut bien un autre, et je me garderai bien de leur conseiller de le troquer.

On a tant dit sur la ville de Calvin, on a tellement épuisé sur elle les critiques et les éloges, que je serai sobre sur cet article. Ce qui me plaît dans cette ville, c'est qu'elle a un caractère et une physionomie bien prononcés ; il y a harmonie entre sa religion, ses lois et ses mœurs ; c'est un tout qui peut bien n'être pas parfait, mais qui est un et complet. L'étude et le travail font la base de l'existence sociale des deux classes qui composent la ville de Genève : on n'y rencontre ni oisifs, ni mendiants ; l'ordre y règne partout ; mais ce peuple qui, je le crois, jouit d'un bonheur paisible, à l'air de ne pas savoir ce que c'est que la joie. Il faut être né à Genève, ou avoir quarante ans passés pour s'y plaire.

Deux jours se sont écoulés depuis que j'ai ouvert ma lettre, et le tems est toujours incertain. Cependant je voudrais passer le Simplon de manière à ne pas faire un voyage au milieu des nuages jaloux qui me déroberaient la vue de ces lieux extraordinaires. J'attends donc, mon cher ami, et je prends patience en vous écrivant. Revenons à notre premier propos.

Bon ou mauvais, tout ce que je vous envoie est *mien*, vous disais-je ; en

effet, vous désirez apprendre successivement l'effet que les lieux et les objets produiront sur moi, et je consens à vous le dire, sous la condition que vous voudrez bien prendre la peine de porter quelque attention à ce que je vous écrirai ; car, lorsque je me hasarde à vous parler avec chaleur des statues et des tableaux, je vois, au sourire qui sillonne vos lèvres, combien vous vous amusez intérieurement de l'importance que je mets à ce que vous regardiez à peu près comme des jeux d'enfans. Mais je ne désespère pas de vous faire changer d'avis, et de vous démontrer que, si vos sens ou la nature de votre esprit se refusent à admirer ces objets en particulier, votre intelligence au moins peut saisir les rapports intimes que ces productions ont toujours eues avec l'homme et les plus grands travaux de son esprit. S'il est vrai de dire que le caractère d'un peuple est empreint dans sa littérature, cette vérité est tout aussi applicable à la statuaire et à la peinture. Je dirai plus : on doit mieux connaître les nations qui ont employé ce double moyen de rendre la pensée et les sensations ; enfin, il est plus important de les connaître, puisqu'il semble que la sphère de leur activité a été plus étendue, et qu'une certaine surabondance de vie les a en quelque sorte forcés d'animer le marbre et la toile. Vous aimez Homère, vous chérissez Virgile, vous feuillotez sans cesse les écrits de l'antiquité, et la précision de vos études philologiques ne me laisse aucun doute sur la sincérité du doute que vous manifestez pour ces ouvrages ; cependant je crois pouvoir vous assurer que, si vous compreniez les statues, aussi couramment que vous faites usage de vos auteurs, sans peut-être accroître de beaucoup l'étendue de vos connaissances, vous augmenteriez infiniment celle de vos plaisirs. Remarquez qu'en général on sent, on comprend mieux chez nous les Latins que les Grecs. Si, comme on nous l'a dit souvent, nous avons la frivolité

de ces derniers, il nous manque le correctif qui nous les fait paraître excusables ; nous n'avons pas comme eux cet instinct profond des beaux-arts, l'un des traits caractéristiques de ce peuple. Comme nous, les Latins avaient peu d'artistes, leur littérature s'en ressent ; et, dussé-je vous mettre de mauvaise humeur, sachez que je la trouve un peu sèche comparativement à celle de ces hommes qui parlaient *ore rotundo*. Sous ce rapport, nous avons quelque affinité avec les Romains ; aussi préférons-nous généralement Virgile à Homère, Cicéron à Demosthènes et à Platon. A propos de ce dernier philosophe, je vous engage à le relire dans vos momens perdus ; j'en parlerai sans doute quelquefois, car je ne sais guère traiter des beaux-arts sans le mettre de la partie. Il ne serait pas hors de propos non plus que vous fissiez nouvelle lecture du Dante. Les poésies de cet homme se lient intimement au développement du génie de Michel-Ange, qui parut cent ans après lui. Il y a, parmi les chefs-d'œuvre qui nous restent de l'antiquité, et ceux qui ont été produits dans les quinzième et seizième siècles, beaucoup d'entr'eux qui ont excité une grande admiration dans leur tems et que l'on comprend à peine aujourd'hui. Je chercherai à vous donner une idée de leur mérite véritable, et je ferai tous mes efforts pour découvrir, si la variation progressive des mœurs en Europe n'est pas le seul moyen d'expliquer la vogue et l'indifférence dont tant de monumens précieux ont été l'objet tour à tour. Il est donc important de bien connaître le point, le foyer d'où est partie cette double éruption des arts dans le monde ancien et dans le monde nouveau. Platon vous guidera pour la première époque, le Dante vous donnera le secret de la seconde.

Non, mon cher Parisien, les arts chez les Grecs et chez les Italiens du seizième siècle ne sont point des jeux d'enfans, comme quelques philoso-

phes l'ont donné à entendre et comme vous penchez à le croire; ils ont été tour à tour chez ces peuples, causes et effets de grandes révolutions morales dont l'accomplissement eût sans doute été beaucoup plus lent sans leur secours, et dont la durée et le souvenir est dû en partie à leur perfection. La statuaire antique, en subtilisant les sens des peuples de la Grèce, les prépara doucement à comprendre Socrate et Platon, et lorsque le Dante

eut jeté les bases immenses de la littérature moderne, Michel-Ange revêtit ces idées de formes réelles, et les répandit aussi dans le peuple qui, partout, regarde plus volontiers qu'il ne lit.

Au surplus, nous ne manquerons pas d'occasion de revenir sur ce sujet; je quitte donc la plume dans ce moment pour aller me promener dans les belles campagnes autour du lac.

Tout à vous, etc.

D.

C R A N O L O G I E.

UN jour M. C. de R. qui se trouvait chez la comtesse Fanny de Beauharnais, déplorait, à haute voix, son malheur de n'avoir pu assister aux séances du docteur Gall, alors tant à la mode. M. de Cour., qui joint à beaucoup d'esprit et d'instruction une malice qui lui a porté quelquefois préjudice, touché des plaintes de R. s'engagea à conduire chez Mme. de Beauharnais le célèbre docteur allemand. La joie de R. fut au comble; car il appréciait la satisfaction de voir M. Gall, et surtout de l'entendre sans rien payer; aussi pressa-t-il vivement la comtesse d'accepter l'offre de M. de C. Cette dame, instruite de ce qu'on préparait, hésitait encore par pure bonté; mais l'auditeur insista avec tant de force que, pour ne pas désobliger le reste de la compagnie, également dans le secret, elle accorda pour le lendemain la permission qu'on lui demandait avec autant d'instance.

A sept heures du soir, le jour suivant, chacun se rend à l'assemblée, mu par divers sentimens il est vrai; mais pour être témoin de la scène qui va se jouer. La comtesse de Beauharnais noircit un sommelier très-petit de taille, bossu même; on lui fait quitter la livrée, on l'habille tout en noir, on le poudre à blanc, on lui donne une tête à perruque soigneusement enveloppée dans un

linge bien blanc: il reçoit ses dernières instructions; on lui recommande surtout de peu parler, et de finir son rôle par faire une scène à M. de R..

La chose s'exécute de point en point. Vers les huit heures, au moment où l'impatience était à son comble, et lorsque M. de C. témoignait la crainte de pas voir venir le personnage qui, disait-il, avait peut-être été enlevé par le prince de B. grand amateur de cranologie, voilà tout-à-coup que la porte est ouverte à deux battans, et qu'un valet de chambre annonce M. le docteur Gall. A ce nom, un murmure de satisfaction se répand dans l'assemblée; ce sentiment surtout éclate sur la figure ridée de M. de R. qui frotte ses mains et crache un peu plus vite, trois ou quatre fois sur le revêtement de la cheminée, suivant son usage solennel; il se hâte même de se lever et remet précipitamment dans sa poche son mouchoir toujours étendu sur ses genoux, et qu'il fait sécher ainsi, n'importe le lieu ou les personnes avec qui il se trouve. Chacun cependant fait fête au docteur; il répond avec modestie. R. n'est pas le dernier à s'approcher de lui; bientôt même il s'empare de la conversation et ne permet plus à qui que ce soit de placer une parole. Le docteur, très-circonspect, ne dit

pas grand'chose ; mais il a l'air d'être flatté des prévenances de notre mystifié, il cause avec lui, n'en est pas reconnu, se laisse conduire dans un angle du boudoir, et là est supplié par R.. de vouloir lui tâter le crâne. Il fait d'abord quelques difficultés. Le curieux insiste ; enfin le docteur se rend : il annonce qu'il va commencer une séance, et qu'à la suite il développera son système et exposera aux regards le crâne de la reine Christine de Suède, renfermé dans la serviette qu'il a apportée avec lui. R.., au comble de la joie, s'agenouille sur un tabouret, il engage surtout le docteur à être sincère. L'autre lui répond qu'il a fait ses preuves sur ce point, et que, s'il déguisait la vérité, il ne pourrait inspirer aucune confiance, puisque ses conjectures ne seraient pas à même d'être vérifiées par les personnes de la connaissance de l'individu dont il tâtait la protubérance. Il commence cependant, fait plusieurs grimaces ; mais d'une voix forte et assurée, il dit que M. de R.. est avare, méchant et fou. Ces rapports peu flatteurs, et qui excitaient le rire général, mettent l'auditeur de fort mauvaise humeur. Il grogne d'abord, puis se fâche, et enfin éclate. Le docteur lui répond sur le même ton, se plaint de ce qu'on lui manque, propose un cartel à R.. qui le refuse. Alors il s'empare du crâne prétendu de la reine de Suède et s'évade, quoi qu'on puisse lui dire, quoi qu'on fasse pour le retenir.

A peine est-il sorti, que l'assemblée entoure l'auditeur, le blâme de son emportement. Ce concert unanime le trouble ; la peur d'avoir mal fait le saisit. Alors on lui insinue qu'il a même manqué à Mme. de Beauharnais ; que celle-ci ne pourra plus le revoir, s'il ne répare pas son extravagance d'une manière éclatante.

R.. tenait beaucoup aux dîners de la comtesse de Beauharnais. La

crainte d'en être privé l'épouvante ; il s'empresse de demander ce qu'il doit faire dans une pareille circonstance. On lui insinue qu'il doit aller sur-le-champ chez le docteur Gall, et, pour l'engager à s'y rendre, le duc de Monteleone, alors ambassadeur de la cour de Naples, lui offre sa voiture. R.. accepte ; il part sur-le-champ, et arrive chez M. Gall. Le hasard fit qu'il était chez lui. On lui apprend qu'un auditeur au Conseil d'état (M. R.. ne cachait pas son titre) demande à lui parler. Il donne l'ordre de le faire entrer. Voilà R.. dans le cabinet. Comme il a la vue assez basse, et que d'ailleurs il était troublé, il ne s'aperçoit pas, à la vue du docteur, du tour qu'on lui a joué ; il se hâte de lui dire : “ Je suis au désespoir, monsieur, de la vivacité que je vous ai témoignée dans cette soirée ; mais on ne peut, et vous en conviendrez, en y réfléchissant, s'entendre traiter de méchant, d'avare et de fou, sans se laisser aller au premier mouvement dont on n'est pas le maître ; je vous prie de m'excuser et de revenir avec moi dans la voiture de son excellence le duc de Monteleone, rejoindre la société qui brûle de vous posséder et d'admirer le crâne de l'illustre Christine.” Ce discours, prononcé avec la vivacité connue du personnage, ne permit pas à M. de Gall de l'interrompre ; mais lorsqu'il put parler à son tour, il lui jura qu'il ne comprenait pas un mot de ce qu'il voulait lui dire ; que jamais il n'avait eu en son pouvoir le crâne de Christine ; qu'il n'était pas sorti de la soirée, et que monsieur l'auditeur au conseil d'état lui avait toute la mine d'avoir été la dupe d'une mystification trop prolongée. Ces mots furent un trait de lumière pour R.. Il comprit le rôle qu'il avait joué, et après avoir gauchement complimenté le docteur, il s'en revint chez lui, tout rouge de colère, et ne reparut chez la comtesse de Beauharnais que le jour où, suivant l'usage, elle l'eut engagé à venir y dîner.

NOTICE SUR LES KING, OU LIVRES CANONIQUES ET MORaux DES CHINOIS.

(Troisième article.)

De neuf livres canoniques du second ordre, appelés *petits King*, cinq seulement, soit par leur authenticité, soit par l'importance et l'intérêt des matières, méritent de fixer notre attention. Ce sont le *Ta-hio*, ou *grande science*; le *Tchong-yong*, ou *juste milieu*; le *Lun-yu*, ou *livre de sentences*; le *Meng-tsée*, ainsi nommé de son auteur, Meng-tsée ou Mencius, le plus célèbre des disciples de Confucius; et le Platon de cet autre Socrate; et enfin l'*Hiao-king*, ou *livre de la piété filiale*.

Les quatre premiers réunis portent le nom *See-tchou*, les *quatre livres par excellence*. Ils contiennent la doctrine de Confucius, non écrite par lui-même, mais rapportée par ses disciples. Quelquefois on imprime le *See-tchou* sans commentaire, et les enfans l'apprennent ainsi par cœur. Quelquefois il y est joint une explication littérale, dont la mémoire des enfans est pareillement chargée. Dans d'autres éditions, la même page présente en regard le texte, et une paraphrase écrite dans le haut style de la conversation, et pour l'usage des hommes du monde. Enfin, pour celui des savans, il existe des éditions de bibliothèques où se trouvent toutes les gloses comparées, à peu près dans le genre de nos *variorum*.

Le *Ta-hio*, cet éternel objet de l'admiration des Chinois, soit pour l'élégance concise et pittoresque de son style, soit pour la beauté de sa doctrine, a été depuis long-tems apporté en France par les jésuites. Mais leurs versions arrangées et paraphrasées ne peuvent en donner qu'une idée bien imparfaite. Un Anglais, attaché à la dernière ambassade en Chine, et qui a fait une étude profonde de la langue de ce pays, vient d'en publier à Londres une traduction littérale, d'après laquelle je vais essayer de le faire mieux connaître. En voici le début :

La grande science contient une explication lumineuse de la sagesse; elle enseigne la régénération d'un peuple et comment on arrive au plus haut terme de la bonté.

“ D'abord, connaissez votre objet ; ensuite, déterminez-le. L'ayant déterminé, soyez-y ferme et constant. Considérez-le bien, et finalement vous l'obtiendrez.

“ Toutes choses ont une origine et une conclusion ; chaque affaire a une fin et un commencement. Connaître ce qui vient d'abord et ce qui est en dernier, nous approche de la raison.”

Veut-on savoir comment le *Ta-hio* a été défiguré par l'ancienne version française ? le passage qu'on vient de lire y est rendu comme il suit :

“ La vraie sagesse consiste à éclairer son esprit et à purifier son cœur, à aimer les hommes, et à leur faire aimer la vertu, à franchir tout obstacle pour s'unir au souverain bien, et à ne s'attacher qu'à lui.

“ Heureux qui sait le terme où tend sa course ! Le chemin qu'il doit suivre s'offre à ses yeux tout tracé ; la perplexité et le doute s'envolent, dès qu'il y entre ; la paix et la tranquillité font naître mille fleurs sous ses pas ; la vérité l'éclaire de ses plus brillans rayons ; toutes les vertus entrent à la fois dans son âme ; et, avec les vertus, la joie et les délices d'une pure félicité. Mais, malheur à qui, prenant les branches pour la racine, les feuilles pour les fruits, confond l'essentiel avec l'accessoire, et ne distingue pas les moyens de la fin. Connaître l'ordre de ses devoirs et en apprécier l'importance, est le commencement de la sagesse.”

Toute cette rhétorique de collège, ces branches et ces racines, ces fleurs et ces fruits, sont, comme on voit, de l'invention des PP. jésuites ; ou, si eux-mêmes ne les ont pas imaginés, il faut donc qu'ils aient traduit quelque glose au lieu du texte. Un second

extrait du *Ta-hio* va suffire à notre intérêt de curiosité.

“ Pour ce qu'on appelle gouverner une nation, la première chose doit être de régler les familles. N'être pas capable d'enseigner une famille, et être capable d'enseigner une nation d'hommes ! cela ne se peut ; tandis que l'homme éminemment bon, sans sortir de sa maison particulière, et avec les seules doctrines qui s'appliquent à la police d'une famille, sera capable de perfectionner l'instruction d'un peuple. Le devoir envers nos parens est ce que nous devons observer envers le prince ; le devoir fraternel, ce qui convient envers nos supérieurs ; et la tendresse due à nos enfans, ce qui doit être étendu à tout le peuple.”

L'ode *Kang-kao* dit : “ Un prince doit protéger et nourrir le peuple, comme une mère protège et nourrit son enfant. Quand le cœur ingénu de l'enfant désire ardemment quelque chose, quoique la mère ne puisse pas découvrir précisément ce dont il a besoin, elle n'en est pas loin cependant...”

“ Quand les familles sont vertueuses, la nation devient vertueuse ; quand les familles sont faciles et polies, la nation est facile et polie. Quand les individus sont avides et pervers, la nation est réduite à l'anarchie. Telles sont les premières impulsions des choses. C'est ce qui est exprimé par ce *pro-verbe* : Un mot ruine une affaire ; de même : Un seul homme fixe l'état de toute une nation.”

Le *Ta-hio* met ici le doigt sur la plaie de tous les gouvernemens absolus. A chaque règne, bon ou mauvais, toute chose est à recommencer. Voilà dans quel chaos sont plongés les peuples, quand, par le renversement de l'ordre naturel, c'est le caprice d'un homme qui soumet les volontés de tous.

Jc voudrais pouvoir m'aider d'une traduction également fidèle pour le *Tchong-yong*, ou *juste milieu*, traité relatif à la modération que le sage doit garder en toutes choses, et pour le *Lun-yu*, recueil des sentimens de

Confucius et de ses disciples sur les vertus, les bonnes œuvres, et l'art de bien gouverner ; mais je suis privé d'un si utile secours ; et d'ailleurs, ces traités ne font guère que reproduire la morale et les réflexions des précédens, sauf quelques aberrations reprochées au *Lun-yu*. Je crois donc devoir passer immédiatement au *Ming-tsée*, dont le P. du Halde a donné, dans le second volume de sa *Description de la Chine*, une analyse fort étendue.

Ce livre est une suite de dialogues qui ont pour objet de louer quelques princes, d'en blâmer plusieurs autres ; de faire voir en quoi consiste la bonté de la nature humaine, et de réfuter les dangereuses erreurs de divers sectaires.

Le second chapitre de la première partie renferme les entretiens du roi *Siu-en-Vang*, avec Meng-tsee, ou Mencius.

“ On rapporte, dit le roi, que le parc du prince Van-Vang avait soixante-dix stades de circuit, et le peuple le trouvait trop petit : le mien n'a que quarante stades, et le peuple le trouve trop grand. A quoi attribuer ces différens jugemens du peuple ?

“ Je vais vous l'apprendre, répondit Mencius. Il était permis à tout le monde d'entrer dans le parc du prince Van-Vang, d'y prendre du bois et des légumes, d'y chasser les faisans et les lièvres ; l'entrée n'en était fermée à personne : voilà pourquoi le peuple le trouvait trop petit. Quand je suis entré sur vos terres, je me suis informé des usages de votre royaume. . . On m'a répondu que vous aviez un parc de quarante stades de circuit ; que l'entrée en était interdite à tous vos sujets ; et que, si quelqu'un avait été si hardi que d'y mettre le pied, et d'y tuer ou blesser un de vos cerfs, il était puni aussi sévèrement que s'il avait tué ou blessé un homme. Vous étonnez-vous, après cela, que le peuple le trouve trop grand ?

“ Une autre fois, le prince ayant admis Mencius dans sa maison de plaisance : Ce lieu si délicieux, lui dit-il, n'a-t-il rien d'incompatible avec la sagesse dont un roi doit faire

profession ? Non, répondit Mencius pourvu qu'un roi se fasse un sujet de joie de ce qui réjouit ses sujets, et qu'il s'afflige de ce qui les attriste. S'il partage avec ses peuples leur joie et leur tristesse, ses peuples à leur tour partageront avec lui ses chagrins et ses plaisirs. C'est par-là qu'un royaume est bien gouverné.

“ Les anciens empereurs, poursuivait Mencius, faisaient tous les douze ans la visite des royaumes et des rois leurs tributaires, et cette visite s'appelait *inspection*. Tous les six ans, ces rois se transportaient à la cour de l'empereur, pour y rendre compte de leur conduite, et de la manière dont ils administraient leur état.

“ De même, les empereurs dans leur district, et les rois dans leur royaume, faisaient deux fois chaque année la visite : la première, au printemps, pour examiner si l'on avait soin de semer et de labourer les terres ; et lorsqu'en quelque endroit on manquait de grains pour les ensemer, ils en fournissaient des greniers publics. La seconde se faisait en automne et dans le tems de la récolte ; et, si elle n'était pas assez abondante pour fournir à la subsistance de tout le peuple, ils y suppléaient en ouvrant les greniers publics.

“ On tient maintenant une conduite bien différente. A la vérité, les princes font la visite de leur royaume ; mais comment la font-ils ? ils marchent escortés de près de trois mille soldats, qui consomment la plus grande partie des provisions nécessaires à la subsistance du pauvre peuple. On voit ce peuple sans force et languissant de faim. Faut-il s'étonner s'il a la rage dans le cœur, et si, dans l'oppression où il est, il cherche à se consoler par des murmures et par les invectives perpétuelles dont il déchire la réputation de son prince ? Je vous remets devant les yeux la conduite des anciens rois, et celle que tiennent les princes d'aujourd'hui : c'est à vous de voir auxquels vous aimez mieux ressembler.”

Au quatrième chapitre de la seconde partie, Mencius pose pour

principe qu'un sage qui n'a point d'emploi à la cour, ne doit point y aller, quand même le roi l'enverrait chercher. Sur quoi, son disciple lui objecte, qu'un roi qui ordonnerait à un de ses sujets d'aller à la guerre, serait obligé d'obéir ; et que, de même, un homme sage que son prince veut entretenir, doit aller le trouver, quand il lui fait l'honneur de l'appeler.

“ Il y a de la différence, répond Mencius ; car, pour quelle raison croyez-vous qu'un roi souhaite de voir et d'entretenir un sage ? C'est pour profiter de ses lumières, pour le consulter dans ses affaires épineuses, pour écouter et suivre ses avis ; il le regarde donc comme son maître, et il se regarde lui-même comme son disciple. Les lois de l'honnêteté et de la bienséance permettent-elles qu'un disciple envoie chercher son maître ? et par la même raison, le maître ne pécherait-il pas contre ces lois, s'il exécutait un pareil ordre ? Un prince ne se dégrade point quand il rend visite au maître de la sagesse, parce qu'il observe les cérémonies prescrites, qui veulent qu'un disciple se comporte de la sorte à l'égard de son maître. Un prince qui veut profiter des entretiens d'un sage, s'il manque à observer cette loi de politesse et de déférence, fait comme s'il l'invitait à entrer dans sa maison, et lui fermait la porte.

“ Mais, reprit le disciple, j'ai lu que Confucius, ayant été appelé par le roi de *Lou*, vola aussitôt au palais, sans attendre qu'on apprêtât son char : ce modèle des sages fit-il en cela une action indécente ?

“ En ce tems-là, répondit Mencius, Confucius était premier ministre du royaume ; le roi avait droit de faire venir son ministre, et le devoir du ministre était d'obéir le plus promptement possible. Il n'en est pas de même d'un sage, qui, n'étant revêtu d'aucune dignité, n'est pas sujet à la même loi.

Ce passage fort remarquable à cela de curieux, qu'il montre à découvert la prétention qu'ont eue de tout tems les philosophes de l'Orient

de s'élever au-dessus des rois. L'Inde, avec ses brames, présente le même spectacle ; la Judée nous l'offre également avec ses prophètes.

Il me reste à parler du *Hiao-king*, ou Traité de l'amour filial, ouvrage attribué à Tseng-tsée, l'un des plus fameux disciples de Confucius. Ce sage y est introduit discourant avec son élève, de la même manière que Socrate et Caton dans les traités des deux plus grands philosophes de la Grèce et de Rome. Les jésuites, dans leurs Mémoires, annoncent l'avoir traduit fidèlement et sans paraphrase.

“ Confucius, étant assis avec Tseng-tsée, lui dit : Savez-vous quelle fut la vertu suréminente et la doctrine essentielle qu'enseignaient nos anciens monarques à tout l'empire, pour entretenir la concorde parmi leurs sujets, et bannir tout mécontentement entre les supérieurs et les inférieurs ?—D'où pourrais-je le savoir, répondit Tseng-tsée, en se levant par respect, moi, qui suis si peu instruit ?—La piété filiale, reprit Confucius, est la racine de toutes les vertus et la première source de l'enseignement. Remettez-vous ; je vous développerai cette importante vérité.”

Après ce début, dont les formes rappellent un peu l'entretien d'Arnolphe avec Agnès, le philosophe poursuit :

“ Tout notre corps, jusqu'au plus mince épiderme et aux cheveux, nous vient de nos parens ; se faire une conscience de le respecter et de le conserver, est le commencement de la piété filiale. Pour atteindre à la perfection de cette vertu, on doit prendre l'essor et exceller dans la pratique de ses devoirs, illustrer son nom et s'immortaliser, afin que la gloire en rejaillisse éternellement sur son père et sur sa mère. La piété filiale se divise en trois sphères immenses : la première est celle des soins et des respects qu'il faut rendre à ses parens ; la seconde embrasse tout ce qui re-

garde le service du prince et de la patrie ; la dernière et la plus élevée, est celle de l'acquisition des vertus, et de ce qui fait notre perfection.”

On voit que l'amour filial est la source d'où les Chinois font découler toute illustration et toute vertu. Tout l'ordre public s'attache pour eux à cette chaîne sacrée ; mais, par une fiction aussi touchante que sublime, les générations, fidèlement répétées, y sont suspendues, comme si elles étaient contemporaines, et la puissance mobile du tems est vaincue par la piété. “ La piété filiale, dit Confucius, dans un autre endroit du *Hiao-king*, embrasse tout, depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets ; elle ne commence ni ne finit à personne. Quelque difficulté qu'on trouve à en remplir tous les devoirs, il serait insensé de dire qu'on ne le peut pas.

“ O immensité de la piété filiale, s'écria Tseng-tsée, que tu es admirable ! Ce qu'est la régularité du mouvement des astres pour le firmament, la fertilité des campagnes pour la terre, la piété filiale l'est constamment pour les peuples. Le ciel et la terre ne se démentent jamais ; que les peuples les imitent, et l'harmonie du monde sera aussi continuelle que la lumière du ciel et les productions de la terre.”

Le plus beau commentaire du *Hiao-king* que possèdent les Chinois, est l'exemple de leurs vertueux empereurs, et de leurs grands hommes des vieux tems. Aucune gloire chez eux n'est admise, si l'amour filial ne lui prête son lustre. “ A leurs yeux, dit le P. Cibot, dans son *Mémoire sur l'antiquité des Chinois*, le sauveur même de la patrie ne serait qu'un monstre à étouffer, s'il était un mauvais fils.” Ou plutôt, ils regardent avec raison comme impossible que celui qui n'aime pas ses parens ose se vanter d'aimer son pays.

AIGNAN, de l'Institut.

DE LA MUSIQUE DES GRECS.

Γνωσις τῆς πρεσβυτοῦς ἐν σώματι καὶ κινήσειν :
*Science des convenances dans les
 corps et les mouvemens* ; c'est la
 définition qui, selon Aristide Quinti-
 ilien*, qui nous en a laissé le
 traité le plus complet, convient le
 mieux à la musique des Grecs,
 quoique ensuite lui-même réduise
 cette définition, sans doute trop gé-
 nérale, à l'étude de la voix chan-
 tante et des gestes qui l'accompa-
 gnent.

Quoi qu'il en soit, le grand système
 musical des Grecs était composé de
 cinq tétracordes et d'une corde qu'ils
 appelaient *πρὸς λαμβανόμενος*. Les té-
 tracordes étaient de petits systèmes
 composés chacun de quatre cordes.
 Les deux extrêmes étaient *stables*.
 C'est à leur aide qu'on jouait le *dia-
 tesseron*, ou l'intervalle de quarte.
 Les deux moyennes étaient *mobiles*,
 parce que, différentes des deux pre-
 mières, on pouvait les changer et les
 varier dans l'union des tétracordes, la
 dernière corde de l'un faisait le com-
 mencement de la suivante.

Mais, remontant des effets aux
 causes, on a voulu découvrir les au-
 teurs des proportions des intervalles,
 fondement de toute musique ; et les
 uns ont prétendu qu'on les devait à
 Tubalcaïn†, d'autres à Dioclès l'Athé-

nien* ; le premier ayant dû les trou-
 ver en analysant les divers sons des
 marteaux, le second en frappant sur
 des vases de Crète. Mais l'opinion
 la plus probable, comme la plus com-
 mune, est que ce fut Pythagore qui
 le premier assujettit la musique aux
 lois positives du calcul.†

Ce philosophe ayant établi, au re-
 tour de ses voyages, son école à Cro-
 tone, ville de la Grande-Grèce en
 Italie, et passant un jour devant une
 forge où cinq ou six forgerons frap-
 paient sur l'enclume un fer avec leurs
 marteaux, remarqua, en écoutant ces
 marteaux tomber les uns après les
 autres sur le métal, le même phéno-
 mène qui avait déjà attiré l'attention
 de Tubalcaïn. L'ordre qui résultait
 de ces sons successifs lui parut har-
 monique, et dès lors agréable à
 l'oreille, quoique l'un de ces mar-
 teaux ne lui semblât pas frapper
 d'accord avec les autres. Il entra
 dans la forge, fit ôter ce cinquième
 marteau et peser les quatre autres ; il
 trouva que le plus lourd pesait

autres nations, l'homme a chanté avant de
 pouvoir s'accompagner d'un instrument.
 L'un de ces plaisirs a dû précéder l'autre ;
 et, comme la nature, l'homme, le plus
 intelligent de ses ouvrages, s'est élevé dans
 les premières opérations de la pensée, du
 simple au composé. D'ailleurs, d'après
 la chronique de Morio, Mahalaléel est né
 dans le quatrième siècle de l'ère du
 monde, tandis que Jubal est né dans le
 septième : sa chronique s'accorde ici avec
 la raison. Le nom hébreu de Mahalaléel
 signifie en français, *un homme qui chante
 les louanges du Seigneur*. Jubal était père
 de Tubalcaïn. Nous ignorons ce que son
 nom veut dire en hébreu.

* Ce Dioclès est sans doute le géomètre
 connu par l'invention de la courbe cy-
 cloïde, qu'il imagina pour la solution du
 problème des deux moyennes proportion-
 nnelles.

† Tout le monde connaît ce grand
 homme né à Samos.

* Cet auteur, qui n'est point Quintilien
 le rhéteur, était d'Adria en Mysie ; c'est
 l'un des sept auteurs grecs traduits en
 latin par Meibomius.

† Fils du bigame Lamech et de Sella,
 inventeur de l'art de battre le fer et de le
 forger, ainsi que toutes sortes d'ouvrages
 d'airain. Ce patriarche est le Vulcain de la
Genèse. Tubalcaïn trouva la musique ins-
 trumentale en faisant retentir les métaux,
 et en méditant sur le système des inter-
 valles des sons entre eux. Cependant,
 d'après l'autorité de Morio, cette inven-
 tion doit être attribuée à Jubal, et celle de
 la musique vocale à Mahalaléel ; mais
 celle-ci a dû être inventée la première :
 chez les Hébreux, comme chez toutes les

douze, un autre neuf, un autre huit et un autre six livres. Il s'aperçut bientôt, en unissant le premier avec le dernier des quatre marteaux, c'est-à-dire celui qui pesait six livres et l'autre douze, qu'ils formaient ensemble la proportion double de l'octave ; le deuxième avec le troisième marteau, c'est-à-dire ceux qui pesaient ensemble l'un six et l'autre huit, étaient dans la même proportion que ceux qui pesaient neuf et douze livres, et formaient une quinte : que les marteaux pesant neuf et douze livres formaient, de même que ceux pesant six et huit, une quarte, et qu'enfin les marteaux pesant huit et neuf formaient le ton dans la proportion équivalente sesqui-octave.

Non content de cette première expérience, Pythagore prit quatre cordes* toutes égales entre elles, soit en longueur, soit en épaisseur et en élasticité ; il fixa ces cordes à un pieu, et attacha à leurs extrémités quatre poids correspondant chacun à ceux que pesaient les marteaux, et, les faisant résonner, il leur trouva les mêmes consonnances que produisaient les marteaux. Le philosophe ne fut point satisfait, il voulait s'assurer encore mieux de sa découverte ; il passa à une autre expérience, comme font les hommes de génie, jaloux de découvrir une vérité restée inconnue jusqu'à eux.

Il étendit une corde sur une planche à laquelle il donna la forme d'un instrument appelé par les uns *cordotonoï†* ou *canon*, par d'autres *règle harmonique* ou *monochorde*.

Il divisa cette corde en douze parties ; il la frappa d'abord et la fit résonner dans sa totalité, et ensuite seulement dans l'étendue d'une moitié ; il eut la satisfaction de retrouver, comme dans ses précédentes épreuves,

la consonnance du diapason, c'est-à-dire l'octave en proportion double ; ce qui établissait le même rapport de sons qui existent entre six et douze, comme entre un et deux.

Il frappa une seconde fois la corde entière, et ensuite aux trois quarts seulement, et il reconnut le *diatesseron* ou *quarte* dans la proportion sesqui-tierce, c'est-à-dire le même rapport de sons qui existe entre trois et quatre.

Retouchant pour la troisième fois la corde entière, et seulement au tiers, il reconnut la *diapente* ou quinte dans la proportion sesqui-altère, c'est-à-dire le rapport de sons existans entre huit et douze, comme entre un et trois.

Enfin le philosophe observa que le ton était la différence qui se trouve entre le *diatesseron* et le *diapente*, dont le rapport de sons est de huit à neuf.

La série des intervalles du genre diatonique et chromatique, étant ainsi trouvée et fixée au moyen du calcul, ainsi que les consonnances simples et primitives, Pythagore établit ensuite les consonnances composées. Il réduisit également les procédés à la rigueur du calcul, et prétendit que dans les proportions harmoniques, *le sens opère avant la raison* ; que celle-ci prenait le principe de son action dans le sens, ce qui pouvait lui servir de stimulant ; mais qu'une fois excitée, elle agissait d'elle-même et séparément de lui : d'où il suivait que si la doctrine rationnelle ne s'accordait pas avec le sens, le défaut n'était pas dans la raison, mais bien dans le sens lui-même, qui se trompait ; car la raison trouvera toujours par son essence ce qui est vrai, tandis que le sens était sujet à l'erreur*.

Pythagore, quoi qu'on en ait dit, paraît avoir été plutôt le rectificateur

* On ignore quelle était la matière des cordes.

† Nous écrirons désormais, comme nous venons de le faire, les noms techniques de la musique des Grecs en lettres françaises pour en faciliter l'intelligence à ceux de nos lecteurs qui ne sont pas hellénistes.

* Nous ne disons rien de cette métaphysique appliquée à la physique la plus matérielle ; car les sons ne sont pas autre chose qu'un ébranlement et

et l'augmentateur, si l'on veut, du système musical des Grecs, que l'inventeur. Bien long-tems avant lui, Amphion et surtout Orphée avaient fait connaître à ce peuple, alors ignorant et grossier, la puissance et le charme de la musique. Ce furent eux qui commencèrent, à l'aide de leurs chants et de leurs lyres, à policer la Grèce, et à faire porter à ses habitans le joug des lois, des mœurs, de la civilisation. Il paraît qu'Orphée, qui est moins enveloppé des voiles de la mythologie que son prédécesseur Amphion, et semble un être plus réel, puisa chez les Égyptiens ses connaissances musicales, et les étendit sans doute par l'ascendant de son génie, et en surpassant ses maîtres ; car il ne paraît pas qu'en musique, plus que dans les autres arts, si l'on en excepte l'architecture, ce peuple, quoique vivant sous le ciel le plus éclatant, ait jamais été doué de cette sensibilité vive sans laquelle on ne produit rien de beau, rien d'admirable. Mais ce qui fait à la fois honneur à ce thaumaturge, comme au peuple qu'il a éclairé par ses talens et par ses leçons, ce sont les fables mêmes inventées à sa gloire. C'est en effet attendre les pierres, les bois, les lions et

les ours, que de soumettre un peuple sauvage au joug des lois. Les mystères qu'il créa, changés en institutions aussi sages que profondes, ont duré dix-huit cents ans consécutifs dans la Grèce, et auraient existé bien plus long-tems, sans la transition malheureuse qu'elle fit de la liberté à l'esclavage sous les Romains. Les pensées d'un grand homme semblent participer de l'éternité comme de la sublimité de la nature.

Ce ne fut qu'après ces nouvelles inventions que les hymnes et les cantiques d'Orphée, dont le système n'était que de quatre cordes, tombèrent ; mais leur chute causa encore plus de mal aux bonnes mœurs chez les Grecs qu'à leur religion*.

Aristoxène de Tarente, qui vint long-tems après Pythagore, ne goûta point son système musical ; il n'admit point comme lui cette espèce de métaphysique des sons qui avait fait de son devancier, le plus savant, mais le plus abstrait des législateurs de l'harmonie. Il mit toute sa théorie dans l'observation et dans l'expérience de l'oreille, afin de déterminer par

des modifications plus ou moins harmoniques de l'air ; mais nous sentons que le passage de l'oreille à l'âme est aussi vif, aussi rapide en écoutant de la bonne musique que le sentiment d'une bonne action que l'on voit faire l'est des yeux au cœur qu'elle électricité en l'électrisant. Parmi les écrivains sur la musique, Marcus Meibomius, en parlant de la découverte des premiers intervalles musicaux, en donne la gloire à l'immortel Galilée Galilei. *Mirandum sanè hanc experientiam tot gravissimorum auctorum assertione confirmatam nostro primum seculo deprehensam esse falsam. Inventionis gloriam debemus Galileo Galilei.* Meibomius, dans ses Notes à Gaudentius, page 37.

Angelino Bontempi, Hist. Mus. Part. I, de l'a Teorica, page 54, a dit que, pour s'assurer de la découverte de Pythagore, ayant fait lui même l'expérience des marteaux, il a trouvé que le résultat présenté par le philosophe était faux

* On peut voir les développemens des premier et deuxième petits systèmes qui précéderent le grand système musical des Grecs dans l'*Histoire de la Musique*, par M. Kalkbrenner (Paris, 1802), ouvrage petit quant au volume, mais qui ne l'est pas quant à la substance, dans lequel la partie consacrée aux Grecs est traitée de main de maître. L'auteur, profondément pénétré de son sujet, et aplanissant des routes que les Burrettes et les Meibomius, avec toutes leurs recherches et leurs efforts, avaient à peine pu ouvrir, saisit avec une sagacité qui n'appartient qu'à lui, les rapports aussi nombreux que compliqués de la musique des anciens, qui pour les modernes a toujours été une espèce de dédale, où les hommes les plus savans, s'épuisant en conjectures, se sont vainement efforcés de trouver le fil pour sortir de ce labyrinthe. Plus heureux et non moins savant, M. Kalkbrenner semble ne marcher dans les ténèbres que le tems a placées entre nous et les Grecs, relativement à leur système musical, qu'armé du flambeau de la raison.

'acoustique seule les rapports des sons entre eux et l'exacte mesure des intervalles ; il réduisit à des proportions égales plusieurs d'entre eux, modifia les autres, et régla la progression de tous. Diamétralement opposé au système de Pythagore, le sien admet le sens *comme principe et comme modérateur de l'intelligence*, de manière que, selon lui, en excluant l'un, l'autre est incapable d'aucune perfection. Ce système parut tellement spécieux, pour ne pas dire vrai, aux Grecs qui rétablirent les écoles dans Alexandrie sous les Lagides, que les plus ardens sectateurs de Pythagore eux-mêmes, convaincus de la justesse des principes du hardi novateur, se virent obligés de se servir de ses expériences pour les concilier avec les calculs de Pythagore ; et comme le système du sage de Samos fut d'abord appelé *immuable* et parfait, celui de son adversaire, également reconnu profond et marqué au coin du génie, balança ces honneurs, et mérita l'honneur d'être appelé système *égal*.

Didyme vint, et voyant que les deux philosophes, entraînés, malgré leur génie et leur amour pour la vérité, vers l'erreur, qui touche souvent de près à l'un et à l'autre, étaient tombés dans deux excès, en ne réfléchissant point que si le sens et la raison ne sont point dans une parfaite harmonie entre eux, il ne saurait y en avoir dans les travaux des hommes, il fit des modifications au système établi. La bonté de ces modifications ne fut point mise en problème. Il trouva dans la gamme des Grecs une discordance sensible qui justifiait la vérité de sa critique ; et ce fut alors que ce système fut rectifié par Ptolomée, et prit le nom de *réformé*.

Après les divers changemens dans la musique arrivés tard chez les Grecs, d'autres philosophes trouvèrent ce qu'ils appelèrent les *combinaisons harmoniques*, en mêlant sans les confondre, les trois principaux genres de musique, le *diatonique*, le *chromatique* et l'*enharmonique*.

TOME III.

que. C'est par l'union ou par la séparation de ces divers modes exécutés sur les tétracordes, qu'ils produisirent ces effets tantôt si profonds et si animés, tantôt si légers et si pleins de grâces, tantôt si ravissans et si sublimes, qui, racontés par les historiens, semblent tenir plus du merveilleux que de la vérité. Les preuves de ces effets étonnans ne sont point venues jusqu'à nous ; il n'existe aucun monument de ce genre qui nous ait convaincus de la réalité d'une foule de prodiges opérés par la musique antique ; d'où il résulte que, lorsqu'il s'agit de cet art chez les Grecs, art dont on vante encore la perfection, malgré tant de siècles écoulés, n'ayant aucun traité-pratique, aucun œuvre réel où le système soit rendu sensible, chacun l'interprète selon ses propres idées, plutôt que selon les faits et une expérience que l'on ne saurait avoir.

Ce qu'il y a de certain cependant, c'est que la simplicité, type de tous les arts, et la plus belle inspiration du génie, la simplicité, par laquelle se sont spécialement distingués les Grecs aux yeux de la postérité, présidait à leur harmonie, qu'elle en était l'âme, et faisait le charme et la beauté de leurs chants. Ils furent si persuadés de sa puissance, que dans cet art, plus que dans tous les autres, ils ne souffrirent point qu'on altérât en rien ni leur système, ni leurs modes de musique, une fois qu'ils eurent été consacrés par l'usage et par les lois. Ils ne voulurent point qu'on augmentât le nombre des cordes de leurs instrumens. Terpandre*, comme on sait, osa le premier ajouter une corde à sa lyre, qui chez les Lacédémoniens renouvelait les prodiges de celle d'Orphée : il ne fut garanti ni par l'ascendant d'un talent sublime, ni par sa renommée, ni par les services qu'il avait rendus à la

* Il était de Lesbos, et calma une sédition avec sa cithare. Il remporta le prix aux jeux pythiens.

patrie de Lycurgue, et subit l'arrêt que prononcèrent contre lui les éphores. Timothée*, qui jouissait de la même gloire, fut plus puni que Terpandre, pour avoir eucharé sur lui, et ajouté plus d'une corde au luth avec lequel il chantait la liberté. L'ironie châtie plus souvent que les plus sévères lois : ses concitoyens consentirent bien à l'entendre ; il parut dans l'Odéon ; mais à peine avait-il commencé à toucher son luth, qu'ils lui demandèrent *de quel côté il voulait que l'on coupât les cordes qu'il avait mises de plus à l'instrument avec lequel il charmait autrefois sa patrie*. Ce qui démontre, plus que tout autre fait, combien les Grecs mettaient de prix à la simplicité, c'est que, de leurs trois modes de musique, celui qu'ils aimaient le plus était le *diatonique*, parce qu'il était le plus naturel. Ils renoncèrent pour jamais au genre enharmonique, parce qu'il offrait de la recherche, et ces difficultés qui, tenant à l'affectation, sont la honte et non la gloire du talent, et le véritable fléau du génie ; vérité dont devraient se pénétrer les hommes qui sont, dans les arts, ce que dans les lettres sont les pédagogues. Quant au chromatique, le dernier des trois modes de la musique grecque, interprète de la mollesse qui n'énervé pas moins l'âme que le corps, il fut déclaré *infâme* par les Lacédémoniens† ; et Timothée, le même qui avait été

déjà puni pour un délit, à leur avis non moins grave, fut enfin banni de Sparte pour y avoir fait usage d'un mode qui devait en effet être en horreur aux plus austères de tous les Grecs.

Lorsque Orphée commença, par les accens de la lyre et de ses chants, l'éducation politique, la civilisation des Grecs, qu'il réunit du fond des bois où ils étaient dispersés dans l'enceinte des villes, où ils s'agglomérèrent, l'écriture n'était point inventée, et Cadmus n'avait point fait ce présent précieux aux Thébains. Orphée mit en musique des maximes, des vers, des sentences et jusqu'à des lois ; et, chantées sous les formes d'hymnes ou de scolies, les Grecs ne les gravèrent pas moins dans leur esprit que dans leur mémoire. De là vint que tout ce qui attaquait la musique primitive chez ce peuple attaquait son code religieux et civil ; et, vengeurs de la morale comme des coutumes antiques, les magistrats, comme les législateurs, ne souffrirent dans aucun tems qu'on changeât en rien les modes primitifs de la musique. Qu'arriva-t-il du maintien et de la sainteté de ces coutumes ? qu'elles furent nécessairement un obstacle au perfectionnement de la musique. Aussi celle des anciens, comparée à celle des modernes, lui était sans doute très-inférieure sous le rapport du mécanisme, des genres et surtout du nombre des diverses parties. Il passe aujourd'hui pour démontré que les Grecs n'ont pas connu la première des bases de cet art, la musique à diverses parties. Il y a long-tems que cette vérité eût été trouvée et prouvée, si l'on n'eût pas été obligé de la déduire avec des efforts pénibles et de longs travaux, de l'examen et de la comparaison de passages obscurs disséminés dans divers auteurs, et si l'on eût en quelque traité, quelques compositions autres que le fragment insuffisant de l'*Hymne à Némésis*. Mais lorsque la religion chrétienne eut triomphé de l'ancien culte, les documens qui rap-

* Timothée était de Milet ; il mit jusqu'à onze cordes à sa lyre. Il ne faut pas le confondre avec celui de Thèbes qui calmait ou excitait à son gré, avec la flûte, l'âme d'Alexandre, et le faisait courir aux armes.

† *Cum sint melodiæ tria genera enharmonicum, diatonum et chromaticum. Primum quidem propter nimiam sui difficultatem ab usu recessit : tertium verò est infame mollitiæ ; undè medium, id est diatonum mundanæ musicæ doctrinâ Platonis adscribitur.* Macrob. de Somn. Scip. Lib. II, Cap. IV. — Celio Rodigino, *Lection. antiquar.* Lib. IX, pag. 442, lit. D. — Bontempi, *Syst. della Music.* Parte I della Teorica, Corol. xx, pag. 71, et Parte II, Corol. XVII, pag. 10.

pelaient ou enseignaient cet art, ses monumens, les instrumens qu'il employait, ses systèmes, soumis à la même censure, à la même rigueur, à la même proscription que ceux de l'architecture, de la sculpture et de la peinture antiques, furent écartés, comme tout ce qui rappelait le polythéisme ; en un mot, l'ordre fut donné par les chefs qui présidaient aux succès du christianisme d'anéantir tous ces documens. Les chrétiens ne voulurent qu'un chant aussi austère que simple, sans ornement dans la voix comme sans accompagnement. Voilà pourquoi, malgré leurs pénibles élucubrations, les Burette, les Meibomius, et tant d'autres savans, ne sont parvenus qu'à jeter une lueur pâle à travers les plus épaisses ténèbres.

Aussi n'est-elle pas encore bien résolue, cette question : Les anciens ont-ils connu ce que nous appelons le *contrepoint* ? Aux savans qui, tels que les *Medoni*, les *Pérault*, les *Bontempi*, les *Levo*, les *Bougeant*, les *Ducerceau*, les *Rinalti* et les *Provedi*, ont soutenu que les Grecs ne connurent pas la musique à plusieurs parties, qu'ils ignorèrent dès lors le contrepoint, et que leur musique est inférieure à celle des modernes, nous opposerons *Isaac Vossius*, qui attribue l'invention du contrepoint aux Grecs ; *Artusi*, qui prétend prouver par des extraits d'auteurs célèbres dans l'antiquité, et particulièrement de Platon, que les Grecs connurent la musique à plusieurs parties ; l'Anglais *Stillingfleet*, qui partage cette opinion ; le père *Sacchi*, qui, dans ses doctes dissertations harmoniques, insiste sur la perfection de la musique grecque, et sur l'utilité qu'en retirerait la nôtre en l'appliquant à l'éducation de la jeunesse ; le savant *Requeno* et l'abbé *Arnaud*, aidé du savant *Mattei* de Naples, qui tous soutiennent dans leurs ouvrages la supériorité de la musique antique.

Les auteurs qui cherchent à soutenir la supériorité de la musique

moderne, disent qu'elle a été réduite en un système parfait, scientifique, qu'elle est redevenue un art proprement dit ; que nous avons un plus grand nombre d'instrumens et plus parfaits que n'étaient ceux des anciens ; que notre mélodie est plus pure et plus étendue que celle des Grecs ; qu'elle se divise en plusieurs parties, et que les modernes ont des notes et une manière de marquer la mesure que les anciens ne connaissaient pas.

Mais de l'autre côté, on réplique que la musique grecque a opéré des effets que la musique des modernes n'a jamais produits ; que, dans plusieurs circonstances, elle avait pour objet de guérir des maladies morales et même physiques ; que la musique des anciens peut, à ce titre, être considérée comme une espèce d'hygiène et de morale, puisqu'elle était appliquée avec succès aux choses les plus utiles, telles que la conservation de la santé et des jours des citoyens, et celle de leurs mœurs.

C'est ainsi que, livré à la controverse et à la polémique, faute d'autorités irrévocables et de monumens authentiques, un des plus grands débats littéraires, un des procès les plus anciens de la république des lettres reste encore à juger, du moins au tribunal d'un assez grand nombre de savans et d'hommes de lettres, quoiqu'au nôtre il soit décidé, comme nous l'avons dit plus haut.

Revenons à notre sujet. En résumé ce que nous avons précédemment exposé, on voit que Pythagore, fixant sa résidence à Crotone, cité des Brutiens, et dont il reste encore des ruines dans la Calabre, y fonda la doctrine musicale la plus célèbre de l'antiquité ; que cette doctrine fut savamment modifiée par Aristoxène, né à Tarente ; qu'enfin Didyme, rectifiant et perfectionnant l'ouvrage des deux philosophes, la musique italienne, transportée et établie sous les Ptolémées à Alexandrie et dans toute la Grèce, devint naturellement l'aînée par son ancien-

neté de tout autre connue jusqu'à ce jour.

Nous avons cru devoir faire cette distinction, notre intention étant d'examiner si cette musique a dignement soutenu sa noble et ancienne origine. On voit en effet que, production de trois philosophes célèbres, elle apparut d'abord sous le plus beau climat, dans le pays le plus fertile et chez le peuple le plus sensible et le plus éclairé alors de la terre; qu'elle eut en naissant pour langage l'idiome le plus harmonieux et le plus expressif qu'aient encore parlé les hommes. Voyons si dans des tems infiniment postérieurs, et après les plus funestes et les plus longues vicissitudes, elle retrouve, conserve, et alimente le feu sacré de l'harmonie. Ensevelie pendant seize siècles dans la tombe, observons par quel prodige s'opère sa renaissance. Le même ciel, la même terre, lui sourient, et, pour comble de bonheur, presque le même langage, du moins pour la douceur et la richesse de la prosodie. Le même génie inspire encore les citoyens qui habitent le sol où nous allons la voir naître; ils sont vifs et spirituels comme les Grecs leurs ancêtres, et s'ils diffèrent d'eux, c'est dans l'énergie; ce

qui causera sans doute une différence dans leur musique. Au lieu de repousser le genre chromatique, pros crit par leurs pères, ils l'adoptèrent trop peut-être, et rien ne surpassa la suavité de leur mélodie. Mais les mœurs du moyen âge sont différentes de celles de l'ancien, comme le sont aussi ses lois. Le même génie préside aux arts, mais ses productions sont différentes: au lieu d'exprimer, dans la peinture, la douleur d'Agamemnon sacrifiant sa fille Iphigénie, il exprimera celle d'un glorieux martyr mourant pour son Dieu; au lieu de donner au marbre l'attitude du Jupiter de Phidias, il lui donnera l'attitude non moins imposante du législateur des Hébreux; enfin, s'il ne consacre pas la musique nouvelle au triomphe des mœurs, des lois et de la liberté, comme l'était l'ancienne, il la consacra à la religion, dont elle exprimera dignement toute la puissance et la sublimité, et à la nature dont elle peindra tous les caractères, tous les penchans, toutes les passions. Ce vaste champ dignement exploité dans la musique sacrée, comme dans la musique dramatique, ne donnera pas à l'harmonie nouvelle moins d'importance que n'en avait l'antique.

LE CALIFE ALMANZOR.

CONTE.

(Deuxième Article.)

AINSI le pauvre Adula se vit tout-à-coup revêtu de la charge de grand-trésorier de l'empire. Le calife Almanzor ne s'est jamais repenti de son choix. En peu de tems il vit ses coffres se remplir de trésors immenses. Le peuple de Bagdad, le peuple des provinces, tout l'empire, en un mot, ne cessa de bénir l'administration douce et juste du vertueux Adula.

Cependant Almanzor commençait

à s'ennuyer de toutes les basses flat teries de ses favoris; il sentait vivement le besoin d'un ami assez courageux et assez fidèle pour lui dire la vérité, dont le langage frappe si rarement l'oreille des rois; mais où trouver un pareil homme? Comment s'assurer de lui, et distinguer la vérité du mensonge, quand celui qui parle, a tant d'intérêt à mentir? Après avoir long-tems réfléchi aux

moyens de parvenir à la découverte de ce phoenix, voilà celui qu'il imagine.

Il y avait à Bagdad un homme qui avait écrit un livre intitulé : *Devoirs des princes et des rois*. Cet homme se nommait Elaïm. Son livre avait excité vivement la curiosité du public, qui aime à juger de loin ceux qui le gouvernent, et qui goûte beaucoup les leçons qu'on leur donne. Le livre d'Elaïm avait fait d'autant plus de sensation, qu'on y remarquait des traits hardis qui semblaient porter directement sur les premières années de l'administration d'Almanzor. On conseillait sans cesse au calife de faire brûler le livre, et empaler l'auteur insolent qui osait ainsi censurer la conduite de son maître. Almanzor avait laissé jusqu'à ce jour tout le monde indécis sur le sort qu'il préparait à Elaïm, qui d'ailleurs n'était point connu à la cour et n'avait jamais eu la fantaisie de s'y présenter.

Le calife fait venir un soir Elaïm dans son palais, et mande en même tems neuf de ses courtisans qu'il croit lui être le plus sincèrement attachés. Il fait briller à chacun de ses doigts un diamant d'une grosseur prodigieuse, et dit : " Je vous ai rassemblés ici tous les dix dans l'espérance que vous me feriez entendre la vérité. Vous voyez ces dix superbes diamans, ils seront aujourd'hui la récompense de votre sincérité. Parlez, que pensez-vous de ma puissance et de ma gloire ? " Les courtisans éblouis de la grosseur et de la beauté des diamans, se flattent tous d'en obtenir un. Ils exaltent donc à l'envi l'un de l'autre la grandeur d'Almanzor ; ils l'élèvent au-dessus de tous les héros qui ont existé avant lui ; ils vantent avec emphase sa générosité, son goût pour les arts, dont ils le nomment le régénérateur ; ils parlent avec enthousiasme des palais somptueux, des mosquées sans nombre qu'il a bâties, et finissent par l'élever si haut, si haut, qu'ils n'auraient plus trouvé d'expressions nouvelles, si le calife

leur eût ordonné de parler de la grandeur et de la puissance de Dieu.

Il tire neuf diamans de ses doigts, et les distribue aux neuf courtisans qui avaient si bien parlé. Puis, se tournant du côté d'Elaïm : " Et toi, lui dit-il, pourquoi gardes-tu le silence ? Ne veux-tu pas mériter le dernier diamant qui me reste, en me disant la vérité ?—Seigneur, répond en souriant Elaïm, le mensonge et la flatterie peuvent se payer ; mais la vérité ne s'achète pas, elle se donne. —Eh bien, je te la demande ; que penses-tu de ma puissance et de ma gloire ?—Je pense, répond Elaïm, que vous n'êtes qu'un homme, instrument fragile qu'un Dieu a formé pour le bonheur des autres hommes, et qu'il peut briser d'un souffle, puisqu'il l'a créé de rien."

A ces mots, tous les courtisans se regardent avec le plus grand étonnement ; ils n'osent tourner leurs yeux vers le malheureux qui vient de proférer cet horrible blasphème. Almanzor prend la main d'Elaïm et lui dit : " Je ne te donne pas le dixième diamant ; car, tu l'as dit toi-même, la vérité ne s'achète pas. Mais si la vérité se donne, la confiance et l'amitié doivent se donner aussi. Je te demande ces deux trésors inestimables. Reste toujours auprès de moi ; j'ai trouvé l'ami dont mon cœur sentait depuis si long-tems le besoin." L'étonnement des courtisans redouble. Le calife les congédie et fait donner au sage Elaïm un des plus beaux appartemens de son palais.

Le lendemain, les neuf courtisans viennent, selon leur coutume, présenter leurs hommages au calife. Ils portent tous à leurs doigts les superbes diamans qu'ils ont reçus la veille. " Eh bien, leur dit Almanzor, êtes-vous contents du présent que je vous ai fait ?—Ah ! seigneur ; répondent-ils, ces diamans nous sont plus chers que la vie, puisqu'ils nous viennent de votre générosité. Mais permettez-nous, seigneur, de vous donner un avis important. Le marchand qui

vous a vendu ces diamans vous a trompé.—Comment ?—Ils sont faux. Eh quoi ! répond le calife en riant, croyez-vous que je ne le savais pas ? Vous me donnez de fausses louanges, je vous donne de faux diamans. Je vous ai payé de la même monnaie ; de quoi vous plaignez-vous ?

Quelque tems après, le calife Almanzor, étant en guerre avec le roi de Perse, eut besoin, pour une expédition importante et secrète, d'un homme plein de courage, plein d'honneur, en qui il pût mettre une confiance absolue. Tout le succès de la guerre dépendait de cette expédition, et la moindre trahison pouvait tout perdre. Le calife était depuis huit jours dans une grande indécision, et ne savait sur qui fixer son choix. Dans ce moment on amenait à Bagdad cinq cents prisonniers qui, dans une révolte du Korassan contre le calife, s'étaient déclarés pour le parti des rebelles. Les cinq cents malheureux étaient condamnés à mort, et allaient être passés au fil de l'épée. Il y avait deux ceuts de ces prisonniers qui avaient pris la fuite dans le combat ; mais ayant été coupés dans leur retraite, ils avaient été conduits enchaînés à la suite du vainqueur ; trois cents n'avaient pas voulu fuir et avaient été pris les armes à la main, après avoir fait une vigoureuse résistance. Le calife, toujours occupé de l'idée qui le poursuivait depuis huit jours, passe par hasard sur le lieu où l'on allait mettre à exécution la sentence cruelle qui condamnait à mort les cinq cents prisonniers. Il s'arrête, il est touché de ce spectacle, et veut leur pardonner, sans que cette grâce cependant puisse tirer à conséquence pour l'avenir. "Je pardonne, dit-il à tous ceux qui ont pris la fuite devant mes étendards. Ainsi, malheureux esclaves, que tous ceux d'entre vous qui veulent profiter de ma clémence passent à ma droite." A ces mots, tous les prisonniers se précipitent à-la-fois à la droite du calife. Un seul homme reste im-

mobile à sa place. Almanzor le regarde avec étonnement et lui dit : "Pourquoi ne pas imiter tes compagnons d'infortune ? — Je n'imiterai point des lâches, répond le soldat.—Je pardonne, je te le répète, à tous ceux qui ont pris la fuite.—Cela ne m'est jamais arrivé.—Insensé ! Pourquoi refuses-tu le moyen que je t'offre de sauver ta vie ?—Parce qu'il me ferait perdre l'honneur.—Viens, s'écrie le calife transporté de joie ; je te pardonne, et ta grandeur d'âme ne sera pas sans récompense." Il emmène avec lui le soldat, il le charge de l'expédition pour laquelle il fallait trouver un chef plein d'audace, et qui préférât l'honneur à tout. Le soldat sut répondre à la confiance du calife ; l'expédition réussit, et la guerre fut terminée à l'avantage d'Almanzor qui, depuis, nomma ce brave homme généralissime de ses armées.

Je pourrais, magnifique seigneur, continue Morad, vous raconter une foule de traits qui prouvent combien le calife Abou-Giafar-Almanzor savait apprécier les hommes à leur juste valeur : mais pour ennuyer votre haute-se le moins qu'il me sera possible, je n'en ajouterai qu'un seul à ceux qu'elle vient d'entendre.

Les minarets de Bagdad retentissent de ces cris perçans : *Allah ! Allah ! le grand-iman vient de mourir !* Les mosquées sont tendues de noir, et les molhas se promènent dans toutes les rues, en répétant d'une voix lamentable : *Le grand-iman vient de mourir !* Toute la ville est dans une vive agitation ; chacun se demande quel est celui que le calife va revêtir de cette sublime dignité ? Tous les imans des mosquées se réunissent, presque tous ont des amis à la cour prêts à soutenir leurs prétentions. Le calife écoute les demandes qui lui sont faites, voit les intrigues qui se trament autour de lui, et attend, pour nommer le premier ministre de la religion, que le tems ou une circonstance favorable lui fasse connaître quel est

l'homme le plus digne de remplir une place qui demande toutes les vertus.

Pendant le jour, et même pendant la nuit, il sort souvent déguisé, entre dans les caravanseraïls, parcourt les lieux publics, questionne tout le monde pour savoir ainsi quel est l'homme désigné par le peuple, et si cet homme réunit toutes les vertus nécessaires pour la place qui vient de vaquer.

Un soir qu'il se promenait sous un de ces déguisemens qui le rendaient absolument méconnaissable, il entend trois pauvres dervis qui s'entretenaient familièrement ensemble. Ils formaient de magnifiques projets, et chacun disait ce qu'il désirerait le plus, s'il était le maître de son choix. Pour moi, disait l'un, j'avoue que je voudrais bien être visir, si cela se pouvait ; c'est une belle place que celle de grand-visir !—Moi dit un autre dervis, si on me laissait le maître de mon sort, je voudrais être tout simplement le calife Abou-Giafar-Almanzor ; c'est une belle place que celle de calife !—Le troisième dervis ne disait rien.

Enfin, pressé par ses camarades : " Mes chers amis, dit-il, vous n'avez pas une grande ambition. La mienne est aussi fort au-dessus de la vôtre que le ciel est au-dessus de la terre. On me donnerait tous les trésors de l'univers ; on me donnerait l'empire du monde entier que je connaîtrais encore quelque chose d'infiniment préférable à tout cela. " Ce discours pique la curiosité des autres dervis. " Quel est donc, disent-ils, quel est ce trésor qui mérite d'être préféré à tous les trésors, à toutes les grandeurs ?—Après la gloire de notre sainte religion, ce que je désire le plus, répond le dervis, c'est de posséder seulement la moitié des vertus, de la sagesse et de la piété d'un saint ermite que je connais, du vénérable Houssain.—Voici la première fois que nous entendons parler de cet ermite, disent les deux dervis. —Cela n'est pas étonnant, mes frères, vous êtes étrangers ; Houssain s'est retiré du monde, et dès l'âge de trente ans, il a renoncé à tous les vains plaisirs qu'il procure, pour se donner tout entier à Dieu, et se

livrer sans relâche à l'étude de notre sainte religion. Tous les jours un grand nombre d'hommes de tout âge vont le visiter dans la grotte qu'il s'est creusée lui-même, au penchant d'une petite colline, à six lieues de Bagdad. Là, il prêche la parole de Dieu, parole dont il est si profondément pénétré, qu'elle semble être devenue la sienne. Déjà le bruit des miracles qu'il opère se répand au loin ; car une vertu semblable ne peut rester long-tems cachée." Les deux dervis manifestent le plus vif désir de voir et d'entendre ce saint homme. " Rien de plus facile, dit leur compagnon. Demain, trouvez-vous, dès la cinquième heure du jour, à la porte de la grande mosquée ; j'y viendrai avant vous, et nous partirons ensemble pour la grotte d'Houssain."

Les trois dervis se séparent, après s'être donné rendez-vous pour le lendemain. Le calife rentre dans son palais, fait appeler son grand-visir, et lui dit : " Demain, avant la cinquième heure du jour, tu iras à la porte de la grande mosquée, un bon dervis y viendra, et tu l'amèneras sur-le-champ devant moi."

Cet ordre est exécuté, et le lendemain le grand-visir conduit devant le calife le bon dervis, qui, fidèle à sa promesse, attendait ses deux compagnons de voyage. " Dervis, dit Almanzor, j'ai entendu faire un pompeux éloge d'un saint ermite, nommé Houssain. J'étais embarrassé de savoir à qui donner la place de premier iman, et je le crois digne de la remplir. Va donc le chercher de ma part, dis-lui que le bruit de son savoir et de ses vertus est parvenu jusqu'à moi, et quelle est la récompense que je destine à sa piété." En même tems le calife ordonne à son visir d'accompagner le dervis avec une nombreuse et brillante escorte.

Le bon dervis ne se possède pas de la joie que lui cause la nouvelle qu'il est chargé d'annoncer au vénérable ermite, pour lequel il donnerait sa vie, tant les vertus de ce saint homme ont touché son cœur. Il aurait voulu avoir des ailes pour arriver plus vite

à la grotte. Enfin, il l'aperçoit ce sanctuaire habité par la sagesse et la piété, cet asile où le prophète fait pleuvoir toutes les grâces du ciel. Il voit l'ermite entouré d'un nombreux auditoire qu'il édifie par ses sublimes paroles. Le dervis vole dans ses bras, et, lui montrant le grand-visir, il lui annonce la commission dont il est chargé par le commandeur des croyans. Le saint lève les yeux au ciel et s'écrie : "Que le puissant Allah soit béni ! Que sa volonté soit faite !"

Bientôt cette nouvelle se répand parmi la foule nombreuse dont le saint est environné. Des cris de joie retentissent dans les airs, et de tous côtés on entend : Allah soit béni ! Le saint ermite est nommé premier iman de Bagdad ! Cette multitude se dissipe, et va publier dans les hameaux d'alentour un événement qui remplit tous les cœurs de la plus vive allégresse.

Cependant le cortège de l'ermite entre dans Bagdad, et marche droit au palais du calife. Almanzor s'approche avec bonté du vénérable Houssain, et lui dit : "J'ai entendu parler de ta vertu ; et moi, représentant du prophète, je me suis chargé de ta récompense. Réponds-moi donc, Houssain, quel est l'objet de tes plus ardens désirs ? Demande et tu seras satisfait."

Houssain tombe aux pieds du calife, et, croisant humblement ses deux bras sur sa poitrine, il dit : "Magnifique seigneur, soleil brillant de lumière et de sagesse ! puisqu'il m'est permis de dire devant toi quel est l'unique objet de mon ambition, j'avouerai que je n'ai jamais rien désiré avec autant d'ardeur que la

place de premier iman de Bagdad.—Quoi ? Voilà tout ce que tu désires ? répond le calife en souriant.—Oui, tout. Si je possède une place aussi belle, tous mes vœux seront comblés.—Eh bien ! relève-toi, dit le calife avec douceur ; cette importante dignité n'est pas pour toi ; mais pour celui qui désire par-dessus toutes choses *la gloire de notre sainte religion*, pour ce bon dervis qui eût donné, tous les trésors, toutes les grandeurs de la terre pour posséder une partie des vertus qu'il supposait dans ton cœur."

L'ermite confus est renvoyé dans sa grotte, et le bon dervis proclamé premier iman de Bagdad ; grande et sublime fonction dont il s'acquitta toute sa vie avec une piété si vraie, qu'après sa mort aucun iman n'osait le remplacer.

Vous devez voir, seigneur, par le récit que je viens de vous faire, continue le sage Morad, que le calife Almanzor avait une véritable connaissance du cœur humain. "Nos paroles, disait-il, nous sont dictées souvent par la crainte, par la politique, par l'irréflexion ou l'intérêt. Nous ne sommes pas toujours maîtres de nos actions. Ne sommes-nous pas souvent entraînés contre notre volonté par une passion momentanée, par des circonstances impérieuses, par ce pouvoir mystérieux qui semble diriger tout ici bas, et que notre ignorance nomme *hasard* ? Ce n'est donc ni par leurs paroles, ni par leurs actions qu'il faut juger la valeur des hommes, mais par le prix réel des choses qu'ils estiment." En suivant cette maxime, on n'est jamais trompé, car elle n'a point d'exception.

LETTRE DE CORFOU.

Corfou, Août.

Je me tiens ordinairement le soir sur la partie de l'esplanade exposée au nord-est. Vis-à-vis s'élèvent les montagnes imposantes de Chimara, celles de Thesprote et d'Epire, que le soleil couchant nuance de mille couleurs variées, et derrière elles les hauteurs de Dodone et la place qui fut le Buthly des Epirotes, des Albanais et des Sulliotés. A mes pieds roule la vague bleuâtre qui se précipite vers les côtes de la Grèce jusqu'à l'ancien Buthrotum (Butrinto); je vois le port rempli de vaisseaux et entouré de montagnes couvertes de verdure, qui vont rejoindre les monts plus élevés dont la base est vers le milieu de l'île. A ma droite s'avance dans la mer et domine sur ses rochers la vieille citadelle (*Aërias Phæacum Arces*, dit Virgile), qu'un puissant cyclope semble avoir placé là comme une garde formidable.

Je ne connais rien de plus admirable que cette vue, celle de la baie de Naples et celle du Phare de Messine.

L'ancienne forteresse se trouve à votre gauche; on jouit aussi d'une vue délicieuse sur la mer, les petites îles, les montagnes d'Epire, qui s'étendent vers Janina et à travers tout le détroit, jusqu'au cap Blanc et à Parga; mais on y est privé de celle du port et des montagnes de Corfou.

Si la nature a beaucoup fait pour Corfou, l'art n'y a point ajouté. Mes lecteurs me permettront donc de ne point leur donner de détails sur les grandes maisons qu'ici on appelle palais, non plus que sur les églises, la citadelle et le reste de la ville. La moindre petite ville d'Italie a plus d'apparence que celle de Corfou, et il est inconcevable que la république de Venise y ait fait construire pour ses agens des bâtimens si mesquins et si pauvres d'architecture, elle qui possède dans son sein des édifices de toute

beauté, modèles parfaits d'architecture, soit dans le style teuton, soit dans le style moderne.

Les bâtimens construits en dernier lieu par les Anglais valent seuls la peine d'être cités.

Près du port et derrière la douane, qui doit aussi son existence aux Anglais se trouvent les nouveaux abattoirs et la halle, réunis dans le même bâtiment. C'est une colonnade en forme de carré parfait, avec un petit péristyle au milieu: par une heureuse combinaison, elle joint l'utilité à l'élégance. Mais dans la cour, qui est entièrement entourée de bâtimens, s'élève, le croirait-on? une petite rotonde à deux étages et surmontée d'une coupole. Cette masse lourde et inutile, destinée à servir de fontaine, fait beaucoup de tort à l'ensemble.

Après avoir surmonté la difficulté que vous offre le pavé détestable de toutes les rues de la ville, qui est adossée contre une hanteur, on arrive, sans rencontrer sur sa route le moindre édifice passable, à la grande et belle place, nommée l'Esplanade.

Dans la partie nord s'élève le palais que les Anglais font construire pour leur gouverneur; il est tout-à-fait isolé. Il ne manque plus, pour qu'il soit achevé, qu'une partie du second étage, qui doit être surmonté d'une coupole. Cet édifice, digne d'un souverain, en impose d'abord; mais un œil exercé découvre bientôt des défauts dans son architecture.

Le corps-de-logis principal est un bâtiment carré à deux étages, d'une simplicité noble, et construit sur d'heureuses proportions. Pourquoi l'architecte a-t-il eu la malheureuse idée de placer devant cette masse imposante une galerie de petites colonnes doriques, et formant à-peu-près le fer à cheval; colonnade qu'écrase entièrement le vaste édifice

qu'elle semble supporter ? Ce contraste nuit singulièrement à l'ensemble. L'architecte lui-même paraît l'avoir senti, et c'est pour cela qu'à l'endroit où se termine la ligne droite de la colonnade, et où elle s'écarte à droite et à gauche en forme de courbe, il a construit, de chaque côté, des arcs de triomphe très-élevés qui servent d'entrée et de sortie, et qui doivent être ornés de quadriges, de renommées, de statues, etc. Auprès de la colonnade, ces arcs de triomphe paraissent d'une dimension colossale. L'architecte, en les plaçant là, avait l'intention de rendre moins frappant le contraste qui existe entre le bâtiment principal et la galerie ; mais, comme ils ne sont pas mêmes proportionnés à cette dernière, il a commis une nouvelle faute. Il semble avoir eu en vue la colonnade de Saint-Pierre, à Rome ; mais, dans celle-ci, quelle noblesse, quelle grandeur, quelles justes proportions avec l'église !

En revanche, la distribution et la construction intérieures du palais sont ce que j'ai vu de plus parfait en ce genre.

Tout l'édifice est bâti en pierres excellentes qui furent apportées de Malte après y avoir été taillées. J'ignore pourquoi l'on n'a pas fait usage de ce beau marbre gris que produisent les carrières de Corfou.

M. Whitmore, colonel du génie, est l'architecte de ce palais, qui déjà coûte, dit-on, plus de 83,000 livres sterling ; et cependant le second étage, le toit, les statues et les ornemens ne sont pas achevés.

Depuis que les Anglais occupent Corfou, ils s'est élevé à l'est de l'esplanade et à la droite du palais une rangée de jolies maisons, ayant vue sur l'esplanade et construites sur des arcades. Là se trouve le *British hotel*, la meilleure et, pour ainsi dire, la seule auberge de Corfou, tout-à-fait dans le genre anglais ; là sont aussi les habitations des consuls turc et autrichien. Sous les arcades on a établi des billards, des cafés, des cabinets de lecture.

Sur cette esplanade se voit aussi la statue en marbre du brave comte de Schulembourg. Elle est assez bien sculptée, quoique dans le style maniéré, qui dominait au commencement du siècle dernier.

Si j'étais obligé de parler des fortifications qui ont été construites à Corfou dans les tems anciens et modernes ; et enfin, en dernier lieu, s'il me fallait prononcer sur leur degré de mérite et de bonté, je me trouverais fort embarrassé, car je n'y entends rien du tout, et suis même, dans ce genre, un tel profane, que je regrette sincèrement de ne plus voir dans l'île de Vido les jardins, les arbres et la verdure qui l'embellissaient avant que les Français y eussent élevé une forteresse. Tout ce que je puis dire, c'est que Corfou, ce boulevard de l'Italie et de l'Orient, couvert, dans tous les sens, de forts qui, récemment, ont été, dit-on, abondamment approvisionnés, et qui contiennent même une nombreuse cavalerie, que Corfou, dis-je, dont le port est défendu, en outre, par un vaisseau de guerre et plusieurs frégates, me paraît impenable. Mais il existe des forces contre lesquelles les boulets n'ont aucun pouvoir.

Je n'ai point vu les prisons que les Vénitiens ont pratiquées dans la forteresse, et sans doute qu'on ne m'aurait pas permis de les visiter, car depuis quelques mois elles sont presque remplies.

On appela:it autrefois Corfou la limite de l'Orient. Ce nom pouvait lui convenir il y a cinquante ans ; mais aujourd'hui la ville est déjà tout-à-fait italienne, et les mœurs orientales n'y paraissent plus que comme une plante exotique, de même qu'à Venise.

Les manières et les usages italiens y dominent partout, dans le langage, dans l'intérieur des maisons, dans les lieux publics ; tout ce qui n'appartient pas aux dernières classes les a adoptés.

Que l'on observe seulement les cafés publics qui, en Italie, jouent un rôle

si important. Ne sont-ils pas aussi, à Corfou, jusqu'au milieu de la nuit, le rendez-vous général des deux sexes ? Ne voyons-nous pas là, comme sous les arcades de Saint-Marc à Venise, ces longues files d'amateurs, la tasse ou le verre à la main ? Enfin, n'est-ce point là le bazar où l'occident et l'orient échangent, au milieu des plaisirs, leurs productions respectives ?

Si nous entrons dans l'intérieur des maisons, nous y trouverons, comme en Italie, tout aussi, peu de goût pour les réunions de famille et la même indifférence pour les plaisirs si doux d'un bon ménage. Tous les goûts sont portés vers les plaisirs extérieurs, tels que spectacles, promenades, cafés, etc.

Les maisons particulières semblent entourées, d'un cercle magique, dont il est fort difficile à un étranger de rompre le charme. On supporte dans son intérieur toutes les privations, toutes les peines, pourvu qu'on puisse briller en public, ou au moins s'y soutenir.

Irons-nous dans les lieux de plaisir où le beau monde se réunit le dimanche ? Là encore, nous retrouvons l'Italie ; seulement, et c'est beaucoup, il y manque ces femmes charmantes et gracieuses de l'Italie. Comme là, il existe ici une étonnante rivalité d'équipages : ainsi qu'à Florence, Rome ou Naples, il en faut un à quelque prix que ce soit, dût-il offrir l'aspect le plus chétif et avoir été acheté par les plus dures privations.

Tout est compensé par la satisfaction d'accorder aux piétons de sa connaissance un salut protecteur *.

La toilette des femmes est bizarre ; un mélange mal combiné de toutes les couleurs éclatantes, point de tenue, encore moins de grâces, et surtout un dénuement total de cette coquetterie

délicate et aimable, dirigée par le bon goût. Sous ces différents rapports, les dames de Corfou pourraient gagner beaucoup en imitant celles de Venise, Milan ou Florence.

Les Anglais, encore moins indulgents pour les habitans de la ville que pour les autres insulaires, en font des portraits peu flattés, et cherchent surtout à déverser le ridicule sur la noblesse de Corfou. Cette noblesse, cependant, a rendu jadis de grands services à sa patrie, et montré autant de courage que de patriotisme. Toutes les pages de l'histoire du pays prouvent cette vérité. Il est possible sans doute que cette noblesse ait dégénéré, je crois même que l'administration vénitienne a beaucoup contribué à effacer le lustre dont elle s'était couverte ; mais assurément il se trouve encore parmi elle des hommes et des familles très-respectables et de l'esprit le plus cultivé.

Cependant, sous plus d'un rapport, Corfou a gagné depuis le séjour des Anglais. Elle est beaucoup plus propre et mieux aérée ; il s'y est élevé des maisons, des halles et des palais ; des jardins, des parcs, des maisons de campagne, ornent les environs ; beaucoup de marchands anglais s'y sont établis et en payant bien on peut se procurer tous les objets de luxe et d'agrément désirables.

Il règne encore dans les premières familles de Corfou beaucoup d'affection pour les Russes ; sentiment qui s'est beaucoup accru par le séjour qu'y fit récemment un homme d'état célèbre, corfiote d'origine, actuellement au service de la Russie.

Corfou peut aussi se glorifier d'avoir donné naissance à une femme très-instruite et bon auteur, la signora Isabelle Taotochi Albrici. On lui doit des observations excellentes sur divers ouvrages de Canova, des statues et des bas-reliefs.

Parmi les savans et artistes modernes de Corfou, méritent d'être cités signor Mustoxidi auteur de la dernière histoire de l'île ; le pro-

* J'ai vu sur l'esplanade un comte de Corfou dans un vieux batard (petit chariot), traîné par un mulet harnaché d'une manière pompeuse ; le cocher, faute de siège, courait à côté de la voiture.

fesseur Bondioli, médecin et littérateur distingué, dont la mort a été pour sa patrie une perte irréparable et enfin signor Brossolendi, excellent statuaire.

Il n'y a rien à observer sur les théâtres; on ne s'en occupe qu'en

automne et pendant le carnaval, et on ne donne alors que quelques opéram-comiques italiens.

Les accords mélodieux de Rossini ont ici le même sort que l'air de Marlborough eut dans son tems : on les entend à tous les coins de rue.

VOYAGE AUX ENVIRONS DE PARIS.

Le premier village qu'on rencontre à la sortie de Paris, en allant à Saint-Germain-en-Laye, est celui de Neuilly, voisin des rives de la Seine, et qui doit son origine à un port établi à la place où se trouve le pont. Il s'appelait *Portus de Lulliac*, en 1222; et de ces mots, on en fit celui de Nully, et dans la suite, Neuilly*. En 1606, il n'y avait encore qu'un bac, appartenant aux religieux de Saint-Denis, à l'aide duquel on traversait la Seine; mais l'accident qu'y éprouva Henri IV, étant dans son carrosse avec la reine qui faillit périr, en 1606, détermina ce monarque à faire construire cette année même un pont en bois, nommé le *Pont-Henri*, en y établissant un péage. Trente-deux ans après, le pont ayant croulé, on y remplaça des bateaux pour le réparer; et puis Louis XIII fit don du péage, durant trente ans, à la demoiselle de Hautefort. Louis XIV continua cette jouissance à la même demoiselle, qui fut duchesse de Schomberg. Ce ne fut que le 22 Septembre 1772, qu'on acheva, sur les dessins de Perronet, le superbe pont que l'on y voit aujourd'hui et qu'on vit traverser, pour la première fois, par S. M. Louis XV. Les pierres y sont d'une longueur extraordinaire; il y en a même une qui a trente-quatre pieds.

Non loin du pont est, sur la droite, le château de Neuilly, élevé sur plu-

sieurs terrasses qui descendent vers les bords de la Seine. Il est d'un goût romain, couronné d'une balustrade interrompue par des piédestaux qui portent alternativement des vases et des groupes d'enfans. Le ministre d'Argenson, qui choisit cette situation, pensa très-judicieusement, que l'art n'étaie jamais mieux ses richesses que lorsqu'il est secondé par la nature. Il appartient à Sainte-Foy, puis à la princesse Borghèse, et aujourd'hui à S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans.

Mais c'est surtout du pont de Neuilly qu'on aperçoit, sur la droite, et qu'on jouit agréablement du village de Courbevoie, assis sur des collines qui bordent la rive gauche de la Seine. Il est ainsi nommé du latin *curra via*, parce que, en effet, le chemin qui y conduit, est tourtueux. La superbe caserne, bâtie sous Louis XV, qui se présente d'abord à l'œil du voyageur, est d'un très-bel effet. Nul village des environs de Paris n'a peut-être autant de jolies maisons de plaisance bâties en pierre, et qui toutes ont de fort beaux jardins avec des charmilles qui forment des masses de verdure et servent de fond aux divers tableaux. Le château, au bas de la côte, appartenait à M. le marquis de Fontanes, dont le vaste jardin descend jusque sur les bords de la Seine, et la maison non moins belle que la sienne, est à madame la duchesse d'Aumont.

Sortant de Neuilly et laissant Courbevoie sur notre droite, nous allons

* Voyez une charte de l'abbaye de Saint-Denis.

à Puteaux. Ce village, à une lieue et demie de Paris, se trouve dans les chroniques de Saint-Denis*, sous le nom d'*Aiguepainte*, qu'on aura substitué à *Aqua-Putta*, du moins c'est ainsi qu'on lit ce nom dans les gestes de Dagobert Ier, chapitre 37. Mais il ne faut pas croire que cela signifie *mauvaise eau* ; au contraire, *put*, en celtique, veut dire *bon* ; ainsi ces deux mots signifieraient *bonnes eaux*.

Cependant, il paraîtrait plus naturel de penser que Puteaux vient du latin *puteoli* (petits puits), attendu que les puits ne peuvent point y être profonds à cause du voisinage de la Seine.

En lisant l'histoire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés †, on voit que Guillaume Bricomet, qui en fut abbé, permit aux habitans du Puteaux de construire une chapelle qui fut érigée en 1523, et dédiée à Notre-Dame-de-Pitié. Mais quoiqu'elle n'ait été originairement que très-petite, elle fut agrandie par la suite, comme il est facile de le remarquer. Entre autres sujets qui se trouvent peints sur les vitraux, on distingue la résurrection d'un enfant, opérée par Saint-Maurice ; et une inscription apprend que les diverses peintures ont été exécutées en *mil cinq cent cinquante-huit*.

Le tableau du maître-autel qui appartient jadis à l'église Saint-Laurent de Paris, représente le baptême de N. S. : c'est peut-être le meilleur ouvrage de Dumont, qu'il exécuta à Rome.

Parmi les personnages illustres qui ont eu de jolies maisons de campagne à Puteaux, où l'on cultive avec grand soin les rosiers, dont les habitans vendent les fleurs aux parfumeurs de Paris, on doit citer celle de la duchesse de Guiche et du duc de Grammont, qui appartient dans la suite au duc de Penthièvre. Cette dernière existe encore sous le nom de Faventine, parce

qu'un personnage de ce nom la posséda. Elle fut acquise bien plus tard par le duc de Feltre *. Voici un petit billet à M. B **, qui prouvera combien cet officier chérissait les arts :

“ Paris, 13 Frimaire, an 4.

“ CITOYEN,

“ Les amis des arts voient avec peine les statues de marbre qui étaient placées jadis sur les autels de l'intérieur du dôme des Invalides, exposées aux injures de l'air et au vandalisme des passans dans la cour qui avoisine le dôme. Vous donnerez sans doute des ordres pour empêcher cet abus que je vous dénonce.

“ Salut et respect,

“ Le général de brigade, directeur du cabinet topographique et historique militaire,

“ CLARKE.”

En face du village, se trouve l'île de Puteaux, où M. de Bourges, correcteur des comptes, donna jadis tant de fêtes brillantes sur l'eau, à des gens moins beaux-esprits, mais peut-être plus aimables qu'aujourd'hui ;

Car dans cet agréable lieu,
Où l'œil avec plaisir s'égare,
Se rendaient le galant Chaulieu,
Courtin, Bachanmont et la Fare ;
Vrais disciples d'Anacréon,
Qui, tous s'élançant sur ses traces.
Dans l'art badin de la chanson,
Sont arrivés, suivis des Grâces,
Jusqu'au sommet de l'Hélicon †.

Derrière cette île se trouvaient aussi la maison et les beaux jardins de M. de Saint-James, qui offraient des beautés très-remarquables. Le bâtiment était décoré d'un porche composé de quatre colonnes ioniques, et les jardins étaient dessinés dans le genre anglais.

* Elle a été vendue dernièrement à un irlandais.

† Cette propriété appartenait ensuite à madame de Coaslin, et maintenant à M. Scillières.

* LV, chap. 15.

* P. 177.

Poursuivant notre route et cotoyant toujours la Seine, nous trouvons en peu d'instans Suresne, village dans une position des plus pittoresques. On pourrait croire que, par une étymologie assez naturelle, son nom vint de sa situation sur les bords de la Seine, dont on aurait fait, par corruption, Suresne. Cependant, je ne dissimulerai point que l'orthographe de ce mot, que l'on trouve écrit *Surrisnæ* dans plusieurs chartes, à compter du commencement du 10^e siècle, puis *Sorenæ*, au 13^e, ne vient point à l'appui de cette étymologie.

Il est plus probable que ce lieu doit son nom à quelque mot celtique, dont nous ne connaissons plus la signification. Ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que la terre de Suresne appartenait, en 918, à Charles-le-Simple, qui la donna à Robert, abbé de Saint-Germain-des-Près, et grand-père de Hughes-Capet.

L'église, dédiée à Saint-Leufroy, fut brûlée par les Huguenots en 1577. L'inscription *M. DCC. LVIII*, qu'on lit sur le clocher, relate sans doute l'époque de la restauration. François Vatable, professeur d'hébreu au collège royal, connu principalement par une bible qui porte son nom, en fut curé en 1524.

C'est dans ce lieu que, le 29 Avril et le 3 Mai de l'année 1593, se tinrent des conférences pour déterminer Henri IV à embrasser la religion catholique. Son abjuration eut lieu à Saint-Denis entre les mains de l'archevêque de Bourges; et, le 27 Février de l'année suivante, il fut sacré à Chartres.

En 1633, Colbert, secrétaire du roi, y avait une maison de plaisance, et M. de Lyonne en 1669. Mais la plus remarquable, était celle du duc de Chaulnes, qui l'avait acquise de madame la marquise de Flamanville.

Une chose surtout, que je ne dois point passer sous silence en parlant de Suresne, c'est le couronnement de la Rosière, qui se fait chaque année, le 27 août, dans l'église de ce village, avec toute la pompe et l'appareil en

usage pour cette cérémonie, qui attire toujours un nombreux concours de spectateurs*.

Suivant la fondation, due à M. Héliot, secrétaire de la feuille des bénéfices, le curé choisit trois jeunes personnes et notifie son choix au maire et aux marguilliers, qui se réunissent pour procéder, par la voie du scrutin, à l'élection de la Rosière. Ce prix, décerné à la vertu, consiste en une somme de 300 liv., et en une couronne de roses posée sur le front virginal par un archevêque, qui, le plus souvent, officie ce jour-là.

Il n'est pas rare de voir une mère qui fut *Rosière*, apprendre à sa fille les vertus qu'elle doit mettre en pratique pour être *Rosière* à son tour.

Laisant notre lesté équipage au bas de la côte, nous nous acheminons vers le Mont-Valerien dont la pente est si rude, qu'on y a pratiqué des marches en plusieurs endroits pour en faciliter l'accès. Nous arrivons enfin sur le sommet, de ce mont fauveux, qui majestueusement domine des plaines immenses, et dont les points de vue offrent un mélange heureux de collines et de vallons.

Le Mont-Valerien, qui n'est qu'un hameau situé sur la montagne la plus élevée des environs de la capitale, et couverte de vignes, a pris son nom, selon les uns, d'un Gaulois d'origine romaine, appelé *Valerianus Severus*; et selon d'autres, moins fondés peut-être, de Valérien, père de l'empereur Gallien.

En consultant les lettres d'Odon de Sully, évêque de Paris en 1204, on voit que ce mont était déjà appelé *Mons-Valeriani*; et en lisant du Breul, on apprend qu'un pénitent, nommé Antoine, qui vivait sous Charles IV, s'y était renfermé dans une

* On attribue à Saint Médard, évêque de Noyon, qui vivait sous Clovis, l'institution de la fête de la Rose. Cet évêque, qui était seigneur de Salency, donnait tous les ans 25 liv. et une couronne de roses à celle des filles qui jouissait de la plus grande réputation de vertu. Le premier prix fut décerné à une de ses sœurs.

cellule fort étroite, qui fut détruite du tems des guerres civiles entre les ducs d'Orléans et Bourgogne.

Plus tard, on y bâtit une chapelle que la sœur Guillemette fit ériger du produit des aumônes qu'elle recevait. L'on donna à cette chapelle le nom de *Saint-Sauveur*, parce que la fondatrice, qui y fut inhumée, était née à Paris, rue Saint-Sauveur.* Le frère Jean de Haussay, natif de Chaillot, près Paris, lui succéda en 1561. Il y vécut quarante-six ans, et fut inhumé près de Guillemette.

Dans la suite, plusieurs anachorètes furent mis tour à tour en possession de cet ermitage par Henri de Gondi, cardinal de Retz; et Séraphin de la Noue, quatrième anachorète, fut entretenu par les aumônes de Marguerite de Valois, première épouse de Henri IV.

En 1634, il s'y établit une congrégation sous le nom de *Prêtres du Calvaire*, qui y vivaient sous un régime très-austère. Ce fut Louis XIII qui engagea un ecclésiastique nommé Hubert Charpentier, à ouvrir cet établissement. Les lettres-patentes furent expédiées au mois d'Août 1633, et confirmées par Louis XIV.

La dévotion y introduisit une espèce de pèlerinage que l'on y faisait la nuit du Jeudi au Vendredi-saint, en portant des croix; mais des abus qui s'ensuivirent engagèrent le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, à supprimer ces pèlerinages, le 27 Mars 1697, en conservant toutefois ceux du mois de Mai et de Septembre.

La loi du 18 Août 1792, vint détruire la congrégation des ermites comme toutes les autres; et ce n'est que depuis le concordat de 1810, que le cours de cette piété a été repris.

Après avoir descendu le Mont-Valérien par la seule route que les voitures puissent pratiquer, et qui est

bordée de jeunes tilleuls*, nous nous trouvons à Nanterre, qui n'est remarquable que pour avoir donné naissance à Sainte Geneviève.

Il n'est pas douteux que ce village ne soit un des plus anciens des environs de Paris. Son nom, en latin *Nemptodorum*, a la plus noble étymologie. *Nem*, en celtique, signifiait temple†, et *Tor* était la principale divinité des Gaulois. Aussi Nanterre eut-il un temple païen qui fut détruit dans le courant du 5^e siècle.

Comme tout le monde sait que Saint Germain, évêque d'Auxerre, et Saint Loup, évêque de Troyes, distinguèrent, en passant par ce village où il n'était plus question de paganisme, une simple bergère, fille de Sévère et de Géronce, je m'abstiendrai de faire l'analyse de l'histoire de la vierge de Nanterre. Je dirai seulement que l'on voyait, avant la révolution, plusieurs chapelles qui rappelaient les différens événemens de sa vie. L'une se trouvait érigée sur les ruines de la maison qu'occupaient ses parens, et qui remontait au 11^e siècle. Il existe encore aujourd'hui un puits qui servait au ménage de cette pieuse famille, et dont l'eau a la réputation d'opérer des miracles.

Une autre chapelle, non loin de ce lieu, au centre d'un petit bosquet sur le chemin qui conduit à Chatou, retraçait l'endroit où la Sainte gardait les troupeaux. Là, chaque passant déposait une petite pièce de monnaie. Ce monument religieux ayant été détruit, un particulier qui a voulu rester inconnu, a placé à l'endroit même une croix pour en perpétuer le souvenir.

L'église paroissiale de Nanterre, dédiée à Saint Maurice, fut construite vers l'an 1300; et le portail, décoré de pilastres doriques, paraîtrait avoir été refait en 1699. On voit dans

* J'ai cru voir parmi les décombres entassés non loin du Calvaire, la pierre qui recouvrait les restes de la sœur Guillemette.

* C'est aux soins de M. le maire de Nanterre qu'est due cette route.

† D'après Fortunat.

l'intérieur du monument, près de la chapelle de Sainte Geneviève, un petit mausolée élevé à la mémoire de Charles le Roi, horloger et fils du célèbre Julien le Roi.

Pendant que nous poursuivons notre voyage vers Ruel, village à une très-petite distance de Nanterre, ces lieux me rappellent la catastrophe arrivée à le Tellier, frère de Louvois, si bien racontée par madame de Sévigné, et que voici :

“ L'archevêque de Reims revenait fort vite de Saint-Germain : c'était un tourbillon... Il passait au travers de Nanterre, tra, tra, tra ; il rencontre un homme à cheval, gare, gare ; ce pauvre homme veut se ranger ; son cheval ne veut pas ; et enfin le carrosse et les six chevaux renversent cul par dessus tête le pauvre homme et le cheval, et passent par dessus, et si bien par dessus, que le carrosse en fut versé et renversé : en même tems, l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque et le cocher et l'archevêque même, se mettent à crier : arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups. L'archevêque, en racontant ceci, disait : Si j'avais tenu ce mairaud-là, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles*.”

Le premier monument qu'on aperçoit à la sortie de Nanterre, est la superbe caserne bâtie sous Louis XV, en même tems que celle de Courbevoie, et occupée aujourd'hui par la garde royale.

Selon Adrien de Valois, Ruel vient d'un mot celtique *roto* ou *roth* (rouge), à cause de la couleur rouge du terrain.

Grégoire de Tours et ses continuateurs, qui font souvent mention de ce lieu sous la dénomination de *Villam Rigoiatensem*, ou bien *Rioilum*, ou enfin *Rotoialum*, nous apprennent que ce lieu, au bas d'une colline, fut habité par la première race de nos

rois.* Ce ne fut qu'à l'époque où Charles-le-Chauve le donna à l'abbaye de St.-Denis, à condition qu'elle entretiendrait sur son tombeau et ceux de ses parens un beau luminaire, qu'il cessa de faire partie du domaine royal ; et dans la suite, les abbés de Saint-Denis en furent reconnus les seigneurs. Mais ce ne fut principalement que vers le commencement du 17^e siècle, que Ruel devint un lieu fameux, qui se rattache à notre histoire, par le séjour du cardinal de Richelieu, et les grandes résolutions qui y furent prises.† Le château de cette Eminence, dont on ne voit plus aujourd'hui de vestiges, et qui, dans l'origine, n'était qu'une maison de plaisance bâtie par Moiset, riche propriétaire de Paris, fut tellement embellie par les ordres du cardinal, que les châteaux royaux mêmes, n'offrirent point autant de curiosités que le sien. Les jardins, les cascades, les grottes surtout, étaient admirables, comme nous le verrons dans la suite, si nous devons en juger d'après les dépenses qui y furent faites.

A la mort du cardinal,‡ Son Eminence légua par son testament du 23 Mai 1642, le château de Ruel à la duchesse d'Aiguillon, sa nièce. Elle en jouissait déjà depuis quelques années, lorsque la cour, menacée par la Fronde, s'y retira en 1648, et y resta plus d'un an.

En 1666, Louis XIV ayant le désir de posséder ce château, Colbert en fit la demande à la duchesse d'Aiguillon, qui lui envoya une lettre que je crois devoir joindre ici comme très-curieuse pour l'histoire :§

* Dans une Charte du roi Louis-le-Gros, de 1113, Ruel est nommé *Ruellium*.

† Le maréchal de Marillac y fut jugé à mort le 8 Mai 1632.

‡ Un doigt annulaire et une pincée de la moustache du cardinal de Richelieu, ont été recueillis par fen M. Petit-Radel, architecte, et ils existent entre les mains de M. son frère, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

§ Voyez les lettres manuscrites de

Ce d'Avril, 1666.

“ Je ne puis jamais témoigner mon obéissance au Roy dans une occasion qui luy marque mieux mon respect infiny pour les volontés de S. M. qu'au sujet dont il s'agist, n'ayant jamais pensé à vendre Ruel ny pensé aussi qu'il se feust iamais vendu.

“ J'avoue qu'il m'est cher, par bien des considérations, et vous pouvez iuger, Monsieur, vous qui estes si reconnissant, les dépenses excessives que i'y ay faites font connestre l'afection et l'attachement que i'y ay tousiours eu ; mais le sacrifice que ie feray en sera plus grand ; j'espère qu'estant présenté par vos mains, vous en ferez valoir le mérite.

“ Le Roy est le maistre ; et celui qui m'a donné Ruel a si bien appris à toute la France l'obéissance qu'il luy doit, que S. M. ne doit pas douter de la mienne.

“ Permettez-moy de redire encore, Monsieur, “ qu'excepté le Roy et la Reyne,” Ruel n'aurait point de prix à mon égard.

“ Faites-moy, s'il vous plaît, l'honneur de me croire votre tres humble servante autant que ie la suis.

“ La Duchesse d'AIGUILLON.”

L'acquisition n'eut pas lieu, et le château de Ruel passa au duc de Richelieu. Plus tard, un héritier de ce nom le vendit à un homme d'affaires de Paris, qui, préférant l'utile à l'agréable, mit en valeur ce qui était consacré au luxe. Devenu propriété nationale, en 1793, tout fut vendu, et le château moderne qu'on y voit aujourd'hui, appartient à madame la princesse d'Essling.

La première pierre de l'église de Ruel fut posée en 1584, par Antoine 1^{er}, roi titulaire de Portugal, connu

dans l'histoire sous le nom de *Prieur de Crato*. Le grand portail, dû à la munificence du cardinal de Richelieu, dessiné par Mercier, ressemble beaucoup à celui de la Sorbonne, exécuté par le même architecte, d'après les ordres de ce cardinal. Ce n'est que depuis la révolution qu'on ne remarque plus, dans l'intérieur du monument, le tombeau de Zaga-Christ, qui vint en France sous le ministère de Richelieu. Par les uns, il fut regardé comme roi d'Ethiopie, par d'autres, comme un imposteur ; ce qui fit qu'on grava sur sa tombe la singulière épitaphe dont voici deux versions :

“ Ci-gist le roi d'Ethiopie,
Soit original ou copie.
La mort a fini les débats
S'il l'était ou ne l'était pas.”

“ Ci-gist du roi d'Ethiopie.
L'original ou la copie.
La mort a vuïdè les débats
S'il fut bien roi, ou s'il ne le fut pas.”

On y voit aujourd'hui le mausolée en marbre blanc que Joséphine a fait ériger à M. Tascher de la Pagerie, et sur lequel on lit l'inscription suivante :

ROBERTO. MARGAR. TASCHEIRO
DE LA PAGERIE
DOMO ARCE REGIA IN INSULA MARTINICA TRIBUNO
IN LEGIONE HONORATORUM ORNAMENTIS AUREIS DONATO
QUI VIXIT A. P. M. LXVI.
JOSEPHINA
PATRUI MERITISSIMO
PONI JUSSIT.

Les dépouilles de Joséphine, qui reposent non loin de là, ne sont recouvertes d'aucun monument.

ELOQUENCE DE LA CHAIRE.

M. IRVING.—MASSILLON.

DANS une ville comme Londres, la vaste capitale d'un pays où la civilisation et les arts, qui en sont le fruit, ont été portés si loin, chaque jour a, pour ainsi dire, sa merveille. Tantôt c'est quelque production sublime du ciseau ou du pinceau, tantôt quelque chef-d'œuvre littéraire ou scientifique. La merveille du jour est un prédicateur presbytérien Ecossais du nom d'Irving, dont l'éloquence a réuni autour de sa chaire des auditeurs de toutes les classes. Il vient de publier un volume de sermons, et comme auteur donne aux critiques le droit de faire des remarques dont autrement il voudrait peut-être mieux s'abstenir.

M. Irving semble, sous quelques rapports, avoir pris pour modèles les prédicateurs Français du siècle de Louis XIV, dont les discours sont généralement regardés comme les plus beaux monumens de l'éloquence chrétienne chez les modernes.

Nous fonderons les observations que nous allons faire sur un passage du prédicateur écossais qu'on a beaucoup vanté dans les papiers publics et qui nous fournira l'occasion de mettre en parallèle un morceau de Massillon sur le même sujet; le châtiment des impies par le Dieu des vengeances.

Nous donnerons le morceau de M. Irving dans l'original, nous contentant de traduire les passages qui seront le plus immédiatement l'objet de nos remarques. Pour plus d'une raison nous craindrions de faire une grande injustice à l'orateur en cherchant à les traduire en entier.

“Obey the Scriptures or you perish. You may despise the honour done you by the Majesty above, you may spurn the sovereignty of Almighty God, you may revolt from creation's universal rule to bow before its Creator, and stand in momentary

rebellion against his ordinances; his overtures of mercy you may cast contempt on, and crucify afresh the Royal Personage who bears them; and you may riot in your licentious liberty for a while, and make game of his indulgence and long suffering. But come at length it will, when Revenge shall array herself to go forth, and Anguish shall attend her, and from the wheels of their chariot Ruin and Dismay shall shoot far and wide among the enemies of the king, whose desolation shall not tarry, and whose destruction, as the wings of the whirlwind, shall be swift—hopeless as the conclusion of eternity and the reversion of doom. Then around the fiery concave of the wasteful pit the clang of grief shall ring, and the flinty heart which repelled tender mercy shall strike its fangs into its proper bosom; and the soft and gentle spirit which dissolved in voluptuous pleasures, shall dissolve in weeping sorrows and outbursting lamentations; and the gay glory of time shall depart; and sportful liberty shall be bound for ever in the chain of obdurate necessity. The green earth, with all her blooming beauty and bowers of peace, shall depart. The morning and evening salutations of kinsmen shall depart, and the ever welcome voice of friendship, and the tender whisper of full hearted affection shall depart, for the sad discord of weeping and wailing and gnashing of teeth. And the tender names of children, and father, and mother, and wife, and husband, with the communion of domestic love, and mutual affection, and the inward touches of natural instinct, which family compact, when uninvaded by discord, wraps the live-long day into one swell of tender emotion, making Earth's lowly scenes worthy of Heaven itself. All,

all shall pass away ! and instead shall come the level lake that burneth, and the solitary dungeon, and the desolate bosom, and the throes and tossings of horror and hopelessness, and the worm that dieth not, and the fire that is not quenched.

La première sentence finissant par ces mots, "*indulgence and long suffering*" est belle, si nous en exceptons l'expression "*Make game of &c.*," que nous regardons comme peu digne du style oratoire et dont la bassesse, n'est point compensée par son énergie.

Dans la phrase suivante la vengeance et la douleur sont personnifiées, et d'une manière tellement indépendante que nous perdons de vue l'idée principale, la seule idée autour de laquelle tout le reste devrait se concentrer ; celle d'un Dieu éternel et tout-puissant. Nous verrons comme Massillon a su se garder de cette faute. Toutefois, la période finit par une expression qui nous paraît originale et dont personne ne disputera la beauté ; "*Hopeless as the conclusion of eternity and the reversion of doom.*" (Châtiment auquel on ne peut pas plus espérer d'échapper qu'on ne peut compter sur la fin de l'éternité et la révocation des décrets du Tout-Puissant.)

Mais hélas ! il faut ici mettre un terme à nos éloges. Nous n'avons plus qu'une suite de métaphores incohérentes plus faite pour embarrasser l'esprit que pour émouvoir le cœur ou remplir l'âme du pécheur d'une frayeur salutaire. Nous le demandons, non pas à ceux qui jugent d'un morceau d'éloquence comme d'une proposition d'Euclide, mais à l'admirateur le plus décidé du langage métaphorique de l'orient ; que pense-t-il de l'image suivante ? "*The flinty heart shall strike its fangs into its proper bosom.*" (Un cœur de roc qui se déchire le sein de ses propres mains.)*

Ce qui suit immédiatement "*The soft and gentle spirit which dissolved shall dissolve. . .*" est vraiment absurde ; en un mot, nous le répétons ; nous n'avons plus qu'un tissu de métaphores incohérentes qui ne prouvent que la richesse stérile d'une imagination déréglée.

Au passage que nous venons de citer comparons un passage de Massillon sur le même sujet.

L'orateur s'adresse à la cour de Louis XIV :

"Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui ; une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène : les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs : ce sont de nouveaux événemens, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu, comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques : un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçu sur les débris du premier : tout passe avec vous et comme vous : une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité : nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent ; la figure du monde passe sans cesse, les morts et les vivans se remplacent et se succèdent continuellement ; rien ne demeure ; tout change, tout s'use, tout s'éteint ; Dieu seul demeure toujours le même ; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux ; et il voit, avec indignation, de faibles mortels emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant ; vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur ; et tomber, au sortir de-là, entre les mains de sa colère et de sa vengeance."

Certes en lisant ce morceau, personne n'accusera Massillon de stérilité d'imagination ; mais comme la

* Nous ne faisons pas à M. Irving l'injustice de le traduire littéralement.

gradation des idées est bien observée ! comme elles sont bien subordonnées à l'idée principale ! d'abord l'orateur parle à ses auditeurs des changemens qui se sont passés sous leurs yeux ; du monde tel qu'ils l'ont vu et tel qu'ils le voient ; il leur rappelle ensuite " Que les *âges* se renouvellent. Que la figure du monde passe sans cesse, . . que les morts et les vivans se remplacent et se succèdent continuellement ;" enfin il fait ce résumé d'une énergie terrible, " Rien ne demeure, tout change, tout s'use, tout s'éteint. . . . Dieu seul est toujours le même" (reprend l'orateur) et il développe le contraste dans une période où l'harmonie du langage correspond à la grandeur et à la justesse des images. Massillon y parle, il est vrai, de *colère* et de *vengeance*, mais il en parle comme d'attributs de la Divinité ; il se garde bien d'en faire des personnages isolés : non, rien ne nous détourne un moment du contraste imposant, et terrible qui nous est offert : la scène toujours changeante du monde, sa

gloire et ses pompes d'un jour,—et l'immuable éternité de Dieu.

Nous nous contenterons d'ajouter deux ou trois observations. Les sermons de Massillon tels que nous les avons aujourd'hui ne furent publiés qu'après sa mort ; il passa donc probablement toutes les dernières années de sa vie à les retoucher. M. Irving est jeune encore, nous lui conseillons (s'il ne peut suivre un tel exemple) d'observer au moins le précepte d'Horace "*Nonum prematur in annum*," et alors sans doute il sera convaincu que les élans déréglés d'une imagination fougueuse ne constituent pas l'éloquence ; et que si une métaphore introduite à propos et bien suivie est un des plus beaux ornemens du discours et une arme puissante entre des mains habiles ; une suite de métaphores incohérentes ne peut se comparer qu'à ces images bizarres que produisent des objets réfléchis dans une glace dont la surface est inégale.

BAGATELLES.

La figure, dans un acteur, fait la moitié de son jeu. Celui qui représente un premier personnage dans une tragédie, avec une figure ignoble, ou même commune, paraîtra moins jouer son rôle, que le parodier. On peut ici se rappeler l'aventure d'un acteur débutant au théâtre français par le rôle de *Mithridate*, dans la tragédie de ce nom. Il n'était point dépourvu de talens ; il avait même beaucoup d'intelligence et de feu : mais son extérieur n'était rien moins que héroïque. Dans la scène où Monime dit à Mithridate : *Seigneur, vous changez de visage ! un plaisant cria à l'actrice : Laissez le faire*. Le parterre perdit de vue aussitôt les talens du nouvel acteur, pour ne penser qu'au peu de convenance qui se trouvait entre son rôle et sa personne.

Un plaisant du parterre se trouvait à la première représentation d'une

pièce nouvelle, et applaudissait à tout rompre en criant : *Ah ! que cela est mauvais !* Ceux qui se trouvèrent à ses côtés, surpris de ce procédé bizarre, lui demandèrent pourquoi il disait que la pièce était mauvaise dans le tems même qu'il l'applaudissait. " J'ai reçu, répondit-il, un billet pour applaudir, je l'ai promis et je tiens parole ; mais je suis honnête homme, et je ne puis trahir mon sentiment ; c'est pourquoi, tout en battant des mains, je dis et répète que la pièce ne vaut rien." La sensation de ce personnage devint générale, et les spectateurs se mirent comme lui à battre des mains et à siffler.

Un astrologue se tira ingénieusement d'un grand danger du tems de Louis XI. Cet astrologue avait prédit qu'une dame, que le roi aimait, mourait dans huit jours. La

chose étant arrivée, le prince fit venir l'astrologue, et commanda à ses gens de ne pas manquer à un signal qu'il leur donnerait, de se saisir de cet homme, et de le jeter par les fenêtres. Aussitôt que le roi l'aperçut : "Toi qui prétends être un si habile homme, lui dit-il, et qui sais précisément le sort des autres, apprends-moi dans ce moment quel sera le tien, et combien tu as encore de tems à vivre ?" Soit que l'astrologue eût été secrètement averti du dessein du roi, ou qu'il s'en doutât : "Sire, lui répondit-il, sans témoigner aucune frayeur, je mourrai trois jours avant votre majesté." Le roi n'eut garde, après cette réponse, de donner aucun signal pour le faire jeter par les fenêtres ; au contraire, il eut un soin particulier de ne le laisser manquer de rien.

Un empereur, irrité contre un astrologue, lui demandait avec menaces : "De quel genre de mort, malheureux, comptes-tu mourir?... "Je mourrai, dit-il, de la fièvre." Tu en as menti, répondit l'empereur ; tu périras tout à l'heure d'une mort violente." On allait saisir ce pauvre malheureux, lorsqu'il dit à l'empereur : "Seigneur, ordonnez qu'on me tâte le poulx, et l'on verra que j'ai la fièvre." Cette saillie le tira d'affaire.

Un bourgeois de Lyon, fort riche, ayant fait dresser son horoscope, mangea, pendant le tems qu'il croyait avoir encore à vivre, tout ce qu'il avait. Mais ayant été plus loin que l'astrologue ne lui avait prédit, il se vit obligé de demander l'aumône ; ce qu'il faisait, en disant : "Ayez pitié d'un homme qui a vécu plus longtemps qu'il ne croyait."

Un boiteux voyant venir à lui un bossu, lui dit aussi par forme de gausserie : "Eh bien ! n'as-tu rien de nouveau dans ta valise ?" *C'est toi, repartit le bossu, qui doit savoir les nouvelles, puisque tu vas toujours de côté et d'autre.*

Un prédicateur prouvait en chaire que tout ce que Dieu a fait est bien fait. Voilà, disait en lui-même un bossu qui l'écoutait attentivement, une chose bien difficile à croire. Il attend le prédicateur à la porte de l'église et lui dit : "Monsieur, vous avez prêché que Dieu avait bien fait toutes choses, voyez comme je suis bâti." *Mon ami, lui répondit le prédicateur en le regardant, il ne vous manque rien ; vous êtes bien fait pour un bossu.*

Dominique arlequin du théâtre Italien, se trouvant au souper du roi (Louis XIV.) avait les yeux fixés sur un certain plat de perdrix. Ce prince qui s'en aperçut, dit à l'officier qui desservait : que l'on donne ce plat à Dominique. Quoi, sire ! et les perdrix aussi ? Le roi, qui entra dans la pensée de Dominique, reprit : et les perdrix aussi. Ainsi Dominique, par cette demande adroite, eut avec les perdrix, le plat qui était d'or.

Mezetin autre acteur Italien voulait dédier un ouvrage de sa façon à un duc protecteur zélé des talens ; mais pour parvenir jusqu'à lui, il fallait avoir l'agrément d'un portier, d'un laquais, et d'un valet-de-chambre, dont les oreilles, suivant l'expression d'un auteur moderne, étaient dans leurs mains. Mezetin tenta de les fléchir, mais inutilement. Voici comme il s'y prit pour s'en venger. "Monsieur, dit-il fort respectueusement au portier, je dois être récompensé d'un ouvrage que j'ai dédié à M. votre maître, laissez-moi entrer, je vous promets, foi d'homme d'honneur, le tiers de ce qu'il me donnera." Le portier devenu plus humain à ce discours, lui dit : "Vous pouvez passer, je vous en crois sur votre parole." Il fallut faire la même promesse au laquais de garde pour entrer dans l'appartement. Restait un troisième tiers qu'il pria le valet-de-chambre, placé à la porte du cabinet, de vouloir bien accepter. Le voilà entré ; il fait son compliment, et présente son ouvrage. Le duc charmé de cet hommage de la part d'un acteur fêté partout, lui promet de lui accorder ce qu'il pourra désirer. "Monsieur,

répondit Mezetin, puisque vous avez cette bonté, je vous demande cent cinquante coups de bâton"....Quelle est donc cette plaisanterie, reprit le duc? Mezetin lui raconta aussitôt à quel prix il a humanisé le portier, le laquais et le valet-de-chambre. "Vous voyez-bien, Monseigneur, poursuivit-il, que n'ayant aucune part dans la récompense, je n'en aurai aucune aux coups de bâton, et j'aurai le plaisir de voir punir ceux qui m'ont mis à contribution." Le duc ayant ri de tout son cœur, fit la mercuriale à ses gens, et envoya un présent à la femme de ce comédien, afin qu'il en profitât sans violer sa parole.

La meilleure recommandation. Il y a long-tems que l'on a dit que la meilleure recommandation était l'argent; c'est ce que fit bien sentir un jour à ses amis, *Arlotto*, curé Italien, célèbre par ses bons mots et par ses plaisantes réparties. Ce curé s'embarquant pour un voyage, fut prié par plusieurs de ses amis de leur faire diverses emplettes au pays où il allait: Ils lui en donnèrent des mémoires; mais il n'y en eut qu'un qui s'avisait d'y joindre l'argent nécessaire pour payer ce qu'il demandait. Le curé employa cet argent de son ami conformément à son mémoire, n'acheta rien pour les autres. Lorsqu'il fut de retour, ils vinrent tous chez lui pour y recevoir leurs emplettes; et *Arlotto* leur dit: "Messieurs, lorsque je fus embarqué, je mis tous vos mémoires sur le pont de la galère, à dessein de les ranger par ordre, mais il s'éleva un vent qui les emporta tous dans la mer; ainsi, je n'ai pu me souvenir de ce qu'ils contenaient." "Cependant, lui dit un d'entre eux, vous avez apporté des étoffes à untel"....., "Il est vrai répliqua le curé, mais c'est qu'il avait enveloppé dans son mémoire un nombre de du-cats, dont le poids empêcha le

vent de l'emporter avec les vôtres qui étaient légers, ce qui a fait que je ne me suis souvenu que de ce qu'il m'a demandé."

Il est d'usage, dans plusieurs villes de la marche d'Ancône, d'inviter son voisin quand on a tué un cochon. Un bourgeois d'une de ces villes, qui aurait bien voulu éviter cette dépense alla prendre avis d'un de ses compères, qui lui conseilla de dire qu'on lui avait volé son cochon. Le donneur d'avis alla lui-même, la nuit, l'enlever. Le pauvre bourgeois ne le trouvant plus, courut aussitôt faire ses condoléances chez le compère, et jura ses grands dieux que son cochon lui avait été enlevé. "Vous faites bien de parler ainsi, lui dit le voleur; c'est ce que je vous avais conseillé."

Un jour que le comte de Soissons était au jeu, il aperçut derrière sa chaise, dans une glace, un homme dont la mine ne lui disait rien de bon. Cette défiance le rendit attentif. Effectivement, peu de temps après il sentit couper le cordon de son chapeau; il feignit de ne s'être aperçu de rien; et prétextant quelque besoin, il se tourne vers le filou, et le prie de vouloir bien tenir son jeu: ce que celui-ci ne put refuser. Le comte descend à la cuisine, et se fait donner le tranchelard le mieux affilé qu'on pût trouver: il le cacha sous son habit, et rentra dans la salle. Le filou, impatient de s'esquiver, se lève pour rendre le jeu qu'il tenait; mais le prince lui fit signe de continuer. En même temps il s'approche le plus doucement qu'il peut de ce filon, se saisit d'une de ses oreilles, qu'il coupe; et la tenant à sa main: "Monsieur, lui dit-il, quand vous me rendrez mon cordon, je vous rendrai votre oreille."

POÉSIE.

ÉLOGE DU TEMS.

ON a beaucoup médi du Tems ;
 Il m'a vieilli, mais je l'encense.
 S'il nous amène des tourmens,
 Il amène aussi l'espérance :
 Produit-il un malheur affreux
 Qui nous abat, qui nous désole,
 Il conduit à l'instant heureux,
 Qui le finit et nous console.

Nous lui devons tous les talens,
 Leur éclat et leur récompense ;
 Il fait naître les sentimens,
 Il ajoute à la confiance.
 A notre oeil, long-tems abusé,
 Il montre, dans notre naufrage,
 Le faux ami qui l'a causé,
 Et l'ami vrai qui le partage.

Pour tous les genres de bonheur,
 Il nous sert avec complaisance ;
 L'employer est une douceur,
 Et le perdre, une jouissance :

L'amant oppose sa lenteur,
 A la beauté qui le refuse ;
 Veut-il ravir une faveur,
 Sa rapidité nous excuse.

D'un vol léger, prêt à nous fuir,
 Le Tems nous échappe sans cesse ;
 Mais il permet que le plaisir
 Soit l'émule de sa vitesse :
 C'est le Tems qui, dit-on, un jour
 En calculant comme un vieux sage,
 Donna des ailes à l'Amour,
 Pour qu'il pût suivre son voyage.

Tendres amans, constans amis,
 Du passé naît votre espérance ;
 Quand vous fûtes long-tems amis,
 Votre sécurité commence :
 Par un long et constant effort,
 Soumettant tout à son empire,
 Le Tems sait affermir encor
 Ce que sa main n'a pu détruire.

ÉLOGE D'UNE AMIE QUI N'EST PLUS.

LA mort me ravit Eliza ;
 Sa cendre est tout ce qui me reste.
 Dieu jaloux ! une ame céleste,
 D'un corps céleste s'élança.
 Ici, je finirai ma vie,
 Et ma main y grave aujourd'hui :
 " Dieu retira son souffle à lui,
 Mon Eliza me fut ravie."

Un charme subit, attrayant,
 A tous les cœurs la rendait chère :
 La plus jalouse, la plus fière,
 Cessait de l'être, en la voyant,
 Jamais la noire calomnie
 Ne put l'atteindre d'un seul trait ;
 Tant de vertu qui s'ignorait
 Devait échapper à l'envie.

L'attrait qui vers elle, à son tour,
 Entraînait tout mortel sensible,
 Plus vif que l'amitié paisible,
 Était bien plus pur que l'amour :

Et voulait-elle nous défendre,
 De ses yeux, de leur doux poison ?
 Elle égarait notre raison,
 En essayant de nous la rendre.

Le désir, timide et discret,
 Sur ses pas marchait en silence :
 Unir la grâce à la décence,
 C'était son charme et son secret.
 L'Albane aurait peint, d'après elle,
 La pudique et chaste beauté ;
 Mais, en peignant la volupté,
 Il l'eût prise encor pour modèle.

Toutes les grâces, les vertus,
 Dans Eliza furent placées ;
 Tel, de cent beautés dispersées.
 Apelle forma sa Vénus.
 Hélas ! faut-il de tant de charmes
 Perdre l'assemblage éclatant ?
 Elle eut notre hommage un instant
 A jamais elle aura nos larmes.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

POLYNÉSIE.—OTAHITI.

Législation. — Le gouvernement d'Otahiti vient d'adopter une nouvelle organisation, fondée sur l'Evangile ; et cet exemple paraît devoir être promptement imité par les autres îles du même Archipel. Voici quelques extraits du nouveau code de lois que le roi POMARE a fait imprimer et afficher dans chaque district de ses états, afin que les habitans de l'île, qui, pour la plupart, savent lire, puissent s'instruire de leurs devoirs, comme citoyens et comme pères de famille. — Dans le préambule de ce Code, après la salutation royale adressée au peuple, Pomare s'exprime de la sorte : “ Dieu, dans sa grande miséricorde, nous a envoyé sa parole. Nous avons reçu cette parole pour être sauvés. Notre intention est d'observer ses commandemens. Afin donc que notre conduite puisse devenir celle de gens qui aiment Dieu, nous vous faisons connaître que les lois suivantes seront observées à l'avenir dans Otahiti.” — Cette première promulgation comprend dix-neuf chefs de lois : 1° sur le meurtre ; 2° sur le brigandage ; 3° sur les déprédations commises par les porcs ; 4° sur les objets volés ou perdus ; puis, sur l'observation du Dimanche, la provocation à la guerre, le mariage, la bigamie, l'adultère, etc. — L'un des articles nomme quatre cents juges, établit des cours de justice dans les divers districts des îles d'Otahiti et d'Eiméo, et enjoint aux chefs de veiller à l'exécution de leurs arrêts. La peine de mort est infligée aux meurtriers. — L'expérience amènera sans doute plusieurs changemens dans ces lois ; mais, telles qu'elles sont, elles peuvent donner une idée de la condition actuelle de ces peuplades, jadis si peu morales, et chez lesquelles les missionnaires protestans ont opéré tant de bien en peu

d'années. Nous allons rapporter trois de ces lois. *Loi sur les ventes et achats.* — Si quelqu'un veut faire un achat, c'est à lui de bien examiner ce qu'il fait, avant de consommer l'échange. Une fois que l'échange est conclu, et les objets livrés, le marché ne peut être annulé que par le mécontentement réciproque des deux parties. Si l'un des objets échangés se trouve avoir quelque défaut qui n'avait pas été aperçu avant l'échange, on peut rompre le marché ; mais, si le défaut était connu, le marché subsiste. Si l'échange est fait au nom d'une personne malade, il n'est consommé qu'après que le malade a vu et accepté l'objet acquis en son nom : s'il ne l'accepte pas, cet objet peut être rendu. — Personne ne doit chercher à déprécier la propriété d'autrui : c'est une méchante action. On ne doit pas non plus se mêler d'intervenir dans les marchés où l'on n'a rien à faire. *Loi sur la sanctification du Dimanche.* — C'est un crime aux yeux de Dieu que de travailler le Dimanche. Que tout ce qui est conforme à la parole de Dieu soit observé, et que tout ce qui ne l'est pas, soit abandonné. En conséquence, personne, au jour du Seigneur, ne pourra bâtir des maisons, construire des canots, cultiver la terre, ou faire quelque autre ouvrage, pas même voyager. Si quelqu'un désire aller entendre, ce jour-là, un missionnaire dans un lieu éloigné, qu'il le fasse ; mais que cela ne lui serve pas de prétexte pour d'autres affaires : en cela, il se conduirait mal. Cependant il serait bon que l'on se rendit, dès le Samedi soir, dans le lieu où l'on désire passer le Dimanche. — Une première transgression de ce délit sera suivie d'un avertissement, et si le coupable persiste à l'enfreindre, il sera condamné à certains travaux publics, qui lui seront assignés par les juges. — *Loi sur les fausses dé-*

lations.—La personne qui en accuse faussement une autre de meurtre, de blasphème, de vol, ou de quelque autre crime, commet un grand péché. Elle sera condamnée, en punition de sa faute, à travailler aux chemins publics, et à ouvrir une route de quatre milles de longueur et de quatre verges (douze pieds de largeur) : elle en enlèvera toute l'herbe, etc., et en fera un chemin en bon état. La personne dont le faux rapport portera sur des objets moins graves que ceux ci-dessus mentionnés, devra construire un chemin de deux milles de longueur et de quatre verges de largeur. Le chemin une fois construit, le propriétaire des terres qu'il traverse sera tenu de le maintenir en bon état, et de conserver le milieu du chemin relevé, afin que, dans les tems humides, l'eau s'en écoule facilement. Il sera permis aux parens du condamné de l'aider dans son travail, s'ils le désirent. Le chef du district où se construira le chemin, sera tenu de nourrir le condamné : il ne pourra ni le maltraiter, ni le forcer à travailler sans relâche. Enfin, lorsque les fausses délations ne porteront que sur des bagatelles, il ne sera pas imposé de punition. Les missionnaires assurent que les avantages de cette dernière loi se font déjà sentir d'une manière frappante.

SÉNÉGAL.

Culture.—Les établissemens de culture, situés sur les bords du Sénégal, donnent des résultats satisfaisans. Les plantations de cotonniers, commencées par des gens qui pour la plupart n'avaient aucune expérience des cultures coloniales, ont cependant réussi. Tous les légumes d'Europe y sont parfaitement acclimatés et se reproduisent à un tel point, que plusieurs espèces y sont à la deuxième ou troisième génération. Ces végétaux nourrissans, qui étaient presque inconnus dans le pays, croissent maintenant en abondance dans les établis-

TOME III.

semens. À l'égard des plantes coloniales, le succès a dépassé les espérances. Au bout de huit mois, du manioc de sept pieds de haut, des cannes à sucre magnifiques, des ananas en fruits, des bananiers montrant leurs régimes, plus de deux mille jeunes citronniers, des caféiers surtout, semés, levés, croissant admirablement sans abri, et promettant ainsi de riches résultats; voilà ce qu'a produit en si peu de tems le jardin royal de Richard Tol, dont l'emplacement, couvert de bois, n'était pas même fixé il y a un an.

PÉTERSBOURG.

Cabinet de médailles anciennes.—L'Académie des sciences, d'après l'autorisation de l'empereur, a fait l'acquisition du magnifique cabinet de médailles anciennes du général Suchtelen. Ce cabinet est composé de plus de 11,000 pièces, tant en or et en argent qu'en bronze, et choisies avec le goût et les soins d'un amateur éclairé. Depuis l'acquisition des manuscrits orientaux appartenant à M. Rousseau, consul de France à Alep, collection que l'Académie dut, en 1818, à la munificence de l'empereur, celle des médailles du général Suchtelen est la plus importante qu'ait faite l'Académie.

Institut pour les langues orientales.—Un Institut spécial pour l'étude des langues orientales vient d'être adjoint au collège des affaires étrangères; on y admettra vingt jeunes gens, qui seront destinés à servir d'interprètes auprès des légations russes, dans le Levant. Les deux professeurs de cet Institut sont MM. Demanges et Charmoy, élèves de l'école royale des LL. OO. de Paris; leur traitement annuel est de 6,000 roubles.

POLOGNE.

Culte hébraïque.—Voici un nouvel exemple des progrès de la civilisa-

X

tion parmi les Juifs : l'assemblée des rabbins et anciens de la waywodie de Plosko a permis dernièrement aux Juifs de célébrer leur sabbath le Dimanche. En général, les Israélites polonais surpassent de beaucoup, en instruction, leurs frères des autres pays, et s'associent de plus en plus au progrès des lumières. Aussi, voyons-nous qu'ils tiennent bien moins au talmud et à la cabale, qu'à un enseignement moral et vraiment utile.

Littérature polonaise.—Otre les traductions d'ouvrages français, il a paru, dans différens recueils périodiques, publiés en Pologne, des morceaux traduits de l'anglais, et particulièrement du *Spectateur*. Ces extraits ont été suivis d'ouvrages entiers, tels que le *Rasselas* de Johnson, les *Nuits* d'Young, le *Tom Jones* de Fielding, le *Paradis reconquis*, les *Essais* de Pope sur l'homme, la *Boucle de Cheveux enlevée*, etc. Les Polonais possèdent aussi plusieurs traductions des *Poésies d'Ossian*. Depuis le tems ou Krasiki et Thymieniecki les ont fait connaître à leurs compatriotes, les éditions en ont été extrêmement multipliées. Le théâtre de *Shakspeare* est fort admiré en Pologne. On joue ses principales pièces, traduites presque littéralement, à Varsovie, Vilna, Cracovie et Léopold. L'étude de la langue anglaise est généralement répandue dans la Pologne. Il y a même des chaires publiques pour l'enseigner dans les Universités. Plusieurs poètes modernes de l'Angleterre ont été également traduits en polonais.

Journal.—Depuis le commencement de cette année, il paraît à Varsovie un journal destiné spécialement aux dames, sous le titre de *Courrier*, ou *Journal de littérature, des arts, modes et nouvelles*.

RATISBONNE.

Longévité.—M. Neumark vient de publier un livre curieux sur les moyens d'atteindre à un âge avancé. Les exemples cités par l'auteur, de

personnes qui ont vécu entre 90 et 100 ans, sont, pour chacune de ces années, au nombre de 12 à 20. Ceux des centenaires, jusqu'à 115 ans, sont plus nombreux ; mais ce nombre diminue pour ceux qui ont atteint l'âge de 116 à 123 ans : il n'est plus que de 4 à 9. Les exemples de personnes âgées de plus de 123 ans sont naturellement beaucoup plus rares. M. Neumark n'en cite qu'une seule de 200, deux de 297 et une de 360 ; le vieillard qui a atteint ce dernier âge, est, dit l'auteur, un nommé Jean de Temporibus*, qui est mort en Allemagne, en 1128 ; il était écuyer de Charlemagne. Il est remarquable que, parmi les centenaires, on compte peu de gens d'une haute classe et peu de médecins. Hippocrate et Dufournel, ce dernier mort à Paris, en 1805, à l'âge de 115 ans, sont presque les seuls. Parmi les monarques, excepté Frédéric II qui avait 76 ans, peu ont passé l'âge de 70 ans ; parmi trois cents papes ; sept seulement ont atteint 80 ans ; parmi les philosophes d'un grand âge, on compte Kepler, Bacon, Newton, Euler, Kant, Fontenelle, etc. ; parmi les poètes, Sophocle, Pindare, Young, Haller, Voltaire, Bodmer, Goethe, etc. Le plus grand nombre d'exemples de longévité est fourni par la Russie, la Suède, la Norvège, le Danemarck, la Hongrie et la Grande-Bretagne.

WURTEMBERG.

Société Biblique.—La Société biblique privilégiée du Wurtemberg a répandu, depuis le 24 Octobre 1820 jusqu'au 14 Septembre 1821, 42,949 Bibles entières et 25,235 Nouveaux-Testamens, dont 7,510 Bibles et 4,822 Nouveaux-Testamens pour l'étranger. On les a distribués en partie *gratis*, en partie à un prix très-modique ; celui de la Bible entière est à peu près de 1 franc 50 cent.

* M. Neumark trouvera beaucoup d'incédulés qui n'admettront pas, sans des preuves bien positives, l'âge si extraordinairement avancé de M. Jean de Temporibus.

MUNICH.

Nécrologie.—La Bavière a fait le 12 Août 1822, une grande perte dans la personne de M. *Jean-Adam-Cristophe-Joseph*, baron d'ARETIN, ministre plénipotentiaire de cette cour auprès de la diète germanique et de l'électeur de Hesse. Né à Ingolstadt, le 24 Août 1769, M. d'Arelin fit des études si brillantes qu'à dix-neuf ans il était déjà conseiller aulique. Homme d'état éclairé, il a rendu à sa patrie d'éminens services dans toutes les branches de l'administration, et a successivement rempli avec distinction les fonctions les plus élevées. Son nom se rattache à tous les traités importants dans lesquels la Bavière est intervenue.—L'étude de l'histoire fut long-tems son occupation favorite; doué de connaissances très-étendues dans cette branche des sciences, il fut un des membres les plus actifs du comité central institué à Francfort-sur-le-Mein, par la *Société pour la publication d'une édition générale des ouvrages originaux du moyen âge sur l'histoire d'Allemagne*; il s'acquiesça alors des droits à la reconnaissance des Allemands par les services qu'il rendit à cette entreprise si importante pour l'histoire de leur pays.—Protecteur des artistes, il cultivait lui-même avec succès les beaux-arts. Dès sa jeunesse, il prit soin de former une collection de gravures, et recueillit celles qu'on regarde, en quelque sorte, comme classiques. Il l'avait disposée d'après un système particulier et tellement étendue avec le tems, qu'elle est d'après les connaisseurs, une des plus précieuses qui existent. Sa belle collection de tableaux à l'huile, composée d'ouvrages de toutes les écoles, ne mérite pas moins d'éloges.—M. d'Arelin se distinguait encore par une philanthropie éclairée et par une bienfaisance active: on peut dire de lui, sans exagération, qu'il emporte les regrets de tous ses compatriotes.

ROME.

Edition palimpseste.—M. Angelo

Mai, préfet de la bibliothèque du Vatican, vient de publier une seconde édition des fragmens des *Œuvres de Fronton*, qu'il avait découverts dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan, mais qu'il a considérablement augmentés par les découvertes nouvelles qu'il a faites parmi les trésors du Vatican. Le monde littéraire apprendra sans doute avec plaisir que, parmi ces augmentations, se trouvent plus de cent lettres de Marc-Aurèle, de Fronton, etc. Cette édition est dédiée au pape.

Beaux-arts.—*Projet d'établissement d'une académie Anglaise.*—On se propose d'établir ici, l'hiver prochain, une *Académie Anglaise des beaux-arts.*—L'*Académie de peinture*, de Londres, dont le président, Sir TH. LAWRENCE, s'intéresse vivement à la réussite de ce projet, a déjà alloué une certaine somme pour ce nouvel établissement, qui sera entretenu par des souscriptions annuelles.

HARLEM.

Fête séculaire de l'invention de l'imprimerie.—Cette fête a été célébrée, le 10 Juillet, dans cette ville, avec la plus grande solennité. Toutes les maisons et les rues étaient décorées; un brillant cortège se rendit, à dix heures et demie, à la grande église, où s'étaient réunies plus de cinq mille personnes. Une symphonie et des cantiques commencèrent la cérémonie; M. le professeur Vander Palm prononça ensuite un discours, dans lequel il démontra que Harlem avait été le berceau de l'imprimerie, et développa tous les avantages qui étaient résultats de cette importante découverte. Le poète Tollens lui succéda à la tribune, et le cortège se rendit ensuite à la maison-de-ville, d'où il partit vers deux heures après midi pour le Hout, où devait se faire l'inauguration du monument consacré à Laurens Koster. Ce monument portait deux inscriptions, qui en faisaient connaître l'objet: l'une en latin et l'autre en langue nationale. L'on y avait placé également les armes de la ville

de Harlem et celles de la famille de Koster. Le poète Arntzénius récita un fort beau poème sur cette fête, inaugurale. Les principaux personnages qui avaient pris part à la fête furent invités à un banquet royal chez M. le gouverneur de la Hollande septentrionale; des médailles et des relations de cette journée leur avaient déjà été remises de la part de la régence. La journée du 11 a été consacrée à de nouvelles fêtes, qu'a terminées une illumination générale.

BAS-RHIN.

Commission des prisons.—La ville de Strasbourg se distingue par un zèle philanthropique, qui a donné naissance à divers établissemens, dignes de servir de modèles. Déjà une commission, formée pour l'amélioration morale des prisonniers, avait obtenu les plus heureux résultats. Mais elle regrettait de ne pouvoir les suivre dans la société, lorsqu'ils y avaient été rendus. L'association nouvelle dont nous annonçons la création, se propose de compléter les travaux de la commission des prisons; son but est d'offrir aux jeunes gens libérés, qui, pendant leur détention, auraient donné des marques d'un vrai repentir, et qui, en sortant de prison, se trouveraient sans état, les moyens d'achever leur régénération morale et de résister aux nouvelles sollicitations de la misère et du besoin, en les plaçant comme apprentis auprès d'honnêtes artisans, en leur procurant des occasions de s'instruire, et en exerçant sur eux, jusqu'au moment de leur émancipation, une surveillance à la fois paternelle et sévère. Elle espère par ces moyens rendre à la société ces intéressantes victimes de l'ignorance, de la séduction et d'une éducation vicieuse, et en faire des hommes vertueux et des citoyens utiles.

Déjà, des dons nombreux ont mis la Société en état de faire les premiers essais; et deux jeunes gens, placés par ses soins, donnent les meilleures espérances.

Voici l'*Extrait du règlement de la Société* :

ART. 2. La Société se propose d'atteindre son but, en suivant avec soin la conduite des jeunes détenus dès leur entrée en prison; en distribuant des prix d'encouragement à ceux dont les mœurs auront mérité le plus d'éloges; en plaçant, après leur mise en liberté, d'une manière convenable aux progrès de leur moralité, ceux qui auront répondu aux soins de la Société, ou en fournissant les moyens d'apprendre un métier à ceux qui n'auront pas encore, à leur sortie, les connaissances ou les forces nécessaires pour gagner leur vie.

ART. 5.—Pour être reçu membre de la Société, il suffira de souscrire annuellement une somme quelconque: pour avoir voix délibérative, il faudra souscrire pour la somme de cinq francs au moins.

ART. 7.—La Société se réunira régulièrement, une fois par année, en assemblée générale. Dans l'intervalle d'une assemblée à l'autre, elle confiera les soins de l'administration à un Comité composé d'un président, d'un secrétaire, d'un trésorier et de six autres membres.

Les personnes qui voudront faire partie de la Société, sont priées de s'adresser à l'un des membres du Comité, dont les noms suivent :

MM. *Herrenschneider*, professeur, président; *Charles de Turckheim*, banquier, trésorier, *Rauter*, professeur; *Ulrich*, négociant; *Richard*, professeur; *Schneegaus*, négociant; *Frantz*, pasteur; *Bruch*, professeur; *Hessel*, aumônier protestant de la maison de correction; *Willm*, secrétaire.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 17.] OCTOBRE, 1823. [TOME III.

TABLE DES MATIÈRES.

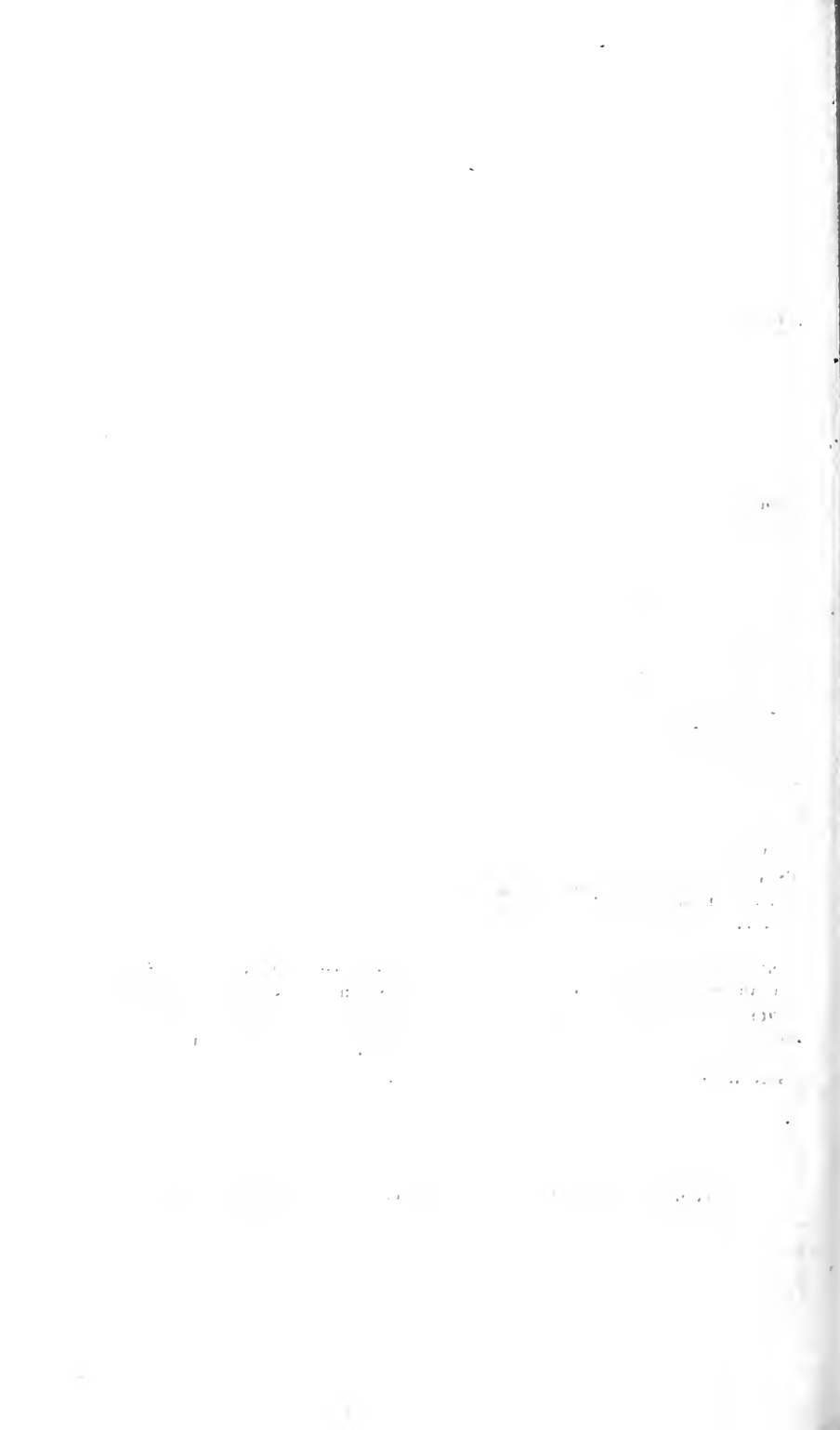
BIOGRAPHIE.		page
Laplace (le marquis, Pierre-Simon,)	147	
MÉLANGES.		
Voltaire et Molière, considérés sous le rapport du comique, dans l'art dramatique.	149	
De la Musique chez les Italiens, de l'ancien âge, et particulièrement chez les Etrusques et les Romains	152	
Détails sur l'Incendie de l'Eglise de St. Paul hors des Murs à Rome.....	157	
Extrait d'un Mémoire sur Laot-seu, philosophe chinois du sixième siècle avant notre ère, qui a professé les opinions attribuées à Platon et à Pythagore.	159	
Œuvres de Goëthe.....	164	
Asmolan—Conte.	166	
Notice explicative, des tableaux exposés au Diorama de Paris et récemment arrivés à Londres.		170
Le Jardin du Roi.....		173
L'abolition de la Traite des Nègres, Paris.....		180
BAGATELLES.....		183
POÉSIE.		
A Mademoiselle de M***, qu'on reprochait à l'Auteur de ne pas trouver jolie.....		186
La Rocher et les Enfans.....		187
Le Tigre—Fable		188
NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.		
Description et usage d'un petit peson à ressort appelé, Bromamètre.....		189
Kiel, Météore remarquable....		190
Halle, Université.....		ib.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER;
DULAU ET C^{ie}.; BOSSANGE ET C^{ie}.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES
LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.



LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 17.]

OCTOBRE, 1823.

[TOME III.

BIOGRAPHIE.

LAPLACE (LE MARQUIS, PIERRE-SIMON),

Pair de France, l'un des plus célèbres géomètres de notre époque, né à Beaumont-en-Auge, département du Calvados, le 28 Mars 1749, est le fils d'un simple cultivateur. Le goût ardent que dès sa jeunesse il montra pour les sciences, triompha des difficultés qui naissaient d'une éducation sans doute peu proportionnée aux vastes connaissances qu'embrassa son génie. Après avoir professé quelque tems les mathématiques à l'Ecole Militaire, établie dans le bourg où il prit naissance, il se rendit à Paris, où les progrès qu'il avait déjà faits, et ses heureuses dispositions, lui procurèrent de puissans protecteurs. Ayant dédié le premier de ses ouvrages au président Saron, celui-ci le fit imprimer à ses frais, et cette publication commença avantageusement la réputation de M. Laplace, que ses connaissances dans la géométrie transcendante et dans l'analyse ne tardèrent pas d'achever. Il obtint la place d'examineur du

corps-royal d'artillerie, occupée précédemment par Bezout; devint membre de l'académie des sciences, et par suite, de l'institut et du bureau des longitudes. Ayant terminé son *Exposition du système du monde*, il en fit hommage, en 1796, au conseil des cinq-cents, et vint à la tête d'une députation, le 26 Septembre de la même année, présenter à ce conseil un exposé des travaux de l'institut depuis sa création. Dans le discours qu'il prononça à cette occasion, en rappelant les noms des hommes dont le savoir avait honoré la France, il s'empressa de payer un juste tribut d'hommage à la mémoire du président de Saron, son bienfaiteur. Quoique M. de Laplace se soit montré, dès le commencement de la révolution, partisan des principes d'après lesquels elle s'opérait, il n'a rempli aucune fonction publique avant le 18 Brumaire. Nommé ministre de l'intérieur à cette époque, il occupa cette place plutôt qu'il n'en remplit les fonctions, jusqu'à l'époque où Lucien Bonaparte y fut appelé. Napoléon caractérise ainsi les talens de M. de Laplace,

comme administrateur : “ Géomètre du premier rang, il ne tarda pas à se montrer administrateur plus que médecin. Dès son premier travail, les consuls s'aperçurent qu'ils s'étaient trompés : Laplace ne saisissait aucune question sous son vrai point de vue ; il cherchait des subtilités partout, n'avait que des idées problématiques, et portait enfin *l'esprit des infiniement petits* dans l'administration.” Après avoir porté six semaines le titre de ministre, M. de Laplace, dans la personne duquel Napoléon se plaisait à honorer les sciences, fut appelé au sénat-conservateur, en Décembre 1799. Vice-président de ce corps en Juillet 1803, il en fut nommé chancelier le mois suivant, puis grand-cordon de la légion-d'honneur. Ce fut lui qui, en Septembre 1805, fut chargé de faire au sénat, un rapport sur la nécessité d'abandonner le calendrier de la république, pour reprendre le grégorien. Il devint président de la société maternelle en 1811 ; reçut, en Avril 1813, le grand-cordon de l'ordre de la Réunion ; antérieurement, il avait été créé comte de l'empire. Tant de faveurs n'enchaînaient point son indépendance. En 1814, il vota la déchéance de Napoléon et l'établissement d'un gouvernement provisoire. Son courage fut récompensé. Le 4 Juin suivant, il fut admis par le roi au nombre des pairs, et reçut le titre de marquis. Fidèle à sa nouvelle obligation, on ne le vit pas reparaitre aux Tuileries pendant les *cent jours*. En 1816, ce

géomètre fut nommé membre de l'académie française. Il est un des fondateurs de la *société d'Arcueil*, à laquelle appartenait aussi le modeste Berthollet, société composée de plusieurs savans qui consacrent aux progrès des sciences physiques, leurs travaux et même une partie de leur fortune. Parmi les ouvrages de M. de Laplace, on distingue les suivans : 1^o *Théorie du mouvement et de la figure elliptique des planètes*, 1784, in-4^o ; 2^o *Théorie des attractions des sphéroïdes et de la figure des planètes*, 1785, in-4^o ; 3^o *Exposition du système du monde*, 1796, 2 vol. in-8^o ; 1799, in-4^o, 4^{me} édition ; 4^o *Traité de mécanique céleste*, 1799, 2 vol. in 4^o ; tomes 3 et 4, 1804-1805 ; 5^o, *Théorie analytique des probabilités*, 1812, in-4^o ; 1814, in-4^o ; 3^{me} édition, 1816 ; 6^o *Essai philosophique sur les probabilités*, 2 éditions ; 3^{me} édition, 1816, in-8^o. Un grand nombre des mémoires de M. de Laplace se trouvent dans le *Journal de l'Ecole Polytechnique*, et dans la collection des mémoires de l'académie des sciences et de l'institut. Pour bien apprécier ce savant, qui, par l'immensité de ses travaux, a beaucoup contribué à reculer les bornes d'une science sur laquelle tant d'hommes de génie s'étaient déjà exercés, il est nécessaire de lire le rapport de M. Delambre sur le progrès des sciences, du 6 Février 1808. M. de Laplace est membre de presque toutes les sociétés savantes du monde civilisé.

M É L A N G E S.

VOLTAIRE ET MOLIERE,

CONSIDÉRÉS SOUS LE RAPPORT DU COMIQUE, DANS L'ART DRAMATIQUE.

ME trouvera-t-on trop hardi d'oser croire que j'ai considéré ces deux génies sous des rapports nouveaux, et que j'en ai tiré quelques preuves de l'influence des sentimens sur la pensée, et du caractère sur les productions de l'esprit.

Comment *Monsieur de Voltaire*, l'homme de la meilleure compagnie, dont l'esprit était le plus gai, le plus piquant, et qui maniait si légèrement l'arme de l'épigramme; comment, dis-je, n'a-t-il jamais saisi le véritable comique dans ses comédies? Comment, en le cherchant, n'a-t-il produit sur la scène que des caricatures, telles que *Fierrenfat*, madame de *Crœpillac*, et d'autres que je pourrais citer; personnages hors de nature, dont le monde n'offre aucuns modèles, et qui sont plutôt le fruit d'une imagination tourmentée, que la copie fidèle des ridicules dont la société abonde, et qui devaient frapper un esprit observateur?

Comment se peut-il, au contraire, que *Molière*, homme peu répandu dans le monde, d'un caractère triste, porté à l'humeur, à la misanthropie, malheureux dans son intérieur, ait offert sur la scène les tableaux immortels du comique le plus vrai, de la gaieté la plus naturelle, qui frappent à la fois tous les esprits, tous les âges, et causent également l'admiration de l'homme du peuple le moins instruit, et du moraliste le plus profond?

Voilà la question que je me propose d'examiner. Etablissons d'abord un

point. Quelle est la manière dont on doit considérer *Molière*? Était-il simplement un célèbre auteur dramatique, ou bien un des plus grands philosophes dont la France ait pu s'honorer? Cette question ne devrait pas en être une; et tout ce qui a réfléchi sur ses ouvrages, place *Molière* à un si haut degré sous ce rapport, qu'on ne peut lui comparer que Montaigne, La Bruyère et La Fontaine, penseurs profonds et grands scrutateurs du cœur humain.

Comment classerons-nous *Monsieur de Voltaire*? Son génie n'avait-il pas trop d'étendue et d'éclat pour avoir de la profondeur? Embrassant trop d'objets dans son vol rapide, il les effleurait; la vivacité pénétrante de ses regards le trompait lui-même dans ses observations fugitives; et lorsque d'un seul coup-d'œil il avait vu plus que mille autres, il n'avait pas assez approfondi pour lui: sa sagacité perceait bien des voiles, développait quelques replis des âmes; mais il devinait trop souvent, et ne méditait pas assez.

On pourrait donc penser que *Molière* observait le monde presque involontairement, et que Voltaire ne l'examinait qu'en passant; que *Molière* était vivement affecté des vices ou des ridicules qu'il voyait, et que Voltaire ne les apercevait que pour s'en moquer.

Maintenant, sans décider d'après le fait connu, cherchons sous cet aspect le point de vérité. De qui doit-on attendre, sur la scène, des situations

comiques, ou de l'auteur qui ne remarque les vices que pour en rire, ou de celui qu'ils affectent assez pour qu'il ose entreprendre de les corriger ?

N'en doutons pas, celui qui ne voit les vices de la société que du côté plaisant, s'en amuse trop lui-même pour méditer sur eux : ils deviennent, en quelque sorte, pour lui, un spectacle piquant, dont il lui coûterait de se priver ; occupé de saisir le ridicule, il n'en juge pas les effets. Il peut être gai dans son style, fin dans ses saillies ; mais il n'atteindra pas les situations comiques, parce qu'elles ne sont jamais que le fruit d'une tête vaste, qui a pu concevoir à la fois l'ensemble et les détails, et qui s'attache moins encore aux ridicules des folies qu'elle attaque, qu'aux dangereux effets qui en sont les suites inévitables.

Il n'est que trop facile de se moquer des hommes ! Combien il est rare d'avoir le génie nécessaire pour leur donner de grandes et sublimes leçons, par les tableaux frappans de leurs faiblesses, qu'un pinceau vigoureux et hardi peut seul tracer sous leurs yeux, en sachant adoucir ses couleurs, et réunir le prestige de l'art au charme de la vérité.

Une faute essentielle que commettent presque tous les auteurs dramatiques d'un talent médiocre, est de chercher, en composant un ouvrage, à y placer un personnage comique, par le simple désir de jeter sur leur pièce une teinte plus vive et moins uniforme. A peine un auteur a-t-il formé ce projet, que l'on peut dire d'avance que son personnage nouveau sera peut-être gai, mais d'autant moins comique qu'il paraîtra plaqué ; qu'à peu près étranger à l'action, il ne deviendra qu'un être épisodique, qui doit nuire à la marche de la pièce sans en augmenter l'intérêt.

En lisant les modèles, on s'aperçoit bien vite que les personnages sont comiques sur la scène, bien moins parce qu'ils disent que par ce qu'ils font ; qu'en les plaçant dans un ou-

vrage comme ornement, on n'est maître que de leur langage ; mais que s'ils tiennent essentiellement au sujet, ils sont alors si naturellement en jeu, que l'auteur, entraîné par la vérité de la situation que lui-même a conçue, les fait agir et parler presque malgré lui-même, avec autant de naturel qu'ils le feraient dans le monde.

Dans l'immortel ouvrage des *Femmes savantes*, Molière a-t-il cherché à introduire tel ou tel personnage plaisant ou ridicule pour animer sa pièce ? Non ; pas plus que dans la sublime exposition de *Tartuffe*, où chacun est tellement à sa place, qu'il dit toujours ce qu'il doit dire, et qu'en dix minutes le spectateur est non-seulement au fait du caractère principal, et voit l'intérieur d'une famille malheureuse tourmentée par la faiblesse du chef et par l'adresse du scélérat qui s'en empare, mais qu'il connaît de plus tous les caractères qu'il va voir se développer, comme s'il avait passé sa vie avec eux : tout attache, parce que tout est vrai, et, jusqu'au dialogue inimitable de cet ouvrage, n'est que le résultat de la force des situations.

Molière attaque l'abus de l'esprit, et de l'amour exagéré des sciences chez les femmes ; mais, en homme raisonnable, plus frappé de l'inconvénient fâcheux qui suit cette manie, que du côté plaisant d'un travers qu'il veut corriger, que nous présente-t-il ? Deux femmes tellement entichées de ce sot amour de bel esprit, que pour s'y livrer, elles abandonnent tout, oublient tout, jusqu'aux devoirs les plus sacrés, jusqu'aux soins les plus essentiels de leur famille. Une mère assez abandonnée à cette folie pour sacrifier une fille intéressante et aimable, aux vues adroites d'un pédant qui se sert de sa manie pour la dominer et l'amener à son but. — Mais tout le monde n'est pas fou dans cette maison ; on voit un vieux mari plein de sens, un beau-frère rempli de raison et d'excellentes vues ; un homme de la cour qui joint un esprit juste et fin à l'élégance de mœurs la plus recher-

chée.—D'un autre côté, des pédans dont il se joue et qui déraisonnent à plaisir, montrent encore plus de vanité que de talent et de savoir.—Une jeune personne pleine de naïveté, de grâce et de raison, qui dérouté souvent par les réponses les plus simples, le fatras d'érudition que veulent étaler sa mère, sa tante, et même sa sœur que l'auteur a su mettre en opposition avec elle, pour en faire une dupe au dénoûment.—Enfin, une servante Martin, qui, par son *gros bon sens*, et la raison simple et droite dont elle est douée, fait la critique la plus gaie, mais la plus juste, des ridicules de ses maîtresses.

Que doit-il naître d'un plan aussi bien conçu?... Des scènes toujours piquantes, parce qu'elles sont vraies ; un dialogue toujours attachant, parce qu'il est naturel ; des situations toujours comiques, parce qu'elles naissent du fond du sujet et du choc inévitable des caractères.

Qu'on ne s'abuse point, Molière n'a point voulu nous faire rire dans cet ouvrage. En homme probe et sensible, il a peint à grands traits les effets dangereux d'une manie trop répandue de son tems. Ce n'est qu'en attaquant sévèrement une maladie de l'esprit, qu'il rencontrait et dévoilait le ridicule : les scènes comiques naissaient sous sa plume comme des conséquences nécessaires de sa première conception ; et loin de n'être qu'un auteur célèbre qui s'amuse à faire des comédies, c'est sa moralité autant que son goût qui le conduisent à l'immortalité.

Supposons un moment que Voltaire, cet esprit prodigieux, qui, pareil aux éclairs, semblait ne lancer mille traits de flammes que pour en annoncer de plus éclatans encore ; supposons, dis-je, qu'il eût voulu s'amuser dans une satire des *Femmes savantes* de son tems : voit-on d'ici quelle aimable folie, quelle brillante fécondité de mots piquans, de saillies dans ses épigrammes, de sarcasmes malins d'autant plus dangereux, que cachés sous

des formes aimables et gracieuses, le trait, pour être détourné, n'en eût été que plus déchirant et plus acéré.—Mais, si l'idée d'attaquer le ridicule des *Femmes savantes* dans une comédie lui fût venue, tout l'éclat de sa critique à l'instant se serait éteint : on peut le dire d'après ce que l'on connaît de lui dans ce genre. Dans ce nouveau cadre, on n'eût trouvé rien de vrai, rien de juste, rien de naturel ; l'esprit seul eût ébloui : sorti de la sphère de son talent. Voltaire disparaissait.—Nous aurions pu tout au plus espérer un ouvrage semblable à l'*Ecossaise* ; et, certes, cette pièce est plutôt une satire personnelle qu'une comédie. C'est le plus grand tort que l'on puisse reprocher à un auteur dramatique, que de se tromper sur ces deux genres. La critique est un miroir, et la satire n'est qu'un portrait : l'un peut servir à tout le monde, si l'on veut s'y reconnaître ;* l'autre afflige quelqu'un et n'est utile à personne.—La comédie la plus passable de Voltaire est donc une satire, et presque aucun ouvrage de Molière ne peut porter ce titre.†

C'est ici que l'on retrouve l'influence inévitable du caractère sur les productions de la pensée. Le caractère exerce son pouvoir sur notre esprit comme sur nos jugemens ; il est rare que différentes personnes voient les

* C'est ici le lieu de rappeler ce joli couplet d'*Harlequin afficheur* :

La comédie est un miroir
Qui réfléchit le ridicule ;
Mais l'homme qui devrait s'y voir,
Est aveugle ou bien incrédule.
A se flatter on est enclin :
Dans les portraits qu'on voit paraître
On reconnaît bien son voisin,
On ne veut pas s'y reconnaître.

† S'il a mis quelques personnages nus sur la scène, c'est par juste indignation contre leurs vices, et non par animosité particulière contre eux : c'est tout ce qu'on peut reprocher à Voltaire.

mêmes objets avec les mêmes yeux. Cette diversité tient moins aux regards qu'à la réaction de notre moral sur la chose qui nous frappe : il y a toujours un peu de nous dans les jugemens que nous portons. Molière rencontre-t-il un avare ? il s'en affecte et le plaint ; Voltaire en sourit et s'en moque. Molière l'observe pour en tirer des leçons utiles aux hommes ; Voltaire trace son portrait pour les amuser ; mais en se jouant de ce qu'il écrit, il ne laisse qu'une faible esquisse, qui manque de comique ; et Molière grave à grands traits pour la postérité.

Nous devons l'avouer avec peine, le

tort réel de Voltaire est de s'être joué de tout dans ses écrits ; de la religion, de la morale, de l'histoire, de la politique, des devoirs des rois et des peuples.

Quand on l'a lu, on est enivré ; si on se laissait entraîner, on finirait par douter de tout ; en un mot, il est inouï que le talent de cet *enchanteur* soit de *désenchanter* tout ce qui nous entoure.

Ne pourrait-on pas conclure de ces réflexions, que pour produire de ces ouvrages dramatiques du premier genre, il ne suffit pas d'avoir du génie, il faut encore être guidé par de bonnes et sages intentions.

DE LA MUSIQUE CHEZ LES ITALIENS

DE L'ANCIEN AGE ET PARTICULIÈREMENT CHEZ LES ÉTRUSQUES ET LES ROMAINS.

DE tous les arts, celui qui touche de plus près à la nature de l'homme, celui qu'il tient le plus immédiatement d'elle, c'est, sans contredit, la musique. Il suit de là, que tous les peuples ont dû nécessairement avoir une musique qui leur a été propre ; ainsi les nations autochtones de l'Italie, qui se trouvèrent placées sous un beau ciel, dont le sol était fertile et le langage harmonieux, cultivèrent-elles cet art, avant celles que le sort avait moins favorablement placées.

Cependant, assigner l'époque précise de l'existence de la musique chez les Aborigènes de la péninsule, avant les Etrusques, devient une chose impossible. L'antiquité de ces peuples, qui se perd dans la nuit des tems, y met un invincible obstacle : dans des siècles plus rapprochés même, une difficulté non moins grande vient encore nous arrêter : partout les monumens historiques manquent ; et sans cela,

comment prouver que tel ou tel art a existé ? On sait, par le terrible exemple de Carthage, que les Romains détruisaient tout ce qui aurait pu survivre à leurs ennemis vaincus, dont ils anéantissaient jusqu'aux plus faibles traces. De là, l'impossibilité de rien savoir de la musique des nations italiennes, qui, descendues des Aborigènes, ont succombé dans leur lutte avec Rome.

Tout ce que l'on peut dire, c'est que toute la partie de l'Italie appelée la Grande-Grèce possédait le système musical des Grecs, puisque, comme nous l'avons vu, Pythagore, qui avait créé et enseigné les premières règles de ce système, résida long-tems à Crotone, et se fixa à Métaponte, et qu'Aristoxène, né à Tarente, le perfectionna. Mais les trois nations samnites, qui possédaient une grande partie du littoral de l'Adriatique, et s'étendaient jusque vers celui de la

mer Tyrrhénienne, occupé par les Etrusques, parlaient une autre langue, et avaient peut-être, quoique voisins de la Grande-Grèce, une musique nationale, proprement dite. Ces peuples belliqueux devaient avoir adopté surtout des instrumens et des chants propres à entretenir et à exciter leur ardeur dans les combats. Quant aux Etrusques, un monument impérissable de l'existence de l'harmonie chez eux existe dans ce vers de l'*Enéide* de Virgile, qui apprend à la postérité la plus reculée, qu'ils furent les inventeurs de la trompette :

Tyrrhenusque tubæ mugire per æquora clangor.*

Les vers fescenniens, écrits en langue osque, une des mères de la langue latine, et contemporaine de celle des Etrusques, ces vers chantés et accompagnés d'instrumens, comme les vers grecs, prouvent encore l'existence de la musique avant la fondation, ou du moins les victoires de Rome, chez les nations qui environnaient son territoire, et qui se fondirent dans son sein après la guerre de l'Etrurie, et après la guerre Sociale ; guerres où elle détruisait tout chez ces peuples, comme elle détruisait tout à Carthage.

Ainsi l'on ne peut révoquer en doute l'existence de la musique en Italie dans les tems antérieurs aux Romains, quoiqu'il ne nous soit parvenu aucun traité de cet art écrit en langue osque ou étrusque. Quand on considère le nombre et l'éclat des villes que possédait la dernière de ces deux nations, le luxe de leurs citoyens, l'habileté des artistes, surtout dans la plastique et dans l'art de fabriquer ces vases dit étrusques, qui égalent en beauté les fameux vases *murrhins* ; quand on jette les yeux sur Capoue, qui portait le nom de *Caput urbium*, parce qu'elle était la première des

douze colonies étrusques ;* sur Pouzzol, dont l'amphithéâtre immense qui existe encore, a servi de modèle au fameux Colisée de Flavien ; sur Naples et sur Cumes, l'aïeule de toutes ces villes, pourrait-on croire que dans un tel pays, c'est-à-dire, dans tout le midi de l'Italie, l'art seul de la musique n'ait pas été porté à son plus haut degré de perfection ?

Si ces témoignages ne suffisaient pas, nous en appellerions, pour augmenter leur nombre, à une autre autorité (la fable) que son nom pourrait bien faire récuser, mais où l'érudition et la philosophie ne dédaignent pas toujours d'aller chercher des preuves.

Bacon n'a point balancé à dire que la mythologie était la sagesse de l'antiquité, d'où il suit que la fable peut, dans le besoin, servir de supplément à l'histoire : il ne s'agit que de savoir convenablement et l'interroger et l'interpréter. Dès lors nous oserons demander ce que signifient ces êtres aussi dangereux qu'ils étaient aimables, qui, moitié femmes, moitié poissons, exerçaient également leur puissance sur les eaux comme sur la terre ; et, sous le nom mélodieux de *sirènes* étaient à la fois l'effroi des sages, et l'objet des désirs des imprudens, c'est-à-dire, de tous ceux dont le cœur était trop sensible peut-être au pouvoir réuni de la mélodie et de la beauté ! Les nautoniers et les passagers sur les mers, les voyageurs sur le littoral du beau golfe de Naples, qui alors s'appelaient *Parthénopé* (du nom d'une de ces sirènes, lequel signifie *figure de vierge*), tous couraient les plus grands dangers en les écoutant ; et l'on sait ceux auxquels s'exposa le héros favori du père de la poésie épique chez les Grecs, lorsque

* Tite-Live croit que Capi, commandant des Samnites, donna son nom à Capoue, Mais Virgile, en parlant de Capys, compagnon d'armes d'Enée, dit, au Liv. x :

Et Capys. Hic nomen Capuanæ dicitur urbis.

* *Æneid.* VIII.

passant près de ces beaux rivages il entendit ces attrayantes femmes. Prudent et rusé, il eut sagement recours à l'artifice pour combattre un art funeste à la vertu : il se boucha les oreilles avec de la cire, se fit attacher au mât de son vaisseau, et faillit, malgré toutes ces précautions, à succomber à des périls semblables à ceux qu'il rencontra chez Circé, autre magicienne de ces bords célèbres. Quels étaient donc ces êtres surnaturels, sortes de fées antiques, qui présidaient à la musique dans l'Ausonie, comme Erato dans la Grèce à la poésie lyrique, si ce ne sont les femmes de cette Ausonie doublement dangereuses, et parce qu'elles inspiraient la mollesse par des chants efféminés, et parce que ces chants ajoutaient au charme de leur beauté ? Oui, dépouillée de son enveloppe allégorique, la fable des sirènes devient un monument historique qui atteste en même tems et l'éclat et l'abus peut-être de la musique en Italie, dès la plus haute antiquité.*

Rome, quelque austères que fussent ses lois, reconnut aussi, même dans son berceau, le pouvoir de la musique ; mais elle consacra ses naissantes institutions dans cet art à son dieu favori, à Mars. Le plus pacifique de ses rois, celui qu'on doit regarder comme son législateur religieux, Numa, ordonna que les prêtres de ce dieu chanteraient en portant en procession l'*ancile*, ou le bouclier sacré tombé du ciel pour servir d'égide à la ville éternelle. Plus tard, on voit le napolitain Andronicus, affranchi de Livius Salinator, dont il élevait la famille, composer, pour apaiser les dieux irrités contre les Romains, une hymne qui fut solennellement chantée par un chœur de jeunes vierges,† dont la beauté ajoutait au

charme de la poésie et de la musique réunies.*

Les jeux scéniques furent enfin institués dans Rome à l'instar de ceux des Grecs, ils eurent pour cause la religion. La population romaine, dévorée par une peste sous le consulat de Sulpitius Petiens et de Licinius Stolon, eut recours à des prières, des sacrifices et des cérémonies extraordinaires pour fléchir l'inclémence des dieux. Elle n'avait point de chanteurs ou d'éclamateurs ; elle en fit venir de l'Etrurie pour établir des fêtes funèbres. On ne sait pas si ces fêtes apaisèrent le courroux des dieux, et si on leur doit la cessation du terrible fléau ; mais ce que l'histoire ne laisse pas ignorer, c'est que la jeunesse romaine goûta beaucoup ces jeux qui étaient *scéniques*, puisque ceux qui y figurèrent se montraient en public sur un théâtre, et qu'ils représentaient des pièces qui furent considérées comme satiriques, à cause des vérités souvent amères que renfermaient les vers qu'on y débitait, et dont l'harmonie était soutenue par les sons des flûtes ou de la lyre.†

* Dans les sacrifices particuliers, comme dans les sacrifices publics, la musique à Rome jouait un rôle important ; la flûte était, comme en Grèce, l'instrument dont on se servait dans les cérémonies du culte, pour accompagner la voix des prêtres. Les flûtes des temples étaient en buis ; celles qui étaient destinées aux théâtres, et aux jeux publics, étaient en argent. La trompette et le *lituus* retentissaient pendant les hécatombes, usage venu des Grecs.

Ce qui atteste le plus l'existence de la musique à Rome dès l'enfance du peuple-roi, c'est l'anecdote par laquelle nous apprenons que les musiciens, qui formaient un collège dans Rome, se retirèrent à Tibur, lorsqu'on supprima le dîner qu'on leur donnait journellement au Capitole. Le seul moyen qu'il y eut pour les faire revenir dans la ville, ne fut pas seulement de leur restituer leur repas quotidien, mais de les traiter avec magnificence. Préalablement, on leur donna un repas où ils s'enivrèrent, et lorsqu'ils furent endormis, on les transporta à Rome. On voit que dans tous les tems Bacchus fut aimé d'Euterpe.

† Tite-Live, xxxi, chap. II.

* Que l'on entende un chœur de jolies femmes chanter à l'ombre des beaux ornemens du Pausilippe, près de la tombe de Virgile, un air de Pergolèse ou de Cimarosa, sur des paroles de Métastase, et l'on verra, de nos jours encore, se changer en réalité la fable des sirènes.

† Voyez Salluste.

Vers l'an 553 de Rome, Licinius composa également sous le consulat de Publius Sulpicius une autre hymne pour obtenir la protection des dieux envers la cité de Mars. Vingt-sept jeunes filles chantèrent ces vers sacrés.*

Sept ans après cette auguste et touchante cérémonie, on voit, sous le consulat d'un des descendants de Paul Emile, la musique admise jusque là dans Rome comme une simple étrangère, à laquelle, en récompense de ses talens, on accorde l'hospitalité, acquérir enfin les nobles droits de cité dans la ville éternelle. Ce fut dès ce moment en effet qu'on l'appela à l'honneur de célébrer la naissance, le mariage et même la mort des maîtres du monde, elle vint mêler sa joie à la gaîté de leurs festins, un éclat de plus à leurs triomphes, et prêter le charme de la mélancolie à leurs funérailles. Ce dernier usage, les Romains l'avaient emprunté des Grecs, qui toujours cherchaient à se distraire par d'agréables sensations, des sombres idées qu'inspirent le souvenir de la mort et tout funèbre appareil.

Enfin parurent les jours si beaux pour les arts et si funestes à la liberté, où commença le règne d'Auguste.†

Ce fut dans cette même période que Rome ordonna que le poème qu'Horace avait composé en l'honneur de Diane serait chanté par deux chœurs, l'un de jeunes filles, l'autre de jeunes garçons, tous fils de patriciens. Les beaux vers de l'héritier de la lyre de Pindare furent encore embellis par une musique dont on ignore les auteurs; mais cette circonstance montre que cet art étendant son empire sur le peuple romain, et suivant les progrès du luxe dans Rome, allait jouir de plus d'honneurs encore sous les empereurs que pendant la république.

Dès cette époque le chant était accompagné par des instrumens, et devait l'être bien auparavant, si l'on s'en rapporte à Cicéron qui cite une loi des XII Tables, ainsi conçue : *Popularem lætitiæ in cantu et fidibus et tibiis moderanto, eumque divum honore jungunto*. Ainsi la musique ne tarda pas à se perfectionner à Rome, la mélodie à être connue, et l'on voit que, malgré l'austérité des mœurs romaines, la science des accords, qui ajoute tant à la mélodie, avait fait dès lors des progrès surprenans.

Horace lui-même dit dans son ode à Mécène :

Sonante mistum tibiis carmen lyra
Hac Dorium, illis barbarum.

* La musique militaire fut naturellement celle à laquelle le peuple, qui n'était que cultivateur et guerrier, accorda la préférence. Dans les entrées triomphales, les soldats chantaient, avec enthousiasme, les hauts faits de leurs généraux, et ne craignaient pas d'y joindre leur propre éloge; car la gloire est solidaire, elle est en communauté entre le chef et le soldat, dans une bataille. Cependant, si le triomphateur n'était pas aussi généreux qu'il avait été habile, s'il n'avait pas su dignement récompenser les compagnons de sa gloire, ceux-ci, en suivant son char de triomphe, mêlaient à leurs chants populaires des épigrammes sur ses mœurs, si elles n'étaient pas irréprochables, et surtout sur sa parcimonie. Pendant cette sorte de saturnales militaires, tout était permis, jusqu'aux mauvaises plaisanteries qui restaient impunie.

† Avant ce grand événement, il venait de s'en passer un non moins important,

l'assassinat de Jules César, et ses funérailles si remarquables par la douleur du peuple, et l'artificieux et éloquent discours d'Antoine.

Ce fut dans cette circonstance qu'un nombre considérable de musiciens, attachés au dictateur par leur emploi, et par l'admiration qu'inspiraient ses talens et son génie, jetèrent, après s'en être servis pendant les funérailles, leurs instrumens dans le bûcher, dont les flammes venaient de consumer les restes d'un grand homme, comme si après avoir célébré sa gloire et ses triomphes, ces organes de la mélodie ne devaient plus avoir aucun autre emploi. Malgré leur affreux despotisme, les Romains semblent avoir quelques droits au pardon de la postérité, car la grandeur accompagna long-tems toutes leurs actions,

Valère Maxime nous révèle l'existence d'un collège ou école de musique fondé dans la métropole du monde.

Enfin Sénèque, après avoir dit de quelles voix et de quels instrumens se composaient les chœurs des musiciens, semble donner à entendre qu'on faisait déjà à cette époque usage des dissonances.

Et le père de l'éloquence, Cicéron, en parlant de la concordance qui doit résulter de l'union de tous les ordres des citoyens d'une ville, en fait la comparaison avec l'harmonie à plusieurs voix, accompagnée d'instrumens.

Il faut convenir pourtant que ces deux passages ne prouvent pas clairement que les anciens connussent ce que nous appelons *l'harmonie* ; le contre point. Quand les auteurs cités disent que dans un concert il ne résulte qu'un son d'un mélange de voix dissonantes, ils ne veulent peut-être désigner que des voix différentes, qui ne rendent pas des sons semblables : telles par exemple les voix d'hommes et de femmes, qui sont presque toujours à l'octave les unes des autres, et qui, bien que dissemblables, peuvent parfaitement s'accorder.

Sous le règne sombre de Tibère, la musique dut nécessairement être atteinte de ce marasme qui paralyse tous les arts sous un tyran : ils cessent alors de verser leur baume consolateur sur les peines de la vie ; et cependant sous Caligula, digne héritier du monstre qui lui avait légué l'empire, la musique semble s'éveiller de sa longue léthargie : c'est que le nouveau despote avait pour cet art du penchant et presque une passion. Caligula aimait la musique autant qu'il aimait le sang, et cette réunion dans un même homme, d'un goût aimable à une fureur sanguinaire, n'est pas de tous les mystères de l'esprit humain le moins difficile à expliquer. Suétone nous dit que le successeur de Tibère appelait la musique à tous ses plaisirs. Heureux, si le plus doux, le plus noble des arts, celui qui parle si

facilement et si profondément au cœur, eût pu adoucir le sien !

Sous le règne de Claude, qui fut celui de la débauche, comme le prouve l'infâme conduite de Messaline, et celui de la sottise et de la stupidité, puisque Claude était empereur, la musique languit comme elle avait languï sous Tibère, qui ne l'admettait que dans ses mystérieuses orgies. Ce ne fut que sous le règne de Néron qu'elle reprit momentanément dans Rome l'éclat dont elle avait brillé dans Athènes.

Cet empereur cultiva lui-même la musique en homme de l'art. Peu après qu'il fut revêtu de la pourpre, il consacrait une grande partie de son tems non aux affaires de l'empire, mais à l'exercice de son art favori ; tous les jours s'enfermant avec Terpanum, le joueur de lyre et de cithare le plus renommé qu'il y eût alors, il prenait des leçons de chant qui se prolongeaient jusque dans la nuit.* Quoique sa voix fût grêle et voilée, il fit de tels progrès, que, dès la troisième année de son règne seulement, il ne balançait point à chanter en public sur le théâtre ; il débuta sur le théâtre de Naples, et y acquit, soit par artifice, soit par un mérite réel, tant de réputation, que des musiciens accoururent de toutes les contrées pour l'entendre et admirer ses talens. Il en retint, comme on sait, cinq mille qui, dès ce moment, restèrent attachés à son service : il leur donna un costume uniforme, et leur apprit même (chose incroyable, si Suétone ne l'attestait !) de quelle manière il entendait être applaudi.† Le peuple romain, aussi corrompu que son maître, le pria un jour de chanter dans une des rues de Rome où il passait, et Néron, qui lui aurait refusé la vie de Thraséas s'il la lui avait demandée, ne refusa point de lui faire entendre sa voix divine. Des applaudissemens

* Suétone, *Néron*, §. 30.

† Suétone, *Néron*, §. 20.

furent la récompense d'une complaisance aussi honteuse qu'inouïe. Dès ce moment, le maître du monde se mit lui-même dans l'ignoble rang des histrions et des farceurs ; il accepta sa part des rétributions publiques destinées à payer leur talent, et regarda comme honorable l'état que le peuple romain avait, aux jours de sa liberté et de sa gloire, flétri comme ignominieux. Non content des applaudissemens donnés à sa voix comme chanteur, il brigua les suffrages du public comme compositeur ; il voulut traiter le sujet de la *Prise de Troie*, et l'on prétend même qu'il fit mettre le feu à Rome, afin de pouvoir imiter avec plus de vérité les voix et les cris déchirans des victimes de l'incendie. C'est à l'aspect du plus affreux tableau que puissent contempler les yeux de l'homme, et qui pour lui n'était qu'un brillant modèle, qu'il eut, dit-on, le plaisir, en jouant sur sa flûte, de composer ce que l'on appelle *d'après nature*.

A la mort de ce tyran paricide, le peuple romain, dont la vengeance ne fut pas moins excessive que ne l'avait été sa lâche obéissance, prétendit mettre au rang des complices de Néron la musique, et, comme telle, la bannit de Rome, ainsi que tous les

musiciens. Singulier exemple de justice qui confond parmi les coupables, de malheureux artistes qui, s'ils n'eussent obéi, auraient payé de leur vie leur résistance, et proscrit comme un art malfaisant celui qui, lorsqu'il est dignement cultivé, peut le plus efficacement adoucir et polir les mœurs.

Quoi qu'il en soit, la musique, partageant le sort honorable des proscrits, fut, comme nous l'avons dit dans l'introduction, obligée de se réfugier dans le sein de l'église naissante, qui, en lui donnant un asile, l'épura, la rappela à sa primitive et antique destination, la chargea du soin de célébrer les œuvres d'un Dieu clément et rémunérateur. Jusque là cet art, égaré par la fausse application qu'on en avait faite à Rome, sous les empereurs, avait cessé d'être consacré, comme il l'était dans la Grèce, à embellir et fortifier à la fois les vertus, la morale et même les facultés physiques de l'homme. Mais une nouvelle ère s'ouvre ; l'art musical paraîtra de nouveau dans toute sa splendeur, et remplira sa destination la plus honorable, jusqu'à ce que d'autres tems le rappellent encore à d'autres usages. Nous le verrons alors se corrompre, se dégrader, dévier des principes qui le guidaient à son origine.

DÉTAILS SUR L'INCENDIE

DE L'ÉGLISE DE SAINT-PAUL, HORS DES MURS, A ROME.

Le *Diora di Roma* contient une longue relation de l'incendie de la basilique de Saint-Paul, hors des murs. Le Mardi 15 Juillet, dit-il, on était occupé à faire quelques réparations à la basilique Saint-Paul, sous la direction de l'abbé et des moines du monastère ; deux plombiers avaient à reposer des canaux aux gouttières du toit de la grande nef, située à l'ouest, et précisément à la troisième travée

placée en face du jardin du monastère, près de la façade de la basilique.

Aussitôt que les plombiers eurent terminé leur travail, ils reprirent le chemin de Rome entre sept et huit heures du soir. Il est bon de savoir que le monastère, à l'époque de la station des moines dans Saint-Paul et dans la saison des fièvres, ne renferme que deux prêtres et deux clercs pour la garde de la basilique, chacun des-

quels est journellement, et par tour, obligé de faire la garde aussi bien pour le service des étrangers, que pour être prêt à tout autre événement. Le sacristain, D. Isidore Ferri, qui était de garde, alla sonner l'*Angelus* entre huit et neuf heures, et il fut obligé de parcourir toute la nef pour arriver à la cloche située au fond de l'église ; et, n'ayant aperçu aucun indice de feu ni de fumée dans l'intérieur, il se retira tranquillement dans sa cellule. Vers la nuit, un marchand laïc passa sous Saint-Paul ; il a déclaré n'avoir aperçu aucune trace d'incendie sur le toit de la basilique.

Plus tard, le curé D. M. Testa, et le clerc M. Catoguali, accompagnés de quelques autres personnes, revenaient à Rome, et n'aperçurent pas la moindre trace d'incendie sur la basilique ; ils devaient cependant s'en apercevoir, puisqu'ils se dirigeaient vers la partie où le feu a commencé. Le jardinier du monastère, qui avait arrosé le jardin dans la nuit, répète la même chose. Les six domestiques du monastère se retirèrent ensuite sans la moindre crainte de danger ; seulement à quatre heures un quart, un jeune garçon qui gardait les bestiaux dans la grande prairie, sous les murs du monastère, aperçut une lueur sur le toit de la basilique, et, sans retard, il alla frapper à la porte du monastère, et il avertit tous les domestiques du danger qu'ils couraient. Le jardinier courut sur-le-champ au jardin pour vérifier le fait, et envoya de suite avertir les moines et appeler au secours.

Cependant il se porta lui-même, avec les deux prêtres et les deux clercs, pour arrêter l'incendie. Deux d'entre eux se transportèrent à la cloche pour y sonner le tocsin. Pendant ce tems, on était allé avertir la

garde de la cité. Vers trois heures du matin, six pompiers arrivèrent avec une pompe, et se mirent à l'œuvre ; d'autres compagnies de pompiers, de cavalerie, d'infanterie et de carabiniers arrivèrent bientôt après ; mais, malgré tous les efforts, on ne parvint qu'à sauver les deux chapelles du Saint-Sacrement, celle du Crucifix, le monastère et quelques autres restes d'une si célèbre basilique, dont la perte donnera tant de regrets.

Un des plus grands mérites de cette antique basilique, était d'avoir conservé sa forme primitive et de n'avoir été ni restaurée ni changée par l'architecture moderne, ce qui n'était encore arrivé à aucun temple.

La catastrophe est toujours ignorée de Sa Sainteté. On s'occupe incessamment de l'enlèvement des décombres et de la conservation des parties qui restent ; mais les architectes sont d'avis qu'il est même dangereux d'appuyer des échelles sur les lambeaux des murs qui sont encore debout ; cependant, comme il existe des mosaïques précieuses, on a essayé de placer quelques épontilles ; et, dans les creusemens qu'on a faits, on a découvert plusieurs morceaux remarquables d'antiquité, et entre autres une tête de Méduse de beau rouge-antique, et de forme tellement colossale, que plusieurs hommes avaient de la peine à la mouvoir. Cette circonstance peut donner l'envie de pousser les recherches plus loin, et peut-être de fouiller tout le local, qu'on abandonnerait ensuite comme un des plus malsains des environs de la ville, et de bâtir au saint apôtre un nouveau temple dans l'intérieur des murs. Probablement toutes les puissances chrétiennes seront appelées à la pieuse réédification de cet édifice.

EXTRAIT D'UN MÉMOIRE SUR LAO-TSEU,

PHILOSOPHE CHINOIS DU SIXIÈME SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE, QUI A
PROFESSÉ LES OPINIONS ATTRIBUÉES À PLATON ET À PYTHAGORE.

PEU de sujets, dans le domaine de l'histoire ancienne, sont propres à faire naître plus de curiosité que les antiques rapports et les liaisons maintenant presque oubliées qui doivent avoir existé entre ces nations, dont l'origine remonte aux premiers âges du monde. A l'intérêt déjà si vif qu'inspire tout ce qui tient aux mœurs, aux arts, au génie des Egyptiens, des Assyriens, des Perses, des peuples de l'Inde et de la Chine, se joint une sorte d'étonnement quand on croit apercevoir quelques traces de communications qu'on est accoutumé à regarder comme impossibles. Une seule particularité de ce genre, quand elle est bien constatée fournit matière à une foule de questions piquantes et à un plus grand nombre de conjectures. Telle est la cause de l'empressement que les savans ont toujours mis à les rassembler et à les expliquer. Souvenirs fugitifs, traditions presque effacées, analogies dans les usages et dans les opinions, tout a été recueilli avec avidité. Les faits les plus minutieux ont acquis de l'importance par le but qu'on se proposait, et qui n'était autre, en réalité, que de retrouver, en marquant les relations des peuples, l'origine et la succession des sciences, des arts, et de la civilisation.

C'est aussi là le motif qui a engagé tant d'hommes judicieux à rechercher l'histoire des fables et des erreurs : vaste et importante partie de l'histoire de l'esprit humain. Car, s'il ne s'agissait pour nous que de prendre une idée plus juste et plus précise des écarts auxquels notre entendement est exposé, nous pourrions bien, sans aller si loin et sans remonter si haut, en trouver autour de nous, et dans nous-

mêmes, les preuves les plus satisfaisantes et les exemples les plus multipliés. Pour l'objet qui l'occupe, l'antiquaire laisse de côté ces méprises communes dans lesquelles notre raison se laisse naturellement entraîner, en tout tems et en tout lieu, par un effet de sa faiblesse et de son orgueil ; mais il s'attache de préférence à ces erreurs si singulières, à ces imaginations si bizarres, ou à ces subtilités tellement raffinées, qu'il est difficile de croire qu'elles aient été trouvées deux fois. Pour lui, les plus fortes absurdités sont les meilleures, parce qu'elles sont mieux caractérisées, et que les conclusions qu'il en déduit sont plus rigoureuses. C'est ainsi qu'on peut tirer parti des erreurs mêmes en faveur de la vérité, et faire tourner les fables au profit de l'histoire. Car enfin, la vérité est une, et peut se trouver partout sans rien prouver ; mais le champ du mensonge est immense, et, quand on s'y rencontre, il faut bien qu'il y ait quelque raison pour cela. Que deux hommes raisonnent juste à trois mille lieues l'un de l'autre, cela n'a rien d'extraordinaire, et peut s'attribuer au bon usage qu'ils font de leurs facultés. Mais s'ils se trompent tous deux sur le même sujet, et précisément de la même manière, il y a à parier que leur méprise vient d'une source commune, et qu'ils ont eu le même instituteur.

Il y a ainsi telle erreur grossière qui a fait le tour du monde plus vite que n'aurait pu faire une vérité, et dont on est bien embarrassé de suivre la marche et de tracer l'itinéraire. Comment se fait-il, par exemple, que ces notions fantastiques par lesquelles les anciens savaient si bien suppléer au dé-

faut de connaissances géographiques, aient été portées à l'autre extrémité du continent ? Les hommes sans tête, qui ont les yeux sur la poitrine ; ceux dont les oreilles sont si grandes, que l'une leur sert de matelas quand ils sont couchés, tandis qu'ils s'enveloppent de l'autre comme d'une couverture ; les amazones, les pygmées et leurs combats avec les grues, les cyclopes et tous ces monstres dont l'imagination des Grecs avait peuplé les régions qui leur étaient inconnues, reparaissent chez les Mythologues de l'Asie orientale. Les mêmes attributs, les mêmes aventures les caractérisent. On a seulement été contraint de changer le lieu de la scène, et, par une sorte de réciprocité, l'Occident est devenu pour les anciens Chinois ce que l'Orient était pour les Grecs, le séjour ordinaire des monstres et la région des êtres chimériques. Du reste, on a mis à conserver ces folies une scrupuleuse exactitude, qu'on souhaiterait de rencontrer souvent dans des sujets raisonnables. Les Calmouques connaissaient peut-être avant nous les héros de ces contes puérils dans lesquels Perraut n'a pas même eu le mérite de l'invention. Il importe peu que ces rapports roulent sur des circonstances frivoles ou de futiles absurdités. Ce n'est pas de leur plus ou moins de valeur qu'il s'agit. L'analogie existe : elle ne saurait être attribuée au hasard. En l'expliquant, on résoudrait des problèmes historiques dignes de toute notre attention.

Si des erreurs populaires on passe à celles des hommes instruits, je veux dire aux anciens systèmes de philosophie, on y trouve des marques non moins caractéristiques, et la matière de rapprochemens tout aussi concluans. Ceux-ci offraient à l'érudition une matière intéressante et digne de l'exercer. Aussi ont-ils été remarqués depuis long-tems. Mais si l'on ne manque pas de faits de ce genre recueillis dans les écrits des philosophes grecs et orientaux, on manque moins encore de systèmes

imaginés pour en rendre raison. Toutefois, l'explication des rapports qu'on observe dans les opinions philosophiques des divers peuples de l'antiquité, laisse encore beaucoup à désirer. Comme il n'y a pas de meilleur moyen d'éprouver les hypothèses et de simplifier les explications, que de multiplier les aperçus en augmentant le nombre des faits, j'ai entrepris d'en ajouter un à tous ceux qu'on avait déjà réunis, et, dans cette vue, j'ai soumis à un examen approfondi la doctrine d'un philosophe très-célèbre à la Chine, fort peu connu en Europe, et dont les écrits très-obscurs, et, par conséquent, très-peu lus, n'étaient guère mieux appréciés dans son pays, où on les entendait mal, que dans le nôtre où on en avait à peine ouï parler.

Les traditions qui avaient cours au sujet de ce philosophe, et dont on devait la connaissance aux missionnaires, n'étaient pas de nature à encourager des recherches sérieuses. Ce qu'on savait de plus positif, c'est que ce sage, qu'une des trois sectes de la Chine reconnaît pour son chef, était né il y a environ 2,400 ans, et qu'il avait fait un ouvrage qui est venu jusqu'à nous, sous le titre de *Livre de la Raison et de la Vertu*. De ce titre est venu celui de ses sectateurs, qui s'appellent eux-mêmes *Docteurs de la raison*, et qui justifient par mille extravagances cette pompeuse dénomination. C'est d'eux qu'on avait appris que la mère de leur patriarche l'avait porté 81 ans dans son sein, qu'il était venu au monde avec les cheveux blancs, ce qui lui avait valu le nom de *Lao-tseu, vieil enfant*, sous lequel on a coutume de le désigner. On savait encore que vers la fin de sa vie ce philosophe était sorti de la Chine, et qu'il avait voyagé fort loin à l'Occident, dans des pays où, suivant les uns, il avait puisé ses opinions, et où, suivant les autres, il les avait enseignées.—En recherchant les détails de sa vie, j'ai rencontré beaucoup d'autres traits merveilleux qui lui

sont attribués par les sectaires ignorans et crédules, qui s'imaginent pratiquer sa doctrine. Ainsi, comme ils ont admis le dogme de la transmigration des âmes, ils supposent que celle de leur maître, quand elle vint animer son corps, n'en était pas à sa première naissance, et que déjà précédemment elle avait paru plusieurs fois sur la terre. On sait que Pythagore prétendait avoir régné en Phrygie sous le nom de Midas, qu'il se souvenait d'avoir été cet Euphorbe que blessa Ménélas, et qu'il reconnut dans le temple de Junon, à Argos, le bouclier qu'il avait porté au siège de Troie. Ces sortes de généalogies ne coûtent rien à ceux qui les fabriquent. Aussi celle qu'on a faite à *Loa-tseu* est-elle des plus magnifiques. Entre autres transformations, son âme était descendue bien des siècles auparavant dans les pays occidentaux, et elle avait converti tous les habitans de l'empire romain plus de 600 ans avant la fondation de Rome.

Il me parut que ces fables pouvaient se rapporter à l'origine des principes enseignés par *Lao-tseu*, et peut-être offrir quelque souvenir des circonstances qui les avaient portés jusqu'au bout de l'Asie. Je trouvai curieux de rechercher si ce sage, dont la vie, fauleuse offrait déjà plusieurs traits de ressemblance avec celle du philosophe de Samos, n'aurait pas avec lui par ses opinions quelque autre conformité plus réelle. L'examen que je fis de son livre confirma pleinement cette conjecture, et changea du reste toutes les idées que j'avais pu me former de l'auteur. Comme tant d'autres fondateurs, il était sans doute bien loin de prévoir la direction que devaient prendre les opinions qu'il enseignait; et s'il reparaisait encore sur la terre, il aurait lieu de se plaindre du tort que lui ont fait ses indignes disciples. Au lieu du patriarche d'une secte de jongleurs, de magiciens et d'astrologues, cherchant le breuvage d'immortalité, et les moyens de s'élever au ciel en traversant les airs, je trouvai dans son

livre un véritable philosophe, moraliste judicieux, théologien disert et subtil métaphysicien. Son style a la majesté de celui de Platon et, il faut le dire aussi, quelque chose de son obscurité. Il exprime des conceptions toutes semblables presque dans les mêmes termes, et l'analogie n'est pas moins frappante dans les expressions que dans les idées. Voici, par exemple, comme il parle du souverain Être : " Avant le chaos qui a précédé la naissance du ciel et de la terre, un seul être existait, immense et silencieux, immuable et toujours agissant. C'est la mère de l'univers. J'ignore son nom ; mais je le désigne par le mot de RAISON. L'homme a son modèle dans la terre, la terre dans le ciel, le ciel dans la raison, la raison en elle-même." La morale qu'il professe est digne de ce début. Selon lui, la perfection consiste à être sans passions pour mieux contempler l'harmonie de l'univers. " Il n'y a pas, dit-il, de plus grand péché que les désirs déréglés, ni de plus grand malheur que les tourmens qui en sont la juste punition." Il ne cherchait pas à répandre sa doctrine. " On cache avec soin, disait-il, un trésor qu'on a découvert. La plus solide vertu du sage consiste à savoir passer pour un insensé." Il ajoutait que le sage devait suivre le tems et s'accommoder aux circonstances; précepte qu'on pourrait croire superflu, mais qui sans doute devait s'entendre dans un sens un peu différent de celui qu'il aurait parmi nous. Au reste, toute sa philosophie respire la douceur et la bienveillance. Toute son aversion est pour les cœurs durs et les hommes violens. On a remarqué ce passage sur les conquérans : " La paix la moins glorieuse est préférable aux plus brillans succès de la guerre. La victoire la plus éclatante n'est que la lueur d'un incendie. Qui se pare de ses lauriers, aime le sang, et mérite d'être effacé du nombre des hommes. Les anciens disaient : Ne rendez aux vainqueurs que des honneurs funèbres; accueillez-les avec des pleurs

et des cris en mémoire des homicides qu'ils ont faits, et que les monumens de leurs victoires soient environnés de tombeaux."

La métaphysique de *Lao-tseu* offre bien d'autres traits remarquables, que je me suis attaché à développer dans mon Mémoire, et que, par divers motifs, je me vois contraint de passer sous silence. Comment en effet donner une idée de ces hautes abstractions et de ces subtilités inextricables où se joue et s'égaré l'imagination orientale ? Il suffira de dire ici que les opinions du philosophe chinois sur l'origine et la constitution de l'univers, n'offrent ni fables ridicules ni choquantes absurdités ; qu'elles portent l'empreinte d'un esprit noble et élevé, et que dans les sublimes rêveries qui les distinguent, elles présentent une conformité frappante et incontestable avec la doctrine que professèrent un peu plus tard les écoles de Pythagore et de Platon. Comme les pythagoriciens et les stoïciens, notre philosophe admet pour première cause la raison, être ineffable, incréé, qui est le type de l'univers, et n'a de type que lui-même. Ainsi que Pythagore, il prend les âmes humaines pour des émanations de la substance éthérée, qui vont s'y réunir à la mort, et de même que Platon, il refuse aux méchans la faculté de rentrer dans le sein de l'âme universelle. Comme Pythagore, il donne aux premiers principes des choses les noms des nombres, et sa cosmogonie est en quelque sorte algébrique. Il rattache la chaîne des êtres à celui qu'il appelle *un*, puis à *deux*, puis à *trois* qui ont fait toutes choses. Le divin Platon qui avait adopté ce dogme mystérieux, semble craindre de le révéler aux profanes. Il l'enveloppe de nuages dans sa fameuse lettre aux trois amis ; il l'enseigne à Denys de Syracuse, mais par énigmes, comme il le dit lui-même, de peur que ses tablettes venant, sur terre ou sur mer, à tomber entre les mains de quelque inconnu, on ne puisse les lire et les entendre. Peut-

être le souvenir récent de la mort de Socrate contribuait-il à lui imposer cette réserve. *Lao-tseu* n'use pas de tous ces détours ; et ce qu'il y a de plus clair dans son livre, c'est qu'un être *trine* a formé l'univers. Pour comble de singularité, il donne à cet être un nom hébreu à peine altéré, le nom même qui désigne dans nos livres saints celui qui a été, qui est, et qui sera. Ce dernier trait confirme tout ce qu'indiquait déjà la tradition d'un voyage de *Lao-tseu* dans l'occident, et ne laisse aucun doute sur l'origine de sa doctrine. Vraisemblablement il la tenait ou des Juifs des dix tribus que la conquête de Salmanazar venait de disperser dans toute l'Asie, ou des apôtres de quelque secte phénicienne, à laquelle appartenaient aussi les philosophes qui furent les maîtres et les précurseurs de Pythagore et de Platon. En un mot, nous retrouvons dans les écrits de ce philosophe chinois les dogmes et les opinions qui fesaient, suivant toute apparence, la base de la foi orphique, et de cette antique sagesse orientale dans laquelle les Grecs allaient s'instruire à l'école des Egyptiens, des Thraces et des Phéniciens.

Maintenant qu'il est certain que *Lao-tseu* a puisé aux mêmes sources que les maîtres de la philosophie ancienne, on voudrait savoir quels ont été ses précepteurs immédiats, et quelles contrées de l'occident il a visitées. Nous savons par un témoignage digne de foi qu'il est venu dans la Bactriane. Mais il n'est pas impossible qu'il ait poussé ses pas jusque dans la Judée, ou même dans la Grèce. Un Chinois à Athènes, offre une idée qui répugne à nos opinions, on, pour mieux dire, à nos préjugés sur les rapports des nations anciennes. Je crois, toutefois, qu'on doit s'habituer à ces singularités ; non qu'on puisse démontrer que notre philosophe chinois ait effectivement pénétré jusque dans la Grèce, mais parce que rien n'assure qu'il n'y en soit pas venu d'autres vers la même époque, et que les

furent la récompense d'une complaisance aussi honteuse qu'inouïe. Dès ce moment, le maître du monde se mit lui-même dans l'ignoble rang des histrions et des farceurs ; il accepta sa part des rétributions publiques destinées à payer leur talent, et regarda comme honorable l'état que le peuple romain avait, aux jours de sa liberté et de sa gloire, flétri comme ignominieux. Non content des applaudissemens donnés à sa voix comme chanteur, il brigua les suffrages du public comme compositeur ; il voulut traiter le sujet de la *Prise de Troie*, et l'on prétend même qu'il fit mettre le feu à Rome, afin de pouvoir imiter avec plus de vérité les voix et les cris déchirans des victimes de l'incendie. C'est à l'aspect du plus affreux tableau que puissent contempler les yeux de l'homme, et qui pour lui n'était qu'un brillant modèle, qu'il eut, dit-on, le plaisir, en jouant sur sa flûte, de composer ce que l'on appelle *d'après nature*.

A la mort de ce tyran parricide, le peuple romain, dont la vengeance ne fut pas moins excessive que ne l'avait été sa lâche obéissance, prétendit mettre au rang des complices de Néron la musique, et, comme telle, la bannit de Rome, ainsi que tous les

musiciens. Singulier exemple de justice qui confond parmi les coupables, de malheureux artistes qui, s'ils n'eussent obéi, auraient payé de leur vie leur résistance, et proscrire comme un art malfaisant celui qui, lorsqu'il est dignement cultivé, peut le plus efficacement adoucir et polir les mœurs.

Quoi qu'il en soit, la musique, partageant le sort honorable des proscrits, fut, comme nous l'avons dit dans l'introduction, obligée de se réfugier dans le sein de l'église naissante, qui, en lui donnant un asile, l'épura, la rappela à sa primitive et antique destination, la chargea du soin de célébrer les œuvres d'un Dieu clément et rémunérateur. Jusque là cet art, égaré par la fausse application qu'on en avait faite à Rome, sous les empereurs, avait cessé d'être consacré, comme il l'était dans la Grèce, à embellir et fortifier à la fois les vertus, la morale et même les facultés physiques de l'homme. Mais une nouvelle ère s'ouvre ; l'art musical paraîtra de nouveau dans toute sa splendeur, et remplira sa destination la plus honorable, jusqu'à ce que d'autres tems le rappellent encore à d'autres usages. Nous le verrons alors se corrompre, se dégrader, dévier des principes qui le guidaient à son origine.

DÉTAILS SUR L'INCENDIE

DE L'ÉGLISE DE SAINT-PAUL, HORS DES MURS, A ROME.

Le *Diora di Roma* contient une longue relation de l'incendie de la basilique de Saint-Paul, hors des murs. Le Mardi 15 Juillet, dit-il, on était occupé à faire quelques réparations à la basilique Saint-Paul, sous la direction de l'abbé et des moines du monastère ; deux plombiers avaient à remplacer des canaux aux gouttières du toit de la grande nef, située à l'ouest, et précisément à la troisième travée

placée en face du jardin du monastère, près de la façade de la basilique.

Aussitôt que les plombiers eurent terminé leur travail, ils reprirent le chemin de Rome entre sept et huit heures du soir. Il est bon de savoir que le monastère, à l'époque de la station des moines dans Saint-Paul et dans la saison des fièvres, ne renferme que deux prêtres et deux clercs pour la garde de la basilique, chacun des-

quels est journellement, et par tour, obligé de faire la garde aussi bien pour le service des étrangers, que pour être prêt à tout autre événement. Le sacristain, D. Isidore Ferri, qui était de garde, alla sonner l'*Angelus* entre huit et neuf heures, et il fut obligé de parcourir toute la nef pour arriver à la cloche située au fond de l'église ; et, n'ayant aperçu aucun indice de feu ni de fumée dans l'intérieur, il se retira tranquillement dans sa cellule. Vers la nuit, un marchand laïc passa sous Saint-Paul ; il a déclaré n'avoir aperçu aucune trace d'incendie sur le toit de la basilique.

Plus tard, le curé D. M. Testa, et le clerc M. Catoguali, accompagnés de quelques autres personnes, revenaient à Rome, et n'aperçurent pas la moindre trace d'incendie sur la basilique ; ils devaient cependant s'en apercevoir, puisqu'ils se dirigeaient vers la partie où le feu a commencé. Le jardinier du monastère, qui avait arrosé le jardin dans la nuit, répète la même chose. Les six domestiques du monastère se retirèrent ensuite sans la moindre crainte de danger ; seulement à quatre heures un quart, un jeune garçon qui gardait les bestiaux dans la grande prairie, sous les murs du monastère, aperçut une lueur sur le toit de la basilique, et, sans retard, il alla frapper à la porte du monastère, et il avertit tous les domestiques du danger qu'ils couraient. Le jardinier courut sur-le-champ au jardin pour vérifier le fait, et envoya de suite avertir les moines et appeler au secours.

Cependant il se porta lui-même, avec les deux prêtres et les deux clercs, pour arrêter l'incendie. Deux d'entre eux se transportèrent à la cloche pour y sonner le tocsin. Pendant ce tems, on était allé avertir la

garde de la cité. Vers trois heures du matin, six pompiers arrivèrent avec une pompe, et se mirent à l'œuvre ; d'autres compagnies de pompiers, de cavalerie, d'infanterie et de carabiniers arrivèrent bientôt après ; mais, malgré tous les efforts, on ne parvint qu'à sauver les deux chapelles du Saint-Sacrement, celle du Crucifix, le monastère et quelques autres restes d'une si célèbre basilique, dont la perte donnera tant de regrets.

Un des plus grands mérites de cette antique basilique, était d'avoir conservé sa forme primitive et de n'avoir été ni restaurée ni changée par l'architecture moderne, ce qui n'était encore arrivé à aucun temple.

La catastrophe est toujours ignorée de Sa Sainteté. On s'occupe incessamment de l'enlèvement des décombres et de la conservation des parties qui restent ; mais les architectes sont d'avis qu'il est même dangereux d'appuyer des échelles sur les lambeaux des murs qui sont encore debout ; cependant, comme il existe des mosaïques précieuses, on a essayé de placer quelques épontilles ; et, dans les creusemens qu'on a faits, on a découvert plusieurs morceaux remarquables d'antiquité, et entre autres une tête de Méduse de beau rouge-antique, et de forme tellement colossale, que plusieurs hommes avaient de la peine à la mouvoir. Cette circonstance peut donner l'envie de pousser les recherches plus loin, et peut-être de fouiller tout le local, qu'on abandonnerait ensuite comme un des plus malsains des environs de la ville, et de bâtir au saint apôtre un nouveau temple dans l'intérieur des murs. Probablement toutes les puissances chrétiennes seront appelées à la pieuse réédification de cet édifice.

EXTRAIT D'UN MÉMOIRE SUR LAO-TSEU.

PHILOSOPHE CHINOIS DU SIXIÈME SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE, QUI A
PROFESSÉ LES OPINIONS ATTRIBUÉES À PLATON ET À PYTHAGORE.

PEU de sujets, dans le domaine de l'histoire ancienne, sont propres à faire naître plus de curiosité que les antiques rapports et les liaisons maintenant presque oubliées qui doivent avoir existé entre ces nations, dont l'origine remonte aux premiers âges du monde. A l'intérêt déjà si vif qu'inspire tout ce qui tient aux mœurs, aux arts, au génie des Egyptiens, des Assyriens, des Perses, des peuples de l'Inde et de la Chine, se joint une sorte d'étonnement quand on croit apercevoir quelques traces de communications qu'on est accoutumé à regarder comme impossibles. Une seule particularité de ce genre, quand elle est bien constatée fournit matière à une foule de questions piquantes et à un plus grand nombre de conjectures. Telle est la cause de l'empressement que les savans ont toujours mis à les rassembler et à les expliquer. Souvenirs fugitifs, traditions presque effacées, analogies dans les usages et dans les opinions, tout a été recueilli avec avidité. Les faits les plus minutieux ont acquis de l'importance par le but qu'on se proposait, et qui n'était autre, en réalité, que de retrouver, en marquant les relations des peuples, l'origine et la succession des sciences, des arts, et de la civilisation.

C'est aussi là le motif qui a engagé tant d'hommes judicieux à rechercher l'histoire des fables et des erreurs : vaste et importante partie de l'histoire de l'esprit humain. Car, s'il ne s'agissait pour nous que de prendre une idée plus juste et plus précise des écarts auxquels notre entendement est exposé, nous pourrions bien, sans aller si loin et sans remonter si haut, en trouver autour de nous, et dans nous-

mêmes, les preuves les plus satisfaisantes et les exemples les plus multipliés. Pour l'objet qui l'occupe, l'antiquaire laisse de côté ces méprises communes dans lesquelles notre raison se laisse naturellement entraîner, en tout tems et en tout lieu, par un effet de sa faiblesse et de son orgueil ; mais il s'attache de préférence à ces erreurs si singulières, à ces imaginations si bizarres, ou à ces subtilités tellement raffinées, qu'il est difficile de croire qu'elles aient été trouvées deux fois. Pour lui, les plus fortes absurdités sont les meilleures, parce qu'elles sont mieux caractérisées, et que les conclusions qu'il en déduit sont plus rigoureuses. C'est ainsi qu'on peut tirer parti des erreurs mêmes en faveur de la vérité, et faire tourner les fables au profit de l'histoire. Car enfin, la vérité est une, et peut se trouver partout sans rien prouver ; mais le champ du mensonge est immense, et, quand on s'y rencontre, il faut bien qu'il y ait quelque raison pour cela. Que deux hommes raisonnent juste à trois mille lieues l'un de l'autre, cela n'a rien d'extraordinaire, et peut s'attribuer au bon usage qu'ils font de leurs facultés. Mais s'ils se trompent tous deux sur le même sujet, et précisément de la même manière, il y a à parier que leur méprise vient d'une source commune, et qu'ils ont eu le même instituteur.

Il y a ainsi telle erreur grossière qui a fait le tour du monde plus vite que n'aurait pu faire une vérité, et dont on est bien embarrassé de suivre la marche et de tracer l'itinéraire. Comment se fait-il, par exemple, que ces notions fantastiques par lesquelles les anciens savaient si bien suppléer au dé-

faut de connaissances géographiques, aient été portées à l'autre extrémité du continent ? Les hommes sans tête, qui ont les yeux sur la poitrine ; ceux dont les oreilles sont si grandes, que l'une leur sert de matelas quand ils sont couchés, tandis qu'ils s'enveloppent de l'autre comme d'une couverture ; les amazones, les pygmées et leurs combats avec les grues, les cyclopes et tous ces monstres dont l'imagination des Grecs avait peuplé les régions qui leur étaient inconnues, reparaissent chez les Mythologues de l'Asie orientale. Les mêmes attributs, les mêmes aventures les caractérisent. On a seulement été contraint de changer le lieu de la scène, et, par une sorte de réciprocité, l'Occident est devenu pour les anciens Chinois ce que l'Orient était pour les Grecs, le séjour ordinaire des monstres et la région des êtres chimériques. Du reste, on a mis à conserver ces folies une scrupuleuse exactitude, qu'on souhaiterait de rencontrer souvent dans des sujets raisonnables. Les Calmouques connaissaient peut-être avant nous les héros de ces contes puérils dans lesquels Ferraut n'a pas même eu le mérite de l'invention. Il importe peu que ces rapports roulent sur des circonstances frivoles ou de futiles absurdités. Ce n'est pas de leur plus ou moins de valeur qu'il s'agit. L'analogie existe : elle ne saurait être attribuée au hasard. En l'expliquant, on résoudreait des problèmes historiques dignes de toute notre attention.

Si des erreurs populaires on passe à celles des hommes instruits, je veux dire aux anciens systèmes de philosophie, on y trouve des marques non moins caractéristiques, et la matière de rapprochemens tout aussi concluans. Ceux-ci offraient à l'érudition une matière intéressante et digne de l'exercer. Aussi ont-ils été remarqués depuis long-tems. Mais si l'on ne manque pas de faits de ce genre recueillis dans les écrits des philosophes grecs et orientaux, on manque moins encore de systèmes

imaginés pour en rendre raison. Toutefois, l'explication des rapports qu'on observe dans les opinions philosophiques des divers peuples de l'antiquité, laisse encore beaucoup à désirer. Comme il n'y a pas de meilleur moyen d'éprouver les hypothèses et de simplifier les explications, que de multiplier les aperçus en augmentant le nombre des faits, j'ai entrepris d'en ajouter un à tous ceux qu'on avait déjà réunis, et, dans cette vue, j'ai soumis à un examen approfondi la doctrine d'un philosophe très-célèbre à la Chine, fort peu connu en Europe, et dont les écrits très-obscurs, et, par conséquent, très-peu lus, n'étaient guère mieux appréciés dans son pays, où on les entendait mal, que dans le nôtre où on en avait à peine ouï parler.

Les traditions qui avaient cours au sujet de ce philosophe, et dont on devait la connaissance aux missionnaires, n'étaient pas de nature à encourager des recherches sérieuses. Ce qu'on savait de plus positif, c'est que ce sage, qu'une des trois sectes de la Chine reconnaît pour son chef, était né il y a environ 2,400 ans, et qu'il avait fait un ouvrage qui est venu jusqu'à nous, sous le titre de *Livre de la Raison et de la Vertu*. De ce titre est venu celui de ses sectateurs, qui s'appellent eux-mêmes *Docteurs de la raison*, et qui justifient par mille extravagances cette pompeuse dénomination. C'est d'eux qu'on avait appris que la mère de leur patriarche l'avait porté 81 ans dans son sein, qu'il était venu au monde avec les cheveux blancs, ce qui lui avait valu le nom de *Lao-tseu, vieil enfant*, sous lequel on a coutume de le désigner. On savait encore que vers la fin de sa vie ce philosophe était sorti de la Chine, et qu'il avait voyagé fort loin à l'Occident, dans des pays où, suivant les uns, il avait puisé ses opinions, et où, suivant les autres, il les avait enseignées.—En recherchant les détails de sa vie, j'ai rencontré beaucoup d'autres traits merveilleux qui lui

sont attribués par les sectaires ignorans et crédules, qui s'imaginent pratiquer sa doctrine. Ainsi, comme ils ont admis le dogme de la transmigration des âmes, ils supposent que celle de leur maître, quand elle vint animer son corps, n'en était pas à sa première naissance, et que déjà précédemment elle avait paru plusieurs fois sur la terre. On sait que Pythagore prétendait avoir régné en Phrygie sous le nom de Midas, qu'il se souvenait d'avoir été cet Euphorbe que blessa Ménélas, et qu'il reconnut dans le temple de Junon, à Argos, le bouclier qu'il avait porté au siège de Troie. Ces sortes de généalogies ne coûtent rien à ceux qui les fabriquent. Aussi celle qu'on a faite à *Loa-tseu* est-elle des plus magnifiques. Entre autres transformations, son âme était descendue bien des siècles auparavant dans les pays occidentaux, et elle avait converti tous les habitans de l'empire romain plus de 600 ans avant la fondation de Rome.

Il me parut que ces fables pouvaient se rapporter à l'origine des principes enseignés par *Lao-tseu*, et peut-être offrir quelque souvenir des circonstances qui les avaient portés jusqu'au bout de l'Asie. Je trouvai curieux de rechercher si ce sage, dont la vie fabuleuse offrait déjà plusieurs traits de ressemblance avec celle du philosophe de Samos, n'aurait pas avec lui par ses opinions quelque antre conformité plus réelle. L'examen que je fis de son livre confirma pleinement cette conjecture, et changea du reste toutes les idées que j'avais pu me former de l'auteur. Comme tant d'autres fondateurs, il était sans doute bien loin de prévoir la direction que devaient prendre les opinions qu'il enseignait; et s'il reparaisait encore sur la terre, il aurait lieu de se plaindre du tort que lui ont fait ses indignes disciples. Au lieu du patriarche d'une secte de jongleurs, de magiciens et d'astrologues, cherchant le breuvage d'immortalité, et les moyens de s'élever au ciel en traversant les airs, je trouvai dans son

livre un véritable philosophe, moraliste judicieux, théologien disert et subtil métaphysicien. Son style a la majesté de celui de Platon et, il faut le dire aussi, quelque chose de son obscurité. Il exprime des conceptions toutes semblables presque dans les mêmes termes, et l'analogie n'est pas moins frappante dans les expressions que dans les idées. Voici, par exemple, comme il parle du souverain Être : " Avant le chaos qui a précédé la naissance du ciel et de la terre, un seul être existait, immense et silencieux, immuable et toujours agissant. C'est la mère de l'univers. J'ignore son nom ; mais je le désigne par le mot de *Raison*. . L'homme a son modèle dans la terre, la terre dans le ciel, le ciel dans la raison, la raison en elle-même." La morale qu'il professe est digne de ce début. Selon lui, la perfection consiste à être sans passions pour mieux contempler l'harmonie de l'univers. " Il n'y a pas, dit-il, de plus grand péché que les désirs déréglés, ni de plus grand malheur que les tourmens qui en sont la juste punition." Il ne cherchait pas à répandre sa doctrine. " On cache avec soin, disait-il, un trésor qu'on a découvert. La plus solide vertu du sage consiste à savoir passer pour un insensé." Il ajoutait que le sage devait suivre le tems et s'accommoder aux circonstances; précepte qu'on pourrait croire superflu, mais qui sans doute devait s'entendre dans un sens un peu différent de celui qu'il aurait parmi nous. Au reste, toute sa philosophie respire la douceur et la bienveillance. Toute son aversion est pour les cœurs durs et les hommes violens. On a remarqué ce passage sur les conquérans : " La paix la moins glorieuse est préférable aux plus brillans succès de la guerre. La victoire la plus éclatante n'est que la lueur d'un incendie. Qui se pare de ses lauriers, aime le sang, et mérite d'être effacé du nombre des hommes. Les anciens disaient : Ne rendez aux vainqueurs que des honneurs funèbres; accueillez-les avec des pleurs

et des cris en mémoire des homicides qu'ils ont faits, et que les monumens de leurs victoires soient environnés de tombeaux."

La métaphysique de *Lao-tseu* offre bien d'autres traits remarquables, que je me suis attaché à développer dans mon Mémoire, et que, par divers motifs, je me vois contraint de passer sous silence. Comment en effet donner une idée de ces hautes abstractions et de ces subtilités inextricables où se joue et s'égare l'imagination orientale ? Il suffira de dire ici que les opinions du philosophe chinois sur l'origine et la constitution de l'univers, n'offrent ni fables ridicules ni choquantes absurdités ; qu'elles portent l'empreinte d'un esprit noble et élevé, et que dans les sublimes rêveries qui les distinguent, elles présentent une conformité frappante et incontestable avec la doctrine que professèrent un peu plus tard les écoles de Pythagore et de Platon. Comme les pythagoriciens et les stoïciens, notre philosophe admet pour première cause la raison, être ineffable, incréé, qui est le type de l'univers, et n'a de type que lui-même. Ainsi que Pythagore, il prend les âmes humaines pour des émanations de la substance éthérée, qui vont s'y réunir à la mort, et de même que Platon, il refuse aux méchans la faculté de rentrer dans le sein de l'âme universelle. Comme Pythagore, il donne aux premiers principes des choses les noms des nombres, et sa cosmogonie est en quelque sorte algébrique. Il rattache la chaîne des êtres à celui qu'il appelle *un*, puis à *deux*, puis à *trois* qui ont fait toutes choses. Le divin Platon qui avait adopté ce dogme mystérieux, semble craindre de le révéler aux profanes. Il l'enveloppe de nuages dans sa fameuse lettre aux trois amis ; il l'enseigne à Denys de Syracuse, mais par énigmes, comme il le dit lui-même, de peur que ses tablettes venant, sur terre ou sur mer, à tomber entre les mains de quelque inconnu, on ne puisse les lire et les entendre. Peut-

être le souvenir récent de la mort de Socrate contribuait-il à lui imposer cette réserve. *Lao-tseu* n'use pas de tous ces détours ; et ce qu'il y a de plus clair dans son livre, c'est qu'un être *trine* a formé l'univers. Pour comble de singularité, il donne à cet être un nom hébreu à peine altéré, le nom même qui désigne dans nos livres saints celui qui a été, qui est, et qui sera. Ce dernier trait confirme tout ce qu'indiquait déjà la tradition d'un voyage de *Lao-tseu* dans l'occident, et ne laisse aucun doute sur l'origine de sa doctrine. Vraisemblablement il la tenait ou des Juifs des dix tribus que la conquête de Salmanazar venait de disperser dans toute l'Asie, ou des apôtres de quelque secte phénicienne, à laquelle appartenaient aussi les philosophes qui furent les maîtres et les précurseurs de Pythagore et de Platon. En un mot, nous retrouvons dans les écrits de ce philosophe chinois les dogmes et les opinions qui faisaient, suivant toute apparence, la base de la foi orphique, et de cette antique sagesse orientale dans laquelle les Grecs allaient s'instruire à l'école des Egyptiens, des Thraces et des Phéniciens.

Maintenant qu'il est certain que *Lao-tseu* a puisé aux mêmes sources que les maîtres de la philosophie ancienne, on voudrait savoir quels ont été ses précepteurs immédiats, et quelles contrées de l'occident il a visitées. Nous savons par un témoignage digne de foi qu'il est venu dans la Bactriane. Mais il n'est pas impossible qu'il ait poussé ses pas jusque dans la Judée, ou même dans la Grèce. Un Chinois à Athènes, offre une idée qui répugne à nos opinions, ou, pour mieux dire, à nos préjugés sur les rapports des nations anciennes. Je crois, toutefois, qu'on doit s'habituer à ces singularités ; non qu'on puisse démontrer que notre philosophe chinois ait effectivement pénétré jusque dans la Grèce, mais parce que rien n'assure qu'il n'y en soit pas venu d'autres vers la même époque, et que les

Grecs n'en aient pas confondu quel-qu'un dans le nombre de ces Scythes qui se fesaient remarquer par l'élégance de leurs mœurs, leur douceur et leur politesse.

Au reste, quand *Lao-tseu* se serait arrêté en Syrie, après avoir traversé la Perse, il eût déjà fait les trois quarts du chemin, et la partie la plus difficile. Depuis qu'on s'attache exclusivement à la recherche des faits, on conçoit à peine que le seul désir de connaître des opinions ait pu faire entreprendre des courses si pénibles. Mais c'était alors le teins des voyages philosophiques ; on bravait la fatigue pour aller chercher la sagesse, ou ce qu'on prenait pour elle ; et l'amour de la vérité lançait dans des entreprises devant lesquelles l'amour du gain eût reculé. Il y a dans ces excursions lointaines quelque chose de romanesque qui nous les rend à peine croyables. Nous ne saurions nous imaginer qu'à ces époques reculées, où la géographie était si peu perfectionnée et le monde encore enveloppé d'obscurité, des philosophes pussent, par l'effet d'une louable curiosité, quitter leur patrie, et parcourir, malgré mille obstacles et en traversant des régions inconnues, des parties considérables de l'ancien continent. Mais on ne doit pas nier tous les faits qui embarrassent, et ceux de ce genre se multiplient chaque jour, à mesure qu'on approfondit l'histoire ancienne de l'orient. Ce qu'on serait tenté d'en conclure, c'est que les obstacles n'étaient pas si grands que nous les supposons, ni les contrées à traverser si peu connues. Des souvenirs de parenté

liaient encore les nations de proche en proche. L'hospitalité, qui est la vertu des peuples barbares, dispensait les voyageurs de mille précautions qui sont nécessaires parmi nous. La religion favorisait leur marche, qui n'était en quelque sorte qu'un long pèlerinage de temple en temple et d'école en école. De tout tems aussi le commerce a eu ses caravanes ; et, dès la plus haute antiquité, il y avait en Asie des routes tracées qu'on a suivies naturellement jusqu'à l'époque où la découverte du cap de Bonne-Espérance a changé la direction des voyages de long cours. En un mot, on a cru les nations civilisées de l'ancien monde plus complètement isolées, et plus étrangères les unes aux autres qu'elles ne l'étaient réellement, parce que les moyens qu'elles avaient pour communiquer entre elles et les motifs qui les y engageaient nous sont également inconnus. Nous sommes peut-être un peu trop disposés à mettre sur le compte de leur ignorance ce qui n'est qu'un effet de la nôtre. A cet égard, nous pourrions justement nous appliquer ce que dit, par rapport à la morale, un des disciples les plus célèbres du sage dont nous venons de rechercher les opinions : " Une vive lumière éclairait la haute antiquité ; mais à peine quelques rayons sont venus jusqu'à nous. Il nous semble que les anciens étaient dans les ténèbres, parce que nous les voyons à travers les nuages épais dont nous venons de sortir. L'homme est un enfant né à minuit ; quand il voit lever le soleil, il croit que *hier* n'a jamais existé."

ŒUVRES DE GŒTHE.

GŒTHE commença sa carrière à une époque où l'Allemagne reçut la triple influence, à la fois morale et littéraire, du roman de Jean-Jacques, du drame de Diderot et de la tragédie de Shakspeare. Le hasard seul avait étendu sur la Germanie l'influence de trois esprits d'une trempe si diverse. Jean-Jacques, sentimental et voluptueux; Diderot, boursofflé, mais avec des éclairs de génie, écrivant d'ailleurs ridiculement des drames essentiellement plats; Shakspeare, profond, et ironique. Machiavel et La Fontaine à la fois dans ses grands tableaux, simple comme l'enfance, passionné comme l'amour, politique et historien à l'instar de l'âge mûr : tout cela se *cahotait* dans l'esprit des Allemands. Gœthe saisit ces élémens d'imitation, dans sa tendre jeunesse, avec un talent original et surtout avec un génie éminemment populaire.

L'illustre poète ne s'en est jamais défendu : il a reçu la majeure partie de ses inspirations de ses contemporains, mais la nature était tellement riche et féconde en lui, qu'il couvrait impunément d'un style enchanteur les maximes mêmes les plus frivoles, quoique Gœthe, livré à lui-même s'élevât d'ordinaire au-dessus de son siècle par l'énergie de sa pensée.

Trois époques de développement éclatent dans toutes les œuvres du Racine de l'Allemagne. Il est malade dans *Werther* : c'est la misanthropie de Jean-Jacques, c'est le dégoût qu'éprouve du monde un esprit agité, faible et incertain. Ni Werther, ni Charlotte, ni Albert, n'intéressent ; mais ce qui frappe fortement à la fois le cœur et l'imagination, c'est le profond sentiment des beautés tendres et sauvages de la nature, sentiment que nulle part Rousseau n'a égalé ; c'est l'inspiration soudaine, c'est la facilité du style qui s'élève de beaucoup au-dessus de l'éloquence diffuse dans les

pages de la *Nouvelle Héloïse*, quelque brûlante, quelque voluptueuse, quelque inspirée qu'elle paraisse. Rousseau, même dans la peinture des égaremens et des folies de sa jeunesse, n'a dépeint rien d'aussi vrai, d'aussi profond, d'aussi vivant, que l'égarement de ce paysan, devenu fou par amour de Charlotte. Il y éclate, sous des formes rustiques, une *grâce terrible*, comme chez les peintres qui rendent le mieux les passions de l'amour.

Si Werther a été inspiré par Rousseau sans que le poète ait abdiqué son caractère original, Gœtz de Berlichingen l'a été par les vieilles chroniques et par Shakspeare. Il y a, même dans le rude tableau de M. Gœthe, des traces de la misérable mollesse qui fait honte au siècle dans la *Nouvelle Héloïse* et qui fait rougir dans *Werther*. Weisslingen, indigne par sa lâcheté et la corruption de son cœur ; Franz, l'écuyer de ce chevalier, ne vaut guère mieux, et la coupable Adélaïde sort du quinzième siècle par la criminelle volupté et la honteuse faiblesse de son esprit ; mais le brave chevalier Gœtz, mais son excellente femme Elisabeth, sa noble sœur Marie ; le groupe de ses généreux amis ; Lersé surtout, si loyal et si piquant d'originalité ; les dignitaires, les chevaliers, les soldats, les paysans, les Bohémiens, tout cela vit, se meut, s'agite, existe dans ce grand tableau. Quoiqu'il soit en esquisse, il n'en révèle pas moins un Raphaël par la force de la conception ; malgré son désordre, *Gœtz* est loin d'être un modèle : mais ce drame dialogué est tout ce que le *génie fragmentaire* a produit de plus merveilleux.

Les lâches compositions de *Clavigo* et de *Stella* dénotent, en Gœthe, jeune encore, un copiste égaré du dramaturge Diderot. Il y a, dans tout cela, des passages d'un naturel

et d'une fraîcheur remarquables, car un génie ne s'abdicque jamais lui-même ; Gœthe le premier a passé condamnation non-seulement sur ces drames, qu'il a qualifiés de pitoyables, mais encore sur *Werther* et même sur *Götz*. Abordons maintenant la gloire littéraire de la première époque poétique de Gœthe dans toute sa pureté.

Faust ; quelques drames satiriques dans le genre de *Hans Sachs*, dramaturge allemand, du tems de la réforme, et d'autres drames dans l'esprit qui inspira Aristophane ; des vaudevilles d'une touche délicate et, pour ainsi dire, aérienne ; surtout des poésies lyriques, odes, romances, ballades, chansons d'amour, madrigaux, tout cela caractérise la fleur des plus beaux jours de l'immortelle jeunesse de Gœthe.

Il y a dans Faust des parties modernes que le poète a postérieurement retouchées, et on n'observe plus la fraîcheur du reste de ce drame. Faust, d'ailleurs, n'est pas un héros marquant, et le diable de Gœthe est trop français et trop civilisé ; on voit que le poète a eu Voltaire en vue, lorsqu'il en traça le tableau. Faust, inventeur présumé de l'imprimerie, enlevé par le diable, selon la tradition populaire, se dégoûte de la science et se livre à la fois à la superstition et à l'incrédulité, sans cesser de trembler de loin, dans son for intérieur, devant la Divinité : donnée profonde, que le grand poète a mieux aimé indiquer que de l'achever. Le diable est moqueur, railleur, homme de bon ton et de bonne composition, mais, pour le fond, d'une indécence révoltante, d'un cynisme qui contraste avec ses manières composées et froidement élégantes.

Ce qui est admirable dans Faust, c'est le style de la poésie qui, avec une souplesse prodigieuse, naïve et profonde à la fois, passe du genre sublime au grotesque, de la folie haineuse aux ravissements de l'amour, de la plus touchante simplicité au ton

lyrique le plus exalté. Marguerite, simple et bornée, comme l'a observé Mad. de Staël, mais délicieuse par sa franchise et par sa timidité, dont la simplicité nous inspire un sourire et un sentiment pénible, dont le délire nous cause une terreur profonde, Marguerite est dessinée de main de maître ; il n'y a rien de pareil dans la poésie du siècle ; on ne peut la comparer qu'aux portraits de femmes qui apparaissent dans les tableaux antiques, à une époque antérieure à Raphaël, lorsque la Flandre, l'Italie et l'Allemagne se distinguaient par une école de peintures des plus religieuses et des plus naïves.

Les sorcières, les étudiants, le sabbat, le peuple, les chœurs religieux, tout cela ressemble aux compositions du Dante, quoique Gœthe soit resté en arrière de ce divin modèle pour ce qui regarde l'ensemble.

Les drames satiriques dans le genre de *Hans Sachs* tiennent du génie naïf et populaire qui éclate si souvent dans Faust, et de la malice d'Aristophane, tempérée par l'inimitable bonhomie de La Fontaine. Tout cela est intraduisible, il faut en convenir. Quant aux drames satiriques que Gœthe a déployés comme un nouvel Aristophane, ils sont destinés à mettre à nu les *hommes à lumières*, les *industriels*, les *gens du siècle*, les esprits de la trempe des Condorcet et consorts, qui apparaissaient, en Allemagne, sous d'autres noms et avec des formes moins élégantes. Gœthe les fouette avec une verve incomparable et un cynisme audacieux ; on dirait un Voltaire ou un Diderot *illibéral*. En effet, ces derniers écrivains ont manqué leur vocation en se prostituant au culte du grand nombre ; Gœthe méprise la foule, et il la châtie sans devenir jamais ni lourd, ni diffus, ni déclamateur ; car, ce qui est surtout remarquable dans ce poète, c'est qu'il n'est nulle part rhétoricien.

Dans ses vaudevilles, Gœthe folâtre à l'instar des poètes les plus aimés

bles du moyen âge. On sent bien qu'il serait impossible de traduire une poésie aussi légère, qui n'en sera pas moins comptée au nombre des ouvrages vraiment inspirés.

Gœthe est surtout grand comme poète lyrique. Dans ses odes intitulées *Prométhée et Ganymède*, il lutte, pour le style et le genre de composition, avec les chœurs d'Eschyle et de Sophocle, sans la moindre trace d'imitation. Ses ballades, ses romances sont, tour à tour, pathétiques, terri-

bles, mystérieuses ou remplies des plus doux sentimens, présentés avec abandon, sans exclure l'élégance d'un genre de grâce qui cherche à se dérober, pour ne pas paraître avoir la conscience de son existence. Les chansons d'amour de Gœthe sont exquises de tendresse et de sensibilité; rien de plus aimable, de plus malin, de plus doux : nulle part la moindre nuance du génie du siècle, rien de prétentieux, rien d'affecté, rien qui vise à l'effet.

La suite au Numero prochain.

ASMOLAN.

CONTE.

SCHA-NESSIR régnait sur la Perse. Schiras, cette ville superbe, alors le séjour des rois, lui devait en partie sa splendeur et sa gloire. Scha-Nessir avait de grandes qualités, mais ternies par de plus grands défauts; il était courageux, mais quelquefois cruel et féroce; il aimait et estimait la vertu, mais refusait de la reconnaître quand elle était en opposition avec son despotisme sans bornes. Ce roi puissant avait, comme tous ses sujets, comme tous les hommes, le désir d'être heureux. Couvert de lauriers acquis par sa valeur, maître d'un empire vaste et florissant, environné de flatteurs qui semblaient l'adorer comme un Dieu, enivré de leur encens, possesseur du plus beau sérail du monde, Scha-Nessir croyait avoir plus qu'un autre des droits au bonheur; cependant il ne le connaissait pas. L'ennui et le dégoût, compagnons des jouissances où le cœur est compté pour rien, s'étaient assis sur son trône et sur ses tapis de pourpre tout resplendissans d'or et de perles. Vainement on cherchait à varier ses plaisirs; ils changeaient de forme, mais conservaient toujours pour lui la même physionomie. Enfin, les louanges intéressées de ses flatteurs,

l'éclat de sa gloire, les caresses des plus belles femmes de l'Asie, ne pouvaient lui dissimuler qu'il n'était point heureux.

Son caractère devint sombre et farouche, et la Perse gémit bientôt sous le joug d'une affreuse tyrannie. Ce beau pays fut désolé par d'odieuses vexations; le plus léger murmure fut puni de mort, et des espions gagés s'insinuaient jusques dans le sein des familles, pour y pénétrer les plus secrètes pensées des cœurs. On gémissait dans le silence, on redoutait de laisser apercevoir des larmes. Scha-Nessir semblait s'être dit : " Puisque je suis malheureux, je veux que tout le monde le soit. Il ne sera pas dit qu'un seul de mes sujets puisse se vanter de posséder un trésor qu'il n'est pas en mon pouvoir d'obtenir." Mais plein d'orgueil, il ne voulait pas que cette honteuse pensée fût devinée par ses victimes; il eût rougi de laisser voir l'état de son cœur, et, tout en se vengeant de son malheur sur ses sujets innocens, il eut la manie de vouloir passer pour le plus heureux des hommes. Ne pouvant se tromper lui-même, il crut pouvoir tromper les autres. Voilà pourquoi il faisait tant

de malheureux, il punissait jusqu'à l'apparence du bonheur, et si l'on n'osait gémir en public, il fallait concentrer aussi tous les mouvemens d'une joie innocente.

Cependant un jeune homme nommé Asmolan, comblé de tous les dons de la nature et de la fortune, possédait la plus belle maison de Schiras ; il y rassemblait de nombreux amis que lui attiraient sa libéralité, ses manières franches et nobles, sa gaieté, la bonté de son cœur, sa douceur inaltérable, et toutes les qualités qui nous font aimer. Un jour Asmolan donnait un repas somptueux à ses amis, et, vers la fin du repas, entraîné par sa gaieté naturelle, par le plaisir de se voir entouré d'hommes dont il se croit tendrement chéri, il s'écrie : "Oui, mes amis, je suis le plus heureux des enfans d'Adam." Cette parole imprudente est avidement recueillie par un homme qui s'est introduit dans la salle du festin. Cet homme se nomme Abdérab ; depuis long-tems jaloux de la prospérité d'Asmolan, il ne cherchait que les moyens de la détruire.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le bon Asmolan est arrêté et conduit devant le terrible monarque, qui lui dit : "Jeune imprudent, tu te crois donc plus heureux que moi qui suis le favori du ciel, et que le saint prophète comble de ses faveurs ; que moi qui tiens dans ma main la destinée de la Perse, et qui peux d'un seul mot te faire rentrer dans la poussière et le néant ? Il ne tiendrait qu'à moi, vil insecte, de t'arracher la vie, mais pour la première fois je veux bien épargner ton sang et rejeter ton crime sur ta jeunesse. Je veux voir si tu auras l'imprudence et la folie de te croire encore plus heureux que ton maître."

Asmolan avait entendu ce discours avec le plus grand calme ; il quitte le palais du roi, et retourne précipitamment à sa maison pour rassurer ses amis ; mais le tyran avait ordonné qu'elle fût rasée, et déjà cet ordre funeste était exécuté.

Tous les biens d'Asmolan venaient

aussi d'être confisqués au profit de son dénonciateur. Il alla demander un asile à ses amis ; on ne vit pas le plus léger changement dans sa physiologie, dans son caractère et dans ses habitudes. Son front parut toujours conserver la même sérénité et porter l'empreinte du bonheur.

Huit jours s'étaient écoulés depuis cette terrible catastrophe, quand le roi fit venir de nouveau le jeune Persan et lui dit : "Eh bien, jeune insensé, te vanteras-tu encore d'être plus heureux que moi ? Te voilà plongé dans la misère ; il ne te reste rien dans le monde, rien que le repentir et l'humiliation.—O roi ! tu te trompes, répond Asmolan avec douceur, je n'étais point orgueilleux de mes richesses : comment donc serais-je humilié de ma pauvreté ? Tu crois m'avoir tont ravi quand je viens te remercier de tes bienfaits. Tu m'as fait connaître, ô Scha-Nessir, que j'étais possesseur du plus rare, du plus précieux des trésors après la vertu. Grâce à toi, je viens d'apprendre que j'avais des amis indépendans de la fortune. Ils ne m'ont point traité comme elle ; j'ai retrouvé dans leur cœur bien plus que tu ne m'as ôté ; et tu n'as fait qu'augmenter mon bonheur en voulant le détruire."

A ce discours Scha-Nessir reste indécis ; il est étonné de tant de grandeur d'âme et de désintéressement ; son orgueil est humilié ; il s'indigne de voir un jeune audacieux braver sa puissance et sa colère ; mais en même tems, cette vertu, ce calme, cette douceur, cette noble résignation le subjuguent. Il va céder et renvoyer Asmolan ; mais un courtisan perfide réveille son courroux, et lui fait voir dans Asmolan un jeune orgueilleux qui entreprend de le braver jusques sur le trône ; il conseille au tyran de sévir contre cet insensé, de le jeter en prison, ne fût-ce que pour voir jusqu'où peut aller son audace, et pour dompter ce courage qu'il appelle rébellion. Le roi se laisse persuader ; il rougit d'avoir éprouvé un instant d'émotion, et regarde le sentiment

vertueux qui l'a fait balancer quelque tems, comme une victoire qu'Asmolan vient de remporter ; il veut l'en punir, et il ordonne que le jeune homme soit traîné dans une prison obscure ; il veut épuiser sur lui tous les tourmens, lasser sa constance, et lui faire avouer enfin qu'il est malheureux.

On jette le jeune Persan dans un horrible cachot, et, pour comble de barbarie, on lui donne pour compagnon d'infortune son ennemi, son dénonciateur, cet Abdérah, l'auteur de tous ses maux. Ce malheureux avait été long-tems favori du prince, et venait d'eucourir sa disgrâce. Condamné à passer sa vie au fond de ce cachot, il le faisait retentir de ses cris de désespoir.

Asmolan regarde avec calme sa nouvelle demeure. "J'aimerais mieux, dit-il, être chez moi, ou bien assis à la table de mes amis. Mais conformons-nous à la volonté du ciel. Changerai-je ma situation en me livrant à la douleur ? Me rendrai-je Mahomet plus favorable en murmurant contre les décrets de la Providence ?" Puis s'approchant de son compagnon : "Abdérah, lui dit-il, le tyran n'est pas si méchant qu'il le croit, puisqu'il a bien voulu nous réunir tous les deux dans le même cachot. Le malheur que l'on partage n'est qu'un demi-malheur, et je ne me plaindrai pas de mon sort si je puis te consoler." A la voix d'Asmolan qu'il reconnaît, à ce discours où respire tant de bonté lorsqu'il mérite de si justes reproches, Abdérah pousse de nouveaux cris ; il tombe aux pieds d'Asmolan, il le conjure de le punir, d'assouvir une vengeance légitime et de le délivrer du poids de ses malheurs et de ses remords. Asmolan le relève et lui dit : "Pauvre Abdérah ! pourquoi rappeler le souvenir du passé ? Pour désoler le présent et empoisonner l'avenir ? Ce qui est passé n'est plus, et le ciel ne donne à l'homme que le présent pour en jouir, et l'avenir pour espérer. Voilà tout ce que nous possédions en réalité avant d'entrer ici ; voilà tout ce que nous possédons encore. Nous sommes en prison

tous les deux ; notre prison n'est pas belle, il faut l'avouer ; mais les reproches et la haine, loin de l'embellir, la rendraient plus affreuse encore. Pardonne-moi tes torts comme je te les pardonne ; je n'en ai pas souffert. Voyons ce que nous avons de mieux à faire pour rendre notre sort le moins désagréable qu'il sera possible !"

Les remords d'Abdérah l'empêchent de répondre ; il fond en larmes et tombe aux genoux d'Asmolan, qui le relève et l'embrasse en souriant. Bientôt les deux prisonniers cherchent à adoucir leur captivité ; ils inventent une multitude de moyens pour abrégier le tems ; mais Abdérah retombe souvent dans une profonde mélancolie. Le souvenir du passé le poursuit toujours, et son avenir se présente à ses yeux sans espérance et sans consolation. Asmolan relève son courage, et lui montre que ce qu'il regarde comme son avenir, n'est qu'un instant rapide qui ne s'étend point au-delà des bornes de la vie ; il lui prouve que l'avenir de l'homme n'est point sur cette terre, où toutes nos espérances sont trompeuses, où le jour de la prospérité est souvent la veille du jour de l'infortune ; il lui parle des vertus, lui enseigne à les connaître, et par conséquent à les aimer. L'âme d'Abdérah se remplit d'une force nouvelle ; le tumulte de ses passions s'apaise, et ses regrets perdent insensiblement leur amertume. Il ne conçoit pas comment il a pu si long-tems ignorer ces vérités si sublimes, si consolantes et si simples ; il offre au ciel tous les malheurs qu'il vient d'éprouver, comme une expiation de sa fortune passée ; il va jusqu'à remercier le tyran ; c'est à lui qu'il doit une autre âme, des jouissances qu'il n'avait pas même soupçonnées, et des trésors que toutes les puissances de la terre ne peuvent ravir à celui qui les possède. Ces jours si longs, si terribles avant l'arrivée d'Asmolan, s'écoulent maintenant avec rapidité dans les doux entretiens de la confiance, de la sagesse, de l'amitié et quelquefois de la gaieté.

Un mois s'était passé depuis le jour de la captivité d'Asmolan, Scha-Nessir veut voir jusqu'où peut aller l'obstination du jeune Persan ; il se le fait amener devant toute sa cour, lié comme un criminel ; puis il lui dit avec un sourire amer et dédaigneux : " Eh bien ! Asmolan, es-tu heureux maintenant ?—O roi ! s'écrie Asmolan, faut-il que je te doive tous les jours de nouveaux bienfaits ? J'avais un ennemi cruel, et je puis, grâce à toi, le compter au nombre de mes amis les plus chers et les plus fidèles. Tu m'avais donné pour compagnon d'infortune un malheureux qui ne pouvait me regarder sans rougir ; il était coupable, et je l'ai rendu vertueux ; je lui ai donné, pour supporter sa destinée, la plus noble, la plus sublime espérance de l'homme. O roi ! c'est toi qui m'as procuré les moyens de faire tant de bien, et je t'en remercie Eh ! bien ! dit le roi avec fureur, que cet insensé soit conduit au supplice, qu'il meure par la main des bourreaux, à l'aspect de tout mon peuple. Nous allons voir, jeune orgueilleux, si tu me braveras jusque sur l'échafaud et sous le glaive de la mort. —Je ne te brave point, dit Asmolan, je cède au pouvoir que le ciel irrité t'a donné de faire le mal. J'adore un Dieu jusques dans les fléaux que sa colère envoie aux hommes pour les punir. Je ne te brave point, mais tu me demandes si je suis heureux, et je te dis la vérité."

L'échafaud est dressé ; tout le peuple de Schiras, attiré par une curiosité cruelle, se précipite sur les pas de la victime. Asmolan paraît au milieu des gardes du roi qui, monté sur son trône, domine la place publique. Asmolan a conservé toute sa sérénité ; ce n'est point ce courage affecté de l'orgueil, qui combat la nature dans ce moment terrible où l'homme devrait être bien loin de l'orgueil ; il marche sans fierté comme sans crainte. Il monte enfin sur l'échafaud. Le bourreau lève le bras et va frapper, lorsque Scha-Nessir s'écrie avec ironie : " Eh bien ! As-

molan, es-tu plus heureux que moi maintenant ?—O roi, dit Asmolan, si tu voulais me rendre malheureux, il fallait employer tout ton pouvoir à me faire commettre un crime ou une bassesse. Qu'ai-je fait qui puisse me rendre malheureux ? Crois-tu donc que la justice d'un Dieu ait remis le bonheur d'un homme entre les mains d'un autre, et que le calme de la vertu puisse être un moment troublé par les caprices d'un tyran ? Je vais mourir, et tu me demandes si je suis plus heureux que toi ? Oh ! si tu pouvais lire dans mon cœur, tu envierais ma félicité. J'ai employé le peu de tems que j'ai vécu à faire le bien, et tu employes tous les instans de ton existence à faire des malheureux ; je touche au moment de recevoir la récompense que le ciel promet à l'homme juste, et le tems n'est pas loin où tu recevras la peine due aux méchans. Ton cœur est sans cesse déchiré de remords ; dévoré de soupçons et d'ennuis ; le mien vole vers son Dieu, pur et rempli d'espérances. Réponds moi, Scha-Nessir, dans ce moment solennel où l'homme n'a plus rien à espérer sur la terre, plus rien à redouter des méchans : réponds, c'est moi qui t'interroge, c'est moi qui te demande : Scha-Nessir, es-tu plus heureux qu'Asmolan ?"

A ces mots, à cette question inattendue, le roi se lève de son trône. Le plus grand silence règne dans cette immense assemblée ; tout le peuple, toute la cour sont dans l'attente. Scha-Nessir s'avance vers Asmolan, et lui dit : " Jeune homme, descends de ce vil échafaud où t'a conduit mon aveugle fureur ; ton courage m'a vaincu, ta vertu m'a subjugué. Sois mon ami, sois mon conseil ; je ne veux plus me séparer de toi ; le bonheur est avec toi, auprès de toi, en toi. Je vois maintenant qu'il consiste dans la grandeur de l'âme, dans cette force de caractère plus puissante que toutes les puissances humaines, et qui nous élève au-dessus de toutes les destinées, sans effort et sans nous faire sortir de ce caluue inaltérable de la vertu.

Viens à ma cour, tu seras mon premier visir; ta sagesse sera mon égide, tu partageras ma puissance; puisses-tu me faire partager ton bonheur!"

"J'accepte le rang que tu m'offres, lui répond Asmolan. Peut-être ne serai-je plus malheureux dans la grandeur que dans mon cachot. Nous travaillerons ensemble au bonheur de tes sujets, ce sera travailler au tien. O roi, le bonheur est bien facile à trouver; il est par-tout. S'il n'existe pas sur un trône, c'est la faute de celui qui règne."

Le premier soin d'Asmolan fut d'ouvrir la prison d'Abdérab qu'il regarda toujours comme un ami, et qui ne cessa jamais de mériter sa confiance et son estime. Quoique revêtu d'un grand pouvoir, le visir ne changea

point de caractère; il conserva le même enjouement et fut entouré dans sa grandeur des amis qui ne l'avaient point abandonné dans l'infortune. Au comble de la gloire et de la prospérité, il sut jouir de sa puissance et de sa richesse. Un jour, dans une fête splendide, où le sage Asmolan avait réuni tout ce que le luxe asiatique peut offrir de plus rare et de plus précieux, tout ce que les arts ont de plus exquis, et où, le front rayonnant de plaisir et de gaieté, il recevait les hommages de tous les cœurs, un de ses amis s'approche de lui et lui dit en souriant: "Eh bien! Asmolan, es-tu heureux maintenant?—Oui, répond le visir, oui, je suis heureux, à-peu-près comme en prison."

NOTICE EXPLICATIVE

DES TABLEAUX EXPOSÉS AU DIORAMA DE PARIS ET RÉCEMMENT ARRIVÉS À LONDRES.

MR. SMITH, Anglais de naissance qui a résidé plusieurs années à Paris ou il s'est fait avantageusement connaître comme imprimeur a fait l'acquisition de ces deux tableaux qui viennent d'arriver à Londres pour être exposés dans une salle spacieuse construite pour l'occasion à l'entrée du *Regent's Park* vis-à-vis *Portland Place*.

Les artistes se sont engagés à transmettre à M. Smith les nombreux tableaux qu'ils ont le dessein d'exposer au Diorama à Paris. Ils doivent être envoyés à Londres au bout de six mois d'exposition dans la capitale de la France. Il y aura donc à Londres comme à Paris une suite régulière de deux nouveaux tableaux tous les six mois.

L'emplacement du Diorama à Londres est choisi à merveille. L'accès

de l'édifice sera également facile pour les habitants de la cité et ceux qui demeurent à l'autre extrémité de la capitale. Nous pouvons ajouter que les tableaux auront l'avantage d'une lumière parfaite, avantage inappréciable et que n'aurait pas offert une salle construite dans l'intérieur de la ville,

Ayant vu le Diorama à Paris nous pouvons assurer nos lecteurs qu'il présente des effets de perspective extraordinaires et pour ainsi dire magiques; et dont rien de ce qui a été offert dans ce pays à la curiosité du public ne peut donner une idée.

En un mot nous ne doutons pas du succès de M. Smith dans une spéculation dont les frais ont dû être énormes tant nous sommes convaincus du mérite de son entreprise.

OBSERVATIONS DÉTACHÉES.

L'art de reproduire dans de grandes proportions les aspects de la nature et les monumens pittoresques, semble avoir été ignoré de nos pères. Quelques tableaux exécutés sur de petites échelles, et par conséquent très-inexactes dans les détails de localité et d'architecture, se prêtaient seulement aux illusions de l'optique et donnaient des notions trompeuses aux spectateurs, qui ne pouvaient ensuite les rectifier par la comparaison des objets représentés avec les objets eux-mêmes.

Une invention importante, et qui doit occuper une place mémorable dans l'histoire des arts du dessin, donna à notre siècle, sur celui qui l'avait précédé, cet avantage de pouvoir léguer au siècle à venir un système complet de perfectionnement dans les principes de l'imitation. Cette invention, connue sous le nom de PANORAMA, étonna beaucoup par ses résultats séduisants; on ne comprit pas d'abord par quel prestige, l'œil attaché sur une surface plane et se portant circulairement sur tous les points de cette surface, trouvait de la profondeur, des divisions de plans, une continuité de lignes et d'effets, et par dessus tout, une vérité frappante dans ce quel'ensemble d'un pays offre d'original, dans ce qu'on pourrait appeler *les habitudes* de telle ou telle nature, *la physionomie* de telle ou telle localité.

Les hommes de l'art furent surpris eux-mêmes des enchantemens que le pinceau avait enfantés par cette réunion de mensonges à la perspective et à la couleur, qui, formant un système d'une foule de déceptions, était parvenue à produire l'illusion du vrai.

Aux illusions assurées par le genre du panorama, ajouter les prodiges de l'*animation*, qui n'appartiennent qu'à la mécanique, serait résoudre ce problème dès long-tems proposé, et jusqu'alors demeuré sans solution :

trouver et réunir les moyens de rendre, par l'imitation, les aspects de la nature, tels qu'ils se présentent à la vue, c'est-à-dire, avec les impressions des changemens divers qu'y apportent pendant un tems donné, les vents, la lumière, les vapeurs, et leurs modifications.

C'est à la solution de cette grande difficulté qu'ont travaillé les auteurs du DIORAMA. Leur projet n'a point été de reproduire des vues générales, mais seulement des points de vues intéressans, tant pour la mémoire des faits historiques, que pour le pittoresque des situations locales.

Les tableaux qui représentent les aspects choisis par les artistes, sont au nombre de deux. Cette modification au système des panoramas, doit être agréable au public, qui n'estime rien tant que la diversité dans ses plaisirs. Ces deux tableaux sont de genres différens, l'un est du genre *intérieur*, l'autre du genre *paysage*. Ceux qui succéderont aux ouvrages exposés maintenant suivront le même mode de diversité, c'est-à-dire, que jamais ils ne seront tout-à-fait du même genre. Ils ne pourront cependant procéder de l'un et de l'autre; mais l'intention de MM. Bouton et Daguerre n'est pas d'abuser de ce moyen, ils n'en useront dans leur composition que pour rendre sensible aux amateurs, la différence qu'il y a entre la nature morte et la nature animée.

Les tableaux du *Diorama* sont peints à l'huile. Ils sont exécutés sur les proportions de 80 pieds de largeur sur 45 de hauteur; de telle sorte qu'il vise du point perspectif qui est supposé être le centre de la salle ronde qui reçoit les spectateurs, tous les objets des tableaux affectent la forme et les dimensions de la nature.

Les auteurs du *Diorama* ont donné pour la perfection de leurs tableaux, à la forme plane, la préférence sur la

forme circulaire adoptée dans les panoramas. Celle-ci n'est utile que dans la représentation d'une étendue de pays considérable, surtout quand on a intérêt à rendre dans tous les sens l'horizon du lieu qu'on veut figurer.

Plusieurs changemens apportés au genre des panoramas, et dont il serait trop long d'énumérer ici les conséquences avantageuses, ont été pratiqués avec un grand bonheur par MM. Bouton et Daguerre dans la conception du *Diorama*. Le public appréciera leurs résultats, sans s'informer des causes qui les ont assurés, et les connaisseurs les goûteront en analysant des moyens qu'ils devineront sans doute facilement.

L'exécution des tableaux est fort soignée. Ce fini, quand il est apporté avec discernement et par une main habile dans la facture d'un grand ouvrage, est un mérite réel. Les panoramas ont toujours un peu manqué de ce genre de mérite; aussi quelquefois la perspective aérienne a-t-elle pu y paraître négligée.

Tous les procédés d'*animation* mis en usage au Diorama sont d'une grande simplicité. Les auteurs ont rejeté tout ce qui pouvait avoir l'apparence du charlatanisme. Un appareil peu compliqué, et qui produit les effets les plus extraordinaires, donne le mouvement apparent à la lumière et produit, dans les formes des objets éclairés, les changemens désirés.

MM. Bouton et Daguerre n'ont pas même voulu isoler le spectateur dans un espace privé de clarté. La salle est éclairée par un plafond transparent chargé d'ornemens de différentes

couleurs, dont des tableaux, faits autrement que ne le sont ceux du Diorama, pourraient craindre le voisinage. La vivacité de ces tons brillans n'est point nuisible à l'effet des ouvrages exposés, c'est une grande preuve en faveur de la bonté du système des auteurs.

La salle du *Diorama* reçoit, d'un mécanisme ingénieux, la faculté d'un déplacement nécessaire, pour passer d'un aspect à un autre. Elle tourne sur elle-même sans que le spectateur s'en aperçoive autrement que par l'observation d'altérations successives dans les couleurs des ornemens du dôme de la salle. Le mécanisme appliqué à la rotonde est d'ailleurs d'une telle solidité qu'il pourrait supporter trois fois autant de personnes que la salle en pourrait contenir. Les dames n'y verront donc pas un motif d'appréhension, peut-être y trouveront-elles un agrément.

La salle est décorée avec goût. On a placé dans la grande loge qui est près du centre de perspective, des lentilles concaves qui prêtent aux tableaux une physionomie particulière, en diminuant les proportions des objets et en les éloignant par l'apparence.

Les tableaux qui vont être exposés au *Diorama* sont :

- 1°. UNE VUE INTÉRIEURE DE LA CHAPELLE DE LA TRINITÉ. (Cathédrale de Canterbury. Angleterre.)
- 2°. UNE VUE DE LA VALLÉE DE SARNEN. (Suisse.)

LE JARDIN DU ROI.

Tout l'univers connaît le Jardin du Roi. Ce riche et magnifique établissement est un des premiers que les étrangers visitent en arrivant à Paris. Il est en possession d'attirer les gens du monde comme les savans ; les simples curieux parcourent avec admiration les galeries et les différens parcs où sont classés, dans l'ordre le plus parfait, les trésors si variés des trois règnes de la nature ; les personnes qui ont du goût pour l'étude suivent avec assiduité les cours publics et gratuits où les plus habiles professeurs savent rendre l'instruction si attrayante et si aimable. Les femmes mêmes ne sont effrayées ni par les heures, ni par l'éloignement ; elles s'arrachent gaïement au sommeil, elles franchissent avec zèle des distances considérables pour aller entendre des leçons d'agriculture, de botanique, de chimie et de minéralogie. Qui n'a pas voulu jouir plusieurs fois du coup d'œil imposant que présente le kiosque placé au haut du labyrinthe ? Qui ne s'est pas souvent reposé sous ce superbe cèdre du Liban, qu'on dirait le souverain de l'empire végétal ? Qui n'a pas pris plaisir à s'égarer dans les détours sinueux de cette charmante vallée suisse et à suivre les mouvemens divers de cette foule d'animaux dont les caractères sont si opposés, dont les mœurs et les habitudes sont si différentes ? Enfin, qui n'a pas été frappé du contraste qu'offre avec ces êtres ou sauvages ou timides, mais innocens, la vue de ces bêtes féroces dont la figure est si terrible, dont les forces sont si menaçantes ?

Et lorsqu'on approche des hommes qui gouvernent ce vaste établissement ; lorsqu'on voit réunies aux connaissances les plus profondes et les plus étendues des manières si simples et si hospitalières, une complaisance et une aménité de tous les momens et pour tous les âges et pour toutes les con-

ditions ; lorsqu'on suit dans leur vie patriarcale la plupart de ces administrateurs qui entretiennent des relations fréquentes avec tous les savans de l'Univers, qui ont commerce avec les souverains et les grands de la terre, ne se sent-on pas pénétré tout à la fois d'attendrissement, de respect et de vénération ?

Mais si l'ensemble du tableau est familier à presque toutes les classes de la société, son origine, ses progrès, ses développemens restaient généralement inconnus. Les administrateurs ont eu l'inspiration la plus heureuse et la plus utile en songeant à publier l'*Histoire et la Description du Muséum d'histoire naturelle*, dénomination récente, employée à désigner la réunion de trois établissemens principaux : le Jardin du Roi, le Cabinet du Roi et la Ménagerie du Roi. Ils ne pouvaient confier la rédaction de cette histoire à une plume plus exercée et plus correcte que celle de M. Deleuze, distingué déjà dans la république des Lettres par une foule d'ouvrages d'un grand mérite, entre autres par la traduction la plus fidèle et la plus élégante des *Saisons de Thomson*.

L'auteur a divisé l'*Histoire du Muséum* en trois époques :

La première commence à la fondation et se prolonge jusqu'en 1739 ;

La deuxième date de l'entrée de Buffon au Jardin du Roi, jusqu'à sa mort, en 1788 ;

La troisième, de la mort de Buffon jusqu'au tems actuel et à la nouvelle organisation.

Ce fut Louis XIII qui créa et institua le Jardin du Roi par un édit enregistré au Parlement, au mois de mai 1635.

Il consistait alors en une maison et un terrain de vingt-quatre arpens, et avait pour but la démonstration de l'intérieur des plantes et toutes les opérations pharmaceutiques néces-

saires à l'instruction des élèves en médecine. Bouvard, premier médecin du Roi, fut nommé surintendant et Guy de la Brosse, médecin ordinaire, intendant du Jardin. Pour fournir aux honoraires et aux diverses dépenses, le Roi fit un fonds de vingt et un mille francs, qui représenterait maintenant cinquante-deux mille cinq cents francs. Il est à remarquer que l'augmentation de la dépense n'est point en rapport avec celle du Muséum.

La mort de Guy de la Brosse fut un malheur pour le Jardin du Roi ; ceux qui lui succédèrent n'eurent ni le même zèle ni la même activité. L'établissement ne commença à prendre quelque importance que lorsqu'en 1671, Colbert réunit la surintendance du Jardin à celle des bâtimens du Roi, laissant au premier médecin le titre d'intendant avec la direction des cultures. C'est ainsi qu'on retrouve le nom de ce grand ministre dans toutes les parties de l'administration qui contribua si puissamment à la splendeur du règne de Louis XIV.

Un autre nom célèbre, quoique dans une position inférieure, est celui de Tournefort, qui, en 1683, obtint la chaire de botanique, devint, dix ans après, premier médecin du Roi, et eut en cette qualité, d'abord l'intendance, puis la surintendance du Jardin. La réputation que Tournefort s'était acquise par ses leçons, s'accrut encore, en 1693, par la publication de ses *Elémens de Botanique*. Il fit plusieurs voyages pour se procurer des plantes ; en 1700, il alla au Levant, accompagné du peintre Aubriet, attaché au Jardin, et qui devait dessiner les espèces nouvelles. A son retour, en 1702, il introduisit beaucoup de plantes inconnues jusqu'alors. Il mourut en 1708, laissant à l'établissement sa collection d'histoire naturelle et un herbier précieux.

Très-peu de tems après la mort de Tournefort, il vint, de Lyon à Paris, un jeune homme dont le nom est devenu si recommandable par les progrès que lui-même, ses deux frères et son neveu ont fait faire à la botanique.

Antoine de Jussieu n'avait que vingt-trois ans ; appelé par Fagon à la place de professeur, il justifia bientôt un pareil choix, fut élu à l'Académie des Sciences, parcourut l'Espagne et le Portugal, accompagné de son frère Bernard, âgé de dix-sept ans, et en rapporta une riche moisson de plantes. On ne saurait oublier que ce fut Antoine de Jussieu qui, en 1720, remit au *Chevalier Declieux*, enseigne de vaisseau, un pied de café, que celui-ci conserva presque religieusement, se privant, pour l'arroser, d'une portion de l'eau nécessaire à sa propre vie, et transporta heureusement, à la Martinique, où il a produit tous les cafés que l'on cultive aux Antilles.

Plusieurs intendans se succèdent sans avantage pour le Jardin du Roi ; mais les progrès qu'il n'a cessé de faire jusqu'à nos jours sont principalement dus au choix que le Gouvernement fit de Dufay pour occuper cette place. Avec lui finit la première époque historique du Muséum.

La seconde s'ouvre et est remplie tout entière par l'intendance de l'immortel Buffon. Quel bien ne devait pas faire un si beau et si vaste génie pendant une administration de quarante-neuf années ? La manière dont M. Delenze en retrace les commencemens donnera une idée du style de l'historien.

« Buffon, dit-il, était connu par plusieurs Mémoires de mathématiques, de physique et d'économie rurale, qui lui avaient ouvert l'entrée de l'Académie des Sciences ; mais il ne l'était pas comme naturaliste. Doué de cette capacité d'attention qui fait découvrir les rapports les plus éloignés, et de cette imagination brillante qui appelle l'attention des autres sur les résultats auxquels on n'est soi-même parvenu qu'à force de travail, il pouvait se distinguer également dans tous les genres, mais il ne s'était pas encore décidé sur le choix de la science à laquelle il appliquerait la force de son esprit et les connaissances exactes qu'il avait acquises. Sa nomination à la place d'intendant du Jardin du Roi, le détermina à

s'attacher à l'histoire naturelle; et, comme les progrès de cette science tenaient à la prospérité de l'établissement qui leur était consacré, il mit sa gloire à le rendre en tout digne de sa destination. A mesure que sa réputation s'étendit, il profita des avantages que lui donnaient son crédit et sa célébrité pour enrichir le monument auquel il avait lié son existence. C'est à lui que le Jardin du Roi doit ses accroissemens jusqu'à la nouvelle organisation, et c'est à cause de l'étendue qu'il lui avait donnée et de la variété des objets qu'il y avait réunis, que cette nouvelle organisation est devenue nécessaire.

“Lorsqu'on veut construire un vaste palais, un seul architecte doit en concevoir l'ensemble, en ordonner la distribution, en tracer le plan, en diriger les premiers travaux. Mais une fois que les fondemens sont jetés, il faut que d'habiles artistes soient chargés chacun d'une partie, qu'ils s'attachent à en perfectionner les détails, et qu'ils se concertent entre eux pour mettre de l'accord dans leurs opérations. L'attention du même individu ne saurait se porter à la fois sur plusieurs objets, et des choses essentielles seraient négligées pour d'autres qui le seraient moins.

“Si le Jardin et le Cabinet du Roi doivent à Buffon la splendeur à laquelle ils sont parvenus, c'est à l'existence de ce magnifique établissement que Buffon doit toute sa gloire. S'il n'eût été placé au centre des collections, si le gouvernement ne lui eût fourni les moyens de les augmenter, s'il n'eût pas été en relation avec tous les naturalistes, il n'aurait jamais conçu le plan de son *Histoire naturelle*, et, l'eût-il conçu, il n'aurait pu l'exécuter. Le génie, qui peut seul embrasser à la fois un grand nombre de faits pour en tirer des conclusions générales, serait continuellement exposé à l'erreur, s'il n'avait à sa portée tous les élémens de ses spéculations.”

De ces observations judicieuses, l'auteur passe au récit des opérations successivement entreprises par Buffon

pour l'augmentation du Cabinet, pour l'agrandissement du local, pour l'embellissement du Jardin. De nouvelles salles sont destinées aux différentes parties de l'histoire naturelle; de nouvelles serres sont construites, de nouvelles allées sont plantées. Aux soins que demandent ces objets matériels, se joint le choix des hommes qui doivent aider l'intendant de leurs travaux, de leurs lumières et de leur zèle. Il appelle auprès de lui son compatriote Daubenton, le charge de l'arrangement du Cabinet dont il le fait garde et démonstrateur, se l'associe pour la partie descriptive de son *Histoire naturelle*. Bientôt on voit paraître auprès de lui et Lemonnier, membre de l'Académie des Sciences; Antoine-Laurent de Jussieu, neveu de Bernard, et Jean-André Thonin, chef de cette famille devenue depuis si précieuse par les services qu'elle a rendus à tous les établissemens consacrés à la culture des végétaux, et particulièrement au Jardin du Roi; et son fils André Thonin, né, comme ses trois frères, et élevé dans ce jardin, au milieu des plantes de tous les pays, instruit par les leçons des grands-maîtres, passionné pour l'étude, porté par son mérite et ses connaissances à l'Académie des Sciences à côté de l'homme de génie qu'il secondait, moins comme jardinier que comme professeur de culture. On voit encore se grouper successivement autour de l'illustre intendant Rouelle, Bourdelin, Macquer, Brongniart, Fourcroy, pour la chimie; Winslow, Ferrein, Petit, Portal, pour l'anatomie; Lacépède, pour l'histoire naturelle; Desfontaines, pour la botanique; Vanspaendonck, pour l'iconographie; Faujas de Saint-Fond, pour la géologie.

“Ce ne fut, ajoute M. Deleuze, qu'après s'être assuré les moyens de réaliser ses projets, que Buffon en commença l'exécution. Dès lors aucun obstacle ne fut capable de l'arrêter, aucun travail ne put lasser sa patience; son entreprise fut couronnée par le succès le plus éclatant;

et, sur la fin de sa vie, il eut lieu de s'applaudir des sacrifices qu'il avait faits. Le Jardin et le Cabinet du Roi furent, avec raison, cités, comme son ouvrage, comme la plus belle institution qu'on eût jamais formée pour le progrès des Sciences, comme un point central où devaient se rendre de diverses contrées tous ceux qui se livrent à l'étude de la nature. Si les Français se glorifiaient d'un tel monument, les étrangers l'admiraient sans jalousie, parce qu'il était également utile aux hommes de toutes les nations."

Nous voici à la troisième époque de l'histoire du Muséum. Le marquis de la Billarderie, frère du comte d'Angivillier, avait succédé à Buffon dans l'intendance du Jardin. Il continuait les travaux commencés par son prédécesseur, lorsque la révolution, qui venait d'éclater, fit prendre une nouvelle forme à l'administration de cet établissement. Déjà M. Bernardin de Saint-Pierre avait remplacé M. de la Billarderie; celui-ci avait obtenu la translation de la Ménagerie de Versailles au Jardin du Roi. L'assemblée législative ayant supprimé toutes les corporations savantes, le Jardin du Roi craignait d'être enveloppé dans la proscription de tout ce qui rappelait les souvenirs de la monarchie. Il se trouva pourtant, même dans la Convention, quelques hommes de courage qui, reconnaissant enfin l'abîme dans lequel ils étaient entraînés, cherchèrent à préparer un retour vers le bien en conservant les institutions utiles aux Sciences et aux Arts. On voit avec un sentiment de consolation sortir du milieu des ruines révolutionnaires une loi conservatrice.

Par cette loi, rendue au mois de juin 1793, l'établissement reçoit le nom de Muséum d'Histoire naturelle. Ses officiers prennent le titre de professeurs, et élisent chaque année un directeur et un trésorier. Douze cours sont établis, savoir :

- 1° Minéralogie,
- 2° Chimie générale,
- 3° Arts chimiques,

- 4° Botanique dans le Muséum,
- 5° Botanique dans la campagne,
- 6° Culture,
- 7° et 8° Deux cours de Zoologie,
- 9° Anatomie humaine,
- 10° Anatomie des animaux,
- 11° Géologie,
- 12° Iconographie naturelle.

On laisse aux douze officiers le soin de distribuer les fonctions de ces douze chaires : enfin, une bibliothèque est attachée au Muséum.

Mais cette organisation n'empêcha pas l'établissement de courir de grands dangers jusqu'à la fin du siècle. Un des principaux fut le projet d'établir, sous le titre d'administrateur comptable, un directeur-général ou intendant nommé par le Ministre de l'Intérieur. Ce projet fut proposé par le frère du premier consul. M. Chaptal, ayant succédé dans ce ministère à Lucien Bonaparte, fit sentir au chef du Gouvernement l'inconvénient de centraliser une autorité qui n'a nulle relation avec les affaires politiques, dont les dépenses sont fixées par le budget de l'Etat dont la gloire et la prospérité sont pour tous les professeurs-administrateurs une propriété commune. Il faut rendre également justice au désintéressement que montrèrent, dans une telle circonstance, et M. Daubenton, à qui ses collègues offrirent vainement la place de directeur perpétuel, et M. de Jussien, qui refusa le même titre dont le ministre Lucien voulut l'investir.

Nous ne suivrons pas M. Deleuze dans le détail des accroissemens qu'a reçus le Muséum, des différentes constructions qu'ils ont nécessitées, des traités conclus pour l'amélioration et l'agrandissement du cabinet, des voyages maritimes entrepris pour enrichir la zoologie et la botanique. C'est en lisant cette intéressante histoire qu'on peut apprécier tant de recherches curieuses, tant de travaux importants, tant de trésors qui font l'admiration du monde savant, tant d'hommes célèbres qui rivalisent de zèle dans l'application des connaissances les plus exactes, les plus étendues et en

même tems les plus aimables et les plus utiles à l'humanité. C'est là qu'on voit avec quelle sollicitude et quelle habileté l'administration actuelle a su échapper aux nouveaux dangers dont la seconde invasion, en 1815, menaça le Muséum. L'empereur d'Autriche mérita particulièrement sa reconnaissance par les visites qu'il fit à l'établissement, par l'intérêt dont il l'honora. Dès l'année précédente, ce monarque, l'empereur de Russie, le roi de Prusse étaient venus admirer les richesses que renferme le Muséum, et prendre des renseignemens sur son organisation, afin de former chez eux des établissemens analogues. La protection que lui accorde le Roi n'étonnera personne : Louis XVIII cultive les Lettres ; il est le bienfaiteur des Sciences et des Arts, comme le restaurateur de la monarchie.

Laissons parler M. Deleuze, et citons cette espèce de résumé qui termine l'histoire de la troisième époque :

“ Deux mille élèves suivent chaque année les cours du Muséum ; quelques-uns seulement deviennent des naturalistes distingués ; mais il n'en est pas un qui n'apprenne des choses utiles, et qui n'acquière le talent de l'observation. Bacon disait qu'en philosophie l'ignorance était préférable au demi-savoir, et cela est vrai ; car un esprit faux peut employer des notions superficielles d'histoire ou de philosophie pour attaquer les principes fondamentaux de la morale et de la politique ; mais il n'en est pas de même de la connaissance de la nature : dans cette science illimitée tout est immédiatement utile, depuis les notions les plus simples jusqu'aux recherches les plus profondes, depuis les plus petits détails jusqu'aux vues générales. L'étude des sciences naturelles convient également à toutes les époques de la vie, à tous les états de l'âme, à toutes les professions : elle s'associe à tous les autres genres d'études ; elle a de l'intérêt dans toutes les circonstances, au milieu du luxe des villes comme dans la solitude de

la campagne ; elle amuse l'enfance, et procure à la vieillesse des jouissances paisibles ; elle offre des secours à l'agriculture, à la médecine et aux arts, et contribue puissamment à la richesse des nations. Comme elle a pour but de constater les faits et de les coordonner, et non d'en chercher l'explication, elle n'est point hypothétique ; et si l'observation est quelquefois incomplète, la nature est toujours là pour dissiper les doutes et rectifier les erreurs. Mais pour que cette étude ait les résultats qu'on en doit attendre, il faut qu'elle soit bien dirigée, il faut épargner à ceux qui commencent les recherches pénibles qu'ont faites ceux qui nous ont précédés, il faut qu'il y ait un dépôt de toutes les connaissances acquises, où chacun aille puiser, pour ensuite l'enrichir à son tour.

“ Ce dépôt existe chez nous : formé d'abord par nos Rois, illustré dans la suite par des hommes de génie, et dirigé par des administrateurs éclairés, il a été organisé de manière que l'ordre n'y fût jamais troublé ; on l'a vu résister à toutes les secousses, échapper à toutes les dévastations, exciter l'admiration des étrangers ; il a pris un nouvel accroissement depuis que la paix nous est rendue ; son utilité garantit sa durée ; et s'il nous fallait un motif de plus pour compter sur sa prospérité, nous le trouverions dans notre confiance en un Monarque protecteur des Sciences, et dont le progrès des lumières doit à jamais assurer la gloire, en faisant mieux sentir le prix des institutions qu'il a données à son peuple.”

Avant de passer à la description des diverses parties du Muséum, M. Deleuze compare l'établissement tel qu'il est aujourd'hui avec ce qu'il était à la mort de Buffon. Le Jardin du Roi contenait en 1780, 47 arpens. Le Muséum en contient 79.

Les galeries d'histoire naturelle ont été augmentées d'un étage, et la longueur en a été presque doublée. On y a joint une bibliothèque qui renferme plus de douze mille volumes. Parmi les constructions nouvelles s'élèvent la

grande serre tempérée, deux serres chaudes, la rotonde au centre de la ménagerie, le bâtiment destiné à loger les animaux féroces, un laboratoire de zoologie, le cabinet d'anatomie comparée, les laboratoires d'anatomie, les galeries de botanique et une salle d'administration. Le nombre des bâtimens du Muséum est avec celui des anciens bâtimens du Jardin, dans le rapport de 7 à 1; et les cultures actuelles sont avec les anciennes dans le rapport de 9 à 1.

Le nombre des plantes vivantes est doublé. Les herbiers contiennent six fois plus de plantes. La collection de quadrupèdes et d'oiseaux est vingt fois ce qu'elle était; celle des poissons, aujourd'hui la plus considérable que l'on connaisse, n'était presque rien auparavant. Celle d'insectes ne contenait que quinze cents individus, elle en offre actuellement plus de quarante mille appartenant à vingt-deux mille espèces. La collection d'anatomie comparée, celle des ossemens fossiles, celle de géologie, si riches aujourd'hui, n'existaient pas.

Le Muséum occupe cent soixante-une personnes, dont soixante-deux sont payées à l'année, et quatre-vingt-dix-neuf au mois.

Si, prenant pour base les frais que coûtait le Jardin du Roi, on évaluait ceux que doit exiger l'entretien du Muséum on supposerait que ces frais sont au moins quatre fois plus considérables; et cependant la dépense du Muséum ne surpasse que d'un tiers ce que coûtaient jadis le Jardin et la Ménagerie du Roi. En effet, les fonds pour le Jardin du Roi, d'après les états de 1789,

étaient de..... 104,269 fr.

Ceux de la Ménagerie de Versailles, de... 100,000

—
204,269

Les fonds fixés aujourd'hui par le budget pour l'entretien du Muséum et le paiement des employés, sont de, . 300,000 fr.

“ Au milieu de l'agitation d'une grande ville, ajoute M. Deleuze, c'est vraiment une belle chose qu'un établissement où sont réunies cinquante familles vivant en paix, occupées de travaux utiles, contentes de leur sort, attachées au lieu qu'elles habitent pour la vie, et s'enorgueillissant de sa prospérité, soumises volontairement à une hiérarchie qui maintient l'ordre sans blesser l'amour-propre, étrangères aux rivalités de professions comme aux dissensions politiques, et bénissant à la fois le gouvernement qui les protège et l'administration qui les régit. Les savans qui se livrent aux recherches les plus difficiles, aux théories les plus élevées pour pénétrer les secrets de la nature, rapprochent d'eux les ouvriers, et ceux-ci s'éclairant par le reflet des connaissances qui les environnent, jouissent du résultat des travaux qu'on leur fait exécuter. Tous concourent au même but, et c'est ici que se trouvent ensemble les deux sources de bonheur dont parle Virgile :

“ Felix qui potuit rerum cognoscere causas....

“ Fortunatus et ille deos qui novit agrestes.”

Il était difficile d'appliquer à la description d'un si vaste et si riche monument, une méthode qui servit de guide commode et sûr aux curieux empressés de le parcourir dans toutes ses parties. Le plan adopté par l'auteur nous a semblé tout à la fois simple, clair et ingénieux. Il suppose, d'abord, une promenade au jardin; il parcourt les allées, les parterres, les pépinières, l'orangerie, les deux collines plantées d'arbres verts; il s'arrête un moment à la colonne qui couvre le tombeau du patriarche de l'histoire naturelle, Daubenton, mort au Muséum le 31 décembre 1799; il entre ensuite dans les différentes écoles consacrées aux plantes, dans les serres, dans la galerie de botanique, examine l'amphithéâtre, et ramène ses pas dans cet immense cabinet qui contient les collections de géologie, de minéralogie, de mammifères, d'oiseaux, de

reptiles, de poissons, d'animaux articulés, de coquilles, de polypiers ; de là il passe au cabinet d'anatomie comparée, d'où il arrive immédiatement à la ménagerie ; il décrit ces parcs et ces fabriques si pittoresques, ces animaux d'espèces si variées, et termine son intéressant voyage par l'examen de la bibliothèque. Cet aperçu rapide suffit pour donner une idée du magnifique tableau que l'historien déroule à nos yeux. Des gravures parfaitement exécutées ajoutent un charme de plus à l'agrément de ses récits et à l'exactitude de ses explications.

En parlant, dans un dernier chapitre, des changemens survenus au Muséum pendant l'impression de cet ouvrage, M. Deleuze pouvait-il garder le silence sur deux pertes bien douloureuses que l'établissement a éprouvées dans l'espace d'un mois ? pouvait-il ne pas rendre un juste hommage à la mémoire de deux illustres professeurs dont le nom fera toujours la gloire du Muséum ? Aussi sans entreprendre une tâche qui a été bien remplie par les Académies dont ils étaient membres, l'auteur a cru devoir se borner à exprimer des regrets, et à rappeler quelques-uns de leurs services. Nous ne saurions mieux faire excuser notre insuffisance qu'en empruntant une dernière fois la plume élégante de l'historien.

« M. Van-Spaendonck semble avoir posé la limite que l'art de peindre les fleurs ne saurait dépasser. Ses tableaux fixent pour nos yeux tous les charmes d'une nature fugitive. Jamais en ce genre on ne porta plus loin la richesse de la composition, la beauté de la couleur, et l'exactitude des détails. Mais les titres qui, depuis cinquante ans, ont établi sa réputation, ne sont pas ceux qui lui donnent le plus de droits à notre reconnaissance. Il n'était pas moins distingué comme professeur que comme peintre, et c'est aux artistes qu'il a formés qu'on doit l'élégance des ornemens qui font la supériorité de plusieurs des manufactures françaises, et surtout la perfection

des figures qui ajoutent encore plus à l'utilité qu'à la beauté de nos livres d'histoire naturelle. Les progrès que l'art a faits par ses leçons ne sont pas moins dus à son caractère qu'à son talent. Jamais aucun maître n'eut plus d'affection pour ses élèves, et ne prit plus de soin pour cultiver leurs dispositions : il eût voulu que chacun d'eux pût aller aussi loin que lui. Pendant les dernières années de sa vie, il n'exécuta plus de grands tableaux ; il employait son tems à faire des modèles qui pussent aplanir graduellement les difficultés à ceux qu'il avait introduits dans la carrière. Parvenu à l'âge de soixante-seize ans, il avait conservé toutes ses facultés, et il aurait pu rendre encore de grands services, lorsqu'il fut enlevé presque subitement le 11 mai 1822.

« Vingt jours s'étaient à peine écoulés, lorsque M. Haüy, à qui on avait caché la mort de son collègue, le suivit au tombeau.

« M. Haüy avait professé vingt ans au Muséum, et ses leçons avaient fondé l'Ecole française et modifié les méthodes adoptées dans d'autres pays. Il n'a peut-être été fait, dans le dernier siècle, aucune découverte plus remarquable. Elle place la minéralogie au rang des sciences exactes, en déterminant par une mesure rigoureuse la forme du noyau primitif de tous les cristaux, et, par le calcul, toutes les formes secondaires qui peuvent en résulter. M. Haüy ne se bornait point à donner des leçons dans son cours ; il réunissait chez lui les jeunes gens qui se livraient à l'étude ; il proportionnait ses instructions au degré de force de chacun de ses élèves. Il a été enlevé aux sciences au moment où sa réputation était universellement établie ; il a eu le bonheur de terminer l'édifice dont il avait posé les premiers fondemens.

« Il avait passé quarante ans à former une collection de cristaux qui offre une série complète. Cette collection est unique et entièrement étiquetée de sa main. Il serait à désirer qu'elle fût acquise pour le Muséum, et

qu'elle y restât dans l'ordre où elle est arrangée, comme moyen d'étude, et comme un monument de la grandeur et de la généralité de la découverte."

Si nous avons donné quelque étendue à l'analyse de cette histoire, nous le devons à l'estime qu'inspire son auteur, à la gloire et à l'utilité de

l'établissement qui en est le sujet, aux doux souvenirs d'une habitation de plusieurs années; enfin, aux sentimens particuliers d'attachement et de reconnaissance que nous conserverons toujours pour la respectable famille à laquelle nous avons le bonheur d'être allié.

C. J.

L'ABOLITION DE LA TRAITE DES NÈGRES.

P A R I S.

Séance publique annuelle du 25 Août 1823, présidée par M. de FRAYSSINOUS, évêque d'Hermopolis.

Les concours de l'Académie française offrent depuis quelques années un heureux choix de sujets qui méritent d'être remarqué. On sait que le prix d'éloquence, fondé primitivement par le célèbre Balzac, devait être et fut long-tems une matière de piété ou de morale, et que le prix de poésie, fondé par M. de Clermont-Tonnerre, un des quarante, devait avoir pour objet l'éloge de Louis XIV. On avait déjà senti plusieurs fois le besoin de rajeunir ces exercices littéraires, lorsque l'Académie française disparut dans la tourmente de la révolution. Depuis la réorganisation de cette Société célèbre, les concours ont eu constamment pour but d'éclairer l'opinion, de suivre le progrès des lumières, de propager les institutions utiles qui se rattachent à la liberté publique et au bonheur du peuple; en un mot, ces concours n'ont plus été bornés à l'éloge d'un seul, ils ont embrassé tous les objets qui peuvent offrir des leçons ou des exemples profitables. C'est ainsi que, tout récemment encore, on a vu l'Académie française demander aux concurrens de célébrer l'*Institution du jury en France* et les bienfaits de l'*enseignement mutuel*. Cette année, elle avait proposée l'*abolition de la traite des nègres*.

Depuis long-tems, la courageuse indignation des philosophes modernes avait réclamé, au nom de la miséricorde et de la pitié, contre ce trafic immoral et barbare de l'espèce humaine, condamné par la nature et par la religion, et que la vraie politique avait intérêt à réprouver. Enfin, l'abolition de cet infâme commerce a été proclamée par les princes de l'Europe, et c'est cette convention de justice et d'humanité que l'Académie française a cru devoir proposer pour sujet de son concours de poésie.

" Sans doute, comme l'a observé M. le secrétaire perpétuel, dans son rapport plein de vues nobles et profondes, exprimées avec une éloquence remarquable; sans doute, ce sujet présentait des inconvéniens et de grandes difficultés. On pouvait craindre que la juste indignation qu'excitent les crimes de la traite, et les malheurs qui en sont la conséquence inévitable, n'inspirât aux concurrens des lieux communs et des déclamations que la raison et le goût eussent également désavoués. Mais cette crainte pouvait-elle arrêter l'Académie? La littérature a ses convenances: l'art de les connaître, le mérite de les observer, font une des conditions du talent appelé à s'exercer sur de hautes questions de morale ou de politique; et, s'il arrivait une époque où la tendance des esprits fût présumer que cet art des convenances

fût moins connu et moins observé, il serait sans doute également utile pour les lettres et honorable pour l'Académie française, qu'elle préférât ces sortes de sujets qui, pour être traités avec un succès durable, exigent le talent, disons, le courage de la modération. Ce goût moral qui devine les convenances, ce mérite de régler ses pensées et ses expressions n'est pas assez commun pour que l'Académie doive négliger les occasions de l'exciter, de l'approuver et de le récompenser."

"Une des principales difficultés du sujet, a dit aussi M. Raynouard, c'était d'en renfermer les vastes détails dans un cadre heureux, d'établir et de graduer habilement l'intérêt que ce sujet excite à un haut degré, quand on le considère tour-à-tour sous le rapport des principes de la religion, de la morale et de l'humanité, et qu'il exciterait encore très-vivement par le seul tableau des infortunes qui sont le résultat déplorable de la violation de ces principes. En général, selon l'expression de M. le secrétaire perpétuel, les concurrens ne se sont pas assez attachés à la partie philosophique et morale du sujet. Il était sans doute convenable de faire ressortir la manière coupable et barbare dont la traite s'exécute, les tourmens des victimes, les maux de leur esclavage, dernier résultat de ce trafic honteux ; mais il n'était pas moins nécessaire, et surtout il était plus intéressant de consacrer en beaux vers ces maximes généreuses, ces principes sacrés qui ont fait proscrire cet odieux commerce de l'espèce humaine. Il eût été beau de prouver que, même en admettant que les effets de la traite fussent moins cruels pour ses victimes, elle serait encore, aux yeux de la religion et de la philosophie, un véritable attentat envers le genre humain."

Nous ne suivrons pas plus longtemps M. Raynouard, dont le rapport, justement applaudi, a offert tour-à-tour des considérations historiques du plus grand intérêt, et un modèle parfait de cette critique judicieuse et

éclairée que le goût et le savoir peuvent seuls inspirer au talent. Hâtons-nous de parler de la pièce couronnée, qui, lue par M. Picard, a été souvent interrompue par de vifs applaudissemens. L'auteur, M. Chanvet, a su éviter avec beaucoup d'art les nombreux écueils du sujet. Un cadre ingénieux qui, en fixant l'intérêt sur un petit nombre de personnages, les présente dramatiquement dans un épisode bien lié au sujet ; un style brillant et soutenu, des images poétiques, une versification harmonieuse et savante, qui exprime avec un égal succès les grandes pensées et les détails les plus rebelles à la poésie, telles sont les qualités qui distinguent cette composition, où l'on remarque aussi un heureux emploi des couleurs locales. Après une introduction pleine de verve et de mouvement, l'auteur continue ainsi :

Voyez-vous ce vaisseau qui sur les mers profondes

Vogue du Sénégal vers ces îles fécondes,

Où pour nous des roseaux coule un miel savoureux ?

Il emporte à l'exil des captifs malheureux.

Dans ce cachot flottant, l'avarice inhumaine,

Plus serrés qu'au tombeau, les presse et les enchaîne ;

L'air mugit, la mer s'enfle, et leurs membres heurtés

Sur le bois déchirant roulent ensanglantés.

Un vertige inconnu, triste enfant des tempêtes,

Promène ses douleurs dans leurs flancs, dans leurs têtes ;

Et l'amour du pays, en fléau transformé,

Fièvre avide, s'attache à leur sein consumé.

A chaque instant, la mort au fond de cet abîme

Descend silencieuse, et marque sa victime.

Ah ! ne les plaignez pas ! Dans leur adversité,

La mort, c'est l'espérance, et c'est la liberté.

Ce tableau réveille l'avare sollicitude du négrier ; il rend, pour quel-

ques instans, à ces malheureuses vic-
times la lumière du jour.

Il voudrait par les jeux ranimer leur
tristesse;

Mais, ces infortunés que la douleur op-
presse

Au doux bruit des concerts qui charmaient
leurs beaux jours,

Sur leur chaîne étendus, restent muets et
sourds;

Alors, nu fouet cruel, que la fureur dé-
ploie,

Inflige à leur misère et la danse et la joie.

Cependant, une jeune africaine a
fixé les yeux du farouche Belmar;
c'est le nom du capitaine.

Les captives pleuraient. Calme dans sa
douleur,

Elle seule opposait le courage au mal-
heur....

Et l'héroïque orgueil qui réprimait ses
larmes,

De sa beauté sauvage ennobliissait les
charmes.

L'auteur poursuit :

O vous, dont les attraits, brillans comme
les fleurs,

De la rose à l'albâtre unissent les cou-
leurs,

Blanches filles d'Europe, excusez mon lan-
gage:

L'ébène pâlirait auprès de son visage;

Mais qu'importe qu'il soit ou d'ébène, ou
de lys?

D'un sentiment divin tous ses traits em-
bellis,

Révèlent un cœur tendre; en ses yeux, en
son âme.

L'astre qui la brunit a répandu sa flamme.

Jadis le voyageur, à l'aspect du palmier

Qui signalait au loin son chaume hospi-
talier,

Oubliait le désert et la soif importune.

Ce généreux penchant qui charma sa for-
tune

La suit dans sa misère, et pour d'autres
malheurs

Sa pitié trouve encor des secours et des
pleurs.

Oui, ce don d'alléger les peines qu'on par-
tage,

De grâce et de pudeur ce touchant as-
semblage,

Cet instinct des bienfaits par nos maux
excité.

Femmes, c'est votre empire, et voilà la
beauté.

Ce morceau, véritablement neuf en
poésie et si remarquable par la fraî-
cheur toute gracieuse du coloris, a
produit une vive sensation. L'impé-
tueux Belmar, épris de la jeune cap-
tive, l'obsède, essaie tour-à-tour, mais
en vain, les présens, la douceur, les
menaces. Néali oppose un dédaigneux
silence à ces fougueux transports.

Vile esclave, dit-il, te verrai-je à la fois
Repousser mes bienfaits, insulter à mes
droits?

Un blanc souffrira-t-il ton mépris ou ta
haine?

—Tes droits et tes bienfaits! lui répond
l'Africaine,

Où sont-ils? est-ce donc mon pays désolé?

Mon époux malheureux, de tes fers uc-
cable?

Nos tourmens, notre exil sur un lointain
rivage?

Et mon sein désormais fécond pour l'es-
clavage?

C'est dans ce discours, un peu trop
long sans doute parce qu'il manque
quelquefois de mouvement et de ra-
pidité, que l'auteur place la peinture
de l'exécrable traite des Nègres.
Écoutons Néali :

Tout-à coup le bruit court que, d'es-
claves avides,

Les Blancs, fils de la Mer, sont venus sur
nos bords

De leurs arts séducteurs déployer les tré-
sors.

Les Blancs! ce cri fatal en cent partis
contraires

Arme les nations, les familles, les frères..

L'un au sein des combats, où l'a trahit le
sort,

Trouve la servitude en méritant la mort.

L'autre, en son champ natal qu'a mois-
sonné la guerre

Pour un vil aliment est vendu par son père.

Avec tous ses enfans celui-là condamné,

A ses accusateurs par les lois est donné;

Les lois qui, grâce à vous, sur ce fatal rivage,
N'ont qu'un mot : L'esclavage, et toujours
l'esclavage !

Les cruautés des Blancs terminent
ce tableau :

Tout subit leurs liens, on tombe sous
leurs coups,
Leur avare fureur saisit jusqu'à l'enfance,
Nuit de crime et de deuil ! les vieillards
sans défense
Pressaient, les yeux en pleurs, ces bras
ensanglantés ;
On les égorga tous.. Qui les eût achetés !
Ainsi, marche à l'exil la nation plaintive ;
L'incendie et la mort restent seuls sur la
rive.

Forcés de borner nos citations, nous
ne pouvons qu'indiquer le dénouement
que l'auteur a choisi pour ce terrible
drame. Néali est impitoyablement
attachée au mât du vaisseau ; son
époux, tous ces captifs se soulèvent,
brisent leurs fers et fondent sur les
opresseurs. Vains efforts, il péris-
sent tous :

.....Infortunés ! Vainement leur vertu
S'élève à ces exploits que notre orgueil
publie.

Morts pour la liberté, la gloire les oublie.

La pièce est terminée par une impré-
cation contre le vaisseau négrier.
L'auteur, après avoir applaudi aux

conventions généreuses des monar-
ques de l'Europe, qui ont aboli de
droit la traite des Nègres en réclame
ainsi l'abolition de fait :

Achievez vos desseins. Rois, au milieu
des mers,

Quel que soit leur drapeau, poursuivez ces
pervers.

Quoi ! de vos pavillons au menstre, au sa-
cristège,

Les lois prostitueraient l'auguste privilège !
Ah ! frappez : la patrie étouffera ses pleurs ;
Le sang de leur bannière effaça les cou-
leurs.

Liguez-vous, sur les flots prêtez-vous le
tonnerre.

Quelle union plus sainte aux trônes de la
terre

Peut du trône céleste attirer les bienfaits ?
Que l'Afrique, par vous ravie à leurs for-
faits,

Puisse adoucir ses mœurs repeupler son
rivage,

Et du bandeau des arts ceindre son front
sauvage....

Alors, ô liberté, sous ta loi fortunée,
Joyeux, viendront s'unir d'innombrables
mortels ;

Le maître conduira l'esclave à tes autels ;
Et le dieu qui pour tous répand ses dons
propères,

Bénira ses enfans dans des peuples de
frères

De tels vers n'ont pas besoin d'éloges ;
il suffit de les transcrire.

BAGATELLES.

M. MARTINY, célèbre médecin, homme d'esprit, habile dans son art, était quelquefois d'une simplicité étonnante. Un malade auquel il s'interressait vivement, et qu'il espérait guérir avec le tems, las de souffrir et de n'éprouver aucun changement sensible dans son état, lui envoya ses honoraires, et se mit entre les mains d'un autre docteur qui fut bien moins heureux. Quelques jours après, M. Martiny, piqué d'avoir perdu sa confiance, en demanda des nouvelles à

l'un de ses amis : " Hélas, lui répond-on, il est mort ; j'en reçois la nouvelle à l'instant. — Ah, répliqua-t-il, il est mort ! Cela lui apprendra à changer de médecin."

Un jour se promenant avec quelques amis, il vit passer un équipage très-brillant, et demanda à qui il appartenait. On lui nomma le comte de N***. " Eh bien, dit-il, vous voyez cet homme-là qui prodigue son bien : il me doit encore, depuis trois ans, la mort de son père."

Il arriva un soir accablé de fatigue, chez un de ses malades, et après avoir bien examiné son état, il passa dans un cabinet pour écrire son ordonnance. Le sommeil le surprit au milieu de ce travail ; il s'endormit profondément, et pendant ce temps-là le malade mourut. Comme il s'agissait d'un magistrat dont les papiers étaient importants, la justice s'y transporta aussitôt. On ferma à double tour la porte du cabinet où l'on savait qu'étaient les titres précieux : les scellés furent apposés sur la serrure, sans qu'on s'imaginât qu'il y eût en cet endroit autre chose que les effets du défunt. Cependant, après quelques heures de sommeil, le docteur se réveille ; il était presque nuit : il se hâte d'achever son ordonnance, veut sortir, et est fort étonné de trouver la porte exactement fermée. C'est en vain qu'il frappe, personne ne répond, le corps ayant été transporté dans un appartement éloigné ; enfin, il est obligé d'appeler par la fenêtre dont on ne s'était point occupé, parce qu'on la savait bien barrée, et de demander qu'on lui ouvre. Ce ne fut qu'avec bien de la peine, et long-tems après, qu'il parvint à se faire entendre ; mais il lui fallut encore éprouver toutes les lenteurs de la justice qu'on alla requérir pour lever les scellés, et les réapposer après sa sortie.

Dans une société composée de gens très-religieux, Fontenelle prétendait que la grâce divine opérait souvent des miracles de conversion par des moyens qui, aux yeux des hommes, paraissent le plus éloignés de la conviction, et pour preuve il cita la conversion que lui-même avait faite, sans s'en douter, d'un brave marchand calviniste, extrêmement attaché à sa religion, et non moins à son souverain, avec des arguments qui n'étaient nullement ceux d'un casuiste. "Comment lui disait cet excellent homme, croirai-je au pape, qui originairement tient des rois toute sa puissance temporelle et veut à présent disposer des couronnes ? Eh, que vous importe, mon ami, lui répondit Fontenelle, pourvu qu'il ne veuille pas disposer des boutiques ; laissez les se débattre entr'eux et croyez que les rois sauront bien se défendre.—Mais la présence réelle, la transsubstantia-

tion....., il m'est impossible de croire à ce que je ne conçois pas.—Sans doute, répliqua Fontenelle ; ce sont des mystères que des gens plus habiles que vous et moi ne comprennent pas et auxquels cependant ils soumettent leur raison. Le roi même n'en sait pas plus que nous à cet égard, et cependant il fait profession d'y croire, il désire que tous ses sujets y croient, et un sujet aussi fidèle, un aussi bon royaliste que vous refuserait-il d'avoir cette complaisance pour le roi ?...." Le bon marchand ne put résister à une raison aussi fortée ; il se convertit et vécut depuis en zélé catholique.

Au milieu du mois de Juillet, on jouait à Bordeaux l'opéra comique connu sous le titre des *Chasseurs et de la Laitière*. Pendant la représentation, il survint un violent orage, et un coup de tonnerre si fort que toute la salle en fut ébranlée. L'ours qui se trouvait en scène en ce moment, en fut tellement épouvanté qu'il se leva sur ses pieds et fit le signe de la croix, ce qui changea subitement en éclats de rire l'effroi des spectateurs.

M. Duf., qui plaisantait lui-même sur son avarice, se trouvant à la campagne chez un de ses amis, eut envie d'aller à la chasse. Le garde s'offrit très-obligeamment à l'accompagner, et le mena dans les cantons les plus abondans en gibiers de toute espèce. Cette course se répéta plusieurs fois, et lorsque M. Duf., qui avait tué beaucoup de pièces, et qui les faisait empaqueter pour les emporter, fut prêt à partir, voyant à côté de lui le garde à qui il n'avait rien donné et qui attendait quelque gratification, "Mon ami, lui dit-il, la première fois que je reviendrai, fais moi souvenir de te....., promettre quelque chose.

Le Marquis d'Argenson, ministre et secrétaire d'état, auteur d'un ouvrage estimé sous le titre d'*observation sur le gouvernement actuel de la France*, était grand partisan des abonnemens particuliers concernant les impôts. Il fit part de son projet à Louis XV, qui lui dit de le communiquer au contrôleur général. Celui-ci l'ayant écouté avec attention, lui dit : "Cela est fort bien, Monsieur le Marquis : mais si l'on adopte votre plan, que devien

dront les receveurs des tailles?—Apparemment, Monsieur, répliqua le Ministre, en lui tournant le dos, si l'on trouvait le moyen d'empêcher qu'il y eût des scélérats, vous seriez inquiet de ce que deviendraient les bourgeois.

L'histoire en parlant des grandes qualités du Czar, Pierre Ier., n'a point dissimulé ses défauts, et particulièrement celui de la violence à laquelle il se laissait aller, soit dans l'ivresse, soit même dans les momens où le vin n'avait pas troublé sa raison : mais il est quelques traits particuliers qui dénotent son caractère et méritent d'être plus connus.

Dans une contestation qu'il eut avec Catherine son épouse, il s'emporta, cassa une glace de Venise, et dit à sa femme par une allusion cruelle à son premier état : " Tu vois qu'il ne faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer cette glace dans la poussière dont elle est sortie. — Catherine, levant vers lui ses yeux mouillés de larmes, hé bien, lui dit-elle, vous avez brisé ce qui faisait l'ornement de votre palais : trouvez-vous qu'il en soit devenu plus beau ? " Ces paroles l'apaisèrent. La querelle était venue de ce que Catherine avait demandé avec trop d'instance la grâce de sa dame d'atours, condamnée à recevoir onze coups de knout. Le Czar voulut bien accorder qu'elle n'en recevrait que cinq, et eut avoir fait un grand trait de modération.

Un Boyard avec lequel il traversait une rivière dans un bateau, ayant osé le contredire dans la conversation, le Czar le saisit par le corps pour le jeter dans l'eau. " Tu peux me noyer, s'écria le Boyard, mais ton histoire le dira. " Le Czar frappé de ce mot, l'embrasse et lui rend son amitié.

Honteux lui-même de ses excès, il disait à son favori Lefort, j'ai réformé ma nation, et je n'ai pu me réformer moi-même.

On assure que Frédéric II, roi de Prusse, si renommé par ses talens militaires, perdit la tête au point de s'enfuir au milieu de la première bataille qu'il donna ; ses généraux la

gagnèrent. Quelque-tems après il dit à un général hollandais, pour se moquer de lui, Monsieur le général, avez-vous quelquefois assisté à une bataille ? Oui, sire, et jusqu'au bout.

Monsieur le duc d'Aiguillon envoyé en qualité de commandant en Bretagne s'y était conduit de manière à s'attirer l'animadversion générale. A cette époque où une plaisanterie équivoque était souvent la vengeance la plus cruelle, on envoya chez lui un dégraisseur, auquel on avait fait croire qu'il était sourd et qui s'adressant à lui-même, selon qu'il en avait reçu l'ordre, au moment, où il était entouré d'une nombreuse société, lui dit d'un ton de voix fort élevé : " Monseigneur, je me rends à vos ordres ; on m'a dit que vous me demandez pour lever les taches qui sont sur votre cordon bleu. " Le duc sentit toute l'amertume de ce sarcasme, et fit arrêter à l'instant le malheureux qui en était l'organe : mais il fut prouvé qu'il était de bonne foi et qu'il ne connaissait pas les personnes qui lui avaient donné cette commission.

Un négociant venait de mourir de mort subite ; il se trouva qu'une lettre écrite à un de ses correspondans était restée sur son bureau sans être cachetée. Son commis crut devoir l'expédier à son adresse, mais avant de la fermer, il jugea à propos d'ajouter le *post-scriptum* suivant au nom du défunt : *Depuis ma lettre écrite, je suis mort.*

Un marchand de meubles apporta un jour à l'archichancelier une table pour soixante couverts, qui lui avait été commandée par le prince. S. A. S. la fit de suite dresser dans sa salle à manger afin de voir si elle était bien conditionnée. Lorsque le marchand eut ajusté toutes les alonges, C...., qui cherchait sans doute de mauvais prétextes pour rabattre du prix, prétendit que la table n'était pas assez grande pour que soixante personnes pussent y tenir à l'aise. Le tapissier soutint le contraire ; enfin, après une assez vive discussion, le prince consent à en venir aux preuves. Il envoya un de ses valets vers des tail-

leurs de pierres ou maçons, dans ce moment occupés à des démolitions sur la place du Carrousel, pour leur porter de sa part l'ordre de venir à l'hôtel au nombre de soixante. Ces ouvriers, d'abord surpris de cette invitation dont ils ne peuvent deviner le motif, prennent leurs habits, se lavent la figure et les mains, et se préparent à paraître dans l'état le plus propre qu'il leur est possible devant S. A. S. Le valet les introduit dans la salle à manger. Le prince leur avait fait préparer des chaises, et avait même fait placer des assiettes sur la table ; il ordonne de se placer. Quelques-uns d'entre eux, gens bien élevés et connaissant le monde, se font des civilités, et tous croient que monseigneur, ayant sans doute reçu de bonnes nouvelles des armées, veut, par un beau mouvement de popularité, qu'ils boivent les premiers à la santé de l'empereur. Ils étaient en fort bonnes dispositions, lorsque l'archichancelier, au lieu de les faire servir, leur commande les évolutions suivantes : *Faites semblant de boire, Faites comme si vous découpiez quelque chose sur votre assiette*, etc., etc. Les pauvres diables exécutèrent ainsi tous les exercices de bouche avec la plus grande précision, et S. A., après avoir acquis la certitude que sa table était assez vaste pour y réunir soixante convives, les renvoya à jeun comme ils étaient venus, et sans même les récompenser par la plus légère gratification de la peine qu'ils avaient prise.

La cuisse d'un cheval de bronze,

artistement sculpté, ayant été trouvée dans la Saône, à l'extrémité de la ville de Lyon, on douta d'autant moins de découvrir une belle statue de quelque Empereur Romain, que plusieurs fragmens précieux, qu'on avait tirés de ce même lieu semblaient en annoncer l'existence. L'érudition des antiquaires s'exerça sur un objet aussi intéressant. On prétendit prouver dans de savantes dissertations, lues à l'académie des sciences, que ce ne pouvait être que les débris d'une statue équestre de Jules César, érigée sur la montagne voisine : on supposa des tremblemens de terre, des éboulemens successifs, qui l'avaient entraînée jusqu'à la rivière, où elle avait été engloutie : Enfin on ne douta pas de faire en cet endroit, les découvertes les plus précieuses, et une société d'amateurs opulens, souscrivit pour les frais d'une recherche qui devait être fort dispendieuse. M. de Varrax de Gage, se mit à la tête des souscripteurs. On construisit un énorme batardeau ! on y établit des pompes pour dessécher jusqu'à fond, une partie du lit de la rivière, et cette opération ne produisit aucune autre découverte, que celle du sable. On demandait à M. de Gage, quel avait été le fruit de ce grand travail, auquel il avait sacrifié beaucoup de tems, de peines et d'argent, il répondit par ces deux vers :

Mon espérance, hélas ! a bien été
trompée ;
Je croyais voir César, et n'ai vu
que Pompée. (*Pomper.*)

POÉSIE.

A MADEMOISELLE DE M***,

QU'ON REPROCHAIT A L'AUTEUR DE NE PAS TROUVER JOLIE.

ON sait que la beauté de l'Amour est la mère.
Mais il est deux beautés, comme il est deux amours.
Toutes deux ont le droit de plaire,
L'une un moment, l'autre toujours.
Mais, laquelle à ce point sait l'emporter sur l'autre ?
Laquelle a droit à tous nos vœux ?
C'est à vous de juger, cette cause est la vôtre,

Vous qui les avez toutes deux !
 Sur un miroir jetez vos yeux,
 Ces yeux charmans, qu'un feu céleste anime ;
 Tant d'attraits, dont le Ciel fut pour vous généreux,
 Sans les animer, les voir serait un crime !
 Car ce serait tromper l'intention des dieux !...
 Mais, ces attraits (faut-il le dire ?)
 Dont les charmes sont si puissans,
 Quelque grand que soit leur empire,
 Ne sont pas à l'abri des ravages du tems.
 Le tems ! rien ne l'arrête en sa course cruelle !
 Il va tout ravageant, et son souffle empesté,
 Comme il emporte la beauté,
 Emporte aussi l'amour qui repose sur elle !
 Rassurez-vous ; j'ai lu dans votre cœur ;
 J'y vois cette beauté que n'atteint pas l'outrage,
 Qui ne vieillit pas avec l'âge,
 Dont chaque jour accroît le pouvoir enchanteur !
 Cette beauté n'est pas comme sa sœur.
 L'une souffre de tout, l'autre rien ne l'altère :
 Je rends justice à la première,
 Mais la seconde est sans prix à mes yeux,
 Et l'Amour, dont elle est la mère,
 Ne périra point sur la terre,
 Il me survivra dans les cieux.
 Ainsi, ne croyez pas qu'avengle en ma folie,
 J'ignore des attraits dont l'aspect est si doux !
 Mais je verrais bien mieux que vous êtes jolie,
 Sije ne voyais pas ce qui vaut mieux en vous !

LE ROCHER ET LES ENFANS.

Le long d'un blanc Rocher qui menaçait les cieux,
 Un montagnard, adroit non moins qu'audacieux,
 Se glissait, en grim pant, vers un nid de corneille.
 Surpris d'une telle merveille,
 Trois Enfans, de leur mère ayant trompé les yeux,
 Voulurent s'essayer au périlleux voyage.
 A quatre pieds de terre en sa course arrêté,
 Le moins hardi de tous admire le courage
 Du second, qui plus haut s'arrête épouvanté.
 Un seul, par son orgueil trompé sur sa faiblesse,
 S'éloigne du point de départ.
 Rival jaloux du montagnard,
 Et luttant avec lui de courage et d'adresse,
 Le faible est sur les pas du fort.
 Affrontant un péril qu'il eût mieux fait de craindre,
 Il touche au but, il va l'atteindre ;
 Mais son pied mal assis, trahissant son effort,
 Il se repent trop tard, il tombe, il était mort.

Mettez bien à profit cet exemple terrible,
 Vous qui vers les grandeurs tâchez de parvenir :
 C'est peu d'atteindre au but, il faut s'y maintenir ;
 Plus on tombe de haut, plus la chute est horrible.

LE TIGRE.

FABLE.

VISER à l'immortalité,
 C'est une ambition fort belle,
 Quand on prend pour marcher vers elle
 Le chemin des vertus, chemin peu fréquenté.
 Mais autant cet honneur offre un but qui me flatte,
 Autant j'ai toujours peu compris
 Le désir d'avoir à tout prix
 L'immortalité d'Erostrate.
 L'effroi des animaux, un Tigre redouté,
 De son mérite l'âme imbue,
 Vint, du Tems qui la distribue,
 Réclamer l'immortalité.
 Il dit : J'ai fait trembler la terre !
 Le loup, la hyenne, la panthère,
 Auprès de moi sont des agneaux ;
 Et je m'étonne
 S'il en survit un seul de l'espèce moutonne,
 Tant j'ai fait périr de troupeaux !
 Je n'ai respecté rien, ni l'âge, ni l'espèce,
 Ni la force, ni la faiblesse :
 J'ai peuplé les champs de tombeaux.
 Je viens au temple de mémoire
 Réclamer une place à côté des Césars.
 J'ai livré des combats dont parlera l'histoire :
 J'ai fait pendant quinze ans la guerre aux léopards,
 Et dans nos bois sanglans leur ossemens épars
 Sont là pour attester leur honte et ma victoire !
 Du roi des animaux j'ai méconnu les lois :
 Méprisant le respect dont l'amour l'environne,
 J'ai même usurpé sa couronne !
 Je veux être immortel, et je t'ai dit mes droits.
 Le Tems répondit : Je te crois !
 Tu n'as fait de bien à personne !
 Tu portes un nom détesté.
 Et tu veux l'immortalité !
 Pour te punir, je te la donne !

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

Description et usage d'un petit peson à ressort appelé BROMAMÈTRE, pour régler facilement le poids des alimens nécessaires à la nourriture des vieillards et des personnes délicates qui veulent suivre un régime régulier pour conserver leur santé; inventé par E. REGNIER, chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de plusieurs Sociétés savantes.—“ Au premier abord, quelques personnes pourraient douter de l'utilité de cet instrument, mais déjà l'expérience parle en sa faveur. Cette espèce de peson est montée sur un pied de flambeau en bois d'ébène, pour être placée sur la table où le dîner est servi. La partie supérieure porte une portion de cercle en cuivre graduée, sur laquelle se meut une aiguille qui marque au cadran le poids des alimens servis sur l'assiette. Cette assiette, dont la pesanteur est déterminée, se place ordinairement sur un petit plateau qui la soutient; si elle est vide, l'aiguille du cadran marque zéro; et si on sert une soupe ou un morceau de viande, on voit de suite par l'indication de l'aiguille, le poids de la chose mise sur l'assiette. L'arc de division ne donne pas plus de douze onces; car ordinairement la pesanteur de la chose servie n'excède pas une demi-livre. Ainsi cet instrument, d'une forme agréable et peu embarrassante sur la table, peut également convenir aux convalescens. Ce mécanisme, comme on voit, est bien éloigné du mérite de la balance de Sanctorius, qui voulut connaître ce que l'on perd par l'insensible transpiration en se pesant sur son fauteuil: mais nos médecins les plus distingués voient néanmoins dans le *bromamètre* un moyen simple et commode pour l'usage des personnes qui, après avoir fait un choix d'alimens convenables, veulent en régler la quantité selon leur tempérament.

Sanctorius, dans ces Aphorismes, dit: Si vous savez combien chaque jour vous devez prendre d'alimens, vous pouvez vous conserver très long-tems les forces et la vie. C'est dans cette vue que j'ai composé le *bromamètre* pour mon usage personnel; étant âgé de 72 ans et d'un tempérament délicat, j'ai bientôt reconnu, par ce moyen, le régime convenable à ma santé. Voici l'exemple de celui qui m'a été favorable:

Ordinaire du déjeuner:

Alimens sains d'une digestion facile, compris le pain.....	13 onc.
Le boire.....	7

Pour le déjeuner. 1 liv. 4 onc.

A dîner.

Le manger est de..	1 liv. 3 onc.
Le boire	1 2

Total du dîner.. 2 liv. 5 onc.

Ainsi, dans le courant de la journée, ma consommation ordinaire est de 3 liv. 9 onc. Cette quantité pourrait être trop forte pour certaines personnes, et trop faible pour d'autres; mais bientôt, avec cet instrument, chacun pourra apprécier la quantité d'alimens qui lui sera convenable pour se bien porter. C'est ainsi que l'esprit d'observation nous conduit à des conséquences utiles. On n'a pas besoin de peser l'eau et le vin que l'on consomme, deux flacons gradués par onces font remarquer facilement à l'œil la quantité des liquides qu'ils renferment.”

N. B. M. le docteur Marc trouve que cet instrument serait très-utile aux hôpitaux, pour l'usage des convalescens, dont on règle les portions suivant l'état de santé; par ce moyen on éviterait l'arbitraire dans le service.

Le prix du *bromamètre* sera de 25 à 30 fr. On peut s'adresser, pour se le procurer, à l'inventeur, M. Régnier, mécanicien, rue de l'Université, n° 4.

—
KIEL.

Météore remarquable.—Le 23 mai dernier, sur les dix heures du soir, on a observé ici un météore lumineux, qui avait une grande ressemblance avec les phénomènes appelés autrefois *dragons volans*. Ce qui rend celui-ci digne d'attention, c'est qu'il a été observé presque en même tems à Copenhague, qui est à la distance de près de 60 lieues en ligne directe de Kiel. On peut par-là se faire une idée de son volume considérable, et de sa vitesse réelle, qui, quoique sensible, n'était pas très-grande en apparence. A Kiel, il paraissait avoir une direction du S. O. au N. O., et avoir une élévation de 39°. Ce météore a été visible pendant dix secondes ; il a disparu en jetant un tourbillon d'étincelles, et en laissant une trace lumineuse dans l'espace qu'il avait parcouru.

—
HALLE.

Université.—Education de deux jeunes Chinois.—Voici les nouveaux renseignemens qui nous sont parvenus sur les deux jeunes Chinois entretenus à Halle par le roi de Prusse, dans la vue d'obtenir des moyens de communications scientifiques pour l'étude

du chinois. L'un d'eux, As-Sing, âgé de 30 ans, est né à Heong-San, à peu de distance de Canton ; son père, prêtre et astrologue, mourut avant qu'As-Sing eut dépassé sa cinquième année. Sa mère le fit élever chez son oncle, employé de la douane à Canton. As-Sing y reçut une éducation soignée, et eut quelques notions de l'anglais ; il fit bientôt le voyage de Macao, de l'Inde et enfin de Sainte-Hélène, où il fut plus de trois ans cuisinier dans la maison de Napoléon. Après la mort de celui-ci, il fut employé pendant quelque tems dans la marine anglaise comme interprète entre les Anglais et ses compatriotes. Il vint à Londres, et ce fut là qu'il fit la rencontre de son compatriote Ha-Ho qui est âgé de 25 ans, et est né aussi dans les environs de Canton, d'un marchand de soie. Ces deux jeunes Chinois firent, avec le Hollandais Lasthausen, un traité qui l'autorisait à les faire voir pour de l'argent sur le continent ; c'est de cet état d'abjection que les a tirés la munificence royale. Ils commencent à balbutier un peu d'allemand, et sont d'un grand secours aux jeunes orientalistes de l'université, qui assistent, ainsi que les missionnaires, aux leçons que reçoivent les deux Chinois, sous la surveillance du célèbre professeur Gesenius, secondé par deux de ses élèves.

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 18.] NOVEMBRE, 1823. [TOME III.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.	page		page
Lebrun (Ponce - Denis Ecou- chard).....	193	Saint-Louis. — Instruction pri- maire.....	228
MÉLANGES.		Livonie. — Affranchis sement des serfs.....	ib.
Ame des Bêtes.....	197	Russie. — Variété des langues...	ib.
Œuvres de Goethe.....	199	Odessa. — Découverte d'un vase antique. — Théâtre.....	229 230
Lettre sur les Femmes.....	201	Olbia. — Inscription Grecque...	ib.
Caractère des Médecins.....	204	Stockholm. — Législation.....	ib.
Abdélazi, ou le Nouveau Dor- meur Eveillé. — Conte.....	205	Progrès des Sciences et de la Littérature, depuis trente ans.	ib.
Lettre de Balzac.....	216	Copenhague. — Economie domes- tique.....	232
Synonymes. — Pesanteur, Poids, Gravité.....	217	Ile de Bornholm. — Statistique..	ib.
Voyage aux Environs de Paris. — Malmaison, etc.....	ib.	Wurtemberg. — Progrès de l'a- griculture, etc.....	233
Mémoire sur les Khazars.....	221	Berlin. — Société littéraire...	ib.
BAGATELLES.....	224	Berlin. — Voyage Scientifique..	234
POÉSIE.		Göttingen. — Université.....	ib.
La Solitude du Poète.....	225	Darmstadt. — Instruction des Is- raélites.....	ib.
La Parodie.....	ib.	Grand-Duché de Bade. — Publi- cation nouvelle.....	ib.
NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.		Leipsick. — Nécrologie. — Ludike.	ib.
Hudson. — Carrières de Marbre.	226	Wensel Amédée Boehm.....	235
Pomfrèd. — Efficacité de l'acide prussique contre l'Asthme...	ib.	Brockhaus.....	ib.
Philadelphie. — Hydraulique...	ib.	Canton de Vaud. — Avenches...	237
Brésil. — Instruction publique...	227	Fribourg. — Instruction élémen- taire.....	ib.
Indostan. — Mœurs des Indiens. Hommages au Marquis de Hastings.....	ib.	Villars-sous-Yens. — Antiquités.	ib.
Sénégal. — Agriculture.....	ib.	Palerme. — Volcan de boue....	ib.

A LONDRES:

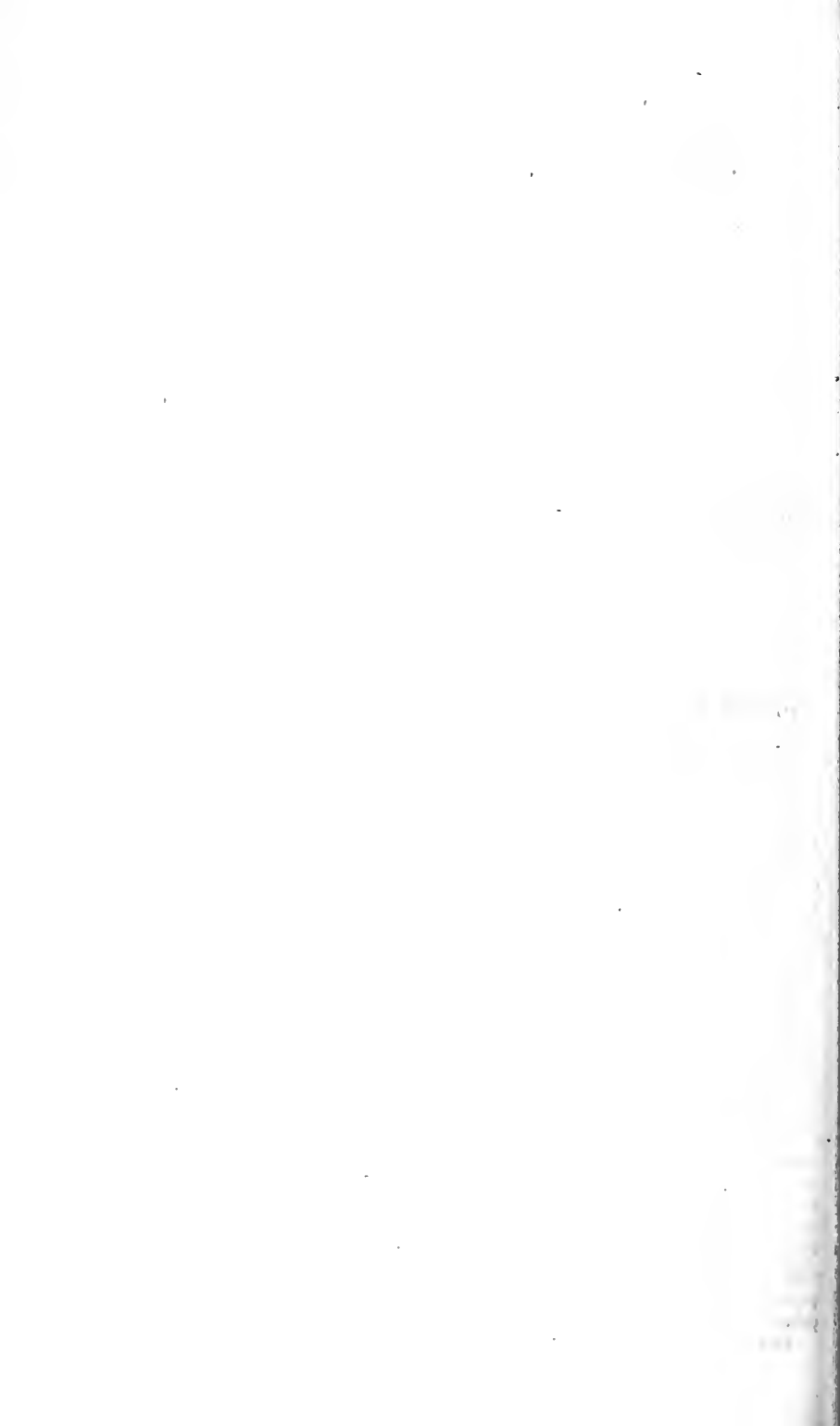
CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ, TREUTTET, JUN. ET RICHTER;

DULAU ET C^{ie}.; BOSSANGE ET C^{ie}.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTET ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES

LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS



LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 18.] NOVEMBRE, 1823. [TOME III.

BIOGRAPHIE.

**LEBRUN (PONCE-DENIS ECOU-
CHARD,)**

Poète célèbre, qui reçut de son vivant le surnom de *Pindare français*, naquit en 1729. La nature l'avait fait poète. Il versifiait au collège : à 14 ans, il avait fait une ode, où l'on trouve déjà les indices de son talent. Dès son enfance, il reçut du prince de Conti (le grand-prieur), dans la maison duquel il était né, des preuves d'une assez vive affection, pour qu'on l'ait attribuée à un intérêt plus tendre, mais non moins pur, que celui de protecteur. Il serait étrange que le sang des Bourbons eût réellement circulé dans les veines d'un homme qui a célébré avec tant d'enthousiasme l'établissement d'une république nouvelle sur les débris de l'ancien trône de cette famille. Quoi qu'il en soit, Lebrun, nommé très-jeune secrétaire des commandemens du prince de Conti, conserva jusqu'à la mort de son protecteur cette place, qui lui procurait de l'aisance, et ne lui imposait aucun travail ; condition excel-

lente pour un poète qui n'était que cela. Lebrun avait été initié dans les secrets de l'art qu'il idolâtrait par le fils même de l'incomparable Racine. C'étaient les préceptes du prince des poètes qui lui avaient été transmis par la plus fidèle des traditions. Une liaison très-tendre se forma entre l'élève et le fils du maître, et fournit à son talent plus d'une occasion de se manifester. Le jeune Racine, désespérant de pouvoir suivre les traces de son aïeul, avait quitté la carrière des lettres pour celle du commerce. Cette espèce d'apostasie lui fut reprochée par Lebrun, dans une ode étincelante de beautés, et cependant inférieure à celle dans laquelle le même poète déplora, quelque tems après, la mort du même ami, englouti à Cadix dans un débordement de la mer, désastre occasionné par le terrible tremblement de terre qui renversa une partie de la ville de Lisbonne en 1755. A 26 ans, Lebrun avait déjà pris place au premier rang des poètes lyriques. L'amitié l'avait conduit sur les traces d'Ho-

race. Il se crut appelé par l'amour sur les traces de Tibulle, et chanta ses peines, ses plaisirs dans des élégies qui portent en effet l'empreinte d'un grand talent, mais où il gronde encore plus souvent qu'il ne soupire. Plus d'une de ces pièces a le caractère de la diatribe, et, en dépit du titre, n'est qu'une véritable satire. Si ces élégies ont été dictées par son cœur, ce cœur était plus irritable que sensible, et son amour ressemblait plus aux fureurs d'Alcée qu'à la tendresse de Sapho. Il fit un plus noble usage de son talent, et fut bien mieux inspiré dans cette ode fameuse où il intercède auprès de Voltaire, en faveur de la nièce des Corneille. Le génie qui soutenait la gloire du théâtre français adopta la fille du génie qui l'avait fondé. Ingénieux jusque dans sa bienfaisance, c'est avec le produit d'une édition des Corneille que Voltaire dota leur fille. Il la fit rentrer dans un bien de famille, bien qu'auparavant il voulut étendre et améliorer. Il avait enrichi les chefs-d'œuvre des deux frères d'un commentaire, où le goût le plus sain préside aux jugemens de la censure la plus impartiale, de l'admiration la plus éclairée : mélange de critiques et d'éloges, qui forme la poétique dramatique la plus complète qui existe, en quelque littérature que ce soit. Honneur à Lebrun, dont les beaux vers ont cette fois provoqué un bon ouvrage et une belle action. Voltaire mourut : les quatre vers que Lebrun fit à ce sujet, sont aussi beaux que cette perte était grande.

O Parnasse ! frémis de douleur et d'effroi !
Pleurez, Muses, brisez vos lyres immortelles !

Toi dont il fatigua les cent voix et les ailes,

Dis que Voltaire est mort, pleure et repose-toi.

Lebrun n'avait pas toujours, il est vrai, traité Voltaire avec tant de justice. Il suffit, pour s'en assurer, de lire le portrait qu'il essaya d'esquisser de ce grand homme dans le poème de la Nature, portrait plutôt tracé par le dénigrement que par l'admiration.

Engénéral, Lebrun, en donnant des éloges, semblait sortir de son caractère. Il était impérieusement porté vers l'épigramme : aussi fit-il des épigrammes toute sa vie : aussi en fit-il sur tout et partout ; aussi en fit-il un si grand nombre, qu'on en compte 636 dans le recueil de ses œuvres, où la délicatesse de l'éditeur n'a cru devoir admettre ni celles qui blessaient les mœurs, ni celles qui portaient sur des faits ou des opinions révolutionnaires, ni celles enfin où sont nommées des personnes vivantes : délicatesse qui ne sera pas toujours imitée, et qui n'a fait que mettre en réserve la matière d'un nouveau recueil, non moins nombreux peut-être, mais plus piquant, sans doute, que le premier, d'après la manière de juger aujourd'hui, puisqu'il sera plus scandaleux. Lebrun avait tenté d'employer aussi son talent dans un genre plus étendu que ceux dans lesquels il s'était d'abord exercé. Il conçut le plan d'un poème sur les *Avantages de la campagne*, poème qu'il intitula depuis *de la Nature* et dont il ne reste que des fragmens. Des malheurs domestiques l'empêchèrent de terminer cet ouvrage. Sa femme se sépara de lui, et l'appauvrit par les reprises qu'elle se crut en droit d'exercer. Appauvri, d'un autre côté, par la mort du prince de Conti, qui lui avait laissé un traitement définitivement converti en pension, dont il était mal payé, il fut ruiné absolument par la faillite du prince de Guéménée, chez lequel il avait placé 18,000 francs, seuls débris qu'il eût sauvés du naufrage. Une épigramme, juste cette fois, et dans laquelle il appelle le banqueroutier *escroc sérénissime*, vengea le poète et ne le dédommagea pas. C'était à un grand seigneur qu'il était réservé de réparer le dommage qu'un grand seigneur avait fait. Le comte de Vaudreuil, sensible à tant de malheurs comme à tant de talent, fit partager à M. de Calonne le double intérêt que Lebrun lui avait inspiré ; et cet homme d'état, qui était aussi homme d'esprit, obtint du roi Louis XVI une

pension de 2,000 francs pour le poète.

Larmes que n'avait pu m'arracher le malheur,

Coulez pour la reconnaissance!

s'écria Lebrun. Il est malheureux pour lui qu'il n'ait pas toujours conservé ces sentimens envers un bienfaiteur, ou qu'il n'ait pas dissimulé au moins ceux qui bientôt les remplacèrent. Les torts de Lebrun en ce genre ont été d'autant plus grands, qu'ils ont eu tout l'éclat qu'ils pouvaient recevoir d'un grand talent. Ses odes révolutionnaires, où l'enthousiasme poétique est encore exalté par l'enthousiasme de la liberté, révoltèrent parmi ses contemporains le plus grand nombre de ceux même qui l'admiraient: on y trouvait souvent le délire d'un factieux. Il est juste de dire cependant, que si Lebrun a fait l'apologie de quelques actes de la révolution réprochés par les amis de la liberté, il n'en faut pas conclure qu'il ait fait l'éloge du régime révolutionnaire. En 1793 même, il déplorait le sort de la France; il gémissait envers harmonieux sur l'anéantissement de la liberté et de l'humanité, étouffées sous la plus désastreuse des tyrannies. Des tems moins malheureux ayant enfin succédé à trois années sanglantes, les lettres, les arts dédaignés par les proscriptionnaires, reprirent quelque faveur auprès d'un gouvernement qui voulait réconcilier la France avec les nations civilisées. Les académies ressuscitèrent en recevant une organisation plus heureuse, sous le nom d'*Institut national*, et Lebrun, dont le génie indépendant s'était tant de fois égayé au sujet de l'esprit académique, fut un des premiers membres de la nouvelle académie. Cet honneur, loin de le convertir, ne fut pour lui que l'occasion de nouvelles épigrammes. Cette époque fut aussi celle du rétablissement de la fortune de Lebrun, que la révolution avait une seconde fois renversée. Un logement au Louvre, un traitement de mille écus, l'avaient mis, sous le directoire, à l'a-

bri de l'indigence: plusieurs gratifications du premier consul, et définitivement 6,000 francs de pension ajoutés à ces avantages par Bonaparte, lui assurèrent enfin une aisance qu'il a conservée jusqu'à la fin de ses jours. Dans les dernières années de sa vie, il avait perdu la vue, que l'habileté du docteur Forlenze ne lui fit recouvrer qu'imparfaitement. Ce miracle, de peu de durée, inspira à M. de Courmand les jolis vers suivans:

D'un nuage fatal tes yeux étaient voilés;
Forlenze, par son art, te rendit la lumière.

En des siècles plus reculés,
Ce qu'il fit pour Pindare, il l'eût fait pour Homère.

Lebrun mourut, le 2 Septembre 1807, à l'âge de 78 ans. Une notice biographique, où la véracité est d'obligation première, ne saurait être toujours un éloge, et les devoirs de l'historien sont plus graves que ceux du panégyriste. Nous avouons donc que Lebrun était moins estimable sous le rapport des qualités du cœur que sous celui des facultés de l'esprit, et que si l'on ne peut se refuser de l'admirer sans être injuste, on a pu, sans injustice, ne pas l'aimer. De là, le peu d'accord qui existe dans l'opinion à son sujet. Bien des gens font encore payer à son génie les torts de son caractère, et se vengent sur les productions les plus sublimes, des blessures faites par tant d'ouvrages satiriques. Quand les haines poétiques, quand les haines politiques, nouvellement suscitées, auront été amorties sans retour, la France jugera Lebrun, comme l'Angleterre juge aujourd'hui Milton. Elle ne verra plus en lui qu'un poète égal au moins à Jean-Baptiste Rousseau dans l'épigramme et dans l'ode, et plus fécond que ce poète en morceaux supérieurs dans l'un et dans l'autre genre. Les belles odes de Lebrun réunissent à tel point la force de la pensée à la hardiesse souvent heureuse de l'expression, elles sont animées d'un enthousiasme si sublime, que l'on ne croit pas rabaisser le premier lyrique fran-

çais en mettant Lebrun à son niveau. Nous admirons sincèrement l'ode au comte de Luc, l'ode sur la bataille de Peterwardin, l'ode à la Fortune ; mais c'est sincèrement aussi que nous affirmons, que si belles que soient ces odes de Rousseau, elles ne le sont pas plus que les deux odes de Lebrun à M. de Buffon, que son ode sur le vaisseau *le Vengeur*, que sa traduction de l'ode *Pindarum quisquis studet æmulari*, où, malgré l'infériorité de la langue dans laquelle il traduit le génie d'Horace, Lebrun se met à son niveau et que l'ode où imitant l'*Eregi monumentum*, le lyrique français se montre plus sublime peut-être que le lyrique latin. Nous avouerons aussi que Lebrun si souvent digne d'éloges, provoque souvent de justes critiques. On doit d'autant moins les lui épargner, qu'il fait école, et que ses imitateurs ne s'étudient pas moins à reproduire ses défauts que ses beautés. Dans quelques-unes de ses odes, le délire touche parfois à l'extravagance, l'audace à la témérité, et le sublime au gigantesque. Les tournures qu'il donne pour neuves ne sont quelquefois qu'inusitées, et telle expression qu'il croit hardie, parce qu'elle

n'a pas été employée par les poètes, n'est que dédaignée par le goût, parce qu'elle est impropre. Dans l'épître, Lebrun est moins malin que méchant, et dans l'épigramme plus méchant que gai. Dur et souvent injurieux, il cherche moins à faire rire son lecteur qu'à désoler son ennemi. L'affectation et le pédantisme sont les objets de ses plus fréquentes attaques, dans lesquelles il n'est pas, à beaucoup près, toujours exempt lui-même des torts qu'il reproche. N'y a-t-il pas affectation et pédantisme à rechercher continuellement ces expressions, ces locutions, ces constructions surannées, qui tiennent moins du caractère naïf et gracieux de Marot que des prétentions bizarres et gothiques de Ronsard ? Aussi, comme ceux que ces défauts ont frappés, nous pensons que les suppressions faites aux œuvres de Lebrun pouvaient être plus considérables, et qu'en réduisant à deux volumes ces œuvres complètes, qui en composent quatre, on eût véritablement agi dans l'intérêt de sa gloire. Réduites à ce point, ces œuvres ne contiendraient plus guère que des chefs-d'œuvre.

MÉLANGES.

AME DES BETES.

DANS une conférence chez M. Rohault, un philosophe de l'école en apparence du comte de Gabalis, voulant expliquer comment les bêtes qu'il supposait n'être que des automates ou de pures machines, agissent néanmoins comme si elles avaient une âme, tint à peu près ce discours :

“ Il y a, Messieurs, une infinité d'esprits qui remplissent les élémens, le feu, l'air, l'eau et la terre où ils ne sont pas oisifs ; mais appliqués à faire jouer, selon les règles des mécaniques, toutes les machines de bêtes que la nature forme pour l'usage, l'utilité et l'ornement de l'univers. De ces esprits, les uns appelés *Salamandres*, demeurent dans le feu, et y gouvernent ces petits animaux venimeux qui portent le même nom : d'autres esprits, appelés *Sylphes*, habitent dans l'air, et font jouer les machines des oiseaux : les *Ondins* dans les eaux, donnent aux poissons tous les mouvemens nécessaires pour les faire vivre dans cet élément. Et enfin les *Gnomes* sont occupés à faire agir les machines des animaux qui se promènent sur la terre.

“ Quelques philosophes prétendent, ce que je n'ose pas assurer, que ces esprits sont de deux sexes, pour les deux sexes des bêtes ou machines mouvantes ; que les plus grands, les plus ingénieux et les plus habiles de ces esprits, gouvernent les machines des bêtes les plus grandes, les plus composées et les plus parfaites. Quoiqu'il en soit, il est constant qu'outre ces esprits de la première espèce, il y en a une infinité de fort déliés de toute espèce, qui font jouer le nombre infini d'insectes que nous voyons, ou qui échappent à nos yeux à cause

de leur extrême petitesse ; que tous ces esprits en général gouvernent chaque machine selon la disposition de ses organes, de son tempérament et de ses humeurs, ne se saisissant pas indifféremment de toutes sortes de machines, mais de celles-là qui sont de leur caractère, et qui vivent dans l'élément qui leur est propre. Par exemple, un esprit tout de feu, ne va pas se jeter dans l'eau ; mais demeurant dans son élément, il passe le tems à faire jouer la machine de la Salamandre, et à la conserver par de certains mouvemens contre l'ardeur du feu. Les Sylphes se bornant à la région de l'air, qui est assez étendue, ne se mêlent que d'animer les oiseaux ; et encore chaque sylphe n'anime-t-il que l'oiseau qui est de son génie et de son caractère. Ainsi un sylphe rêveur se niche dans la machine d'un hibou, d'un chat-huant ou d'une chouette ; et au contraire un sylphe de gaie humeur, et qui aime à chanter la petite chanson, s'insinue dans un rossignol, dans une fauvette ou dans un serin de Canarie. Un ondin qui se plaît à nager en grande eau, ne manque pas de se loger dans une baleine, et de la promener partout l'océan ; un autre qui aime à faire des prodiges et à exécuter de grandes choses par de petits moyens, se place dans un rémora, le plus petit de tous les poissons, et arrête tout court un gallion, qui est le plus grand de tous les vaisseaux ; les ondins qui sont d'une humeur plus douce, vont dans les lacs, les rivières, les ruisseaux et les fontaines, se loger chez les carpes, les gardons, les barbeaux, les truites, etc. Un gnome fier et superbe demeurant sur la terre, qui est son élément,

se saisit d'un coursier de Naples ou d'un genet d'Espagne ; un autre qui est cruel, se jette à corps perdu dans un tigre ou dans un lion ; et un qui est folâtre et badin, va gîter dans un singe ou dans une guenon.

“ Chaque esprit anime et chérit la machine qu'il a prise en gouvernement, travaille nuit et jour à sa conservation, et à lui faire jouer parfaitement son personnage sur le théâtre de l'univers ; et c'est en cela que consiste l'instinct qu'on attribue aux bêtes. Tant que les principaux organes des bêtes sont en bon ordre, les esprits demeurent fermes dans leurs machines, et font leur devoir ; mais quand une fois ces organes sont corrompus et tombent en désordre, les esprits se retirent et vont loger ailleurs, laissant à de moindres esprits le soin d'animer les vers qui naissent de la corruption de leurs cadavres. Avant cela ils apportent tous leurs soins pour redresser la machine, la conservant le plus long-tems qu'ils peuvent, et se lamentant quand ils sont contraints de l'abandonner, comme il arrive dans les cygnes, qui chantent des airs languissans la mort dans le bec.

“ Quand il se forme des monstres dans la nature, ce sont des esprits bizarres qui s'y fourent pour l'effroi du genre humain ; comme ce sont des esprits têtus qui animent les hydres à sept têtes.

“ Les esprits de la plus petite espèce ne s'attachent qu'aux insectes ; mais ils n'en sont pas moins glorieux pour cela, surtout depuis qu'on a trouvé les microscopes, et que l'on connaît à l'œil leur savoir faire ; prétendant bien qu'il y a encore plus de ressorts à manier dans ces petites machines que dans les grandes, et qu'il faut plus d'industrie pour faire jouer la machine d'une fourmi, d'une mite ou d'un ciron, que pour faire jouer la machine d'un éléphant, d'une autruche ou d'une baleine. Or c'est de ce fond de jalousie entre les esprits de la grande espèce et ceux de la plus petite, que naissent les guerres sans fin que les insectes exercent contre les

plus grosses bêtes. Un moucheron qui n'est presque rien

Fond sur le cou

Du lion, qu'il rend presque fou,
Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;

Il rugit ; on se cache, on tremble à l'environ,

Et cette alarme universelle

Est l'ouvrage d'un moucheron.”

Quand notre philosophe eut dit ces choses, et encore d'autres plus agréables qui me sont échappées, il pria la compagnie de lui pardonner s'il avançait des sentimens si extraordinaires ; jurant qu'il s'y trouvait poussé par l'impossibilité de pouvoir expliquer autrement, comment les bêtes n'ayant point d'âme, elles agissent aussi parfaitement que si elles avaient de la raison et de la connaissance. Qu'au reste son système n'était pas improbable, puisqu'enfin de grands philosophes et des théologiens même avaient cru que les anges gouvernaient les sphères des cieux, conduisaient le soleil, la lune, les planètes ; en un mot, tous les astres et toute la machine du monde, et suppléaient par leur sagesse et leur industrie à l'âme qui manque à ces grands corps.

Il ajouta en s'adressant à quelques péripatéticiens qui étaient présens, qu'il ne se disculperait pas d'avoir soutenu que les bêtes ne sont que de pures machines ; qu'il avait été toujours libre dans la philosophie de prendre les opinions mêmes les moins soutenables ; et qu'il n'y avait pas plus de hardiesse à prétendre aujourd'hui, que les bêtes ne sont que des automates, qu'il y en avait du tems de Sénèque à vouloir que *la justice, la force, la prudence et les autres vertus fussent des animaux*.

Ce discours fini, MM. Rohault et Clercelier, qui entendaient raillerie, prenant la chose du bon côté, remercièrent le philosophe d'avoir si ingénieusement réjoui la compagnie ; et M. Pecquet, enchérissant sur ces Messieurs, par ses caresses et par ses louanges, dit que si cet agréable système n'était pas vrai, qu'au moins il était *bene trovato*.

ŒUVRES DE GŒTHE.

(Fin du dernier Numéro.)

Nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur la seconde partie de la carrière littéraire de ce grand poète, où il apparaît avec l'intime conviction de ses forces, où il semble être en parfaite harmonie avec lui-même, quoiqu'il reste toujours quelque chose de fragmentaire, d'abrupt et d'incomplet même dans les plus nobles productions de son génie.

Le Tasse, Egmont et Iphigénie, le roman de *Guillaume Meister*, des élégies tendres et voluptueuses, dans le genre de Tibulle et de Properce, de mordantes épigrammes contre le genre vulgaire de littérateurs et contre les compilations volumineuses où chaque petit poète se trouve loué pour telle ou telle rime élégante, pour telle ou telle tournure de phrases, sans mérite intrinsèque et sans véritable poésie, des morceaux en prose, contes détachés ou amères effusions d'une indignation noble et élevée contre la fureur des niveleurs, véritables iconoclastes de l'ordre social, voilà les travaux qui figurent au premier rang dans la seconde époque de la carrière littéraire du premier poète de la Germanie.

On a reproché à Gœthe d'avoir déserté le moyen âge pour se faire païen vers le milieu de sa carrière. Ce n'est pas que Gœthe ait jamais été l'ennemi du christianisme ; au contraire, il a bafoué les philanthropes et les garçons philosophes, les illuminés de Bavière et les *hommes à lumières* de Berlin, avec la verve d'un nouvel Aristophane ; cette race froide et raisonneuse, sans entente du génie et des choses sacrées, lui a toujours semblé souverainement odieuse : il se permit de jouer, en les plaisantant, avec tous les avortons du libéralisme. Mais Gœthe était malheureusement devenu spinosiste et idolâtre jusqu'à un certain degré. Né protestant, il rejeta la doctrine négative de ses coréligionnaires ; le catholi-

cisme qu'il respecte, qu'il loue toujours, eut pour lui un puissant attrait. Il était prêt à rentrer, comme Winkelmann et le peintre Müller, poète comme lui et ami de sa jeunesse, dans le giron de l'église, mais son âme avait d'autres penchans ; elle adorait un Olympe pour lequel l'Anglais Gibbon, homme d'une trempe très-différente, venait de déclarer une honteuse faiblesse.

Cependant Gœthe, dont le goût classique et la diction noble et pure, ne souffrent de comparaison qu'avec Sophocle et Racine, Gœthe, dis-je, revient toujours, dans une notable partie des poésies de son âge mûr, vers les inspirations populaires, puisées au sein du christianisme, de la chevalerie et du moyen âge. Doué d'une raison éminente et d'une faculté d'abstraction peu commune, le merveilleux n'en est pas moins de son domaine. Il le recherche dans les cabalistes du *xv^e* siècle, parmi les rose-croix théosophes, chez son ami Lavater, dans les actions, les pensées et les écrits de Jung Stilling, dont Gœthe écrivit la vie, dans un style d'une délicieuse simplicité et avec des grâces presque enfantines. On peut, il est vrai, reprocher à ce poète de nous avoir suspendus entre le ciel et la terre, mais il ne nous a jamais poussés dans les enfers comme lord Byron, il ne nous a jamais matérialisés comme les philosophes français du dernier siècle.

Dans la tragédie d'*Iphigénie* l'auteur n'est jamais prolixe, ni déclamateur, il est toujours pur et harmonieux. Là, comme dans *le Tasse*, il a voulu éviter tout effet théâtral, il n'a écrit que pour les cercles élevés, que pour les âmes les plus distinguées. On peut blâmer ce genre de composition ; mais, en se plaçant sous le point de vue de l'auteur, il faut en admirer l'exécution.

Egmont tient, pour le genre de

composition, le milieu entre la manière de Goëthe dans *Goetz* et dans *Iphigénie*. Il y a, dans l'amour de Braxembourg de malheureuses traces de la faiblesse honteuse qui déshonore *Stella* comme *Clavigo*, *Werther* comme *Weisslingen* et *Frang*, son écuyer. En revanche, *Claire* est charmante et touchée de ce pinceau délicat par lequel le poëte rend intéressantes presque toutes les femmes dont il nous offre le séduisant tableau, même les plus coupables. Les scènes populaires d'Egmout sont des chefs-d'œuvre dans le genre de Shakespeare et dignes d'entrer en parallèle avec ce grand maître ; le héros ressemble un peu trop à tous les héros de Goëthe, *Goetz* excepté ; il est faible et incertain, on le voit avec plaisir, mais sans qu'il inspire un vif intérêt. Les autres personnages politiques n'offrent aucun mérite de composition en grand : l'auteur n'a voulu, en les dépeignant, faire nul effort sur lui-même pour s'élever jusqu'à la hauteur du sujet.

Rien de plus frais et de plus voluptueux que les *Elégies* romaines de Goëthe, où il n'a été que trop fidèle disciple de *Properce*. Plusieurs autres *élégies* sont touchantes par la simplicité et j'oserais dire par la modestie de l'expression ; peu d'auteurs se servent de termes plus heureux, plus choisis, de tournures plus noblement élégantes. A part le style, les poésies lyriques et les romances de la première époque de Goëthe auront toujours, pour le fond du sujet, la préférence sur les poëmes du tems de sa maturité.

J'arrive au roman de *Guillaume Meister*, espèce de pasticcio littéraire, où il ne règne aucun véritable ensemble, mais dont le style supérieur et les charmans épisodes rachètent la faiblesse et les longueurs du fond. *Mignon* est, avec *Margueritte*, le triomphe de Goëthe, dans la peinture des femmes. Cette fille, être extraordinaire, semble une énigme, elle vous fait frissonner, elle vous touche

jusqu'aux larmes, elle vous égaye jusqu'à la folie. Le joueur de harpe est aussi mystérieux que la pauvre *Mignon* ; sa raison est égarée sans qu'il perde jamais le fil de ses discours ; il est grave, silencieux, et, quoique peu expansif, ses accords résonnent jusqu'au fond de l'âme. Seulement la fin du roman de Goëthe, où se donne l'énigme de la folie du harpiste et du caractère bizarre de *Mignon*, est au-dessous de toute critique, et indigne, par la nullité de l'invention, d'un génie comme celui de l'auteur de *Guillaume Meister*.

Les caractères subalternes sont, en partie, sans intérêt, le héros surtout, qui n'a qu'une physionomie effacée. D'autres prouvent l'inspiration du cœur, le génie, l'exaltation fantastique et la finesse d'observation de leur créateur. A cet égard, *Mariane* et sa bonne, la vieille *Barbara*, *Philine*, l'enfant *Eugène*, *Laertes*, les comédiens, les seigneurs sont des chefs-d'œuvre pour ce qui concerne la vérité des aperçus et l'originalité du tableau dans lequel ils se meuvent. Mais les personnages d'un caractère un peu plus sérieux et plus élevé, comme *Jarno* et spécialement *Lothario* n'offrent aucun mérite et sont dessinés d'une manière vague et décolorée. Il ne faut pas oublier les confidences d'une belle pénitente, qui font partie du roman, et où Goëthe a su atteindre au plus haut ton de la mysticité, sans exagérer ni le sentiment ni l'expression.

Les épigrammes de Goëthe, qu'il publia de concert avec *Schiller*, et dans lesquelles il se permit de faire pirouetter sur elle-même toute la petite littérature, lui ont été imputées à crime : c'est comme si l'on se permettait de faire exécuter en France tant d'auteurs célèbres qui figurent jusques dans les cours de littérature de *Laharpe* et dont les noms semblent être de véritable convention.

Un troisième et dernier article nous initiera dans les ouvrages de la vieillesse de Goëthe.

BARON D'ECKSTEIN.

LETTRE SUR LES FEMMES.

“ ME voilà presque à la fin de ma tournée d'Europe, mon ami. Vous savez quel était l'intérêt principal qui me conduisait. Après avoir bien examiné les femmes de tous les pays, je finis par conclure qu'à quelques nuances près, qui tiennent aux lois, aux usages de leur patrie, elles sont partout les mêmes. Autant les hommes diffèrent entre eux, autant les femmes se ressemblent. Certes, rien n'est plus opposé qu'un Anglais et un Italien, tandis qu'une Italienne et une Anglaise, bien qu'elles diffèrent, se rapprochent mille fois davantage. D'abord dans les qualités essentielles, vous trouvez chez les femmes de différentes contrées des points de ressemblance presque généraux. Humanité, patience, tendre pitié, douceur, courage, inspirés par le sentiment dans les grandes circonstances : voilà de ces vertus que l'on est sûr de rencontrer partout chez les femmes. C'est plutôt dans leurs différences que dans leurs qualités, qu'elles varient entre elles. La raison en est simple ; leurs qualités leur viennent de la nature ; leurs défauts sont communément le fruit des vices d'éducation, des lois, des usages ; c'est plutôt à nous qu'à elles qu'il faut nous en prendre, puisque les hommes gouvernent ; ainsi, l'Angleterre étant mieux régie que l'Italie, les femmes y valent mieux ; mais, quelle que soit l'influence du gouvernement, vous êtes sûr de trouver dans une Italienne, comme dans une Anglaise, les qualités principales qui sont le caractère distinctif de son sexe. C'est par la douceur naturelle des femmes et l'habitude de soumission dans laquelle elles rappellent à nos regards ces marbres purs, qui sortent de la terre, pour prendre les formes que nous voulons leur donner. Le ciseau d'un artiste maladroit peut en faire un mauvais usage, sans avoir le pouvoir

d'altérer les qualités qui leur sont propres. Les femmes sont donc partout, en quelque sorte, ce que nous les fesons. Sous ce rapport, rien ne les distingue dans les pays que j'ai parcourus ; cependant, en les observant avec une attention suivie, j'ai cru remarquer que les gouvernemens avaient plus d'action sur elles que le caractère des hommes.

“ Dans la France seule, où la société est un art, il s'est fait un tel amalgame de l'esprit, des goûts et des passions des hommes et des femmes, que le caractère des hommes agit directement sur elles.

“ Un Anglais, par ses habitudes, par son goût pour les affaires, a soumis sa femme aux détails sérieux de la direction de son ménage, et par là, il a donné plus de gravité apparente à ses formes. Plus penseur que disertant, surtout avec les femmes, il a établi entre son épouse et lui plus de rapports de puissance que de tendresse, plus d'abandon que de confiance, plus de passion secrète que d'union de pensées, d'attrait et d'opinion.

“ En France, au contraire, où le caractère plus léger des hommes les porte à réfléchir presque tout haut sur leurs projets, même devant ceux qui dépendent d'eux, un époux, par le besoin continuel de communiquer ses idées, d'en recevoir d'autres, d'en faire un échange perpétuel, identifie sa femme, sans le vouloir, à tout ce qu'il pense. Son but est bien de commander, d'être le maître ; mais il a mis l'esclave dans sa confiance. Soit qu'elle soit du même avis, soit qu'elle s'y trouve opposée, elle est dans son secret. S'aiment-ils tous deux, l'union de leurs âmes, de leurs pensées, est parfaite. Ne s'aiment-ils pas, il y a eu au moins une communication d'idées qui ressemble à la confiance. Le Français avertit

sa compagne de sa puissance, la discute avec elle ; par ce moyen, il peut l'altérer sans doute ; du moins, elle s'établit avec plus de forme. Il en est de même des opinions de tout genre. En France, il existe entre les deux sexes une communication habituelle. Aussi les femmes parlent, réfléchissent, décident de tout, des choses les plus frivoles comme des plus importantes. Elles sont plus associées à la pensée des hommes, qui finissent toujours par faire les lois de leurs maisons ; mais, comme ce n'est que par le souvenir de la force qu'ils y parviennent, l'instant de lutte renouvelée, qui s'établit sans cesse entre les deux sexes, laisse à l'esprit des femmes l'empreinte du caractère que les hommes leur ont communiqué. Je le répète, ce n'est qu'en France que cette réaction se remarque, parce qu'il n'existe aucun point d'isolement entre les hommes et les femmes, tandis qu'autre part, et surtout en Angleterre, il y en a mille. De plus, en France, les femmes étant les arbitres de la mode, les usages leur sont presque soumis, et l'on a vu souvent avoir recours à elles dans des tems de crises, comme *la Fronde*, pour faire recevoir des choses que la puissance ne pouvait établir. Dans tous les tems, les femmes ont suivi en France l'impulsion donnée par les hommes, de s'identifier avec leurs systèmes comme avec leurs passions. Elles ne s'amuse pas plus des affaires que des plaisirs, et si elles ont besoin d'être mêlées à tout, les hommes ont la même impossibilité de se passer d'elles.

« Voilà ce que l'on ne remarque dans aucun autre pays de l'Europe, même dans ceux où elles montent sur le trône à leur tour.

« Il est encore un autre pays distingué par une nuance particulière ; c'est la Pologne. Là, les femmes, conduites par une volupté plus raffinée, plus aimables qu'en Italie, mais, moins soumises, que partout

ailleurs, soit à raison de leurs richesses, soit par le propre de leur caractère, ont un rôle plus indépendant, une existence personnelle qui tient à leur charme particulier. Elles ont en général de la grâce et de l'imagination : la grâce captive d'abord, et l'imagination fait faire ensuite aux têtes qu'elle embrase, tout le chemin qu'elles veulent. Une étincelle de ce don céleste est venue tomber sur leur froide patrie, et la plus charmante partie des habitans s'en est emparée. En Pologne, il n'y a point de poètes, il n'y a point d'artistes ; mais il y a des femmes qui rêvent aux arts, qui chantent avec une voix charmante les stances du Tasse, et qui récitent les vers de Delille. Elles se sont dit que l'amour était pour les femmes ce que la gloire était pour les hommes. Se faire aimer est leur plus doux penchant et le premier besoin de leur vie. C'est plutôt de l'éniivrement qu'elles inspirent que de vrais sentimens. Le privilège d'allumer de grandes passions n'appartient qu'aux âmes fortes qui peuvent donner tout ce qu'elles peuvent recevoir. Cette véritable passion, dont il court tant de parodies dans la société, appartient à tous les pays, et peut se trouver dans tous les climats ; mais elle n'est sentie que par les âmes nées avec une sensibilité exquise, susceptibles d'enthousiasme et de profondes émotions. Les femmes qui n'ont que de la grâce, de l'esprit, quelques charmes et de la coquetterie, inspirent des goûts qui prennent la couleur de l'amour, et qui s'effacent aussi rapidement que les fleurs éphémères. Quant aux femmes à imagination, elles aident d'un autre charme un sentiment d'une nature différente, qui ne vit que d'enthousiasme ; et voilà pourquoi le sentiment qu'inspirent les Polonaises ressemble à de l'amour ; mais peut-être est-il plutôt de la volupté. Elles savent tout embellir de cette magie qui a quelque chose de vague, d'indéterminé ; elles aiment la nature, sans être naturelles ; mais

leur art devient presque simple par sa perfection. Il y a un abandon charmant dans leurs manières ; elles accordent avec une grâce qui n'est pas celle des Françaises, qui semble leur avoir été révélée par la nature, source inaltérable de tout ce qui est bien, de tout ce qui doit plaire. Elles n'ont pas dans leurs salons cette monotonie de convenances qui tyrannise la conversation par des règles formelles, et prescrit à peu près les mêmes mots comme les mêmes usages, une fois adoptés. Mollement couchées sur leurs divans, elles ont autant d'attitudes différentes que de costumes. Leur conversation n'est peut-être pas aussi spirituelle que celle des Françaises, mais elle est plus piquante par son originalité. Une femme dont la pensée voyage sans cesse, qui laisse errer ses idées d'un objet à un autre, qui voit au même moment, des yeux de l'imagination, les sites enchantés de l'Italie, et les effrayantes beautés de la Suisse ; qui a l'art ou la bonne foi de mêler l'enthousiasme à tout ce qu'elle dit, cette femme-là a mille moyens de plus que les autres de plaire et de charmer. C'est par toutes ces sources de séductions que les maisons des Polonaises deviennent des habitations ravissantes, et leurs jardins, des féeries. Tout ce que l'imagination embrasse s'embellit à l'instant ; ces enchanteresses ont le talent de faire penser et sentir ceux qui les écoutent, sous mille et mille rapports différens. C'est à la fois l'art d'enivrer et l'âme et les sens. Les oppositions piquantes viennent ajouter encore au charme. Quoi de plus délicieux que d'entendre une jolie femme dans des bosquets qu'elle a créés, s'entourant d'art, parler de la nature ; dans le même moment enrichir son salon de chefs-d'œuvre divers, s'embellir elle-même de mille talens aimables, et tout cela avec des formes destinées naturellement à l'élégance ! Sans cesse elles sont parées de leur négligence même, et n'ont

l'air de se servir de la fortune que pour se jouer de ses présens.

“ Une certaine mollesse, une grâce calculée, et surtout un accord intime du moral au physique, se remarquent également en Pologne et en Russie ; les Courlandaises particulièrement ont un attrait distinctif.

“ Les différentes secousses du gouvernement ont fort influé sur les femmes, en Russie. Sous Pierre I^{er} elles se sont ressenties de la rudesse d'un gouvernement absolu, qui avait besoin d'une extrême sévérité. Pierre voulait changer les mœurs, et faire fléchir sous de nouvelles coutumes une nation superstitieusement attachée à ses usages, et d'autant moins accessible à la civilisation, qu'elle avait tous les préjugés de l'ignorance, et toute la barbare férocité, effet nécessaire de ses sanglantes révolutions.

“ Les femmes, si bien faites pour adoucir les mœurs, vivaient environnées d'esclaves et l'étaient elles-mêmes. Elles tremblaient sous la domination d'un époux ou d'un maître farouche. Quelquefois elles étaient reléguées avec lui dans de vastes déserts, d'où était exilé tout ce qui ennoblit la vie, les lettres, les sciences, les arts, doux présens de la société qui font contracter à l'âme des habitudes généreuses, et la mettent sans cesse en présence des témoins qui la jugent.

“ Quelquefois appelées à la cour de ce même Pierre, elles y assistaient à de honteuses orgies ; elles voyaient tomber les têtes de leurs amis, ou subissaient elles-mêmes de honteuses punitions. On sait que Pierre-le-Grand, cet homme de génie, par un contraste cruel, en tirant les Russes de la barbarie, couvrit son pays d'échafauds, et fit périr une partie de la noblesse de l'empire. Catherine I^{re}, montrant ce que pouvait l'âme héroïque d'une femme, prépara les Russes à la domination heureuse de Catherine II, dont les grâces et le génie ne contribuèrent pas peu à

faire chérir et respecter les femmes dans ce pays. Les mœurs s'adoucirent, le beau sexe y reprit un place digne de lui.

“ Les femmes russes sont, en général, très-jolies ; peu instruites, elles apprennent avec facilité. Elles ont des talens, de la grâce et de la noblesse dans le maintien ; et si on remarque dans quelques-unes une gravité qui les distingue des Polonaises, presque toutes se livrent à une indolence orientale qui les en rapproche. Leur vie s'écoule entre le jeu qu'elles aiment beaucoup. La paresse, le luxe et la magnificence la plus recherchée sont un besoin pour elles.

Presque toutes crédules, superstitieuses, elles aiment tout ce qui parle à leur imagination. Eprises du merveilleux, elles passent quelquefois des soirées entières à entendre leurs femmes leur répéter des contes qui les amusent, et les attachent comme des enfans.

“ Telles sont mes observations sur les femmes des différens pays que j'ai parcourus ; et, pour peindre en deux mots les nuances que je remarque entre elles, je crois que, s'il m'était permis de choisir, je prendrais pour ma femme une Anglaise, une Française pour mon amie, et une Polonaise pour ma maîtresse.”

CARACTÈRE DES MÉDECINS.

C'EST une chose remarquable que de tous les gens de lettres qui s'attachent à de certaines professions, il n'y en a point qui s'en écartent plus volontiers pour écrire sur d'autres matières que les médecins. Jules Scaliger, médecin, a écrit de la critique et de la poétique. Vignier, médecin, a composé plusieurs gros volumes de l'histoire universelle. Le médecin Arnaud de Ville-neuve, s'est mêlé de dogmatiser et d'écrire de la théologie. Averroës, médecin arabe, a traduit Aristote en sa langue et l'a commenté. Fabius Niphus, médecin d'Italie, s'est appliqué aux mathématiques. Cæseus, médecin anglais, a écrit de la musique. Marcile Ficin, qui était médecin et curé tout ensemble, a traduit Platou de grec en latin, et a expliqué sa philosophie. Guillaume Capel médecin, a donné au public les mémoires de messieurs du Bellay, et a fait une traduction française de Machiavel. Copernic, médecin et chanoine, a traité de l'astronomie et du mouvement de la terre. Nostradamus, médecin de profession, s'est jetté à corps perdu dans l'astronomie judiciaire. Et le médecin Cardan,

qui tenait un peu de la doctrine de Nostradamus, laquelle consiste à mentir hardiment et à dire la vérité par hasard, a écrit ses livres de la subtilité, l'éloge de Néron, et d'autres matières assez écartées de sa profession. Lazius, médecin allemand, a traité de l'histoire Romaine. Philippo Cauriana, médecin de la reine Catherine de Médicis, a commenté six livres de l'histoire de Tacite. Paul Jove, médecin et depuis évêque, a composé les éloges des hommes illustres de son tems et plusieurs histoires. Aloysius Lilius, médecin à Rome, s'est appliqué à la réforme du calendrier romain ; et Cornelius Amalthée, de la même profession, a mis en latin la catéchisme du concile de Trente. Le médecin Raynerius Snoius, a mis au jour des paraphrases sur les psaumes de David, avec l'opuscule de S. Athanase sur les mêmes psaumes, et a donné, au public l'histoire de Hollande en treize livres. Jean-Jacques Chiffet, médecin du roi d'Espagne, a remué divers points de critique touchant notre histoire, pour les intérêts de son maître. Sorbière, médecin assez connu,

a traduit de latin en français l'eutopie de Thomas Morus, le traité de Crellius, *de causis mortis Christi*, et a fait plusieurs sortes d'ouvrages sur diverses matières curieuses. Brachet de la Milletière, médecin de Paris a traité des controverses. Thomas Reinesius, médecin et philosophe, a donné au public un recueil d'anciennes inscriptions et un autre de *variarum lectionum*. Marin Cureau de la Chambre, médecin du roi, a mis sous la presse les caractères des passions, le traité de l'iris, et d'autres ouvrages de physique et de morale. Spon, médecin de Lyon, a écrit ses voyages et divers traités d'érudition curieuse. Charles Patin qui enseigne aujourd'hui la médecine à Padouë, a écrit de la science des médailles. Petit, médecin de Paris, a publié un traité de *furore poetico* et un recueil de ses poésies. Perrault, médecin et depuis architecte, a traduit Vitruve de latin en français, et a donné des leçons publiques de géométrie et d'architecture.

Il serait trop long de nommer ici tous les médecins qui se sont en quel-

que sorte dégradés de leur profession pour traiter de toute autre chose. Onuphre Panvini, parlant du grand Fracastor dit, qu'il ne le compte pas entre les médecins de Veronne d'où il était ; parce que s'attachant aux recherches curieuses de la physique, il avait négligé la pratique de son art.

Il y a de certains traités composés par des médecins qui paraissent ne pas appartenir à la médecine, ont néanmoins de grands rapports avec elle, comme le traité *de arte gymnasticâ* de Mercurialis, d'autant qu'il s'y agit de la santé du corps, qui est l'objet de la médecine.

Après tout, si l'on me demande pourquoi les médecins s'écartent si aisément de leur profession ? Je répondrai qu'il s'en faut prendre à leur érudition, qui étant d'une grande étendue, fait qu'en avançant toujours dans la diversité des connaissances, ils prennent le change d'autant plus aisément, qu'étant employés assez tard, l'amour du cabinet prend le dessus, et ne leur laisse plus la liberté d'exercer la médecine, qui demande l'homme tout entier sans nul partage.

A B D É L A Z I,

OU

LE NOUVEAU DORMEUR ÉVEILLÉ.

CONTE.

Le calife Mahmoud-ebn-Haroun régnait tranquillement sur le trône de Bagdad, que le lâche et perfide Amin, son frère, avait perdu pour n'avoir pas voulu abandonner une partie d'échecs. Un jour Mahmoud prenait le sorbet avec le fameux Kadel-Heristan, connu dans tout l'Orient, par la profondeur et la prodigieuse variété de ses connaissances. Des esclaves de toutes les nations leur servaient des conserves et des confitures exquises. Un essaim de jeunes et belles Géor-

giennes formaient des danses voluptueuses au son de mille instrumens divers, et employaient tous leurs moyens de séduction pour plaire au calife et pour le mettre de bonne humeur ; ce qui ne leur arrivait pas souvent, car Mahmoud était d'un caractère sombre, inquiet et soupçonneux.

Après le repas, il dit au docteur : " Kadel-Héristan, vous avez vécu à la cour de mon père, le grand Haroun-al-Rashid ; racontez-moi donc

ce soir quelques-unes des aventures qui lui sont arrivées." Le docteur, pour entretenir la gaîté du calife, lui raconta l'histoire du *dormeur éveillé*, telle à-peu-près que nous la lisons dans les *mille et une nuits*. Mahmoud rit beaucoup; et comme il était tard, il congédia le docteur et alla se coucher.

Les vins qu'il avait bus, la chaleur du jour qui avait été très-vive, les grâces des jeunes filles qui avaient dansé devant lui, et dont les riantes images remplissaient encore son imagination de pensées voluptueuses, l'empêchèrent pendant quelque tems de se livrer aux douceurs du sommeil. L'histoire du *dormeur éveillé* lui revient sans cesse à l'esprit. Plus il rêve à cette aventure, plus il la trouve plaisante. "Mon père, dit-il en lui-même, a bien dû s'amuser de la surprise de ce pauvre homme, qui se trouve, à son réveil, salué du beau nom de commandeur des croyans. Quel effet prodigieux ces grandeurs, cette pompe, cette magnificence qui m'environnent, durent produire sur l'esprit de ce pauvre dormeur! Quelle joie! quelle ivresse! comment n'en est-il pas devenu fou? J'aurais bien voulu jouir de ce spectacle....; mais, il me vient une idée.....; je veux tenter une expérience d'un autre genre. Oui, je suis curieux de connaître ce que penserait, ce que sentirait, ce que dirait un homme qui, du faite des grandeurs, se trouverait, à son réveil, non dans une pauvreté absolue, mais dans la médiocrité. Je veux faire cet essai sur mon grand-visir; c'est après moi, le premier personnage de l'empire; il ne manque pas d'orgueil et d'ambition. Il sera, je crois, bien humilié de se trouver tout-à-coup déchu de sa grandeur, sans s'être douté de ce changement, sans même avoir pu le prévoir. Il faut que je m'amuse à ses dépens." Cette idée raffraîchit le sang du calife, qui s'endormit en s'occupant de ce projet.

Abdélazi (c'était le nom du grand-visir) était un des hommes les plus

spirituels de la cour, et même de l'empire. Dès sa première jeunesse, il avait annoncé des talens extraordinaires; ses connaissances étaient très-étendues, et il avait déployé un grand courage et beaucoup d'habileté dans les combats que Mahmoud avait livrés aux généraux de l'imbécile Amin qu'il avait détrôné. Ce visir, âgé de trente ans tout au plus, n'avait jusqu'ici connu d'autre passion que l'ambition; passion qu'avaient alimentée les circonstances difficiles dans lesquelles il s'était trouvé, le caractère capricieux du calife, la crainte de perdre sa faveur toujours incertaine, et les intrigues de rivaux nombreux et redoutables.

Le lendemain, à l'heure où le calife prenait le sorbet, il fait appeler Abdélazi; il le fait asseoir à ses côtés. La conversation s'anime par degrés; le calife, enchanté du projet dont il voit l'exécution approcher, n'a jamais été d'aussi bonne humeur. Abdélazi l'imite en tout pour lui plaire, mange quand il mange, boit quand il boit, rit quand il le voit rire. Vers la fin du repas, le calife laisse tomber sa pipe d'or; Abdélazi se précipite pour la ramasser, et Mahmoud profite de ce moment pour jeter dans la coupe du visir une certaine dose de poudre soporifique, dont l'effet devait être subit. Quand le visir se remit à sa place, le calife remplit sa coupe d'un excellent vin de Schiras; Abdélazi l'imita, et bientôt s'endormit d'un sommeil si profond, que le bruit de tonte la musique de Bagdad ne l'aurait pas réveillé. Aussitôt on le déshabille, on le place dans une voiture extrêmement douce; quelques esclaves l'accompagnent. Le calife et le docteur s'unissent à ce petit cortège, pour être témoins du réveil d'Abdélazi, que l'on conduit dans une humble maison située à deux lieues de Bagdad, au milieu d'un vallon solitaire.

Le soleil était parvenu au tiers de sa course, lorsque le visir se réveilla. Sa première pensée fut de se lever pour aller au divan. Il appelle ses esclaves, et en voit deux qui s'avan-

cent vers lui ; l'un porte une bêche, et l'autre un arrosoir. Ils sont l'un et l'autre couverts d'habillemens grossiers, comme tous les esclaves qui se livrent aux occupations champêtres. " Que vent dire cela ? s'écrie Abdélazi, dans le plus grand étonnement. Où suis-je ? où sont mes eunuques ? Et vous, répondez-moi ; vils esclaves ; pourquoi paraissez-vous devant mes yeux ? " Les deux esclaves se prosternent, et lui disent : " Pardonnez-nous, seigneur, de nous être rendus si tard auprès de vous ; nous n'avons pas voulu troubler votre sommeil ; mais puisque vous êtes réveillé, nous venons vous demander à quel travail vous désirez employer notre journée. — J'ai déjà arrosé vos belles plate-bandes de tulipes et de jonquilles, dit l'un des esclaves : — et moi, dit l'autre, je viens de nettoyer les allées de votre jardin. " Ils allaient continuer à l'entretenir de ses fleurs et de ses bosquets, lorsqu'un troisième esclave se présente : " Mon cher maître, dit-il au visir étonné, voici le prix des quatre bœufs et des douze bœliers que vous m'avez ordonné de vendre. Vous m'avez commandé de donner le tout pour quarante dinars d'or, et je vous en apporte cinquante. Puisse mon zèle plaire à mon maître, et faire descendre sur moi un regard de sa bonté ! "

A l'instant, un quatrième esclave paraît avec une corbeille pleine de provisions. " Mon cher maître, dit-il, j'ai vendu fort cher vos tulipes de Teflis et vos belles roses du Korassan. Je me suis introduit dans ces lieux publics où les plus riches marchands et les plus grands seigneurs de Bagdad se rassemblent tous les jours, pour prendre le sorbet et fumer des aromates. Ils ont acheté toutes mes fleurs. Voilà trois dinars que je vous rapporte, avec ces provisions qui ne m'ont coûté qu'un demi-dinar. " Les deux derniers esclaves déposent leur argent sur le lit d'Abdélazi.

" Que signifie tout cela ? s'écrie encore le visir, dans un étonnement facile à concevoir, mais difficile à

peindre. Pour qui ces vils esclaves me prennent-ils ? Appelez sur-le-champ mes eunuques, et dites-leur qu'ils viennent m'habiller. Je veux aller au divan tout-à-l'heure. " Les quatre esclaves se mettent à sourire et ne répondent rien. " Entendez-vous ? répète Abdélazi d'une voix menaçante. Obéissez, ou je vais vous écraser du poids de ma colère. " Alors un des esclaves s'approche ; et, se prosternant au pied du lit de son maître : " Seigneur, dit-il, vous pouvez nous immoler dans votre fureur ; mais nous ne comprenons rien aux ordres que vous nous donnez. Vous demandez vos eunuques, et vous n'en avez jamais eu. Vous voulez aller au divan, et vous ne vous y êtes encore jamais présenté. Quelle affaire importante pourrait conduire mon maître au divan, lui qui vit sans ambition dans cette délicieuse retraite ? " — " Eh quoi ! dit Abdélazi, ces vils esclaves prennent plaisir à m'insulter ! Ont-ils donc oublié que d'un seul mot je puis les faire tomber dans la poussière ? Quoi ! malheureux ! vous ne tremblez pas devant le grand-visir du calife ? " " Vous, grand-visir ! s'écrient ensemble les quatre esclaves. O puissant Mahomet ! notre bon maître est devenu fou ! " A ces mots, Abdélazi ne se posséda plus ; il cherche son cimetière pour exterminer ces esclaves, mais il ne le trouve point. Sa colère ne peut se dépeindre, et les esclaves prennent la fuite en s'écriant : " O Mahomet ! Mahomet ! quel charme a donc troublé la raison de notre bon maître ! "

Cependant le calife était témoin de toute cette scène : caché dans un cabinet dont lui seul connaissait l'entrée, il voyait, entendait tout sans être vu, et prenait un grand plaisir à ce spectacle.

Lorsqu'Abdélazi se vit seul, les flots de son courroux commencèrent à se calmer ; il regarde autour de lui. " Où suis-je ? dit-il. Certainement, ce n'est point là mon appartement accoutumé ; je ne suis point ici dans mon palais. Je ne comprends rien à

ce changement subit ; il y a dans tout cela quelque mystère que je veux approfondir." Il cherche ses vêtemens pour s'habiller ; mais quel est son étonnement ! au lieu de son riche manteau de cachemire écarlate, garni de perles précieuses et semé de pierres, au lieu de son beau turban d'une mousseline éblouissante de blancheur, et surmonté d'une aigrette de topaze, il ne voit qu'un costume de la plus grande simplicité ; un manteau de laine, un cafetan de coton et un turban de toile. Il repousse avec dédain ces vêtemens grossiers, qu'il ne voudrait pas même donner à ses esclaves. Cependant comme il n'en trouve pas d'autres sous sa main, il en fait usage et s'habille lui-même, en murmurant contre cette dure et honteuse nécessité.

Il commence d'abord par examiner, avec soin, l'appartement dans lequel il a si bien dormi. Tout y est d'une grande simplicité, mais aussi d'une propreté recherchée, qui vaut bien l'élégance et le luxe. Ce ne sont point les vases d'or et de vermeil auxquels il est accoutumé, mais de simples aiguières de porcelaine ; il ne retrouve point les brocards d'or et de soie, qu'il foulait sous ses pieds dans son palais de Bagdad, mais des tapis de laine, sans broderies et sans magnificence. Il s'approche d'une armoire de bois de cèdre ; elle est entr'ouverte, et lui présente une jolie bibliothèque, peu nombreuse, mais bien choisie, et composée précisément de tous les livres qu'il aime.

" Ah ! ah ! dit Abdélazi, mais tout ici me paraît fort commode. Ce petit appartement me plaît beaucoup. Il est bien simple, mais il renferme toutes les choses nécessaires à la vie, et je conçois qu'un honnête homme puisse être fort heureux ici." A ces mots, il prend un livre dans la bibliothèque ; c'est le *Gulistau*, ou l'*Empire des roses*, ouvrage du fameux Saadi, qu'Abdélazi préfère à tous les autres poètes persans. Il ouvre le livre au hasard et tombe sur cette parabole du lion et du schiacos :

On demandait au schiacos :
 De puissant rois des animaux
 Pourquoi faire ta compagnie ?
 Je lui dois, répond-il, le repos et la vie.
 Je me nourris des alimens
 Que dédaigne sa faim, lorsqu'elle est assouvie,
 Et je ne crains point les méchans.
 — Rapproche-toi donc de ton maître ;
 Contemple de plus près sa gloire et sa splendeur,
 Et les portes de sa faveur
 S'ouvriront devant toi, peut-être.
 — Quel perfide conseil ! des coups de sa fureur,
 Sij'étais près de lui, qui pourrait me défendre ?
 Lorsque l'adorateur du feu
 S'approche trop près de son dieu,
 Ce dieu cruel le brûle et le réduit en cendre.

Souvent le favori gonflé de son pouvoir,
 Le matin à côté du maître qu'il encense,
 Etale son orgueil et sa magnificence,
 Et sa tête tombe le soir.

Abdélazi reste plongé dans une profonde méditation. Il lit et relit cette parabole qu'il trouve si conforme à sa situation. " Ah ! dit-il, elle semble faite tout exprès pour moi. Quels sentimens nouveaux pénètrent en foule dans mon cœur ! Je ne puis encore définir tout ce que je sens, débrouiller tout ce que je pense ; mais il me semble qu'un nuage épais a, jusqu'à ce jour, enveloppé mon existence, et que je viens, pour la première fois, d'entrevoir un rayon du soleil de la vérité. Voyons, visitons cette demeure dans laquelle je me vois transporté comme par enchantement. Je puis bien me dispenser d'aller ce matin au divan.

La visite est bientôt faite ; la maison n'était ni vaste, ni magnifiquement meublée, mais distribuée avec goût. Des fenêtres on découvrait une campagne fertile, couverte d'arbres de toute espèce, et la vue s'étendait au loin sur de riantes prairies traversées par le *Tigre*, et peuplées de nombreux troupeaux.

Abdélazi reste un moment dans l'extase devant ces sites charmans

qu'il ne peut assez admirer. Il descend ensuite dans le jardin qui touche à la maison. Il n'est pas d'une grande étendue, mais il est planté d'un nombre infini d'arbustes odoriférans qui se dessinent en groupes et mêlent leurs parfums et leurs couleurs. Mille oiseaux y font retentir de leurs chants de petits bosquets de myrtes, de jasmins, de lilas et d'orangers ; un ruisseau, dont les bords sont tapissés de gazons et de fleurs innombrables, y répand la fertilité, la fraîcheur et la vie.

“ Quel séjour délicieux ! dit Abdélazi. Je m'achève de surprise en surprise. Ce lieu semble créé pour être la demeure d'un des élus du prophète. Quelle différence entre l'air qu'on respire ici, et celui que l'on respire à Bagdad ! Que l'humble propriétaire de cette jolie maison doit être heureux, s'il sait apprécier son bonheur ! Il n'est point tourmenté par les soucis de la grandeur ; il ne craint point de perdre, à chaque instant, la faveur d'un prince jaloux, soupçonneux, inconstant. Il n'est point l'esclave d'un maître absolu. O sage Saadi ! je vois bien que le bonheur est en nous, et non dans la fortune.”

Il dit et soupire avec amertume. Le calife n'a point entendu ce discours. Caché dans le cabinet d'où il a pu voir le réveil de son visir, il n'a pu le suivre dans le jardin. Déjà même il a repris le chemin de Bagdad, après avoir chargé un esclave d'observer avec soin Abdélazi, et de venir lui rendre un compte exact de toutes les actions et de tous les discours du visir.

Cependant, Abdélazi continue sa promenade. Il jouit de sa situation nouvelle, s'abandonne à toutes les réflexions qu'elle fait naître en lui, et ne songe même plus à chercher par quels moyens il se trouve transporté tout-à-coup dans ce lieu de paix, de simplicité et d'innocence. Soudain il s'arrête ; une voix pure et mélodieuse se fait entendre, elle s'accompagne d'un luth, et chante sur le mode *uzza*, ce mode favori d'Abdélazi.

Il craint d'interrompre des accents si doux, et reste immobile. Son cœur se remplit de plus voluptueuses sensations. Cette voix charmante célèbre des plaisirs simples, et fait entendre ces paroles :

Sous ces voûtes d'un verd feuillage,
Oiseaux qui chantez vos amours ;
Vous ne redoutez point l'orage.
Et vous jouissez des beaux jours.
Que votre douce mélodie
Célèbre les bienfaits des cieux,
Et dise à la terre attendrie :
Il faut aimer pour être heureux.

Ainsi que l'humble violette,
Le bonheur dérobe au grand jour
Sa fleur délicate et discrète
Qui naît au souffle de l'amour ;
Jamais auprès de la richesse
On ne la voit s'épanouir ;
O vous qui la cherchez sans cesse,
Il faut aimer pour la cueillir.

Sultans qui gouvernez le monde
Soumis, tremblant à vos genoux,
Cette fleur, que le ciel féconde,
N'a jamais de parfums pour vous.
Rose du bonheur est flétrie
En approchant de ce séjour
Qui, gardé par la jalousie,
N'est jamais ouvert à l'amour.

Sous ces voûtes de verd feuillage,
Oiseaux qui chantez, etc. etc.

Abdélazi ne peut plus contenir son émotion. Souvent il a entendu les plus excellentes musiciennes de Bagdad, mais une voix si pure n'avait jamais fait battre son cœur. Il ne se possède plus, il s'avance vers le bosquet qui dérobe à ses yeux la musicienne inconnue. Il est près d'elle, et reste un moment sans pouvoir lui adresser une parole. Il voit une jeune fille charmante ; elle a tout au plus atteint son quinzième printemps : sa beauté n'est point régulière, mais sa physionomie annonce une âme angélique. Le sentiment de toutes les vertus se peint dans ses regards qu'elle baisse et relève tour-à-tour. “ O toi ! s'écrie le visir enchanté, qui es-tu ?

d'où viens-tu ? je te crois descendue des cieux, car la terre ne peut produire tant de perfections à la fois." La jeune personne sourit et répond : " Je me nomme Azélaïs ; je suis fille du sage Mohamed, qui demeure à quelque distance de cette habitation. Pardonnez-moi, seigneur, si, pour la première fois de ma vie, j'ai osé porter mes pas jusqu'à ce jardin qui vous appartient. J'ai voulu jouir du plaisir de me reposer sous ces roses. Je vais retourner à l'habitation de mon père." En même tems elle se lève, et se dispose à partir. " Quoi ! s'écrie Abdélazi, charmante Azélaïs, vous voulez déjà quitter ce lieu que vous aimez ? vous voulez me fuir ? Ah ! restez, restez encore un moment avec moi.—Non, seigneur, je ne le puis : mon père serait inquiet de mon absence.—Eh bien, vous ne partirez pas seule ; je ne vous ai vue qu'une fois, qu'un seul instant, et je ne puis plus me séparer de vous. Il faut que je vous voie toujours, où je serai malheureux. Je vous accompagnerai, je ferai connaissance avec l'heureux Mohamed, heureux de posséder une telle fille."

Azélaïs sourit, baisse les yeux, et une aimable rougeur colore ses joues. Elle accepte le bras d'Abdélazi, et tous deux prennent le chemin de la maison de Mohamed.

Abdélazi est dans l'enchantement, dans l'ivresse. Jusqu'à ce jour, les plus belles esclaves de l'Asie étaient rassemblées dans son sérail, où tout le luxe oriental était déployé. Mais il n'avait vu en elles que des esclaves ; il n'avait jamais aimé. Dans ce moment son cœur s'ouvre à ce sentiment, si délicieux lorsqu'il entre dans l'âme pour la première fois. Un seul regard d'Azélaïs le trouble, un seul mot échappé de sa bouche le fait tressaillir de volupté. De tems en tems Abdélazi presse contre son sein le bras de la jeune fille, et se dit en lui-même : " Non, jamais je n'aurais cru que le cœur de l'homme fût susceptible d'éprouver tant de félicité ! Azélaïs, ajoutait-il en soupirant, *il faut*

aimer pour être heureux, et depuis que je vous ai vue, je commence à connaître le bonheur."

Ils arrivent à la demeure champêtre de Mohamed. Le vieillard vient au-devant de sa fille qui vole dans ses bras, et s'avancant ensuite vers le jeune homme ; " Jeune étranger, lui dit-il, je te remercie d'avoir ramené jusqu'ici ma chère Azélaïs. Tu m'offres l'occasion de remplir le plus doux et le plus sacré des devoirs, celui de l'hospitalité. Viens dans ma retraite, elle n'est pas brillante, mais si les présens offerts par le cœur ont quelque prix à tes yeux, tu ne nous quitteras pas sans reconnaissance."

Abdélazi entre dans la maison de Mohamed. La table hospitalière est préparée. Azélaïs la couvre de mets simples et des fruits de la saison. Le visir avait grand appétit ; les fruits cueillis par Azélaïs, les mets apprêtés et servis par elle, lui, parurent délicieux. " Non, se dit-il à lui-même, je n'ai jamais fait un repas plus exquis ; la table de Mohamed vaut cent fois mieux que la table du calife."

Pendant le dîner, le bon vieillard se garde bien de lui faire des questions indiscretes, de lui demander d'où il vient, quel rang il occupe ; mais il l'entretient du plaisir d'une vie douce, tranquille et dégagée des chaînes de l'ambition. Il lui parle de la véritable indépendance de l'homme, et lui montre qu'elle est toute entière dans la vertu : que sans la vertu tout est peine dans la vie, tout est mêlé d'amertume et de regrets, même les choses qui paraissent si brillantes aux yeux du vulgaire, telles que les richesses, la gloire et la grandeur.

Abdélazi ne peut se lasser d'écouter le sage vieillard qui mêle à ses discours des citations savantes de l'Alcoran, des paraboles ingénieuses tirées des meilleurs poètes, et des traits d'histoire curieux et instructifs. Le jeune homme n'avait jamais entendu une éloquence si douce, si naturelle, si persuasive, et dans son opinion, comme dans son cœur, la noble simplicité du discours de Moha-

med l'emporte de beaucoup sur tout l'esprit du fameux docteur Kadel-Héristan et de tous les docteurs de Bagdad. Il ne peut revenir de son admiration, de son ravissement, soit qu'il écoute Mohamed, soit qu'il regarde Azélaïs.

Il prend la parole à son tour et dit : " O Mohamed ! plus je t'écoute, et plus je sens le besoin de t'entendre. Ta voix est comme celle de la vérité. Le miel de la sagesse découle de tes lèvres, et la persuasion sort de ton cœur pour entrer dans le mien. O le plus sage des hommes ! pourquoi nous dérober tant de trésors ! pourquoi n'avoir pas fait briller au milieu de nous les lumières d'une raison toute divine ! Allah, en donnant des rayons au soleil lui dit : *Tu dissiperas les ténèbres, tu chasseras les nuages devant toi, et tu éclaireras l'univers.* Quitte cette humble retraite ; viens à Bagdad ; les plus savans docteurs de cette superbe cité ne sont pas même dignes d'essuyer la poussière de tes pieds, et bientôt le monde entier parlera de ta gloire. Les plus grands, les plus riches seigneurs de la cour, le premier visir lui-même se disputeront l'honneur de plaire à ton Azélaïs, et brigueront le titre de son époux. Pourquoi la cacher à tous les yeux ? Le ciel a créé la rose pour en faire l'ornement et l'amour de l'univers : s'il eût voulu qu'elle se cachât, lui eût-il donné d'aussi vives couleurs et des parfums si doux ? "

" Jeune homme, répond Mohamed, cette science que tu vantes en moi, se réduit à bien peu de chose. Ma sagesse est dans mon cœur, et les rayons qu'elle répand ne sont que des sentimens. Ce que je sais, je l'ai senti, et voilà toutes mes études. Que dirais-je aux hommes qu'ils ne sachent déjà ? Ce n'est point la science du bien et du mal qui leur manque ; ils la possèdent depuis la chute de nos premiers parens. Mais leurs passions parlent plus haut que la vérité ; en voulant les corriger on les blesse. La voix de la vertu n'est éloquente que pour les cœurs vertueux ; les autre n'admi-

rent l'éloquence que lorsqu'elle flatte leurs penchans dépravés. Ne pouvant faire du bien aux hommes, qu'irais-je donc chercher parmi eux ? La gloire ? ah mon fils ! je sais trop ce qu'elle vaut pour lui sacrifier le repos de sa vie. Que peut-elle ajouter au bonheur ? Existe-il une autre félicité que celle que nous donnent les vertus ? "

" Tu me demandes pourquoi j'ai privé ma fille de la brillante perspective que lui offraient ses grâces, ses talens et ses vertus modestes ? Ma fille est trop sensible pour être ambitieuse ; elle aime mieux être libre dans son obscurité, que d'être la première esclave d'un esclave de la fortune. La rose, dis-tu, est faite pour briller aux yeux du jour. Oui, sans doute, mais elle n'a qu'un éclat passerager. La perle royale se cache au fond des mers ; l'or et le diamant se débribent aux regards du soleil qui les féconde. Ainsi la vertu se cache aux mortels, mais le soleil de la sagesse pénètre dans sa retraite ignorée, féconde son âme, et mûrit dans son cœur les trésors d'une félicité toujours durable. "

Ainsi parla ce bon vieillard, il prend ensuite Abdélazi par la main, et le conduit dans le petit enclos qui touche à sa demeure. " Voilà, lui dit-il, tout ce que je possède. Je ne changerais pas cet enclos pour tous les palais du sultan. C'est là, mon fils, que mes pères ont vécu dans la paix et l'innocence ; c'est là qu'ils ont pratiqué toutes les vertus que nous recommande notre sainte religion. Regarde cette petite futaie de palmiers qui lèvent vers les cieux leurs branches glorieuses et triomphantes, et forment une voûte épaisse au-dessus de nos têtes. Chacun de ces arbres antiques et chéris est un souvenir bien précieux pour mon cœur ; il n'en est pas un seul qui ne soit planté sur la tombe d'un de mes aïeux. Bien des siècles se sont écoulés depuis le jour où le premier propriétaire de cette petite maison alla recevoir dans les cieux la juste récompense de sa vie. Les fils qu'il laissa dans la douleur,

voulurent consacrer à jamais sa mémoire, et placèrent un palmier sur sa tombe. Les enfans de ces fils pieux imitèrent cet exemple de tendresse filiale, et depuis ce jour un palmier s'élève toujours sur la tombe du père et de la mère de famille que la mort enlève à leurs enfans."

A ces mots, le vieillard s'approche d'un palmier, qui semble n'appartenir que depuis peu de tems à ce petit Elysée. Il le regarde dans une profonde méditation, et levant sur Abdélazi des yeux baignés de larmes : "Ce jeune palmier est seul, dit-il; depuis le jour où je l'ai planté, il n'a point grandi, sa sève est arrêtée, il en attend un autre. . . . Là, sont déposés les restes de la mère d'Azélaïs; c'est près de-là que seront bientôt déposés les miens. Alors ces deux palmiers; plantés sur notre tombe, s'élèveront ensemble vers le ciel, et mariant leurs branches flexibles, présenteront après notre mort l'image de l'heureuse et sainte union de nos vies. O chère Azélaïs! ajoute-t-il en pressant sa fille contre son cœur vivement ému; là, tu viendras souvent nous donner un souvenir, une larme. . . . là, nous te couvrirons encore de notre ombre paternelle, nous te défendrons contre la fureur des orages et contre les rayons du midi, et nous te serons utiles encore lorsque tu ne nous verras plus."

Chaque parole qui sort de la bouche de Mohamed entre comme un trait de lumière dans le cœur d'Abdélazi; bientôt le vieillard et sa fille reprennent le chemin de la chaumière, et le visir les accompagne. Le soleil touche à son déclin, il va se perdre dans les flots; Abdélazi voit arriver avec regret le moment qui doit le séparer de ses hôtes. Il prend la parole et dit : "Sage Mohamed! je voudrais toujours être auprès de toi, toujours t'entendre : mon âme, long-tems flétrie par des passions mensongères, a soif de tes paroles, comme la fleur desséchée par les rayons du soleil a soif d'une goutte de rosée. Hélas! le jour qui vient de passer, ne m'a paru

qu'un instant fugitif. Il faut me séparer de toi, de ta fille. O Mohamed! permets-moi de revenir te voir, j'ai besoin de tes conseils; tu m'as fait connaître tout le prix de la sagesse et de la vertu. Mon bonheur serait dans ton amitié. Je n'ose te la demander encore, mais je brûle du désir de la mériter et de l'obtenir."—"Jeune homme, répond Mohamed, viens souvent nous visiter, non pour recevoir mes leçons, tu n'en as pas besoin; il est déjà sage celui qui aime la sagesse; mais viens pour auprès de moi du trésor d'une confiance et d'une amitié mutuelles." Le jeune homme l'embrasse, et jetant sur la modeste Azélaïs un regard plein d'expression et d'amour, il quitte lentement cet asile, qui renferme tant de charmes et de vertus.

Bientôt il arrive à sa maison; les esclaves qu'il a vus le matin se présentent encore à ses yeux et le conduisent sous un joli berceau de son jardin, où ils ont dressé une petite table couverte de fruits et de fleurs. Il prend le repas du soir; et, comme il avait fait de l'exercice, il le trouve excellent. Après le souper, il rentre dans son appartement : la vive émotion de son cœur l'empêche de se livrer au sommeil, l'image d'Azélaïs le poursuit; elle se présente à ses yeux comme un ange consolateur qui a revêtu la forme humaine, pour embellir les vieux jours du sage Mohamed. "Azélaïs, se disait-il, quel sera l'heureux mortel qui possédera ton cœur? Ah! si je pouvais être aimé de toi, je n'aurais plus rien à désirer sur la terre! . . . Mais que dis-je? n'est-ce pas une chimère que je me plais à caresser? ne suis-je plus le visir du calife? ne faut-il pas que je retourne à Bagdad, pour reprendre mes chaînes? Cette réflexion l'arrache au songe qui le berçait depuis le matin; il se demande comment il est sorti de Bagdad, comment il a été transporté de son palais dans ce modeste asile où il repose; il se rappelle enfin que la veille, sonpant avec le calife, il a bu du vin de Schiras;

qu'il a ensuite perdu connaissance, et ne l'a recouvrée que dans ce même lit, où il essaye en vain de s'endormir. Il croit avoir trouvé le mot de l'énigme ; il a déplu au calife, il est disgracié, dépouillé de ses honneurs, de ses richesses, et relégué dans cet ermitage. " Ah ! s'il était vrai ! s'écriait-il, je n'aurais pas perdu au change. Heureuse disgrâce ! ce que les vils courtisans qui me portaient envie, nommeraient le comble de l'infortune, serait pour moi le suprême bonheur."

Bercé par ces douces réflexions, il finit par s'endormir paisiblement. Il n'est point tourmenté dans son sommeil par les hurlemens de l'envie ; il ne voit point le cimetière briller au-dessus de sa tête, les muets qui lui portent le fatal cordon. Bagdad, le calife, la cour, les courtisans, son sérail, ses esclaves, ses richesses, tout a disparu, il ne voit qu'Azélaïs et Mohamed.

Il se réveille aux chants harmonieux des oiseaux. Ses esclaves viennent prendre ses ordres comme la veille, et l'on imagine bien qu'il les traite un peu mieux. Il se lève, s'habille lui-même sans honte, et prend ses vêtemens, sans penser s'ils sont de soie ou de coton. Bientôt il part pour l'habitation du bon Mohamed. Azélaïs rougit en le voyant, et le sage vieillard l'accueille avec sa bonté, sa bienveillance naturelles, auxquelles se joint un sentiment plus vif. On voit qu'il commence à lui tenir la promesse qu'il lui a faite de lui donner son amitié. Abdélazi trouve ce jour encore plus charmant que le premier qu'il a passé dans cet asile de bonheur. Mohamed lui parle avec plus de confiance. Azélaïs, moins craintive, ose quelquefois se mêler à la conversation, et sa caudeur, son ingénuité donnent à ses discours un charme inexprimable.

Plusieurs fois Abdélazi est prêt à tomber à ses genoux ; l'aveu du plus tendre amour est sur ses lèvres : un respect qu'il connaît pour la première fois, contient l'impétuosité de ses trans-

ports, et cette contrainte en augmente encore la violence. Ce visir si fier, qui donnait des lois au sérail le plus nombreux, tremble maintenant devant une jeune fille de quinze ans ; il retourne chez lui sans avoir osé lui parler.

Retiré dans son appartement, il ne cherche plus à s'expliquer le changement arrivé dans sa fortune, mais celui qui s'est opéré dans son cœur. Persuadé de sa disgrâce, il s'étonne de n'en être point abattu ; il jette un coup d'œil sur Bagdad ; il y voit ses ennemis se réjouir de son abaissement, se partager ses dépouilles, et il n'en est point offensé. L'amour et la vertu ont fermé son cœur à l'ambition ; il ne connaît plus l'envie et la haine. Sa petite fortune présente lui semble mille fois préférable à toute celle qu'il a perdue, pourvu que la main d'Azélaïs lui soit accordée ; et il se promet de la demander dès le lendemain à Mohamed.

Il courut en effet chez lui au lever de l'aurore. " Vénérable Mohamed, lui dit-il, venez avec moi, j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur. " Le vieillard le suit, et tous deux marchent vers le bois sacré. Assis au pied du plus antique de ces arbres respectés, ils gardent quelques momens le silence. Abdélazi tremble, et le vieillard est dans l'attente ; enfin, ce dernier prend une des mains du jeune homme, la presse dans les siennes et dit : " Parle, mon fils ; ton cœur est vivement agité, ne crains point de l'ouvrir tout entier devant moi : la confiance fait tant de bien ! — Mohamed, répond Abdélazi, je tremble devant toi, car un seul mot de ta bouche peut détruire ma plus chère illusion. Mon sort dépend de toi. — Ah ! s'il dépend de moi, sans doute il doit être heureux, mon fils ! — Vous m'appellez votre fils ! Ah Mohamed ! que ce nom a de charmes pour moi ! J'en prends à témoin les cendres de vos aïeux, qui reposent dans ce bocage, élevé par la piété reconnaissante ; je préfère le titre de votre fils à toutes les richesses de l'univers. Votre amitié me le donne, mais je

serai le plus malheureux des hommes si l'amour me le refuse. A ces mots le bon vieillard sourit, il se lève, et dit au jeune homme : " Attends-moi sous ce palmier ; je vais chercher l'être qui doit prononcer sur ton sort. Ton bonheur ne dépend pas de moi." Abdélazi attache sur lui ses regards inquiets, jusqu'au moment où un groupe d'arbres le dérobe à sa vue ; alors il tombe à genoux, et, levant les yeux vers le ciel : " O vous, dit-il, vous qui, du séjour de la divinité, protégez cette demeure hospitalière, où vous avez trouvé le bonheur ! Vénérables et modestes aïeux de Mohamed et d'Azélaïs, exaucez ma prière ; protégez l'amour le plus tendre et le plus pur, un amour digne de celle qui l'a fait naître. Ne me rejetez pas du sein de votre famille ; permettez-moi d'habiter ce petit coin de terre que vous avez occupé ; rendez Azélaïs sensible à ma tendresse ; que l'arrêt qu'elle va prononcer soit celui de ma félicité ! Je jure de ne jamais l'enlever à son asile, de ne point désirer auprès d'elle d'autre bien que son amour, d'autre bonheur que le sien, d'autre grandeur que la vertu."

A peine il achevait ces mots, qu'il aperçoit le vieillard rayonnant de joie et conduisant sa fille par la main. Abdélazi vole à leur rencontre, et, se jetant aux pieds d'Azélaïs : " Ah ! lui dit-il, mon sort est prononcé.—Oui, dit le vieillard, remercie Allah ; cet ange d'innocence et de vertu est à toi. Voici la compagne de ta vie." En même tems Mohamed place la main de sa fille dans celle d'Abdélazi, et, les pressant tous deux sur son cœur : " Chers enfans, dit-il, soyez unis devant Allah qui m'entend, et sous l'ombre protectrice du bosquet de mes pères. Jeune homme, je te choisis pour placer le palmier sur ma tombe."

Abdélazi ne contient plus les transports de sa joie : une longue perspective de bonheur se présente à ses yeux ; il entend la voix d'Azélaïs prononcer l'aveu du plus tendre amour. Mais soudain un grand bruit vient frapper son oreille : une troupe nom-

breuse et brillante environne l'habitation de Mohamed, et pénètre dans le jardin, Mohamed est étonné, Azélaïs effrayée baisse son voile. Abdélazi s'avance vers ces étrangers magnifiquement vêtus, et tout resplendissant d'or et de pierreries. Il veut savoir quel sujet les attire dans cette demeure ignorée ; il s'avance et reconnaît. le calife escorté du docteur Kadel-Héristan et de tous les seigneurs les plus riches et les plus puissans de la cour.

Abdélazi se prosterne aux pieds du calife, et lui dit : " Qu'exige encore de moi mon seigneur et mon maître ? Ne suffit-il pas à sa colère de m'avoir banni de sa présence ? Vient-il encore me demander ma vie ?" A ces mots le calife le relève en riant, et lui répond : " Abdélazi, c'est prolonger trop long-tems une plaisanterie innocente ; j'ai voulu m'amuser et renouveler en toi, mais dans un autre sens, l'histoire du dormeur éveillé. J'ai voulu voir comment tu supporterais ta nouvelle destinée, et jouir de ton étonnement, lorsqu'à ton réveil tu te trouverais un simple particulier, sans puissance et sans richesses. Quitte cet asile obscur et ces vêtements indignes du personnage que tu dois remplir auprès de moi. Tu n'as jamais perdu la faveur de ton maître ; viens donc reprendre à ma cour un rang que tu conservas toujours dans mon cœur."

Abdélazi se prosterne encore aux pieds du calife, et lui dit : " Ah, seigneur ! s'il est vrai que votre bonté pour moi ne s'est point démentie, je ne vous demande qu'une seule grâce.—Parle, dit Mahmoud, et avant de savoir ce que tu vas me demander, je jure par le saint prophète de ne rien te refuser aujourd'hui.—Seigneur, dit Abdélazi, ne m'arrachez point de ces lieux. Laissez-moi couler une existence paisible dans cette retraite que vous m'avez choisie vous-même. C'est-là que se bornent tous les désirs de mon ambition. Reprenez tous les biens dont vous m'avez comblé, je ne veux conserver

que ma reconnaissance.—Qu'entends-je ? s'écrie le calife ; est-il possible ? Abdélazi, à la fleur de ses ans, renoncera-t-il à la gloire, aux honneurs, aux richesses, à la suprême puissance qu'il partage avec moi ! Sa raison est égarée ; le malheureux est devenu fou.—Non, seigneur, non, ma raison n'est point égarée. Ma vie jusqu'ici n'était qu'un pénible sommeil, tourmenté par les rêves de l'ambition et de l'orgueil ; je suis vraiment *le dormeur éveillé*.—Ce que tu dis me surprend et me désole, répond le calife ; j'ai promis, j'ai juré de ne te rien refuser, je ne violerai pas mon serment ; je te laisse dans ces lieux que tu préfères à ma cour ; je te donne cette petite maison, pour laquelle tu veux abandonner ton superbe palais, je ne te demande qu'une seule chose. Nomme-moi celui qui peut dignement remplir auprès de moi le haut rang que tu viens d'abdiquer. A quel homme puis-je donner ma confiance ? Sur quels talens puis-je me reposer du poids des affaires dont je suis accablé ?—Seigneur, répond Abdélazi, je vais vous étonner encore ; mais la vérité va sortir de ma bouche ; je n'ai plus d'intérêt à la cacher, et puisque vous me demandez quel est l'homme le plus digne de votre confiance, je nomme *Zéangir*.”

Tous les courtisans qui entourent le calife, se regardent avec la plus grande surprise, tous s'écrient à la fois : *Zéangir ! son plus cruel ennemi !* “Oui, seigneur, reprend Abdélazi, *Zéangir* est digne de partager votre puissance ; il était mon ennemi, j'étais le sien dans le temps où je crai-

gnais qu'il ne s'élevât sur mes ruines. Je le haïssais parce que je le redoutais ; ma haine s'éteint lorsque je ne le crains plus. Je vois maintenant avec les yeux de la justice et de la vérité, celui que je voyais avec les yeux de l'ambition et de la jalousie ; je rends un hommage éclatant à ses talens et à ses vertus. Je jure donc par le tombeau du prophète que je ne connais personne qui soit plus digne de me remplacer que *Zéangir*. —“ Il suffit, dit Mahmoud ; j'ajoute foi à tes paroles, et dès ce moment je le nomme mon grand-visir.”

Le calife reprend à ces mots le chemin de Bagdad, suivi de tous ses courtisans, qui sont bien persuadés que le pauvre Abdélazi est devenu fou. Ce dernier retourne promptement auprès de Mohamed et d'Azélaïs ; il les rassure, et leur dit pour la première fois le rang où la faveur et la fortune l'avaient élevé ; il leur raconte tout ce qui s'est passé entre le calife et lui, quelle est la plaisanterie heureuse qui tout-à-coup l'a fait descendre du faite des grandeurs à l'état modeste d'un simple particulier. “Ah ! leur dit-il, pardonnez-moi de vous avoir caché un titre qui ne m'aurait point élevé à vos yeux ; près de vous je ne me souvenais plus de mon rang ; je ne pensais qu'au bonheur de vous voir, de vous entendre, de vous aimer ; les rêves de mon orgueil se sont pour jamais dissipés. Près de vous, mon père, près de vous, ma chère Azélaïs, je pourrai dire jusqu'au dernier instant, de ma vie :

Je suis le dormeur éveillé.”

LETTRE DE BALZAC.

Si ce qu'on dit ordinairement, est vrai, qu'à l'égard des grands hommes, comme à l'égard des sybilles, il faut recueillir jusqu'aux moindres feuilles qui leur tombent des mains ; je rapporterai ici une lettre de Balzac, laquelle ne se trouve peut-être dans aucun des recueils de ses ouvrages. Elle est de lui assurément, cela se connaît par l'original écrit de sa main en assez méchant caractère et mal proprement, selon la coutume de messieurs les beaux esprits de ce tems-là. Cette lettre est une de ses premières ; elle s'adresse à M. de Bernières, président à Mortier au parlement de Normandie, pour le remercier d'un présent de cidre et de vin d'Espagne qu'il lui avait fait.

MONSIEUR,

“ Le mauvais compliment que je m'en vais vous faire, est le premier effet du breuvage que j'ai reçu de vous. Il n'y a point moyen que je trouve ma raison pour vous entretenir ; elle s'est perdue dans l'excellente liqueur que vous m'avez envoyée ; et il faudrait être plus vaillant que je ne suis, pour se défendre contre l'Espagne et la Normandie, quand elles ont joint leurs forces ensemble. Je pense en effet que ce qui se devait boire ici à pâques en votre pays, s'est débordé en ma chambre ; et si mes amis ne viennent à mon secours, je suis tout prêt de faire naufrage, et cours fortune de ne me desenvirer que l'année prochaine. Néanmoins vous voulez qu'en cet état-là je joue le personnage d'un homme sobre, et

que mon esprit fasse ses fonctions que vous avez toutes suspendues. Il n'est pas possible que n'étant plus celui que j'étais, je parle mon langage ordinaire. Je ne saurais vous faire deux mots de remerciement, sans en prendre l'un pour l'autre ; et votre cidre et votre vin d'Espagne ne laissent dans ma tête aucune place à mon éloquence. Je me contenterai, donc de vous dire avec le peu de raison et de bon sens qui me restent, que quand votre amitié serait aussi stérile qu'elle est fructueuse, je l'estimerais toujours pour l'amour d'elle-même, et trouverais en vous assez de choses à priser, encore que la libéralité n'en fût pas. Mais certes il ne manque rien à un homme que la nature acheva, lorsqu'elle le fit, et qui a seulement appris de la philosophie que ses inclinations étaient des vertus, et qu'il avait tout ce qu'elle donne. En conséquence, monsieur, vous me gagnâtes entièrement dès la première fois que j'eus l'honneur de vous voir, et je dis en moi-même, que puisque vous étiez assez riche pour acheter une souveraineté en Italie, si vous faisiez jamais ce marché, vous étiez assez honnête homme pour mériter que j'allasse vivre sous votre règne, et que je fusse.

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et
sujet,

BALZAC.

*A Paris, le
6 mars.*

SYNONYMES

PESANTEUR, POIDS, GRAVITÉ.

La *pesanteur* est dans le corps une quantité qu'on sent et qu'on distingue par elle-même. Le *poids* est la mesure ou le degré de cette qualité ; on ne le connaît que par comparaison.

La *gravité* est précisément la même chose que la *pesanteur*, avec un peu de mélange de l'idée du *poids* ; c'est-à-dire, qu'elle désigne une certaine mesure générale et indéfinie de *pesanteur*. Ce mot, pris dans le sens physique, est un terme dogmatique de science, qui n'est guère d'usage que dans l'occasion où l'on parle d'équilibre, et lorsqu'on le joint avec le mot de CENTRE : ainsi l'on dit que pour mettre un corps dans l'équilibre, il faut trouver le centre de *gravité* ; mais on s'en sert plus fréquemment au figuré, lorsqu'il s'agit de mœurs et de manières.

On dit absolument, et dans un sens indéfini, qu'une chose a de la *pesanteur* ; mais on dit relativement et d'une manière déterminée, qu'elle est d'un tel *poids*, de deux livres, par exemple, de trois, de quatre, etc.

Mille raisons prouvent la *pesanteur* de l'air, et le mercure en marque le *poids*.

Au siècle d'Aristote, la *pesanteur*

des corps était une qualité occulte qui les faisait tendre vers leur centre : et de notre tems, elle est une impulsion ou un mouvement inconnu qui les envoie dans les places que la nature leur a assignées. Le *poids* seul a d'abord réglé la valeur des monnaies ; ensuite l'autorité les a fait valoir par l'empreinte du coin.

Dans le sens figuré, la *pesanteur* se prend en mauvaise part ; elle est alors une qualité opposée à celle qui provient de la pénétration et de la vivacité de l'esprit. Le *poids* s'y prend en bonne part ; il s'applique à cette sorte de mérite qui naît de l'habileté jointe à un extérieur réservé, et qui procure à celui qui le possède, du crédit et de l'autorité sur l'esprit des autres.

Rien n'est si propre à délivrer l'esprit de la *pesanteur* naturelle, que le commerce des dames et de la cour. La réputation donne plus de *poids*, chez le commun du peuple, que le vrai mérite.

L'étude du cabinet rend savant, et la réflexion rend sage ; mais l'une et l'autre émoussent quelquefois la vivacité de l'esprit, et le font paraître *pesant* dans la conversation, quoiqu'il pense finement.

VOYAGE AUX ENVIRONS DE PARIS.

MALMAISON, ETC.

Si l'on se bornait à consulter les titres de l'abbaye de Saint-Denis, la Malmaison, non loin des bords de la Seine, ne remonterait qu'à 1244. Mais, comme on sait que ce lieu tire sa dénomination de l'arrivée des Nor-

mands, on peut, sans crainte, lui assigner une antiquité qui date au moins du 9^e siècle ; car ces insulaires débarquèrent dans ce canton à cette époque, et leur séjour y fut tellement fatal, par les ravages qu'ils y com-

mirent, que de là lui viurent les noms de *Malus portus*, *Mala mansio*, qui lui restèrent.

Vers le milieu du 13^e siècle ce n'était encore qu'une simple grange appelée *Mala domus* et dépendante de Ruel. Mais, au 16^e, il faut croire que la maison avait changé d'aspect, puisque nous savons qu'en 1622 Christophe Perrot, conseiller au Parlement, fut seigneur de ce lieu.

Conduit par sa muse fertile,
C'est ici qu'autrefois Delille,
Poète élégant et facile,
Fuyait et la cour et la ville.
L'amitié, dans ce doux asile,
D'un œil riant, d'un pas agile,
Le guidait, de son domicile,
Vers les bords d'un ruisseau tranquille,
Qui, roulant sur la molle argile,
Réflétait l'image mobile
Des arbres, dont l'ombre vacille.
Tandis que du monde il s'exile,
Et qu'il se croit au Lucrétile,
Apollon, à sa voix docile,
Dirigeant son crayon habile,
Le fait asseoir près de Virgile.

Si quelque main par trop civile
De ce grand homme un peu débile,
Qui fut toujours exempt de bile,
N'eût pas donné le codicile,
Je trouverais moins difficile
De citer ici quelque idylle
Du traducteur, brillant de style,
Qui sut, sans paraître servile,
Mêler l'agréable et l'utile.

Ainsi, pour n'être point stérile,
Je dirai que son cœur fragile
Fut épris de mainte pupille...

Ici finit ma rime en ile(*)

*Lettre de Delille à M. Dureau,
au château de Champite en An-
jou, près Craon.*

“ Je trouve, mon ami, ta charmante lettre à mon retour de la campagne; elle m'a fait un bien infini, car tu sauras, mon ami, que je suis

malheureux : tu me plaindras sûrement, et cela par deux raisons, tu m'aimes et tu as été malheureux aussi, et malheureux dans le même genre. Je suis amoureux et vapoureux, ce qui s'accorde assez bien ensemble.

“ J'ai perdu le sommeil ; mes nerfs, car je parle aussi de mes nerfs, sont dans un état horrible ; combien te voilà cruellement vengé de mon incrédule à tes maux, de mes mauvaises plaisanteries. Je serai donc moins malheureux que toi ; car tu croiras à mes maux et tu les plaindras. Viens donc, mon ami, le plutôt possible ; viens, ton cœur me manque, je n'avais pas besoin de malheur pour apprécier ton amitié. Mais si quelque chose me console, c'est qu'en ayant plus besoin j'en jouirai davantage. Je te verrai plus souvent et nous joindrons le souvenir de tes maux passés avec le sentiment de mes maux présents. Peut-être en résultera-t-il un peu de bonheur. Mais je ne t'ai pas dit encore un mot de ton excellente traduction. Mon ami, les bons esprits en ont été enchantés. Il ne lui a manqué que ses prôneurs, et ton projet de traduction de Tacite pourrait fort bien lui en avoir enlevé plusieurs. Tu m'entends. La Harpe vient d'en rendre un compte très-avantageux dans le journal jadis de Linguet, aujourd'hui le sien.

“ Puisse, ton sauveur depuis qu'il a guéri ton corps, s'intéresser vivement aux productions de ton esprit, et les regarder en tout comme son ouvrage. Il a montré plusieurs de tes lettres à Mme. la Comtesse de Boufflers, qui m'a beaucoup et très-bien parlé de toi, et qui m'a paru désirer te connaître ; elle a lu ta traduction avec le plus grand plaisir. Je lui parlai de tes maux de nerfs, des remèdes que Pomme t'avait faits ; je ne te nommai pas, elle l'a désiré, et m'a cité plusieurs traits de tes lettres.

“ Adieu, mon cher ami, travaille à ton *Tacite*. Voilà qui est digne de toi. La Harpe l'annonce, et fais plus que ce grand et gros enfant-là.

“ Adieu, je t'embrasse un million

* Ceci n'est point une fiction. L'abbé Delille allait souvent se promener dans une allée d'érables, divisée dans sa longueur par un petit ruisseau. Il traduisait alors les *Géorgiques*.

de fois. Présente mes respects à Mme. Dureau. Je te serai redevable à ton retour, tu me trouveras prêt à payer les dettes d'honneur et celles de l'amitié."

En 1792, la Malmaison, vendue, comme propriété nationale, fut acquise par M. le Coulteux-Canteleux, qui, l'année suivante, la céda à Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve Beauharnais et épouse de Bonaparte. Ce fut elle qui surtout embellit cette retraite, et en fit un des plus rians séjours des environs de Paris. C'est là qu'on voyait les peintures, les vases et bronzes antiques les plus précieux; la ménagerie la plus curieuse qui existât peut-être en Europe; des cygnes noirs, et enfin des jardins botaniques qui renfermaient les plantes les plus rares que le botaniste ait jamais pu entretenir dans nos climats.

Pour convaincre le lecteur des soins que Joséphine prenait à embellir cette riante habitation, je crois devoir présenter ici une lettre autographe manuscrite qui m'a été confiée, et qu'on ne pourra révoquer en doute, comme certains mémoires que sa famille a cru devoir désavouer:

"M. de Ch**, vous seriez très-aimable de donner ordre aux administrateurs du jardin des Plantes, d'envoyer à Malmaison les arbres et arbustes portés dans la liste que je joins ici; je vous fais cette demande d'autant plus volontiers que je ne la crois pas indiscrete, et qu'elle ne fera aucun tort au jardin des Plantes, où il y a beaucoup d'arbres et d'arbustes de la même espèce.

"Vous connaissez tous mes sentimens pour vous.

"JOSÉPHINE.

"Ce 5 août."

Cette femme célèbre ne se bornait point à donner des soins à sa maison de plaisance; les billets suivans prouveront que les savans et les artistes étaient aussi les objets de ses sollicitudes:

PREMIER, à Lucien.

"Vous savez, mon cher petit
TOME III.

frère, l'intérêt bien vif que je prends au citoyen Frédéric. Vous m'obligerez beaucoup de lui être utile.

"JOSÉPHINE BONAPARTE."

SECOND.

"Je recommande à vos bontés la demande du citoyen Redouté. Je prends à cet artiste le plus vif intérêt.

"LAPAGERIE BONAPARTE."

"A Paris, ce 14 ventose

A l'époque où Napoléon se sépara de Joséphine, cette femme se retira à la Malmaison. La postérité dira que le Monarque du Nord se fit un devoir, dans plusieurs visites, de lui donner le témoignage du plus grand attachement. Il accepta, le 26 mai 1814, le dîner qu'elle lui offrit. Le 30 du même mois, les habitans de Ruel perdirent pour toujours leur bienfaitrice, et la Malmaison passa au prince Beauharnais.

Depuis cette époque, de grands changemens ont eu lieu dans l'intérieur. La bibliothèque seule, où l'on remarque des modèles de vaisseaux de tous genres, est restée telle qu'elle était.

A peine sortis du parc de la Malmaison, nous nous trouvons au bas du charmant pavillon de la Jonchère, situé sur le penchant d'une colline, qui appartient au général Bertrand, et aujourd'hui à M. Ouvrard. De là, nous entrons dans la Chaussée, connue dès le 9^e siècle sous le nom de *Charlevanne*, et dépendante de Bougival. C'est ici, me dit mon ami, que les Normands abordèrent en 846, et que Charles-le-Chauve se rendit pour les mettre en fuite.*

La première maison qu'on voit bâtie en brique, peu remarquable, si ce n'est par son antiquité, fut habitée par la charmante Gabrielle, du

* Serait-ce en mémoire de ce prince que Charlevanne aurait été nommé la Pécherie (*vanna*, en latin du moyen âge) de Charles, *Charlavanna*?

tems de ses amours avec le père des Français, et dont voici une lettre à la duchesse de Nevers :

“ A madame la duchesse de Nevers.

“ MADAME

“ Nous avons esté, ces jours pacés en une extreme peyne de la malladye du Roy, non tant pour y voir Dyeu mercy nul peryl, que parce que ceus quy comme moy ne doyvent salut quen sa vye ne luy saurait voir nulle incommudit que laprehencyon quelle augmente ne lheur face souhoyter la fin de la lheur nous somes, Dyeu mercy hors de ces inquietudes ayant depuis sinc ou cys jours recouvert son entyere santé Je nay point manqué a luy représenter le déplaisyr que vous et monsieur v^{re} fys en aveyes resentys ce quyl la cren byen facyllement ayant tant de sujayt destre assureé de lentyere affectyon de lung et de lautre, que je vous puy assseuer Madame sans flaterye ny avoyr personne de vos callytes en son royaume de quy yl ait pareille satisfactyon yl sera byen ayse que M^r v^{re} fys après sa dyeste le vyene trouver et quyl soit aupres de luy le plus souvent que sa santé et ses affayres luy pourront permettre. Quant a moy Madame, je vous jure que je ne desyre rien avec pareille pacyon que de vous pouvoir tesmougnier l'extreme affectyon que j'y a v^{re} tres humble servyse, sur laquelle jay esté convyee doser vous parler avec peut estre trop de franchyse an ce que je croyes y estre important mays je vous suplye Madame croyez que tout ce quy vous sera agréable m'apportera tousiours du contentement et que je nauray jamais austres lois que celles de vos commandemens que je vous suplye me despartyr et me permettre après vous avoyr bayse les mains en toute humyllte que je vous assure que je seray toute ma vye

Votre très humble et tre affectionnée servante

“ Madame,

“ G. DESTRÉES.”*

* Le château de Gabrielle appartenait en

Tout près de la Chaussée est, dans le fond d'un vallon des plus pittoresques également sur la gauche, le village de Bougival à trois lieues de Paris. Ce lieu tire son étymologie du mot *Boi* ou *Bog*, qui signifiait anciennement des concavités. En effet, après qu'on eut extrait la craie et les pierres des montagnes voisines, il dut rester des creux ou concavités qui firent surnommer ce lieu *la Vallée des Boges*. Ces cavités servirent sans doute dans l'origine à la retraite des pauvres et c'est probablement par où commença le village. Quoiqu'on y remarque encore des carrières et des fours à chaux, il y a de fort jolies maisons, dont celle de l'auteur de *l'Essai sur la vie, les écrits et les opinions de Malesherbes*, n'est pas la moins belle.*

L'église, dédiée à la Sainte Vierge, qui paraît remonter à la fin du 12^e siècle, a deux ailes terminées par des chapelles. Dans le bout occidental de l'aile méridionale, était jadis le tombeau de Rennequin Sualem, qui, sans savoir lire, inventa l'étonnante machine de Marly. Il serait d'autant plus facile d'y replacer la pierre qui recouvrait les restes de Sualem, que la veuve Philibert de Marly en fit l'acquisition lorsqu'on la vendit dans la révolution ; l'épithaphe que voici est très-bien conservée.

“ *Cy gissent honorables personnes sieur Rennequin Sualem, seul inventeur de la machine de Marly, décédé le 29 Juillet 1708, âgé de 64 ans, et dame Marie-Nouvelle, son épouse, décédée le 4 Mai 1714, âgée de 84 ans.*”

En face du lieu où se trouvait ce monument, est la chapelle de Saint-Avertin, que l'on invoque contre les maux de tête. On y voit encore la petite figure du Saint en bois doré.†

dernier lieu au marquis de Mesme, dont la veuve vient d'y finir ses jours à l'âge de 90 ans. Il avait été vendu à M. Ouvrard, à condition d'en laisser la jouissance à Mme. la marquise de Mesme.

* M. le comte Boissy-d'Anglas.

† Le nom d'Avertin vient sans doute du latin *avertere*, détourner.

MÉMOIRE SUR LES KHAZARS.

LES *Khazars* sont une des nations les plus remarquables de celles qui, à l'époque du moyen âge, ont fondé de puissans empires dans l'occident de l'Asie et dans la partie orientale de l'Europe. Leur domination s'étendait sur une grande portion de la Russie actuelle ; ils possédèrent la Crimée et le nord du *Daghestân*. Leur gouvernement était régulier, fixe et bien organisé. Ce n'étaient pas des barbares farouches comme les *Huns* et les *Avares*. L'influence de plusieurs croyances religieuses, telles que le *judaïsme* et le *christianisme*, et vraisemblablement une des innombrables branches de la religion de l'Inde, répandues à-la-fois parmi eux, avait adouci leurs mœurs. Plus tard, l'*islamisme* trouva aussi de nombreux sectateurs chez les *Khazars*.

Le nom de ce peuple se trouve dans l'histoire à une époque assez reculée. Moïse de Khorène les appelle *Khazirs*. Il parle d'une irruption qu'ils firent en Arménie, avec les *Basiliens*, en passant par la porte de *Soura* ou de *Derbend*. Cette invasion eut lieu sous le règne de *Vagharsch*, roi d'Arménie, entre 178 et 198 de notre ère. Cent ans plus tard *Tiridate II* les attaqua dans leur pays. Quand les *Huns* arrivèrent dans les contrées caucasiennes, les *Khazars* se rangèrent au nombre de leurs alliés. En 449, toutes leurs tribus, à l'exception d'une seule, se trouvèrent sous la domination des *Huns* ; *Attila* leur donna son fils aîné pour roi. La mort de ce conquérant leur rendit leur indépendance ; mais ils furent bientôt soumis par les Hongrois, les Bulgares et les Sarrasins. Vers le milieu du 6^e. siècle les *Khazars*, étant devenus très-puissans au nord du Caucase, firent des guerres sanglantes aux Persans, Cependant *Qobad*, roi de Perse, les

contraignit à cesser les hostilités, et mit un terme à leurs déprédations, en fermant les défilés du *Daghestân* par la célèbre muraille caucasienne, dont on voit encore les ruines dans le voisinage de *Derbend*.

Les écrivains Byzantins font, pour la première fois, mention de *Khazars* l'an 626. Ils les appellent aussi *Turcs* ou *Turcs orientaux*. Quoique la puissance des *Khazars* se soit accrue rapidement, ils restèrent cependant presque toujours en bonne intelligence avec les empereurs de Constantinople. Ce fut par les soins de ces princes que le christianisme fut prêché à ce peuple vers l'an 860, et il y fit des progrès considérables. A l'époque de la fondation de la monarchie Russe, par les *Varèghes*, commença le déclin de la puissance *khazare*. Dans les premières années du onzième siècle ils perdirent la Crimée ; alors ils ne dominèrent que sur les bords orientaux de la Mer Caspienne, et sur le pays arrosé par le Wolga inférieur. Ils y restèrent jusqu'au moment où leur nom disparut de l'histoire.

Les écrivains du moyen âge qui parlent des *Khazars*, ne nous ont laissé aucun monument sur l'origine de ce peuple. Cependant les historiens modernes se sont cru en droit de supposer qu'il appartenait à la *race turque*. Exposons les raisons qui les ont amenés à cette conclusion.

1^o Chez les historiens de *Byzance*, les *Khazars* sont souvent appelés *Turcs*, et *Turcs orientaux*.

2^o Suivant les mêmes auteurs, les rois des *Khazars* portaient le titre de *Khaghan*, et leurs princes celui de *Pekh*. Ces deux titres sont turcs, de même que *Khathoun*, qui était celui de leur reine, comme le dit la cosmographie arménienne, attribuée à Moïse de Khorène.

3° Dans la géographie persane attribuée par erreur à *Ibn-Hhaugul*, écrivain arabe du Xe. siècle, et dans la version anglaise faite sur cette traduction par sir W. Ouseley*, on lit le passage suivant, qui paraissait décisif: “ *Their language (of the Khazars) is like that of the Turks, and is not understood by any other nation.*” (Leur langue est comme celle des Turcs, et elle n'est comprise par aucun autre peuple.)

Ces trois points semblaient démontrer évidemment que les *Khazars* étaient une nation turque, et moi-même je me suis autrefois rangé de cette opinion. Des recherches ultérieures me font abandonner cette hypothèse.

La première raison alléguée pour faire regarder les *Khazars* comme un peuple turc, est de bien peu de poids, puisque les historiens Byzantins confondent presque toujours ensemble les nations d'origines très-différentes.

Quant aux titres des rois et des personnages éminens chez les *Khazars*, il n'est pas difficile d'en découvrir la source, si on se rappelle que les Turcs de l'intérieur de l'Asie avaient déjà, au milieu du VIe. siècle, étendu leur puissance jusque dans l'occident de l'Europe. Il n'est donc pas invraisemblable, qu'à l'exemple d'Attila, les empereurs turcs aient installé une branche de leur famille comme *Khaghans* des *Khazars*, et que ces derniers, quoique d'origine différente, aient obéi pendant plusieurs siècles à une dynastie turque. De cette manière, les titres de *Khaghan*, *Khathoun* et *Pekh*, usités chez les *Khazars*, paraissent faciles à ex-

pliquer. Un passage de *Masoudi* auteur arabe qui écrivait vers l'an 947 de notre ère, nous apprend qu'alors les *Khazars* étaient gouvernés en même tems par un roi et par un *Khaghan héréditaire*. Ce dernier n'avait dans la réalité aucun pouvoir. Le roi s'arrogeait même le droit de le sacrifier à la première demande du peuple, quand celui-ci croyait que le *Khaghan* portait malheur au pays. Il est donc à présumer que l'autorité des *Khaghans* d'origine turque s'était considérablement affaiblie dans les derniers tems de la monarchie *khazare*. Des espèces de *maires du palais*, après avoir usurpé le titre de roi, étaient devenus les véritables souverains du pays, et tenaient les *Khaghans* dans une dépendance absolue.

Le troisième argument en faveur de l'opinion que les *Khazars* étaient des Turcs, ne peut se soutenir depuis que nous savons qu'il n'est fondé que sur une faute de la géographie persane, citée plus haut. *Ibn-Hhaugul* dit justement le contraire; car il nous apprend que la langue des *Khazars* différait totalement de celle des Turcs. Il avait puisé ce qu'il dit sur les *Khazars*, dans un petit ouvrage d'*Ahmed ben Foslân*. Celui-ci avait été envoyé en 309 de l'hégire (921 de J. C.) par le khalife *Moktadir billah* au roi de Bulgares, pour l'affermir dans la croyance musulmane. La relation du voyage de cet ambassadeur, extraite dans le dictionnaire géographique de *Iaqouti*, a été publiée par mon savant ami M. Fræhn de Saint-Pétersbourg*. J'en emprunte le passage suivant :

“ La langue des *Khazars* diffère de celle des Turcs et des Persans, et la langue d'aucun autre peuple ne correspond avec elle. Les *Khazars* ne ressemblent pas aux Turcs. Ils ont des cheveux noirs, et sont de deux

* *The Oriental geography of Ebn-Hhaugul, an arabian traveller of the tenth century.* Translated by Sir W. Ouseley, Knt. LL. D. London 1800. 40. pag. 186. D'après les Recherches de M. Uytlenbroek l'ouvrage persan dont il s'agit ici est antérieur de cinquante ans environ à l'ouvrage arabe d'*Ibn Hhaugul*,—Voyez le *Journal des Savans*, 1823, janvier, p. 21.

* *De Chasuris Excerpta ex scripto bus arabicis.* Interprète C. M. Fræhni. Petropoli 1822. 40.

racés; l'une appelée *Qarâ-khazar** de couleur jaune tirant sur le noir, de sorte qu'ils paraissent être une espèce d'Hindous; l'autre est blanche et remarquable par sa beauté et par sa stature".

Quant à la langue des *Khazars*, *Ibn-Hhaugâl* en parle en termes plus précis :

"La langue des véritables *Khazars*, dit-il, diffère de celle des Turcs et des Persans".—Ceci semble indiquer que de son tems ce peuple était mêlé avec d'autres tribus qui avaient un idiôme différent, mais qui passaient pour *Khazars*.

Dans un autre endroit, le même auteur ajoute :

"La langue des *Bulgares* est aussi celle des *Khazars*. Les *Berthas* ont une autre langue, et celle des *Russes* diffère entièrement des idiômes des *Khazars* et des *Berthas*." On voit donc qu'il y avait dans le X^e. siècle de notre ère trois langues différentes dans le pays arrosés par le *Wolga* et le *Kama* inférieur; savoir, 1^o. celle des *Khazars* et des *Bulgares*; 2^o. celle des *Berthas*, et 3^o. la langue des *Russes*.

Malheureusement les auteurs Byzantins ne nous ont conservé que deux mots *khazars*, qu'on trouve dans le passage suivant de Constantin Porphyrogénète : "Près du Danube inférieur, vis-à-vis de *Dristra*, dit l'auteur couronné, commence le pays des *Petche-nèghes*, et leur domination s'étend jusqu'à *Sarkel*, forteresse des *Khazars* dans laquelle il y a une garnison qu'on change de tems en tems. Chez eux *Sarkel* signifie habitation blanche *ὑπερλευκόν*."

Plusieurs savans, dans la conviction que les *Khazars* étaient originairement des Turcs, ont cherché d'expliquer le nom de *Sarkel* par le turc. Mais dans cette langue blanc est rendu par *aq*, et *kel* n'y signifie

pas habitation. Ce dernier mot ressemble plutôt à *qala'h*, d'origine arabe et usité dans les langues turques, pour désigner une forteresse. Feu M. *Lehrberg*, auquel nous devons un mémoire très-intéressant sur la véritable position de *Sarkel*, a proposé de traduire le nom de cet endroit par forteresse jaune (*sari-qala'h*). Cette explication ne paraît pas satisfaisante, car elle diffère trop de celle que Constantin a donnée; et d'ailleurs le mot *qala'h* ne s'est introduit chez les tribus turques que par l'islamisme. Mais la plus grande difficulté se montre dans le mot *sar* qui doit signifier blanc et non pas jaune.

Je propose donc pour le nom de *Sarkel* une autre explication qui me paraît plus naturelle. Dans les dialectes Wogouls de la Sibérie occidentale, *sar*, *sarni*, *sorni* et *sairan*, signifient blanc. La racine en est *s-r*, avec une voyelle entre ces deux consonnes. Elle se retrouve avec la même signification chez plusieurs tribus samoièdes dans les mots *syr*, *sirr* et *siri*.

Une maison ou une habitation s'appelle dans les différens dialectes Wogouls *kell*, *kella*, *kuel*, *koual*, *kol*, et dans la langue des Tchouwaches *kil*.

Les *Wogouls* sont de la race des Finnois orientaux, et les parens des Hongrois de nos jours. Les *Khazars* (et avec eux les *Bulgares*) appartenaient donc à cette même race, puisque leur langue était identique avec celle des *Wogouls*. Ce fait établi doit nécessairement changer notre manière de voir dans le système ethnographique, adopté jusqu'à présent pour la grande migration des peuples. Il démontre aussi que *Schlätzer* et *Thunmann* ne se sont pas trompés en supposant que les Hongrois blancs cités dans la Chronique russe de Nestor, n'étaient autres que les *Khazars* des Byzantins.

KLAPROTH.

* *Khazars* noirs (en turc)

BAGATELLES.

Un moine, qu'une trop longue abstinence impatientait, s'avisait un jour, dans sa cellule, de faire cuire un œuf à la lumière d'une lampe. L'abbé, qui faisait sa ronde, ayant vu, par le trou de la serrure, le moine occupé de sa petite cuisine, entra brusquement, et l'en reprit avec aigreur. De quoi le bon religieux s'excusant, dit que c'était le diable qui l'avait tenté, et lui avait inspiré cette ruse. Tout aussitôt parut le diable lui-même, qui était caché sous la table, en disant : "Tu en as menti, chien de moine; ce tour n'est pas de mon invention, et c'est toi qui viens de me l'apprendre."

Un pauvre mœunier, qui était sur son âne, fut surpris d'une grosse procession, qui le pressait fort; et lui, ayant son bonnet à la main, dandinait regardant la bannière et les beaux joyaux. Deux ou trois fripons approchant de lui, coupèrent les sangles de son bât, et soutinrent le bât assez long-tems, portant le drôle, tandis qu'un autre arrêta le mulet, le tirant par la queue comme une anguille. Quand ils l'eurent assez porté, ils le plantèrent-là, et le pauvre mœunier de crier et hucher: eh? où est mon âne?

Un religieux montrait les reliques de son couvent devant une nombreuse assemblée: mais la plus rare, selon lui était un cheveu de la sainte Vierge, qu'il semblait présenter à l'assemblée, en écartant les mains. Un paysan ouvrant ses deux grands yeux, dit, en s'approchant: Mais, mon révérend père, je ne vois rien. Parbleu! je le crois, reprit le religieux; il y a vingt ans que je le montre, et je ne l'ai point encore vu.

Le grand Condé devait passer par une petite ville de Bourgogne. Le jour venu, la ville s'étant mise sous les armes, le maire, en robe, à la tête des échevins, alla recevoir M. le

Prince à la porte: "Monseigneur, lui dit-il, de toutes les villes qui ont l'honneur d'être dans le gouvernement de votre Altesse Sérénissime, la plus petite serait ravie de vous faire connaître qu'il n'y en a point qui ait un si grand zèle. Elle sait qu'un moyen infaillible de plaire au guerrier le plus grand de notre siècle, c'est de le recevoir au bruit d'une nombreuse artillerie; mais il nous a été impossible de faire tirer le canon, par dix-huit raisons. La première, c'est monseigneur, qu'il n'y en a point, et qu'il n'y en a jamais eu en cette ville...." *Je suis si content de cette raison, dit M. le prince, que je vous quitte des dix-sept autres.*

Trois députés des états de Bretagne, étant venus pour haranguer le roi de France, l'évêque qui était le premier, oublia sa harangue, et ne put en dire un seul mot. Le gentilhomme qui le suivait, se croyant obligé de prendre la parole, s'écria: Sire, mon grand-père, mon père, et moi, sommes tous morts à votre service. Le roi se retourna en disant qu'il n'entendait pas les harangues des morts.

Le père *Chatenier*, Dominiquain, rappelait dans la chaire les parades des siècles d'ignorance. Ce prédicateur prêcha à Paris, vers les années 1715, 1716, et 1717. Un jour qu'il était en colère contre les jeunes gens qui venaient à ses sermons pour y rire, il dit à ses auditeurs, après une leçon très-vive sur leur indécence: "Après votre mort, où croyez-vous que vous irez? au bal, à l'opéra, dans des assemblées où il y aura de belles femmes? Non, au feu, au feu." Il prononça ces dernières paroles d'une voix si forte et si effrayante, qu'il épouvanta l'auditoire, et que plusieurs se précipitèrent pour sortir, croyant que le feu était dans l'église.

Un jeune ecclésiastique demandait à son évêque la permission de prêcher : Je vous le permets, lui répondit le prélat, mais la nature vous le défend.

Un prédicateur avait ennuyé tout

son auditoire, en prêchant sur les béatitudes. Une dame lui dit malignement, après le sermon, qu'il en avait oublié une ... Laquelle, reprit le prédicateur ? ... Celle ci, ajouta la dame : Bienheureux ceux qui n'étaient pas à votre sermon.

POÉSIE.

LA SOLITUDE DU POÈTE.

DANS sa course immense et féconde,
L'astre du jour, flambeau du monde,
Resplendit sur un trône d'or ;
Mais à la fin de sa carrière,
Il jette un sillon de lumière
Dont l'Olympe jouit encor.

Cependant la rosée humide
Distille son trésor liquide
Sur l'émail riant des gazons,
Et du sol brûlant des vallées
Déjà les vapeurs exhalées
Blanchissent la cime des mouts.

Vénus paraît et va répandre
Cette lueur paisible et tendre
Qui semble caresser les eaux,
Tandis que dans la grotte antique,
La naïade mélancolique
Soupire au fond de ses roseaux.

Loin des murs bruyans de la ville,
Je cours chercher un sûr asile
Dans le sein profond des forêts ;

Là, tout sourit à la nature ;
Et le cristal d'une onde pure
Et des ombrages toujours frais.

Le front ceint de jeunes guirlandes,
De mes poétiques offrandes
Muses, j'embellis vos autels ;
C'est là que mon libre génie,
Loin du vice et de la folie,
Médite des chants immortels.

Les ruisseaux, les fleurs, le feuillage,
Les chants des hôtes du bocage,
Tout dans ces lieux plaît à mon cœur,
Et sur ce tertre de verdure,
Toujours l'aurore la plus pure
Préside aux jours de mon bonheur.

Là, sans remords et sans envie,
De ma douce et paisible vie
S'écouleront les derniers jours ;
Là, près du marbre funéraire,
Zirphé, plaintive et solitaire
Viendra rêver à nos amours.

LA PARODIE.

Un censeur pédant m'attriste ;
Mais j'aime le joyeux parodiste,
Dont la muse
Qui s'amuse,
En chansons
Nous donne des leçons.

Au talent le plus fertile
Son malin aiguillon est utile

D'une verve
Qui s'euerve,
Par ses jeux
Il ranime les feux.

Souvent sa grotesque allure
En riant nous guérit de l'ennui ;
La nature,
Simple et pure,

A sa voix,
 Sur nous reprend ses droits.
 Ne craignez point son atteinte
 Jamais de fiel sa plume n'est teinte
 Ceux que pique
 Sa critique,
 L'ont tous mis
 Au rang de leurs amis.
 Rassurez-vous, Melpomène ;
 Il sait respecter votre domaine :
 A vos charmes,
 A vos larmes,
 Par ses ris
 Il donne un nouveau prix.
 De ses mains, lorsque Thalie,
 Prenant le masque de la Folie,
 Vous épie,

Vous copie
 Sans regrets
 Souriez à ses traits !
 C'est la plus douce des guerres ;
 Les Muses ne s'en alarment guères ;
 Le mérite
 Seul l'excite :
 Othello
 Fit naître Cruello.*
 Une froide tragédie
 Jamais ne craignit la parodie ;
 Elle tombe
 Dans la tombe :
 Ce qui plaît
 Prête seul au couplet.

* Parodie française d'Othello.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

HUDSON.

Carrières de marbre. Le territoire des Etat-Unis est riche en marbres, que leur beauté et leur solidité rendent propres aux ornemens d'architecture. Le plus remarquable se tire d'une carrière située aux environs de la ville d'Hudson. Il est d'une couleur grisâtre, avec une teinte légère de rouge; semi-cristallin, et entièrement cristallisé autour des corps organisés qui s'y trouvent. Lorsque le marbre est poli, ces substances étrangères, enchâssées dans une brillante couche calcaire, et souvenant plus éclatantes que leur enveloppe, font un très-bel effet.

POMFRED.

Médecine.—Efficacité de l'acide prussique contre l'asthme.—Le président de la Société royale de médecine de Connecticut, s'étant procuré, il y a trois ans, une fiole d'acide prussique, préparée à Paris par M. Robiquet, d'après les indications du docteur Magendie, en fit usage dans

plusieurs occasions; l'acide prussique lui a paru surtout propre à combattre l'asthme. Il l'a ordonné à des malades dont rien ne calmait les douleurs, et qui ont de suite éprouvé un grand soulagement. Ce médicament peut être pris, trois, quatre, cinq, ou même six fois, dans les vingt-quatre heures, en doses proportionnées à l'état du malade, et à l'intensité de la maladie.

PHILADELPHIE.

Hydraulique.—Cette belle ville est abondamment pourvue d'une eau excellente par la rivière de Schuylkill, et un magnifique établissement vient d'être terminé sur le mont Fair, au-dessus de la ville, aux chutes de la Schuylkill. La dépense est de 426,330 livres sterl. et les résultats sont admirables. A ses chutes, la rivière a environ 900 pieds de large, sa profondeur est de 30 pieds quand l'eau est haute. Au moyen de huit roues et de huit pompes, on élève dans le réservoir plus de dix millions

de gallons par jour. Il y a deux réservoirs dont l'un est de cent trente-neuf pieds de large, trois cent soixante deux de long, et douze de profondeur, et qui peut contenir trois millions de gallons : il communique à un second réservoir, qui contient quatre millions de gallons. L'eau qui y est portée se trouve à 56 pieds au-dessus du plus haut terrain de la ville, elle est ensuite distribuée dans des tuyaux de fonte, et parcourt une longueur de trente-cinq mille deux cent cinq pieds ; tous ces tuyaux sont fondus en Amérique.—Le comité, chargé d'un rapport sur cette nouvelle fondation d'utilité publique, remarque avec justesse qu'il est impossible d'estimer l'usage et l'importance de cette abondance d'eau. La propreté de la ville qui contient avec ses faubourgs environ 120 à 130,000 habitans, l'arrosage des rues et des districts voisins, les secours en cas d'incendie, l'utilité des fontaines publiques qui embellissent les places et les marchés, le service des usines et des manufactures, sont au nombre des bienfaits de cet établissement ; mais il faut placer au premier rang son effet salutaire sur la santé d'une population nombreuse, résultat qui justifierait seul une dépense plus élevée.

BRESIL.

Instruction publique.—L'empereur constitutionnel du Brésil annonce, dans un discours adressé le 3 mai à l'assemblée législative, sur la situation morale et politique, financière et commerciale du pays, qu'il vient d'augmenter le nombre des collèges, qu'il a pris des mesures pour établir au Brésil des écoles d'enseignement mutuel, d'après la méthode lancastérienne, dont l'excellence lui est démontrée, et qu'il a fait acheter une grande quantité de livres pour la bibliothèque nationale.

INDOSTAN.

Mœurs des Indiens.—*Hommages*
TOME III.

au Marquis de Hastings.—Les habitans des différens établissemens britanniques de ce pays ont tous adressé leurs adieux et leurs remerciemens au Marquis de Hastings, gouverneur des Grandes-Indes, rappelé en Angleterre au mois de Décembre 1822. Les Indiens se sont également rassemblés pour rédiger une adresse. La majorité voulait d'abord le remercier d'avoir fait disparaître les entraves de la presse ; mais la minorité, composée de gens riches et puissans, ne voulut pas qu'on fit mention de cet acte du gouverneur, non pour la chose même, mais pour des différences d'opinions. L'assemblée convint presque unanimement qu'il fallait remercier lord Hastings d'avoir permis aux veuves de se brûler sur le corps de leurs maris. Mais deux Indiens respectables et instruits, Ram Comol Sein et Russomoy Dutt, s'y opposèrent fortement, et parlèrent avec horreur de cette affreuse coutume. Ils furent les seuls de toute l'assemblée qui semblèrent la considérer sous son véritable aspect, et ils la nommèrent un usage barbare, dont la continuation était dégradante pour la nation. Ils soutinrent qu'on ne pouvait remercier le gouverneur d'avoir laissé subsister un usage aussi révoltant. Ils ne l'emportèrent pas tout-à-fait, mais ils obtinrent qu'on ferait au Marquis de Hastings un remerciement général pour la tolérance qu'il avait eue à l'égard de leurs rites religieux, en y comprenant les superstitions de Jaggernaut, et la coutume de brûler les veuves, sans qu'il fût besoin d'en faire une mention particulière.

SENEGAL.

Agriculture.—Au 1^{er} Septembre 1822, il y avait, sur la rive gauche du Sénégal, des plantations contenant 800,000 pieds carrés de terrain planté de cotonniers, qu'on s'attend à voir bientôt doubler. L'on défriche six nouvelles plantations. L'indigo et d'autres plantes équinoxiales ont été cultivées avec beaucoup de suc-
2 I.

cès, et l'administration équitable des fonctionnaires français encourage les naturels à offrir leurs services comme ouvriers libres. On calcule que la flotte anglaise a délivré, dans une année, 2,810 Nègres, trouvés dans les vaisseaux fesant voile pour les Indes-Occidentales.

SAINT-LOUIS.

Instruction primaire.—L'école d'enseignement mutuel commence à exercer dans ce pays une influence bienfesante. Plusieurs élèves sortis de cette école sont employés dans des maisons de commerce, ou établis pour leur compte, ou remplissent différentes fonctions dans lesquelles ils se font estimer par leur conduite. Aujourd'hui surtout qu'il est bien reconnu que le sol de la Sénégambie peut dédommager amplement les cultivateurs de leurs soins, l'école fournira des chefs d'habitations éclairés, qui adouciront beaucoup le sort des Nègres, et qui, par une industrie active, contribueront à la prospérité de leur patrie. Les progrès des élèves sont très-satisfaisants. Deux jeunes princes, venus de Galam, ont été admis à suivre le cours élémentaire. L'un d'eux a mérité, par son instruction et sa bonne conduite, d'être nommé *moniteur* de la seconde classe.—Pendant que nous avons été privé d'un ministre de la religion, le catéchisme se faisait régulièrement à l'école, trois fois par semaine. Depuis, les enfans se rendent ensemble dans la chapelle, aux heures désignées, et y reçoivent, avec tout le recueillement possible, les instructions religieuses que leur donne le pasteur. Tous ceux qu'on a jugés suffisamment instruits ont fait leur première communion.—Les naturels du Sénégal paraissent avoir beaucoup plus d'aptitude pour les choses d'imitation que pour celles d'invention. Leur caractère est docile et susceptible de recevoir les impressions qu'on lui donne. M. Daspres, fondateur et directeur de l'école d'enseignement mutuel, a retiré de grands avantages

de la formation d'un jury parmi les enfans, et des livrets indiquant leur bonne ou mauvaise conduite.

LIVONIE.

Affranchissement des serfs.—Dans le gouvernement de Livonie, y compris la province d'Oesel, on a rendu, pendant le premier trimestre de cette année, la liberté personnelle à 39,043 hommes, et à 38,483 femmes. A l'occasion de ces affranchissemens et de ceux qui ont eu lieu dans la Courlande et l'Esthonie, l'empereur a adressé, le 27 du mois dernier, à M. le gouverneur civil la lettre suivante : “ J'ai appris avec une vive satisfaction, par votre rapport, le bon ordre dans lequel le nombre des paysans destinés d'après les ordonnances à être affranchis dans les provinces de la Baltique, a recouvré la liberté. L'activité, l'exactitude et le zèle qu'ont montrés les juges des cercles et des paroisses (suivent leurs noms), dans l'exécution des mesures que vous avez prises à cette occasion, ont attiré particulièrement mon attention, et je vous ordonne de les assurer de ma bienveillance. Vous chargerez les maréchaux de la noblesse, le comte Medem et le baron de Rosen, de la témoigner également à la noblesse du gouvernement de Courlande et d'Esthonie, en reconnaissance de la bonne volonté qu'elle a montrée pour le bien des paysans et des bons traitemens qu'elle leur a fait éprouver.

RUSSIE.

Variété des langues.—Pour donner quelque idée de la grande diversité des idiomes employés par les différens peuples qui habitent ce vaste empire, il suffira de rapporter que la société biblique a fait imprimer la bible dans les langues suivantes : *slavon, russe, hébreu, grec ancien, grec moderne, allemand, français, polonais, finois, estonien du dialecte de Dorpat, estonien du dialecte de Revel, lithuanien, géorgien, arménien, samogitien, carélien, tchéren*

missien, mordowien, ossétinien, moldave, bulgare, zyrénien, persan, calmouk, mongol des Bouriates, turcotatar, tatar, tatar du dialecte d'Orenbourg, tatar-hébreux ; en tout 29 langues ou dialectes. On s'occupe maintenant de la traduction de l'Évangile dans la langue des *Votiaks et des Vogoulitchs du Dialecte de Perm* ; ainsi que dans celle des *Ostiaks des dialectes de Bérézow* ; dans la langue des *Kirghis* et dans celle des *Yakouts*.

ODESSA.

Découverte d'un vase antique.—

Les recherches d'antiquités, faites jusqu'à ce jour, sur les bords de la Mer Noire, ont eu des résultats très-satisfaisans, et ont jeté beaucoup de lumière sur l'histoire des colonies grecques qui ont existé dans ces contrées. De tous les ports de cette mer qui appartiennent à la Russie, Odessa seule n'avait encore que faiblement fixé les regards des savans : on pensait bien que l'emplacement de cette ville nouvelle devait avoir été occupée par quelque colonie ancienne, mais ce n'était qu'une conjecture. Le hasard vient de prouver assez clairement que les Grecs y ont eu un établissement, et que des recherches plus suivies pourraient procurer des découvertes qui seraient peut-être aussi intéressantes que celles qu'on a faites ailleurs.—Au mois de Mars dernier, un ouvrier qui creusait un fossé dans la cour de la maison de M. *Vladimir Telesnitzky*, située entre le théâtre et le bord escarpé de la mer, découvrit, à environ 4 pieds de profondeur, des ossemens humains, recouverts de pierres brutes grossièrement rangées, et à côté, un vase en terre cuite, posé à gauche du mort. Ce vase sortit de terre presque entier ; mais l'ouvrier le brisa, comme un objet inutile et de nulle valeur. Le même jour, un amateur d'antiquités se trouva par hasard sur les lieux où la découverte du

vase a été faite. On lui en parla, et il fut curieux d'en voir les débris. Malgré les matières calcaires qui les couvraient, il reconnut qu'ils devaient appartenir à l'antiquité grecque : ce qui l'engagea à recueillir soigneusement les morceaux dispersés dans la cour ; après les avoir nettoyés et rajustés autant qu'il était possible, il trouva les formes élégantes d'un vase antique, à deux anses, dans le genre de ceux qu'on appelle ordinairement *étrusques*, orné de peintures en rouge sur un fond noir. Ces peintures représentent d'un côté, un homme et une femme, couverts de longs manteaux, figures, qu'on trouve répétées sur beaucoup de vases semblables, et qui font, comme on croit, allusion aux purifications. L'autre côté offre un beau profil de femme, coiffée d'une espèce de bonnet parsemé de fleurs, et en face, une figure, qui paraît être celle d'un griffon à mi-corps. Cet animal fabuleux a déjà été remarqué sur des vases de même nature, trouvés dans les ruines de *Panticapée*, et l'on sait qu'il est quelquefois reproduit sur les médailles de cette ville, ainsi que sur celles de la *Chersonnèse Taurique* : allusion au culte d'Apollon, à qui le griffon était consacré, et pour qui les Grecs du Pont-Euxin originaires en grande partie de Milet où ce dieu avait un temple fameux, devaient avoir une vénération particulière. Quelques débris grossiers d'amphores en terre cuite, semblables à ceux qu'on trouve si fréquemment dans les ruines d'*Olbia*, et ailleurs, ont été découverts à Odessa, il y a quelques années, et dans un endroit voisin de celui où le vase décrit plus haut était enterré : ce qui avait déjà fait croire à M. de Blaramberg, dans son ouvrage sur les médailles d'*Olbia* que l'emplacement actuel d'Odessa pouvait avoir été occupé dans l'antiquité par quelque établissement grec. En combinant les distances, données par les géographes anciens, il a conjecturé que ce ne pouvait être que le

port des Istricns, mentionnée dans le *périple d'Arrien*, et dans celui de l'Anonyme. Le vase découvert aujourd'hui, et qui est d'autant plus précieux qu'il est le premier monument de ce genre sorti du sol d'Odesssa, confirme l'idée de M. de Blaramberg, et ne permet plus de former des doutes sur l'existence d'un ancien établissement grec, à l'endroit même où est bâtie la moderne Odessa.

ODESSA.

Théâtre.—Le goût de la musique se répand de plus en plus à Odessa. Depuis plusieurs années, cette ville possédait une troupe italienne ; elle a été renouvelée depuis quelque tems, et renferme plusieurs sujets qui ne seraient déplacés sur aucun théâtre de l'Europe. Cette troupe est dirigée par M. *Bonavoglio*, auteur des paroles de l'*Agnèse*. Le répertoire est assez varié, et Rossini, à Odessa comme ailleurs, est le favori du public : son *Barbier de Séville*, sa *Pie voleuse*, sa *Cendrillon*, etc., attirent toujours beaucoup de monde. La *Clotilda*, le *Mariage secret*, la *Griselda*, l'*Agnèse* sont aussi donnés avec beaucoup de succès. Outre le spectacle, une *Société philharmonique*, que plusieurs amateurs ont formée depuis quelque tems, donne aussi des soirées musicales, qui sont très-fréquentées par les habitans de la ville, et les étrangers qui viennent à Odessa dans la saison des bains de mer.—On a célébré le 24 Août, par un grand bal, dans la salle du *club*, où se trouvaient réunies plus de 800 personnes, l'arrivée du comte de Woronzoff, nommé depuis peu gouverneur général des provinces de la Nouvelle Russie et de la Bessarabie, et digne, sous tous les rapports, d'occuper une place qui fut si honorablement remplie par le duc de Richelieu, dont les habitans de la Nouvelle-Russie pleureront long-tems la mort prématurée.

OLBIA.

Inscription grecque.—Les ruines d'*Olbia*, ancienne colonie milésienne, située sur le Bourg, non loin d'Otchakow, offrent une mine inépuisable d'antiquités en tout genre. On y a découvert tout récemment un fragment d'inscription grecque sur marbre, en très-beaux caractères. Autant qu'on peut en juger d'après les mots isolés qu'on y lit, ce fragment faisait partie d'un décret en faveur de quelque citoyen qui avait rendu des services à la patrie, mais dont le nom malheureusement ne s'y trouve pas ; il y est parlé de *partage de dépouilles*, de *reconstruction d'édifices écroulés*, etc. L'on ne saurait assez regretter que cette importante inscription ne nous soit point parvenue en entier ; elle aurait pu servir, comme tant d'autres tirées des ruines d'*Olbia*, à éclaircir plusieurs points de l'histoire et de l'économie intérieure de cette célèbre cité.

STOCKHOLM.

Législation.—Parmi les résolutions adoptées depuis peu par la diète, se trouve l'abolition des lois somptuaires qui établissaient un impôt sur plusieurs objets dont il était difficile de se passer. Ainsi, les hommes payaient un impôt pour faire usage de tabac, d'eau-de-vie, de cartes à jouer, de meubles d'acajou, et les femmes en payaient un pour l'usage des étoffes de soie, etc.

Progrès des Sciences et de la Littérature, depuis trente ans.—L'on a avancé et l'on a voulu prouver que, pendant les 30 ans qui se sont écoulés depuis la mort de Gustave III, les sciences, les arts, la littérature et le bon goût, ont continuellement décliné en Suède. Mais cette assertion, comme beaucoup d'autres, est fausse, parce qu'elle est trop généralisée.

Quel chimiste pourrait prétendre que *M. Berzelius* n'est pas un digne élève de ce Bergman, dont *M. Vicq-d'Azir* a fait l'éloge ? et qui ne conviendrait pas, au contraire, qu'un élève a surpassé le maître ? Qui voudrait refuser à *M. Nordberg* le mérite d'être l'un des premiers savans, en Europe, pour la connaissance des langues orientales ? Qui oserait soutenir que l'astronome *Wargentin*, célébré par la plume de l'illustre Condorcet, n'a pas été remplacé et même surpassé en Suède ? Les essais infructueux du brave *M. Cardel* ne prouvent nullement que la science de l'artilleur ait dégénéré, puisque les campagnes de 1813 et 1814 attestent le contraire. L'*Histoire générale* peut s'honorer d'un *Fant*, et l'*Histoire diplomatique*, des travaux du comte d'*Engeström*, ministre des affaires étrangères ; ni l'un ni l'autre n'ont été surpassés en Suède. Les *Sciences* n'ont donc point décliné dans ce pays, surtout celles qui s'appliquent directement à des objets d'utilité publique. L'*Eloquence* n'a pas conservé cette profusion d'ornemens qui la distinguait, sous le règne de Gustave III ; mais, aux grâces des orateurs grecs, elle a su allier la profondeur et la concision des orateurs anglais. Les membres de la diète présente en font foi. Si le parti ministériel ne peut citer, comme orateurs, que *M. de Wetterstedt*, plus élégant que profond, et *M. de Lagerbielke*, déjà connu par quelques éloges très-remarquables, l'opposition offre, en revanche, un *Ankarowerd* qui paraît avoir puisé son talent dans les auteurs classiques anciens, et ses principes dans un cœur aussi noble que pur : un *Posoé* (mort depuis peu subitement) qui, dans ses voyages, a eu l'art de s'approprier la présence d'esprit des meilleurs orateurs des chambres françaises ; un *Schwerin*, moins véhément, moins adroit que Mirabeau, mais souvent irrésistible comme l'anglais Brougham : un prêtre, *Sten-*

hammar, dont l'éloquence brûlante et victorieuse ne produit pas moins d'effet à la tribune que dans la chaire ; un paysan, *Danielson*, moins érudit, moins correct peut-être, mais plus mâle et plus naïf que son collègue *Berg*. — La *Poésie*, influencée par la nouvelle école allemande, a produit, dans les derniers tems, beaucoup d'ouvrages réprouvés par le bon sens et par le bon goût. Cependant, on ne saurait soutenir qu'elle ait dégénéré dans un pays qui possède *M. Tegner*. Ce poète, surpassant ses devanciers, a su donner une couleur nationale à la poésie suédoise, sans violer les règles d'Aristote et de Boileau. Quoiqu'imbu des préceptes de la nouvelle école, quoique voulant absolument faire époque par une poésie originale, *M. Atterbom* a fait admirer plus d'une fois l'étendue et la force de son génie. Mais, il faut l'avouer, la Suède n'a plus qu'un très petit nombre de bons poètes ; elle est peut-être à la veille de n'en avoir aucun — Les *Beaux-Arts* sont dans un état encore plus déplorable ; le tems de leur prospérité est entièrement passé. En fait d'*Architecture*, la capitale n'offre pas un seul bâtiment dans le beau style dont le plan ne date du siècle dernier ; et les peintures, les futilles décorations dont on a chargé les anciens bâtimens, ne prouvent nullement le règne du bon goût. La *Sculpture* n'a plus de *Sergel* ; et si la Suède compte encore le célèbre *M. Dystrom* parmi ses enfans, le court séjour qu'il a fait dernièrement en Suède, et le peu d'ouvrages qu'on lui a confiés, annoncent assez que ce n'est plus la bonne sculpture qu'on y recherche. En rendant compte d'une exposition de l'Académie de *peinture*, on fera connaître l'état de décadence de cet art, dont il ne faut cependant pas désespérer, puisque plusieurs nouveaux portraits révèlent de véritables talens. L'*Art dramatique*, la *musique*, le *goût*, ont dû naturellement se montrer dans tout leur éclat, aux fêtes

qu'on a données à l'occasion du mariage du prince Oscar avec la princesse Joséphine fille du prince Eugène, et petite-fille du général français Beauharnais, dont la mémoire est chère aux amis de la liberté en France. On donna, dans la belle salle de l'Opéra, deux spectacles de gala : le premier eut lieu, le 23 Juin, précisément le jour anniversaire de l'entrée triomphale de Gustave Wasa à Stockholm, il y a trois siècles ; plus d'une raison faisait espérer que, dans une fête nationale si marquante, on donnerait l'opéra qui porte le nom chéri du libérateur de la Suède ; il aurait été si doux, pour l'élite de la nation, de prouver au fondateur de la nouvelle dynastie que des siècles ne sauraient diminuer la gratitude et l'enthousiasme des vrais suédois pour les bienfaiteurs de la patrie. Qui-conque a lu l'analyse de cette pièce dans *l'esprit des journaux* du mois de Décembre 1790, sentira combien elle est nationale, combien elle était applicable à la circonstance. . . Néanmoins, on donna la *Clémence de Titus*, qui n'avait aucun rapport à la solennité avec un prologue si insignifiant, qu'on ne saurait même en dire du mal. Le défaut de bons acteurs est la seule cause à laquelle on puisse attribuer cette détermination. En considérant la *littérature* proprement dite, on ne saurait nier que M. *Rosenstein*, qui occupe une place si éminente comme littérateur, date du siècle de Gustave III ; mais M. *Tegner*, également familier avec l'ancienne et la nouvelle littérature, M. *Lagerbielke*, dont le tact est si sûr, l'expression si juste, la mémoire si riche ; M. *Geyer*, dont la vue pénétrante saisit complètement son sujet, et dont le style le développe avec tant de clarté, nous ont fait voir que la Suède n'a encore, dans cette partie, rien à envier à ses voisins. Un Suédois a fait, l'hiver passé, un cours de littérature française à Copenhague ; c'est à nos correspondans du Danemarck à nous apprendre s'il a réussi.

COPENHAGUE.

Economie domestique.—Le savant M. *Oerstedt* a démontré récemment que, de tous les fruits qui croissent en Danemarck, la pomme est celui dont on obtient la boisson la plus analogue au vin, en la mêlant avec une grande quantité de sucre. Les cerises, les groseilles, et plusieurs autres fruits dont on avait voulu tirer des boissons vineuses, ne sont nullement propres à cet usage.

ILE DE BORNHOLM.

Statistique.—Un voyageur, qui vient de visiter cette île, a communiqué quelques détails relatifs à l'état de cette province qui est située dans la Baltique, à 40 lieues de Copenhague, et à 9 lieues de la côte de la Suède.—L'instruction publique, y étant généralement assez négligée, on a pensé que l'enseignement mutuel, dont le besoin ne se fait pas autant sentir dans les autres provinces du Danemarck pourrait y être introduit avec succès. Le premier essai a été fait par M. *Nielsen*, maître d'école du village d'Allinge, et déjà les efforts salutaires de cet homme zélé se font remarquer.—Les mines de charbon de terre et la poterie seraient les ressources principales de l'île, si elles étaient mieux administrées. Les premières ayant été exploitées depuis long-tems par des Anglais, le gouvernement a commencé d'y porter son attention. M. *Oersted* y fut envoyé, il y a environ deux ans, dans le but de reconnaître la qualité du minerai, de sorte qu'il y a lieu d'espérer que le gouvernement en tirera tous les avantages possibles.—De tous les arts industriels, il n'y a que l'horlogerie qui soit dans un état florissant. M. *Espersen*, à Ronne, ville principale de l'île, fait d'excellentes pendules, dont toutes les parties sont travaillées dans ses ateliers, à l'exception des cadrans, et

du mouvement qu'il fait venir de Genève. Le gouvernement a contribué à ce résultat, en prêtant au fabricant des machines et des ustensiles d'horlogerie.—Le naufrage récent d'un vaisseau hollandais, destiné à Saint-Pétersbourg, a fourni aux habitans de l'île un bel assortiment d'ouvrages en acier, sortis des ateliers français. On a remarqué que ce n'est pas la première fois qu'un pareil accident arrive aux bâtimens destinés à porter des produits de l'industrie française en Russie.

WURTEMBERG.

Progrès de l'agriculture et des arts industriels.—Le premier service que le roi a rendu à l'agriculture, a été de rapporter les lois sur la chasse, véritable code barbare qui était exécuté sous le règne précédent avec une rigueur déplorable. Les paysans ont eu la permission de détruire le gibier, et surtout les sangliers qui ravageaient leurs récoltes. Actuellement, le roi consacre à la visite des établissemens utiles le tems que ses prédécesseurs perdaient à la chasse.—Une superbe ménagerie, composée des animaux les plus rares, avait été formée à grands frais par le feu roi, et coûtait, pour son entretien, des sommes considérables. S. M. l'a remplacée par des animaux utiles, et les parcs royaux sont actuellement peuplés des plus belles espèces de vaches, de porcs, de moutons, etc., dont les produits sont distribués gratuitement aux propriétaires et aux fermiers du royaume.—Les magnifiques haras de Stuttgart et de Weilen, et l'institut agricole de Hohenheim, dirigé par le célèbre Wertz, excitent l'admiration des étrangers ; et, en assistant lui-même à presque toutes les expériences nouvelles qui ont lieu dans l'intérêt de l'agriculture et des fabriques, le roi augmente l'activité et le zèle de ceux qui améliorent, par leurs utiles travaux, ces deux sources de la prospérité publique.

BERLIN.

Société littéraire.—*Goethe.*—On lit, dans le 8me numéro du *Courrier littéraire* de Strasbourg, l'annonce suivante : “ Nous apprenons, dans le premier volume de *Poloeophron et Néoterpé* (ouvrage semi-périodique consacré aux arts) que les admirateurs de Goethe, résidant à Berlin, viennent de fonder dans cette capitale une Société, dont le but est de recueillir et de conserver tout ce qui est relatif à ce grand poète. Elle s'occupera d'abord de réunir la collection la plus complète possible de toutes les éditions de ses ouvrages, y compris les moindres productions échappées à sa plume, et de comparer ces éditions entre elles ; elle fera des recherches sur l'historique de chaque ouvrage en particulier ; enfin, elle examinera l'influence que le génie de Goethe a eue sur les différens genres de littérature, dans lesquels ils s'est exercé. De tous les écrivains modernes, Voltaire seul a joui de sa propre gloire aussi pleinement que Goethe jouit de la sienne. On érige à ce poète des autels, dès son vivant, et cet enthousiasme est sans doute légitime ; mais il devrait avoir des bornes. La flatterie gâte les hommes de génie, comme les princes. D'ailleurs, tout enthousiasme exagéré devient exclusif. Aussi beaucoup d'adorateurs de Goethe parlent-ils avec indifférence, si ce n'est avec mépris, de Lessing et de Schiller, de Wieland et de Klopstock, et de tous ces grands hommes qui ont préparé les voies à Goethe, ou qui, s'ils ne lui sont pas supérieurs quant à l'étendue du génie, l'égalent cependant quelquefois, chacun dans son genre, et dont plusieurs le surpassent en pensées généreuses, en conceptions sublimes. Ordinairement on exalte les morts pour se dispenser d'être juste envers les vivans ; les enthousiastes de Goethe le célèbrent seul, aux dépens des morts. Sachons enfin être justes envers les uns et envers les autres ”

S.... L.... de Strasbourg..

(N. du R.) Nous adoptons volontiers ce jugement littéraire, avec cette restriction néanmoins, que nous croyons le génie de Goëthe plus vaste et plus profond que n'était celui de ses rivaux justement célèbres.

BERLIN.

Voyage scientifique.—Deux naturalistes prussiens, MM. Ehrenberg et Hemprich, qui voyagent dans l'Orient aux frais du roi, ont fait un premier et riche envoi de trente caisses, contenant tout ce qu'ils ont recueilli dans leur voyage de Nubie, et des notes intéressantes sur ces contrées. Un second envoi est attendu à Berlin, vers la fin de cette année. D'après la dernière lettre de ces deux voyageurs, datée de Suez du 8 Juin, ils se proposaient de visiter toutes les côtes de la Mer Rouge, des'arrêter à Tor et Akaba, de se rendre ensuite à Moka; de là, dans l'Abyssinie, la Nubie et le Sennaar, et de revenir au Caire par Kosseyr et Gizeli.

GÖTTINGEN.

Université.—Le nombre des étudiants a été, l'hiver dernier, de 1420, parmi lesquels il y avait quatre princes: celui de Brunswick, celui de Linanges, et les deux princes de Solm. La théologie occupait 270 élèves; le droit, 730; la médecine, 225; enfin, la philosophie et la philologie, 195. Le grand nombre des jeunes gens n'a troublé en rien l'ordre public, et les études seules ont été le sujet des réunions.

DARMSTADT.

Instruction des Israélites.—D'après une ordonnance qui a paru le 1^{er} Août, les Israélites sont tenus d'envoyer leurs enfans aux écoles publiques. Il sera libre néanmoins à toutes les communes de la religion mosaïque d'avoir des écoles particulières, ou d'organiser celles qu'elles

pourraient déjà avoir, suivant le mode d'instruction établi par les écoles de Darmstadt. Elles se régleront, à cet égard, sur ce qui a été prescrit pour les écoles populaires. Dans les endroits où les Israélites n'auront point leurs propres écoles, ou n'en auront que pour les écoles religieuses, leurs enfans fréquenteront les écoles du lieu, pour prendre part à toutes les branches d'instruction qui n'ont pas la religion pour objet. La direction des écoles israélites sera, en attendant qu'il y ait quelque autre disposition réglée à cet égard, confiée aux autorités qui ont la surveillance et la direction générale des écoles.

GRAND-DUCHÉ DE BADE.

Publication nouvelle.—Il vient de paraître à Stuttgart un écrit très-remarquable par l'importance et la singularité de l'évènement auquel il se rattache; il est intitulé: *Worte der Liebe und des Trostes, etc.* (*Paroles de paix et de consolation aux habitans de la seigneurie de Gemmingen, de la part de leur seigneur, à l'occasion de sa conversion à l'église protestante.*) Dans cet écrit, qui n'a qu'une feuille d'impression, M. le baron de Gemmingen explique les raisons qui l'ont déterminé à se faire protestant, avec quarante-quatre familles et un curé catholique, nommé Henhœfer. Ce curé a, de son côté, rédigé et publié une profession de foi adressée à ses anciens paroissiens et à ses amis, il est aujourd'hui pasteur d'une nouvelle communauté protestante fondée à Mulhausen, où il exerçait d'abord les fonctions du sacerdoce.

LEIPSICK.

Nécrologie.—*Ludike, mathématicien.*—M. Auguste Ludike est mort à Wilsdrift, où il s'était retiré, après avoir exercé pendant 51 ans la fonction de professeur de mathéma-

tiques. Voici par quels ouvrages il s'est acquis des titres à l'estime des savans. En 1779, il donna une dissertation, sous le titre de *Commentatio de attractionis magnetum naturalium quantitate*. Il traduisit ensuite cette dissertation en allemand, et elle reparut une seconde fois dans le 3^e cahier du *Wittemberger Magazin*, en 1783. M. Ludike donna aussi une traduction du traité de M. Fabre, sur les machines hydrauliques, et une autre de l'introduction à l'histoire naturelle par William Nicholson ; il enrichit l'une et l'autre de notes et d'additions. Enfin, en 1819, il publia un traité sur les parallèles. Tous ces ouvrages jouissent d'une réputation méritée. M. Ludike était âgé de 75 ans.

— *Wenzel Amédée Boehm*, artiste célèbre, est mort à Leipsick le 1^{er} Mai de cette année. Né à Prague en 1771, c'est dans cette ville qu'il étudia les principes du dessin et de la gravure, sous la direction de Schumzer, directeur de l'école du dessin, et du graveur Kuhl. Son portrait du roi de Danemarck, et le saint Paul, d'après Screta, montrent ce qu'il aurait pu faire, si une inquiétude vague ne l'avait sans cesse porté à de nouvelles entreprises, sans lui permettre d'achever rien de grand. En 1786, il vint s'établir à Leipsick, où il consacra son talent à embellir diverses publications. (Extrait du *Kunstblatt*.)

— *Brockhaus*.— L'Allemagne vient de perdre un de ses libraires les plus actifs, les plus intelligens et les plus estimables ; M. *Brockhaus*, éditeur d'un grand nombre d'ouvrages périodiques et autres, est mort à Leipsick, le 20 Août dernier. Il était véritablement né libraire, quoiqu'il eût d'abord embrassé une autre branche de commerce. Natif de la Westphalie, il était allé s'établir en Hollande, et s'y occupait de la draperie, lorsque son goût pour les lettres lui fit quitter cette partie, pour ouvrir, à Amster-

dam, une maison de librairie, sous le nom de *Comptoir d'industrie*. C'était dans le tems où la Hollande avait perdu tout son commerce maritime par sa réunion à l'empire français et par le blocus continental. Les premiers essais de Brockhaus ne furent pas heureux. Des conjonctures fâcheuses le forcèrent de suspendre ses paiemens ; mais lorsque, dans la suite, il eut réparée les échecs de sa fortune, il acquitta jusqu'aux intérêts de ses dettes. Il vint s'établir à Altenbourg, en Saxe. L'Allemagne ne se trouvait pas dans une position beaucoup plus heureuse que la Hollande ; cependant, Brockhaus, connaissant davantage sa nation et son pays, fit quelques spéculations assez heureuses. Il entreprit le *Dictionnaire des conversations*, qui devint la source de sa fortune. Il existait une petite *Encyclopédie*, portative sous ce nom. Brockhaus la refondit, la porta à dix volumes, et y fit entrer tout ce qui était propre à intéresser le public, comme l'histoire du jour, la biographie des hommes marquans de l'époque, quelques articles de littérature assez bien choisis, etc. Il a paru cinq éditions de cet ouvrage, et la plupart des volumes ont été réimprimés, en outre, à diverses reprises, sans changemens ; ensorte qu'il paraît que, dans un espace de 10 à 12 ans, Brockhaus a imprimé environ 50,000 exemplaires de cette Encyclopédie ; succès inouï dans l'histoire de la librairie allemande. Après la paix de 1814, il conçut le projet d'établir un recueil de biographies très-étendu, à peu près dans le genre des *Public characters* de l'Angleterre. Son idée était d'y peindre la vie des hommes les plus célèbres de l'époque, et de donner des mémoires peu étendus, écrits par les personnages eux-mêmes. Comme il n'existait alors aucun dictionnaire biographique de nos contemporains, cette entreprise était à la fois ingénieuse et utile. Il en a paru jusqu'à présent environ 36 parties, où plusieurs hommes fameux, tels que Fuoché et d'autres hommes d'état, n'ont pas dé-

daigné d'insérer un exposé de leur vie publique. Brockhaus entreprit encore, sous le titre d'*Hermès*, un recueil littéraire trimestriel, dans lequel il s'était proposé pour modèle le *Quarterly Review* et l'*Edinburgh Review*. Quoique l'Allemagne ne manque point de journaux critiques, l'*Hermès*, écrit avec indépendance et faisant des excursions dans la haute politique, a pris rang parmi les meilleurs recueils littéraires de ce pays, et des écrivains distingués y consacrent leurs talens. Le développement qu'avait pris l'esprit public en France et en Allemagne, en 1817 et 1818, inspira à Brockhaus le désir de contribuer à l'amélioration de la condition humaine dans sa patrie; il sentit l'importance de propager des idées généreuses, par le moyen d'une feuille journalière. Il vint à Paris, en 1819, étudia alternativement l'esprit des journaux, et fit connaissance avec ceux qui les rédigeaient. Il rechercha surtout avec soin le fondateur et les principaux rédacteurs de la *Revue Encyclopédique*, qui venait d'être établie, et dont il apprécia toute l'importance et prédit le succès. De retour en Allemagne, il acheta la propriété de la fameuse feuille littéraire établie par Kotzebue, et se proposa d'y parler le langage de la vérité, et d'y défendre intrépidement les droits sacrés de l'humanité. Mais déjà de toutes parts des entraves avaient été mises à la liberté de la presse; son courage eut à lutter contre des obstacles infinis: en Prusse, on soumit à une censure particulière tous les ouvrages quelconques sortis de sa presse; à Leipsick, où il avait transféré son établissement, on lui donna des censeurs. Il crut que des gouvernemens qui veillaient avec tant d'inquiétude sur la presse, protégeraient au moins la librairie, et leur adressa un mémoire imprimé, sur la nécessité d'arrêter la piraterie des contrefacteurs dans les États de la Confédération Germanique; mais cette piraterie s'exerce encore, sans qu'il ait été

pris aucune mesure générale pour la faire cesser. La feuille journalière que Brockhaus avait mise en circulation eut du succès et en a encore; mais l'éditeur dut malheureusement se convaincre que, dans les circonstances actuelles, il est impossible, en Allemagne, ou du moins dans la plus grande partie de cette contrée, de rendre la presse journalière vraiment utile à ses concitoyens. Il serait trop long de citer ici toutes les entreprises littéraires auxquelles Brockhaus se livra, depuis la paix de 1815. Il suffira de dire qu'aux foires de Leipsick sa maison était toujours du petit nombre de celles qui fournissaient le plus de nouveautés et d'ouvrages intéressans, et que tous les hommes à talent trouvaient dans ses entreprises de quoi exercer leur plume et émettre leurs pensées, et s'assurer une existence honorable. Brockhaus, marchant sur les traces de Nicolaï à Berlin, et de feu Panckoucke à Paris, savait stimuler le zèle et l'amour propre des littérateurs, provoquer leur activité, et leur suggérer souvent les idées des ouvrages auxquels ils étaient les plus propres. Il avait assez de littérature et de connaissances pratiques pour distinguer le mérite de ses collaborateurs, et pour coopérer lui-même aux entreprises qu'il avait conçues. Ainsi, tout en dirigeant une maison de librairie très-considérable, en correspondant avec les gens de lettres, en allant dans le monde, il trouvait encore le tems de travailler à son *Encyclopédie*, à sa feuille journalière, et à d'autres ouvrages qu'il mettait sous presse. Un des élémens de ses succès, fut de se tenir constamment au courant de la littérature du jour, en France et en Angleterre, et de présenter aux lecteurs allemands, dans leur nouveauté, ce que ces deux pays produisaient d'intéressant. La mort d'un libraire aussi laborieux et aussi lettré, est une grande perte, tant pour les gens de lettres que pour le public d'Allemagne; et quoiqu'on se propose de continuer

toutes ses grandes entreprises, on regrettera long-tems, dans ce pays, un libraire de ce caractère prononcé et indépendant, qui ne tremblait point devant le pouvoir, et qui regardait l'estime de ses concitoyens comme la récompense la plus digne de ses travaux.

CANTON DE VAUD.

Avenches.—Maison d'aliénés.—Parmi les institutions philanthropiques dont la Suisse s'honore, on distingue l'établissement médical formé à Avenches, en 1812, par M. le docteur *Schnell*, pour la guérison des personnes atteintes d'aliénation mentale. Nourri d'études approfondies dans le traitement des maladies morales, secondé par une longue expérience et par des talens reconnus, M. Schnell joint à ces avantages la présence d'esprit et la persévérance, la force de volonté et la bonté du cœur. La confiance dont il a été constamment honoré vient d'acquérir un nouveau degré de force par le suffrage du conseil de santé, qui, après avoir fait visiter les divers établissemens qui existent dans ce genre, a déclaré " que les rapports des médecins chargés de ces visites, sont tous en faveur de M. Schnell; que son local est très-vaste, salubre et convenablement distribué; que les soins qu'il donne aux malades sont conformes aux principes raisonnés d'humanité, et qu'il a obtenu des succès qui attestent la bonté de sa méthode et doivent lui mériter la confiance du public."

FRIBOURG.

Instruction élémentaire.—Depuis le 4 juin, le sort des écoles perfectionnées a été décidé. L'enseignement mutuel a été aboli par le grand conseil, à une majorité de 79 voix contre 35; immédiatement après les écoles ont été fermées, et le R. P. GIRARD, ainsi que ses cinq collaborateurs, MM. les professeurs *Chappuis*, *Jager*, *Thurler*, *Berchfold* et *Rauch*, ont donné leur démission; de sorte qu'à

Fribourg il n'existe plus d'école publique pour les garçons. Celles des filles sont dirigées par des Ursulines, d'après la méthode de l'enseignement simultané, suivie par les frères de l'école chrétienne.

VILLARS-SOUS-YENS.

Antiquités.—Des habitans de ce pays, en labourant une pièce de terre qui avait fait partie d'un pâturage communal, ont trouvé quelques centaines de médailles d'argent des empereurs Gordien-le-Pieux, Q. Herennius, Philippe Volusien, Trebonien, Trajan-Dèce, etc.; des impératrices Ottacilie, Etruscille, etc. La cassette de cuivre qui les renfermait était entièrement corrodée. D'après l'invitation que les conservateurs des antiquités nationales avaient fait circuler dans le canton, pour être instruits de tout ce qui serait découvert, les personnes qui ont trouvé ces médailles les leur ont apportées, et le conseiller d'état en a ordonné l'acquisition pour le musée cantonal.

PALERME.

Volcan de boue.—Il existe à *Ter-rapilata*, dans le voisinage de *Caltanissetta*, en Sicile, deux petits volcans, dont les émanations de gas hydrogène ressemblent à celles du volcan de même espèce appelé *Macca-lubba*, qu'on voit près de *Girgenti*. Ces deux premiers présentent un phénomène singulier. Chaque fois qu'on éprouve, en Sicile, un tremblement de terre, il se forme dans ces volcans une fente de la largeur de deux à plusieurs pouces, qui s'étend au travers du pays et vient se terminer au couvent *della Grazia*. C'est à ce phénomène que les habitans de *Caltanissetta* attribuent l'avantage dont ils jouissent de n'avoir, à aucune époque, éprouvé les désastres que causent ordinairement les tremblemens de terre. La circonstance de ce phénomène donne un degré de plus d'intérêt au rapport fait par don *Grégoire*—

Barnabé LIVIA, religieux du Mont-Cassin, sur le dernier tremblement de terre qui s'est fait sentir si violemment en Sicile. En voici un extrait : " Le 5 Mars 1823, à 5 heures 25 minutes après midi, le vent du nord soufflait par raffales, le ciel était serein ; un petit nombre de nuages épais, formant de longues bandes découpées et aiguës, paraissaient à l'occident ; le thermomètre de Réaumur indiquait—9°, lorsque cinq secousses de tremblement de terre se firent sentir, dans l'espace de neuf secondes, dans la direction du sud-est au nord-ouest. Le mouvement de la première était continu, tandis que celui des autres était ondulatoire. Aucun édifice n'éprouva de dommages je me transportai de suite au volcan hydroargileux de *Terrapilata*, avec MM. le duc de *Villarosa*, *Louis Bazile* et l'abbé *Salvatore Rivolsi*, et nous trouvâmes que toute la partie élevée de ce volcan présentait plusieurs fentes, de dix à dix-huit pouces de France de largeur ; que les volcans avaient beaucoup augmenté de volume ; qu'au lieu de rejeter, en bouillonnant, de l'eau, de la craie, et de

ordinairement, les uns lançaient de la boue à la distance de sept pieds, et exhalaient du gaz ; que d'autres faisaient entendre un sifflement, et donnaient du gaz hydrogène seul, tandis que quelques-uns, qui n'avaient pas plus de cinq pieds de profondeur sur environ un pied de vide en diamètre, vomissaient diverses matières semblables à celles dont se composent les éruptions ordinaires. Nous avons examiné avec soin la principale fente, et nous avons reconnu qu'elle part de l'endroit où l'on voit réunies le plus grand nombre de ces bouches volcaniques ; qu'elle coupe la vallée du Balayeur (*del Scopatore*) et les flancs de la montagne, par une ouverture de quatre pouces ; que de là elle traverse le district de *Pic di grotta* s'élève jusqu'à l'église de *Santa Flavia*, où elle a encore quinze lignes de largeur ; et que, traversant le couvent *della Grazia*, elle se termine, en se rétrécissant peu à peu, auprès de l'église de *Sainte-Pétronille*. Après cinq jours de fortes et continuelles éruptions, les volcans se calmèrent insensiblement, et se trouvèrent réduits à leur état ordinaire."

LE MUSÉE

DES

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.

No. 19.] DÉCEMBRE, 1823. [TOME III.

TABLE DES MATIÈRES.

BIOGRAPHIE.		
	page	
Lavater (Gaspard)	241	La Fille d'Otaïti..... 282
MÉLANGES.		
Extrait des Mémoires de M. le Duc de Rovigo, Concernant la Catastrophe de M. le Duc D'Enghien.....	246	NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.
Le Siège d'Amasie. (Conte)...	263	Calcutta..... 283
Synonymes.—Découvrir, Trouver.....	272	Sierra-Leone..... ib.
Voyages aux Environs de Paris.	275	Isle Maurice, ci-devant Isle de France.—Traite des Noirs .. ib.
BAGATELLES.....	278	Cracovie.—Fête patriotique.... 284
POÉSIE.		Varsovie.—Mission pour les Juifs..... ib.
Vers consacrés à la Mémoire de M. l'Abbé Sicard.....	280	Publication nouvelle ib.
		Beaux-Arts , ib.
		Islande.—Physique. ib.

A LONDRES:

CHEZ SAMUEL LEIGH, LIBRAIRE, STRAND, No. 18;

SE TROUVE AUSSI CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, TREUTTEL, JUN. ET RICHTER;
DULAU ET C^{nie}.; BOSSANGE ET C^{nie}.; ET BOOSEY ET FILS.

A PARIS, CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ; BOSSANGE, PÈRE; ET CHEZ TOUS LES
LIBRAIRES DES PAYS ÉTRANGERS.

LE MUSÉE

Des Variétés Littéraires.

No. 19.]

DECEMBRE, 1823.

[TOME III.

BIOGRAPHIE.

LAVATER (GASPARD.)

Naquit à Zurich, en Suisse, le 15 Novembre 1741, c'est-à-dire, vers le milieu du 18^e siècle, et mourut le second jour du 19^e, âgé de 59 ans. C'était un de ces hommes rares, dont les facultés ne sont pas sans influence sur le tems qui les voit naître. Lavater a donné un nouveau cours aux idées ; il a créé presque entièrement une science conjecturale dans ses applications et réelle dans ses principes : il a porté la poésie dans la théologie ; le platonisme dans l'étude du corps humain ; la rêverie mélancolique dans les abstractions, et l'ardent patriotisme dans les croyances superstitieuses. Ami, comme Diderot, des observations de détail, des expériences et des faits ; comme lui passionné pour les beaux-arts ; comme lui capable d'en analyser les principes les plus profonds ; moins fort, moins ardent, moins logicien, moins rigoureux, mais plus onctueux dans son éloquence, et plus consolant dans ses doctrines que le philosophe

français : irritable comme J. J. Rousseau ; patient comme un apôtre : crédule et enthousiaste comme Swedenborg ; inspiré comme Isaïe, Lavater semble avoir épuisé toutes les nuances et tous les contrastes du caractère, de l'imagination et du talent. Le goût du merveilleux, qui se développa chez lui dès l'enfance, le suivit jusque dans la vieillesse : le besoin de l'observation qui éclaira son adolescence, ne s'éteignit point dans ses dernières années. Jamais homme ne fut doué (comme il le dit lui-même) d'une élasticité de talent et de caractère, capable de s'étendre à plus d'objets, d'atteindre à des vertus et à des défauts, à des erreurs et à des découvertes, plus opposés et plus bizarres. Lavater était destiné à l'état ecclésiastique ; au moment où il faisait ses études, un double prestige enchantait l'Allemagne et surtout la Suisse. Deux hommes de génie, Klopstock et J. J. Rousseau, venaient d'ébranler les imaginations. L'âme du jeune Lavater s'ouvrit avec délices aux inspi-

rations religieuses de l'un, aux sublimes cantiques de l'autre. Il lut aussi avec avidité les vers de ses compatriotes, Bodmer et Breitinguer, qui jouissaient alors d'un succès populaire. Les sentimens patriotiques de ces poètes fermentant dans le sein de l'étudiant en théologie, et s'y mêlant aux idées philosophiques du Genevois, et aux chants du pieux Homère du christianisme, il résulta, de cette alliance nouvelle, ce caractère, ce talent, cet homme si étrange, si singulier, Lavater enfin. Le premier acte de Lavater au collège fut celui d'un citoyen. Il osa, dans un pamphlet religieux, attaquer un bailli suisse, dont l'injustice était reconnue. Toute l'aristocratie helvétique se souleva : en luttant contre la persécution, que son courage avait attirée sur lui, le noble jeune homme montra autant de dignité et de calme, qu'il venait de déployer de force et d'énergie. Lavater resta signalé à l'autorité comme un homme dangereux, et au public comme un audacieux réformateur. On le fit voyager pour le distraire, et pour donner le tems à cette impression de s'affaiblir : il partit, visita l'Allemagne, résida à Berlin, connut particulièrement le vertueux Spalding, chez qui il demeura long-tems ; Sulzer, auteur de la *Théorie des beaux-arts*, Hess et le peintre Fuseli. Ce dernier, l'un des premiers peintres de l'Allemagne, rappelle quelquefois Michel-Ange, dont il exagère le genre terrible, et à la vigueur duquel il a joint ces touches sombres et cette vapeur lugubre, dont la littérature et les arts sont prodigues en Angleterre, où il avait choisi son séjour. Spalding et les philosophes de Berlin tempérèrent un peu la ferveur du zèle de Lavater. Fuseli exalta cette partie fantastique de son imagination, à laquelle ils aimaient à se livrer tous deux. Hess et Sulzer lui inspirèrent du goût pour la métaphysique. Il revint, modifié par ses liaisons ; zélé, enthousiaste, poète, philosophe et orthodoxe à la fois. Lavater, dès son retour, se livra à des

discussions théologiques, d'abord soutenues avec modération, mais enfin poussées jusqu'à l'intolérance, et qui dégénèrent, trop souvent, en personnalités cruelles. Le doux Lavater finit par oublier les principes de Spalding : il se montra inexorable en orthodoxie ; il fit même exiler quelques hommes, entre autres, M. Meister, le plus ingénieux de ses panégyristes, et qui se vengea plus tard, en couvrant de fleurs la tombe de l'homme vertueux qui s'était trompé une fois, et que sa victime elle-même n'avait pu haïr. Triste exemple de l'influence que de fausses idées, en matière religieuse, peuvent exercer sur les plus excellens hommes : noble exemple d'un panégyrique tracé par le seul homme, peut-être, qui eût le droit d'accuser son ancien persécuteur. Heureusement pour la gloire et pour la vertu de Lavater, une science nouvelle vint distraire le chrétien rigide de ce fanatique emploi de sa charité. Depuis sa jeunesse, il avait été singulièrement frappé de l'antipathie ou de la sympathie que lui causaient les physionomies de tels ou tels hommes, et certains traits de chaque physionomie. A force de réfléchir sur ce double mouvement, attractif et répulsif, il crut y voir une révélation du caractère intime de l'individu, un instinct secret qui l'avertissait des qualités, des défauts, des différentes facultés de ses semblables ; enfin, la base d'un système *Physionomique*. Son imagination s'allume. Il s'arme de patience ; il dessine, il étudie, il compare. Son observation continuelle augmente chaque jour la masse de ses idées, et finit par éclairer une théorie tout entière. Un jour, chez le médecin Zimmermann, il aperçoit un homme dont l'aspect physionomique était remarquable : il le regarde, et appliquant pour la première fois, en public, des règles qu'il a depuis long-tems méditées en silence, il juge l'inconnu, communique à Zimmermann son jugement qui se trouve parfaitement exact en tout point, et finit par avouer la vérité au

médecin frappé d'une surprise profonde. Dès-lors il consacra sa vie à cette étude nouvelle. Il n'épargna ni observations, ni recherches, ni tems, ni soins. Il absorba son existence dans cette science, qu'il parvint à asseoir sur des bases non pas sûres, non pas inébranlables, mais du moins scientifiques. La publication de cette doctrine, d'abord en 2 vol. (1772), puis en 4 gros vol. (1775-1778), frappa vivement tous les esprits, et même elle les épouvanta. Les hommes n'aiment pas qu'on les dévoile. Lavater prétendait arracher tous les masques ; il prétendait arriver, par l'inspection des seuls traits physionomiques, à la connaissance du cœur humain, des habitudes, des erreurs, des vices, des facultés, des vertus ; enfin, ouvrir l'âme de ses semblables comme un livre, et le feuilleter à loisir. Il trouva des partisans, des admirateurs, des contradicteurs, des ennemis acharnés, des critiques acerbes, et des prosélytes fanatiques. Tel est le sort de ces esprits qui veulent commander avec empire, et qui apportent d'autorité des croyances nouvelles. On se servit, suivant le précepte bref et singulier d'Aristote, de la *plaisanterie* et du ridicule, pour combattre les parties sérieuses de ses écrits, et du sérieux pour repousser ce qu'ils avaient de nouveau, de problématique et de bizarre. Nicolaï, Muscus, Lichtenberg, se distinguèrent parmi ses antagonistes. Tous lui reprochèrent cette violation du sanctuaire du cœur, cette audace de porter la lumière dans ce que Bacon appelle si bien *la caverne*. A ces reproches il répondit, comme eût répondu Fénelon : " qu'au moyen de connaître les hommes, il voulait joindre ceux de les aimer davantage." Devenu l'homme de l'observation, Lavater se vit bientôt exposé à la célébrité. On vint le consulter de toutes les parties du monde ; et la solitude du pasteur de Zurich devint un bureau central de physionomie. Il supportait cette contrainte avec patience, avec plaisir ; elle amenait sous ses yeux tant de su-

jets d'observation, on faisait circuler devant lui tant d'originaux et de caractères de tous les genres, elle lui faisait passer en revue tant d'hommes de tous les pays, que son dévouement à lascience qu'il avait créée, fit oublier au philosophe les inconvéniens de la position où il s'était placé. Sollicité par des milliers de personnages, et rendant, pendant un quart de siècle, les oracles de sa doctrine, il se trompa souvent dans ses décisions : lui-même l'avoua ; mais plus souvent encore il jugea avec une sagacité merveilleuse, devina avec une précision qui semblait un miracle, et prophétisa quelquefois l'avenir, avec une vérité qui eût pu passer pour surhumaine en des siècles moins instruits. S'il prit un jour pour le profil du grand Heller le profil d'un scélérat rompu vif, il devina Mirabeau sur une simple silhouette, il devina Necker et Mercier au premier aspect. Un tact extrêmement délié, une espèce d'instinct social, une coup d'œil plein de pénétration, une multitude d'expériences, aidaient infiniment Lavater dans cette espèce de divination, dont le vulgaire contemplait avec étonnement les résultats. Il était parvenu à classer les traits de chaque visage en une espèce d'alphabet, dont la clef lui était connue, et dont les caractères combinés lui expliquaient tous les phénomènes, et tous les mystères de la conduite de l'âme et de l'intelligence. D'autres, avant Lavater, avaient jeté des éclairs de lumière sur cette science de la connaissance des hommes par leur physionomie. Aristote, ce vieux philosophe qui, par la sévère pénétration de son génie, s'arrogea le sceptre de toutes les idées humaines pendant 30 siècles ; Marc-Aurèle, Montaigne, Buffon, Bacon avaient essayé de fonder cette doctrine sur de vagues données ; enfin des hommes plus ou moins raisonnables, plus ou moins crédules, Porta, Lachambre, Perneti, Claramontius, Cardan, Poersen, le peintre Lebrun avaient plutôt montré ce que l'on pouvait faire, qu'ils ne l'avaient tenté

eux-mêmes. Lavater vint : et tout ce qu'il dit sur cette science, que les autres écrivains avaient montrée de loin seulement, il le tira de ses observations, de ses expériences, de son propre fonds ; nul secours, nulle érudition, nulles recherches, nul travail antécédent ne le secondèrent dans son travail. Dans son grand ouvrage, soit que l'on adopte ou repousse les doctrines qu'il renferme, on ne peut qu'admirer cette foule d'aperçus vrais, d'idées ingénieuses, d'observations fines ; ces pages à la fois exaltées et spirituelles, où le mauvais goût de quelques expressions n'empêche pas d'entrevoir une immensité de rapports nouveaux, et qui procurent un plaisir trop vif, pour ne pas servir de compensation aux traits nombreux réprouvés par la critique. Lavater sacrifia sa fortune à son amour pour la science, dont il était le créateur. Il mourut pauvre. La fin de sa vie fut une des plus belles qui pussent couronner la vie d'un philosophe ; l'énergie et la pureté de son caractère, le patriotisme et l'exaltation de son âme se développèrent avec une rare grandeur, au milieu des malheurs de sa patrie. Les Français, conquérans de la Suisse en 1795, conquis par l'Europe en 1814 et 1815, doivent rendre justice à cette noblesse et à cette grandeur de courage avec lesquelles Lavater opposa sa résistance individuelle à l'invasion de son pays. Partout où il y avait des réclamations à faire contre l'injustice et l'oppression, des infortunés à secourir, des vertus à exercer, des droits à défendre, Lavater se montra. Il déploya et le courage de l'esprit qui pourvoit à tout, qui cherche partout des ressources ; et le courage de l'âme, que les menaces, les injures, les outrages, les événemens n'abaissent pas ; et même ce courage physique que tant d'hommes, grands par leurs pensées, n'ont pu trouver en eux-mêmes. Ce philosophe, jeté par la destinée au milieu d'une époque sanglante et bizarre, osa, comme l'immortel Malesherbes, défendre les

droits du peuple contre le despotisme, et les dépositaires du pouvoir contre le despotisme du peuple. Après s'être exposé volontairement à tous les dangers en défendant les malheureux et en combattant les tyrannies de tous les partis, il tomba victime de ce dévouement généreux. Un coup mortel atteignit Lavater dans une des rues de sa ville natale ; il vécut, ou plutôt il languit quinze mois encore : long supplice auquel on ne peut comparer, pour la douleur réelle, ni la mort de Socrate, ni celle de Barneveldt, mais pendant lequel une douce gloire, une admiration générale, et la résignation la plus patiente aux peines du corps les plus aiguës, environnèrent de leur consolante auréole Lavater descendant au tombeau. Pendant cette mort douloureuse et lente, il travaillait, il écrivait, il prêchait ; on voyait ce vieillard, beau comme la vertu et doux comme la charité, recommander aux hommes, du bord de sa tombe, cette vertu, cette charité, pour lesquelles il périssait, et dont les feux célestes animaient ses regards mourans. Entre les bénédictions patriarcales, celle qu'un ami de la liberté, de la patrie, celle qu'un homme sensible aux nobles et vertueuses pensées aimerait le mieux avoir reçue, c'est la dernière bénédiction de Lavater. Comme écrivain, il serait difficile de lui assigner une place, si l'on se contentait de le soumettre aux lois ordinaires de la critique et du goût. Mais si dans ses ouvrages on cherche seulement l'empreinte des facultés de son esprit, on ne peut que lui assigner un rang très-distingué pour la variété, la sensibilité, l'étendue et l'imagination. Poète, il a composé des vers d'une philosophie douce et consolante, mais négligés pour le mécanisme et diffus pour le style. La *Nouvelle Messiade*, *Josephe d'Arimatee*, le *Cœur humain*, sont des esquisses imparfaites où se trouvent des germes de beautés. Une foule de drames religieux et de poésies détachées offrent une facilité rare et peu de correction. Ses *Vues*

sur *l'Eternité* et ses *Chansons helvétiques*, se détachent du reste de ses poèmes. Ces dernières surtout, par cette naïveté, par ce charme inconnu à nos poètes d'athénées, et que Lavater retrouva dans les vallées de la Suisse pour l'imprimer à ces hymnes patriotiques et nationales, aujourd'hui répétées par tous les pâtres du Jungfrau, de Lucerne et de Morat. Huit éditions de ces chants populaires font désirer qu'une main habile les fasse passer dans notre langue. En littérature comme en politique, le siècle ne veut plus que ce qui intéresse les nations en masse, et s'efforce de prouver que la source de toutes les beautés dans les arts, de toutes les émotions dans la poésie, comme de tout le bonheur réservé aux nations, se trouve non dans les supériorités sociales, mais dans ce qui fait la base, le cœur, la force, le nerf et la vie des sociétés, dans le peuple. Il a consigné dans deux ouvrages, ou plutôt deux recueils, *Ponce-Pilate* et la *Bibliothèque manuelle*, ses opinions particulières en théologie et en morale, opinions sur lesquelles nous ne dirons rien, sinon qu'elles réunissent l'ascétisme de Mme. Guyon, le doux style de Fénelon, le paradoxe de J. J. Rousseau et l'illumineisme de Boëhme. Lavater, amoureux du mystère et de l'infini, de l'obscurité sainte des doc-

trines, finit par éteindre sa raison dans ces ténèbres, et par égarer son génie dans ces extases. Le monde et la nature ne suffisaient pas à l'activité de son esprit. Il demandait à la vie une vie plus merveilleuse. Il croyait surtout à l'incroyable, et l'observateur le plus sagace fut un véritable thaumaturge, un enthousiaste illuminé. Qui ne voudrait connaître les traits de cet homme étonnant ? D'un tempérament ardent et sec, il paraissait glisser sur la terre qu'il touchait à peine; sa tête un peu allongée, son large front courbé avec une grâce qui semblait annoncer la molle flexibilité et la facilité de son talent, s'entouraient de cheveux si fins qu'ils semblaient rares, et que l'on eût dit de la soie tournée en boucles. Ses longues paupières voilaient une prunelle douce et pénétrante, dont le brun-clair semblait respirer la bienveillance et l'amour. Ses lèvres étaient minces; sa bouche très-fendue souriait avec une délicatesse inexprimable. Son nez, assez fort et parfaitement en harmonie avec la belle forme de son front, paraissait indiquer une sagacité vive et un homme, comme il le dit lui-même, toujours aux aguets. Cette belle tête, où la sincérité, la pénétration et la pureté respirent, justifie seule la devise du physionomiste, *la Vérité dans la philanthropie*.

MÉLANGES.

EXTRAIT DES
MÉMOIRES DE M. LE DUC DE ROVIGO,
CONCERNANT LA CATASTROPHE
DE M. LE DUC D'ENGHIEN.

Paris, Octobre, 1823.

EN répondant à l'article inséré dans l'*Oriflamme* du 9 de ce mois, au sujet de la mort de M. le duc d'Engbien, j'ai demandé quelques jours pour éclaircir ce qui me concerne dans cette catastrophe, et je tiens ma parole.

Je ne viens pas soulever les passions, ni faire réagir l'opinion dans un sens agitateur ; je ne veux que faire connaître la part que j'ai prise à cet événement, et démontrer qu'elle n'était que la conséquence du devoir militaire que je remplissais.

Tous les pamphlets qui ont été écrits sur cette funeste affaire en ont dénaturé la cause et les faits ; tous m'ont donné un caractère qui n'est pas le mien, et se sont efforcés de chercher, jusque dans une origine qu'ils me supposent, les dispositions naturelles qui servaient le mieux leurs passions.

S'étant ainsi établis sur des erreurs, ils en ont fait adopter les conséquences.

J'appartiens à une famille dont je puis m'honorer ; mon père avait, par une longue carrière à la guerre, obtenu un rang supérieur dans la cavalerie ; et à l'âge de quinze ans j'entrai dans le régiment de *Royal-Normandie*, cavalerie, où il avait servi. M. le prince de Chalais était mon colonel, et j'avais été fait officier, comme ayant été six ans élève du Roi au collège royal de Saint-Louis, à Metz ; c'était de droit alors. Cela, et le vieil honneur héréditaire que dans les familles on se transmettait d'âge

en âge, formaient tout mon patrimoine.

La révolution me prit donc dans cette situation, trop jeune pour être son instrument, et déjà assez mûr pour faire un choix entre le bien et le mal : aussi ai-je été assez heureux pour la traverser en restant étranger aux calamités dont elle nous a si longtemps accablés.

La révolution du 18 brumaire venait d'éclater. J'arrivais d'Egypte avec le général Desaix, dont j'étais le premier aide-de-camp, lorsqu'à sa mort, sur le champ de Marengo, le premier consul m'attacha à sa personne avec le même titre (mais non pas comme premier). Je lui avais dévoué mon existence entière en retour des bienfaits dont il m'avait comblé ; et si ce petit écrit, en purgeant une odieuse calomnie déversée injustement sur moi, peut effacer le nuage dont la malveillance, en propageant un mensonge, a obscurci sa gloire, ce ne sera qu'une faible reconnaissance de tout ce que je lui dois.

Il n'aimait pas l'anarchie ; il avait arrêté en France l'écroulement du reste de l'ordre social : et c'eût été lui faire mal sa cour que de vouloir donner des gages à un parti qu'il comprimait de toutes ses forces.

Pendant les dix-huit ans que je l'ai servi, je n'ai reçu de lui aucune commission dont je ne puisse me trouver flatté : peut-être même aurais-je droit de me prévaloir de quelques actions qui ne sont pas sans honneur ; et j'ai eu plus d'une fois l'oc-

casion de me convaincre que l'envie avait plus de part dans les animosités qui m'ont poursuivi, que mes propres actions n'y avaient donné lieu.

On peut se rappeler que l'époque du gouvernement consulaire fut féconde en complots et conspirations de tout espèce : témoins la machine infernale du 3 nivose, le projet d'assassinat du premier consul à l'Opéra, les conjurations de B...te, à l'occasion du concordat, etc., etc.

Les républicains ne pouvaient lui pardonner d'avoir brisé les faisceaux de la république et du directoire, et les royalistes voyaient dans sa destruction le moyen de rétablir sur ses ruines le trône des Bourbons.

De toutes ces conspirations, la plus célèbre et la plus dangereuse pour lui fut celle de Georges Cadoudal, parce qu'il comptait au nombre de ses complices deux généraux dont l'un surtout pouvait exercer une grande influence sur l'armée.

Je n'entreprends point ici d'examiner s'il avait le dessein de tuer le premier consul, ou simplement de le renverser, comme il l'a prétendu : mais la conspiration existait ; c'est un fait qu'il est impossible de révoquer en doute. Que cette conjuration ait été le principe et la cause du malheur du duc d'Enghien, c'est ce que je vais démontrer et soumettre au jugement du public.

A l'époque où la conspiration de Georges fut découverte, le premier consul était au plus haut degré de sa puissance morale. L'éclat de ses victoires, le retour de l'ordre public, les grandes créations politiques qui lui devaient leur existence, le rétablissement de la religion, la sécurité de l'Etat, tous ces grands avantages de l'ordre social qui succédaient au chaos de l'anarchie, inspièrent un véritable enthousiasme. L'armée, qui était toute campée, professait pour lui un dévouement sans bornes. De toutes parts le premier consul recevait des adresses qui le pressaient d'en finir avec ses ennemis. Le gé-

néral Moreau avait été arrêté le 15 Février, sur un rapport du grand-juge : la France entière était dans l'attente de plus grands événemens.

On instruisait le procès de Georges avec la plus grande solennité. On avait établi le juge instructeur au Temple pour lui faciliter les nombreuses confrontations qu'il avait à faire. Ce siège extraordinaire de la justice était ouvert au public ; on en avait rendu l'accès très-facile.

La police poursuivait ses recherches avec une ardeur extrême. On ne voyait dans Georges qu'un agent propre à exécuter, qu'un instrument mis en action par une main plus puissante que la sienne. On se demandait quel était le chef de l'entreprise, quelle tête élevée viendrait recevoir la couronne le jour où le premier consul aurait perdu la vie. On multipliait les interrogatoires ; on pressait de questions tantôt les gens de Georges, tantôt ses complices, tantôt les personnes qui avaient habité les mêmes maisons qu'eux. Toutes les recherches étaient infructueuses.

Enfin deux subordonnés de Georges déclarèrent que, tous les dix ou douze jours, leur maître recevait la visite d'un personnage dont ils ignoraient le nom, mais qui devait être d'une haute importance.

Il paraissait âgé de trente-six ans ; ses cheveux étaient blonds, son front dégarni, sa taille et sa corpulence moyenne, sa mise soignée ; on lui témoignait beaucoup d'égards ; et lorsqu'il entra dans l'appartement, tout le monde se levait et ne s'asseyait plus, même MM. de Polignac et de Rivière. Il s'enfermait habituellement avec Georges, et l'un et l'autre étaient toujours seuls.

Ces révélations excitèrent une attention particulière. Quel pouvait être ce personnage mystérieux ? Ce n'était pas un homme d'un rang ordinaire ; tant d'égards ne pouvaient s'adresser qu'à quelqu'un d'une haute considération. L'imagination remplit alors son rôle. Georges était muni de sommes considérables, ainsi que

tous ceux qui avaient été débarqués comme lui par le capitaine Wright. Cette circonstance démontrait assez que l'entreprise avait un point de départ très-élevé. On joignait à cela les dépositions de quelques subordonnés de Georges, qui rapportaient ce qu'on leur avait dit en leur remettant les poignards que l'on trouva sur eux. La révolution pouvait à la vérité profiter du coup porté par Georges ; mais il était évident que ce n'était point au profit de la république que la conjuration avait été formée. La maison de Bourbon se présentait naturellement à tous les esprits. On imagina donc que le personnage mystérieux de la recherche duquel on s'occupait, ne pouvait être qu'un de ceux qui étaient particulièrement intéressés à la réussite du projet. On disait au premier consul, et le premier consul se disait à lui-même, qu'il n'était pas probable qu'on se fût engagé dans une pareille entreprise sans avoir sur les lieux un Prince de la famille qui pût rallier tout à lui aussitôt que le coup serait porté. On fortifiait ce raisonnement de l'observation que c'était chez Georges seulement, et non chez le général Moreau, que s'était montré le personnage mystérieux.

On fit alors l'appel des Princes de la maison de Bourbon ; ce n'était pas MONSIEUR, comte d'Artois : son âge s'y opposait ; ce n'était pas M. le duc de Berri : les gens de Georges le connaissaient personnellement, et ils affirmaient que ce n'était pas lui. On ne pouvait arrêter sa pensée sur M. le duc d'Angoulême : il était à Mitau, auprès du Roi. M. le duc de Bourbon était à Londres, et son signalement ne pouvait s'accorder avec celui du personnage inconnu. On s'arrêta donc naturellement à M. le duc d'Enghien.

La mauvaise fortune sembla rassembler alors une masse de circonstances et de conjectures qui devaient l'accabler. Il était dans les Etats de Bade, près du Rhin. Les détails donnés sur l'étranger mystérieux

s'appliquaient assez bien à sa personne ; son courage et la résolution de son caractère le rendaient propre à une entreprise décisive et périlleuse.

Il est bon de faire observer qu'à cette époque les ramifications de la police ne s'étendaient pas au-delà des frontières : c'était uniquement par le ministère des relations extérieures que le gouvernement recevait toutes les informations qui lui venaient du dehors.

On avait fait part au premier consul de la révélation des deux subordonnés de Georges et des conjectures dans lesquelles on s'était jeté, et auxquelles on s'arrêtait faute de plus amples renseignemens. Le premier consul ordonna sur-le-champ d'envoyer quelqu'un sur les lieux, pour s'informer de ce qu'avait fait le duc d'Enghien depuis six mois. Il chargea de ces informations le conseiller d'Etat Réal, qui ne perdit point de tems, et se rendit lui-même chez le premier inspecteur-général de la gendarmerie (c'était alors le général Moncey), lui traça la marche qu'il avait à suivre, et lui déclara que le premier consul voulait que l'on partît sur-le-champ.

Le général fait aussitôt choix d'un officier de ses bureaux, lui fait part des instructions qu'il vient de recevoir, et le presse de se rendre sur les lieux. Cet homme n'était pas sans capacité, mais son imagination avait sur lui plus d'empire que la raison. Voilà tout à coup qu'il se laisse surprendre par l'idée que le duc d'Enghien est infailliblement le personnage que l'on cherche, qu'il s'occupe beaucoup plus de l'importance de sa mission et de son rapport, que des recherches auxquelles il doit se livrer.

Il part en toute diligence, il arrive à Strasbourg ; là il a pu apprendre que le duc d'Enghien venait presque toutes les semaines au spectacle dans cette ville. C'est une particularité qui m'a été assurée par une personne qui lui était attachée à l'époque de

son enlèvement. On ajoutait même qu'il était venu jusqu'à Paris sous le gouvernement du directoire, et lorsque Bernadotte était ministre de la guerre. On concluait de là que, s'il s'exposait à de si grands dangers pour l'amour du spectacle, il ne craindrait pas pour de plus grands intérêts.

Plein de ses premières idées, l'officier se rend de Strasbourg à Ettenheim, observe, questionne, et conclut de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend, que la complicité du duc d'Enghien avec Georges est un fait démontré.

Le Prince vivait le plus simplement du monde ; les émigrés réunis aux environs d'Offenbourg venaient lui offrir leurs hommages : il les recevait à sa table, peut-être leur donnait-il quelques secours ; l'exercice de la chasse, une liaison de cœur avec une dame française qui partageait son exil, c'étaient là tous ses plaisirs. Allait-il à la chasse ; il y passait plusieurs jours : ce qui est facile à concevoir, quand on aime ce genre d'amusement, et que l'on connaît les montagnes de la Forêt-Noire.

L'agent observateur voyait les choses d'une toute autre manière : il n'était pas en état de comprendre que les absences du Prince, quand elles n'avaient pas la chasse pour but, étaient la conséquence de son respect pour l'objet de ses affections. Il se hâte de rédiger son rapport et de se rendre à Paris.

“ Le duc d'Enghien menait disait-il, une vie mystérieuse ; il recevait un grand nombre d'émigrés, qui d'Offenbourg se réunissaient chez lui ; il faisait des absences fréquentes qui duraient huit, dix, douze jours, sans qu'on pût en pénétrer le secret : c'était donc à Paris qu'il allait.”

Le premier inspecteur de la gendarmerie reçoit ce rapport, et le porte lui-même au premier consul, au lieu de le remettre à M. Réal.

Celui-ci arrive à la Malmaison ; on lui demande comment il est possible que la police ne sache pas un mot de ce qui se passe à Ettenheim.

“ J'attends, dit M. Réal, le retour d'un officier de gendarmerie qui a été envoyé sur les lieux, et chargé de me faire un rapport.—Ce rapport, le voici, réplique le premier consul : c'est par lui et par le préfet de Strasbourg (alors M. Shée, oncle du duc de Feltre) que je viens de savoir tout ce qui concerne le duc d'Enghien ; mais cela ne durera pas ; j'ai donné ordre de l'enlever avec tous ses papiers : ceci passe la plaisanterie. Il serait par trop absurde qu'on vint d'Ettenheim organiser un assassinat contre moi, et qu'on se crût en sûreté parce qu'on est sur une terre étrangère.”

Des conseillers officieux avaient fait au premier consul ce calcul : Soixante heures pour venir d'Ettenheim à Paris, en passant le bac de Rhinau ; soixante heures pour retourner, voilà cinq jours ; cinq jours pour rester à Paris, voilà les dix jours d'absence observés par l'officier de gendarmerie, et les dix ou douze jours de distance indiqués d'une visite à l'autre par les agens de Georges. Ce calcul pouvait être facilement réfuté ; car il aurait fallu, pour l'admettre, que le duc d'Enghien repartît d'Ettenheim presque aussitôt qu'il y serait arrivé. Mais quand on est prévenu, il est rare que l'on se soumette à une objection raisonnable. Il m'a été assuré depuis qu'aussitôt et après le départ de l'officier de gendarmerie, le premier consul avait tenu un conseil privé, à la suite duquel le ministre de la guerre avait donné au colonel des grenadiers à cheval l'ordre de se rendre à Neuf-Brisach, de s'y aboucher avec la gendarmerie qu'on mettait à sa disposition, de prendre dans la garnison le nombre d'hommes qu'il croirait nécessaire de passer le Rhin, et de se porter rapidement sur Ettenheim, d'y enlever le duc d'Enghien, et de l'envoyer à Paris avec tous ses papiers.

On attachait un grand prix à ses papiers, parce que l'on se rappelait les rapports qui avaient eu lieu autre-

fois entre le prince de Condé, Pichegru et plusieurs officiers de son armée ; et comme le général Moreau était impliqué dans cette affaire, on eut la pensée que les auteurs du projet auraient essayé de recommencer par Moreau ce qui autrefois avait été tenté par Pichegru. Or, il n'y avait pas dans cette partie des frontières moins de dix régimens de cuirassiers, et les deux de carabiniers qui avaient servi en dernier lieu sous Moreau s'y trouvaient aussi*.

Le colonel de grenadiers partit, et s'acquitta ponctuellement de ses ordres ; mais il pouvait survenir un obstacle qu'il était bon de prévoir. On était prévenu de l'idée que le duc était chef de parti, et que les émigrés réunis autour d'Offenbourg étaient une troupe toute prête à servir sous ses ordres. Il pouvait donc arriver que le colonel éprouvât de la résistance, et qu'il restât lui-même prisonnier. Dans ce cas, la cour de Bade serait intervenue sans doute, et il aurait fallu nier l'entreprise ; ce que le caractère de l'officier ne permettait pas, ou bien il fallait l'abandonner à son sort, et, dans tous les cas, manquer son but.

Pour obvier à cet inconvénient, on avait remis à un aide-de-camp du premier consul une lettre pour le margrave de Bade, dans laquelle, en cas de besoin, on justifiait l'hostilité apparente que l'on venait de commettre ; mais tout ayant réussi comme on le désirait, elle ne fut pas remise, et cet aide-de-camp resta à Strasbourg et aux environs. Le

margrave se plaignit aux Tuileries par son ministre à Paris ; en lui donnant satisfaction, on lui intima l'ordre d'éloigner sur-le-champ de son territoire cette réunion d'émigrés qui avaient reparu sur les bords du Rhin, n'importe à quel titre ils y fussent. La cour obéit, et il ne fut plus question de l'enlèvement du duc d'Enghien.

Le Prince fut amené à Strasbourg ; le télégraphe annonça son départ de cette ville ; il fut transféré à Paris. Le colonel des grenadiers et l'aide-de-camp du premier consul arrivèrent séparément, et non avec l'escorte, comme on l'a dit. Il n'entra point chez le duc d'Enghien ; il cerna la maison avec les troupes qu'il avait amenées. C'est la gendarmerie qui procéda en dedans, et qui fit son procès-verbal. Le colonel des grenadiers ne fit que la protéger.

Je venais d'arriver d'une mission qui avait duré près de deux mois, et pendant laquelle j'avais appris l'arrestation du général Moreau, de Georges et de Pichegru. J'étais chez M. Beugnot, alors préfet de Rouen, quand les feuilles publiques en rendirent compte, ainsi que le jour où l'on partit pour aller enlever M. le duc d'Enghien.

Ma mission en Normandie avait deux objets ; l'un relatif au passage des flotilles qui se rendaient le long de la côte depuis l'embouchure de la Seine jusqu'à Boulogne, l'autre d'observer si de nouveaux débarquemens clandestins s'effectuaient encore depuis Abbeville jusqu'au Havre, et j'avais l'ordre d'envoyer à Paris tout ce qui y avait pris part.

J'étais parti de Paris le lendemain des premières révélations de l'homme qui fit connaître l'existence de ce projet.

Si mon voyage avait duré deux jours de plus, je n'aurais rien à dire aujourd'hui sur la mort du Prince ; et il serait absurde de supposer qu'elle dépendit de mon retour.

Jusque-là j'étais resté étranger à tout ce qui venait d'avoir lieu, lors-

* Le premier consul n'eut jamais l'esprit net des soupçons qu'on y avait fait entrer à ce sujet ; car après la mort du duc d'Enghien, il fit partir quatre régimens de cuirassiers pour l'Italie, et les deux de carabiniers pour le camp de Saint-Omer, où à coup sûr ils n'étaient pas destinés à être embarqués, comme les chasseurs et hussards. Enfin, on ne se tranquillisa tout à fait qu'en remaniant à neuf la tête de tous ces corps, et qu'après que la campagne de 1805 leur eut donné des idées nouvelles.

qu'étant de service à la Malmaison, je fus, à cinq heures du soir, appelé dans le cabinet du premier consul, qui me remit une lettre cachetée, avec ordre de la porter au général Murat, gouverneur de Paris.

Je partis à cheval ; j'arrivai chez lui vers les six heures du soir, et me croisai sous la porte avec le ministre des relations extérieures, qui en sortait.

Comme je l'avais vu le matin à la Malmaison, et que je savais le général Murat malade au point de garder son appartement, je ne m'arrêtai pas à la réflexion que cette heure n'était pas l'heure ordinaire du ministre, et je mis cette visite sur le compte de la maladie.

Le général prend la lettre, la lit, et me dit qu'on me fera part incessamment des ordres qui me concernent dans ceux que je viens de lui remettre.

Je déclare ici dans toute la sincérité de mon cœur, et sous la garantie de l'honneur militaire, que j'ignorais entièrement qu'il fût question de M. le duc d'Enghien, que je n'avais nullement connaissance de son enlèvement au-delà du Rhin, ni de son arrivée à Paris ; on ne m'en avait pas dit un mot à la Malmaison, si ce n'est vaguement, au moment de mon départ, et, je crois, parce que la dépêche télégraphique qui annonçait son départ de Strasbourg venait d'arriver, et que l'on en chuchotait dans le salon de service. J'étais, en parlant du château, dans la ferme persuasion que je devais y retourner après avoir rempli ma mission. Le mot seul du général Murat me porta vers d'autres pensées.

Je reçois l'ordre de prendre sous mon commandement une brigade d'infanterie qui occupait les extrémités du faubourg Saint-Antoine, et qui devait se réunir à Vincennes à dix heures du soir,*

* Il s'en trouvait aussi plusieurs autres qui, dans cette circonstance, avaient été rapprochées de Paris, sans que cela fût

Comme ma légion de gendarmerie était à la proximité de ce corps (elle occupait l'Arsenal), j'avais été chargé d'observer si l'on ne cherchait point à le détourner de ses devoirs ; quand je dis moi, c'est ma légion ; car j'étais le plus souvent absent. La découverte de la conspiration de Georges, où Moreau se trouvait compromis, excitait la sollicitude du gouvernement jusque dans les moindres choses.

La gendarmerie d'élite, dont j'étais colonel, ne faisait point encore partie de la garde ; elle appartenait à la garnison de Paris ; elle se composait d'un petit bataillon et de quatre escadrons de cavalerie choisis sur le corps entier de la gendarmerie.

Elle avait reçu ordre du gouverneur de Paris d'envoyer son infanterie et un fort détachement de cavalerie tenir garnison à Vincennes, et le double de cet ordre m'avait été expédié.

Vers huit heures du soir, je me rendis moi-même sur les lieux pour y rassembler la brigade.* J'étais oc-

ostensible. C'était des troupes pour la plupart en mauvais état, que le premier consul faisait venir, habiller, équiper et diriger sur Boulogne. On avait à cette occasion fait mettre celle-ci sous les armes.

* Elle était formée de six cents hommes environ ; la plupart avaient été sergens et sergens-majors dans l'armée ; je les aimais comme on doit aimer des braves gens, et je n'avais pas de plus grand plaisir que de me servir des avantages de ma situation pour leur faire du bien. Les marques de leur attachement pour moi m'ont aidé à supporter toutes les tracasseries auxquelles m'exposait un commandement objet de beaucoup de jalousies. Je leur avais communiqué tout le zèle dont je me sentais animé ; et je dois dire à la face du monde, que je n'ai pas connu un seul d'entre eux auquel on aurait osé proposer une mission équivoque, et si on l'eût fait, celui auquel on se serait adressé aurait été aussitôt éloigné de cette troupe.

On a tenu sur le compte des gendarmes d'élite beaucoup de propos injustes et calomnieux ; mais on ne se serait pas exposé à les insulter, on savait trop de quelle manière on aurait été reçu.

cupé à disposer ce corps et la gendarmerie à toutes les issues de la place, lorsque je vis arriver les membres de la commission militaire. Jusqu'au moment où l'on m'apprit à Vincennes que le duc d'Enghien y était arrivé à quatre heures du soir, venant de Strasbourg, sous l'escorte de la gendarmerie, je croyais fermement qu'il avait été trouvé dans une cachette de Paris, comme les compagnons de Georges, tant je m'étais peu arrêté à ce que l'on croyait savoir de la dépêche télégraphique. Il était impossible que ces circonstances n'excitassent pas en moi une vive curiosité. J'étais impatient de connaître les détails d'une affaire si extraordinaire. On aurait pu former une commission d'hommes exaltés ; mais celle-ci fut, comme tout le monde sait, composée des divers colonels dont les régimens formaient la garnison de Paris, et le général commandant de la place en devenait naturellement le chef. Cette commission ne savait pas un mot des révélations qu'avaient faites les gens de Georgessur le personnage mystérieux ; elle n'avait pour toute pièce du procès que le rapport de l'officier de gendarmerie envoyé à Ettenheim, et les documens envoyés par M. le préfet Shée. Les hommes qui la composaient n'étaient pas d'une opinion exagérée ; ils étaient, comme toute la France, indignés d'un projet dont le but était l'assassinat du premier consul ; ils étaient persuadés, comme tout le monde, que Georges n'opérait que sous la direction d'un prince intéressé au succès de l'entreprise, lequel devait ou être à Paris ou s'y rendre quand sa présence y serait nécessaire. On ne voyait que M. le duc d'Enghien qui, par sa position, pût jouer ce premier rôle. C'était sous ces couleurs qu'on le représentait.

La commission s'assembla dans la grande salle de la partie habitée du château ; sa séance ne fut point mystérieuse, comme on l'a dit dans quelques pamphlets ; elle avait été convoquée, non d'après un ordre du premier consul seulement, mais d'a-

près un arrêté du gouvernement, countersigné par le secrétaire d'Etat, et adressé au gouverneur de Paris, qui le remit au président.

Chacun des membres qui la composaient avait reçu séparément sa nomination avant de se rendre à Vincennes, et cela sans avoir vu personne : car le tems qui aurait été physiquement nécessaire pour pratiquer quelques menées près d'eux n'avait pu exister, si leur caractère personnel d'ailleurs n'avait pas repoussé l'emploi de ce moyen. Les portes de la salle étaient ouvertes et libres pour tous ceux qui pouvaient s'y rendre à cette heure.

Il y avait même assez de monde pour qu'il m'ait été difficile, étant arrivé des derniers, de pénétrer derrière le siège du président, où je parvins à me placer, car il me tardait d'entendre les débats de ce procès.

J'arrivai trop tard pour voir entrer le Prince. La discussion était déjà entamée et d'une manière fort vive ; le duc d'Enghien repoussait avec indignation les imputations qu'on lui opposait de participation à un assassinat ; et d'après ce que j'ai appris sur les lieux, il venait d'avouer qu'il ne devait rentrer en France que les armes à la main. A la chaleur avec laquelle il parlait à ses juges, il était aisé de voir qu'il ne se doutait nullement de l'issue que devait avoir ce procès.

La commission le laissa parler autant qu'il le voulut ; et quand il eut fini, on lui fit observer ou qu'il ne connaissait pas sa situation, ou qu'il ne voulait pas répondre aux questions qu'on lui adressait ; qu'il se renfermât dans sa naissance et la gloire de ses ancêtres ; qu'il ferait mieux d'adopter un autre système de défense. On ajouta qu'on ne voulait point abuser de sa situation ; mais qu'il n'était pas probable qu'il ignorât aussi complètement qu'il le disait ce qui se passait en France, lorsque non-seulement le lieu qu'il habitait, mais la France et l'Europe entière

en étaient occupés ; qu'il ne parviendrait jamais à faire croire qu'il fût indifférent à des événements dont toutes les conséquences devaient être pour lui ; qu'il y avait en cela trop d'in vraisemblance pour qu'on ne lui en fit pas l'observation ; qu'on l'engageait à y réfléchir, et que cela pouvait devenir sérieux.

M. le duc d'Enghien, après un moment de silence, répondit d'un ton grave :

“ Monsieur, je vous comprends très-bien ; mon intention n'était pas d'y rester indifférent. J'avais demandé à l'Angleterre du service dans ses armées, et elle m'avait fait répondre qu'elle ne pouvait m'en donner, mais que j'eusse à rester sur le Rhin, où j'aurais incessamment un rôle à jouer, et j'attendais. Monsieur, je n'ai plus rien à vous dire.”*

Telle fut exactement la réponse du Prince. Je l'écrivis aussitôt ; je la cite aujourd'hui de mémoire ; mais elle y était gravée si profondément, que je ne crois pas en avoir oublié une seule syllabe. D'ailleurs elle doit se trouver parmi les pièces du procès ; et si elle n'y est pas, c'est assurément parce qu'on l'en a soustraite.†

* En quittant le *Bellerophon* dans la rade de Plymouth, en 1815, je fus transféré à bord de la frégate l'*Eurolas*, pour être conduit prisonnier à Malte. Le capitaine de cette frégate était M. Lylycrap. Pendant la traversée, il m'a raconté qu'il avait été employé près de M. Drake, sur les bords du Rhin ; qu'il avait été envoyé dans toutes les petites cours d'Allemagne, à Offenbourg et à Ettenheim, chez M. le duc d'Enghien ; il pestait encore de rage contre Méléé, qui, disait-il, les avait si indignement trompés.

† Pendant mon ministère, j'ai acquis par moi-même la preuve que l'on avait enlevé des archives du Palais-de-Justice les pièces du procès criminel sur lesquelles on avait osé condamner la Reine de France, au point que le dossier de ce procès se réduisit à quelques chiffons dérisoires ; et j'ai su que, dans les premiers jours de la restauration, en 1814, l'un des secrétaires de M. de T... n'a pas cessé de faire des recherches dans les ar-

Ces dernières paroles décidèrent du sort de M. le duc d'Enghien. Il avait précédemment parlé des secours pécuniaires qu'il recevait de la cour de Londres : c'était une pension que lui faisait l'Angleterre ; mais il s'était exprimé d'une manière à faire croire qu'au lieu d'une pension alimentaire, ce pouvait être un argent corrompateur destiné, comme celui de Georges, à payer la conjuration ; et aucun de ses juges ne connaissant sa situation financière, cette particularité ajouta aux préventions qu'on avait déjà contre lui. La fatalité conduisit ce prince.

La commission se croyant suffisamment éclairée, ferma la discussion, et fit évacuer la salle pour délibérer en secret. Je me retirai avec les officiers de mon corps, qui, comme moi, avaient assisté aux débats, et j'allai rejoindre les troupes qui étaient sur l'esplanade du château.

La commission délibéra fort longtemps : ce ne fut que deux heures après l'évacuation de la salle, que l'on connut son jugement.

L'officier qui commandait l'infanterie* de ma légion vint me dire avec une émotion profonde, qu'on lui demandait un piquet pour exécuter la sentence de la commission militaire.

“ Donnez-le, répondis-je.—Mais où dois-je le placer ?—Là où vous ne pourriez blesser personne” (car déjà les habitants des populeux environs de Paris étaient sur les routes pour se rendre aux divers marchés.)

Après avoir bien examiné les lieux, l'officier choisit le fossé, comme l'endroit le plus sûr pour ne blesser personne : il n'y eut pas d'autre motif de préférence. M. le duc d'Enghien y fut conduit par l'escalier de

archives sous la galerie du Muséum. Je tiens ce fait de celui qui a reçu l'ordre de l'y laisser pénétrer. Il en a été fait de même, au Dépôt de la guerre, pour les actes du procès de M. le duc d'Enghien, où il ne reste que la sentence.

* Je crois que c'était alors M. Delga tué depuis à Wagram.

la tour d'entrée du côté du parc, y entendit sa sentence, qui fut exécutée*.

A quelles épreuves la fortune ne se plait-elle pas quelquefois à nous réserver, soit que l'on commande, soit que l'on obéisse ! Je viens de raconter tout ce qui s'est passé dans ce funeste événement ; je n'ai pas caché un seul mot de ce qui me regarde. Cent témoins peuvent attester ce que je viens de dire : après dix-neuf ans, la mort n'a pas tout moissonné. Que tous ceux qui vivent parlent, et qu'ils se lèvent pour m'accuser si je mérite de l'être ; qu'ils déclarent si j'ai rien fait de plus que ce que je viens d'exposer. Et cependant, on s'est plu à amasser sur ma tête les bruits les plus odieux ; on m'a désigné à la haine publique, que je n'ai jamais méritée ; on m'a imputé des actes que je n'aurais jamais pu commettre quand je l'aurais voulu, mais auxquels mon caractère, qu'on a cherché à calomnier, se serait invinciblement opposé. Il ne peut y avoir que des hommes capables de les commettre eux-mêmes qui soient assez vils pour les imputer aux autres. Examinons ces diffamations.

On m'a accusé d'avoir attaché une lanterne sur la poitrine du duc d'Enghien ; des méchans ont répandu le bruit aussi absurde qu'exécrationnable, que j'avais fait trophée de ses dépouilles, que je m'étais paré de sa montre, que je me plaisais à la faire voir.

Je vais répondre à ces perfides imputations, et j'y répondrai en interrogeant mes propres accusateurs. A quelle époque, dans quel mois, à quel jour a eu lieu le jugement de M. le duc d'Enghien ? En 1804, au mois de mars, le 21 de ce mois. A quelle heure a eu lieu l'exécution de ce fatal jugement ? A six heures du

matin ; le fait est attesté par des pièces irrécusables. A quelle heure le soleil se lève-t-il dans cette saison ? A six heures. Eh bien ! fallait-il à l'heure où se lève le soleil, en plein air, fallait-il une lanterne pour voir un homme à six pas (ce n'est pas que le soleil fût clair et serain ; comme il était tombé toute la nuit une pluie fine, il restait encore un brouillard humide qui retardait son apparition) ? De plus, m'a-t-on vu dans le fossé ? était-ce ma place ? étais-je ailleurs qu'en tête des troupes, sur l'esplanade où se trouve aujourd'hui le polygone de l'artillerie ?

Pouvais-je, quand le Prince a été frappé, prendre ma part de ses dépouilles, m'emparer de sa montre ou de tout autre objet ? A-t-on jamais imputé une pareille indignité à un officier supérieur ? La pensée pouvait-elle seulement m'en venir ? Mais voici un fait qui répond à tout ce que je dois citer plus encore pour l'honneur des gendarmes que pour le mien : on a exhumé le corps du duc d'Enghien, on en a dressé procès-verbal, et ce procès-verbal constate que l'on a retrouvé les débris de sa montre et les breloques de la chaîne ; ainsi, loin que quelqu'un se soit souillé d'une mauvaise action, les gendarmes du piquet n'ont fait que leur devoir.

Que répondre à de pareils faits ? Mais voici de nouveaux détails. Arrivé à Vincennes, le duc d'Enghien fut confié à la garde d'un officier de gendarmerie d'élite nommé M. Noiroi ; ce militaire avait servi autrefois au régiment *Royal-Navarre*, cavalerie, dont le colonel était alors M. le comte de Crussol, chez lequel M. le duc d'Enghien était allé quelquefois. Dans la conversation, M. Noiroi raconta au Prince quelques circonstances qui lui étaient particulières ; il en résulta de la part du prince une grande confiance en lui ; il le pria de ne pas le quitter ; et prêt à mourir, il le chargea de remettre à madame de R... R. des bagues et d'autres gages de tendresse. Cet officier vint

* Entre la sentence et son exécution, on avait creusé une fosse : c'est ce qui a fait dire qu'on l'avait creusée avant le jugement.

le lendemain me consulter, et demanda ma permission : il était bien sûr de l'obtenir.

M. Noiroit vit encore, je crois ; il jouit de l'estime et de la considération de tous ceux qui le connaissent ; il peut dire si quelque main cruelle est venue attacher une lanterne sur la poitrine de M. le duc d'Enghien, si quelqu'un lui a enlevé sa montre ou quelque autre partie de ses dépouilles. Il ne l'aurait pas souffert, ni lui ni les autres officiers présens à ce cruel moment.

Que n'a-t-on pas imaginé pour rendre odieux cet événement ! On a dit que le Prince avait sollicité, à ses derniers momens, les secours de la religion, qu'on les lui avait refusés ; c'est une particularité dont je n'ai aucune connaissance. Qui que ce soit ne m'en a jamais parlé ; mais si elle est vraie, ce n'est pas à moi que cette demande devait être adressée ; je n'avais qualité ni pour accorder ni pour refuser.

Je le répète, que chacun prenne la part qui lui revient : j'ai dit quelle était la mienne. Si le Prince a invoqué les secours de la religion, on a dû les lui accorder. Je sais seulement qu'à cette époque les ecclésiastiques étaient encore fort rares, et qu'il eût été probablement impossible de trouver un prêtre à Vincennes ou aux environs.

J'ai vu à l'armée plusieurs des juges du duc d'Enghien ; tous m'ont dit que ses aveux l'avaient perdu ; que jamais ils n'auraient trouvé sans cela dans les pièces qu'on leur avait remises, des moyens suffisans pour le condamner.

Le capitaine-rapporteur m'a écrit plusieurs fois depuis : " Pût-il dépendre de moi de me trouver à cent batailles ; et jamais à un jugement ! "

J'ai commandé les troupes dont la présence avait été jugé nécessaire à Vincennes. C'est un piquet de ce corps qui a été chargé de l'exécution du jugement ; voilà tout ce que l'on peut dire contre lui et contre moi. Que ceux qui veulent m'imputer cela

à crime me disent de quels moyens je pouvais disposer pour sauver M. le duc d'Enghien ; c'est-à-dire, qu'en admettant que j'eusse eu cette pensée, il eût fallu faire révolter les troupes et les tourner contre leur devoir, suivant toute probabilité, me faire fusiller moi-même sans avoir sauvé le duc d'Enghien. J'en appelle à tous les militaires de tous les pays.

Mais ce piquet a-t-il agi sans en être requis ? La sentence n'avait-elle pas été rendue par un tribunal ? Était-ce à moi qu'il appartenait d'examiner l'incompétence du tribunal et la validité de la sentence ?

Les commissions militaires sont des tribunaux avoués par les lois. Il n'est pas en Europe un seul gouvernement qui ne fit punir exemplairement un officier qui se constituerait juge des juges. La responsabilité n'atteint jamais celui qui exécute, mais celui qui ordonne. J'ai fait ce qu'aurait fait tout autre officier placé dans les mêmes circonstances.

N'avons-nous pas vu, en 1815, le maréchal Moncey mis comme prisonnier au château de Ham, pour avoir refusé de présider le conseil de guerre par lequel on voulait juger le maréchal Ney ?

Lorsqu'un jugement capital frappa le maréchal Ney, si le gouverneur de Paris eût refusé de fournir le piquet pour l'exécution du jugement, n'aurait-il pas encouru lui-même la peine prescrite par les lois ?

Le maréchal Ney avait de nombreux partisans dans l'armée, et cependant qui que ce soit n'a jamais fait à ce sujet le moindre reproche à M. le vicomte de Rochechouart.

Ne nous écartons pas des principes ; car le jour où la force armée délibérera, c'en est fait de la sûreté des Etats.

Après l'exécution du jugement, je renvoyai les troupes dans leurs casernes et leurs cantonnemens respectifs. Moi-même je repris le chemin de Paris. J'approchai de la barrière, lorsque je rencontrai M. Réal qui se

rendait à Vincennes, en costume de conseiller-d'Etat.

Je l'arrêtai pour lui demander où il allait. "A Vincennes, me répondit-il; j'ai reçu hier au soir l'ordre de m'y transporter pour interroger le duc d'Enghien."

Je lui racontai ce qui venait de se passer, et il me parut aussi étonné de ce que je lui disais, que je le paraissais de ce qu'il m'avait dit.

Je commençai à rêver; la rencontre du ministre des relations extérieures chez le général Murat me revint à l'esprit; je commençai à douter que la mort du duc d'Enghien fût l'ouvrage du premier consul.

M. Réal retourna à Paris, et moi j'allai à la Malmaison rendre compte au premier consul de ce que j'avais vu: j'arrivai à onze heures.*

Le premier consul ne pouvait concevoir que l'on eût jugé avant l'arrivée du conseiller Réal; il me fixait avec ses yeux de lynx, et répétait:

"Il y a là quelque chose que je ne comprends pas. Que la commission ait prononcé sur l'aveu du duc d'Enghien, cela ne me surprend pas; mais enfin on n'a eu cet aveu qu'en commençant le jugement, et il ne devait avoir lieu qu'après que M. Réal l'aurait interrogé sur un point qu'il importait d'éclaircir." Et il me répétait encore: "Il y a là quelque chose qui me passe; voilà un crime qui ne mène à rien, et qui ne tend qu'à me rendre odieux."

En effet, dès que la nouvelle de ce qui venait de se passer fut répandue à Paris, il n'y eut qu'un cri d'improbation. On qualifia ce jugement d'assassinat; les plus modérés disaient: "Mais à quoi bon, pour la puissance du premier consul, faire périr un innocent?" Chaque jour

l'opinion se manifestait plus ouvertement.

Le gouvernement se contenta de publier dans le *Moniteur* la sentence de la commission militaire. Il s'abstint de toute autre explication, soit qu'il le fit par fierté, soit que, prêt à faire la guerre, il craignit d'apprendre à l'Europe que tous les germes de discorde n'étaient pas encore étouffés en France, et qu'ils pourraient encore fournir à des esprits actifs les moyens de tourmenter l'intérieur. J'ai lieu de croire que ce motif prévalut; mais le silence était une faute, parce que la malveillance s'en fit un prétexte, et nuisit plus au gouvernement que toutes les conséquences de la publicité.

Moi-même j'ai long-tems partagé l'opinion générale. Ce ne fut qu'en 1810 qu'étant ministre, je priai M. Réal de m'expliquer cette énigme dont je n'avais pu jusqu'alors découvrir le mot. Il me déroula alors tout le tissu de cette affaire, en m'expliquant comment, en suivant l'instruction de ce procès, on avait quitté la trace de Georges, pour courir sur celle du duc d'Enghien, qui n'était nommé par personne.

Ce fut lui qui m'apprit ce que j'ai déjà raconté des dépositions des deux subordonnés de Georges. Ce fut lui qui me parla de l'inconnu qui se rendait mystérieusement chez Georges, du respect qu'on lui portait, des conjectures que l'on forma à ce sujet, et de la résolution qu'on prit d'enlever le duc d'Enghien. On voulait le confronter avec les agens de Georges, et s'assurer qu'il était réellement le personnage qui se rendait chez ce chef de conjuration. Ce ne devait être que dans le cas où il aurait été reconnu qu'il devait être jugé. M. Réal lui-même soupçonnait une intrigue, et se montrait disposé à croire qu'on n'avait hâté la catastrophe que pour empêcher que la vérité ne fût connue.

"On ne songeait point, me dit-il, au général Pichegru, lorsque l'on découvrit que le petit général boiteux

* Je crois qu'après l'exécution, j'ai écrit au premier consul que j'irais à la Malmaison pour lui rendre compte de ce que j'avais vu, et c'est la rencontre de M. Réal qui me décida à y courir de suite, sans m'arrêter chez moi, à Paris.

qui avait accompagné le général Moreau au rendez-vous du boulevard, était le général Lajollais. On l'arrêta ; on le confronta avec un des domestiques de Georges, qui le reconnut. Un mot qui lui échappa sur la maison où il était descendu servit à faire connaître la présence de Pichegru à Paris. On chercha aussitôt à se saisir de sa personne : 100,000 francs promis à celui qui le livrerait eurent bientôt fait d'un ami un traître. Vingt jours s'étaient écoulés depuis son arrestation, lorsque le duc d'Enghien fut enlevé ; il fallait quelque temps pour réunir des matériaux contre le général Pichegru, dont il n'avait pas encore été question. Il fut d'abord interrogé seul ; et comme il se renfermait dans un système de dénégation absolue, on prit le parti de le confronter successivement avec tous les individus compromis dans la même affaire. Ce fut dans une de ces confrontations qu'il fut reconnu pour le personnage mystérieux qui se rendait chez Georges tous les dix ou douze jours, et devant lequel tout le monde se tenait dans une attitude respectueuse."

M. Réal, en apprenant ces particularités, fut frappé de stupeur ; il courut chez le premier consul pour lui en faire part ; il devint rêveur ; et après quelques momens de silence il s'écria : " Ah ! malheureux T. . . , que m'as-tu fait faire ! "

Mais il était trop tard, le duc d'Enghien était mort victime de cette méprise. Néanmoins on ordonna le secret ; il était difficile de faire autrement.

On a prétendu que le premier consul s'était obstiné dans ce crime, malgré les larmes de l'impératrice Joséphine (alors madame Buonaparte) ; on a dit qu'elle s'était jetée à ses genoux pour obtenir la grâce du duc d'Enghien : tout cela a été imaginé pour le rendre odieux. Madame Buonaparte ne connaissait nullement le résultat du jugement de la commission militaire ; elle n'a pu l'apprendre qu'à mon retour à la Mal-

maison, et alors il n'y avait pas de grâce à demander.

Il est possible que madame Buonaparte, instruite du danger qui menaçait le duc d'Enghien, ait d'avance cherché à fléchir son époux, et cette conjecture s'accorde facilement avec la bonté connue de son cœur. Mais je crois pouvoir dire que telle était dans ces sortes d'occasions sa persévérance pour faire des bonnes actions, qu'elle n'eût pas cessé ses instances avant d'avoir obtenu ce qu'elle sollicitait.

Quant au premier consul, en observant de sang-froid la part qu'il eut à ce tragique événement, on ne saurait se refuser à des considérations qui diminuent beaucoup l'odieux qu'on s'est efforcé de répandre sur lui.

Est-ce le premier consul qui le premier a porté ses pensées au-delà du Rhin, sur le malheureux duc d'Enghien ? Non, il en connaissait à peine l'existence ; il ignorait complètement le lieu de sa résidence.

Qui donc pouvait diriger ses vues de ce côté ? Le ministre chargé des informations au-dehors, celui des relations extérieures.

Le premier consul a-t-il, pour connaître ce qui concernait le duc d'Enghien, employé des moyens particuliers à lui ? Non, il n'a eu recours qu'aux seuls fonctionnaires publics chargés de la surveillance de tout ce qui intéresse la sûreté générale.

A-t-il tronqué, falsifié les pièces du procès, substitué quelque chose aux documens qui ont servi de base à l'acte d'accusation ? Non, ils ont été remis en originaux à la commission militaire.

Si le premier consul eût été tourmenté de la pensée de se défaire du duc d'Enghien, avait-il besoin de l'enlever de sa résidence, de le faire venir à Paris, de préparer sa mort par l'appareil d'un jugement, de le livrer à une commission qui pouvait tromper son attente ? Ne pouvait-il pas s'autoriser de ce qu'on faisait contre lui-même, pour recourir à des moyens plus prompts et plus sûrs ? Manque-

t-on de scélérats pour frapper le cœur d'un ennemi ? et quand un homme est capable d'un assassinat, ira-t-il préférer le grand jour et s'entourer de témoins plutôt que de porter ses coups dans les ténèbres, et de se réserver le moyen de nier le crime ou de livrer le scélérat ?

D'un autre côté, si l'on sépare le duc d'Enghien de la conspiration de Georges, de quelle importance sa vie était-elle pour le premier consul ? Il n'était point l'héritier du trône ; et dans aucun cas il ne pouvait y être appelé. Il fallait donc, pour fixer l'attention du premier consul, et le faire entrer dans les vues que l'on se proposait, le frapper par des considérations d'une autre nature ; il fallait compromettre le duc d'Enghien en l'associant à la conspiration de Georges.

J'ai dit, et je suis convaincu que le premier consul ne songeait nullement au duc d'Enghien, qu'il ignorait et sa filiation et le lieu de sa résidence *, et que les premières notions à ce sujet ne lui sont venues que par ces intrigans à qui rien ne coûte lorsque l'apparence de dévouement peut leur rapporter quelque chose : et à cette époque, c'était à qui trouverait plus vite le chef véritable de la conspiration de Georges. Si le premier consul eût voulu perdre le duc d'Enghien le jour même où il venait d'arriver, il n'aurait pas donné l'ordre à

M. Réal d'aller l'interroger ; et c'est un fait incontestable qu'il l'avait donné. Loin d'avoir intérêt à précipiter la catastrophe, le premier consul avait, au contraire, un intérêt immense à ce qu'il vécût au moins huit jours. S'il eût été reconnu pour le personnage mystérieux qui se rendait chez Georges, nul doute que sa perte n'eût été certaine. L'envoi du conseiller d'Etat Réal à Vincennes prouve invinciblement que c'était par la vérification de ce fait que l'instruction devait commencer.

L'examen des papiers du Prince était encore au préalable indispensable ; car il importait de savoir s'il y avait eu quelques rapports entre lui et les officiers des troupes restées sur le Rhin, et l'on pouvait avoir besoin à ce sujet des explications du Prince. Mais l'intrigue avait fait un autre calcul : on craignait que si M. le duc d'Enghien n'était pas reconnu pour le chef du parti, il n'échappât. Alors il aurait connu les circonstances et les auteurs de son enlèvement ; les conséquences pouvaient en être fâcheuses ; pour s'en garantir, et jouir en sécurité des fruits d'un zèle odieux, l'intrigue le précipita dans la fosse. Voilà ce qu'ont toujours pensé ceux qui, comme moi, ont été les témoins de ce malheureux procès. On s'est constamment dit qu'il fallait nécessairement que quelqu'un de considérable se fût interposé entre le premier consul et le gouverneur de Paris, pour déterminer celui-ci à agir promptement, et lui persuader que le premier consul n'avait pas voulu donner l'ordre précis de faire disparaître le duc d'Enghien, mais qu'il en serait bien aise quand la chose serait faite.

Pourquoi donc l'opinion a-t-elle dévié de cette route, pourquoi s'est-elle fixée sur des personnes étrangères, et par caractère et par position, à tous ces artifices de l'intrigue ? Si le premier consul eût cru avoir besoin de moi dans cette affaire, s'il m'eût cru capable de seconder ses vues mieux qu'un autre, pourquoi ne

* Pendant le cours de mon administration, j'ai eu occasion d'entendre dire souvent qu'un baron d'Al... n'avait pas été étranger à cette catastrophe, par les rapports officieux qu'il avait donnés alors au ministère des relations extérieures, qui probablement avait été sa dupe.

Ce M. d'Al... étranger, né avec l'esprit remuant, trouvait son pays trop petit pour lui, et cherchait à s'attacher à la fortune de la France ; le ministre se l'appropriait entier, et tellement qu'on fut obligé de le prendre au service de France, pour qu'il retrouvât une patrie. S'empereur, qui en était fort mécontent en 1813, n'en a point fait un exemple, c'est parce qu'il s'est rappelé ses antécédens avec sa politique d'alors.

me fesait-il pas nommer de la commission militaire ? Je pouvais même la présider, puisque j'étais du même grade que l'officier supérieur chargé de cette fonction.

J'ai réfléchi mille fois aux circonstances de cette catastrophe, et je me suis confirmé de plus en plus que le ministre des relations extérieures était le seul qui pût expliquer comment et pourquoi la commission avait jugé et fait exécuter son jugement avant que M. Réal eût pu remplir la mission qui lui était confiée. Il est bon d'observer qu'aucun des juges ni le président lui-même ne se doutaient que M. Réal devait venir à Vincennes.

On m'a laissé calomnier à dessein dans des salons dont on formait le langage. Il est tems que chacun reste le père de ses œuvres. On a vu quelle a été ma part dans ce drame sanglant ; je n'en veux pas d'autre, et je ne souffrirai pas que d'odieuses préventions pèsent sur ma tête, tandis que les vrais coupables se pavanent sous les hautes dignités dont ils sont revêtus.

Ici finit le récit que j'ai écrit à Malte en 1815, et je passe à l'examen des imputations qu'on pourrait déduire de la manière dont le *Mémorial de Sainte-Hélène* s'est énoncé au sujet de ce grand procès.

Je passe donc à l'article qui a suscité cette discussion. Si je nomme les individus, ce n'est ni par méchanceté ni par ressentiment. Je suis la route tracée par le *Mémorial*. L'auteur renvoie aux ouvrages de MM. O'Meara et Warden, pour les faits qu'il n'aurait pu, dit-il, que répéter, puisqu'ils sont puisés à la même source.

Le comte de Las-Cases n'a à se justifier de rien, et je ne suis pas aussi heureux que lui ; mais, simple rapporteur, je cite et n'accuse pas ; et si je n'étais persuadé que la personne désignée par MM. O'Meara et Warden, a toutes sortes de moyens de se justifier, je ne répéterais même pas les assertions de ces deux auteurs,

malgré l'autorité du témoignage qu'ils invoquent, et à laquelle M. de Las-Cases en ajoute une nouvelle, puisqu'il y renvoie. Je viens maintenant au récit de M. de Las-Cases, dans son *Mémorial de Sainte-Hélène*.

“ L'empereur, dit-il, avec nous, et dans l'intimité, disait que la faute *en dedans* pouvait être attribuée à un *excès de zèle autour de lui*, ou à des *vues privées*, ou enfin à des intrigues mystérieuses.”

Examinons chacun de ces motifs séparément.

1°. *A un excès de zèle*. Ceci pourrait s'appliquer à plusieurs des personnes qui entouraient le premier consul, car alors il y avait beaucoup de zélés ; mais ce zèle pouvait-il provenir de moi ? Non, assurément, car j'étais absent depuis plus de deux mois, et il y avait à peine deux jours que j'étais arrivé, lorsque le duc d'Enghien fut amené à Paris. J'étais étranger à son enlèvement, à la résolution du conseil qui l'avait ordonné. Le jour même de son jugement, j'ignorais encore toutes les particularités qui le concernaient ; ce n'est donc pas à l'excès de mon zèle que la maison de Condé peut imputer son malheur.

2°. *A des vues privées*. Ces vues privées, qui pouvaient-elles regarder ? Ceux qui avaient intérêt à engager le premier consul assez avant dans les intérêts de la révolution, pour qu'il lui fût impossible de s'en détacher ; ceux qui exerçaient autour du premier consul des fonctions purement civiles et administratives ; car nous autres militaires, nous n'avions rien à démêler avec les combinaisons politiques, les calculs adroits et ténébreux, ni avec les ambitions de cabinet. Mes vues privées ne pouvaient avoir d'autre objet que de bien servir le chef de l'Etat, à la tête du corps dont il m'avait confié le commandement ; il est rare qu'un militaire ait d'autres *vues privées* que celles-là. Ces *vues privées* dont parle l'empereur ne peuvent pas me regarder.

3° Ou enfin à des *intrigues mystérieuses*. Cette phrase elle-même est un peu mystérieuse. Essayons d'en pénétrer le sens.

Quoique le premier consul dût son élévation à la révolution ; quoique dans l'origine de sa fortune guerrière il en eût affecté le langage et quelquefois les principes, on savait néanmoins qu'il avait la démagogie en haine, qu'il détestait ces idées anarchiques de liberté et d'égalité, avec lesquelles il est impossible de constituer un Etat ; il sentait le besoin de régulariser la révolution et d'en faire un pouvoir unique et fort, capable d'enchaîner et de faire taire les factions.

Les royalistes, toujours prêts à se flatter, se berçaient de l'espoir qu'un jour, peut-être, il s'arrangerait avec le Roi légitime, et que si ses intérêts l'exigeaient, il pourrait remettre en ses mains le sceptre qu'il avait perdu. Quoique ces idées fussent tout-à-fait chimériques, elles ne laissaient pas que d'inquiéter certaines personnes. Une foule d'hommes frémisaient à la seule pensée du retour de la maison de Bourbon. On consentait à élever le premier consul au trône, mais on ne voulait pas qu'il pût jamais le céder à un autre ; et pour lui en ôter la pensée, on voulait l'engager si avant dans la révolution, le compromettre si fortement avec la dynastie légitime, qu'il ne pût jamais y avoir de paix entre elle et lui. On ne voyait pas de moyen plus propre à cimenter cette alliance entre la révolution et lui, que le sang d'un Bourbon. Il fallut donc tourner ses regards vers le duc d'Enghien, le seul que l'on peut atteindre, le lui présenter comme un coupable, et le mettre sous sa main. Mais le premier consul, en consentant à toutes ces propositions, voulait que l'on observât des formes ; que la culpabilité du duc d'Enghien fût démontrée ; car si ce prince succombait dans cette malheureuse affaire, le premier consul pouvait au moins se justifier aux yeux de l'Europe ; mais il pouvait arriver aussi que le prince se justifiât,

et cette chance n'aurait pas satisfait ceux qui avaient noué des *intrigues mystérieuses*. Il fallait donc précipiter la catastrophe, et se mettre en garde contre ces principes de justice qui pouvaient sauver la victime. Il n'est guère d'autre moyen d'expliquer la phrase du premier consul. Ce qu'il me dit en apprenant les circonstances de la mort du duc d'Enghien, la surprise qu'il en témoigna à M Réal, et cette parole mémorable : *Malheureux T. . . , que m'as-tu fait faire !* tout cela me semble résoudre suffisamment l'énigme ; et dans cette explication, il n'y a pas un mot qui puisse s'appliquer à moi.

Je l'ai déjà dit, je n'avais rien à démêler avec la révolution ; j'avais alors vingt-huit ans ; je n'avais aucun besoin d'associer le premier consul aux intérêts révolutionnaires ; il lui convenait mieux qu'on les haït que de les aimer ; mais d'autres personnes qui entouraient le premier consul (et l'entourage était grand) n'étaient pas dans une si heureuse position.

Continuons le récit de M. de Las-Cases :

“ L'empereur disait qu'il avait été poussé *inopinément* : on avait, pour ainsi dire, *surpris ses idées, précipité ses mesures, enchaîné ses résultats.* ”

Ces mots sont assez vagues, et n'expriment pas d'idées précises ; mais prenons-les tels qu'on nous les donne. Ce n'est pas moi qui ai pu *surprendre les idées du premier consul*, puisque je n'étais pas à Paris quand il fut décidé qu'on enlèverait le duc d'Enghien ; puisqu'il y avait à peine deux jours que j'étais arrivé lorsqu'il fut amené et jugé à Paris.

Ce n'est pas moi *qui ai précipité ses mesures* ; car je n'entrais pas alors dans son conseil privé ; je n'appartenais pas encore à son ministère ; je n'étais pas membre de la commission militaire ; je ne conseillais pas, je ne commandais pas : j'obéissais.

Enchaîné ses résultats. Je ne pouvais rien enchaîner, rien contrarier ; je n'étais pas initié aux vues

du premier consul ; je n'avais aucun intérêt à m'en écarter ; je n'étais pas, comme je l'ai dit, une créature des principes révolutionnaires : aucun remords, aucun souvenir, aucune crainte ne pouvaient me troubler. Ainsi, jusqu'à présent je ne trouve rien, dans le récit de M. de Las-Cases, qui puisse s'appliquer à moi. Voyons si la suite est de nature à me compromettre davantage.

“ Tout avait été prévu d'avance,” continue l'empereur, “ *les pièces se trouvèrent toutes prêtes : il n'y avait plus qu'à signer !*”

Il n'y avait plus qu'à signer ! Et qui donc avait disposé les pièces d'avance ? qui donc avait tout prévu ? Était-ce moi, colonel de cavalerie, absent depuis deux mois ? Avais-je quelque chose de commun avec des délibérations de conseil, des pièces d'administration ? Avais-je, dans cette affaire, quelque chose à présenter à la signature du premier consul ? Assurément ces fonctions regardaient d'autres que moi.

Mais voici quelque chose de plus décisif encore. L'empereur, après avoir parlé des motifs qu'on lui a supposés, les repousse et dit : “ *Ces motifs ont pu exister peut-être dans l'esprit et pour les vues particulières des acteurs subalternes qui concoururent à cet événement. De ma part il n'y eut que la nature du fait en lui-même, et l'énergie de mon naturel.*” Il ajoute ensuite : “ Assurément, si j'eusse été instruit à tems de certaines particularités concernant les opinions et le naturel du Prince ; si surtout j'avais vu la lettre qu'il m'écrivit, et qu'on ne me remit (*Dieu sait par quel motif*) qu'après qu'il n'était plus, bien certainement j'eusse pardonné.”

Ce passage offre deux parties bien distinctes ; l'une une peu ambiguë, sur les motifs que le premier consul impute aux acteurs subalternes qui concoururent à cette catastrophe ; l'autre bien claire, sur la lettre écrite par le duc d'Enghien, et gardée par quelqu'un.

Je crois avoir expliqué suffisamment les motifs des acteurs subalternes. Ils se trouvent naturellement dans l'intérêt qu'ils avaient à faire donner au premier consul des gages à la révolution. Ce sens est le seul qu'on puisse prêter aux paroles du premier consul.

Mais cette lettre, cette lettre qu'on n'a remis au premier consul qu'après la mort du duc d'Enghien, à qui a-t-elle été adressée ? Serait-ce à moi, par l'intermédiaire de l'officier de gendarmerie dont j'ai déjà parlé ? Ici j'ai besoin d'autres preuves que de simples dénégations ; il me faut plus que des raisonnemens ; il me faut des faits ; je vais les produire. Je déclare d'abord n'avoir entendu parler de cette lettre que par le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

1° Je n'ai point approché du duc d'Enghien ; je n'ai eu aucune relation avec lui ; je suis resté, pendant et après la délibération de la commission militaire, à la tête du corps que je commandais ; c'est un fait public, incontestable ; j'ignore si M. le duc d'Enghien a obtenu la permission d'écrire à Vincennes avant ou après son jugement ; j'ai lieu de présumer que non ; mais dans tous les cas, j'adjure ici la véracité, l'honneur de M. Noirot : qu'il dise s'il a fait autre chose que de me consulter, que de me demander ma permission ; qu'il dise s'il m'a remis le moindre papier. Je pourrais donc déjà, sur le simple témoignage de ce recommandable officier, affirmer que ce n'est pas à moi que cette lettre a été remise ; mais voici des preuves plus précises, des argumens plus péremptoires que tout ce que je pourrais dire.

M. de Las-Cases, en faisant le récit de l'événement qui nous occupe, renvoie, pour les faits, à l'ouvrage du docteur O'Meara, à celui du docteur Warden ; j'ai suivi ses indications, et voici ce que j'y trouve ; je commence par l'ouvrage d'O'Meara :

“ Je demandai à Napoléon s'il était vrai que T.... eût gardé une lettre écrite par le duc d'Enghien, et qu'il

ne l'eût remise que deux jours après son exécution.—C'est vrai, répondit Napoléon; le duc avait écrit une lettre dans laquelle il m'offrait ses services, et me demandait le commandement d'une armée; et ce scélérat de T.... ne m'en donna connaissance que deux jours après que le prince eut été mis à mort." (Tome I^{er}, page 321.)

Je passe à la page 430, et je lis:

"Le duc d'Enghien se comporta devant le tribunal avec une grande bravoure. A son arrivée à Strasbourg, il m'écrivit une lettre; cette lettre fut remise à T.... qui la garda jusqu'à l'exécution."

Ce passage contient deux faits remarquables; la lettre a été écrite non à Vincennes, mais à Strasbourg. Elle a été adressée, non à moi, mais à un personnage dont le nom commence par un T.... Or, le mien commençait alors par un S. Ce n'est donc pas à moi qu'elle a été remise, ce n'est donc pas moi qui l'ai interceptée. En effet, à qui le duc d'Enghien, arrivé à Strasbourg, devait-il s'adresser pour faire remettre sa lettre au premier consul? Était-ce à moi, qu'il ne connaissait pas, ou à M. de T...., ministre des affaires étrangères, portant un grand nom monarchique, et connu en Europe? Mais peut-être le docteur O'Meara s'est-il trompé.

Consultons donc une autre autorité. Me voici avec le recueil des pièces authentiques sur le captif de Sainte-Hélène, écrites par les généraux Gourgaud, Montholon et le docteur Warden, et je trouve, tome II, page 226 :

"Mon ministre représenta fortement qu'il fallait se saisir du duc d'Enghien, quoiqu'il fût sur un territoire neutre. Mais j'hésitais encore, et le prince de Bénévent m'apporta deux fois, pour que je le signasse, l'ordre de son arrestation. Ce ne fut cependant qu'après que je me fus convaincu de l'urgence d'un tel acte, que je me décidai à le signer."

Ceci commence à s'éclaircir: *mon*

ministre; je n'étais pas ministre, et j'étais absent. *Le prince de Bénévent*. Le prince de Bénévent est assez connu pour que je n'aie pas besoin de dire que ce n'est pas moi; tout ce paragraphe ne saurait donc me regarder.

Je ne saurais donc être le coupable désigné dans cet écrit. Si celui qu'on y désigne est victime d'une noire calomnie, il se pourvoira sans doute contre le calomniateur. Quant à moi, je ne suis ici que simple rapporteur; j'ai cité mes autorités: c'est un devoir que ma position m'impose. J'avais à cœur de démontrer que l'on n'a jamais pu m'imputer la catastrophe de M. le duc d'Enghien; et j'attache du prix à prouver que jamais mon nom n'a été prononcé par l'empereur dans les conversations confidentielles qu'il a eues à ce sujet.

Quels que soient les monumens historiques que je consulte, je vois des noms indiqués uniformément, et ces noms ne sont pas les miens; ni la *Revue chronologique de l'histoire de France pendant la révolution*, ni le *Correspondant de Hambourg*, ni le *Courrier de Leyde*, qui que ce soit ne me nomme: et cependant en France on n'a cessé de me corder autour de cet événement.

"Le ministre des relations extérieures, Talleyrand, dit la *Revue chronologique*, a fait connaître cette arrestation au ministre de l'électeur de Bade, par une lettre en date du 11." (Voyez le *Correspondant de Hambourg*, le *Courrier de Leyde*.)

"Le premier consul, ôit le ministre français, a cru devoir donner à des détachemens l'ordre de se rendre à Offenbourg et à Ettenheim, pour y saisir les instigateurs des conspirations inouïes qui, par leur nature, mettent hors du droit des gens tous ceux qui manifestement y ont pris part."

J'ai délibéré long-tems avant d'exposer au grand jour cette partie de mes Mémoires; je sentais que je ne pouvais me laver pleinement qu'en imprimant à d'autres les taches dont on a voulu me flétrir; et cette néces-

sité, toute légitime qu'elle est, répugnait à mon caractère. Il fallait une provocation décidée pour me faire rompre le silence, et cesser de me reposer dans le témoignage de ma conscience.

Mais enfin, puisque le *Mémorial de Sainte-Hélène* n'a rien éclairci, puisque l'auteur de cet écrit a cru devoir couvrir la vérité d'un voile officieux, et laisser les choses dans l'état où elles étaient précédemment, puisqu'à l'occasion de ce *Mémorial* on a rappelé publiquement les rumeurs mensongères dont on n'a cessé de m'assiéger, pourquoi aurais-je tardé encore à m'expliquer ? Quels ménagemens, quels égards dois-je à ceux qui n'en ont jamais eu pour moi ? On a dénaturé avec intention toutes les circonstances de ce tragique événement pour lui donner le caractère d'un assassinat commis dans une cave de voleurs.

Puissant comme je le suis devenu depuis, j'aurais pu me venger ; j'ai mieux aimé respecter mon caractère ; et si aujourd'hui je lève sans ménagement le voile qui couvre cette scène

d'horreur, c'est que, fatigué de me voir constamment accusé, il ne m'a plus été possible ni permis de me taire.

Je devais à ma famille, à mes compatriotes et à mes amis, cette publication ; je tenais à leur démontrer que ce n'était pas par des crimes que je m'étais élevé ; et que si mon étoile avait été pour quelque chose dans ma carrière, la plus grande grâce que j'ai à lui rendre, c'est de m'avoir conduit comme acteur à cent combats, et pas encore à un seul jugement.

Maintenant, après avoir épuisé tout ce que j'avais à dire à ce sujet, je n'en parlerai plus. Que chacun établisse ses conjectures à son gré : il sera toujours vrai que l'on ne pourra pas en conclure que si, au lieu d'avoir été moi-même l'auteur de ma fortune, j'avais reçu avec le jour les avances d'une grande illustration, on ne m'aurait pas vu la souiller pendant tout le cours de ma vie. Je ne donnerai plus d'explication sur cette matière ; je ne pourrais d'ailleurs que renvoyer à ce que j'ai dit.

LE SIÈGE D'AMASIE.

CONTE.

Les hommes se plaisent aux récits, des combats ; ils aiment à voir leurs fureurs érigées en vertus. Et moi, tantôt riant de leurs folies, tantôt gémissant sur leur faiblesse et leur orgueil, je cherche dans leur histoire quelque trait qui fasse honneur à l'humanité. J'y trouve beaucoup de sang versé, peu de grandes et belles actions, beaucoup de conquérans fameux, peu de grandes âmes, beaucoup de fumée et peu de gloire. Heureux celui qui peut, au milieu de tant d'erreurs et de forfaits, rencontrer une vertu ! Il se repose doucement à côté d'elle, il la contemple avec admiration ; des larmes délicieuses baignent sa paupière. Tel est un

voyageur, égaré dans les déserts de l'Arabie ; long-tems il n'a parcouru que des plaines arides et dépouillées, long-tems il n'a vu que des lions et des tigres ; soudain, il aperçoit une caravane ; son cœur palpite d'espérance et de joie ; il vole, il s'élance vers des êtres de son espèce, vers des êtres qu'il ne croyait plus revoir, et il s'écrie avec transport : " Grand Dieu ! Je retrouve donc des hommes ! "

Le fameux conquérant *Moëz-Ed-doulat* s'était emparé de toute la Caramanie, malgré les efforts d'Ali-Mohamed, le plus généreux, le plus brave et le plus vertueux des hommes. Ali ne possédait plus que la belle

ville d'Amasie où Moèz le tenait assiégé depuis six mois. La ville était bien fortifiée, pourvue de toutes les choses nécessaires pour soutenir un siège. Ali-Mohamed avait juré de s'ensevelir sous les ruines de son dernier asile, plutôt que de l'abandonner à ses ennemis : et quel serment qu'un serment d'Ali-Mohamed !

Moèz pressait le siège avec la plus grande vigueur ; le calife Moctafi aidait de toute sa puissance l'homme qui devait un jour s'emparer de son trône, et lui avait envoyé une armée de cent mille combattans. Ali-Mohamed avait repoussé tous les assauts de cette armée formidable, et tous les jours il apprenait à Moèz quelles ressources un roi courageux trouve dans l'amour de ses peuples.

Déjà les vivres de Moèz étaient épuisés ; ses soldats pressés par la famine, commençaient à murmurer, et le sultan se voyait réduit aux dernières extrémités. Il assemble son conseil composé de tous ses généraux. " Fidèles compagnons de mes travaux et de ma gloire, dit-il, laissons-nous notre ouvrage imparfait ? Une seule ville résiste à ma puissance, et ses remparts orgueilleux insultent à votre courage indigné. Abandonnerons-nous la victoire ? Nous couvrirons-nous d'une honte immortelle ? Abandonner Amasie, c'est rendre à Mohamed tout le pays dont nous l'avons dépouillé, c'est fuir devant un ennemi tant de fois vaincu. Cependant, guerriers, le plus horrible des fléaux, la famine menace de dévorer mon armée : elle fait de rapides progrès, j'entends autour de moi les cris de la révolte, mes soldats languissans n'ont plus la force de combattre. Quel parti dois-je prendre ?...."

Le conseil garde un morne silence, Aucun des généraux de Moèz n'ose ouvrir un avis ; l'un craint d'être accusé de lâcheté, l'autre d'imprudence. Le seul Nervan, jeune guerrier plein d'audace, Nervan, intime confident de Moèz et son ami dès l'enfance, se lève et dit : " Moèz, je ne connais qu'un seul parti, celui de l'honneur."

Moèz embrasse le jeune guerrier. " Je suivrai ton conseil, lui dit-il, ton langage est celui de l'amitié. Oui, plutôt mourir que de nous déshonorer !"

Le lendemain, au lever du soleil, il fait la revue de son armée. Quel est son étonnement ! Les soldats, loin de murmurer, poussent au ciel des cris de joie. Vive notre jeune sultan ! disent-ils avec transport ; vive le protégé du Prophète ! A l'assaut ! Volons à l'assaut ! Moèz demande d'où vient cette joie extraordinaire, cette ardeur nouvelle dans ces hommes qui, la veille, étaient en proie aux horreurs de la faim. Il apprend que pendant la nuit des anges sont entrés dans le camp, chargés de vivres de toute espèce, et n'ont disparu qu'après l'avoir généreusement approvisionné pour un jour. Moèz dissimule son étonnement ; il veut laisser à ses troupes une croyance si utile à ses desseins, et que, dans sa surprise, il est lui-même tout prêt à partager.

Il profite de ce moment d'enthousiasme, et conduit ses soldats à l'assaut. La ville est attaquée avec un courage extraordinaire, mais elle est défendue avec encore plus d'intrépidité. Moèz est obligé de se retirer dans son camp, après avoir essuyé une perte considérable. Cependant ses soldats fatigués des travaux du jour, et voyant leurs vivres épuisés, recommencent à murmurer de nouveau ; mais à peine le ciel est parsemé d'étoiles, que ces prétendus anges, qui la veille leur avaient apporté des vivres, reviennent encore conduisant mille chameaux chargés de toutes les choses nécessaires à la vie. Moèz averti de ce nouveau miracle, ordonne que leur chef soit arrêté et conduit dans sa tente.—Homme généreux, lui dit Moèz, d'où viens tu ?—D'Amasie.—Quel est celui qui t'envoie ?—Ali-Mohamed. —Qu'entends-je ? Mon ennemi !—Lui-même, seigneur !—Quel motif peut l'engager à me secourir ?—L'humanité et la justice. Va, m'a-t-il dit, va conduire ces

vivres au camp de Moèz ; si tu ne peux cacher au sultan la main qui la lui donne, réponds-lui : Vous nous attaquez pendant le jour, alors nous vous regardons et vous combattons comme des ennemis. Pendant la nuit, Moèz, vous nous laissez tranquilles, nous vous regardons comme des voyageurs, comme des frères qui nous demandent l'hospitalité ; nous avons pitié de vos souffrances, et nous venons à votre secours.*

— Esclave, répond Moèz, après un moment de silence, l'âme de ton maître est noble et généreuse, mais apprends que celle de Moèz ne ne lui cède ni en noblesse, ni en générosité. Je l'ai vaincu par les armes, je veux le vaincre encore par la vertu. Trois mille prisonniers sont dans mon camp, je les rends à ton maître sans exiger de rançon ; qu'ils prennent de nouveau les armes contre moi, ils sont libres et je ne les crains pas. Demain matin, au lever de l'aurore, tu les conduiras toi-même à celui qui t'envoie, et les mille chameaux qui m'ont apporté des vivres, rentreront dans Amasie chargés de riches présents.

Le lendemain cet ordre est exécuté. Les trois mille prisonniers sont renvoyés, leurs armes leur sont rendues, et des richesses immenses, des tapis de Perse de la plus grande beauté, des vaisselles d'or et d'argent, les objets les plus rares et les plus précieux sont transportés dans la ville assiégée, comme une offrande et non comme le prix d'un bienfait.

Cependant Moèz fait de nouvelles dispositions pour attaquer Ali. La garnison d'Amasie se prépare à soutenir un nouvel assaut. Les échelles sont plantées, et les soldats de Moèz, encouragés par la présence du jeune sultan qui les commande, font des prodiges de valeur. Le brave Nervan surtout se distingue au milieu de tous ces guerriers, par son courage et par sa beauté : il combat auprès de son

maître ou plutôt de son ami. Bientôt entraîné rapidement par l'ardeur impétueuse de son zèle, il arrive sur les remparts, il oublie qu'il n'est suivi que d'un petit nombre des siens ; il renverse long-tems tout ce qui s'oppose à son passage, mais enfin il se voit entouré ; il combat seul contre une multitude d'ennemis ; ses forces épuisées l'abandonnent, il tombe, et les soldats, témoins de la chute du jeune héros, poussent vers le ciel des cris de douleur. La nouvelle de la mort de Nervan porte la consternation dans l'armée ; mais qui peindrait la fureur de Moèz lorsqu'il apprend le malheur de son ami ? Il vole de rang en rang, il excite le zèle de ses soldats par l'éloquence de ses discours et de son exemple ; il ne respire que la vengeance. Mais hélas ! ses efforts sont impuissans. Les échelles sont brisées ; les soldats du sultan sont précipités du haut des remparts. Ali poursuit ses avantages ; il fait sortir une partie de sa garnison, et fond avec la rapidité de l'éclair sur ses ennemis fatigués. Moèz désespéré se retire en lançant sur Amasie des regards étincelans de fureur, mais il ne rentre dans son camp qu'après avoir forcé Mohamed à se réfugier derrière les murailles de la ville assiégée.

La nuit arrive, et ses ténèbres bienfaisantes viennent suspendre les combats. L'air est pur et silencieux ; les étoiles brillent dans l'immensité, et la lune éclaire de ses doux rayons cette région délicieuse, cette contrée favorisée du ciel, où la nature se plaît à prodiguer les trésors de ses fruits et de ses fleurs, où la paix devrait établir son trône éternel si elle pouvait régner toujours dans les lieux habités par des hommes. Moèz est sorti de sa tente ; il se promène lentement sur les bords du *Casalmach* dont les eaux fraîches et limpides roulent auprès de son camp. Il pense à son ami. « Hélas ! dit-il, je l'ai perdu pour jamais. Cher Nervan, je t'ai vu tomber sous les coups de l'ennemi, et je n'ai pu te venger ! Ah ! que

* Fait historique.

ne suis-je mort avec toi ! Nos pensées, nos sentimens étaient les mêmes, pourquoi n'avons-nous pas eu le même destin ! Je t'aimais..... comme la gloire, Zoraïde, la seule Zoraïde partageait avec toi les affections de Moëz. Gloire, amour, puissance, vous ne me consolerez jamais de la perte de mon ami." Il dit et tout-à-coup il croit apercevoir dans l'obscurité un jeune homme dont la taille, l'attitude et la démarche retracent à ses yeux étonnés l'image de Nervan. "Malheureux ami, s'écrie Moëz, est-ce ton ombre que je vois ?—Non, non, c'est Nervan lui-même.—Nervan ! Juste ciel ! Par quel prodige ?..... Oui, c'est Nervan, c'est mon ami que je presse sur mon cœur."

Ce dialogue est interrompu par l'arrivée d'une escorte nombreuse. Un envoyé de Mohamed s'approche du sultan, et lui dit : Brave sultan, Ali-Mohamed m'envoie vers toi pour te dire : Je te remercie, Moëz, du présent inestimable que tu m'as fait : tu m'as renvoyé trois mille prisonniers qui languissaient dans ton camp, loin de leurs familles et de leurs amis. Ce sont mes enfans que tu m'as rendus ; car je regarde tous mes sujets comme mes enfans. Ah ! si tu avais pu voir le transport de leur joie lorsqu'ils ont embrassé leurs pères, leurs frères, leurs épouses, les gages chéris de leur amour. J'ai été témoin de ce spectacle, et mon cœur a été touché. Malheur, ai-je dit, malheur aux hommes qui déclarent la guerre aux plaisirs les plus délicieux de la nature. Moëz est mon ennemi parce qu'il a voulu l'être ; mais je ne combats que son ambition : car c'est elle qui m'attaque, et non son amitié. Que Nervan, l'ami de Moëz, retourne donc auprès de lui. Paix aux hommes qui s'aiment : ne leur enlevons pas le plus grand bienfait du ciel, ce serait un grand crime. En même tems, Moëz, je te renvoie les richesses immenses dont tu veux me faire présent. Que m'importent à moi tous les trésors

de l'univers ? Si je dois conserver Amasie, ne serai-je pas assez riche ? et si je dois perdre Amasie, n'ai-je pas juré de m'ensevelir sous ses ruines, avec le peuple que le ciel m'a confié ?...

Esclave, dit Moëz, comment puis-je récompenser la générosité de ton maître ?—Sa récompense n'est pas en ton pouvoir, seigneur.—Se croit-il donc plus grand que moi ?—Il est grand et ne croit pas l'être.—J'admire sa vertu, mais elle ne peut m'étonner ; je l'imiterai, je le surpasserai peut-être.—La surpasser ! Non, seigneur, car vous êtes un homme.—Ton maître me redoute.—Il ne craint que le ciel.—Il cherche à me désarmer.—Vous êtes trop grand pour le croire.—Que ne consent-il à devenir mon sujet ?—Il ne doit l'être que du dieu qui tient dans sa main la destinée des rois.—Esclave, dit Moëz, j'aime tes réponses, elles sont nobles, elles sont dignes de celui qui t'envoie. Viens célébrer avec nous le retour de mon ami : et toi, cher Nervan, livrons-nous à tous les transports de la joie la plus pure. J'ai retrouvé le plus grand de tous les biens : que tout ce qui m'environne partage ma félicité....

Le Sultan ordonne les apprêts d'une fête magnifique. Ses tentes sont illuminées, les mets les plus exquis s'offrent aux regards des convives. Cent musiciens habiles font entendre les accords les plus mélodieux. La belle Zoraïde préside à cette fête qu'elle embellit ; elle en fait les honneurs avec autant de grâce que de noblesse. Moëz, entre sa maîtresse et son ami, jouit de tout ce que l'amitié a de plus tendre et l'amour de plus délicat.

Lorsque le repas est fini, la belle Zoraïde se lève ; elle donne le signal ; un groupe de jolies danseuses s'avance et voltige au milieu d'un nuage de parfums. Zoraïde prend un luth, et, dans le moment où ses jeunes compagnes se reposent, elle chante ce *gazel* qu'elle vient de composer :

Tendre amitié, vierge céleste,
 Tout ici chante tes faveurs,
 Et l'amour timide et modeste
 Te dit, les yeux baignés de pleurs :

" Je ne demande point l'empire

" De ce cœur, à tes lois enchaîné sans re-
 tour.

" Permets, tendre amitié, qu'auprès de
 toi respire

" Le dieu d'amour.

" Mes doigts tresseront la couronne

" Qui doit parer ton front charmant,

" Si tu veux garder sur ton trône

" Une place pour un enfant.

" Je ne demande point l'empire, etc,

" Souvent, amitié consolante,

" Ta douce voix sécha mes pleurs ;

" Souvent, d'une main caressante,

" Sous tes pas j'ai semé des fleurs.

" Je ne demande point l'empire, etc.

" Je suis léger comme l'enfance ;

" Toi, constante comme le tems.

" Chaque jour accroit ta puissance,

" Et la mienne dure un printems.

" Je ne demande point l'empire, etc.

" Le jeune oranger que l'aurore

" De ses larmes vient d'embellir,

Près de son fruit qui se colore

" Laisse des fleurs s'épanouir.

" Je ne demande point l'empire

" De ce cœur à tes lois enchaîné sans re-
 tour ;

" Permets, tendre amitié, qu'auprès de
 toi respire

" Le dieu d'amour."

C'est ainsi que la belle Zoraïde exprime sa tendre inquiétude. Elle craint que l'amitié ne remplisse l'âme toute entière de Moëz. Le sultan la rassure, et, pressant tour-à-tour contre son cœur sa maîtresse et son ami : " Ne crains rien, dit-il, chère Zoraïde, ce cœur peut suffire à vous aimer tous les deux. La plus forte des passions peut y régner, avec le plus doux et le plus pur de tous les sentimens."

La fête est terminée, et les convives fatigués se retirent dans leurs tentes pour jouir des douceurs du repos. Moëz veut que l'envoyé d'Ali reste dans son camp jusqu'au lendemain. Il ordonne à ses esclaves de

lui préparer un lit de l'édredon le plus délicat, et le couvrir des tapis les plus précieux.

Ses ordres sont exécutés. Tout sommeille autour de lui, et lui seul ne peut fermer la paupière.

La vertu de son ennemi le tourmente ; il cherche en vain dans son cœur les moyens de surpasser Mohamed en générosité. " Quoi ! se dit-il, il existerait dans l'univers un homme plus grand que moi, et cet homme serait Ali-Mohamed ! lui que j'ai vaincu, lui que j'ai presque dépossédé de ses états ! On écrirait un jour sur sa tombe : *Ici repose un homme bien plus grand que son vainqueur.....* Pourquoy fais-je la guerre ? Pour immoler des hommes ? Non, c'est pour obtenir la gloire, digne récompense des actions nobles et généreuses. Cherchons donc à la mériter. Un nouveau combat s'élève entre mon ennemi et moi. Il triomphe. O ciel ! Fais que je puisse triompher à mon tour."

Les premiers rayons du soleil viennent d'éclairer les remparts d'Amasie. Déjà les troupes de Moëz sont en mouvement ; ses généraux viennent prendre ses ordres, et l'envoyé de Mohamed lui demande la permission de rentrer dans la ville. Moëz lui dit en rougissant : " Je te renvoie auprès de ton maître. Dis lui que j'admire sa vertu, et que mon plus grand supplice est de ne pouvoir l'imiter."

L'ambassadeur s'éloigne. Tout-à-coup un homme d'une physionomie sombre et farouche s'approche du sultan, et demande à lui parler en secret. Moëz ordonne à sa suite de s'éloigner, et l'étranger, se prosternant à ses pieds, lui dit : " Sublime sultan, que la victoire suive toujours tes étendards ! Je suis un habitant d'Amasie. Ton ennemi m'a donné depuis long-tems sa confiance, mais je suis las de le servir. Le bruit de ta générosité m'a conduit à tes pieds. Je veux être le plus dévoué de tes esclaves.—Quoi ! s'écrie Moëz avec étonnement, tu pourrais abandonner

Mohamed !—Non seulement je le quitte, mais je veux le livrer entre tes mains.—Comment ? Par quel moyen ? —Je connais une secrète issue pratiquée au fond d'un rocher ; elle conduit dans la ville, et même jusqu'au palais de Mohamed. Il m'a confié ce secret important, connu d'un petit nombre de ses sujets.—Juste ciel ! s'écrie Moèz avec une joie inexprimable, que ne te dois-je pas ? Tu as lu dans mon cœur, tu viens à mon secours. Attends, attends, dit-il à l'inconnu, je vais te récompenser comme tu le mérites. Tu ne sais pas quel service tu viens de me rendre." Il sort de sa tente ; il ordonne que l'ambassadeur d'Ali soit rappelé sur-le-champ et il lui dit : "Prends ce traître, et dis à celui qui t'envoie : Tu as généreusement rendu à Moèz l'ami de son cœur ; Moèz reconnaissant remet entre tes mains ton plus cruel ennemi, un homme qui voulait abuser de ta confiance pour te trahir. Demain, si Moèz l'eût voulu, tu tombais en sa puissance, mais il dit : Opprobre éternel à ceux qui, pour vaincre leurs ennemis, se servent de la bassesse et de la perversité des hommes. La perfidie ne peut être l'instrument du courage, la lâcheté seul peut se servir du lâche. Accueillir le traître, c'est descendre aussi bas que lui ; employer la trahison, le plus infâme de tous les crimes : ce n'est pas combattre, c'est assassiner."

A peine l'ambassadeur est rentré dans Amasie, que les trompettes annoncent le moment des combats. Au sommet des hauteurs qui couronnent la ville, le sultan voit étinceler des armes et flotter des étendards. Il apprend qu'une armée de dix mille hommes est venue au secours d'Ali-Mohamed, et qu'elle s'est emparée des montagnes. Il sent la nécessité d'enlever à son tour ce poste avantageux. Quelque difficile que soit une telle entreprise, Moèz n'hésite pas un instant ; il dirige presque toutes ses forces de ce côté, et ne laisse qu'un petit nombre de soldats pour la garde de son camp.

L'armée ennemie défend les passages avec autant de valeur que de constance ; cependant elle est forcée de ployer. Moèz domine une partie des hauteurs, mais la nuit vient suspendre une entreprise à demi couronnée. Il revient dans son camp ; mais qui peindrait son étonnement et sa douleur ! Les gardiens de ses tentes sont immolés, les tentes sont pillées. Une horrible terreur s'empare de son âme, un sinistre pressentiment glace son sang dans ses veines. Qu'est devenue Zoraïde ? . . Il l'appelle en vain ; Zoraïde ne lui répond point. Il ne voit qu'un vieil esclave couvert de blessures, qui se traîne auprès de lui et lui dit : "O mon seigneur et mon maître ! Celle que tu cherches est tombée entre les mains de tes ennemis. Tandis que tu étais occupé à l'attaque des montagnes, ils sont venus fondre sur nous ; ils ont immolé ou emmené prisonniers tes fidèles soldats, trop peu nombreux pour défendre ton camp. Ils ont enlevé la belle Zoraïde et les jeunes esclaves destinées à la servir. O mon maître, j'aurais préféré la mort à la douleur de t'annoncer une nouvelle qui doit déchirer ton cœur.—Quoi ! s'écrie Moèz, avec une fureur inexprimable ; Zoraïde entre leurs mains, et je ne pourrais l'en arracher ! Tout ce que j'ai de plus cher, Zoraïde, mon amante, mon épouse est au pouvoir d'Ali-Mohamed et j'existe encore ! Que n'ai-je plutôt perdu tous mes états ! Je pourrais recouvrer mon trône ; mais Zoraïde. . . . Ah barbares ! vous payerez cher ce triomphe d'un moment. Vous faites couler une larme, je ferai couler des flots de votre sang. Oui, le jour où j'entrerai dans cette ville abhorrée, je veux la réduire en cendres sur les cadavres de ses habitants. . . .

C'est ainsi que Moèz s'abandonne à la violence de son désespoir. Ses généraux, ses courtisans le regardent en tremblant. Le seul Nervan ose s'approcher de lui, et cherche à calmer sa douleur. Moèz le repousse, et, promenant à l'entour des regards

sombres et farouches : “ Allez, dit-il, allez ; j’ai perdu tout ce que j’aimais, je n’ai plus besoin de vous.”

Cependant les flots de sa colère s’apaisent par degrés, et l’espérance vient un instant verser un baume consolateur sur la profonde blessure de son âme. “ Ne connais-tu pas Mohamed ? se dit-il à lui-même. Que de preuves ne t’a-t-il pas données de sa générosité ! Il tenait en sa puissance le brave Nervan, un de ses plus redoutables ennemis, il a su quels liens t’unissaient à Nervan, et il te l’a rendu. Peut-être quand il saura que Zoraïde... Mais que dis-je, insensé ? Quand il aura vu Zoraïde, sera-t-il encore le maître de me rendre un trésor si précieux ? Pourra-t-il se défendre de brûler pour elle du plus ardent amour ? Peut-être, dans ce moment, il est auprès d’elle, il lui parle avec une douceur perfide, il cherche le chemin de son cœur pour en bannir mon image. Il emploie toutes les séductions, toutes les promesses, toutes les menaces... Ah ! que ne puis-je pénétrer dans son palais, arriver jusqu’à lui : et plonger ce poignard dans son cœur !

Le soleil se lève, et Moéz n’a pas fermé l’œil. Il se promène avec une sorte d’égarement autour de ses tentes. Personne n’ose l’approcher ; on connaît trop, et l’on redoute avec raison l’impétuosité des passions de cette âme indomptée. Toute l’armée attend des ordres qui ne sont point donnés. Moéz oublie son armée, son ambition, sa gloire. Plusieurs passions satisfaites peuvent exister à-la-fois dans une âme tranquille : mais quand une de ces passions est irritée, son domaine n’est pas assez grand pour la contenir. Tel est un fleuve grossi par les orages ; il s’enfle se déborde et rejette avec fureur tout ce qui vivait dans son sein, lorsque ses flots paisibles ne s’élevaient point au-dessus de ses rivages.

Le soleil a parcouru sa carrière, et le sort de Moéz n’a pas changé. Une nouvelle ambassade de son ennemi n’est point venue remettre entre ses

maines l’objet de son amour. S’il s’est un instant flatté que Mohamed serait assez généreux pour lui rendre Zoraïde, il a perdu cette espérance. Il s’abandonne à toute sa fureur, et ne respire plus que la vengeance. Il forme la résolution d’entrer lui-même dans Amasie pendant la nuit. Il quitte les riches vêtemens qui pourraient le faire reconnaître des ennemis, prend le costume d’un marchand Arménien, et se fait suivre par deux esclaves et quatre chameaux chargés de précieuses marchandises. Après un long circuit, il parvient à la route qui conduit de Bagdad à la ville, et bientôt il arrive aux portes d’Amasie. Les sentinelles le laissent entrer. Conduit par un de ses esclaves qui connaît parfaitement la ville, il dirige ses pas vers un superbe *caravansérail*, voisin du palais de Mohamed.

A peine entré dans ce lieu, il brûle d’en sortir pour errer autour du palais qui renferme Zoraïde, résolu à périr ou à l’arracher des mains de son rival. Mais bientôt il voit entrer un officier de Mohamed, escorté d’une suite nombreuse. L’officier s’approche du sultan et lui dit : “ Mon maître vient d’apprendre qu’un étranger est arrivé dans Amasie. Ali-Mohamed sait tout ce qu’on doit aux étrangers ; il s’empresse de remplir, envers eux les devoirs de l’hospitalité, quels que soient leur rang et leur fortune. Il m’envoie vers vous, seigneur, pour vous prier de venir honorer son palais de votre présence. — Si telle est la volonté de ton maître, dit Moéz étonné, j’y souscris ; marche, je vais te suivre.”

Le sultan monte les degrés qui conduisent au palais. Il traverse de vastes appartemens décorés avec la plus grande magnificence, et il arrive dans le lieu que Mohamed a choisi pour donner audience aux étrangers. Il s’avance vers le trône où siège son ennemi, et cherche à dissimuler la fureur qui le dévore. Il lève les yeux sur cet homme qu’il déteste et qu’il voit pour la première fois ; mais à peine l’a-t-il aperçu, qu’il sent sa

colère s'éteindre par degrés ; il reste immobile ; un respect religieux entre dans son cœur. Il est prêt à ployer les genoux devant celui que tout-à-l'heure il voulait immoler. Il ne peut s'empêcher d'admirer cette noble figure où respirent à-la-fois le courage et la douceur, la grandeur et la simplicité, la sensibilité d'une belle âme, jointe au calme inaltérable de la force.

Mohamed l'aperçoit ; il descend de son trône, et s'approchant de lui avec bonté, il lui dit, avec un gracieux sourire : " Etranger, sois le bien venu. Je ne demande ni ton nom, ni ta patrie. Tu es un homme, et je suis ton frère. Sans doute les projets qui te conduisent dans cette ville où je règne, sont des projets innocens, car je ne t'ai jamais fait de mal, et je ne te veux que du bien."

Moèz interdit et confus garde un profond silence. Mohamed ordonne à une troupe d'esclaves de le conduire dans un riche appartement et de le revêtir d'habits somptueux ; en même tems, il l'invite à partager son repas du soir. Moèz se retire un instant, et bientôt, dans un costume plus conforme à son rang, il arrive dans une salle magnifique où Mohamed entouré des grands de sa cour, est prêt à s'asseoir avec eux autour d'une table couverte des mets les plus exquis. La place d'honneur est donnée à l'étranger dont la figure noble, l'attitude imposante fixent tous les regards et font naître l'étonnement et l'admiration.

Bientôt la gaieté la plus douce et la plus franche préside au festin. L'esprit se montre avec cette noble indépendance qui lui donne tant de charmes. Les courtisans de Mohamed ne ressemblent en rien à des courtisans. Ce sont des amis à qui des vertus éprouvées donnent le droit de dire tout ce qu'ils pensent, tout ce qu'ils sentent.

Mohamed remarque l'étonnement de l'étranger. Il prend la parole et lui dit : " Tu es surpris de voir la franchise et l'amitié s'asseoir à la

table d'un roi ? de me voir, sur le trône, aussi heureux que si je ne régnais pas ?—Tu es heureux, Ali ! s'écrie Moèz ; tu es heureux, lorsqu'un ennemi redoutable est à tes portes ; lorsque dans peu de jours, peut-être, ton trône va tomber et t'entraîner dans sa chute ; lorsque ton sort dépend de Moèz !—Etranger, dit Mohamed, mon sort est entre les mains de Dieu. Ce Dieu pouvait, il y a dix ans, renverser mon trône d'un souffle, et cependant j'étais heureux. Mon destin n'a point changé, je suis toujours sous la dépendance du même maître, et Moèz est, comme Mohamed, soumis aux décrets éternels de celui qui peut tout. Mais crois-moi, éloignons un sujet de conversation qui, sans troubler la paix de mon âme, ne me semble pas fait pour égayer un festin."

A l'instant la table est couverte des fruits les plus exquis et des fleurs les plus brillantes. Des vases d'une forme élégante et d'un cristal éblouissant sont remplis des vins les plus délicieux. Au milieu de la table, un paon artificiel montre aux yeux étonnés les richesses de son beau plumage tout parsemé d'émeraudes. Tout-à-coup, par une ingénieuse mécanique, l'oiseau développe une roue majestueuse, et tous les parfums de l'Arabie jaillissant de chacune de ses plumes, tombent en pluie sur les fleurs et sur les fruits embaumés. Une harmonie enchanteresse se fait entendre, et les plus charmantes danseuses viennent déployer toutes les grâces au milieu d'une fête où Mohamed étale toute la magnificence du luxe asiatique. La gaieté des convives s'anime de plus en plus, et Mohamed, sans rien perdre de sa dignité, se livre sans contrainte à l'enjouement le plus aimable et le plus naturel. Moèz le considère dans un morne silence. Il pense à Zoraïde ; sa fureur renaît par degrés, et sa main presse avec force le poignard qu'il tient caché sur son sein. Alors Mohamed lui adresse la parole.

« Etranger, lui dit-il, c'est pour toi que cette fête est donnée, et tu refuses de participer à nos plaisirs. Pourquoi cette sombre tristesse empreinte sur le visage de mon hôte?—Ali, répond Moëz, une passion terrible règne dans mon cœur, et le dévore. Mon ennemi m'a ravi l'objet du plus tendre amour, une femme dont j'étais aimé et que j'allais élever au rang de mon épouse. Il la tient captive dans son sérail. Elle gémit de mon absence, et sans doute des persécutions de son ravisseur. Je viens dans Amasie, conduite par la vengeance. Je viens pour plonger un poignard dans le cœur de l'ennemi qui m'outrage, pour mourir ou délivrer celle que j'aime.—Quoi ? dit Mohamed, tu prétends te faire justice toi-même ! As-tu pensé qu'Amasie était gouvernée par un barbare, et que les lois qui défendent le faible contre les usurpations du fort nous étaient inconnues ? Ne viens point usurper le plus beau de mes droits ; si les tiens sont justes, je te rendrai ta maîtresse, et je punirai le ravisseur du bien d'autrui.—Toi, Mohamed, s'écrie Moëz avec la plus vive émotion, toi me rendre justice, lorsqu'après avoir enlevé à Moëz une femme adorée, la belle Zoraïde, tu la tiens enfermée dans ton sérail, comme une esclave destinée à tes plaisirs ! — Moi ? dit Mohamed.—Toi-même, tu brûles pour Zoraïde, tu veux usurper un cœur où Moëz règne tout entier.—Etranger, dit Mohamed en rougissant, j'ignore comment tu as découvert le secret d'une passion naissante que je me cachais à moi-même. Oui, je n'ai pu voir Zoraïde sans l'aimer. Pour la première fois mon cœur s'est senti troubler à l'aspect d'une femme. J'ai même formé le projet d'unir Zoraïde à mon sort.—Tu ne l'exécuteras pas ce projet insensé. Moëz viendra lui-même t'arracher ta proie. Il n'est pas loin, et la vengeance le suit.—Je ne le crains pas, répond Mohamed avec calme, il le sait bien. S'il vient comme ennemi, je saurai le

combattre ; comme ami, je lui ouvrirai mon cœur et mes trésors..... Mais je ne lui rendrai pas Zoraïde.—Te voilà donc, homme noble et généreux ! Voilà ces vertus dont tu cherches à te parer.—Pour me tenir un semblable langage, dit Mohamed en souriant, il faut bien que tu comptes sur elles. Mais toi qui prétends me donner des conseils de noblesse et de désintéressement, réponds-moi sans détour. Si Moëz, après m'avoir enlevé une esclave aussi belle que Zoraïde, en était devenu éperdument amoureux, eût-il été assez généreux pour me la rendre ? Tu gardes le silence. Réponds encore. Moëz a-t-il cru que je lui rendrai Zoraïde ?—Un moment il l'a pensé, mais bientôt cette espérance est sortie de son cœur.—Eh bien, il était injuste. Apprends à me connaître, et ne me crois pas un vil esclave de mes passions, tout prêt à leur sacrifier la justice et la vertu. J'ai aimé Zoraïde, je l'aime encore, et maintenant elle est sous la tente de Moëz.—Juste ciel ! Qu'entends-je ? Zoraïde !..... Oh le plus grand, le plus généreux des hommes ! Quel nom te donner ? Es-tu un ange, es-tu un Dieu ? Connais-tu celui que tu viens de recevoir à ta table ? Sais-tu bien que je suis Moëz ?—Je le savais.—Comment ?... —Un homme tel que Moëz ne peut se déguiser. Il n'a pas besoin de s'entourer des marques de sa puissance, pour montrer qu'il est fait pour commander aux autres hommes. Un de mes officier t'a reconnu, et sans lui, je t'aurais reconnu moi-même. Cependant la nuit est avancée ; tu ne peux retourner aujourd'hui à ton camp. Demain, au lever du soleil, tu sortiras d'Amasie ; une escorte fidèle te conduira jusqu'aux postes avancés de ton armée. Permits que, pour cette nuit, mon palais soit ton asile. Dors tranquillement sous le toit de Mohamed. La bonne foi va veiller à ta porte ; je n'ai jamais eu d'autre garde.

On conduit le sultan dans l'apparte-

ment le plus riche du palais. Il se couche sur un lit somptueux, et s'endort avec cette douce sécurité que l'on goûte sous le toit d'un ami. Le lendemain, à son réveil, une nombreuse et brillante escorte le conduit hors des murs d'Amasie, et ne l'abandonne qu'à l'entrée de son camp.

Moëz trouve son armée dans la plus violente agitation. Les chefs inquiet du sort de leur sultan, ont tout préparé pour un assaut général. Ils ne doutent pas que Moëz ne soit retenu prisonnier par Mohamed, ou n'ait péri dans Amasie. Ils brûlent du désir de le délivrer ou de le venger. Cinquante mille hommes envoyés par le calife Moctafi, viennent d'arriver sous les remparts d'Amasie, et quel que soit le courage des habitans de cette ville assiégée, il est impossible qu'elle résiste plus long-tems à tant de forces réunies contre elle. Moëz en voyant ce nouveau secours, sent palpiter son cœur d'une noble joie. Il rassemble tous les chefs, et s'adressant au jeune Nervan : " Demain, dit-il, demain je veux, entrer dans Amasie. Mais je veux Nervan, que tu pénètres avant moi dans les murs de cette ville. Va trouver Mohamed de ma part et dis-lui : Le sultan Moëz est venu t'assiéger avec une armée formidable, mais tu l'as vaincu avec ta seule vertu. Il avoue sa défaite, et proclame ta victoire ! il se croyait grand, parce qu'il était fort : il reconnaît que tu es plus grand que lui,

parce que tu es vertueux ; sa grandeur est hors de lui, elle est dans l'armée qui le seconde ; la tienne est en toi, dans ton âme. Elle ne dépend ni des hommes, ni des événemens, et Mohamed, sous le chaume, serait plus grand encore que le plus puissant des rois. Moëz te demande la paix et ton amitié. Faire la guerre à Mohamed, c'est la déclarer au Dieu dont il est l'image. Qu'il conserve la ville d'Amasie et toute la contrée délicieuse qui porte ce nom : heureux, mille fois heureux les peuples soumis à sa puissance !....."

Qui peindrait l'étonnement des chefs ? Quel est celui qu'ils doivent le plus admirer, ou de Moëz ou de Mohamed ? ou de l'homme qui vient de remporter cette sublime victoire, ou de celui qui publie si hautement la gloire de son vainqueur ?

Nervan part pour Amasie, et dès le soir même, les portes de la ville sont ouvertes aux soldats de Moëz. A l'accueil qu'ils reçoivent, on croirait qu'ils rentrent dans leur patrie, après une longue absence. La ville est illuminée pendant quinze jours de suite ; les fêtes les plus variées succèdent aux combats, et les font oublier. Moëz et Mohamed se jurent une éternelle amitié. Ils sont trop grands tous deux, pour ne pas tenir ce serment ; car lorsque deux belles âmes se haïssent, c'est qu'elles ne se connaissent pas.

SYNONYMES

DÉCOUVRIR, TROUVER.

" Ces mots, dit M. d'Alembert, signifient en général acquérir par soi-même la connaissance de ce qui est inconnu aux autres.

" Voici les nuances qui les distinguent. En cherchant à *découvrir*, en matière de sciences, ce qu'on

cherche, on *trouve* souvent ce qu'on ne cherchait pas. Nous *découvrons* ce qui est hors de nous ; nous *trouvons* ce qui n'est proprement que dans notre entendement, et qui dépend uniquement de lui : ainsi on *découvre* un phénomène de phy-

sique, on *trouve* la solution d'une difficulté.

“ *Trouver* se dit aussi de ce que plusieurs personnes cherchent : et *découvrir*, de choses qui ne sont cherchées que par un seul. C'est pour cela qu'on dit *trouver* la pierre philosophale, les longitudes, le mouvement perpétuel, et non pas les *découvrir*. On peut dire en ce sens que Newton a *trouvé* le système du monde, et *découvert* la gravitation universelle ; parce que le système du monde a été cherché par tous les philosophes, et que la gravitation est le moyen particulier dont Newton s'est servi pour y parvenir.

“ *Découvrir* se dit aussi lorsque ce que l'on cherche a beaucoup d'importance ; et *trouver*, lorsque l'importance est moindre. Ainsi, en mathématiques et dans les autres sciences, on doit se servir du mot *découvrir*, lorsqu'il est question de propositions et de méthodes générales ; et du mot *trouver*, lorsqu'il est question de propositions et de méthodes particulières dont l'usage est moins étendu. On dit aussi, tel navigateur a *découvert* tel pays, et il y a *trouvé* des habitans.”

Il ne faut pas dire que les choses doivent être inconnues *aux autres*, pour les *découvrir* ou pour les *trouver*. Je *découvre* mon chapeau que mes amis ont *caché* ; je le *trouve*, si un domestique l'a ôté de la place où je l'avais mis ; or, mes amis ou le domestique savaient où il était ; moi seul je l'ignorais. Le mot *découvrir* n'a ce sens que quand il est question de *découvrir* à quelqu'un ; et ce sens est étranger à *trouver*, car on ne *trouve* pas à quelqu'un.

Découvrir signifie, à la lettre, comme on l'a vu dans l'article précédent, ôter de dessus une chose ce qui la couvre ; et *trouver*, c'est porter ses regards, mettre la main sur une chose qu'on ne voyait pas. Ce mot vient du celté *trou*, demeure, habitation, et il marque l'action de parvenir au lieu, à la chose. Il revient au latin *invenire*, venir dans,

parvenir à ; comme *découvrir*, au latin *detegere*, ôter le couvercle, la couverture, le toit.

On *découvre* ce qui est caché ou secret, soit au moral, soit au physique : on *trouve* ce qui ne tombe pas de soi-même sous les sens ou dans l'esprit. Ce que vous *découvrez* n'était pas visible ou apparent : ce que vous *trouvez* était visible ou apparent, mais hors de votre portée actuelle ou de vos regards. Une chose simplement égarée, vous la *trouvez*, quand vous arrivez à la place où elle est ; mais vous ne la *découvrez* pas, car elle est manifeste et sans enveloppe.

La terre a dans son sein des mines et des sources, on les *découvre* ; sur sa surface, des plantes et des animaux, on les *trouve*. On *découvre* un voleur qui se cachait ; on *trouve* un voleur qui fuyait. Colomb et Cook ont *découvert* de nouveaux mondes ensevelis ; pour le reste de l'univers, dans un immense Océan : ils ont *trouvé* dans ces contrées un nouveau règne végétal, un nouveau règne animal, mais la même espèce d'hommes.

On *découvre* des conspirations, des conjurations, des trames secrètes, et on ne les *trouve* point, parce qu'elles ne sont pas apparentes.

On *trouve* une personne chez elle, un ami à la promenade, des denrées au marché ; et on ne les *découvre* pas, car ils y sont à *découvert*.

Les ruines curieuses d'Herculanum ont été *découvertes* ; et on y *trouve* des monumens précieux des arts et de l'histoire ancienne de l'Italie. En *découvrant* on *trouve* : on *trouve* sans *découvrir*.

L'usage, fondé sur le sens étymologique de ces mots, observe particulièrement la distinction suivante. *Découvrir* se dit proprement des choses qui existent toutes formées ; et *trouver* se dit particulièrement des choses dont il n'existe, à proprement parler, que des élémens ou des matériaux à combiner. Le mérite de *découvrir*, est de lever les obstacles qui empê-

chent de voir ou de connaître la chose telle qu'elle est dans la nature ou en elle-même. Le mérite de *trouver* est surtout d'employer des moyens particuliers pour former la chose qui n'existait pas, ou qui n'existait, s'il faut ainsi parler, qu'en puissance. Il faut de la subtilité, de la pénétration, de la profondeur pour *découvrir* ; il faut de l'invention, de de l'imagination, de l'industrie pour *trouver*. Les exemples rendront cette distinction plus sensible.

Hervé *découvrit* la circulation du sang ; Toricelli, la pesanteur de l'air ; Huyghens, l'anneau de Saturne ; Newton, la gravitation universelle ; l'allemand Herschel vient de *découvrir* une nouvelle planète ; toutes ces choses existaient, mais cachées, et la *découverte* n'a fait que les mettre au grand jour. Mais la poudre à canon, l'imprimerie, la boussole, le moyen de ressusciter les asphyxiés, le secret de s'emparer de la foudre, ou plutôt de la matière fulminante et de la dissiper ; l'art de résoudre des vapeurs en pluie, en neige, en grêle, en givre ; les arts bienfesans de suppléer à l'ouïe, à la parole, à la vue ; le don de la parole transmis à des automates ; toutes ces curieuses créations de l'intelligence humaine ont été *trouvées*, et non *découvertes* : elles n'existaient pas dans la nature ; il a fallu *trouver* ces choses ou les moyens de les exécuter.

Ainsi l'on dit et l'on doit dire, *trouver* les longitudes, la pierre philosophale, le mouvement perpétuel, la quadrature du cercle, parce qu'il est là question de choses qui ne sont pas, et c'est à l'esprit à les créer en quelque sorte : mais on dit et on dira *découvrir* de nouvelles terres, de nou-

velles constellations, de nouvelles lois physiques, de nouveaux phénomènes, parce que tous ces objets existent indépendamment d'aucune opération de l'esprit.

La géométrie a *découvert* les propriétés des différentes figures ; la chimie *découvre* différentes propriétés des corps : ces propriétés sont dans les objets mêmes. Mais le géomètre *trouve*, par le raisonnement, la solution d'un problème : le chimiste *trouve*, par des combinaisons nouvelles, de nouveaux remèdes : la démonstration et le remède sont le fruit de leur travail.

On *trouve* les raisons d'un fait ; elles consistent dans l'idée ; on *découvre* les causes d'un effet, elles existent dans la réalité. Enfin la chose qu'on *découvre* existait, elle n'était que cachée ; mais il y a de l'invention à *trouver*.

Enfin, il paraît très-indifférent, soit pour *trouver* soit pour *découvrir* qu'une chose soit cherchée par une personne ou par plusieurs. Le navigateur qui ouvrira le passage de la mer du Nord, le *découvrira*, tout comme Magellan a *découvert* le passage du Sud, quoiqu'on cherche le premier depuis plus de deux siècles ; et l'on dit très-bien que Newton a *découvert* le système du monde, après que tant de philosophes l'ont eu vainement cherché. Un artiste qui parviendrait à rendre le verre malléable, *trouverait* certainement un beau secret, que d'autres le cherchent ou non : et l'on dit fort bien que Leibnitz et Newton ont *trouvé* de belles méthodes de calcul, sans égard à aucune sorte de concours. Je ne sais sur quoi cette distinction peut-être fondée.

VOYAGE AUX ENVIRONS DE PARIS.

MALMAISON, ETC.

(Voyez le dernier Numéro.)

Du vallon de Bougival nous montons à Louveciennes, appelé au 9^e siècle, *Mons Lupicinus*, et aujourd'hui *Luciennes*.

Ce village, situé sur la pente d'une montagne très-élevée, est embelli par plusieurs maisons de plaisance, dont la vue se repose agréablement sur les eaux de la Seine.

Des écrivains ont pensé que sa dénomination venait de ce que le lieu aurait peut-être servi de retraite aux loups. Mais comme il n'est pas sans exemple que les monts et les collines aient pris le nom des personnes qui y avaient des propriétés, il me semble qu'il serait plus vraisemblable de croire, avec Valois, qu'il vient de quelque homme appelé *Lupicius*, ou pour mieux dire *Lupicinus*, nom très-commun dans les 4^e et 5^e siècles, si ce n'est toutefois de *Lupicin*, officier des chasses du roi Chilpéric III.

Ce qui a fait surtout la gloire et l'agrément de Luciennes, est un pavillon construit en trois mois, sur les dessins de Ledoux, pour la fameuse madame Dubarry. Ce pavillon, dont tous les arts concoururent à embellir l'intérieur, était un modèle de goût et d'élégance. Les peintures, les sculptures, en firent à la fois un temple pour les Grâces, et un palais pour le Prince. Aussi fut-il toujours regardé comme un assemblage de chefs-d'œuvre. De loin il produit un effet réellement aérien et magique ; et ce n'est que des rives de la Seine, qui coule pour ainsi dire à ses pieds, qu'on voit que ce pavillon est assis sur le sommet d'une montagne entourée de masses imposantes de verdure.*

Mais, si l'on ne vit jamais rien de plus riche ni de plus élégant que l'ameublement de ce séjour enchanteur, on ne peut que déplorer d'avoir vu acheter par des étrangers tout ce qui pouvait se déplacer, et des mains mercenaires dégrader et détruire ce qui ne pouvait s'emporter.†

Tout près se trouve Marly-le-Roi, ainsi désigné pour le distinguer de deux autres Marly non loin de Paris.

L'étymologie de ce nom est presque aussi difficile à fixer qu'il est difficile de déterminer l'antiquité du lieu. Tantôt on le lit en latin *Marliacum*, tantôt *Marleium* et *Marlacum*. Pourquoi en viendrait-il pas de *marla*, qui signifie, dans Pline, *terre-grasse*, et que l'on voit en effet dans le bas de Marly ?

Quoiqu'il en soit, on peut toujours assurer que ce bourg était déjà connu au 7^e siècle, puisqu'il en est fait mention dans deux chartes du roi Thierry, de 678, datées de ce lieu. On lit pareillement un titre dans le cartulaire de l'abbaye de Colombes, de 1148, par lequel Mathieu de Montmorency, qui avait déjà un château à Marly, affranchit l'église et le bourg *de toute coutume et exactions séculières*, ainsi que Hervé, son aïeul, et Bouchard, son père, l'avaient déclarée franche. Cette terre appartenait de tems immémorial à cette famille. Thibaud de Montmorency, fils du connétable Mathieu I^{er}, eut cette seigneurie en partage dès l'an 1160 ; mais, s'étant rendu à

† Cette propriété appartient à M. Lafite, banquier.

L'église non loin de là dédiée à Saint-Martin, a un aspect antique ; cependant le chœur et le sanctuaire ne m'ont paru appartenir qu'au 13^e siècle.

* La façade de ce pavillon présente quatre colonnes montées sur un stylobate.

l'abbaye de Notre-Dame du Val, Mathieu, son frère puîné, en devint seigneur, et c'est ainsi que se forma la branche des seigneurs de Marly.* Cette terre passa dans la suite à la famille de Lévis, puis à celle de Fumée, et enfin à celle de Bossuet, la même que celle du célèbre évêque de Meaux, à laquelle Louis XIV l'acheta.

Ce n'est toutefois que depuis la construction du nouveau château, qui ne le cédait en rien aux plus beaux édifices de France, bâti par ce monarque dans le bas du bourg, dont l'église est sur le faite, que ce lieu devint l'asile des rois, des plaisirs et des jeux.

Au bas du village, contre la route qui conduit à Saint-Germain-en-Laye, se trouve la fameuse machine de Marly, située sur un bras de la rivière de Seine, entre Marly et le village de la Chaussée. Elle fut commencée en 1676 et terminée en 1682. On a donné la description de cette machine, qui fait suffisamment connaître le génie de l'inventeur. Mais tout extraordinaire qu'elle était avec ses quatorze roues, elle vient d'être remplacée par une autre plus admirable dans sa simplicité. Deux roues rendent le service des quatorze et font marcher deux pompes à quatre branches qui, par leur jeu successif, fournissent plus d'eau que n'en donnait l'ancienne machine. C'est à M. Martin que la France est redevable de ce beau travail. Elle lui devra plus encore : il a proposé de construire une pompe à feu sur le modèle de sa pompe hydraulique, et ses plans ont été acceptés. Un avantage inappréciable qu'on retirera de la pompe à feu, sera de rendre à la navigation, dans le bras principal de la rivière, l'eau qui lui était nécessaire, et dont on avait été forcé de

s'emparer pour faire marcher les quatorze roues de l'ancienne machine.

Après avoir traversé le Port-Marly, qui n'offre de remarquable que le château de M. Besuchet, nous entrons dans Saint-Germain-en-Laye, à quatre lieues de Paris, ville située sur une montagne, au pied de laquelle coule la Seine, et peuplée d'environ 9,000 habitants. Elle doit son nom à l'évêque Saint-Germain, qui vivait dans le 5^e siècle, et l'épithète *en Laye* lui vient de la forêt *silva Ledia* ou *Lea*, dont il est fait mention dans un ancien cartulaire de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés.

En remontant à l'origine de cette ville, qui sera toujours célèbre, tant par le séjour qu'y ont fait nos princes que par son magnifique château, on voit que, sous le roi Robert, on y érigea une chapelle dédiée à Saint-Germain, puis un petit monastère, près duquel se forma un village qu'on appela tout simplement *Saint-Germain*.

Sous le règne de Louis-le-Jeune, on y bâtit une maison de plaisance ; et dès-lors nos Rois continuèrent à s'y plaire et par suite à l'habiter.

Christine de Pisan, qui fut élevée à la cour de Charles V, nous apprend que ce monarque à juste titre surnommé le Sage, fit moult notablement réédifier le *chatel de Saint-Germain* en 1370. Il fut pris par les Anglais sous Charles VI. Charles VII le reprit des mains d'un capitaine anglais, et Louis XI son fils, qui n'aimait point la campagne, mais qui n'épargnait rien pour la conservation de ses jours, en fit présent à Jacques Coitier, son premier médecin, qui en fut dépouillé à la mort du prince. Néanmoins Charles VIII et Louis XII le négligèrent beaucoup. Ce ne fut qu'à l'époque où François 1^{er}, qui avait beaucoup de goût pour la chasse, et s'était pris d'affection pour Saint-Germain, que le château fut augmenté d'un étage, ce que l'on reconnaît facilement à la couleur grise du moëllon, décoré par des dessins en brique. Louis XIII y fit faire en-

* Ce Thibaud, s'étant fait religieux, est reconnu comme un Saint, appelé *Saint Thibaud de Marly*. Il est à remarquer que ce prénom est conservé dans la famille de Montmorency, comme celui de Mathieu.

coré de grands embellissemens, et durant le règne de son fils, les cinq pavillons qui flanquent les encoignures, furent élevés par J. H. Mansart ; du reste, les lettres initiales sur les diverses constructions, rappellent les règnes sous lesquels elles ont été faites.

Ce que l'on appelle le château neuf, sur le faite de la montagne plus près de la Seine, fut commencé sous Henri IV et Marie de Médicis, qui n'épargnèrent rien pour la perfection des ouvrages. Il fut embelli par Louis XIII qui y fut élevé ; et Louis XIV, qui y naquit le 5 Septembre 1638, en fit sa principale habitation jusqu'à la construction de Versailles. Mais, de tout cet édifice, au bas duquel est le village du Pec,* il n'existe plus aujourd'hui que la tour où est né Louis-le-Grand, et qui tombe en ruines.

Marie de Médicis aimait tellement ce séjour, un des plus agréables qui soit en France et où l'on a remarqué qu'on vivait long-tems, qu'elle disait au maréchal de Bassompierre : " Je me plais ici, quand j'y suis ; j'ai un pied à Saint-Germain, l'autre à Paris."

On ne peut douter non plus que Henri IV ne l'aimât aussi, puisque, pour donner aux habitans une marque de l'intérêt qu'il leur portait, il les affranchit de tout impôt, le 10 Juillet 1598, privilège dont ils jouirent jusqu'en 1789.

* Le Pec devrait s'appeler *Aupec*, puisque son nom latin est *Alpicum*, qui vient du mot *Alp*, qui, en celtique, veut dire montagne. En effet, ce village est situé sur la pente d'une montagne très-escarpée. Il n'est pas douteux que ce lieu ne soit très-ancien, puisque dans des chartes de Childébert III, de 704, on voit que ce roi donna Aupec à l'abbaye de Saint-Vandrille en Normandie ; et les moines de cette abbaye en conservèrent la jouissance avec d'autant plus de soin, qu'ils y recueillaient tous les ans environ 350 muids de vin. Charles-le-Chauve confirma la donation de Childébert, en 845, etc.

La lettre suivante inédite, qui se rattache à mon sujet, écrite à la duchesse de Verneuil, prouvera qu'il y venait souvent :

" Mon cher cœur yls ont bien fayt le diable vers ma fame, je vous voyrré demayn au matyn et vous conterrè tout, je veus fayre des myenes, cest pourquoy je ne desyre pas, qu'an ce tamps là vous soyes ycy, afyn que l'on ne vous accuse de ryen. Je manvoys demayn a S^t Germain. Prepa-res vous à partyr demayn, car mardy je joueré mes jeus et vous voyrres si je suys le mettre. Je te donne le bon soyr mes cheres amours et un mylyon de besers.

H."

En 1689, le roi Jacques II, ayant perdu sa couronne, se retira à Saint-Germain, où il fut accueilli avec une générosité digne des princes français. Il y mourut le 16 Septembre 1702, et la reine son épouse, de la maison d'Est, y termina aussi sa carrière le 7 Mai 1718.

Les belles masses de verdure de la forêt, l'une des plus belles du royaume puisqu'elle a cinq mille sept cent quatorze arpens, me rappellent que les rois de la première et seconde races s'appliquèrent peu au gouvernement des forêts, précisément peut-être parce que la France en était alors remplie. Ce ne fut que sous Philippe-Auguste que l'on commença à en tirer parti. Philippe III, Charles V et Charles VI rendirent sans doute des ordonnances pour leur conservation, mais ce fut François I^{er}, qui surtout les regarda comme un précieux trésor pour l'Etat ; aussi consacra-t-il tous ses moyens à leur entretien.

En causant ainsi, nous arrivons au bout de la grande route où se trouve le joli château des Loges, enclavé dans la forêt, et qui doit son nom au mot latin du moyen âge *Logiæ*, qui signifie habitation au milieu des bois.

Le petit pavillon qu'on voit fut construit par ordre d'Anne d'Au-

triche, qui s'y rendait toutes les fois qu'elle allait à Saint-Germain.*

Ce lieu aussi célèbre par la foire qui s'y tient,† que par les divers établissemens auxquels il servit à résisté aux destructions opérées par le vandalisme. En 1624, des ermites s'y établirent. Plus tard, c'est-à-dire en 1685, Louis XIII y plaça des religieux, Augustins ; et c'est ainsi qu'après avoir servi à d'autres établissemens de ce genre, une succursale de la maison royale d'Écouen y fut établie dans la révolution. Enfin une ordonnance de Mai 1816, en a subordonné l'organisation à la maison royale de Saint-Denis.

En montant dans le pavillon des Loges, on aperçoit parfaitement le village de Maisons, et surtout le château dû au génie de François Mansart, que fit bâtir René de Longueuil, surintendant des finances. Il n'est

pas douteux que ce ne soit un des plus beaux châteaux qu'on trouve dans les environs de Paris. Trois superbes avenues disposées en croix, conduisent dans ce lieu isolé situé dans la position la plus avantageuse. On ne peut mieux donner l'idée de ce château qu'en rappelant que Voltaire, qui y eut la petite vérole, feint, dans son *Temple de Goût*, de faire allusion au château de Maisons, lorsqu'il s'exprime ainsi :

“ Simple en était la noble architecture ;
Chaque ornement, à sa place arrêté
Y semblait mis par la nécessité :
L'art s'y cachait sous l'air de la nature ;
L'œil satisfait embrassait sa structure,
Jamais surpris et toujours enchanté.”

Parmi les hommes de mérite qui ont habité ce lieu depuis Voltaire, on doit remarquer Guillard, dont la gloire littéraire repose principalement sur son imitation d'*Œdipe à Colone*, le meilleur opéra français moderne que nous ayons, et dont la musique répond heureusement au poëme, ce qui est fort rare.

* C'est là que fut exilée madame Dubarry, pendant la dernière maladie de Louis XV.

† La foire a lieu le 1er dimanche qui suit le 30 Août.

La suite au Numéro prochain.

BAGATELLES.

Soupe au Caillou. Deux moines passant dans un village de Normandie, entrèrent, à l'heure du dîner, dans la maison d'un paysan. Ils n'y trouvèrent point de cuisine. Le père et la mère étaient aux champs ; et les enfans qui étaient de garde au logis ne pouvaient être d'un grand secours à ces religieux. Ils leur allumèrent pourtant du feu et leur présentèrent du cidre ; mais ce n'était pas assez pour des gens qui avaient envie de dîner. De peur d'effrayer les petits paysans, les moines n'osèrent pas demander tout d'un coup ce dont ils avaient besoin ; mais pour commencer par quelque chose, ils proposèrent d'abord une soupe. On leur répondit qu'il n'y avait rien pour la faire... Quoi dirent les moines, vous ne savez donc pas que nous faisons nos soupes

avec un caillou?... Un caillou, répondirent ces pauvres enfans : cela doit être curieux. Vraiment sans doute, dirent les religieux, et très-curieux. Si vous voulez, nous vous enseignerons notre secret. Vous n'avez, pour cela, qu'à nous donner de l'eau, et un caillou bien propre. Ce qui fut dit, fut fait : on leur porta des cailloux à choisir ; et après qu'on en eut bien lavé un, et mis dans une marmite pleine d'eau, et que la marmite eut été posée sur le feu, on s'assit pour attendre qu'il fût cuit. La marmite bouillait à force, et le caillou ne cuisait point ; ces enfans y regardaient à tous momens de la meilleure foi du monde. Enfin nos religieux, que la faim pressait, commencèrent à s'impatienter. Ils accusèrent l'eau de ce retardement, et dirent

qu'il fallait qu'elle ne fût pas bonne, et qu'on ne pourrait y remédier qu'en jettant du sel dedans. On leur en donna; mais comme l'effet n'en fut pas assez prompt, ils crurent qu'il serait à propos d'y joindre aussi du beurre. Ces enfans attentifs à cette nouvelle façon de faire de la soupe, donnaient tout ce qu'on leur demandait; si bien que les moines, après avoir obtenu le sel, le beurre, les envoyèrent au jardin cueillir des choux, des oignons, et toutes sortes de légumes, qui furent plutôt cuits que le caillou. C'est assez, dirent-ils alors, il n'y a qu'à dresser le potage. On leur apporta du pain, ils firent une soupe excellente; le caillou fut servi dessus en guise de chapon, un peu dur à la vérité: aussi n'y toucha-t-on point. Les moines dirent qu'il fallait l'enfermer bien proprement et qu'on pouvait encore en faire une autre soupe. Cependant celle-là fut trouvée bonne au grand étonnement des pauvres enfans qui ne fesaient point attention au sel, au beurre, ni aux choux qu'ils avaient apportés pour faire cuire le caillou. Plusieurs personnes riront de la simplicité de ces enfans, et comme eux se laisseront attraper par le premier aigre fin qui connaîtra la tournure de leur esprit.

Pour se venger d'une parleuse impitoyable, femme d'esprit d'ailleurs, on s'avisa un jour de lui présenter un homme qu'on lui disait très-savant. Cette femme le reçoit à merveille; mais pressée de s'en faire admirer, elle se met à parler, lui fait cent questions différentes, sans s'apercevoir qu'il ne répondait rien. La visite faite: *Etes-vous, lui dit-on, contente de votre présent! Qu'il est charmant!* répondit-elle: *Qu'il a de l'esprit!* A cette exclamation, chacun se mit à rire; ce grand esprit, c'était un muet.

Le cardinal de Richelieu s'amusa volontiers à de petits jeux d'exercice, pour se délasser des pénibles travaux de son cabinet. Antoine de Grammont, mort en 1678, le surprit un jour qui, tout seul, en veste, s'exerçait dans son cabinet à sauter

contre un mur. Un courtisan moins délié que lui, eût été sans doute fort embarrassé de se trouver avec un ministre du caractère de M. de Richelieu, témoin d'une occupation si contraire au sérieux de sa dignité: mais il s'en tira en homme d'esprit. Je parie, dit-il au cardinal, que "je saute aussi-bien que votre éminence." Aussitôt, "quittant son habit, il se mit à sauter avec le ministre. Ce trait d'adresse fit sa fortune, et ne contribua pas peu à son avancement.

Le calife Almansor avait consulté deux astrologues sur son horoscope. Le premier lui prédit que les prétendants au califat *mourraient* avant lui; le second, qu'il *vivrait* beaucoup plus long-tems que ceux qui pouvaient prétendre au califat. Ce dernier astrologue annonçait la même chose que le premier. Sa prédiction néanmoins fut la seule bien reçue et bien récompensée, parce qu'il avait habilement évité le terme de mourir, qui laisse toujours une idée fâcheuse dans l'esprit. Ceci rappelle ce mot de la reine Parisatis, qui voulait qu'on n'eût que des paroles de soie pour les grands.

Des moines étaient venus demander à un jeune seigneur de la cour une somme d'argent pour les aider à finir un de leurs bâtimens. Combien, leur dit-il, y avez-vous mis de grues? Monseigneur, répondirent les moines, il y en a deux. Eh bien, répartit le jeune seigneur, je ne veux pas être la troisième.

Si vous voulez vous conserver au service d'un grand, ayez l'art de cacher la supériorité d'esprit que vous pouvez avoir. *Noli videri sapiens coram principe*, a dit le prophète Salomon. Amelot de la Houssaie, dans ses notes sur la maxime VII. de l'homme de cour de Gracian rapporte cette anecdote. Un roi de Portugal voulant écrire au pape, dit à un de ses courtisans d'écrire de son côté pendant qu'il écrirait aussi du sien, et que la dépêche qui se trouverait la

meilleure serait envoyée. Les deux lettres achevées, le roi ne put se dissimuler que c'était celle de son courtisan : il le lui dit. Le courtisan ne lui répond que par une profonde révérence, et court prendre congé du meilleur de ses amis. " Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour, lui dit-il, le roi sait que j'ai plus d'esprit que lui."

Le mot *au contraire* pour *non* est très-usité par les Gascons. Les députés des états de Languedoc étant à Versailles à l'audience du roi, un Gascon du cortège trébucha et tomba. Comme tout le monde lui demandait s'il s'était fait mal en tombant, il dit gaîment en se relevant, *au contraire*. Cette manière de parler fit rire ceux qui étaient présents. Les uns prétendaient que c'était un gasconisme, les autres une gasconade. C'était l'un et l'autre.

Un mousquetaire Gascon, passant dans une revue devant Louis XIV, fit faire à son cheval un mouvement si brusque, que le chapeau du cavalier vola à terre. Un de ses camarades le lui présenta à la pointe de son épée, Sandis, s'écria, le Gascon, j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez percé le corps que mon chapeau. Le roi, ayant entendu cette réponse, lui demanda la raison : Sire, dit-il, j'ai crédit chez un chirurgien, mais je n'ai pas la même faveur chez un chapelier.

On citait dans une compagnie deux braves officiers dont on faisait l'éloge. Ne soyez pas surpris de leur valeur, dit un Gascon ; l'un est de Gascogne, et l'autre mérite d'en être.

Un Normand et un Gascon furent condamnés à être pendus pour des vols. Comme il s'agissait de leur prononcer leur sentence, le greffier lut d'abord celle du Normand, qui marquait qu'il serait pendu pour avoir volé un sac de clous. Le Gascon en l'entendant, dit : Peste soit du marraut ! se faire pendre pour des clous ! Et quand on lut la sienne, qui portait qu'il serait pendu pour avoir volé dix mille écus, il se tourna vers le Normand, et lui dit : Sont-ce là des clous ?

Pendant qu'on achevait de bâtir le Pont-neuf, un homme qui avait entendu les entrepreneurs parler d'un bon repas qu'ils devaient faire, se mit à toiser le long du pont sans rien dire à personne. On le croit connaisseur, il est prié à dîner. Après le repas les entrepreneurs lui dirent qu'ils voyaient bien qu'il avait quelque pensée sur leur ouvrage qui pourrait le perfectionner. Je songeais, leur dit notre gascon, en sortant de table, que vous avez très-bien fait de vous y prendre en large ; car si vous vous y fussiez pris en long, vous n'en fussiez pas venus à bout de la même manière.

POESIE.

CONSACRÉS A LA MÉMOIRE DE M. L'ABBÉ SICARD.

Qui nous rassembla tous ? C'est ce don précieux
Que la bouche a reçu de l'ordre exprès des cieux,
La parole, ces sons miroirs de la pensée
Que le destin refuse à la brute insensée.
Elle prête un accent à nos réflexions,
Communique notre âme et nos sensations,
Discute un fait, unit à nos faibles lumières
Celles qu'en leurs travaux recueillirent nos frères,

Sème dans l'analyse et l'ordre et la clarté,
 Et proclame en tous lieux l'auguste Vérité.
 Si de ce don enfin tant de biens ont pu naître,
 Plaignons l'infortuné qui n'a pu le connaître,
 Qui n'entendit jamais le discours maternel,
 Et ne sait pas que l'homme est fils de l'Eternel.
 Mais sa peine finit ; son destin déplorable,
 Sicard, cède aux efforts de ta main secourable,
 Par tes soins assidus, par tes sages leçons,
 La main de la parole a remplacé les sons :
 Les yeux t'ont entendu ; si l'oreille frappée
 Dans un morne sommeil demeure enveloppée,
 Le sourd à lu ta voix et surpris ton secret,
 Le muet va m'instruire et fixer dans un trait
 Les divers sentimens que grava la nature
 Dans son âme encor vierge et que suit l'imposture.
 Triomphe, homme immortel, l'ouvrage est accompli ;
 Le succès te couronne et ton but est rempli :
 J'en atteste le Dieu que ton élève adore,
 Qu'il aurait ignoré, que son hommage honore ;
 J'en atteste le jour où cet aveugle-né
 Lui parla, l'entendit et revint étonné ;
 J'en atteste ton siècle et la voix de la France,
 Et Massieu* ton chef-d'œuvre, et la Reconnaissance !
 Massieu ! quel nouveau jour a frappé ses esprits ?
 De quel ravissement ses sens furent surpris,
 Quand il put méditer les sublimes ouvrages
 Dans le grand Bossuet sanctifia les pages,
 Où Corneille et Racine excitèrent nos pleurs,
 Où la philosophie a calmé nos douleurs !
 Sur les pas de Newton il mesure les mondes :
 Il sait quel poids soulève et balance les ondes ;
 Le scapel, affermi dans ses savantes mains,
 Lui montre quels ressorts font vivre les humains ;
 Et, prodige plus grand, plus étonnant peut-être,
 Celui de tous les arts qu'il devoit moins connaître,
 Cet art que Vaugelas† enrichit autrefois,
 Lui dut un nouveau lustre et de nouvelles lois.

Mais, ô Sicard ! tes soins également utiles
 Ne sauraient te tromper, ni devenir stériles ;
 Tous ceux que l'Infortune amène à tes côtés
 De la Science un jour connaîtront les beautés.
 Tous, par quelque talent répondent à ton zèle :
 L'un, domptant avec peine une langue rebelle,
 L'œil fixé sur ta lèvre en suit tous les essais,
 Et répète des sons qu'il n'entendit jamais.

* L'élève le plus distingué de M. Sicard.

† L'Art du Lexicographe.

L'autre, assemblant les traits qu'offre un airain mobile,
 Fixe sur le papier les beaux vers de Delille ;
 Là, je vois le burin reproduire à nos yeux
 Des Rubens, des Gérard les tableaux précieux,
 Ou, rival de Gérard et de Rubens lui-même,
 Ton élève enchanté peint le maître qu'il aime.
 Dans ce tableau, rendue au bonheur pour toujours,
 La jeune fille épie et redit tes discours,
 Et Massieu dit encor, en sa mâle éloquence :
 " La mémoire du cœur, c'est la reconnaissance."

LA FILLE D'OTAITI.

" Oh ! dis-moi, tu veux fuir ! et la voile inconstante
 Va bientôt de ces bords t'enlever à mes yeux ?
 Cette nuit j'entendais, trompant ma douce attente,
 Chanter les matelots qui repliaient leur tente ;
 Je pleurais à leurs cris joyeux."

" Pourquoi quitter notre île ! En ton île étrangère,
 Les cieux sont-ils plus beaux ? a-t-on moins de douleurs ?
 Les tiens, quand tu mourras, pleureront-ils leur frère ?
 Couvriront-ils tes os du plane funéraire,
 Dont on ne cueille pas les fleurs."

" Te souvient-il du jour les vents salutaires
 T'amènèrent vers moi pour la première fois ?
 Tu m'appelas de loin sous nos bois solitaires.
 Je ne t'avais point vu jusqu'alors sur nos terres,
 Et pourtant je vins à ta voix."

" Oh ! j'étais belle alors ; mais les pleurs m'ont flétrie.
 Reste, jeune étranger, ne me dis pas adieu ;
 Ici, nous parlerons de ta mère chérie,
 Tu sais que je me plais aux chants de ta patrie
 Comme aux louanges de ton Dieu."

Tu rempliras mes jours, à toi je m'abandonne.
 Que t'ai-je fait pour fuir ? demeure sous nos cieux,
 Je guérirai tes maux, je serai douce et bonne,
 Et je t'appellerai du nom que l'on te donne
 Dans le pays de tes aïeux."

" Je serai, si tu veux, ton esclave fidelle,
 Pourvu que ton regard brille à mes yeux ravis ;
 Reste, ô jeune étranger, reste, je serai belle ;
 Mais tu n'aimes qu'un tems comme notre hirondelle ;
 Moi je t'aime comme je vis."

“ Hélas ! tu veux partir. Aux monts qui t’ont vu naître.
 Sans doute quelque vierge espère ton retour,
 Eh bien ! daigne avec toi m’emmener, ô mon maître,
 Je lui serai soumise, et l’aimerai peut-être
 Si ta joie est dans son amour.”

“ Loin de mes vieux parens qu’un tendre orgueil enivre,
 Du bois, où dans tes bras j’accourus sans effroi,
 Loin des fleurs, du palmier, je ne pourrai plus vivre ;
 Je mourrais seul ici. Va, laisse-moi te suivre.
 Je mourrai du moins près de toi.”

“ Si l’humble bananier accueillit ta venue,
 Si tu m’aimas jamais, ne me repousse pas :
 Ne t’en va pas sans moi, dans ton île inconnue,
 De peur que ma jeune âme, errante dans la nue,
 N’aille seule suivre tes pas.”

Quand le matin dora les voiles fugitives,
 En vain on la chercha sous son dôme léger.
 On ne la revit plus dans les bois, sur les rives ;
 Pourtant la douce vierge, aux paroles plaintives,
 N’était pas avec l’étranger.

NOTICES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

CALCUTTA.

UN *nouveau journal* va être publié dans cette ville. Il paraîtra tous les trois mois, sous le titre de l’*Observateur asiatique*, ou *Mélanges religieux, littéraires et philosophiques*

SIERRA-LÉONE.

La *vaccine* vient enfin d’être introduite dans cette colonie, et l’on a pris des mesures pour en répandre l’usage jusque dans l’intérieur de l’Afrique.

ISLE MAURICE, ci-devant ISLE DE FRANCE.

Traite des Noirs.—L’abolition de l’infâme traite des Noirs est l’objet des efforts les plus énergiques.

TOME III.

Sir T. Farquhar gouverneur de l’île de France, vient de conclure, avec l’iman de Muscat, un traité, par lequel ce dernier s’engage à prohiber la traite dans l’île de Zanzibar et dans tous les pays soumis à sa domination. A l’île de Bourbon, le commerce des Nègres est très-considérable, malgré tous les efforts du gouverneur, malheureusement mal secondés, pour le réprimer. La frégate l’*Andromaque*, qui se trouvait dernièrement à l’île Sainte-Marie, possession française, y a découvert des traces très-étendues du même commerce. Une dépêche du capitaine Leake à Sir H. Mends, datée de l’embouchure de la rivière Bonny, dans la baie de Biafra, rend compte de la prise de deux vaisseaux espagnols, dans la rivière de Nutony, ayant ensemble à bord 284 esclaves. Six vaisseaux français se trouvaient

aussi dans ces parages pour le même but. Du commencement de Juillet 1822 à la fin du mois de Novembre de la même année, il a paru sur cette côte 126 vaisseaux négriers, dont 86 français et 40 espagnols. Six d'entre eux étaient de gros navires, dont une frégate montée par 200 matelots anglais, américains et espagnols, et armée de 28 pièces du calibre de 24, outre plusieurs caronnades et coulevrines. Les équipages des cinq autres bâtimens, tous très-bien armés étaient en général composée de Portugais et d'Espagnols. Cette année (1823) le nombre des vaisseaux, qui ont déjà complété leurs chargemens et mis à la voile, est immense ; et le capitaine Leake a appris que l'on en attendait un bien plus grand nombre. Depuis 18 mois, on compte 424 navires, dont la plupart portaient pavillon français, arrivés sur la côte septentrionale de la baie de Biafra, pour cet infâme trafic, et repartis avec des chargemens d'esclaves très-considérables, dont quelques-uns de 500 jusqu'à 1,000 Noirs. Une évaluation très-moderée porte à 106,000 esclaves le nombre des malheureuses victimes qu'ont exportées ces négocians d'hommes, dans un espace de tems aussi court.

CRACOVIE.

Fête patriotique.—On a célébré ici, le 11 de ce mois, avec la plus grande solennité, une double fête : celle de l'anniversaire de l'introduction de la constitution dans notre état libre, et celle de S. M. l'empereur Alexandre.

VARSOVIE.

Mission pour les Juifs.—Il est arrivé ici, le 24 Septembre, de Londres, par Paris, Berlin et Posen, deux nouveaux missionnaires de la

Société formée en Angleterre, pour répandre le christianisme parmi les Juifs. L'un est M. Mac'Knight, prêtre, et l'autre, un candidat nommé O'Neil. Varsovie est le siege d'un des principaux établissemens de cette société ; elle y entretient cinq missionnaires.

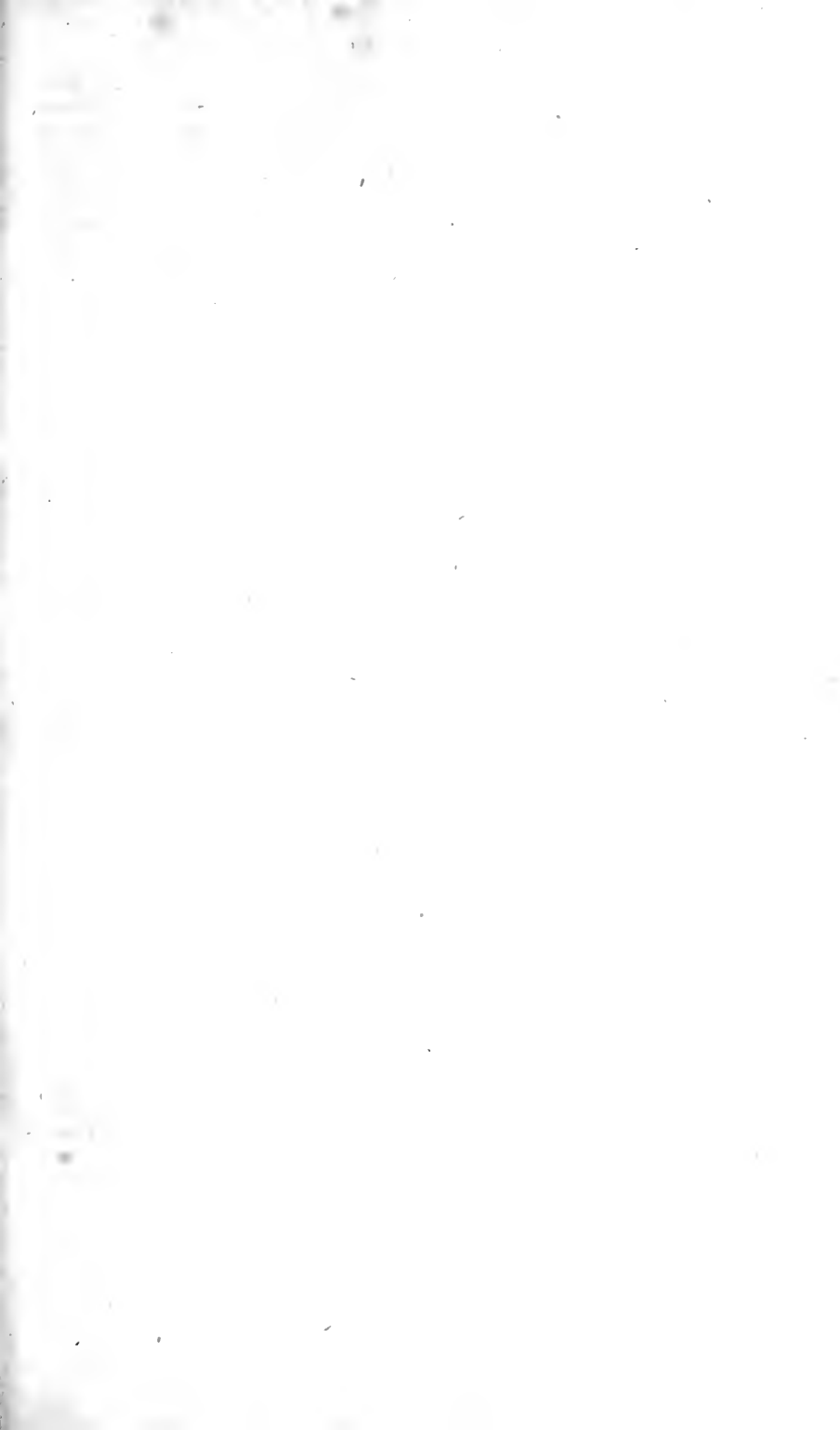
Publication nouvelle.—Il vient de paraître un nouveau roman en deux parties, intitulé : *Heldwige, reine de Pologne*, et dont l'auteur est, dit-on, une dame d'un rang élevé.

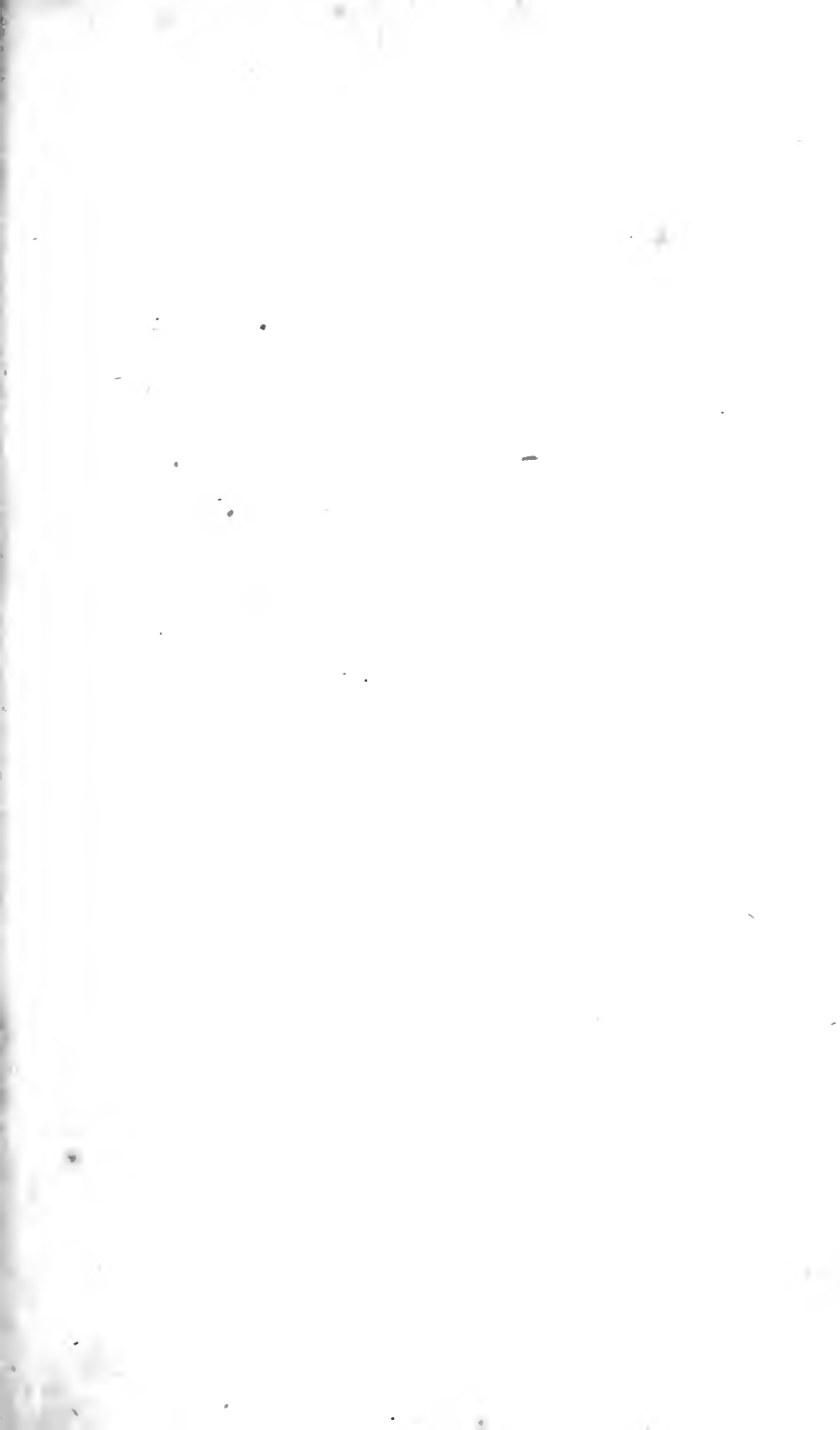
Beaux-arts.—On a commencé, le 16 Septembre, dans le nouveau pavillon du palais Kazymirowski, l'exposition de peinture, sculpture, etc. ; il y avait 71 tableaux à l'huile, 48 dessins, 14 plans d'architecture, et 13 ouvrages de sculpture ; mais ce n'est pas encore la moitié de ce que doit offrir cette exposition. On remarque déjà beaucoup d'ouvrages dont les auteurs sont des femmes, ce qui prouve que le goût de la peinture fait des progrès aussi sensibles que celui de la musique.

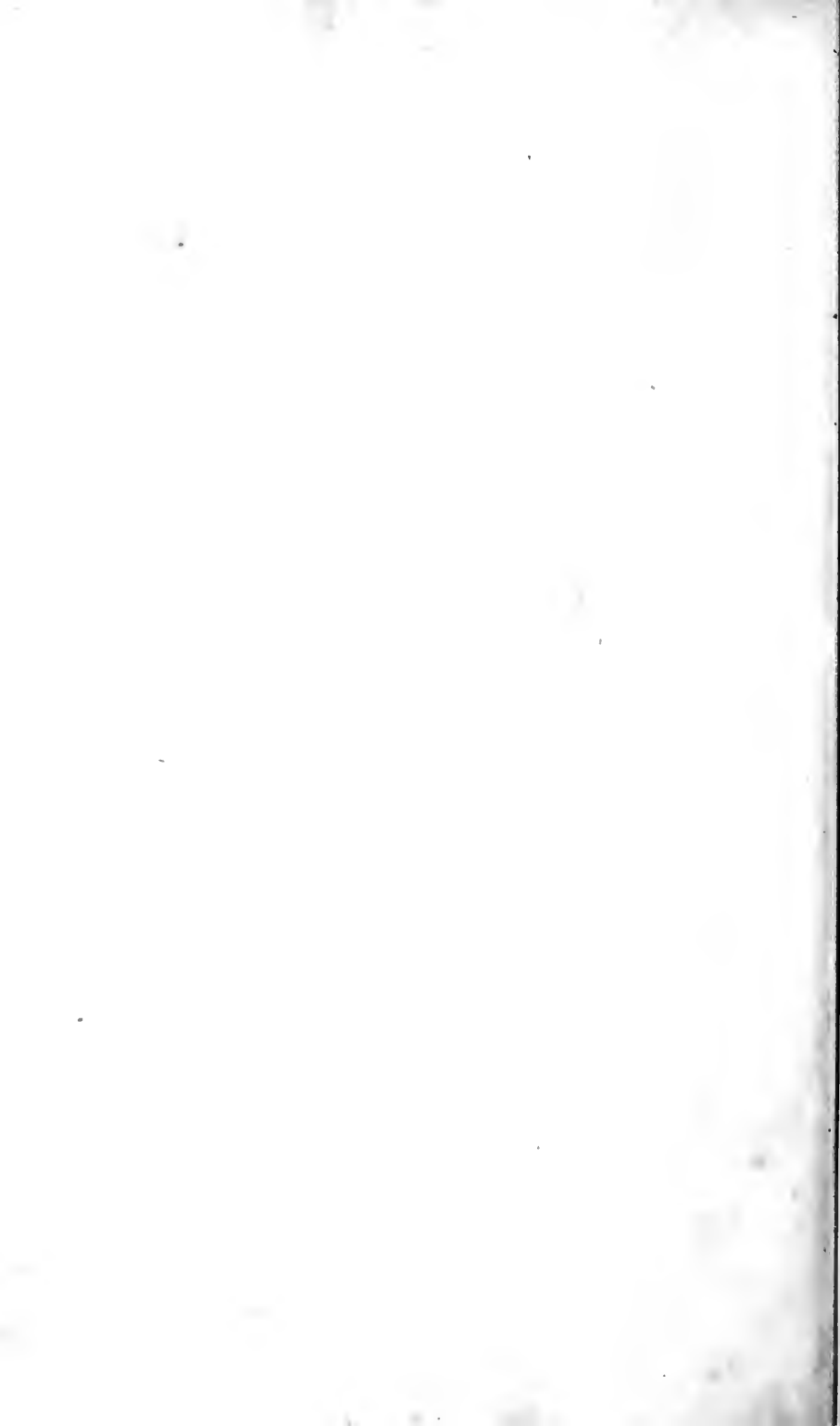
ISLANDE.

Physique.—Un ancien volcan, le Koetlugan (district de Nyrdal), qui, depuis 68 ans, n'avait point eu d'éruption, a lancé des masses d'eau, de cendre, et de boue considérables, depuis le 1er jusqu'au 15 Juillet dernier. Cette éruption aqueuse a cessé tout-à-fait le 19 ; et le 25, la fumée du cratère ayant disparu, on a pu apercevoir le sommet de la montagne. Les cendres et la boue ont couvert un terrain de quatre à cinq milles danois (9 à 10 lieues de France) ; mais c'est un bonheur que l'éruption se soit dirigée vers la mer ; elle aurait causé sans cela de bien plus grands désastres.

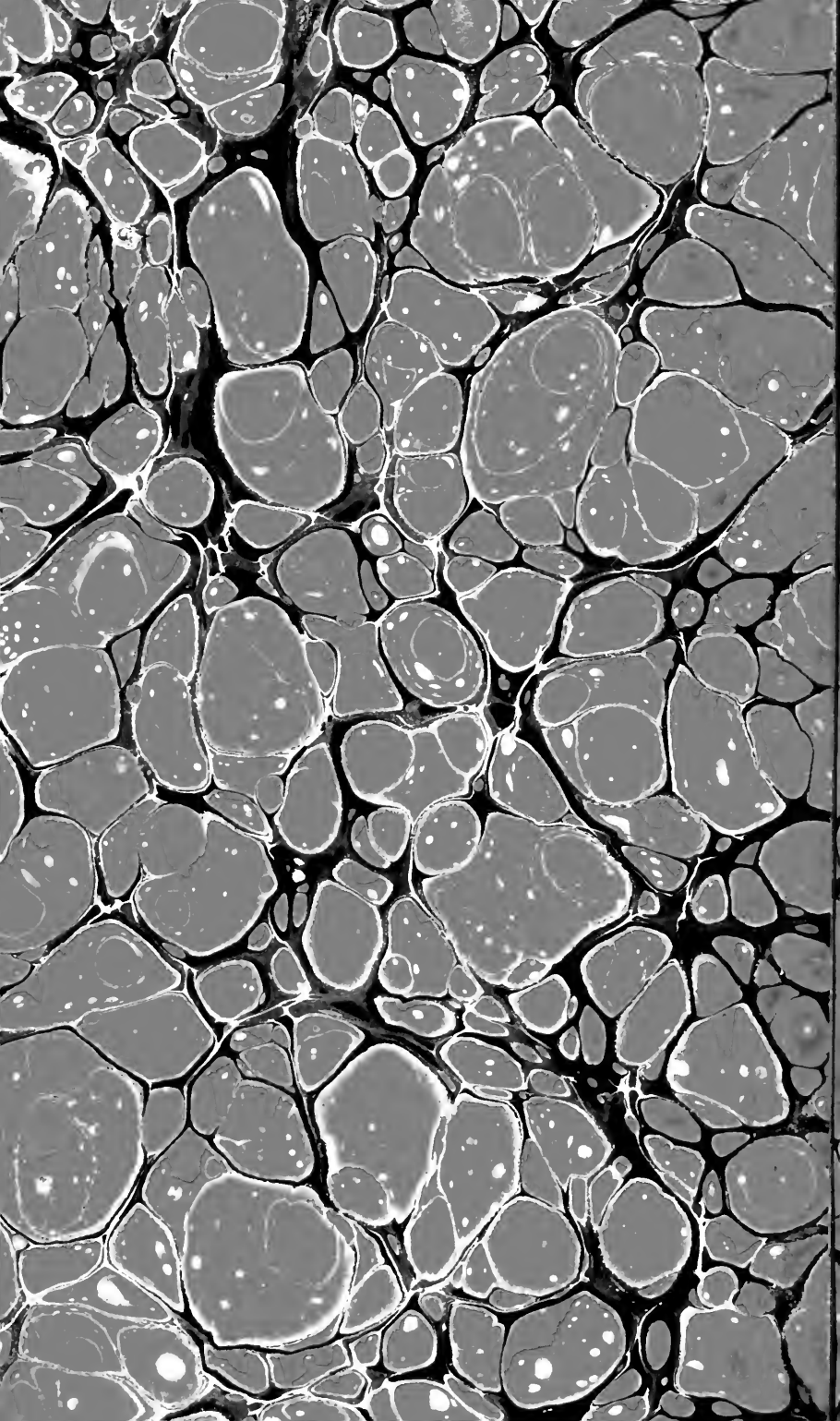
FIN DU TOME TROISIÈME.











P
L^r
M

459908
Musée des Variétés Littéraires.
t.3(1823,Jly-Dec.)

DATE.

NAME OF BORROWER.

**University of Toronto
Library**

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

